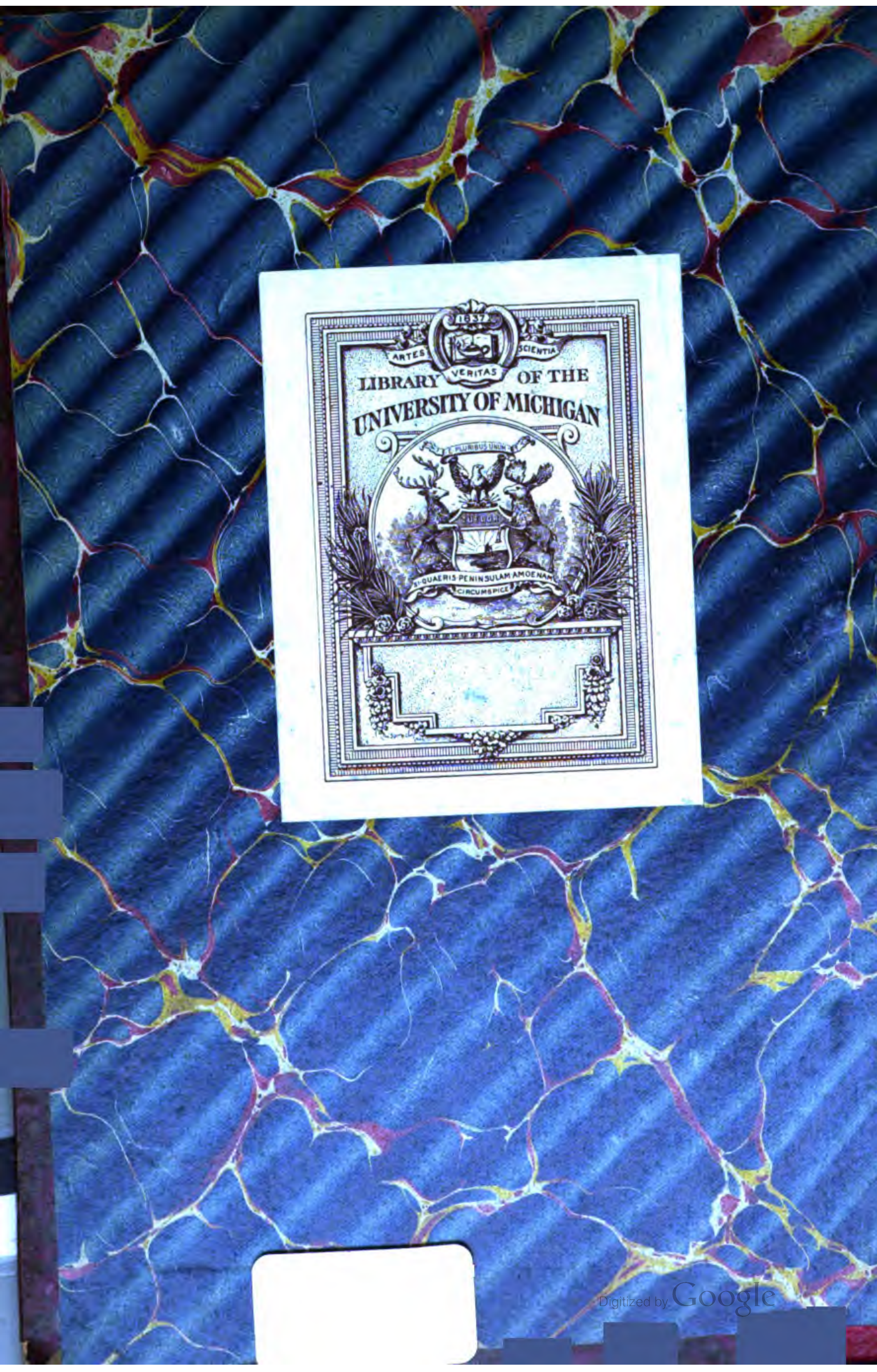
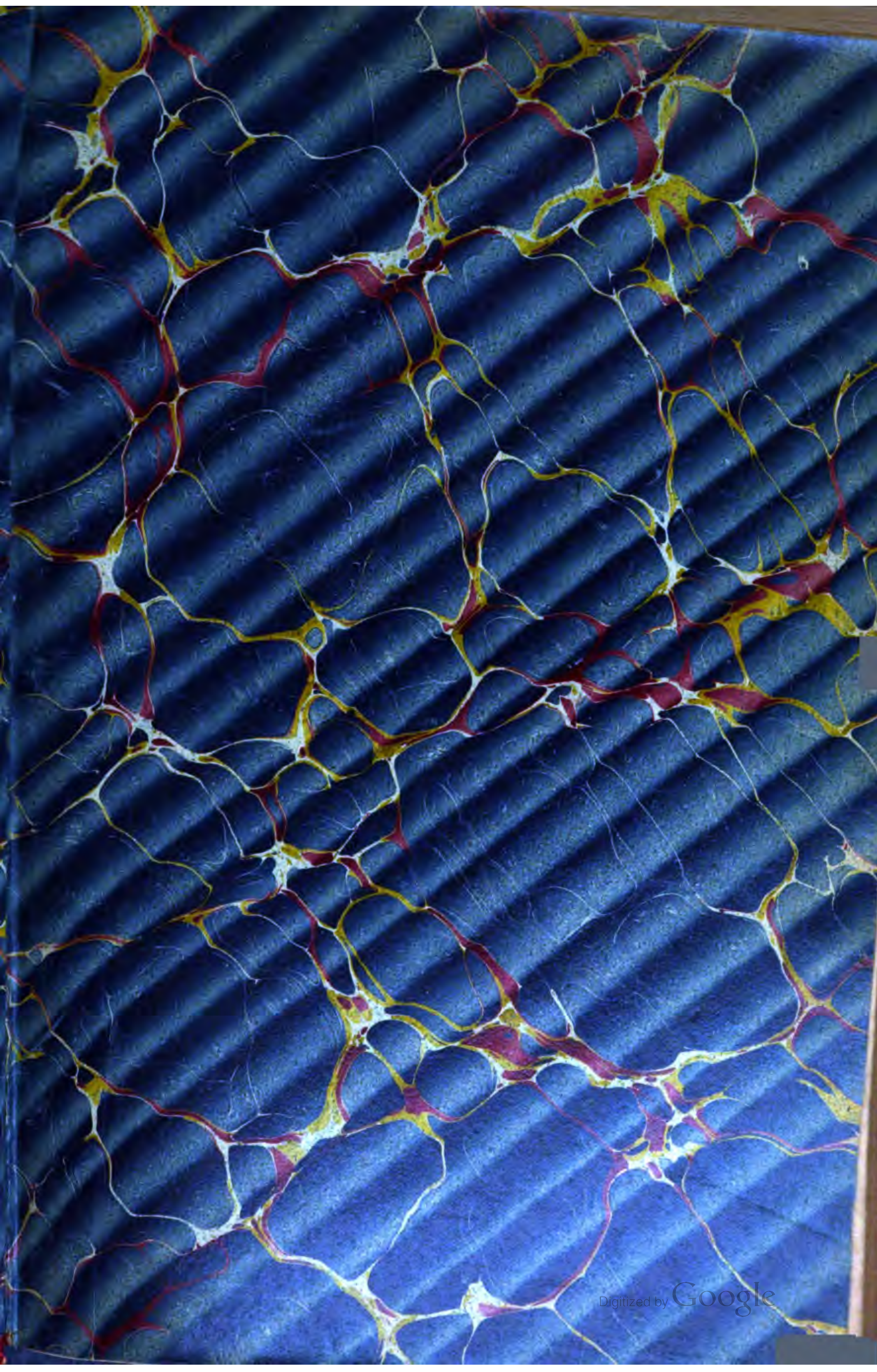



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME HUITIÈME

1er ET 2e FASCICULES



PARIS
ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67
1892

TABLE DES MATIÈRES

DES FASCICULES 1-2.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME HUITIÈME



PARIS
ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67
1894

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1er JUILLET 1894

LISTE DES MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. ASCOLI, le prince BIBESCO, membres donateurs.

MM. Barbelenet.
Baudouin de Courtenay.
Berger.
Bonnardot.
Bréal (Michel).
Colinet.
Cousin.
Delaire.
Derenbourg (Hartwig).
Durand-Gréville.
Ernault.
Fleury.
Gonnet.
Guimet.
Haverfield.
Havet.
Henry.
Hériot-Bunoust (l'abbé).
Jackson.
Joret.
Kirste.
Laborde (le marquis de).
Laray.
Lecocq.
Leger.
Meillet.

MM. Melon.
Meyer (Paul).
Oltramare.
Paris.
Passy.
Parmentier (le général).
Peñafiel.
Ploix.
Rhys.
Roger.
Rolland.
Rosapelly.
Sacleux (le R. P.).
Sayce.
Schlumberger.
Sébillot.
Senart.
Storm.
Sudre.
Tegner.
Vogüé (le marquis de).
Wharton.
Wilbois.
Wimmer.
Le *British Museum*.

LISTE GÉNÉRALE.

MM.

Abeille (L'abbé Lucien), Iglesia San Nicolás, Artes y Corrientes, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu membre de la Société le 23 mai 1891.

Adam (Lucien), président de Chambre à la Cour d'appel, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 7 février 1885.

Alexandrowski (Alexandre). — Élu membre de la Société le 28 mai 1892. Adresser : aux soins de M. Paul Boyer, 86, rue de l'Université, Paris.

Aniart (Jules), agrégé de l'Université, professeur de rhétorique au lycée, 48, rue du Petit-Versailles, Saint-Pierre (Martinique). — Élu membre de la Société le 7 mars 1885.

Arbois de Jubainville (*Marie*-Henry d'). membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures celtiques au Collège de France, directeur de la *Revue celtique*, 84, boulevard Montparnasse, Paris.— Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1881 et 1882 ; président en 1883.

Ascoli (Graziadio *I.*), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'Institut royal, Milan (Italie). — Élu membre de la Société le 22 juillet 1876 ; membre perpétuel.

Audouin, maître de conférences à la Faculté des lettres, 36, rue de la Balance, Toulouse (Haute-Garonne). — Élu membre de la Société le 23 février 1889.

Aymonier (Le commandant Étienne-*François*), directeur de l'École Coloniale, 38, rue du Général Foy, Paris. — Élu membre de la Société le 4 février 1882; vice-président en 1892, 1893 et 1894.

Badareŭ (Le Prof. Alexandre), ancien élève de l'École des hautes études, 36, strada Pecurarĭ, Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 avril 1884.

10. Backer (Louis de), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique, 12, rue du Chemin-de-fer, Cannes (Alpes-Maritimes). — Élu membre de la Société le 20 janvier 1894.

Bailly (Anatole), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire de l'Université, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1868.

Baize (Louis), professeur au lycée Charlemagne, 28, rue du Luxembourg, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; bibliothécaire de 1882 à 1888.

Barbelenet (Daniel), agrégé de l'Université, professeur au Lycée, Tourcoing (Nord). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; bibliothécaire en 1893 ; membre perpétuel.

Barbier de Meynard, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 18, boulevard de Magenta, Paris. — Membre de la Société depuis le 2 février 1884.

Baron (Charles), maître de conférences à la Faculté des lettres, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1887.

Barth (Auguste), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 6, rue du Vieux-Colombier, Paris. — Élu membre de la Société le 10 mars 1873.

Barthélemy (Adrien), drogman-chancelier du Consulat général de France, Alep (Syrie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.

Basset (René), professeur de langue et de littérature arabes à l'École supérieure des Lettres, Agha 49, rue Michelet, Alger-Mustapha (Algérie). — Élu membre de la Société le 2 juin 1888.

Baudat (Emile), professeur à l'Université, Lausanne (Suisse). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878 ; bibliothécaire en 1879.

20. Baudisch (Julius), docteur en philosophie, III, 2, Radetzkystrasse, 2, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.

Baudouin de Courtenay (J.), à l'Académie des Sciences, Cracovie (Autriche). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

Bauer (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris. — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875.

Baunack (Johannes), docteur en philosophie, 32, Hospitalstrasse, Leipzig (Saxe). — Élu membre de la Société le 26 juin 1880.

Beljame (Alexandre), maître de conférences de langue et littérature anglaises à la Faculté des lettres, 29, rue de Condé, Paris. — Membre de la Société en 1867.

Benlœw (Louis), 48, rue Copernic, Paris.— Admis dans la Société en 1868.

Berger (Philippe), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au collège de France, Sceaux (Seine). — Élu membre de la Société le 1er juin 1872; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891; vice-président en 1890 et en 1891; président en 1892; membre perpétuel.

Bezsonov (Pierre), professeur à l'Université, Kharkov (Russie).— Élu membre de la Société le 23 novembre 1878.

Bianu (Le professeur Jean), bibliothécaire de l'Académie roumaine, 135, calea Victoriei, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

Bibesco (Le prince Alexandre), 69, rue de Courcelles, Paris.— Élu membre de la Société le 6 juin 1874; vice-président en 1893, président en 1894; membre perpétuel.

30. Bijvanck (W. G. C.), docteur ès lettres, 37a Laarderweg, Hilversum, près Amsterdam (Pays-Bas).—Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.

Bikélas (D.), Athènes (Grèce). — Élu membre de la Société le 5 juillet 1884.

Blanc (Alphonse), professeur au collège, Narbonne (Aude). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.

Blochet (Edgard-Gabriel-Joseph), élève de l'École pratique des hautes études, 35, rue de l'Arbalète, Paris. — Élu membre de la Société le 30 juin 1894.

Blonay (Godefroy de), élève de l'École pratique des hautes études, 23, rue Cassette, Paris. — Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.

Boisacq (Émile), docteur agrégé de l'Université de Bruxelles, Virton (Belgique). — Élu membre de la Société le 13 février 1892.

Boissier (*Marie-Louis-Antoine*-Gaston), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, administrateur du Collège de France, maître de conférences à l'École normale supérieure, Collège de France, Paris. — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869.

Bonnardot (François), archiviste paléographe, sous-inspecteur du service des travaux historiques de la ville de Paris, 106, avenue de la République, Montrouge (Seine). — Admis dans la Société en 1868; vice-président de 1887 à 1889; président en 1890; membre perpétuel.

Borel (Frédéric), 96, rue Miromesnil, Paris. — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

Bossert (A.), inspecteur d'Académie, 51, rue d'Assas, Paris.— Élu membre de la Société le 2 décembre 1882.

40. Boucherie (Adhémar), chef de bataillon en retraite, Angoulême (Charente). — Élu membre de la Société le 12 mai 1883.

Boutroue (Alexandre), 241, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Élu membre de la Société le 30 juin 1894.

Bovier-Lapierre, professeur honoraire de l'Université, 8, rue Garancière, Paris.—Présenté pour être membre de la Société le 9 juin 1871; bibliothécaire du 25 mai 1878 au 1er janvier 1879.

Boyer (Paul), professeur de langue russe à l'École spéciale des langues

orientales vivantes, 86, rue de l'Université, Paris. — Élu membre de la Société le 8 décembre 1888; trésorier depuis le 1er janvier 1892.

Bréal (Auguste), élève diplômé de l'École spéciale des langues orientales, 70, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.

Bréal (Michel-*Jules-Alfred*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général de l'enseignement supérieur, professeur de grammaire comparée au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 70, rue d'Assas, Paris. — Membre de la Société en 1867; secrétaire depuis 1868; membre perpétuel.

Brun (Charles), agrégé de l'Université, 19, rue Cujas, Paris. — Élu membre de la Société le 16 décembre 1893.

Bugge (Sophus), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878.

Caloiano (Michel *B. C.*), docteur ès lettres, professeur au lycée, Craiova (Roumanie). — Élu membre de la Société le 8 mars 1879.

Carnel (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.

50. Carrière (Auguste), directeur adjoint pour les langues hébraïque, chaldaïque et syriaque à l'École pratique des hautes études, professeur de langue arménienne à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 35, rue de Lille, Paris. — Élu membre de la Société le 10 février 1873; vice-président en 1875 et 1876.

Cart (Théophile), professeur au lycée Henri IV, 12, rue Soufflot, Paris. — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; bibliothécaire en 1894.

Chabaneau (Camille), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868.

Charencey (*Charles-Félix*-Hyacinthe Gouhier, comte de), membre du Conseil général de l'Orne, 24, rue de la Chaise, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire; bibliothécaire de 1868 à 1873; vice-président en 1874, 1883 et 1884; président en 1885.

Chilot (Narcisse), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études et de l'École des langues orientales vivantes, 24, rue de Paris, Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.

Colinet (Ph.), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892; membre perpétuel.

Comte (Charles), professeur de rhétorique au lycée, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.

Cornu (Jules), professeur à l'Université, 9, Salmgasse, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 juillet 1873.

Coubronne (Louis), professeur au lycée, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu membre de la Société le 25 janvier 1879.

Cousin (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 59, boulevard Stanislas, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 8 février 1890; membre perpétuel.

60. Cuny (Albert), chez M. le général de Jessé, Melun (Seine-et-Marne). — Élu membre de la Société le 9 mai 1891.

Darmesteter (James), professeur de langues et littératures de la Perse au

Collège de France, directeur d'études pour la langue zende à l'École pratique des hautes études, 18, boulevard de Latour-Maubourg, Paris. — Élu membre de la Société le 20 décembre 1873; vice-président en 1884, 1885 et 1886; président en 1887.

DAVID (René), ingénieur, 60, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882.

DELAIRE (Alexis), 238, boulevard Saint-Germain, Paris. — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876; membre perpétuel.

DELAPLANE (A.), chef de bureau au Ministère des travaux publics, 244, boulevard Saint-Germain, Paris.— Admis dans la Société en 1868.

DELONDRE (Gustave), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris. — Membre de la Société en 1867.

DELPHIN (Gaëtan), professeur à Oran (Algérie). — Élu membre de la Société le 30 juin 1894. Adresser: à Grigny (Rhône).

DERENBOURG (Hartwig), professeur d'arabe littéral à l'École spéciale des langues orientales vivantes, directeur adjoint pour la langue arabe et les religions de l'Arabie à l'École pratique des hautes études, professeur honoraire du Séminaire israélite, 56, rue de la Victoire, Paris.— Membre de la Société depuis 1866; secrétaire adjoint de 1866 à 1868; membre perpétuel.

DERENBOURG (Joseph), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 27, rue de Dunkerque, Paris. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871.

DIANU (Jean *N.*), licencié ès lettres, ancien élève de l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 7 février 1891. Adresser: aux soins de M. G. Dianu, directeur de l'École n° 19, Boulevardul Orientului, Bucarest (Roumanie).

70. DIEULAFOY (*Auguste*-Marcel), 2, impasse Conti, Paris. — Élu membre de la Société le 28 décembre 1884.

DONNER (O.), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 19 juin 1869.

DOTTIN (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 5, boulevard Solférino, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; bibliothécaire de 1888 à 1891.

DURAND-GRÉVILLE (Émile-*Alix*), 68, rue Blanche, Paris.— Élu membre de la Société le 1er avril 1882; membre perpétuel.

DUTENS (Alfred), 50, rue François Ier, Paris. — Élu membre de la Société le 19 juillet 1879.

DUTILLEUL (Jean-Baptiste), 18, rue Servandoni, Paris. — Élu membre de la Société le 26 janvier 1889.

DUVAL (*Paul*-Rubens), membre de la Société asiatique et de la Société des études juives, 11, rue de Sontay, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882; vice-président en 1885; président en 1886.

DUVAU (Louis), maître de conférences de grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, 22, quai de Béthune, Paris. — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; administrateur depuis le 1er janvier 1892.

ÉDON, professeur au lycée Henri IV, 21, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 29 mai 1880.

Elliott (Richard-*T.*), professeur à Trinity college, Melbourne (Australie). — Élu membre de la Société le 24 novembre 1888.

80. Ernault (Émile-*Jean-Marie*), professeur à la Faculté des lettres, 2, rue Saint-Maixent, Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.

Estlander (Karl-*G.*), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Membre de la Société en 1867.

Étienne (E.), professeur au lycée, chargé de cours à la Faculté des lettres de Nancy, 51, faubourg Saint-Sébastien, Maxeville, par Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1890.

Fécamp (Albert), bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire, 44, rue Pitot, Montpellier (Hérault).— Élu membre de la Société le 13 janvier 1877.

Finot (Louis), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 49, rue Claude-Bernard, Paris.— Élu membre de la Société le 25 juin 1892.

Fleury (Jean), lecteur à l'Université impériale, 33, rue des Officiers, Saint-Pétersbourg (Russie).— Élu membre de la Société le 21 décembre 1878 ; membre perpétuel.

Fournier, professeur à l'École supérieure des Lettres, 9, rue de Tanger, Alger. — Élu membre de la Société le 5 mai 1894.

Gaidoz (Henri), directeur d'études pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des sciences politiques, l'un des directeurs de la revue *Mélusine*, 22, rue Servandoni, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877 ; vice-président en 1879 et 1880; président en 1881.

Gasc-Desfossés (Alfred), professeur au lycée, 73, rue Nationale, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 9 mars 1889.

Gilliéron (Jules), directeur adjoint pour les langues romanes à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue des Patois gallo-romans*, 2, place de la République, Levallois-Perret (Seine). — Élu membre de la Société le 28 avril 1877.

90. Godefroy (Frédéric), 20, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris. — Élu membre de la Société le 24 mai 1879.

Gohin (Ferdinand), professeur au Collège, Domfront (Orne). — Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.

Gonnet (L'abbé), maison Sainte-Catherine, Écully (Rhône). — Élu membre de la Société le 12 juin 1875 ; membre perpétuel.

Graffin (L'abbé R.), professeur à l'Institut catholique, 47, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.

Grammont (Maurice), maître de conférences à la Faculté des lettres, Dijon (Côte-d'Or). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.

Grandgent (Charles), professeur à l'Université de Harvard, Cambridge (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 29 mai 1886.

Granges (Ch. M. des), agrégé des lettres, professeur au Collège Stanislas, 9, chaussée de la Muette, Paris. — Élu membre de la Société le 22 novembre 1890.

Grasserie (Raoul de la), juge au Tribunal, 4, rue de Bourbon, Rennes (Ille-et-Villaine). — Élu membre de la Société le 14 mai 1887.

Gréard (O.), membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences

morales et politiques, vice-recteur de l'Académie de Paris, à la Sorbonne. — Membre de la Société depuis le 14 décembre 1889.

GUIMET (Émile), place de la Miséricorde, Lyon (Rhône), et au Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

100. GUSTAFSSON (Docteur Fridolf-*Vladimir*), professeur de littérature latine à l'Université, 1, Andreeg, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

HALÉVY (Joseph), directeur adjoint pour les langues éthiopienne et himyarite et les langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 26, rue Aumaire, Paris. — Élu membre de la Société le 13 janvier 1872; vice-président en 1886 et 1887; président en 1888.

HARLEZ (C. DE), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876.

HASDEŬ (Bogdan-*Petriceicŭ*), membre de l'Académie roumaine, de la Société littéraire serbe, etc., professeur de philologie comparée à l'Université de Bucarest, directeur général des Archives royales, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, directeur de la revue *Columna luĭ Traĭanŭ*, rue Mihaĭuvodă, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.

HATZFELD (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, 7, rue de l'Odéon, Paris. — Élu membre de la Société le 1er février 1873.

HAUVION, 40, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.

HAVERFIELD (F.), professeur à Christ-Church, Oxford, (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1882; membre perpétuel.

HAVET (*Pierre-Antoine*-Louis), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie latine au Collège de France, professeur de philologie latine à la Faculté des lettres, directeur d'études pour la philologie latine à l'École pratique des hautes études, 5, avenue de l'Opéra, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1869; secrétaire adjoint de 1870 à 1882; membre perpétuel.

HENRY (Victor), professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres, 105, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

HÉRIOT-BUNOUST (L'abbé *Étienne-Eugène*-Louis), 27, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 19 novembre 1887; membre perpétuel.

110. HERMANN (Eduard), 25, Spitalgasse, Cobourg (Allemagne). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.

HOLLEAUX (Maurice), professeur à la Faculté des lettres, 9, quai de la Guillotière, Lyon (Rhône). — Élu membre de la Société le 30 avril 1892.

HOVELACQUE (Abel), professeur à l'École d'anthropologie, 38, rue de Luxembourg, Paris. — Élu membre de la Société le 4 décembre 1869.

IMBERT, receveur de l'enregistrement et des domaines, Couiza (Aude). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.

JACKSON (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie, 15, avenue d'Antin, Paris. — Élu membre de la Société le 22 juin 1879 ; membre perpétuel.

Jedlička (Jaromír), candid. prof., Jeronymova ulice, 10, II, Prague-Smíchov (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.

Job (Léon), docteur es lettres, professeur au lycée, 2, rue de la Hache, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885.

Joret (Charles), professeur à la Faculté des lettres, 5, rue Saint-Michel, Aix (Bouches-du-Rhône).— Élu membre de la Société le 10 janvier 1874 ; membre perpétuel.

Keller (Otto), professeur à l'Université, 2, Kreuzherrenplatz, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.

Kern, professeur de sanscrit à l'Université, 41, Noordeinde, Leyde (Pays-Bas).— Élu membre de la Société le 15 mars 1873.

120. **Kirste** (*Ferdinand-Otto*-Jean), professeur de philologie orientale à l'Université, 2, Hafnerplatz, Graz (Styrie). — Élu membre de la Société le 7 janvier 1872 ; membre perpétuel.

Laborde (Le marquis Joseph de), archiviste aux Archives nationales, 8, rue d'Anjou, Paris. — Élu membre de la Société le 29 décembre 1873 ; membre perpétuel.

Lacouperie (Docteur Albert Terrien de), ancien professeur de philologie indo-chinoise à l'University College, directeur du *Babylonian and Oriental Record,* 54, Bishop's Terrace, Walham Green, S. W., Londres. — Élu membre de la Société le 9 février 1889.

Lambert (Charles), professeur au Lycée, avenue du Parmelan, maison Falletti, Annecy (Haute-Savoie). — Élu membre de la Société le 3 mai 1890.

Laray (Henri), capitaine d'infanterie de marine, 22, rue d'Orsel, Paris. — Élu membre de la Société le 31 mai 1890 ; membre perpétuel.

Laurent, professeur au Collège Stanislas, 9, rue du Mont-Parnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 14 avril 1883.

Lecocq (Gustave), 7, rue du Nouveau-Siècle, Lille (Nord).—Élu membre de la Société le 3 mai 1890 ; membre perpétuel.

Le Foyer, 252, rue de Rivoli, Paris. — Élu membre de la Société le 14 mai 1892.

Leger (Louis-*Paul*), professeur honoraire à l'École spéciale des langues orientales vivantes, professeur de langues et littératures slaves au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris. —Membre de la Société depuis l'origine, administrateur vice-président de 1866 à 1869, en 1880 et en 1881 ; président en 1882 ; membre perpétuel.

Lejay (L'abbé Paul), 119, rue du Cherche-Midi, Paris. — Élu membre de la Société le 17 mai 1890.

130. **Lévi** (Sylvain), maître de conférences de langue sanscrite à l'École pratique des hautes études, chargé de cours à la Faculté des lettres, 3, place Saint-Michel, Paris. — Élu membre de la Société le 10 janvier 1885 ; vice-président en 1891 et en 1892 ; président en 1893.

Liétard (Le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine, Plombières (Vosges). — Membre de la Société en 1867.

Loth (Joseph), doyen de la Faculté des lettres, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 25 mai 1878.

Malvoisin (Édouard), agrégé de l'Université, 4, impasse Cœur-de-Vey (56, avenue d'Orléans), Paris. — Membre de la Société en 1867 ; bibliothécaire du 7 février 1880 à la fin de 1881.

Maspero (*Camille-Charles*-Gaston), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, 24, avenue de l'Observatoire, Paris. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1877 et 1879 ; président en 1880.

Massieu de Clerval, 113, boulevard de la Reine, Versailles (Seine-et-Oise). — Membre de la Société depuis 1867.

Mathieu (E.), traducteur aux établissements Schneider, 126, route de Conches, au Creusot (Saône-et-Loire). — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.

Meillet (A.), maître de conférences de grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, 24, boulevard Saint-Michel, Paris. — Élu membre de la Société le 23 février 1889; membre perpétuel.

Mélèse, professeur de l'Université, 30, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1889.

Melon (Paul), 24, place Malesherbes, Paris. — Élu membre de la Société le 19 novembre 1870; membre perpétuel.

140. Merwart (K.), docteur en philosophie, professeur à l'Académie Marie-Thérèse et au collège du II[e] arrondissement, II, Taborstrasse, 28, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 21 juin 1884.

Meyer (Alphonse), professeur au lycée, 43, rue des Facultés, Bordeaux (Gironde). — Élu membre de la Société le 6 février 1875.

Meyer (*Marie*-Paul-*Hyacinthe*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France, directeur de l'École des Chartes, 26, rue de Boulainvilliers, Paris.— Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.

Michel (Charles), professeur à l'Université, 110, avenue d'Avroy, Liège (Belgique).— Élu membre de la Société le 16 février 1878.

Mohl (B.-Jiří), lecteur à l'Université, professeur à la Česko-slovanská Akademie obchodní, I, konvitská ulice, č. 24 a, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885; administrateur en 1890 et 1891.

Monseur, professeur à l'Université, Bruxelles (Belgique).— Élu membre de la Société le 9 janvier 1885.

Montague, professeur à Amherst College, Amherst (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

Montmitonnet, 22, rue Soufflot, Paris. — Élu membre de la Société le 2 décembre 1893.

Morteveille (Stanislas), 15, rue Vineuse, Paris. — Élu membre de la Société le 11 janvier 1879.

Mowat (Robert), chef d'escadrons d'artillerie en retraite, 10, rue des Feuillantines, Paris.— Membre de la Société depuis l'origine; président en 1878.

150. Noel (Charles), professeur au lycée, Besançon (Doubs). — Élu membre de la Société le 10 janvier 1885.

Oltramare (Paul), professeur au gymnase, 12, rue Bonivard, Genève (Suisse).— Élu membre de la Société le 27 mai 1876 ; membre perpétuel.

Paris (Gaston-*Bruno-Paulin*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langue et littérature françaises du

moyen âge au Collège de France, président de la Section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, 3, rue Pomereu (134, rue de Lonchamp), Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872 ; président en 1873 ; membre perpétuel.

PARMENTIER (Léon), professeur à l'Université, 47, rue Souverain-Pont, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1885.

PARMENTIER (Le général de division *Joseph-Charles*-Théodore), 5, rue du Cirque, Paris. — Élu membre de la Société le 17 mars 1883 ; membre perpétuel.

PASCAL (Ch.), professeur au lycée, 47 bis, rue de Châtivesle, Reims (Marne). — Admis dans la Société en 1886.

PASSY (Paul), docteur ès lettres, 6, rue Labordère, Neuilly-sur-Seine (Seine). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892 ; membre perpétuel.

PAULI (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, 94, viale Carlo Cattaneo, Casa Monti, Lugano (Suisse). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

PELLETAN (*Charles*-Camille), député, 7 et 9, rue Niepce, Paris. — Admis dans la Société en 1868.

PEÑAFIEL (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu membre de la Société le 11 mai 1889 ; membre perpétuel.

160. PIERRET, conservateur du musée égyptien, au Louvre, Paris. — Était membre de la Société le 1er février 1870.

PLOIX (Charles-*Martin*), ingénieur hydrographe, 1, quai Malaquais, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1873 et en 1888 ; président en 1874 et en 1889 ; membre perpétuel.

POGNON (H.), consul de France, Bagdad (Turquie d'Asie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.

POLÍVKA (Jiří), privat-docent de philologie slave à l'Université, VII, 365, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892.

PSICHARI (Jean), directeur adjoint pour la philologie byzantine à l'École pratique des hautes études, 77, rue Claude-Bernard, Paris. — Élu membre de la Société le 15 février 1884 ; administrateur de 1885 à 1889.

REINACH (Salomon), 38, rue de Lisbonne, Paris. — Élu membre de la Société le 21 février 1880.

RHYS (Prof. John), ancien fellow de Merton College, 87, Banbury road, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875 ; membre perpétuel.

RIABININ (Michel), 6, rue de la Poste, Odessa (Russie). — Élu membre de la Société le 24 juin 1893.

ROERSCH (Alphonse), docteur en philosophie et lettres, 5, rue Chestret, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 28 janvier 1893.

ROGER (Maurice), professeur au lycée et à la Faculté des lettres, 275, rue Solférino, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 20 mars 1886 ; membre perpétuel.

170. ROLLAND (Eugène), l'un des directeurs de la revue *Mélusine*, château de Grantmont, à Aunay-sous-Auneau, par Auneau (Eure-et-Loir), et à Paris, 2, rue des Chantiers. — Admis dans la Société en 1868 ; membre perpétuel.

ROSAPELLY (Le docteur), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Buci, Paris. — Élu membre de la Société le 27 mai 1876 ; membre perpétuel.

ROUSSELOT (L'abbé Jean), docteur ès lettres, l'un des directeurs de la *Revue des Patois gallo-romans*, 11, rue Littré, Paris. — Élu membre de la Société le 17 avril 1886; vice-président en 1894.

SABBATHIER (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine, Paris. — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.

SACLEUX (Le R. P.), missionnaire apostolique à Zanzibar (Côte orientale d'Afrique, vià Marseille). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.

SAINT-DIDIER (Le baron DE), 12, avenue de l'Alma, Paris. — Élu membre de la Société le 7 mars 1891.

SANCHEZ MOGUEL (Antonio), membre de l'Académie royale d'histoire, professeur à l'Université, Madrid (Espagne).— Élu membre de la Société le 5 février 1887.

SAUSSURE (Ferdinand DE), professeur à l'Université de Genève, Malagny-Versoix, près Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891.

SAYCE (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.

SAYOUS (Édouard), professeur à la Faculté des lettres, Besançon (Doubs). — Élu membre de la Société le 2 mai 1885.

180. SCHILS (L'abbé G.-H.), curé de Fontenoille, par Sainte-Cécile (Belgique). — Élu membre de la Société le 8 juin 1889.

SCHLEMMER DE BANYAVÖLGY (Le chevalier Charles), directeur de la Chancellerie des finances, consul de Perse, via Sant' Andrea, 573, Fiume (Hongrie). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

SCHLUMBERGER (Gustave-*Léon*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 140, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

SCHRIJNEN (Joseph), docteur en philosophie, professeur au collège, Ruremonde (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.

SCHWOB (Marcel), 2, rue de l'Université, Paris. — Élu membre de la Société le 9 février 1889; bibliothécaire en 1892.

SÉBILLOT (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 4, rue de l'Odéon, Paris. — Élu membre de la Société le 28 avril 1883; membre perpétuel.

SENART (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe), et à Paris, 18, rue François Ier — Admis dans la Société en 1868; membre perpétuel.

SÉNÉCHAL (Edmond), inspecteur des finances, 30, quai du Louvre, Paris. — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

SÉPET (Marius), bibliothécaire à la bibliothèque nationale, 2, rue de l'Union, Clamart (Seine). — Était membre de la Société le 1er février 1870.

SPECHT (Edouard), 195, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Membre de la Société depuis 1867.

190. SPEIJER (J.-S.), professeur de philologie latine à l'Université, Groningue (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 2 février 1878.

SPIEGELBERG, docteur en philosophie, 2, Kurze strasse, Hannover (Allemagne). — Élu membre de la Société le 26 mars 1892.

SPIRO (Jean-*Henri*), professeur à l'Université de Lausanne, Vufflens-la-Ville, près Lausanne (Suisse). — Élu membre de la Société le 18 février 1882.

STOKES (Whitley), associé étranger de l'Institut de France (Académie des

inscriptions et belles-lettres), ancien membre du Governor's Council à Calcutta, 15, Grenville Place, S. W., Londres. — Élu membre de la Société le 5 novembre 1881.

STORM (Johan), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1872; membre perpétuel.

STURM (P.-V.), professeur à l'Athénée, Luxembourg (grand-duché de Luxembourg). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.

SUDRE (Léopold-*Maurice-Pierre-Timothée*), professeur au collège Stanislas, 42, boulevard Montparnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 2 avril 1887; membre perpétuel.

ŠVRLJUGA (*Ivan* Kr.), Osiek (Croatie). — Élu membre de la Société le 17 avril 1880.

TAVERNEY (Adrien), Jongny, près Vevey (Suisse). — Élu membre de la Société le 17 mars 1883.

TEGNÉR, professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu membre de la Société le 17 avril 1875; membre perpétuel.

200. THOMSEN (Wilh.), professeur à l'Université, 150, Gamle Kongevei, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 21 mai 1870.

TOUBIN (Édouard), archiviste, Salins (Jura). — Élu membre de la Société le 5 mars 1887.

TOURNIER (Édouard), directeur d'études pour la philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure, 16, rue de Tournon, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872.

TOURTOULON (Le baron Charles DE), château de Valergues, par Lansargues (Hérault). — Élu membre de la Société le 25 avril 1869.

VAN DER VLIET, professeur à l'Université, Utrecht (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 11 mars 1893.

VERRIER (Paul), professeur au Lycée, 32, rue Maurepas, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 12 mars 1892.

VOGÜÉ (Le marquis *Charles-Jean*-Melchior DE), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien ambassadeur de France à Vienne, 2, rue Fabert, Paris.— Membre de la Société depuis le 27 mars 1879 ; membre perpétuel.

WACKERNAGEL (Jacques), professeur à l'Université, Bâle (Suisse). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.

WATEL, professeur au lycée Condorcet, 105, rue de Miromesnil, Paris. — Élu membre de la Société le 13 janvier 1872.

WEBSTER (Mlle Hélène), 37, Nahont Street, Lynn (Massachussets, États-Unis d'Amérique). — Élue membre de la Société le 28 décembre 1889.

210. WHARTON (Edward-Ross), Merton Lea, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 7 février 1891 ; membre perpétuel.

WILBOIS, colonel de gendarmerie, 5, rue Stanislas, Paris. — Élu membre de la Société le 15 avril 1876 ; membre perpétuel.

WIMMER (Ludvig-*F.-A.*), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 29 mars 1873; membre perpétuel.

WINKLER (Docteur Henri), Gartenhaus 34, Neudorfstrasse, Breslau (Silésie Prussienne). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

Wotke (Karl), docteur en philosophie, VII, Kirchberggasse, 35, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 25 juin 1887.

Zubatý (Joseph), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Smíchov, Husova třída, 539, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.

Zvetaiev (Jean), professeur à l'Université, Moscou (Russie).— Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

Bibliothèque de l'École française d'Archéologie, Palais Farnèse, à Rome. — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

Bibliothèque universitaire, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

Bibliothèque universitaire, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

220. Bibliothèque universitaire, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise dans la Société le 2 mai 1885.

British Museum. — Admis dans la Société le 22 novembre 1890 ; membre perpétuel. Adresser à M. Borrani, 9, rue des Saints-Pères, Paris.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS 1866.

	MM.		MM.
1866.	† EGGER.	1881.	GAIDOZ.
1867.	† RENAN.	1882.	LEGER.
1868.	† BRUNET DE PRESLE.	1883.	D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
1869.	† BAUDRY.	1884.	† GUYARD.
1870-71.	† EGGER.	1885.	DE CHARENCEY.
1872.	† THUROT.	1886.	RUBENS DUVAL.
1873.	GASTON PARIS.	1887.	JAMES DARMESTETER.
1874.	PLOIX.	1888.	HALÉVY.
1875.	† VAÏSSE.	1889.	PLOIX.
1876.	† EGGER.	1890.	BONNARDOT.
1877.	† BENOIST.	1891.	† DE ROCHEMONTEIX.
1878.	MOWAT.	1892.	PHILIPPE BERGER
1879.	† BERGAIGNE.	1893.	SYLVAIN LÉVI.
1880.	MASPERO.	1894.	PRINCE ALEXANDRE BIBESCO.

MEMBRES

ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

Baissac (Charles), professeur de rhétorique au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu membre de la Société le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.

Baudry (Frédéric), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur de la bibliothèque Mazarine.— Membre de la Société en 1867; vice-président en 1868; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.

Benoist (*Louis*-Eugène), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris.— Membre de la Société depuis le 7 mai 1870; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.

Bergaigne (Abel-*Henri-Joseph*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; vice-président de 1873 à 1878; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.

Boucherie (A.), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décès notifié à la Société le 14 avril 1883.

Brunet de Presle, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.

Chasles (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu membre de la Société le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.

Chassang (A.), inspecteur général de l'Université. — Élu membre de la Société le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.

Chodzko (Alexandre), ancien chargé de cours au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.

Darmesteter (Arsène), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, professeur à l'École nor-

male de jeunes filles de Sèvres. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.

De la Berge. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.

Devic (Marcel), chargé du cours de langue et de littérature arabes à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.

Deville (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.

Didion (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, délégué général de la Compagnie d'Orléans.—Élu membre de la Société le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.

Didot (Ambroise-Firmin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.

Dosson (S.), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Élu membre de la Société le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.

Egger (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'éloquence grecque à la Faculté des lettres de Paris.— Président de la Société en 1866, en 1870-71, en 1876. Décédé le 31 août 1885.

Eichthal (Gustave d'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.

Florent-Lefèvre. — Élu membre de la Société le 29 mars 1873. Décédé en 1887.

Fournier (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles.— Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.

Georgian (Professeur Dr C.-D.) — Élu membre de la Société le 21 mars 1875. Décédé en 1888.

Goldschmidt (Siegfried), professeur de sanscrit à l'Université de Strasbourg.— Élu membre de la Société le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.

Goullet.— Élu membre de la Société le 7 juin 1873. Décédé en 1887.

Grandgagnage (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu membre de la Société le 24 avril 1869.

Graux (Charles-*Henri*), maître de conférences de philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences d'histoire grecque à la Faculté des lettres de Paris, bibliothécaire à la bibliothèque de l'Université. — Élu membre de la Société le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.

Grimblot (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.

Guieysse (Georges-*Eugène*). — Élu membre de la Société le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.

Guyard (Stanislas), professeur de langue arabe au Collège de France, maître de conférences de langues arabe et persane à l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 13 avril 1878, vice-président en 1882 et 1883 ; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.

Halléguen (Le docteur).— Élu membre de la Société le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.

Hanusz (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche).

— Élu membre de la Société le 25 juin 1887. Décédé en juillet de la même année.

Hauvette-Besnault, directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.

Heinrich (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.

Hervé (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.

Jaubert (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1er janvier 1875.

Jozon, député. — Présenté pour être membre de la Société dans la séance du 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.

Judas (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.

Lachaise (L'abbé Romain Czerkas). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.

Lambrior, professeur à l'Université de Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.

Lenormant (*Charles*-François), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale.— Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.

Le Saint (François), ancien officier. — Décédé en 1867.

Lévy (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu membre de la Société le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.

Littré (*Maximilien-Paul*-Émile), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.

Lœb (Isidore), professeur au Séminaire israélite, professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.

Lottner (Le docteur Karl). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.

Lutosławski (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.

Maury (*Louis-Ferdinand*-Alfred), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'histoire et morale au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.

Merlette (*Auguste*-Nicolas). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.

Meunier (*Louis*-Francis), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1867 ; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.

Meyer (Maurice), ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers (Vienne), inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.

Moisy (Henry).— Élu membre de la Société le 12 juin 1875. Décès notifié à la Société le 18 décembre 1886.

Muir (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres).—Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.

Nigoles (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu membre de la Société le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.

Pannier (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale.— Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.

Paplonski (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets, à Varsovie (Pologne russe). — Élu membre de la Société le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.

Pedro II (S. M. dom), membre de l'Institut de France. — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.

Pellat, doyen de la Faculté de droit. — Était membre de la Société le 1er février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.

Pierron (Alexis), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.

Ponton d'Amécourt (Le vicomte Gustave de). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.

Queux de Saint-Hilaire (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.

Renan (*Joseph*-Ernest), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres, administrateur du Collège de France. — Membre de la Société depuis l'origine; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.

Renier (*Charles-Alphonse*-Léon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'épigraphie et antiquités romaines au Collège de France, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Admis dans la Société le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.

Riant (Paul-*Édouard* Didier, comte), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.

Riemann (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.

Rieutord. — Élu membre de la Société le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.

Rochemonteix (*Frédéric-Joseph*-Maxence-*René* de Chalvet, marquis de), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu membre de la Société le 7 juin 1873; vice-président en 1889 et 1890; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.

Ronel (Charles), chef d'escadron de cavalerie en retraite.— Élu membre de la Société le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France.—Membre de la Société en 1867. Décés notifié à la Société le 4 janvier 1873.

Rudy (Charles). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.

Schœbel (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.

Seillière (Aimé). — Élu membre de la Société le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

Thurot (*François*-Charles), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), maître de conférences à l'École normale supérieure, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. — Admis dans la Société en 1868; vice-président en 1870-71; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

Todd (J. *Henthorn*), senior fellow of Trinity College, professeur d'hébreu à Trinity College (Dublin), et conservateur de la bibliothèque. — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

Vaïsse (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1867; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

Vallentin (*Ludovic-Lucien-Mathieu*-Florian), substitut du procureur de la République à Montélimar (Drôme), directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*. — Élu membre de la Société le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND.

QUARANTE HYMNES DU RIG-VÉDA,

TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

ABEL BERGAIGNE.

J'ai dit dans la préface de ma *Chrestomathie Védique* qu'au dépouillement des manuscrits d'Abel Bergaigne on avait trouvé la traduction annotée de quarante hymnes du Rig-Véda, choisis par lui pour entrer dans ce recueil dont il m'avait confié la rédaction. Un manuel destiné à l'enseignement ne comportait point le luxe de références et de délicates controverses qui avait présidé au travail de préparation : c'est de résultats avant tout que les débutants ont affaire, et je suis absolument sûr d'avoir répondu aux intentions de mon cher et regretté maître en n'empruntant à son commentaire que quelques citations isolées. Mais je me réservais de le publier un jour en son entier, sans addition ni lacune, sans autres changements que de pure disposition extérieure. C'est ce que je fais aujourd'hui. Je le dédie à la Société qui vit les brillants débuts de Bergaigne, à ses confrères et à ses dignes élèves : en suivant dans ces pages le progrès de sa pensée, ils admireront une fois de plus avec quel scrupule ce rare et sincère esprit se critiquait et se corrigeait incessamment lui-même, sans autre souci que la recherche désintéressée de la vérité. Je saisis enfin cette nouvelle occasion de témoigner ma reconnaissance à sa famille, si cruellement éprouvée, dont la confiance et l'amitié m'ont permis de lui rendre ce dernier et pieux devoir.

V. Henry.

I

I, 65. A Agni.

1-2. — Caché comme un voleur avec le bétail[1], — toi qui attelles[2] l'hommage, toi qui traînes l'hommage[3], — tu as été suivi à la trace[4] par les sages[5] réunis[6] : — tous ceux qui ont droit au sacrifice se sont respectueusement approchés de toi.

3-4. — Les Dieux ont suivi les lois de l'ordre[7] : ni le ciel ni la terre n'ont pu les arrêter[8]. Les eaux nourrissent ce nourrisson[9] merveilleusement beau[10], dans la matrice de la loi[11], qui est sa matrice, — lui le bien-né.

5-6. — Comme une abondance agréable, comme une large

COMMENTAIRE.

[1] Qu'il a volé. Cf. VII, 86, 5 *. C'est le mythe bien connu d'Agni qui se cache, mais qui est retrouvé par les Dieux.

[2] Prenant la prière pour attelage, se laissant amener par elle au lieu du sacrifice.

[3] Amenant lui-même la prière aux Dieux (en temps ordinaire, non quand il est caché). Cf. l'hymne X, 51 en entier.

[4] *padaíh* : X, 46, 2 ; cf. I, 62, 2.

[5] Les Dieux.

[6] *sajóṣās*, qui se construit avec un duel (I, 118, 11, et IV, 56, 4), et peut-être avec un accusatif singulier (VII, 10, 4) ou même un datif (X, 20, 10), paraît être là un nominatif singulier de *sajóṣas* employé abusivement comme adverbe. Il a peut-être la même origine dans les cas où il est, comme ici, construit avec un pluriel. Le thème *sajóṣa*, que suppose le duel *sajóṣau* (le prétendu *sajóṣā* féminin, de Grassmann, est en réalité *sajóṣās*), a peut-être été abstrait artificiellement de *sajóṣās* construit avec un pluriel.

[7] On dit indifféremment : «la loi», «l'ordre» ou «la loi de l'ordre». Voir *Religion Védique*, III, p. 210 sq. C'est la suite de la stance précédente.

[8] Cf. X, 22, 5 «ni les Dieux ni les mortels», avec la négation exprimée une seule fois.

[9] Agni, comme fils des eaux.

[10] Cf. III, 1, 13.

[11] La «matrice de la loi» est souvent la place du sacrifice. Mais il s'agit ici de la «matrice» céleste, qui est d'ailleurs aussi la place d'un

* A moins d'autre indication, les chiffres renvoient au R. V. Les références entre crochets ont été suppléées par moi. — V. H.

demeure, — comme une montagne avec ses jouissances[12], — comme un flot salutaire, — comme un cheval qui se précipite d'un élan sur la route, comme une rivière avec ses flots[13]... Qui pourrait l'arrêter?

7-8. — Frère des eaux[14] comme un frère l'est de ses sœurs, il se nourrit des bois comme un roi [se nourrit] des riches[15]. Quand, poussé par le vent, il s'est répandu dans les bois, Agni tond les poils de la terre.

9-10. — Il siffle dans les eaux[16], s'y posant comme un flamant. Très brillant[17] par sa volonté propre[18], — hôte[19] des races humaines qui s'éveille à l'aurore, — ordonnateur du sacrifice comme Soma, — engendré selon la loi, — comme un jeune animal, — se répandant et brillant au loin[20].

---

sacrifice, du sacrifice célébré par les dieux dans les eaux du ciel avec le feu qu'ils y ont découvert. Cf. III, 1, 3, et *passim.*

[12] «Avec ses eaux» en particulier. Cf. d'une part *Vāl.* 1, 2 [*Aufrecht*[2], VIII, 49, 2], et de l'autre *Vāl.* 2, 2 [*Aufrecht*[2] VIII, 50, 2] et VIII, 77 [*Aufrecht*[2] 88], 2. Pour la construction, voir *Syntaxe des comparaisons védiques,* in *Mélanges Renier,* p. 95 [p. 21 du tirage à part]. La même construction se retrouve dans la même stance : *síndhur ná kṣódaḥ* = I, 66, 10. [Voir aussi *Chrestomathie Védique,* p. 56, n. 5-6 b.]

[13] Toutes ces comparaisons sont sans verbe. Les dernières même ne sont rattachées que par le sens, non par la construction, à la proposition finale.

[14] Agni est tour à tour (ou à la fois) le fils, le frère, l'amant et le père des eaux du ciel.

[15] Sur lesquels il lève un tribut.

[16] Les eaux du ciel.

[17] Cf. VIII, 46, 20.

[18] Cf. *krátvā yáthā váças :* VIII, 50 [*Aufrecht*[2] 61], 4; VIII, 55 [*Aufrecht*[2] 66], 4 [*váçat*]; I, 165, 7 [*krátvā yád váçāma*].

[19] Proprement «l'Eveillé-dès-l'aurore des races». L'idée d'«hôte» est exprimée aux vers VI, 4, 2, et VI, 15, 1. Sur celle d'«éveillé», cf. I, 157, 1, et *passim.*

[20] Série de comparaisons sans verbe. [Sur la traduction «jeune animal», voir *Chrestomathie Védique,* p. 310, s. v. *çiçvan.*]

II

II, 1. A Agni.

1. — Toi, ô Agni, tous les jours, toi, tu veux briller. Toi, — du sein des eaux, — Toi, — de la pierre[1], — Toi, — du bois, — Toi, — des plantes, — Toi, roi des hommes[2], tu nais brillant.

2. — A toi, Agni, appartient la fonction de hotar, à toi la fonction régulière du potar, à toi celle du neṣṭar; tu es l'agnidh pour celui qui suit la loi; à toi appartient la fonction du praçãstar; tu joues le rôle de l'adhvaryu; tu es le brahman et le gṛhapati dans notre demeure[3].

3. — Tu es, ô Agni, Indra, le taureau entre les êtres[4]. Tu es Viṣṇu, qui traverse l'espace, digne d'hommage. Tu es le brahmane[5], maître des richesses, ô Brahmaṇas-pati. Tu es, ô Vidhartar, accompagné de Puraṃdhi.

4. — Tu es, ô Agni, le roi Varuṇa, qui maintient la loi. Tu es Mitra, *dasma*[6], digne d'être invoqué. Tu es Aryaman, le maître des êtres[7], pour celui dont (tu partages)[8] le festin. Tu es Aṃça, ô Dieu, prêt à faire les parts dans l'assemblée.

5. — Tu es Tvaṣṭar, ô Agni. (Tu donnes)[9] la richesse en héros à celui qui te sert. Tu es de notre race, ô Gnāvas[10], toi qui as

---

COMMENTAIRE.

[1] La pierre du ciel.

[2] Avec une correction : *nṛṇãm* sans accent, comme dépendant du vocatif *nṛpate*. Cf. VII, 98, 6, et *passim*.

[3] Cette stance est répétée X, 91, 10.

[4] Cf. VI, 67, 1, et III, 31, 8.

[5] Non plus le *brahmán* humain, comme à la stance précédente, mais la *brahmán* divin, c'est-à-dire Brahmaṇaspati.

[6] [Au-dessus et au crayon le manuscrit porte «puissant».]

[7] Cf. ci-dessus stance 3.

[8] Je suppose un verbe sous-entendu avec l'accusatif *sambhújam :* cf. la stance suivante et surtout la stance 9. Pour le tour, cf. stance 7 et *passim*.

[9] Verbe sous-entendu (cf. le 3e pāda), comme dans la stance précédente. On remarque ainsi plusieurs fois dans cet hymne un laconisme qui s'explique par la nécessité de rendre chaque pāda indépendant. Voir surtout la stance 9.

[10] Vocatif, malgré l'accent, qui est à retrancher : cf. I, 15, 3. Le nominatif neutre serait *gnávat*. Par cette épithète, Agni est assimilé au neṣṭar : cf. *ibid.* Le neṣṭar (qui conduit les femmes) vient bien après Tvaṣṭar, Dieu de la génération.

la grandeur de Mitra. Tu donnes, étant Âçuhemau[11], la richesse en chevaux. Tu es le Çardhas des hommes[12], possédant de nombreux trésors.

6. — Tu es, ô Agni, Rudra, l'Asura du grand ciel. Étant le Çardhas des Maruts[13], tu es maître de la nourriture. Tu vas avec les vents rouges[14], propice à la maison. Étant Pūṣan, tu protèges ceux qui te servent, assurément.

7. — Tu es, ô Agni, Draviṇodās pour celui qui te sert. Tu es le dieu Savitar, qui donne des trésors. Étant Bhaga, ô roi, tu es maître de la richesse. Tu es, dans la demeure, Pāyu[15] pour celui qui te sert.

8. — Vers toi, ô Agni, dans ta demeure, maître des peuples, les peuples se dirigent, — vers toi, roi qui partages de beaux présents. Tu possèdes tous les biens, ô toi qui as un beau visage; tu vaux toi-même dix centaines de mille.

9. — C'est toi, ô Agni, que les hommes, dans leurs désirs, appellent[16] comme un père. C'est toi, dont le corps est brillant, qu'ils servent[17] avec zèle, pour que tu te montres leur frère. Tu deviens le fils de celui qui t'a servi. Ami bienveillant, tu protèges contre toute attaque.

10. — Tu es, ô Agni, Ṛbhu, qu'on doit honorer en sa présence. Tu es maître du butin[18], de la richesse faite de nourriture.

---

[11] Celui qui excite des chevaux rapides : épithète exclusive d'Apāṃ Napāt (II, 31, 6; II, 35 [infra XXI], 1; VII, 47, 2), qu'elle désigne ici.

[12] Formule équivalente à Narāçaṃsa. Voir au vers suivant le *çárdhas* des Maruts, et cf. les deux *çáṃsa* humain et divin, *Religion Védique*, I, p. 305 sq.

[13] Opposé au *çárdhas* des hommes, vers 5.

[14] Accompagnés d'éclairs. Cf. l'épithète *vấtatviṣ*, «qui a *l'éclat* du vent», V, 57, 4. Celui qui va avec les vents pourrait être Vāyu, le vent par excellence. Mais il se peut aussi que le poète ait en vue Parjanya : cf. V, 83, 4; IX, 22, 2; X, 66, 10.

[15] Le protecteur divin, qui, comme Bhaga, est à moitié confondu avec Savitar (X, 100, 9), à moitié distingué de lui (VII, 37, 8). Il en est en tout cas distingué ici, en même temps qu'il en est rapproché.

[16] Verbe sous-entendu : cf. vers 4 et 5, et ci-après.

[17] Verbe sous-entendu.

[18] *Vấja :* c'est en même temps le nom du second des trois Ṛbhus; l'allusion est claire.

Tu brilles[19], brûles[20], pour donner. Tu es celui qui partage[21], tendant le sacrifice[22].

11. — Tu es, ô Agni, Aditi pour l'homme pieux. Étant Hotrā Bhāratī, tu t'accrois par le chant. Tu es Iḷā, comprenant cent hivers[23], pour l'activité. Toi qui tues les Vṛtras, ô maître des richesses, tu es Sarasvatī.

12. — Tu es, ô Agni, étant bien nourri, la vigueur suprême. Dans ta belle couleur on voit toutes les parures. Tu es le grand butin qui sauve[24]. Tu es la richesse épaisse et large en tous sens.

13. — C'est toi, ô Agni, que les Âdityas ont pris pour bouche, toi qu'ils ont pris pour langue, eux les brillants, ô sage. C'est toi que les *Rātiṣāc*[25] ont recherché dans les sacrifices. C'est en toi que les Dieux mangent l'offrande sacrifiée.

14. — C'est en toi, ô Agni, que tous les immortels non trompeurs, que les Dieux mangent avec la bouche l'offrande sacrifiée. C'est par toi que les mortels rendent le breuvage savoureux. Tu nais brillant, embryon des plantes.

15. — Tu les embrasses[26] tous dans ta grandeur; tu les égales tous en grandeur, ô Agni, bien né, et tu les dépasses, ô Dieu. Car ton abondance, dans sa grandeur, s'est ici répandue dans le ciel et la terre, dans les deux mondes.

16. — Les sūris[27] qui abandonnent aux chantres, ô Agni, des présents qui commencent par des vaches et qui ont pour ornement des chevaux, eux et nous, conduis-nous à une plus grande richesse. Puissions-nous, en parlant à voix haute dans l'assemblée, obtenir de bons héros!

---

[19] *ví bhāsi :* allusion, par fausse étymologie, au nom de *Víbhvan,* le troisième des Ṛbhus.

[20] Les Rakṣas.

[21] *viçíkṣu :* allusion au personnage auquel s'adressent les Ṛbhus dans le vers IV, 35, 3 : *sákhe ví çikṣa.* Ce sont les seuls emplois de *viçíkṣu* d'une part, de *çikṣ* avec *ví* de l'autre.

[22] Comme une chaîne d'étoffe : métaphore connue.

[23] Amenant une vie de cent années : la vigueur personnifiée.

[24] La richesse qui assure de nouvelles victoires.

[25] Une catégorie particulière de Dieux, proprement «ceux qui recherchent le don [l'offrande)». [On reviendra sur ce point à propos de VII, 35, 11 c, hymne XVIII du présent recueil.]

[26] [Sur *sám as,* voir *Journal Asiatique,* 8e série, IV, p. 506.]

[27] [Au-dessus et au crayon le manuscrit porte «riches».]

III

III, 5. A Agni.

1. — Agni, brillant, s'est éveillé en face[1] des aurores, lui le *viprá*[2], guide[3] des poètes. Répandant une vaste lueur quand il est allumé par ceux qui honorent les Dieux, le Porteur-d'offrandes[4] a ouvert les deux portes[5] de l'Obscurité[6].

2. — Agni a été accru[7] par les louanges, par les chants des louangeurs[8], lui qui est digne d'hommage, par les hymnes. Recherchant les faces multiples de la Loi[9], il a brillé, comme messager, dès le lever de l'aurore.

3. — Agni a été déposé chez les races humaines, lui l'embryon des eaux[10], lui Mitra[11], qui fait réussir[12] conformément à la loi.

COMMENTAIRE.

[1] Cf. IV, 51, 10; VII, 80, 1; 81, 3, et *passim*, d'une part; I, 157, 1, et *passim*, de l'autre. Le verbe *budh* au moyen n'a pas le sens d'«éveiller», et il ne prend pas ce sens par l'addition de *práti;* mais il peut alors avoir un régime direct, parce qu'il signifie «s'éveiller en face de», c'est-à-dire en somme «en même temps que».

[2] [On lit au ms. : «le prêtre», barré; au-dessus et à l'encre, «le *viprá*»; puis, au crayon, «prêtre»; enfin, en note à *viprá* :] L'inspiré, le poète, le prêtre, plus tard le brâhmane.

[3] Proprement «qui s'empare des traces», cf. *padajñá* (I, 62, 2), «qui connaît les traces». Le même mot, au féminin, a pris dans la langue classique le sens de «chemin» : le chemin en effet *conduit* au but.

[4] *Váhni,* proprement «celui qui traîne» (d'où l'emploi de ce mot avec le sens de «cheval»), garde son sens étymologique dans son application à Agni, comme le prouve la locution *váhnir āsā́,* [I, 76, 4; 129, 5, et *passim*, cf. I, 61, 3], «qui traîne *avec la* bouche», et est synonyme de *havyavā́h* ou *havyavā́hana.*

[5] La porte à deux battants.

[6] [Au-dessus et au crayon : «des ténèbres».]

[7] [Au-dessus et au crayon : «fortifié».]

[8] [Au-dessus et au crayon : «de ceux qui le louent».]

[9] Ici «cherchant à les réaliser lui-même». Voir la suite, particulièrement le vers 5. Cf. III, 3, 10, et X, 124, 3.

[10] Dont le nom propre est Apāṃ Napāt. Voir II, 35.

[11] Voir le vers suivant.

[12] Qui fait réussir le sacrifice, la prière, cf. X, 74, 3. Cette expression abrégée se retrouve au vers VII, 34, 8, avec un détail caractéristique : le suppliant, qui fait réussir son propre sacrifice «conformément

L'aimable, digne du sacrifice, est monté sur le sommet[13], le *viprá*[14] a mérité d'être lui-même invoqué par les prières.

4. — Agni devient Mitra quand il est allumé[15], Mitra comme *hotar*[16], Varuṇa comme connaissant-les-êtres[17], Mitra comme *adhvaryu*[18], actif, attaché à la demeure[19], Mitra[20] des rivières et des montagnes.

5. — Il garde le Sommet de la Tromperie, qui lui est cher, — le Séjour de l'Oiseau[21]. Il garde, lui le jeune[22], le chemin du soleil. Agni garde sur son nombril[23] celui qui a sept têtes[24]; le haut garde le festin des Dieux[25].

à la loi», s'oppose lui-même aux Yātus, c'est-à-dire aux démons et aux enchanteurs, qui emploient des moyens contraires à la loi.

[13] Le place du sacrifice, où naît Agni, est appelée le sommet de la terre, VI, 48, 5; mais, en l'absence de toute désignation, et dans un passage qui décrit «les faces multiples de la Loi», le sommet dont il est ici question paraît être plutôt le sommet du ciel; cf. d'ailleurs le vers 7.

[14] [Mêmes corrections successives qu'à la note 2.]

[15] Et par conséquent manifesté : Varuṇa au contraire est caché.

[16] Prêtre récitant.

[17] Sous une forme céleste.

[18] Prêtre chargé de toutes les opérations matérielles du culte.

[19] Soit sa propre demeure (V, 1, 8), soit la demeure des hommes (VII, 9, 2; X, 46, 6), où se trouve d'ailleurs sa demeure à lui, l'autel.

[20] C'est-à-dire «ami» : jeu de mots. Pour tout ce vers, voir *Rel. Véd.*, III, p. 134 sq., et cf. surtout X, 8, 4-5.

[21] Formules désignant le ciel invisible : *Rel. Véd.*, II, p. 76 sq.

[22] *yahvá*, «jeune» ou «nouveau», opposé à *pratná*, «ancien» (VIII, 13, 20), et de même origine que *yahú*, qui, dans la formule *sáhaso yahús*, a le même sens que *sahaso yuvan* (I, 141, 10), «jeune...» c'est-à-dire «fils de la force». Le sens de «jeune» ou «nouveau» convient à tous ses emplois, ainsi qu'à ceux de *yahvánt*. [Il est remarquable que, par une voie toute différente, celle de l'illyrien (G. Meyer, *Etym. Wb. d. Alban. Spr.*, p. 486, s. v. *zok*), on arrive pour *yahú* à un sens bien voisin de celui qu'admet Bergaigne.]

[23] Agni paraît être assimilé ici au non-né, portant le Premier-né attaché à son nombril, X, 82, 6 (comme plus tard Viṣṇu porte Brahmā), c'est-à-dire au premier auteur de toutes choses.

[24] Probablement le Premier-né, manifesté sous sept formes différentes dans les sept mondes, comme Soma, qui se fait trois têtes (dans les trois mondes) pour se laisser prendre : IX, 73, 1. Dans ce vers même il est question des «nombrils réunis» : *sám aranta nā́bhayaḥ*.

[25] Toujours sans doute dans le ciel invisible; cf. IX, 113, 10, et l'hymne entier.

6. — Ṛbhu[26], il a pris un beau nom[27] digne d'être invoqué, Dieu qui connaît toutes les règles. La Peau du Dormeur[28], le Séjour plein de beurre de l'Oiseau, ce séjour, Agni le garde avec vigilance.

7. — Agni est monté sur la matrice pleine de beurre qui voyage au loin[29]; il y est monté volontiers, et elle l'a reçu volontiers. Brillant, pur, haut, purifiant, il a incessamment rendu la jeunesse à ses parents[30].

8. — Aussitôt né, il s'est accru par les plantes, alors que les mères[31] le nourrissent avec le beurre, comme des eaux suivant leur pente, en soignant leur parure[32]. Qu'Agni nous[33] protège dans le sein de ses parents[34].

9. — Le jeune, étant loué, sur le nombril de la terre[35], a élevé ses flammes, grâce à la bûche, jusqu'au sommet du ciel. Qu'Agni, qui est Mitra, digne d'être invoqué, qui est Mātariçvan[36], amène[37], comme messager, les Dieux, pour leur offrir le sacrifice.

10. — Le haut Agni, en prenant sa forme suprême, a étayé

---

[26] Certainement nom propre, comme *Mitra* et *Varuṇa* au vers 4.

[27] «Nom», dans les formules de ce genre, est l'équivalent de «forme», «manifestation».

[28] Toujours le ciel invisible, voir ci-dessus [note 21].

[29] Le sein des eaux célestes qui le portent et le traînent, II, 35, 9; cf. l'épithète *pṛthúpragāman*, appliquée à Agni lui-même, I, 27, 2.

[30] Le Ciel et la Terre : mythe bien connu.

[31] Peut-être les épis d'herbe sacrée réunis en un faisceau qui sert à asperger le feu de beurre; mais peut-être aussi les offrandes en général.

[32] Ce détail conviendrait plutôt à des épouses (cf. X, 110, 5) qu'à des mères; mais ces images se confondent sans cesse.

[33] «Nous» est sous-entendu.

[34] Les deux araṇis, ou encore le Ciel et la Terre.

[35] La place du sacrifice. Cf. Delphes, nombril de la terre.

[36] Au vers suivant, Mātariçvan n'est plus le feu, mais il allume le feu. Agni est pourtant identifié formellement à Mātariçvan, au vers III, 29, 11.

[37] Il faudrait *mātariçvā́*, avec un *ā́* à réunir à *vakṣat*, cf. III, 4, 1. [C'est bien ainsi qu'accentue Aufr².] Pour la construction de *devā́n* avec *yajáthāya*, cf. III, 17, 1, et *passim* : l'accusatif dépend ici à la fois de *yajáthāya* et de (*ā́*) *vakṣat*.

avec sa bûche[38] la voûte du ciel[39], quand Mātariçvan l'a allumé comme Porteur-d'offrandes, lui qui se tenait caché et éloigné[40] des Bhṛgus[41].

11. — Fais, pour celui qui t'invoque, réussir Iḷā[42], fais réussir la conquête merveilleuse de la vache[43]. Puissions-nous avoir un fils, prolongeant notre race et qui se perpétue[44]. O Agni, montre-nous ainsi ta bienveillance envers nous!

---

[38] La bûche qui «brille dans le ciel» (V, 6, 4) et qui nourrit le feu céleste. Il y a trois bûches, qui nourrissent les feux des trois mondes: III, 2, 9.

[39] *nắkaṃ rocanā́nām*, cf. *nắkaṃ divắḥ*: IX, 73, 4; 85, 10 [*nắke* aux deux endroits]. Pour construire autrement, il faudrait, semble-t-il, changer *uttamó* en *uttamám*.

[40] L'ablatif *bhṛ́gubhyaḥ*, accompagné de *pári*, dépend de *gúhā sántam*. Cf. VII, 100, 6, et X, 17, 2. Cette construction m'avait échappé quand j'ai interprété une première fois ce passage (*Relig. Véd.*, I, p. 56), et, ne pouvant me résoudre à admettre la construction, inadmissible en effet, de Grassmann, j'avais cru devoir admettre une variante du mythe mentionné au vers I, 60, 1 : c'était un contresens.

[41] D'après I, 60, 1, Mātariçvan a apporté le feu à Bhṛgu.

[42] L'offrande, plus ou moins personnifiée. Cf. X, 74, 3, déjà cité plus haut [note 12].

[43] Cf. VI, 56, 5. «Fais-la conquérir par l'offrande»: deux accusatifs construits dans des rapports différents avec le verbe.

[44] Cf. dans le Dictionnaire de Pétersbourg la racine *jan* avec *ví*, n° 3. [*Sic* depuis, Geldner, *Ved. Stud.*, I, p. 170.]

IV

IV, 1 A Agni.

1. — C'est toi, ô Agni, que pour toujours[1] les Dieux, d'un commun accord, ont établi, Dieu toi-même, comme ordonnateur [du sacrifice], — ont établi dans cette intention[2]. — Honorez l'immortel chez les mortels; engendrez le Dieu qui honore les Dieux, le sage; — honorez celui qui honore tous les Dieux[3], le sage.

2. — Ô Agni, roule vers ton frère Varuṇa, — vers les Dieux, — avec bienveillance, — vers celui qui agrée le sacrifice, vers l'aîné de ceux qui agréent le sacrifice, — l'Âditya fidèle à la loi qui est l'appui des hommes, — le roi qui est l'appui des hommes.

3. — Ami, roule après ton ami, comme la roue après le (cheval) rapide, comme les roues d'un char dans leur course rapide, — pour nous, *dasma*[4], d'une course rapide. Ô Agni, trouve pour nous miséricorde chez Varuṇa, chez les Maruts qui ont toutes les splendeurs. Pour nous faire procréer des enfants[5], ô très brillant, sois-nous propice. A nous, ô *dasma*, sois propice.

4. — Apaise pour nous, ô Agni, la colère du Dieu, de Varuṇa, toi qui sais. Toi, le meilleur sacrificateur, le plus habile porteur d'offrandes, très brillant, détache de nous toutes les haines[6].

COMMENTAIRE.

[1] ? Cf. IV, 7, 7; VI, 1, 5; VII, 11, 2. L'expression, signifiant proprement «toujours», paraît avoir été empruntée à ces formules et transportée ici un peu abusivement. Ou, si l'on veut, *sádam ít* porte seulement sur *aratím* et sur *íti krátvā*.

[2] Cf. I, 138, 3. Ce n'est donc pas *íti* seul, c'est *íti krátvā* qui annonce la répétition.

[3] *Víçvam ádevam*. Comparer VII, 38, 5 : *rātím divó rātiṣā́caḥ pṛthivyā́ḥ*. Dans cet autre exemple, *rātím* dépend de l'idée exprimée par *sā́c* dans le composé *rātiṣā́c*. Dans le nôtre, *víçvam* dépend pareillement de *ā́*, qui *logiquement* gouverne le terme *devá* à l'accusatif. Ici même la hardiesse de la construction est tout particulièrement justifiée par le principe de la répétition, qui est de règle dans le mètre *aṣṭi*.

[4] [Sur *dasmá*, cf. *supra*, II, note 6.]

[5] Cf. I, 105, 2.

[6] «Délivre-nous de toutes les haines.»

5. — Sois pour nous, ô Agni, le plus proche[7], avec ton secours, le plus voisin, au lever de cette aurore. Apaise pour nous Varuṇa par le sacrifice, en lui faisant des dons. Exerce là miséricorde[8]. Exauce-nous.

6. — Son aspect, à lui, le bien partagé, est le plus beau, — l'aspect du Dieu est le plus brillant, — chez les mortels, — pareil au beurre brillant de la vache, quand il est fondu; — il est désirable, l'aspect du Dieu, comme celui de la vache avec les dons.

7. — Elles sont trois[9], ses naissances suprêmes; elles sont réelles, elles sont désirables, les naissances[10] du Dieu, d'Agni. Enveloppé dans la (pierre)[11] sans fin, il est venu[12], clair, brillant, lui l'*arya*[13] resplendissant.

8. — Comme messager, il recherche tous les séjours, — lui le hotar, — avec un char d'or[14], — avec une langue charmante[15], — avec des chevaux rouges, — beau, brillant, toujours charmant comme une réunion où règne l'abondance[16].

9. — Fils du sacrifice[17] de Manus[18], il a donné l'intelligence[19]. Ils le conduisent par une grande bride[20]. Il séjourne dans ses demeures[21], assurant le succès[22]. Le Dieu est devenu le guide[23] du mortel.

10. — Qu'Agni nous conduise, lui qui sait, vers les trésors

---

[7] Proprement «le plus bas».
[8] Cf. vers 20.
[9] Littéralement «trois fois».
[10] Le mot s'emploie comme s'emploieraient les mots «forme, essence».
[11] Cf. I, 130, 3 : le ciel ou le nuage. Agni y est «enveloppé» comme dans le sein de sa mère : I, 128, 1; 164, 32; IV, 3, 2; X, 46, 6; et cf. vers 11.
[12] Sur la terre?
[13] [Sur *aryá,* voir *Journ. Asiat.*, 8e sér., IV, p. 204].
[14] Comme messager.
[15] Comme hotar.
[16] Cf. I, 144, 7.
[17] Ou «parent de Manus par le sacrifice»? Cf. *iḷāyās putró,* III, 29, 3, d'une part, et de l'autre III, 1, 3.
[18] Cf. ci-après et vers 10.
[19] Cf. X, 110, 8.
[20] Cf. IX, 87, 1.
[21] Dans les demeures de Manus.
[22] Du sacrifice.
[23] Cf. le vers suivant.

que les Dieux lui[24] ont destinés pour sa part. Ces trésors, que tous les immortels ont faits par la pensée, — que le ciel père qui engendre a faits, — ils les ont effectivement[25] répandus.

11. — Il est né le premier dans les demeures, au fond du grand[26], dans la matrice de cette atmosphère. Sans pieds, sans tête, cachant ses extrémités, les rentrant en lui-même, dans le nid du taureau[27].

12. — Le premier *çárdhas*[28] s'est élevé avec admiration, dans la matrice de la loi, — dans le nid du taureau. Désirable est le jeune, le beau, le brillant. Sept bien-aimées[29] ont enfanté pour le mâle.

13. — Ici nos pères, fils de Manus, se sont établis pour accomplir la loi, — en s'essoufflant. Les bonnes laitières qui avaient la pierre pour étable, à l'intérieur du gouffre, les vaches aurores[30], ils les ont fait sortir en les invoquant.

14. — Ils se sont parés[31] après avoir fendu la montagne. Les autres[32] ont proclamé de toutes parts cet exploit qu'ils avaient accompli. Ils adressèrent un hymne au bétail[33], n'ayant rien (d'autre) pour le conduire[34]. Ils ont conquis la lumière; ils ont supplié avec les prières.

15. — Dans le désir qu'ils avaient des vaches, cette montagne qui les retenait, fermée, arrêtant les vaches et les entourant, cette étable solide pleine de vaches, les héros, avec la parole divine, les Uçij[35] l'ont ouverte.

---

[24] A Manus. Cf., par exemple, I, 106, 5; 114, 2, etc.

[25] [Le ms. porte «vraiment» biffé, puis au-dessus et à l'encre «effectivement», et au-dessus, au crayon, «en effet».]

[26] Du ciel, cf. X, 37, 1. Voir aussi IV, 17, 14.

[27] Qui est aussi le «nid» de l'oiseau. Il y est enveloppé; cf. vers 7. Il représente là, sans doute, le soleil caché, le soleil qui apparaît au vers 17 après le lever des aurores appelées par les pères.

[28] Plutôt que le *çárdhas* des Maruts. Cf. I, 39, 5, mais aussi V, 25, 8. Ce serait la première formule, le premier hymne de louange. [Sur ce mot, voir *supra*, II, notes 12-13.]

[29] Les sept prières? ou les sept rivières?

[30] Cf. VII, 76, 4.

[31] Revêtus des aurores. Voir [IV, 25, 2; V, 49, 3; VI, 3, 6; VII, 69, 5; VIII, 46, 26, etc.]

[32] Les ṛsis qui sont venus après eux.

[33] Voir vers 13. Je corrige *páçv ayantrâso*.

[34] Ils ont été ainsi *çlókayantra*, «conduisant au moyen de l'hymne». Cf. IX, 73, 6.

[35] [Sur *uçíj*, voir *Religion Védique*, I, p. 57 sq.]

16. — Ils ont compris le premier nom[36] de la vache. Ils ont trouvé les trois fois sept noms suprêmes de la mère. Connaissant cela[37], les amantes[38] ont répondu par un mugissement. La rouge[39] est apparue dans toute la gloire de la vache[40].

---

[36] La première essence, la première forme.

[37] Cf. III, 31, 4.

[38] Les femelles célestes. Le sens de «troupe», donné au mot *vrā́*, ne peut être suggéré que par ses emplois au pluriel. Mais il est employé une fois au singulier, *vrā́m* (I, 121, 2), parallèlement, semble-t-il, à *ménām áçvasya* et à *mātáram góḥ*, et paraît désigner là la femelle céleste dans son inceste avec le père (cf. X, 61, 5-8) : *ánu svajā́m mahiṣáç cakṣata vrā́m*. Les Aṅgiras et l'*aruṇī* sont nommés immédiatement après, au vers 3, ce qui rappelle les conditions de notre hymne, où le mot figure d'ailleurs au pluriel, désignant les femelles célestes. Il est employé de même, c'est-à-dire comme sujet d'un verbe *abhy ànūṣata*, au vers X, 123, 2, et dans l'Ath.-V. II, 1, 1; et dans l'un et l'autre passage figure Vena, ce qui fait naturellement songer aux amantes de Vena. On voit, en tout cas, qu'il s'agit d'une formule consacrée. Restent trois passages où le mot figure dans des comparaisons. Au vers I, 124, 8, *añjy àṅkte samanagā́ iva vrā́ḥ*, dont on peut rapprocher les formules *sámanaṃ ná yóṣāḥ* (X, 168, 2), *sámaneva yóṣā* (VI, 75, 4), *sám agrúvo ná sámaneṣv añjan* (VII, 2, 5), lesquelles nous ramènent toujours à l'idée de femmes qui vont s'unir à leur époux ou à leur amant. Au vers VIII, 2, 6, la comparaison *mṛgáṃ ná vrā́ mṛgáyante* peut signifier que ceux qui cherchent à prendre Indra avec des vaches (des offrandes, des prières) ressemblent à ceux qui cherchent à prendre un animal sauvage en prenant des femelles pour appât; si *vrā́s* est au nominatif, et non à l'instrumental, ce peut être par une de ces libertés de construction si fréquentes dans les comparaisons : l'instrument est substitué à l'agent. Bref, dans six emplois de notre mot sur sept, le sens de «femelle» ou «femme», particulièrement de «femelle en rut» ou de «femme amoureuse», — qui peut s'expliquer par la racine *var*, «choisir, désirer», cf. *vará* «fiancé», — convient parfaitement. Le septième, c'est-à-dire le vers I, 126, 5, n'est pas moins favorable à notre interprétation : les *viçyā́ vrā́(s)* doivent être des courtisanes (plus tard *veçyā*), soit que la forme doive être considérée comme un nominatif ou un accusatif : dans le premier cas, les Pajras, dans leur désir de gloire, c'est-à-dire de richesse, étant comparés à des courtisanes; dans le second, les Pajras désirant la gloire comme on désire des courtisanes (cf. la comparaison, plus tard courante, de la fortune à une courtisane); et c'est précisément cette comparaison, quelque peu inattendue, qui explique l'addition, peut-être assez tardive, des deux vers *obscènes* qui terminent l'hymne. Bref, le mot *vrā́* ne doit avoir aucun rapport avec le mot *vrā́ta* «troupe».

[39] L'aurore.

[40] De la vache céleste, dont elle est l'une des manifestations.

17. — L'obscurité répandue[41] a disparu. Le ciel a brillé. La splendeur de la Déesse Aurore s'est levée. Le soleil a monté sur les hautes campagnes, voyant chez les mortels ce qui est droit et ce qui est tortueux.

18. — Et ensuite, s'éveillant, ils ont vu, et ils ont joui du trésor qu'ils avaient reçu en partage du ciel[42], eux tous les Dieux, dans toutes leurs demeures[43]. Ô Mitra, ô Varuṇa, que la prière ait son effet!

19. — Je veux invoquer Agni très brillant, le hotar qui nourrit tous les êtres, le meilleur sacrificateur. Il a en quelque sorte fendu le pis brillant des vaches, pour en faire sortir comme la liqueur purifiée de la plante, qui s'épanche.

20. — Que lui, qui entre tous ceux qui sont dignes du sacrifice est l'*Aditi*[44], qui pour tous les hommes est l'*atithi*[45], qu'Agni, demandant aux dieux leur faveur, soit très miséricordieux, lui qui connaît les êtres[46].

---

[41] Cf. II, 17, 4.
[42] Cf. le vers 10.
[43] Cf. IV, 51, 5.
[44] Lui qui, de tous les Dieux, personnifie le mieux *áditi* «la liberté». Le mot *áditi* est amené ici par jeu de mots pour faire pendant à *átithi*.
[45] «L'hôte».
[46] Ou «les naissances», *jātávedas*. [Mais cf. *Chr. Véd.*, p. 230 i. n.]

V

VI, 7. A Agni Vaiçvānara.

1. — Tête du ciel[1], ministre[2] de la terre, Agni Vaiçvānara, né dans l'ordre, poète[3], roi universel, hôte des hommes, a été engendré par les Dieux qui en ont fait une coupe dans leur bouche[4].

2. — Nombril des sacrifices[5], séjour des richesses, grand vase à puiser[6], les Dieux l'ont acclamé. Ils ont engendré Vaiçvānara pour en faire le cocher des sacrifices, l'étendard du sacrifice.

3. — De toi, ô Agni, naît[7] le *vipra*[8] qui fait du butin[9]. De toi naissent les héros qui triomphent de l'envie[10]. O Vaiçvānara, donne-nous des richesses, ô roi, des richesses désirables.

4. — A ta naissance, ô immortel, les Dieux t'acclament comme un enfant nouveau-né. C'est par ta volonté qu'ils ont atteint l'immortalité, ô Vaiçvānara, quand tu as brillé en sortant de tes parents[11].

COMMENTAIRE.

[1] Cf. I, 59, 2; III, 2, 14; — parce qu'une de ses places est au sommet du ciel, «à la tête du monde», X, 88, 5.

[2] Ministre du sacrifice.

[3] [Au-dessus et au crayon on lit «sage».]

[4] Les offrandes leur arrivent par l'intermédiaire d'Agni.

[5] Il est appelé ailleurs le «père des sacrifices» (III, 3, 4), et les deux formules sont équivalentes. Voir III, 5, 5 [*supra,* III, 5], et notes. De l'idée du Fils attaché par le nombril au nombril du Père, on a passé, par une sorte de métonymie, à l'emploi du mot «nombril» dans le sens d'«origine». Ainsi, au vers I, 164, 33 : «Le ciel est mon père qui m'a engendré; mon nombril est là.» Ici on pourrait comprendre à la rigueur «est attaché là». Mais cet expédient ne serait plus de mise au vers X, 10, 4 : «Le Gandharva dans les eaux et la Femme aquatique, voilà *notre nombril,* voilà notre parenté suprême (ce qui nous rend frère et sœur).»

[6] Cf. le vers 1, où Agni est une coupe dans la bouche des Dieux.

[7] Agni donne de tels fils.

[8] L'«inspiré», le poète, le prêtre.

[9] Cf. III, 29, 7; VII, 56, 15; — c'est-à-dire qui en fait faire à celui qui l'emploie dans les sacrifices. Cf. I, 86, 3.

[10] Des ennemis qui désirent nos richesses.

[11] Les deux araṇis, ou le ciel et la terre. — [Lapsus de traduction : le texte ne peut signifier que «sur tes parents» (sur leur giron)].

5. — O Vaiçvānara, personne ne s'est attaqué à ces grandes lois qui sont les tiennes : en naissant, — dans le sein même de tes parents, tu as trouvé[12], conformément aux règles[13], l'étendard des jours[14].

6. — Les sommets du ciel ont été mesurés[15] par le regard[16] de Vaiçvānara, par l'étendard de l'immortalité. C'est sur sa tête que tous les mondes ont poussé comme des branches, comme sept rejetons[18].

7. — Vaiçvānara, dont la volonté est forte, qui a mesuré les espaces, — le sage qui a mesuré les espaces brillants du ciel, qui, en s'étendant, a enveloppé tous les mondes, — est le gardien infaillible, le gardien de l'immortalité[19].

---

[12] Et fait apparaître.
[13] Cf. *vayúne*, synonyme de *ṛté*, III, 29, 3, et ci-dessus vers 1. [*Sic* depuis, Pischel, *Ved. Stud.*, I, p. 295 sq.]
[14] Probablement l'aurore, voir le vers suivant. Expression consacrée, III, 34, 4, et *passim*.
[15] Parcourus.
[16] Le soleil : regard, X, 37 [*infra*, XX], 1; œil, I, 115, 1; de Mitra, de Varuṇa, et aussi d'Agni, *ibid.*
[17] L'aurore : III, 61, 3.
[18] Les sept mondes.
[19] Cf. vers 4.

VI

I, 61. A Indra.

1. — C'est à lui, au fort, au prompt, que, comme une offrande favorite, je présente l'hymne de louange; au grand, au *ṛcīṣama*[1], dont la vache ne retient pas son lait[2], — la méditation pieuse[3]; à Indra, les prières bien offertes.

2. — C'est à lui que, comme une offrande favorite, j'ai présenté, j'apporte l'hymne, — pour le serrer de près[4], — en disposant bien le *barhis*[5]. Par le cœur, par la pensée, par la réflexion, les prières se sont lavées[6] pour Indra leur antique époux.

COMMENTAIRE*.

[1] Épithète de nature, appliquée uniquement à Indra, de sens inconnu.

[2] Interprétation tout à fait conjecturale. L'épithète paraît en tout cas contenir en composition le mot «vache» : *ádhri-gu*, pl. *ádhri-gāvas.* De plus, le composé, d'après l'accentuation, est possessif. [Le premier terme peut être décomposé en *á-dhri-* «qui ne retient pas».] La vache d'Indra est le symbole de ses faveurs.

[3] [Sur le sens du mot *óha*, voir aux annexes.]

[4] Pour le faire prisonnier, le retenir ici. Pour le sens de *bādh*, cf. d'une part VI, 18, 14; IX, 70, 9, et de l'autre III, 30, 3; et ci-dessous, vers 4.

[5] Le gazon sacré, la jonchée de l'autel. Cf. le composé correspondant *vṛktá-barhis*, désignant les sacrificateurs, et *námo-vṛkti* avec le génitif *barhíṣas* (X, 131, 2), formule expliquée par le rapprochement de III, 61, 5; V, 41, 2; et de X, 63, 5, et VII, 94, 4. Vieil instrumental singulier à la fin des pādas de onze syllabes, employé comme l'instrumental pluriel *suvṛktíbhis* à la fin des pādas de huit et douze syllabes : véritable formule.

[6] Littéralement «frottées, nettoyées». Les prières, épouses d'Indra, image consacrée. D'autre part, l'Aurore «montrant son corps pour être vue» (comme une femme qui se livre à son époux, I, 124, 7) est comparée à une jeune femme «frottée, lavée par sa mère» (I, 123, 11).

* Pour cet hymne et les quatre suivants, on a trouvé dans les papiers de l'auteur deux rédactions, sensiblement concordantes, de la traduction et du commentaire : je les ai fondues en une seule; mais comme l'une est visiblement le brouillon de l'autre, je n'ai reproduit que celle-ci dans les rares cas où elles se contredisent. Il s'y joignait des feuilles volantes, contenant de longues et minutieuses discussions de sens : j'en publierai quelques-unes sous forme d'annexes. V. H.

3. — C'est à lui que j'apporte avec la bouche cet hymne suprême, qui conquiert le ciel, — pour fortifier le très libéral avec les invocations des prières, le *sûri*[7], en disposant bien le *barhis*.

4. — C'est à lui que j'envoie l'hymne de louange, comme le charron un char, à lui qui se laisse prendre ainsi[8], — et des chants, à lui qui a pour véhicule les chants[9], — en disposant bien le *barhis*, à Indra le sage, — l'hymne[10] qui met tout en mouvement[11].

5. — C'est à lui que, comme un cheval, dans mon désir de gloire[12]..... Pour Indra, j'oins l'hymne avec la cuiller[13], — pour louer le héros qui s'arrête au partage de l'offrande[14], le briseur de forteresses dont la gloire est célébrée.

6. — C'est pour lui que Tvaṣṭar a fabriqué la foudre céleste, qui fait la meilleure des besognes[15], — pour la joie[16], — la

---

[7] Synonyme de *maghávan*, et, comme lui, désignation commune de l'homme riche qui, faisant célébrer le sacrifice, donne le salaire aux prêtres, et d'Indra qui répand ses dons sur tous les hommes. Il désigne ici le Dieu.

[8] Cf. ci-dessus, vers 2. Littéralement «qui a cela (cet hymne) pour lien» : cf. *Rel. Véd.*, II, p. 200, n. 3, et III, p. 97, n. 1.

[9] C'est la même idée : les chants amènent le Dieu au sacrifice. Cf. *Rel. Véd.*, II, p. 286-288.

[10] Le mot n'est pas répété dans le texte, et l'épithète s'accorde avec le mot «hymne» (ou avec le mot «char»), précédemment exprimé, pardessus les mots qui précèdent et qui sont traités comme une sorte de parenthèse.

[11] Qui détermine le mouvement régulier de l'Univers.

[12] Anacoluthe, sinon dans les termes, au moins dans l'image : on attendrait «j'envoie l'hymne», comme dans le vers précédent; mais le poète passe immédiatement à une autre image. Quant au désir de gloire, c'est le désir de la richesse, qui rend célèbre : cf. vers 10.

[13] Métaphore hardie : d'une part, le beurre, que verse la cuiller du sacrifice, est un onguent; de l'autre, l'offrande est un complément, un ornement de l'hymne.

[14] Proprement «qui a *pour séjour* la part de l'offrande». Ailleurs (VII, 32, 4) le soma est appelé le «séjour» d'Indra, parce qu'il le retient. On vient de voir que l'hymne «l'enserre» et «le lie». [VII, 32 = hymne IX du présent recueil.]

[15] Comme Tvaṣṭar lui-même, le «bon artisan» qui l'a fabriquée. Elle fait cette besogne quand elle est dans les mains d'Indra. Voir I, 85, 9.

[16] Ici «la joie du combat». Le mot a pris, dans la langue classique, le sens pur et simple de «combat».

foudre avec laquelle il a trouvé la partie faible de Vṛtra, ébranlant[17], lui souverain, avec celle qui ébranle, et donnant on ne sait à qui[18].

7. — C'est dans les pressurages de sa mère[19] qu'ayant bu immédiatement[20] les aliments favoris[21] du grand, son père[22]..... Viṣṇu, très fort, a volé[23] la nourriture cuite[24]. L'archer a frappé le sanglier à travers la montagne[25].

8. — C'est pour lui, pour Indra, que les femmes même, épouses des Dieux, ont tissé[26] un hymne dans le combat contre Ahi. Il a embrassé les deux vastes, le ciel et la terre, et eux ne peuvent enfermer sa grandeur.

9. — C'est sa grandeur qui dépasse le ciel, la terre[27], l'at-

---

[17] Cf. *infra*, vers 14.
[18] Proprement «donnant à qui?» Cette épithète paraît résumer les questions souvent adressées au Dieu : «A qui feras-tu des dons? Qui rendras-tu riche?» etc. Voir par exemple I, 81 [*infra*, VII], 3.
[19] Mythe développé dans l'hymne III, 48.
[20] Immédiatement après sa naissance : *ibid.*, vers 1-2.
[21] Le soma : cf. VII, 98, 2.
[22] Avec une correction au texte : *pitúḥ* (pour *pitúm*) d'après le vers III, 48, 2. L'expression *cārv ánnā*, désignant le soma, peut très bien être le régime direct du verbe «boire» : cf. VII, 98, 2. C'est d'ailleurs sans doute le rapprochement de ce verbe qui a amené la leçon supposée fautive.
[23] Anacoluthe : c'est Indra qui avait bu; Viṣṇu a volé *pour lui;* cf. VIII, 66 [Aufr². 77], 10.
[24] Ailleurs (VI, 17, 11) Viṣṇu «cuit» lui-même des buffles pour Indra. Les aliments ont dû être volés au père d'Indra, ou, pour moins préciser, aux ennemis qu'il combat dès sa naissance. Pour l'idée du «vol», cf. X, 99, 5.
[25] Partie assez obscure du mythe. Au vers VIII, 66 [Aufr². 77], 10, le sanglier figure avec les buffles et la bouillie cuite «apportés» par Viṣṇu. Dans la Taittirīya-Saṃhitā (VI. 2, 4, 2-3), il «porte la richesse des Asuras». Dans ce dernier passage, c'est, à ce qu'il semble, Indra qui le frappe. Mais Indra n'est qu'exceptionnellement représenté comme un archer : X, 103, 3. Il se pourrait donc que le meurtrier du sanglier fût, dans notre vers comme au vers X, 99, 6, Trita, allié d'Indra, le sanglier restant toujours un être démoniaque. Quant à la montagne, elle représente naturellement le nuage.
[26] Métaphore consacrée : cf. II, 28, 5.
[27] *pári* ne fait qu'accentuer la fonction ordinaire de l'ablatif : cf. VI, 47, 27; VIII, 77 [Aufr². 88], 5.

mosphère. Indra, roi par lui-même[28], et que tous célèbrent dans leur demeure[29], vase[30] céleste[31], a grandi pour la joie.

10. — C'est par sa propre force qu'Indra a fendu avec la foudre Vṛtra qui siffle. Il a délivré les rivières comme des vaches enfermées, cherchant[32] la gloire[33], pour la donner, — d'accord avec nous.

11. — C'est sa majesté rayonnante[34] qui a arrêté les rivières[35], alors qu'il les refrénait avec la foudre. Donnant la souveraineté[36], servant qui le sert, il a fait un gué pour Turvīti[37], lui qui sait passer.

12. — C'est à lui que tu dois[38], étant mis en branle, pré-

---

[28] C'est-à-dire «qui a conquis lui-même sa royauté, qui ne la doit qu'à lui-même».

[29] Cf. *dáme-dame.* [Ce rapprochement jeté en passant me paraît contenir, au moins en germe, dans la pensée de Bergaigne, le mode de traduction qui me semble préférable : *viçvá-* détaché de la composition et construit avec *dáme,* équivalent ainsi à *dáma ā́ víçvasmin gūrtáḥ,* cf. *víçvam ā́devam,* supra, IV, n. 3.]

[30] Plein de présents pour ses suppliants. Cf. *Études sur le lexique védique,* s. v. [*Journ. Asiat.,* 8e sér., III, p. 525.] Voir en particulier, au vers III, 36, 4, le rapprochement de l'épithète *virapçín,* expliquée par III, 50, 3 = VII, 101, 4 [XXX, 3, et XXV, 4, du présent recueil].

[31] Il ne paraît pas impossible d'admettre une forme *svarí = svaryá,* comme *nárī = naryá :* I, 85, 9; VIII, 85 [Aufr.[2] 96], 19.

[32] L'idée d'«aller» est sous-entendue avec *abhí.* Cf. V, 65, 3 (*abhí* et *prá*).

[33] La richesse qui rend célèbre. Cf. vers 5.

[34] Cf. : d'une part, I, 85, 8; VI, 22, 9; et de l'autre, X, 89, 2, et VIII, 43, 3.

[35] *ranta* pour *ramanta :* voir Roth, *K. Z.,* XX, p. 70.

[36] Cf. *ṛṣikṛ́t.*

[37] Le nom même de Turvīti paraît signifier «qui passe, qui traverse».

[38] Apostrophe adressée au prêtre, à Nodhas (cf. ci-dessous, vers 14, et I, 64, 1), comme au vers suivant *prá brūhi.* A la vérité, une formule «présente la foudre à Vṛtra» pourrait être adressée à Indra; cf. II, 30, 3. Mais il semble inadmissible que, dans un hymne dont tous les autres vers (à l'exception de la conclusion, vers 16) commencent par un pronom désignant Indra, le début identique du vers 12 s'applique à Vṛtra, Indra étant, par une exception unique (sauf la conclusion), invoqué à la 2e personne. On n'a même pas la ressource de supposer une interpolation amenée par cette similitude de début; car l'épithète «donnant on ne sait à qui», déjà employée au vers 6, est un autre trait caractéristique, dont la coexistence avec le premier, dans un vers qui n'aurait eu primitivement rien de commun avec notre hymne, serait in-

senter la foudre pour Vṛtra[39], — souverain, donnant on ne sait à qui[40]. Tranche en quelque sorte par le travers les articulations de la vache[41], lançant les torrents des eaux pour qu'ils coulent.

13. — C'est de lui, du rapide, que tu dois proclamer les exploits anciens dans des hymnes nouveaux[42], quand, lançant ses traits pour le combat, et s'agitant, il fait rouler à terre ses ennemis.

14. — C'est par crainte de lui que, dès sa naissance, les montagnes solides, le ciel et la terre s'ébranlent. En lui annonçant le vase[43] de *vena*[44], puisse Nodhas lui communiquer sur-le-champ l'héroïsme[45] !

15. — C'est à lui qu'ils[46] ont abandonné ce qu'il a conquis

---

vraisemblable au plus haut degré. On pourrait songer aussi à l'hypothèse de deux vers primitifs, confondus en un seul par suite d'une répétition de *prá bharā,* appliqué une première fois au prêtre, qui doit présenter l'hymne ou l'offrande à Indra, et une seconde fois à Indra «présentant la foudre à Vṛtra»; mais cette hypothèse n'expliquerait toujours pas l'exception unique d'une invocation directe à Indra. J'admets donc que le vers entier est adressé au prêtre. La «foudre» qu'il présente à Indra est le soma qui lui tient lieu de foudre (*Relig. Véd.*, I, p. 169, et II, p. 253; cf. en particulier, V, 32, 7 et 5 rapprochés et I, 121, 12). Le poète continue en lui attribuant [au prêtre] les épithètes d'Indra lui-même et en l'invitant à accomplir les exploits du Dieu (par l'action qu'il exerce sur lui). Les Gotamas (voir vers 16) sont particulièrement hardis dans leurs hymnes : ils s'attribuent également les œuvres propres des Maruts (I, 88, 4; cf. I, 85, 10-11), et ne trouvent rien de mieux, pour célébrer les présents de l'aurore, que de les comparer à ceux de Nodhas (I, 124, 4). Voir aussi, plus bas, la note sur la dernière partie du vers 16 [infra, n. 52].

[39] Pour tuer Vṛtra. La formule ordinaire est *vṛtrāya hantáve.*

[40] Épithète d'Indra (cf. vers 6) transportée au prêtre (cf. n. 38).

[41] C'est-à-dire «de la montagne» céleste, du nuage : cf. I, 57, 6, rapproché de X, 79, 6.

[42] *návyas* n'est pas ici adverbe : c'est l'adjectif sans désinence avec le substantif décliné, comme inversement le substantif sans désinence accompagne l'adjectif décliné dans *návyasā vácaḥ :* II, 31, 5; VI, 48, 11; VIII, 39, 2.

[43] Ou un ustensile quelconque employé dans la préparation du soma.

[44] L'«amant», désignant ici, comme en différents passages, le soma. Voir *Relig. Véd.*, II, p. 40. C'est à tort que j'avais, dans ce passage, rapporté le mot à Indra (*ibid.* note 2).

[45] Cf. d'une part, l'expression *bhávā no vṛdhé* (VI, 46, 3 et *passim*), de l'autre, III, 32, 5 et *passim.*

[46] Les Dieux. Cette stance est en partie expliquée par la stance V, 29, 5, qu'elle explique aussi en partie elle-même.

seul[47], lui le maître d'abondantes richesses. Indra a aidé Etaça qui luttait pour le soleil[48]; il a aidé le pressureur de soma[49] à conquérir de bons chevaux.

16. — Telles sont, ô Indra, les prières, attelant tes chevaux bais[50], que les Gotamas ont faites pour toi. Mets en eux une inspiration qui ait tous les ornements[51]. Qu'il vienne vite le matin, celui qui est riche d'inspiration[52].

---

[47] Le breuvage de soma : cf. V, 29, 5.

[48] Pour la conquête du soleil : cf. II, 19, 4-5 (voir aussi IX, 91, 1*). C'est la même idée qui doit être exprimée en d'autres termes au vers V, 29, 5.

[49] Probablement Etaça lui-même. Voir *Relig. Véd.*, II, p. 331.

[50] Avec une correction au texte : *hāriyojanā́*, en conservant l'*ā* long de la saṃhitā, que le pada-pāṭha remplace par un *a* bref, mais en y ajoutant l'accent; correction de M. Roth dans le dictionnaire de Pétersbourg (cf. l'épithète *brahma-yúj*, «attelés par la prière», appliquée aux chevaux d'Indra). On a vu, au vers 5, l'hymne comparé lui-même à un cheval; ici, par une image équivalente, il attelle les chevaux d'Indra.

[51] Cf. X, 98, 2-3 (et X, 36, 5). Y compris peut-être la récompense même de l'inspiration, c'est-à-dire de la prière, les faveurs du Dieu : II, 34, 6; 35, 1. Je ne crois pas toutefois qu'on puisse assimiler entièrement notre passage aux derniers cités, en faisant de *viçvápeçasam* un attribut en apposition, et en donnant à *dhā* un sens qui ne paraît bien établi que pour *kar*.

[52] Le dernier quart de la stance est une conclusion commune aux hymnes : I, 58; I, 60-64; VIII, 69 [80 Aufr.[2]]; IX, 93. Le personnage appelé n'est pas nécessairement le Dieu à qui l'hymne est adressé (voir en particulier I, 64). Ce pourrait être partout Agni : cf. III, 3, 2; 28, 1. Mais je crois plutôt que c'est le poète inspiré, capable de faire réussir le sacrifice, l'«hôte du matin» qui est célébré aux vers 1-2 de l'hymne I, 125, attribué à un membre de la famille de Gotama (Kakṣivat), *comme tous ceux où se rencontre notre formule.*

* **Référence répétée aux deux manuscrits, mais inexacte. Sans doute IX, 90, 1 — V. H.**

VII

I, 81. A Indra.

1. — Indra a été accru pour l'ivresse [1], lui le meurtrier de Vṛtra, — pour la force, — par les hommes. C'est lui que, dans les grands combats, et aussi dans les petits [2], nous invoquons. Qu'il nous aide au jour du butin [3] !

2. — Car tu combats dans les armées [4], ô héros. Tu livres une abondante proie. Tu accrois même un petit avoir [5]. Tu donnes au sacrifiant [6]; tu as de grandes richesses pour celui qui pressure le soma [7].

3. — Quand les combats surgissent, le butin [8] est offert au hardi [9]. Attelle les deux chevaux bais qui te donnent l'agitation de l'ivresse [10]. Qui frapperas-tu? Qui feras-tu riche? Nous, ô Indra, fais-nous riches.

COMMENTAIRE.

[1] Combinaison de deux formules consacrées : — Indra a été accru par les hommes, c'est-à-dire a reçu d'eux le soma qui accroît ses forces; — Indra a bu le soma pour s'enivrer. La même combinaison se retrouve au vers IX, 106, 8 [avec tournure active].

[2] Le pluriel n'est exprimé qu'avec le premier adjectif. Cf. le vers I, 102, 10, où, par une construction plus sommaire encore, les deux adjectifs sont au pluriel, mais le substantif est au singulier. Cf. enfin les cas où l'un des deux mots qui doivent s'accorder reste sans désinence aucune : I, 61, 13 [*supra*, VI, 13], et la note.

[3] Cf. *vāje-vāje... dháneṣu* (VII, 38, 8), *dhánesu hitéṣu* (VIII, 16, 5), et *dhane hité* (*passim*).

[4] Cf. *viçveṣu sényo jáneṣu* (VII, 30, 2), «combattant dans toutes les races, dans toutes les armées (tour à tour)». C'est l'équivalent du classique *sainya* «soldat».

[5] *dabhrá* opposé à *bhūri*, comme souvent.

[6] A celui qui fait offrir et qui paye le sacrifice.

[7] *Bhūri te vásu*, formule toute faite (cf. 6) et qui paraît bien former une phrase à elle seule au vers VIII, 32, 8.

[8] Autre défaut d'accord (cf. v. 1, et note) : le verbe au singulier avec un sujet au pluriel. Cf. [I, 63, 9; 162, 8, 9, 14; VII, 21, 6; X, 76, 6; etc.]. La leçon du S. V., *dhánam*, peut très bien n'être qu'une correction, une leçon savante.

[9] A Indra — *dhṛṣṇú* est une épithète constante d'Indra — le Dieu hardi, qui le livre, le distribue (cf. 2 et 6) à qui il veut.

[10] Épithète ordinaire du soma, transportée aux chevaux d'Indra, ne fût-ce que pour exprimer le vertige d'une course rapide.

4. — Par sa seule volonté[11], le grand, — en vertu de sa propre nature, le terrible s'est accru en force. C'est pour sa parure[12] que le Haut, qui porte les deux *çiprā*[13] et qui attelle les deux chevaux bais, a gardé[14] dans ses deux mains rapprochées la foudre d'airain.

5. — Il a rempli l'espace terrestre; il a heurté dans le ciel la voûte brillante[15]. Un être pareil à toi, ô Indra, n'est jamais né et ne naîtra jamais. Ta croissance a dépassé les limites de l'univers.

6. — Que celui qui livre à qui le sert les subsistances de l'ennemi, qu'Indra nous fasse des dons! Partage! tu as de grandes richesses[16]. Que j'aie part à tes présents.

7. — Car, à chaque fois qu'il s'enivre chez nous, il nous donne des troupeaux de vaches, lui qui a une volonté droite. Rassemble beaucoup de centaines, des richesses emplissant tes deux mains. Aiguise-nous[17] : apporte-nous des biens.

8. — Enivre-toi au soma pressuré, — pour être fort, ô héros, pour nous faire des dons. Car nous te savons maître de grandes

---

[11] Plus haut, il était accru par les hommes. Mais ici la foudre même n'est plus pour lui qu'une parure : voir ci-après. La conception change, comme souvent à l'intérieur d'un même hymne : sur cette autre conception, cf. X, 54, 2.

[12] Cf. l'emploi du datif *çriyé* dans des vers où sont décrites les parures des Maruts (par exemple, V, 60, 4), rapproché de formules comme celles des vers : I, 85, 2; I, 166, 10, et *passim*.

[13] Les deux pièces d'une sorte de casque. Au pluriel seulement quand il s'agit d'une troupe, des Maruts qui ont des *çíprā* d'or sur la tête : V, 54, 11; VIII, 7, 25. Les Ṛbhus, dans un passage où ils sont représentés avec des ornements pareils à ceux des Maruts (*suniṣkás*), reçoivent l'épithète *áyaḥçiprās*, «aux *çíprā* d'airain» : IV, 37, 4. Indra détache ses deux *çíprā* pour boire le soma (I, 101, 10; cf. III, 32, 1; VIII, 65 [76 Aufr.²], 10; X, 96, 9), qui monte à ces *çíprā* en même temps qu'à ses mâchoires (V, 36, 2). Il reçoit l'épithète *çiprín*, dont le féminin *çipríṇī* (I, 30, 11) paraît désigner une armée d'hommes qui portent les *çíprā*. Indra, avec ses deux *çíprā*, vaut [à lui seul] une pareille armée : X, 105, 5.

[14] Gardé (*ní dadhe*) comme on garde un trésor (*nidhí*).

[15] Parce qu'il est trop haut, plus exactement encore «il a exercé une pression sur elle».

[16] Cf. *supra*, note 7.

[17] Cf. VIII, 4, 16 : «Aiguise-nous *comme le rasoir*... donne-nous des biens.» Le sens est : «rends-nous terribles à nos ennemis». La richesse, en effet, est un instrument de victoire : cf. I, 8, 1-2, et *passim*.



richesses. Nous répandons vers toi nos désirs. Sois donc notre protecteur.

9. — Ces gens que voici, ô Indra, prospèrent, grâce à toi, en toutes sortes de biens. Puisque tu as découvert [18] la richesse des gens, — de l'ennemi, — des impies [19], apporte-nous leur richesse.

---

[18] Cf. I, 72, 7; II, 27, 3, et *passim*.

[19] «Des gens impies qui sont nos ennemis». Sur cette construction *paratactique*, voir *Études sur le lexique du R. V.*, s. v. *arí* [*Journ. Asiat.*, 8e sér., IV, p. 171].

VIII

III, 47. A Indra.

1. — Indra, taureau, accompagné des Maruts[1]..... Pour la joie, bois le soma tout ton soûl[2], pour l'ivresse. Fais couler dans ton ventre le flot de la liqueur. Tu es dès longtemps le roi des somas pressurés.

2. — D'accord avec les Maruts, ô Indra, avec leur troupe, bois le soma, toi meurtrier de Vṛtra, ô héros, toi qui t'y connais[3]. Tue les ennemis, chasse les malveillants[4], et donne-nous de toutes parts la sécurité.

3. — Et au temps marqué, toi qui bois au temps marqué, bois, ô Indra, avec les Dieux tes amis, le soma que nous avons pressuré. Les Maruts à qui tu as donné leur part et qui t'ont suivi[5]..... [6] Tu as tué Vṛtra, ils t'ont donné la force.

4. — Ceux qui t'ont fortifié dans le combat contre Ahi, ô *maghavan*, ceux qui t'ont fortifié dans le combat contre Çambara, ô toi que traînent les deux chevaux bais, et dans la recherche des vaches, — maintenant que[7] les prêtres sont pris d'enthousiasme pour toi[8], — bois le soma, ô Indra, en compagnie, de ces Maruts.

5. — Le taureau qui se fortifie en compagnie des Maruts[9].

COMMENTAIRE.

[1] La phrase commence par des nominatifs, puis le tour change brusquement. Cf. le vers 3.

[2] Proprement «selon ta nature», donc «autant qu'il t'en faut».

[3] Qui sais le moment où tu dois boire : cf. le vers suivant.

[4] Proprement les «négligents», l'un des noms des démons et des impies. Cf. les «avares».

[5] *tvánu* «à la suite de toi». Voir T. S. III, 2, 5, 6 (cf. 5); Çat. Br. V, 4, 2, 5, 7; et pour l'idée R. V. III, 35, 9.

[6] Anacoluthe probable (cf. vers 1), bien qu'on pût aussi rattacher ce membre de phrase à ce qui précède. [Bien plutôt à ce qui suit, en mettant *ahán vṛtrám* entre parenthèses. — V. H.]

[7] Le relatif *yé* du 3e pâda est sans antécédent et équivaut à une simple conjonction : cf. I, 48, 14, et *passim*.

[8] T'acclament, te chantent, comme t'ont chanté autrefois les Maruts eux-mêmes.

[9] Soit parce que les Maruts le fortifient (cf. le vers précédent), soit

Indra qui n'est pas avare et qui est l'instituteur divin [10], celui qui triomphe de tout, — pour un nouveau secours, — le fort qui donne la force, invoquons-le ici [11].

---

parce qu'ils se fortifient ensemble en buvant le soma offert par les hommes.

[10] Cf. I, 68, 10.

[11] Ce vers se retrouve tout entier VI, 19, 11.

IX

VII, 32. A Indra.

1. — Que des sacrificateurs[1] même ne te retiennent pas[2] loin de nous! Du plus loin, viens à notre festin, ou, si tu es ici, écoute-nous.

2. — Car, pour toi, ces prêtres se tiennent près du soma, comme les mouches au bord de la liqueur[3]. Les chantres, désirant la richesse, ont mis leur désir en Indra, comme on met le pied dans un char[4].

3. — Désirant la richesse, j'appelle celui qui tient la foudre et dont la droite[5] est généreuse, — comme un fils son père.

4. — Pour Indra ont été pressurés ces somas cuits[6] par leur mélange avec le lait aigre. Viens à eux pour l'ivresse, ô toi qui portes la foudre, — pour les boire, — avec tes deux chevaux bais, — comme à une demeure[7].

5. — Qu'il écoute! A celui qui a des oreilles pour entendre nous demandons des richesses. Pourrait-il négliger nos chants[8]? Celui qui d'un seul coup a donné des centaines de milliers, personne ne peut l'arrêter quand il veut donner[9].

6. — Ce héros est irrésistible et, grâce à Indra, puissant avec

---

COMMENTAIRE.

[1] Le mot *vāghát* (sans thème fort) paraît s'appliquer indifféremment aux prêtres et à ceux qui font offrir le sacrifice à leur profit.

[2] *ṣú* (pour *sú*) renforce l'impératif avec ou sans négation et *u* suit souvent *má* comme en général il suit les particules ou les pronoms.

[3] Cf. [pour cette comparaison] IV, 45, 4.

[4] Indra est le char qui conduit l'homme au but désiré.

[5] Cf. VIII, 33, 5.

[6] Les autres offrandes sont cuites sur le feu. Le soma est considéré comme cuit par son mélange avec le lait; [car] le lait lui-même passe pour déjà cuit dans le pis de la vache, d'où il sort chaud : cf. X, 179.

[7] Demeure, séjour habituel et favori. Le soma, les offrandes en général, et les hymnes même, attirent Indra et le *retiennent*. C .VIII, 33, 2. Indra fait sa demeure près du soma, ainsi que les prêtres : II, 19, 1; cf. pour ceux-ci la description du vers 2, et pour Indra le souhait du vers 1.

[8] On peut croire que la valeur négative de *nū́ cid* a été précédée d'une valeur interrogative.

[9] Cf. VIII, 77 [88 Aufr. [2]], 3.

ses guerriers, qui prépare pour toi, ô meurtrier de Vṛtra, d'abondantes libations par le pressurage et le lavage[10].

7. — Sois, ô *maghavan*, la sauvegarde des *maghavan*[11], en domptant ceux qui mènent grand bruit[12]. Donne-nous en partage les richesses de celui que tu frappes. Apporte-nous les biens de l'impie[13].

8. — Pressez le soma pour le Buveur-de-soma, pour Indra Porte-foudre. Cuisez les Offrandes-cuites pour qu'il nous secoure. Faites qu'il nous secoure[14]. A qui nous emplit vous ne plairez[15] qu'en l'emplissant lui-même.

9. — Ne faites pas de fautes[16], pressureurs du soma. Faites œuvre utile pour le Grand[17]. Faites qu'il mette en branle la richesse et nous l'apporte. Seul, le diligent est victorieux, jouit de la paix, prospère. Les Dieux ne sont pas pour l'avare.

10. — Nul n'a cerné ni arrêté le char du libéral[18]. Celui qu'Indra, que les Maruts secourent, celui-là atteindra l'étable pleine de vaches.

11. — Il atteindra le butin, ô Indra, le mortel cherchant le

---

[10] Le lavage des tiges de soma déjà pressurées, qu'on pressure ensuite une seconde fois. Le verbe qui a pris tôt ou tard le sens de «laver» signifiait peut-être seulement, à l'origine, «secouer (dans l'eau)». Voir IX, 72, 8 (où il faut sans doute corriger *sotré ;* cf. notre vers, et VIII, 1, 17; 2, 25; 31, 5; IX, 11, 5), et le participe *dhūtá* (*passim*), remplacé dans le S. V. par *dhautá.*

[11] Ce mot, qui signifie «riche, généreux, libéral», est une désignation commune du riche qui paye le sacrifice, et d'Indra.

[12] Voir l'interprétation de *mārutam çárdhaḥ* [*supra,* II, n. 12].

[13] Avec une correction au texte : *dūḍáço,* correction proposée par Grassmann. Cf. A. V. I, 13, 1.

[14] *ávase* porte sur *pácatā paktír* et est sous-entendu avec *kṛṇudhvám ít ;* c'est du moins ce que paraît indiquer l'accentuation du second verbe. — «Faire» au sens absolu, ce peut être aussi «sacrifier». — [Plutôt «faites qu'il *vous* secoure», à cause de l'emploi de la voix moyenne. — V. H.]

[15] Cf. I, 176, 4.

[16] Contre les rites.

[17] Cf. au vers VII, 97, 8 : «Faites œuvre utile pour celui qu'il faut utiliser.»

[18] Ou «de Sudās», nom propre, voir [*Religion Védique,* II, p. 361 sq., et p. 449, n. 4]. Mais ici il semble bien que la formule est d'une application générale.

butin[19], à qui tu viens en aide. Viens en aide à nos chars, ô héros, à nos guerriers.

12. — Il[20] a la meilleure part, comme butin du vainqueur..... Les tromperies ne trompent pas Indra aux chevaux bais : il donne l'adresse efficace au Pressureur de soma[21].

13. — Offrez une formule sans défaut, bien composée, bien ornée, à ceux qui ont droit au sacrifice. Même de nombreux assauts ne peuvent vaincre celui qui par l'œuvre pie trouve un refuge en Indra[22].

14. — Quel mortel, ô Indra, peut assaillir celui dont tu es la richesse? C'est par la foi en toi[23], ô *maghavan*, qu'au jour décisif celui qui fait du butin cherche à conquérir le butin.

15. — Dans les combats contre l'ennemi, pousse en avant les *maghavan* qui nous donnent les richesses que nous aimons. Sous ta conduite, ô toi qui a des chevaux bais, puissions-nous avec les *sūri*[24] franchir tous les mauvais pas.

16. — C'est à toi, ô Indra, qu'appartient la richesse inférieure; tu prospères dans la possession de la moyenne; tu règnes sur tout l'ensemble de la supérieure[25]. On ne peut t'arrêter dans la conquête des vaches[26].

17. — Tu es connu pour celui qui donne tout le butin des combats[27]. C'est ton nom, ô toi le très invoqué, qu'implore quiconque demande du secours sur cette terre.

---

[19] Avec une correction au texte, un changement d'accentuation : *vājayán* au lieu de *vājáyan*. Le second aurait pu sans doute être amené là par simple allitération comme au vers I, 4, 9; mais on attendrait un régime.

[20] Le Pressureur de soma, nommé ensuite : ellipse ou anacoluthe.

[21] Et non aux trompeurs.

[22] Cf. VII, 86, 2 [*infra*, XXVI, 2].

[23] Instrumental en *ā*. Cf. Lanman, *Noun-inflexion in the Veda*, p. 447 (quoique l'auteur propose de voir ici un nominatif primitivement en *s*, p. 444; la leçon primitive était peut-être pourtant *çraddháyét*, cf. X, 151, 4). On pourrait aussi supposer un adjectif *çraddhā́s* «croyant» (au nominatif).

[24] Cf. I, 61, 3, et la note [*supra*, VI, n. 7.]

[25] Les richesses des mondes inférieur, moyen et supérieur, c'est-à-dire de la terre, de l'atmosphère et du ciel. Cf. *passim*.

[26] Cf. le locatif *dháne* équivalent à *dháne hité*, etc.

[27] *viçvasya dhanadā́s* = *viçvasya dhánasya dhanadā́s* (sorte de pléonasme bien connu). Le pronom relatif *yé* sans antécédent, comme souvent. [Cf. *supra*, VI, n. 29, et VIII, n. 7.]

18. — Ô Indra, si je commandais à des richesses pareilles aux tiennes, je voudrais gagner la reconnaissance de mon chantre, ô toi qui ouvres les trésors; je ne le livrerais pas à la méchanceté [28].

19. — Je donnerais à celui qui me glorifie chaque jour, — de la richesse [29], — en quelque lieu qu'il dût la trouver [30]. Car il n'y a pas pour nous, ô *maghavan*, d'autre amitié meilleure que la tienne, — pas même un père.

20. — C'est le diligent qui va à la conquête du butin avec Puraṃdhi [31] pour alliée. Je *tourne* vers vous avec mon chant Indra le très invoqué, comme le charron une jante de bon bois [32].

21. — Ce n'est point par une louange mal composée que le mortel acquiert des biens. La richesse ne va pas à celui qui fait des fautes [33]. C'est pour toi chose facile, ô *maghavan*, que le don à faire, au jour décisif, à un chantre tel que moi.

22. — Nous mugissons vers toi, ô héros, comme des vaches qu'on n'a pas traites, vers toi qui vois le *svar* [34], maître du monde mobile, ô Indra, et du monde immobile.

23. — Ni dans le ciel, ni sur la terre, aucun autre n'est né ni ne naîtra pareil à toi. Désirant des chevaux, ô *maghavan*, ô Indra, — du butin [35], des vaches, — nous t'invoquons.

24. — Apporte-nous, ô Indra, une force [36] qui l'emporte sur celui qui, nous étant supérieur, sera [toutefois] plus faible qu'elle. Car, ô *maghavan*, tu es depuis longtemps possesseur de nombreux trésors, et tu dois être invoqué à chaque butin qu'on veut faire.

25. — Chasse les ennemis, ô *maghavan*; fais-nous conquérir

---

[28] Aux méchants. Cf. VIII, 19, 26.
[29] Pour la construction de *á* avec *çikṣ*, cf. I, 112, 19; et, pour le rejet de la particule après *rāyás*, VIII, 81 [92 Aufr.²], 9.
[30] Cf. IX, 87, 8.
[31] Un nom de la femelle céleste délivrée, aurore ou nuée, et par suite aussi, de l'offrande ou de la prière. Cf. III, 62, 11.
[32] Comparaison frisant le jeu de mots. Cf. VIII, 64 [75 Aufr.²], 5.
[33] Contre les rites; cf. vers 9.
[34] Le ciel invisible. Opposez IX, 48, 4. Tous les êtres, y compris les hommes, voient par exception le *svar* quand la lumière en sort.
[35] Proprement, à ce qu'il semble, «faisant du butin», cf. vers 14.
[36] Ou «une richesse». Cf. VI, 26, 7.

aisément les richesses. Aide-nous quand il y a un grand butin à faire. Fais croître tes amis.

26. — Indra, apporte-nous la volonté ferme, — comme un père à ses fils. Fais-nous des dons, ô toi le très invoqué, dans cette marche [37]. Puissions-nous rester en vie et posséder la lumière [38].

27. — Que des inconnus, des perfides [39] aux intentions mauvaises, des malveillants ne nous écrasent pas! Puissions-nous avec toi, ô héros, traverser toutes les vallées, toutes les eaux!

---

[37] Dans ce sacrifice? Ou dans cette marche guerrière?

[38] Cf. (avec Ludwig) Tāṇḍya Mahābrāhmaṇa, IV, 7, 4.

[39] Avec une correction au texte : *vṛjiná* pour *vṛjánā*, correction qui permet de conserver à ce mot et à *ájñātā* l'*s* du pada-pāṭha (*vṛjána* est neutre). Cf. V, 3, 11. La leçon a pu être corrompue sous l'influence de X, 27, 4.

X

VIII, 54 [65]. A Indra.

1. — Ô Indra, que tu sois appelé par les hommes à l'orient [1] ou à l'occident, au nord ou au midi [2], viens vite avec les rapides [3].

2. — Soit que tu t'enivres de liqueur [4] au flot coulant du tamis céleste [5], dans le sacrifice des Dieux [6], — ou dans la mer [7].

3. — Je t'appelle par mes chants, toi grand et vaste, — comme une vache pour en jouir [8], — ô Indra, pour boire le soma.

4. — Que tes chevaux bais amènent ta grandeur, ô Indra, ta puissance, ô Dieu, la traînant sur ton char!

5. — Ô Indra, tu es chanté, tu es loué comme grand, fort et donnant la souveraineté [9]. Viens au soma que nous avons pressuré, et bois [10].

6. — Nous avons le soma, nous avons l'offrande favorite, et

COMMENTAIRE.

[1] Ces adverbes s'emploient à la question *ubi* aussi bien qu'à la question *quo*. Cf. VIII, 10, 5 et *passim*.

[2] Cette demi-stance se retrouve VIII, 4, 1.

[3] «Avec tes chevaux».

[4] Génitif partitif avec *mad*, cf. VIII, 13, 14, et *passim*.

[5] Cf. IX, 83, 2 : *prasrávaṇa* est bien l'«écoulement à travers le tamis», cf. VIII, 33, 1.

[6] *svàrṇara* s'oppose à *vaiçvānará* (de *viçvánara*). Il qualifie Agni (II, 2, 1; VI, 15, 4; VIII, 19, 1) en tant que feu céleste, propre aux Dieux (aux hommes du ciel), et non commun à toutes les races, — et le *ṛtá* primitif, céleste (IX, 70, 6) : par suite, il est pris substantivement dans le sens de «*ṛtá* céleste, sacrifice des Dieux».

[7] La mer de l'atmosphère. Cf. l'opposition du ciel et de la mer (VIII, 10, 1) et celle de *svàrṇara* et de *samudrá* à demi personnifiés (VIII, 12, 2).

[8] Cf. I, 4, 1; Vāl. 4, 4 [Aufr.[2], VIII, 52, 4]. Aucun parallélisme entre les deux derniers membres de phrase : la comparaison ne porte même pas davantage sur le verbe; elle se rapporte uniquement à Indra, qui est une «vache à lait» pour ses suppliants. Le troisième pāda est aussi tout à fait indépendant.

[9] Opposez *ṛṣikṛ́t*.

[10] [Traduction motivée par l'accent de *píba*].

nous t'appelons pour que tu viennes t'asseoir sur notre *barhis* [11] que voici.

7. — Tu es, il est vrai, ô Indra, le bien commun de tous les hommes; mais c'est nous qui t'invoquons [12].

8. — Voici la liqueur du soma que les hommes ont traite [13] pour toi avec les pierres. Bois-la, ô Indra, et prends-y plaisir.

9. — Néglige tous nos ennemis, les inspirés [14]. Viens vite. Donne-nous une grande gloire [15].

10. — Que le roi [16] qui me donne des cavales mouchetées [17] et conquérant de l'or [18], que ce *maghavan* [19], ô Dieu, n'éprouve jamais aucun dommage!

11. — Sur les mille cavales était de l'or brillant, grand et large [20], resplendissant, qui est devenu mon bien.

12. — Les petits-fils de Durgaha, en me faisant don d'un millier de cavales, se sont acquis de la gloire chez les Dieux [21].

---

[11] Le gazon sacré, la jonchée de l'autel.

[12] En ce moment : donc, en ce moment, sois à nous seuls. — Ce vers entier se retrouve IV, 32, 13.

[13] Métaphore courante.

[14] «Les chantres qui sont nos ennemis, ceux de nos ennemis qui t'invoquent en même temps que nous». Cf. VIII, 1, 4 et 52, 7 [Aufr.[2], VIII, 63, 7]; cf. aussi IV, 48, 1, et *passim*.

[15] Ce dernier pāda se retrouve I, 9, 8, et *passim*.

[16] Le roi au profit duquel le sacrifice est célébré et qui le paye. (Voir la note 19.) Ce vers et les deux suivants forment une *dānastuti* ou un «éloge des dons» [faits au poète].

[17] Dans d'autres *dānastuti*, il est question de femelles «rouges» (Vāl. 7 [Aufr.[2], VIII, 55], 3), qui sont des cavales (VIII, 57 [68 Aufr.[2]], 18). Les «mouchetées» doivent être ici aussi des cavales, puisqu'elles «conquièrent l'or». (Voir la note suivante.)

[18] Le sens propre de la racine *vī* (racine unique et non double) est «prendre possession de» : on y ramène aisément tous ses emplois. Pour la «conquête» du butin, cf. en particulier VII, 19, 6. Cf. aussi un nom de l'oiseau de proie *parṇavī* (IX, 3, 1) «qui conquiert au moyen de ses ailes».

[19] Celui qui fait faire et qui paye le sacrifice. Le mot signifie «généreux, libéral».

[20] Beaucoup d'or.

[21] Cf. V, 18, 4 et opposez IV, 51, 11, et *passim*.

XI

IX, 104. A Soma Pavamāna.

1. — Amis, prenez place. Chantez pour celui qui se clarifie. Comme un nouveau-né, servez-le avec vos sacrifices, pour le parer.

2. — Réunissez-le comme un veau à ses mères, lui qui fait prospérer la maison, — pour une ivresse[1] qui plaît aux Dieux, — deux fois forte.

3. — Clarifiez celui qui donne la sagacité[2], de la façon dont il est[3] le plus agréable[4] au Çardha[5], à Mitra, à Varuṇa, pour qu'ils l'agréent.

4. — Après toi, qui conquiers pour nous les trésors, les chants ont mugi. Nous habillons ta couleur de vaches.

5. — Ô maître des ivresses, ô Indu, tu es pour nous le mets favori des Dieux. Comme un ami, pour ton ami, sois celui qui trouve le mieux la route.

6. — Éloigne de nous avec toute sa séquelle[6] le Rakṣas dévorant, quel qu'il soit. Éloigne de nous l'impie, celui qui est double, l'angoisse.

COMMENTAIRE.

[1] Cf. IX, 6, 2-3.
[2] [Au-dessus et au crayon, on lit «sagesse».]
[3] [*Idem* «qui le rend».]
[4] Pour cette construction de *yáthā*, cf. I, 113, 1; VI, 45, 5.
[5] Des Maruts. [Au-dessus de «au Çardha» le manuscrit porte au crayon «aux Maruts».]
[6] [Au-dessus et au crayon «tous les siens».] Littéralement «avec la jante». Or la «jante» est l'expression du tout qui embrasse les parties (les rayons) : I, 32, 15, et *passim*.

XII

IX, 108. A Soma Pavamāna.

1. — Clarifie-toi, très liquoreux, — pour Indra, ô Soma, ivresse toute pleine d'énergie, — grandement, ivresse toute céleste[1].

2. — Quand il t'a bu, le taureau[2] veut faire acte de mâle, — quand il l'a bu, lui[3] le céleste. — Bien avisé, il s'est élancé à la conquête des vigueurs, comme Etaça[4] à la conquête du butin[5].

3. — C'est bien toi, ô Pavamāna, le très céleste, qui as appelé[6] les races divines, pour l'immortalité[7].

4. — Toi par qui Navagva, Dadhyañc découvre[8], par qui les prêtres, étant en faveur auprès des Dieux, ont obtenu une part[9] de l'*amṛta* précieux, — par qui ils ont atteint la gloire.

5. — Le voici qui, pressuré à flots, se clarifie à travers la laine de brebis, très enivrant, — se jouant comme la vague des eaux.

6. — Lui qui, en fendant la pierre, en a fait sortir par la force les vaches rouges, les vaches des eaux qui y étaient enfermées...

COMMENTAIRE.

[1] Cf. en particulier VII, 31, 2. C'est ce que les hommes peuvent « faire de céleste » en tant qu'hommes.

[2] Indra.

[3] Passage brusque à la 3e personne. La construction paraît bien plus étrange encore dans le texte, où la proposition suivante est réunie à la précédente par un relatif. Il paraît sûr pourtant que le sujet de la seconde est Soma : voir note 4, et cf. le vers 6.

[4] Cette comparaison (voir IX, 16, 1), aussi bien que toute la terminologie de cette phrase (voir en particulier IX, 64, 29), semble prouver que le sujet est bien Soma, et non le taureau Indra.

[5] [Cf. *supra*, VI, 15, et notes.]

[6] Allusion au bruit des pierres du pressoir (X, 76, 6) ou des hymnes qui accompagnent le pressurage (I, 83, 6).

[7] Pour leur donner l'immortalité.

[8] Cf. IX, 94, 2.

[9] Cf. IX, 70, 2 : là c'est Soma lui-même qui demande et obtient l'*amṛta,* le soma céleste, répondant à l'appel du soma terrestre.

Tu[10] t'empares de l'étable des vaches, de l'étable des chevaux; comme armé d'une cuirasse, ô hardi, brise-la.

7. — Faites couler par le pressurage, répandez le soma[11], — comme un cheval, — traversant les eaux, traversant l'espace, — bruissant[12] dans le bois[13], nageant dans l'eau.

8. — Le taureau aux mille flots, nourri de lait[14], cher à la race divine, qui, né selon la loi, s'est accru selon la loi, — lui le roi, le Dieu, développant[15] la grande loi[16].

9. — Brille pour atteindre[17] la splendeur, la grande gloire, ô maître de la vigueur, ô Dieu, en recherchant les Dieux. Détache[18] le seau du milieu[19].

10. — Élance-toi par bonds dans les deux cuves, ô très habile, étant pressuré, comme un chef de races sur sa monture[20]. Clarifie-toi en pluie du ciel[21], en écoulement des eaux. Donne la vigueur aux prières pour la recherche des vaches.

11. — Ce taureau qui communique[22] l'ébranlement de l'ivresse, aux mille flots, ils l'ont trait, — lui qui porte toutes les richesses.

12. — Le mâle est né, engendrant[23], lui l'immortel, brûlant les ténèbres avec son éclat. Bien loué par les poètes, il a pris un vêtement, triplement, par sa puissance merveilleuse.

---

[10] Passage de la 3e personne à la 2e. Cf. le passage inverse, vers 2.

[11] Avec une correction au texte : *sómam* pour *stómam*.

[12] Traduction conjecturale, cf. VIII, 65 [76 Aufr².], 11 (aucun autre emploi).

[13] Dans la cuve de bois. Cf. Agni et le bois qu'il brûle en crépitant.

[14] Cf. IX, 84, 5, et aussi VII, 101, 3 [*infra*, XXV, 3].

[15] [Au-dessus et au crayon, on lit «manifestant».]

[16] Ce pāda se retrouve au vers IX, 107, 15. L'accusatif *ṛtám bṛhát* y porte sur *pávamānaḥ* (voir vers 10 ci-après), comme ici sur *vivāvṛdhé* : c'est l'accusatif avec le verbe neutre, précisant l'idée du verbe.

[17] Et pour nous donner.

[18] Pour le verser.

[19] De l'atmosphère. Sur les *trois* seaux [et les trois trésors], voir VII, 107 [*infra*, XXV], 4, et *passim* [et *supra*, IX, 16].

[20] Voir *Syntaxe des comparaisons Védiques*. [Je ne sais quel passage vise cette référence, peut-être la note 6 de la page 76 des *Mél. Renier*.]

[21] C'est-à-dire : «Que le résultat de ta clarification soit la pluie du ciel», etc.

[22] [Au-dessus et au crayon, le manuscrit porte «donne».]

[23] Cf. IX, 110, 4; par exemple «une postérité», IX, 97, 40. Les hommes, en effet, sont sa postérité, ses enfants : I, 43, 9.

13. — Il est pressuré, lui Soma, lui qui apporte les trésors, les richesses, les aliments et la paix heureuse.

14. — Pour qu'Indra l'accepte de nous et le boive, pour que les Maruts le boivent, et Bhaga avec Aryaman, — afin qu'avec lui nous attirions Mitra et Varuṇa, afin que nous attirions Indra pour une grande faveur.

15. — Pour qu'Indra te boive, ô Soma, conduit en bride par les hommes, porteur de belles armes, très enivrant, clarifie-toi, très liquoreux.

16. — Entre dans le cœur d'Indra, [qui est un] vase à soma[24], comme les rivières dans la mer, — agréable à Mitra, à Varuṇa, à Vāyu, étai suprême du ciel.

---

[24] Ce pāda se retrouve IX, 70, 9.

XIII

I, 157. Aux Açvins.

1. — Agni s'est éveillé sur la terre[1], le soleil se lève; la grande aurore éclatante a brillé[2] avec splendeur; le Dieu Savitar a mis en mouvement[3] tous les êtres vivants[4].

2. — Quand vous attelez, ô Açvins, votre char mâle[5], arrosez pour nous de beurre fondu, de liqueur[6], le *kṣatrá*[7]; donnez la vitesse[8] à notre *bráhman* dans les combats. Puissions-nous avoir du butin en partage dans les conquêtes des héros[9]!

3. — Que le char des Açvins, à trois roues, charriant la liqueur, aux chevaux rapides, arrive, étant bien loué. Que le bienfaisant, à trois caisses[10], renfermant toutes les abondances, apporte le bonheur à nos bipèdes et à nos quadrupèdes.

4. — Apportez-nous l'aliment, ô Açvins. Donnez-nous[11] le

COMMENTAIRE.

[1] Proprement «de la terre», se levant de terre. Cf., pour l'emploi de l'ablatif, VII, 9, 1, et IV, 51, 10.

[2] [Voir *Chrestom. Véd.*, p. 296, s. v. *1 vas.*]

[3] Comme il les fait rentrer dans le repos le soir, cf. VI, 71 [*infra*, XXIV], 2, et *passim*. — *prásāvīt* avec allusion au nom de Savitar.

[4] Littéralement «le monde mobile, chacun à part».

[5] C'est-à-dire «fort». La même épithète est donnée, par exemple, aux bras d'Indra portant la foudre : VIII, 50 [61 Aufr².], 18.

[6] La pluie, ou plus généralement, par métaphore, tous les dons du ciel.

[7] Mot abstrait éveillant l'idée des rois ou des guerriers, de ceux qui formeront la caste des kṣatriyas; par opposition au mot *bráhman*, désignant ici les prières, mais éveillant l'idée des prêtres, des futurs brâhmanes. Cf. VIII, 35, 16-18, et ci-dessous vers 6.

[8] Comme à un cheval ou à un char de bataille. Cf. I, 118, 2; II, 40, 3.

[9] Le combat.

[10] Voir surtout I, 82, 3.

[11] Proprement «unissez-nous à .....» Voir *Rel. Véd.*, II, p. 261. Le verbe *mikṣ* (*myakṣ*), signifiant «gratifier de», proprement «unir à», s'est pris même sans régime indirect dans le sens absolu de «gratifier» (gratifier le sacrifice), dans des formules tout à fait analogues à celles où figure ce régime indirect, et peut-être par simplification abusive de ces formules : I, 22, 13; cf. VIII, 10, 22.

fouet qui fait couler la liqueur [12]. Prolongez notre vie, purifiez-nous des maladies; écartez la haine; soyez nos compagnons [13].

5. — Vous déposez l'embryon dans les femelles vivantes, vous déposez l'embryon dans tous les mondes. Vous avez, ô mâles, fait sortir le feu, les eaux, les arbres.

6. — Vous êtes des médecins avec vos remèdes, et vous êtes des cochers avec vos charretées [14], — et vous donnez le *kṣatrá* [15], ô forts, au sacrifiant qui vous sert de bon cœur.

---

[12] Ailleurs on les prie de donner ce fouet «au sacrifice» (I, 22, 3), ou simplement de donner au sacrifice «la liqueur» (I, 34, 3; 47, 4; 157, 4). [Supprimer la dernière référence.] Le fouet rappelle celui avec lequel Parjanya fouette les chevaux et fait apparaître les «messagers pluvieux»: V, 83, 3.

[13] Cette demi-stance est répétée, I, 34, 11.

[14] Ou «avec vos chevaux». Le sens de «charretée» paraît meilleur, et précisément le mot *rāthya*, ayant ici un *ā* long dans la saṃhitā, peut être différent de *ráthya*, qui signifie incontestablement «cheval».

[15] Voir plus haut, vers 2.

XIV

VII, 68. Aux Açvins.

1. — Venez, brillants, Açvins aux beaux chevaux, agréant, ô faiseurs de miracles[1], les chants de celui qui vous est dévoué, — et prenez les offrandes que nous vous présentons.

2. — Les breuvages enivrants vous ont été présentés. Approchez-vous pour prendre mon offrande. Écoutez-nous, à travers[2] les invocations de l'ennemi.

3. — Votre char, rapide comme la pensée, s'avance, à travers les espaces, ô Açvins, avec cent faveurs, — venant vers nous, ô vous qui avez Sūryā pour richesse.

4. — Quand cette pierre[3], qui recherche les Dieux, vous appelle, levée toute droite, pressurant le soma pour vous, que le prêtre, Dieux beaux[4], vous tourne vers lui avec ses offrandes!

5. — La nourriture brillante[5] qui est vôtre, vous l'avez attelée[6], en y joignant une épouse[7], pour Atri, qui reçoit votre remède rafraîchissant[8], vous étant cher.

COMMENTAIRE.

[1] *dasrá*, épithète presque exclusivement réservée aux Açvins [cf. *dasmá*, *supra*, II, n. 6].

[2] Sans vous laisser arrêter par elles. Il est probable que *çrutám* est accentué à tort.

[3] La pierre du pressoir, dont le nom, *ádri*, n'a peut-être pas d'autre sens usuel que celui de «montagne», et aurait été appliqué aux pierres du pressoir, par allusion aux montagnes où croît la plante du soma, et à la montagne du ciel, d'où il est descendu.

[4] [Mais *valgú* n'est pas au vocatif. — V. H.]

[5] Cf. VII, 74, 2. Cette nourriture vient en effet du ciel.

[6] Comme un char (cf. VII, 92, 3 et 5), pour la conduire à votre protégé : cf. encore l'expression «cocher de richesses», VII, 5, 5, et *passim*.

[7] Traduction tout à fait conjecturale. La formation *máhiṣvant* serait une énigme. Aussi, bien qu'on puisse à la rigueur sous-entendre avec l'accusatif masculin *máhiṣvantam* un mot tel que *rayím*, peut-on être tenté de restituer un accusatif neutre en *-vat*, se rapportant à *bhójanam*, ce qui obligera à augmenter le mot d'une syllabe, par exemple sous la forme *máhiṣīvat*. Or le mot *máhiṣī* «femelle du buffle» et par métaphore «épouse d'un prince» ne se trouve que trois fois dans le R.-V., et les trois fois dans des hymnes du v[e] maṇḍala (2, 2; 25, 7; 37, 3), attri-

6. — Et vous avez fait ceci, ô Açvins, pour Cyavāna tombé dans la décrépitude : vous lui avez donné, à lui, qui vous avait présenté l'offrande, une forme jeune, attrayante[10].

7. — Et ce Bhujyu, ô Açvins, a été abandonné par ses méchants amis au milieu de la mer. Que l'ennemi[11] qui vous est dévoué le sauve!

8. — Vous avez donné même au loup épuisé[12], et vous avez écouté Çayu, quand il vous a invoqués; vous qui avez fait gonfler

---

bué précisément à la famille d'Atri. Il y a peut-être là autre chose qu'une coïncidence purement fortuite. — Le don d'une épouse, que les Açvins font à certains de leurs protégés, à Cyavāna, à Kakṣīvat, ne figure pas ailleurs dans la légende d'Atri. Mais une allusion à la vieillesse d'Atri, au vers I, 119, 6, permet de croire à un mélange des mythes d'Atri et de Cyavāna, marié après son rajeunissement. [Je ne découvre pas l'allusion ci-dessus. — V. H.]

[8] Quand il est dans la fosse brûlante : c'est le trait essentiel de la légende d'Atri. Le mot *omán* signifie «remède rafraîchissant», comme *óṣadhi*, formé de la même racine *av*. C'est ce qui ressort particulièrement de son emploi au vers VI, 50, 7, et de ce fait que partout ailleurs il désigne une faveur des Açvins, les médecins divins (I, 34, 6), la faveur qu'ils ont faite à Atri dans la fosse brûlante : VII, 69, 4; I, 118, 7; 112, 7; X, 39, 9, et ici même*.

[9] *itáūti*. Ce sens paraît pouvoir être justifié au moins aussi bien que celui de «durable». Voir, en particulier : I, 146, 2; X, 31, 7; 61, 2.

[10] Cyavāna rajeuni a inspiré des désirs à sa fiancée : V, 74, 5. — [Le mot] *pratítya*, au vers IV, 5, 14, comme épithète d'une parole sans efficacité, signifie «à qui on peut résister» ou «qu'on peut attaquer». Mais *práti*, avec *i*, signifie «aller vers» aussi bien que «aller contre».

[11] Proprement «l'avare». Cf. X, 40, 7, avec la correction indiquée par M. Ludwig pour ce passage : *yuvór árāvā*. Il faut pareillement lire au vers VIII, 39, 2 : *árātir árāvṇām*. Mythe obscur [cf. depuis : Henry, *Rohitas*, IV, 25]. Le loup dont il est question au vers suivant est aussi un avare : VI, 13, 5.

[12] Cf. VI, 13, 5.

* Sur le sens de *omán*, voir une étude toute récente : Neisser, *Vorwedisches im Veda*, in *Bzzbg. Btr.*, XVII, p. 244. Le nouvel interprète se rencontre avec Bergaigne par une voie sensiblement différente : pour lui aussi *omán* contient essentiellement l'idée de «fraîcheur» (cf. zend *aota* «froid»); mais le mot est un cliché que l'arrangeur trouvait traditionnellement dans le récit de la légende d'Atri et employait sans plus le comprendre. — V. H.



la vache[13] comme les eaux[14], toute stérile qu'elle était, par votre pouvoir, ô Açvins, par vos puissances secourables.

9. — Ce chantre que voici chante avec ses hymnes, s'éveillant au commencement des aurores, muni de bonnes formules. Que la vache le nourrisse avec l'aliment, avec son lait! — O vous, protégez-nous toujours en nous donnant le bien-être!

---

[13] La vache de Çayu.
[14] Les eaux du ciel, en particulier.

(*A suivre.*)

ÉTYMOLOGIES LATINES ET GRECQUES.

1. *Memor.*

Bien que les plus hautes autorités en matière d'étymologie, je nommerai seulement Pott et Curtius, séparent unanimement *memor* de *memini* pour le rapporter à une racine sanscrite *smar*, dont aucune trace ne s'est conservée en latin, le sentiment intime proteste et cherche à ramener l'adjectif au milieu de la famille latine où sa place semble marquée. Voyons donc s'il est impossible d'opérer cette réintégration.

Le verbe *memini* est un des plus archaïques qui soient restés en latin : de même qu'il a un impératif parfait *memento*, qui est seul de son espèce, il nous a, je crois, conservé un exemplaire unique de participe parfait, correspondant aux formes grecques comme *βεβαώς*, *ἑστώς*, *εἰδώς*. Ce participe parfait a dû être *me-mn-ōs*. Mais, isolé comme il l'était, il s'est vu livré sans résistance à l'action des lois phoniques. D'altération en altération, *memnōs* est devenu *mĕmŏr*, comme *germnanus* est devenu *germanus*, comme *arbōs* est devenu *arbŏr*. Ce *memor* a été ensuite traité comme un adjectif, et a donné *immemor*, *memoria*, *memorare*.

C'est ainsi que le latin a gardé un spécimen unique de participe aoriste : *parentes* = *τεκόντες*.

Le participe *me-mn-ōs* était identique, pour la forme, au grec *μεμαώς*. Mais les deux mots ont pris des sens différents[1].

2. *Ambagio.* — *Adăgium.*

Dans l'édition du *De lingua latina* de Varron, par Otfried Muller, p. 132, ligne 3, il faut évidemment faire une correction :

Au lieu de *adagio*, *adustum*, il faut lire : *abagio*, *abustum*, lesquels équivalent, selon les habitudes de l'ancienne orthographe latine, à *ambagio*, *ambustum*. De cette façon, le passage devient très clair.

[1] On demandera peut-être ce qu'est devenu le *Ϝ* ou *v* du suffixe. Mais après *mn* ce *v* devait disparaître : il disparaît après *n* dans *minor* pour *minvor*, dans *sterno* pour *sternuo*. Voir ces *Mémoires*, VI, p. 124.

« *Abagio* dicta ut *abustum*, quod circum ustum est, ut *ambiegna bos* apud augures, quam circum aliæ hostiæ constituuntur. »

De *abagio*, *ambagio*, rapprocher le substantif *ambages* et le verbe *ambigere*.

Ceci nous amène à parler d'un mot qui, depuis une vingtaine d'années et plus, est rangé dans une famille à laquelle il est, je crois, absolument étranger.

L'étymologie de Corssen qui, le premier, a rattaché *adagium* au verbe *aio*, m'a toujours paru suspecte. Elle a cependant passé dans tous les ouvrages de linguistique : je vois même qu'aujourd'hui l'on marque la seconde syllabe comme longue, probablement parce que l'*a* de *aio* est long.

Adagium ou *adagio* ne peut être séparé du précité *ambagio*. Tous les deux viennent du verbe *agere*. *Adagio* signifie une application (en allemand *eine Anwendung*). C'étaient probablement, à l'origine, des termes d'école. La formation savante se reconnaît à l'*a* de la seconde syllabe : un mot populaire aurait changé l'*a* en *i*. Cf. *prodigium*.

3. *Sodes.* — *Si audebunt.*

Si l'étymologie de *sodes* = *si audes* laissait encore quelques doutes, ils devraient céder devant un passage d'Aulu-Gelle, où cet écrivain, amateur de locutions archaïques, met l'expression au pluriel. *Præfatio*, 18. L'auteur répond d'avance aux critiques dont son ouvrage pourra être l'objet : *Quæ vero putaverint reprehendenda, his, si audebunt, succenseant, unde ea nos accepimus.* « Si l'on trouve quelques endroits répréhensibles, que mes critiques s'adressent, *s'ils en ont envie*, aux auteurs de qui nous les avons empruntés. » Nous avons ici *audeo* dans son sens primitif « désirer, avoir envie » : cf. *aveo*, *avidus*. Il est clair que *s'ils osent* ferait un sens peu satisfaisant, car les écrivains dont il s'agit sont d'anciens grammairiens et compilateurs, nullement faits pour intimider la postérité.

4. *Lar*, *largus*, *lascivus*.

On rapproche ordinairement *largus* du grec δολιχός et du sanscrit *dîrgha*. Mais *largus* n'est arrivé que tard à marquer une idée d'étendue dans l'espace : le sens primitif est « généreux, abondant », comme on le voit par le dérivé *largiri*.

Je crois que *largus* ainsi que *lascivus* sont des dérivés de *Lar*. L'idée de provision touche de près à celle d'abondance et de joie. Je suppose qu'on a dit d'abord **lascus*, d'où *lascivus*, *lascivire*; l'affaiblissement graduel en **laz^e^gus*, *lar^e^gus*, comparable à celui

de *mergo* = sanscrit *masǵ*, date de la même époque où *Lases* est devenu *Lazes*, puis *Lares*[1].

Le verbe *largio* a dû signifier d'abord «faire le généreux», au sens neutre, comme on a *lascivio* de *lascivus*, *superbio* de *superbus*.

5. *Confusaneus.*

Aulu-Gelle, dans la préface de ses *Nuits attiques*, emploie le mot *confusaneus*, qui pourrait bien être de sa création : *Variam et miscellam et quasi confusaneam doctrinam.* En tout cas, le mot est spirituellement inventé. On voit comment la synonymie influe sur le choix du suffixe. *Collectaneus* et *miscellaneus* sont ici les chefs de file. L'irradiation[2] fait qu'il semble que le suffixe ait eu en lui-même quelque chose qui le rendît particulièrement propre à être choisi. Cependant il est le même que nous avons dans *ultroneus*, *idoneus*, *extraneus*, *subterraneus*, *mediterraneus*.

6. *Præstigiæ.*

Il arrive souvent qu'en latin, pour éviter la présence de deux *r* trop rapprochés, on supprime le second. C'est ainsi que l'adjectif *rufrus* (cf. ἐρυθρός) devient *rufus*. Il semble qu'avec un *b* le rapprochement ait été moins désagréable, car on a *rubra*, *rubrum*. Cependant nous avons *erubesco*, et non *erubresco*. En ombrien, les deux *r* sont restés : *rufru*, *rufra*. En grec, la chute du second ρ s'observe dans ἐρύθημα «fard», ἐρυθαίνω «rougir».

Un autre exemple de la perte d'un *r* est le parfait *increbui*, venant de *increbresco*.

On trouve sur des inscriptions funéraires qui datent, il est vrai, d'une assez basse époque, la même formule répétée six fois : DE PROPIO (pour *de proprio*) SVO EMIT ARCAM[3].

Cette tendance de la langue latine étant bien constatée, il n'y a aucune raison pour écarter l'ancienne étymologie de *præstigiæ*, qui signifie littéralement «escamotage, illusion[4]». Le mot vient de *præstringere* (*oculos*) «éblouir», et non, comme le suppose Va-

[1] Le rapport de *stultus* et *stolidus*, celui de l'ombrien *umzus* et du latin *umerus*, peuvent jusqu'à un certain point être rapprochés.

[2] Sur le phénomène de sémantique que nous avons appelé l'irradiation, voir ces *Mémoires*, VII, p. 20.

[3] *Notizie degli scavi*, juin 1890, p. 170.

[4] On a encore quelques exemples de l'ancienne forme *præstrigiae* : *Cæcil.*, com. 209, ms. de Fronton, *ad M. Cæs.*, I, 5, p. 13, 1. *Præstrigiator* se trouve deux fois chez Plaute (*Aulul.*, 630 et *Pœn.*, 1125; une fois dans le manuscrit de Fronton *de orat.*, p. 156, 14; de même *præstrigiatrix*, Plaute, *Amph.*, 782, *Truc.*, 134. Nous empruntons ces indications au *Lexikon der lateinischen Wortformen* de Georges, Leipzig, 1890. (Note de M. Duvau.)

nicek, de *præstinguere* « éteindre ». L'escamoteur, *præstigiator*, fait croire à des sortilèges par la rapidité de ses mouvements qui éblouissent les yeux.

Observons à ce propos que le français *prestige* est du petit nombre de mots qui, dans la suite des temps, d'une signification mauvaise soient montés à un sens plus ou moins favorable; la chose est rare, car le sort habituel des mots de cette espèce est plutôt de descendre et de déchoir. Je suppose que les moralistes et les prédicateurs sont les auteurs involontaires de ce changement. On a tant parlé des prestiges de l'ambition, du théâtre, des arts, du pouvoir, que le public a fini par prendre ces prestiges en sérieuse considération. Ces aventures ne sont pas sans exemple dans la vie réelle : il y a des illusions et des dangers qu'il ne faut pas trop signaler, trop décrire, pour ne pas risquer de produire sur l'auditeur l'effet contraire à celui qu'on se propose.

L'ancien *prestigiateur* a été remplacé chez nous par le *prestidigitateur* : ce dernier mot m'a tout l'air d'une correction faite après coup par quelque honnête physicien qui voulait éloigner de son art tout soupçon de magie.

7. *La préposition* AB *devenue* AF *et* A.

Ce que nous avons dit récemment au sujet de la prononciation de l'F italique[1] peut servir à faire mieux comprendre ce qui s'est passé pour la préposition *ab*, laquelle, devant certaines consonnes, s'est changée en *ā* : *ā-mitto*, *ā-spernor*, *ā-verto*.

Ce n'est pas, comme on le dit quelquefois, le *b* qui est tombé : le *b* est devenu *f*, puis *v*, et finalement la diphtongue *au* s'est changée en *ā*.

Nous pouvons encore suivre ces différents degrés sur les inscriptions. On trouve AF MVRO (*C. I. L.* 1143), AF SOLO (1161), AF LVCRETIA (1055), AF LYCO (587), AF CAPVA (551, à côté de AB REGIO), AF VOBEIS (201, 11). C'est surtout devant un V que le changement semble être fréquent, et cela paraîtra naturel si l'on se rappelle l'affinité des deux articulations *f* et *v*. Sur une inscription d'Amiternum nouvellement découverte[2] on lit : AF VINIEIS, AF VILLA à côté de AB SEGETE, AB CASTELLO. Nous avons ici le commencement des formes comme *avello*, *averto*.

[1] Voir ces *Mémoires*, VII, p. 321.

[2] *Notizie degli scavi*. Mars 1891, p. 96. Cf. octobre 1891, p. 323. — A en juger d'après certains indices, entre autres d'après l'orthographe SECETE au lieu de SEGETE employé cinq lignes plus haut, cette inscription est d'une époque assez ancienne. — Je constate au dernier moment que des observations semblables sont faites, à propos de la même inscription, par M. Wölfflin, dans le dernier numéro de l'*Archiv* (VII, p. 506).

Il est probable qu'on a dit AV-VERTO, avec un V voyelle suivi d'un V consonne. Quelque chose de cette prononciation nous est indiqué par Festus quand il donne l'étymologie de AVRVM.... *Nonnulli quia mentes hominum avertat.*

Il semble que la voyelle *a* favorise le changement de *b* en *v*. Nous ne voyons pas que, pour les prépositions *sub* et *ob*, pareille chose se soit produite : on écrit *obverto, subvenio.*

Puisque nous venons de toucher à la question de l'F italique, nous ajouterons un mot relatif à l'osque.

Le *fondo Patturelli*, dont nous avons déjà plusieurs fois entretenu la Société[1], a de nouveau livré quelques inscriptions se rapportant toujours au même ensemble de cérémonies religieuses. Il est clair que ce fonds de terre recouvre les débris d'un ancien sanctuaire, dont la langue était l'osque, et dont le culte comportait des fêtes revenant à intervalles réguliers (*eidoís mamerttiaís* «aux ides de mars», *físíaís pompeриaís* «aux féries de cinq jours), à peu près comme revenaient aux mêmes époques les fêtes des frères Arvales. Une partie importante du culte est formée par une certaine *iovila* ou *diuvila* dont il n'est pas encore possible de bien apercevoir la nature, mais qui paraît être une chose assez coûteuse, car plusieurs citoyens se réunissent pour en supporter les frais. On nomme chaque fois le magistrat (*meddix*) préposé à l'offrande de cette *iovila*, et c'est cette mention du magistrat qui donne en même temps la date de l'inscription.

Ces textes nous arrivent malheureusement dans un tel état de mutilation qu'il est bien périlleux d'en essayer une lecture suivie. Une autre difficulté tient à cette circonstance que les mots sont écrits en abrégé.

Une des dernières inscriptions (*Scavi*, p. 23) nous donne une forme qui vient confirmer ce que nous disions récemment. Elle se termine par le mot (*s*)*akrafíd* (c'est ainsi qu'il faut lire, et non *sakrafir*) qui est évidemment le latin *sacravit*. Le pluriel se trouve sur une autre inscription (p. 24) : (*sak*)*rvist*, ce qui suppose en latin *sacravisunt*. Le mot qui est à la ligne suivante, *destrst*, représente également une troisième personne du pluriel.

8. *Auviterare* «ouvrir».

Parmi les tombes de mercenaires romains récemment découvertes à Concordia-Sagittaria[2] (Vénétie), s'en trouve une qui présente un verbe assez étrange. Au lieu de la formule ordinaire

[1] Voir ces *Mémoires*, VI, p. 301; VII, p. 25. Les dernières inscriptions se trouvent dans les *Notizie degli Scavi*, 1889, p. 22. Cf. *Rheinisches Museum*, t. 43 et 45.

[2] *Notizie degli Scavi*, novembre 1890, p. 349.

SI QVIS ARCAM APERIRE VOLVERIT, on lit : SI QVIS ARCAM AV VITERARE VOLVERIT...

On peut différer d'avis sur l'explication de cet *ἅπαξ λεγόμενον*. Je suppose que l'intention était de mettre AVVERTARE, forme populaire pour APERTARE[1].

Dans le même endroit, une autre tombe (p. 342) porte : SI QVIS EAM CONTRERIVIT. L'éditeur suppose qu'il faut lire *contrectaverit*. Mais il est plus probable de penser à *contriverit*. Le latin *terere* avait donné déjà *deterere*, *detrimentum*.

9. *Alucinari*.

Ἀλύω, *ἀλυσθαίνω*, *ἀλύσσω*, *ἀλυσμός*, sont des termes fréquents, dans les écrits d'Hippocrate et de Galien, pour marquer un malaise physique ou moral, qui se traduit par l'inquiétude du corps ou les divagations de l'esprit. Comme beaucoup d'autres expressions médicales, celle-ci a passé chez les Romains[2] : seulement, pour en tirer commodément un verbe, il a fallu lui donner une flexion latine. A l'imitation de *sermocinari*, *vaticinari*, et probablement pour faire antithèse à *ratiocinari*, on a dit *alucinari*. Comme le mot était d'origine étrangère, la prononciation et l'orthographe sont toujours restées incertaines, de sorte qu'on a écrit *halucinari*, *allucinari*, et que les étymologies les plus étranges ont été déjà proposées par les anciens[3].

L'*h* dont on fait souvent précéder le mot vient de ce que, selon quelques grammairiens grecs, *ἀλύω* devait avoir l'esprit rude.

10. *Dalivus*.

« *Dalivum* supinum ait esse Aurelius; Ælius, stultum. Oscorum quoque lingua significat insanum. Santra vero dici putat ipsum quem Græci *δείλαιον*, id est, propter cujus fatuitatem quis misereri debeat. »

Ainsi s'exprime Festus (p. 68). Il ressort de ce passage que les Romains se servaient du mot *dalivus* comme d'un terme de mépris ou de pitié : le sot! le fat! le misérable! Paulus nous apprend, en outre, que Santra, l'auteur d'un traité *de antiquitate verborum*, identifiait *dalivus* avec le grec *δείλαιος*.

Ce rapprochement nous paraît fondé. Le mot s'est modifié comme *Achivus* = Ἀχαιός, *oliva* = *ἐλαία*. Puisque l'existence en osque du même terme nous est expressément attestée, il est na-

[1] *Apertare* se trouve déjà chez Plaute, *Men.*, V, 5, 12. Dans *auvertare* on voit naître le son initial du français *ouvrir*.

[2] Voir dans ces *Mémoires* (VII, p. 28), le mot *rabies*.

[3] Gell., XVI, 12; II, 3. Fulgent., *De prisc. serm.*, n. 54. Non. II, 406.

turel de supposer qu'il est arrivé à Rome par cette voie, et cela nous permet de conjecturer le même chemin pour les deux autres mots que nous venons de citer. Le son *a* de la première syllabe est assez conforme aux habitudes de la langue osque : c'est ainsi qu'elle a *dadíkatted* = *dedicavit*, *amprufid* = *improba*.

Les langues s'empruntent volontiers les unes aux autres des termes méprisants : le français a pris *schouflique* à l'allemand, lequel doit au français *schubjak* (= *sujet*, c'est-à-dire mauvais sujet).

11. Ἑκάς.

Le sens primitif de ἑκάς est «à part, loin de». Comme on l'a justement reconnu, cet adverbe est formé du pronom réfléchi de la troisième personne σϝε (cf. en latin *seorsum*). Mais qu'est-ce que la seconde syllabe -κας? On ne l'a pas cherché jusqu'à présent.

Il y a un autre adverbe formé de la même manière : ἀνδρακάς, *Odyssée*, XIII, 13 :

> Ἀλλ' ἄγε οἱ δῶμεν τρίποδα μέγαν ἠδὲ λέϐητα
> Ἀνδρακάς· ἡμεῖς δ' αὖτε ἀγειρόμενοι κατὰ δῆμον
> Τισόμεθ'· ἀργαλέον γὰρ ἕνα προικὸς χαρίσασθαι.

L'*Etymologicum Magnum* explique ἀνδρακάς par κατ' ἄνδρα, et c'est là en effet le sens. Alcinoüs invite les Phéaciens à s'imposer, *par homme*, de la valeur d'une certaine pièce de monnaie pour aider Ulysse à s'équiper.

Non seulement ἀνδρακάς équivaut à κατ' ἄνδρα, mais nous croyons que c'est exactement κατ' ἄνδρα, avec la seule différence que la préposition est placée après son régime. On sait que beaucoup de prépositions ont commencé par être construites de cette façon. Pour κατά en particulier, nous trouvons dans Homère : Πύλον κάτα, δόμον κάτα, πόλιν κάτα, δῶμα κάτα. Ici κατά a fait corps avec son régime, parce que nous avons affaire à une locution usuelle. La forme κατ pour κατά ne doit pas faire difficulté : on a de même καμμέσσον pour κὰτ μέσσον, καππεδίον pour κὰτ πεδίον, κὰρ ῥόον pour κὰτ ῥόον, κὰγ γόνυ pour κὰτ γόνυ, καδ δ' ἄρ' ἀκτῆς pour κὰτ δ' ἄρ' ἀκτῆς. Le τ de κατ, étant final, s'est changé en ς[1]. La préposition est accentuée, comme cela est de règle quand elle vient la dernière.

Κατά avec l'accusatif a le sens distributif. Cette préposition a

[1] On demandait jusqu'à présent un second exemple d'une dentale finale changée en ς, le premier exemple étant les adverbes grecs comme σοφῶς, καλῶς. A ce point de vue, ἀνδρακάς, ἑκάς comblent une lacune de la phonétique.

donné non seulement en grec les locutions comme *καθ' ἕνα*, *καθ' ἡμέραν*, *κατὰ μῆνα*, *κατ' ἐνιαυτόν*, *κατὰ κώμας*, *κατὰ Φῦλα*, mais elle a passé au même sens en latin, et du latin dans les langues romanes. Dans le pèlerinage de Silvia aux lieux saints on lit : *Cata singulos hymnos fit oratio*. L'italien a *caduno*, l'espagnol *cada uno*, le roumain *cate unul*, le vieux français *kiede*, *chaün*, *cheün*. Nous avons parlé ailleurs de cette singularité d'une préposition passant d'une langue dans une autre : la cause est évidemment la difficulté qu'il y avait à exprimer par un mot l'idée distributive. L'expression une fois créée, d'autres idiomes s'en sont servis. C'est cette même préposition qui se trouve à la fin de *ἀνδρακάς*. On peut seulement se demander si *ἀνδρα* est un accusatif ou une forme non fléchie, comme dans *ἀνδράποδον*. Je penche pour l'accusatif, car la locution *ἀνδρακάς*, quoique employée dans l'*Odyssée*, paraît relativement moderne.

Revenons maintenant à *ἑκάς*. La composition est exactement la même. Nous avons ici, soit l'accusatif, soit le thème du pronom réfléchi de la troisième personne. Ἑκάς a d'abord signifié «quant à soi», et de là il a passé au sens de «à part». On peut encore observer ces nuances, *Il.*, XIII, 263 :

οὐ γὰρ ὀΐω
Ἀνδρῶν δυσμενέων ἑκὰς ἱστάμενος πολεμίζειν.

Od., XVII, 73 :

οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν
Τηλέμαχος ξείνοιο ἑκὰς τράπετ', ἀλλὰ παρέστη.

L'idée «à part» devait conduire à celle d'éloignement, surtout si l'on tient compte du régime au génitif.

De *ἑκάς* vient *ἕκαστος*, pour lequel le digamma est attesté de la façon la plus indubitable par le dialecte locrien et par l'inscription de Gortyne. Ce mot se compose de l'adverbe *ἑκάς* et du thème pronominal *το*. Cf. la composition de *αὐ-τό-ς*, ainsi que celle de *ἐκεῖ-νο-ς*. Il semble que *ἕκαστος* ait produit aux Grecs l'impression d'un superlatif : c'est ce qui explique la façon dont il est accentué. Cela explique aussi la formation de *ἑκάτερος*. Quand on dit *καθ' ἕκαστον* on emploie une locution pléonastique à peu près comme on a un pléonasme dans l'adverbe français *aujourd'hui*.

Une difficulté que nous ne voulons pas dissimuler vient de l'adverbe latin *secus*, qu'on avait rapproché jusqu'à présent de *ἑκάς*. Il faut probablement les séparer, d'autant plus que, pour le sens, ces deux mots se correspondent imparfaitement.

Michel Bréal.



LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(SUITE.)

IV.

LA LOI DES TROIS CONSONNES.

Tout le monde a remarqué que, dans le français parlé, l'*e* dit *muet* est *actuellement* tantôt prononcé et tantôt omis. Il en est de même dans notre patois et peut-être, pourrait-on dire d'une manière très générale, dans tous les dialectes de langue d'oil. Cette différence de traitement est déterminée et réglée uniquement par les consonnes qui entourent cet *e*; ce qui nous en donne une preuve indiscutable c'est que tel groupement de consonnes qui le maintient, est capable d'en susciter un lorsque l'étymologie ne le fournit pas. Nous pouvons donc aborder l'étude des intermittences de l'*e muet* sans aucun souci de l'étymologie, et, ne considérant que les consonnes qui l'enveloppent, énoncer la loi ainsi : *L'-ė-*, étymologique ou non, *n'apparaît que lorsqu'il est nécessaire pour éviter la rencontre de trois consonnes comprises entre deux voyelles fermes*[1]. Cela revient à dire qu'il sert à empêcher qu'une syllabe ne commence ou ne finisse par deux consonnes, difficulté qu'on écarte par tous les moyens possibles. Quand les trois consonnes sont des momentanées, il est la seule ressource; quand l'une au moins est une continue, on peut avoir recours à d'autres pro-

[1] Nous appelons *voyelles fermes* toutes celles qui ne sont pas susceptibles de tomber par l'effet de cette loi, telles que *-a-*, *-ü-*, *-i-*, *-o-*, etc., et nous désignons sous le nom de *-ė- caduc* l'*ė* que cette loi fait tantôt apparaître et tantôt disparaître.

cédés qui consistent, suivant les cas, à atténuer, supprimer ou renforcer la continue.

Cette loi, qui diffère dans le détail avec chaque dialecte, est beaucoup plus variée et par conséquent beaucoup plus intéressante dans le français de Paris que dans notre patois : cela tient surtout à ce que le mot *je*, qui joue le rôle le plus important dans cette loi en français, n'a rien à voir avec elle dans notre patois où *je* se dit *i*. Nous donnerons donc dans cette étude la principale place au français de Paris, et dans ce français de Paris nous distinguerons la *langue des personnes cultivées* et la langue des boulevards extérieurs ou *parler populaire*. Cette dernière ne figurera dans notre travail que pour les cas où elle présente un intérêt tout particulier.

De toutes les lois de la prononciation, c'est peut-être celle-ci qui est la plus importante et la plus délicate. Un provincial, un étranger, ne peuvent pour ainsi dire jamais s'y rompre complètement : ceux qui sont le plus cultivés, qui ont longtemps habité Paris et dont on dit qu'ils n'ont plus d'accent, trahissent pourtant encore quelquefois leur origine par les infractions qu'ils font à cette loi.

Afin d'éviter tout malentendu, nous ne saurions trop insister sur ce point, que la prononciation française dont nous parlons n'est ni le débit oratoire, ni la prononciation souvent artificielle et archaïque de la Comédie-Française, ni celle des professeurs, qui n'est généralement qu'un mélange incohérent du débit oratoire et du parler commun; c'est la prononciation familière et courante d'un homme du monde. Nous devons ajouter que tous nos exemples ont été rigoureusement contrôlés.

Avant d'aborder ce qui est proprement la *Loi des trois consonnes*, il est bon de considérer un cas plus simple, celui où il n'y a que deux consonnes, qui nous y introduira tout naturellement et nous aidera à en saisir le mécanisme.

1er type. — Loi des deux consonnes. — Lorsqu'il n'y a que deux consonnes entre deux voyelles fermes, elles ne sont jamais séparées par un *-é-*, et la coupe des syllabes est entre les deux[1], c'est-

[1] Nous marquons la coupe des syllabes par un trait vertical. Dans les exemples français, quand nous mettons un *-e-* entre parenthèses, il tient lieu de ce trait vertical.

à-dire que la première des deux consonnes se rattache à la voyelle ferme qui la précède et la seconde retombe sur celle qui la suit :

lè p|tèt	*ī tȫ d|nağ*
lè f|mèl	*è n|vė pè*
rèš|tā	*lè mèt|nā*
èn mèn|vèl	*fār|sè b|zuòni*
rèp|lā	*i čēp|rā*
ī mül|tī	*i but|rā*

La loi est la même en français :

la p(e)tite	*un vent d(e) neige*
la f(e)melle	*on n(e) veut pas*
tout l(e) monde	*sans l(e) sou*
rapp(e)ler	*j'aim(e)rai*
je touch(e)rai	*je vol(e)rai*
je vous r(e)mercie	*est-ce assez r(e)battu?*
la qu(e)relle	*la m(e)ringue* [1]
c'est bien c(e)la	*je ne veux pas la p(e)ler*
c'est lui qui l(e) dit	*c'est la s(e)conde fois*
c'est c(e)pendant vrai	*c'est c(e) qui vous trompe*
il l'a j(e)té	*rach(e)ter*
la f(e)nêtre	*pendant c(e) temps-là*
trop d(e) fierté	*des bouts d(e) cigare*
une grand(e) femme	*pendant qu(e) j'allais*
un p(e)tit mot	*n'ét(es)-vous pas?*

je me suis l(e)vé d(e) bonne heure
ce n'est pas l(e) moment d(e) fair(e) des embarras

Remarque 1. — Le principal intérêt de cette chute de l'-*e*- en patois, c'est qu'il en peut résulter le contact d'une dento-palatale primaire avec une dentale. La dento-palatale primaire, de même que la dento-palatale secondaire dans la même situation (cf. *supra*, Groupes intérieurs composés de *r* + consonne, 3°, B, *Remarque 2*), perd alors son élément dental par dissimilation, d'où les doublets syntactiques suivants :

ğėnèl-žnèl « poule »	*čėnòvr-šnòvr* « chanvre »
rèčēt « rachète » — *rèštā* « racheter »	*ğėnīvr-žnīvr* « genièvre »

[1] Si ce mot s'était figé sous la forme réduite, on dirait aujourd'hui « la bringue ».

Il est à peine besoin de noter que cette dissimilation est forcément postérieure à la chute de l'-*é*- prétonique.

Remarque 2. — Le français est aujourd'hui une langue trop fixée par l'écriture pour admettre des dissimilations aussi délicates et de pareils doublets syntactiques. Toutefois cette chute de l'-*é*- produit souvent la rencontre d'une sourde avec une sonore. La première des deux est légèrement modifiée par ce contact : si c'est une sourde, elle tend à devenir sonore, et si c'est une sonore, elle tend à devenir sourde. On peut s'en apercevoir en prononçant des couples de phrases comme celles-ci :

Il a la tèt(*e*) *carrée* — *il a la têt*(*e*) *dure*
Cet escalier craqu(*e*) *toujours* — *cet escalier craqu*(*e*) *beaucoup*
Un tap(*e*)*cu* — *il tap*(*e*) *des pieds*
Une rad(*e*) *bien située* — *une rad*(*e*) *perfide*
Une langu(*e*) *de vipère* — *une langu*(*e*) *pointue*
Un Arab(*e*) *deguenillé* — *un Arab*(*e*) *taciturne*

La nuance est souvent presque insaisissable à l'oreille. Il faudrait, pour s'en rendre compte avec précision, posséder un instrument qui notât exactement les sons.

Elle est beaucoup plus sensible lorsque, au lieu de momentanées, il s'agit de certaines continues, telles que -*s*-, -*z*-, -*ž*- :

Un pass(*e*)-*port* — *un pass*(*e*)-*droit*
Tu te repos(*es*) *beaucoup* — *tu te repos*(*es*) *toujours*
Vous l(*e*) *jètez mal* — *est-ce que tu l'as* j(*e*)*té*

Dans cette dernière phrase, par exemple, le peuple prononce franchement : *tü l'a šté*, comme *acheté;* les personnes cultivées et qui ont l'habitude de voir le mot écrit prononcent, autant que nous avons pu nous en rendre compte, un -*j*- qui commence en sonore et finit en sourde.

(En dehors de la loi de chute de l-*é*-, on peut observer les mêmes faits dans des phrases comme :

un bec pointu — *un bec d'aigle*

ou dans des mots comme :

abcès, *absent* à côté de *abdiquer*
observer, *obtenir* à côté de *objet*, *obvier*, etc.

2e *type.* — Loi des trois consonnes. — Lorsqu'il y a trois consonnes entre deux voyelles fermes, il reste (ou il s'intercale) un *-ė-* entre les deux dernières, et la coupe des syllabes est entre les deux premières et après l'*-ė-* :

èn | pë | tèt
èn fon | dė | rŏ̈
èn vèč | cė | ğip
l ār | bė | sač
i n vė pè fār | dė | bū
èn | lė | mụ̂ònür

èn | ğė | nèl
èn bĕ́t | cė | mū
di mil | pė | čü
s ò l cŭ̈trār | dė | lü
èn vḙ̆̂i | mė | tĕ̈n
èn | tė | nūr

La loi est la même en français :

un œuf | dė | canard
je res | tė | rai
jus | tė | ment
un(e) pė | tite
qu'est-c(e) quė | c'est?
une têt(e) dė | pipe
encor(e) dė | main
un(e) mė | ringue
dit(es) lė | quel vous voulez
nous n'avons plus d(e) lė | vain
il n'est pas encor(e) lė | vé
tu as tort | dė | t'obstiner
quand j(e) tė | dis non
il était en fac(e) dė | moi
el(le) sė | couait la tête
au bout d'un(e) sė | maine
il ne peut plus s(e) lė | ver
ça risque beaucoup d(e) sė | casser
il était vêtu d(e) vė | lours
ça n(e) mė | fait rien

un os | dė | poulet
je cour | bė | rai
cet(te) pė | tite
un(e) fė | nêtre
c'est le contrair(e) dė | la vérité
un nez d(e) bė | lette
un(e) quė | relle
je ne suis pas d(e) sė | maine
c'est un(e) lė | çon difficile
au soleil | lė | vant
le motif | dė | cette question
je ne peux pas l(e) pė | ler
veux-tu t(e) lė | ver?
il m'a fait un sign(e) dė | tête
j'y vais quel | quė | fois
il attend la visit(e) dė | son fils
est-c(e) quė | tu ne peux pas t(e) lė | ver?
je vous promets d(e) mė | taire
je vais m(e) lė | ver
on n(e) tė croira pas

ce n'est pas à lui d(e) lė | réclamer
je crois que c'est l(e) nė | veu du curé
une société d(e) sė | cours mutuels
tu ne m'y prendras pas un(e) sė | conde fois
que m'importe l'opinion d(e) cė | lui-ci ou d(e) cė | lui-là?
il n'a pas d(e) lė | vier assez puissant
tu m(e) dė | mandes des choses étonnantes

vous ne connaissez pas la méchanceté d(e) cė | taureau
si j(e) mė | trouvais dans cette situation
est-ce qu'il a fixé l'époqu(e) dė | son retour?
j'examinais la toilet(te) dė | ma voisine
el(le) rė|gardait toujours | dė|hors | dė | temps en temps
vous n(e) mė | dites pas c(e) quė | vous en pensez
si vous n(e) mė | trouvez pas, laissez un mot
ce n'est pas le moment de fair(e) lė | difficile
tu ne vois pas le péril qui m(e) mė|nace
j'espère qu'il aura au moins l(e) sė|cond prix
dis-lui que je le prie d(e) vė|nir tout de suite [1]

Il est bon de noter que cette loi ne vaut à Paris que pour le français de la bonne conversation. Dans le parler populaire elle est renversée : l'-*ė*- se place entre les deux premières consonnes et non entre les deux dernières; en voici quelques exemples :

une têtė d | pipe
il ne peut pas sė l|ver
je vas mė l|ver
veux-tu tė l|ver
quand jė l|dis
ça nė m | fait rien
j'ai promis dė m | taire
je ne suis pas dė s|maine

ce n'était pas à toi dė l | réclamer
qu'est-ce que tu mė d|mandais
je crois que tu mė m|naces
il gagne pas mal ėd | braise
tous les soirs ėj | l'emmène
il vient dė|dlà

Le principal intérêt de ce traitement porte sur la coupe des syllabes. Il montre, dans le parler populaire de Paris, une tendance à terminer autant que possible toute syllabe par une consonne. Cette tendance est bien accusée par le dernier exemple que nous venons de citer. Elle l'est encore davantage par le doublement bien connu d'une liquide dans des phrases comme celles-

[1] Nous avons cru nécessaire de citer un assez grand nombre d'exemples divers afin que chacun puisse voir par soi-même que cette loi est purement mécanique et que la place de l'-*ė*- ne dépend en rien (sauf pour l'-*r*- et l'-*s*- dans les conditions indiquées plus bas) de la nature des consonnes, ni de l'accent tonique dont le rôle est encore très mal connu en français et sur le compte duquel on met volontiers tout ce qu'on ne comprend pas.

ci : *tu l|l'as vu*, — *vous l|l'avez reconnu*, etc. — Nous aurons à revenir plus loin sur ce traitement à un autre point de vue.

3e type. — Plus de trois consonnes entre deux voyelles fermes. — Les trois premières consonnes obéissent à la loi des trois consonnes, et, un premier *-ė-* une fois déterminé, il en apparaît d'autres après lui de deux en deux consonnes.

èn ėtal | cė s | muòč « une étoile qui file »
èn pār|čėd | bū bó « une perche de bon bois »
c ò s | cė t | vė? « qu'est-ce que tu veux? »
but | lu p|tè putò sü lè tòl « mets le petit pot sur la table »[1]
èl | nė m | bèį pü rõ « elle ne me donne plus rien »
vė t | tė t|ni? « veux-tu rester tranquille? »
i n | tė l | dė|mēd pè n ètu « je ne te le demande pas non plus »
c ò s | cė s | pė|tè vė? « qu'est-ce que ce petit enfant veut »
s ò puòš|cė t | lu vua bī « c'est parce que tu le vois bien »

La loi est la même en français :

tourne-toi vers | lė l(e)vant
el(le) nė m(e) donne plus rien
est-ce que tu m(e) lė d(e)mandes sérieusement?
celui-ci est bien plus drôl(e) quė c(e)lui-là
c'est d(e) cė ch(e)val | quė j(e) vous parle
el(le) nė m(e) laisse pas tranquille
je me suis levé de meilleure heur(e) quė d(e) coutume
el(le) nė s(e) rappelle plus rien
el(le) nė t(e) craint pas
el(le) nė s(e) montre pas
je lui ai dit d(e) sė t(e)nir prête
tu as peur | quė l(e) troupeau ne s'égare
tu n(e) mė l(e) dėmandais pas
qu'est-c(e) quė j(e) tė disais?
la longueur | dė c(e) lėvier
mais vous n(e) lė d(e)vėnez pas, vous l'êtes
qu'est-c(e) quė c(e) pėtit chien aboie?
nous n(e) tė l(e) dėmandons pas non plus
puis|quė j(e) tė vois

[1] Notons une fois pour toutes que l'article masculin singulier a deux formes, *l* et *lu*, qui sont réparties rigoureusement d'après la loi des trois consonnes. L'*u* de sa forme pleine doit donc être considéré dans cette loi comme l'équivalent d'un *-ė-*.

CAS PARTICULIERS ET GROUPES FIGÉS.

1° *Le pronom* lu, — le *après un impératif.* — Il y a un mot qui, dans une situation nettement déterminée, n'obéit pas à cette loi : c'est le pronom masculin singulier patois *lu*, — français *le*. Lorsque ce pronom se trouve immédiatement après un impératif, il garde toujours sa voyelle :

tũ lu dèvó tũ mèčé
mẽǧī lu tu cũtõ
bu̯a lu tu d'ī có
vois-lė s(e) tėnir sur un pied
mangeons-lė tout de suite
empêchez-lė d'y aller
tuez-lė sans pitié

L'origine de cette particularité ne doit pas être cherchée dans la loi des trois consonnes. La persistance de la voyelle dans les exemples cités plus haut n'est pas analogique d'après le type : *lès lu čuòr*, — *lais(se)-lė tomber*. Ce qui le prouve, c'est que la persistance de la voyelle de ce pronom ainsi placé enfreint aussi une autre loi, celle de l'élision d'un *-ė-* devant une voyelle : *fā lu è pèči*, — *but lu ō dèrī*, — *fais-lė entrer*, — *lais(se)-lė aller*. — Ce n'est pas non plus une voyelle ferme [1]; la preuve, c'est que dans toute autre position ce pronom obéit à la loi des trois consonnes : *tė n pė pè l mẽǧī*, — *tu ne peux pas l(e) manger*, — ni une voyelle maintenue par les besoins de la clarté, puisque dans toute autre position elle se soumet à la loi de l'élision : *i n pė pè l'èpẽr* (*l* = *lu* ou *lė*), — *je ne peux pas l'apprendre* (*l'* = *le* ou *la*).

En réalité nous sommes ici en présence d'un cas que nous n'avons pas encore rencontré, le traitement d'un monosyllabe composé de consonne + *ė* lorsqu'il finit la phrase. Dans cette situation, un tel monosyllabe ne peut jamais se dessaisir de sa voyelle : *lès mė*, — *caz tė*, — *prõ lu*, — *tī lu*, — *prends-lė*, — — *tiens-lė*, — *laissez-lė*, etc. Comme dans la très grande majorité des cas ce pronom *lu*, — *le* placé immédiatement après un impératif est final de phrase, le traitement de ce pronom final de

[1] Il y a des *-ė-* fermes : français *nœud*, *neuf* (devant consonne, = en écriture phonétique *nė*), — patois : *vė* «veut», — *pė* «peut», — *pė* «puis», etc

phrase est devenu, par une extension facile à saisir, le traitement de ce pronom placé immédiatement après un impératif.

2° Groupe figé : *jė n(e)*. — Il y a en outre quelques groupes de monosyllabes qui ne sont plus susceptibles d'aucun mouvement vocalique. Ces groupes se trouvant, dans presque toutes les phrases où ils peuvent entrer, dans la même position relativement aux voyelles fermes, se sont *figés* avec la structure que la loi des trois consonnes leur imposait dans cette situation. De sorte que s'il arrive, ce qui est relativement très rare, qu'ils se trouvent dans une position différente, ils gardent malgré la loi générale la même structure. Comme plus haut pour le pronom *le*, nous avons affaire ici à des formes transportées d'une place où elles sont régulières dans une autre où elles sont contraires à la loi. Loin d'être une objection à la loi générale, cette particularité en est donc la plus belle confirmation.

Ces groupes se composent toujours de deux monosyllabes (ou de leur équivalent) et ne font groupe que s'ils sont suivis d'une consonne au moins avant la voyelle ferme.

Il est toujours facile de trouver où un groupe figé a pris naissance : il suffit de réunir un assez grand nombre de phrases de structure différente et de faire la statistique. La grande difficulté, c'est de reconnaître l'existence de tel ou tel groupe figé puisque les cas où ils sont en contradiction avec la loi sont généralement très rares.

Nous parlerons peu des groupes figés en patois : ils y sont sans importance parce que le monosyllabe qui joue en français le principal rôle dans ces groupes, le mot *je*, y est vocalique : *i*.

Le groupe figé le plus important en français est le groupe *jė n(e)*. Il a pris naissance à l'initiale de la phrase : *jė n(e) sais pas*. (Cf. *infra*, *Initiale de la phrase.*) A l'intérieur de la phrase, il est presque toujours en lutte avec d'autres groupes figés, et à ce propos nous le retrouverons plus loin; mais il est quelquefois absolument indépendant :

à compter de ce moment jė n(e) l'ai plus aperçu
si je le savais jė n(e) tė l(e) demanderais pas

3° Groupe figé *quė j(e)*. — Le groupe *quė j(e)* s'est fixé dans les phrases du type : *est-ce quė j(e) sais; puisquė j(e) sais; parc(e) quė j(e) sais; tout c(e) quė j(e) sais*. En dehors de ce type et

du type également régulier : *le cheval quė j(e) monte*, voici quelques exemples où il est nettement figé :

ce n'est pas du premier quė j(e) vous parle
pendant tout le temps quė j(e) vais passer là
dis-lui quė j(e) la prie de venir
c'est de ce tribunal-là quė j(e) vous parle
c'est plus long quė j(e) n'aurais cru
est-ce que tu crois quė j(e) voudrais?
ce n'est pas de toi quė j(e) l'ai entretenu
ce n'est pas de cela quė j(e) tė parlais

4° Groupe figé *tė l(e)*. — Lė groupe *tė l(e)* est très difficile à reconnaître, parce qu'il se trouve presque toujours dans une position où il est conforme à la loi des trois consonnes. C'est précisément ce qui lui a valu sa fixité :

quand j(e) tė l(e) dis
puisquė j(e) tė l(e) dis
el(le) tė l(e) disait bien
c'est qu(e) jė n(e) tė l(e) dirais pas
est-c(e) quė j(e) tė l(e) dėmande?
puisquė jė n(e) tė l(e) dis pas

Voici pourtant quelques exemples qui nous ont permis de surprendre son immobilité :

je voulais précisėment tė l(e) dire
est-ce qu'il oserait tė l(e) proposer?
je ne voulais pas tė l(e) dėmander

5° Groupe figé *jė l(e)*. — Le groupe *jė l(e)* est né à l'initiale de la phrase comme le groupe *jė n(e)*, type : *jė l(e) vois bien*.

si jė l(e) savais je ne te le demanderais pas
je l'aurais demain si jė l(e) voulais

6° Groupe figé *quė l(e)*. — Le groupe *quė l(e)* s'est figé dans les mêmes conditions que le groupe *quė j(e)* : *est-c(e) quė l(e) cheval; puisquė l(e) cheval; parc(e) quė l(e) cheval; tout c(e) quė l(e) cheval.* Exemples :

je ne pensais pas quė l(e) plus difficile fût encore à faire
si tu crois quė l(e) sėcond vaut mieux quė l(e) premier

7° Groupe figé *dė n(e)*. — L'origine du groupe figé *dė n(e)* doit être cherchée dans le type : *il est sûr dė n(e) pas manquer le but :*

je ne te promets pas dė n(e) pas revenir
j'ai pris la résolution dė n(e) pas y aller

C'est un des rares groupes figés que le patois de Damprichard présente aussi :

i t èvô bĩ di dė n pè i èlā

8° Enfin il y a quelques mots dont la structure est figée. C'est par exemple le mot *ressemeler* dont la première syllabe seule est encore vivante : *r(e)ssėm(e)ler, rėssėm(e)ler.* De toutes les positions que ce mot peut occuper dans la phrase, il n'en est qu'une seule (cf. *infra*, *R initial*) qui pouvait lui demander la forme **rėss(e)mėler;* il est donc tout naturel que la forme des autres positions se soit figée et étendue aussi à cette position unique :

il faut que je fasse rėssėm(e)ler mes chaussures

d'après :

il ne fait jamais r(e)ssėm(e)ler ses bottines, etc.

C'est aussi une classe des mots tombant sous le coup de la loi de Darmesteter : nous verrons pourquoi en temps et lieu.

Remarque 1. — Il peut arriver que trois monosyllabes consécutifs soient tels que les deux premiers pris à part puissent former un de ces groupes, et que les deux derniers pris également à part puissent en former un autre. Dans ce cas, comme le monosyllabe du milieu ne peut pas appartenir à deux groupes à la fois, celui des deux groupes qui est le plus fortement uni l'emporte sur l'autre : le troisième monosyllabe qui devait constituer une partie de l'autre groupe s'en détache et retombe sous le coup de la loi générale.

Le groupe *jė n(e)* l'emporte sur tous les autres; c'est d'ailleurs presque uniquement avec le groupe *quė j(e)* qu'il a l'occasion d'entrer en lutte :

c'est qu(e) jė n(e) tė l(e) dirais pas

Dans les exemples suivants il semble au premier abord que

les deux groupes *quė j(e)* et *jė n(e)* coexistent, mais ce n'est qu'une apparence, car la coupe des syllabes tombe avant le groupe *jė n(e)* et après le mot *quė* dont l'*-ė-* est postulé par ce qui précède et non par ce qui suit :

c'est précisément c(e) quė | jė n(e) veux pas dire
est-c(e) quė | jė n(e) saurais plus compter?
puisquė | jė n(e) vois rien
puisquė | jė n(e) lė vois pas
puisquė | jė n(e) sais pas
est-c(e) quė | jė n(e) lė vois pas?
tu me demand(es) c(e) quė | jė n(e) sais pas
c'est parc(e) quė | jė n(e) lė sais plus
est-c(e) quė | jė n(e) tė l(e) disais pas?
tu pens(es) quė | jė n(e) tė l(e) dėmanderai pas
puisquė | jė n(e) tė l(e) dėmande pas

Le groupe *quė j(e)* et le groupe *jė l(e)* sont de même force si l'on peut s'exprimer ainsi, de sorte que c'est tantôt l'un tantôt l'autre qui l'emporte :

puisquė j(e) lė vois
s'il savait quė j(e) lė trompe
c'est parc(e) quė | jė l(e) sais bien
est-c(e) quė | jė l(e) savais?
tu te figur(es) quė | jė l(e) prendrai
est-c(e) quė | jė l(e) demande?

Remarque 2. — Il est très instructif de rapprocher des exemples tels que :

dis-lui quė j(e) la prie de venir
dis-lui qu(e) jė l(e) prie de venir

ou bien :

dis-lui qu(e) jė n(e) sais pas
dis-lui quė j(e) n'en sais rien, etc.

R- INITIAL.

Quand, parmi les consonnes placées entre deux voyelles fermes, se trouve un *r* initial d'un mot et suivi dans le même mot d'au moins une consonne avant la voyelle ferme, il en résulte un traitement spécial.

I. *Patois.* — En patois l'*r* n'est jamais séparé par un *-é-* de la consonne suivante, et il est toujours immédiatement précédé d'un *-é-*. Il y a cependant deux cas à distinguer soigneusement au point de vue de la coupe des syllabes :

1° Quand l'*r-* est immédiatement précédé d'un monosyllabe du type consonne + *é* caduc, la coupe des syllabes est avant ce monosyllabe et après l'*r-* :

i vuòrö bĩ | lu r | téni
s ò dẽ ša ğé | lu r | virò dlè fĕt
èl è còsā | lu r | célmõ
c ò s cé | té r | lüc?
i n té fā pè | dé r | prĕğ
è | té r | sòn
i n ā pè | dé r | lĕğ
è vĩ | dé r | bömi
è fõ | lu r | tòcuònā
ò s cé t vé | té r | tirĩ?
è vé cra bĩ ōcuò | sé r | tūdr
èn élüz cé vĩ | dé r | lür

2° Quand l'*r-* est immédiatement précédé d'un mot finissant par voyelle ferme + consonne, la coupe des syllabes est après cette consonne et après l'*r-* :

èn | ér | cuzür « une cicatrice »
èn | ér | nuòi « une grenouille »
ĩ véi | ér | lĕğ « une vieille horloge »

II. *Parler populaire de Paris.* — La loi est exactement la même qu'en patois :

1° *j(e) veux ben | té r | ténir*
c'est toujours ça qui | mé r | vient
i | sé r | tend
i | sé r | pent
tu | té r | coquilles, mon vieux

2° *un(e) ér | vendeuse*
un(e) ér | ténue
el(le) ér | pousse du goulot
i m'a fai(t) un(e) ér | mise
Joinvil(le) él | Pont
est-ce qu'el(le) ér | pique?

IMPRIMERIE NATIONALE.

III. *Français.* — Il y a les mêmes cas à distinguer qu'en patois et dans le parler populaire, mais le traitement n'est le même que pour le premier cas :

1° *allez | lė r(e)conduire chez lui*
ah! tu | tė r(e)pens maintenant
tu | tė r(e)poses beaucoup
elle est toujours à | sė r(e)garder
on ne peut pas | sė r(e)tourner
tu n'auras pas le temps | dė r(e)commencer
un style plein | dė r(e)dondances
c'est le moment | dė r(e)chausser les pommes de terrė
on ne peut pas | sė r(e)cueillir dans cette église
expulsons | lė r(e)belle
il faudra | lė r(e)boiser complètement
l'ouragan a enlevé | lė r(e)bord du pont
on ne doit jamais | sė r(e)buter
est-ce qu'on | tė r(e)dėmande ce qu'on t'a donné
on ne peut pas | lė r(e)tėnir
comment peux-tu | lė r(e)jėter
ce n'était pas à lui | dė r(e)lėver le gant
el(le) sė r(e)garde dans la glace
el(le) sė r(e)commande par ses antécédents
il secoua la tête en sign(e) dė r(e)fus
son nom n(e) mė r(e)vient pas
la tour | sė r(e)flète dans la rivière
on vient de fair(e) lė r(e)censement
el(le) nė r(e)vient pas de son étonnement
je voudrais | lė r(e)dėv(e)nir
le rest(e) nė | tė r(e)garde pas
si tu crois quė j(e) mė r(e)pens

2° Dans le second cas, à savoir quand l'*r*- se trouve immédiatement après un mot finissant par voyelle ferme + consonne, l'-*ė*- se place entre l'*r*- et la consonne qui le suit, c'est-à-dire que la loi générale des trois consonnes l'emporte sur la loi particulière à l'*r*- initial. Elle l'emporte parce qu'elle est secondée par une autre loi propre au français de la bonne conversation : *on évite par tous les moyens possibles de terminer par un -ė- un mot contenant au moins une voyelle ferme.* Nous aurons à revenir plus loin sur cette loi. Voici quelques exemples de ce second cas :

la rent(e) rėmonte
c'est un(e) rėfonte complète
el(le) rėjimbe
c'est une bon(ne) rėcette
il a eu un(e) rėchute
cette dam(e) rėçoit le mardi
une mauvais(e) rėconstitution
il faut beaucoup de patience pour | rėcueillir tous les faits
il fallait le voir | rėbondir
il voulait me fair(e) rėbrousser chemin
un(e) rėt(e)nue
je lui paye un(e) rėd(e)vance annuelle
quand pourra-t-el(le) rėv(e)nir?

Le principal intérêt de ce second cas, c'est qu'il nous permet de pénétrer avec précision la nature des groupes figés. Il nous montre que l'*-ė-* d'un groupe figé est devenu une voyelle ferme et que des groupes tels que : *jė n(e)*, *tė l(e)*, *dė n(e)* sont, pour la loi des trois consonnes, l'équivalent d'un mot comme *seul* par exemple (en écriture phonétique *sœl*) :

tu croyais qu(e) jė n(e) rėgarderais pas
je crois quė j(e) rėgretterai toujours
el(le) nė tė l(e) rėd(e)mande pas
nous n(e) tė l(e) rėprochons pas
parc(e)quė jė l(e) rėvois toujours avec plaisir
il n'y a plus quė l(e) rėbut
il ne me rest(e) quė l(e) rėgret
il fut surpris dė n(e) rėc(e)voir ni l'un ni l'autre

Il peut pourtant y avoir fluctuation pour quelques groupes figés qui sont moins étroitement unis; nous les avons déjà signalés. La loi de l'*r-* initial peut l'emporter :

si tu crois qu(e) lė r(e)vėnu de mes terres
elle ne me lais(se) quė lė r(e)pentir

Remarque. — Il y a un troisième cas que nous ne ferons qu'indiquer parce qu'il a peu d'importance. Quand l'*r-* vient immédiatement après la voyelle ferme, il n'est pas séparé par un *-ė-* de la consonne qui le suit. Cette loi vaut à la fois pour notre patois :

ò s cė t vė r|pèči?

pour le parler populaire de Paris :

veux-tu r(e)partir?

et pour le français :

veux-tu r(e)venir?
son pourvoi sera r(e)jeté
la r(e)tenue
ce sont des choses qu'on ne doit pas r(e)demander.
combien r(e)cevez-vous d'appointements?
je voudrais r(e)dev(e)nir jeune

Ce troisième cas peut être considéré comme une application pure et simple de la loi des trois consonnes.

Mais il est en même temps conforme à la conclusion générale de cette étude sur l'*r*- initial : l'*r*- *initial ne se sépare pas de la consonne qui le suit, si ce n'est par la coupe des syllabes, et la voyelle d'appui se place avant lui.* Cette loi ne souffre d'infraction qu'en français et dans une seule position (cf. *supra*, *Français*, 2°). C'est qu'elle repose sur un phénomène physiologique, et il faut certainement rapprocher du traitement de l'*r*- initial dans les trois langues modernes où nous venons de l'étudier, le traitement de l'*r*- voyelle initial dans les langues anciennes. Le groupe hellénique, pour ne citer que celui-là, qui représente l'-*r*- voyelle indo-européen tantôt par voyelle + *r*, tantôt par *r* + voyelle, le rend toujours par voyelle + *r* quand il est initial :

ἄρκτο-ς = sk. *ṛ́kṣa-s*, — zd. *erᵉxšō*, — armén. *arǰ*, — lat. *ursus*
ἄρσην, ἄρρην, cf. sk. *ṛṣabhás*
ἄρνυμαι, cf. sk. *ṛṇómi*
et de même l'-*r*- voyelle long :
ὀρθός = **ṝdhu̯ós*, — sk. *ūrdhvás*, — lat. *arduos*

GROUPES INSÉPARABLES.

Les groupes consonantiques, qui déjà en roman n'étaient séparés par aucune voyelle, n'admettent aucune intercalation d'-*é* sous le coup de la loi des trois consonnes. Il en faut distinguer plusieurs catégories :

I. Groupes composés de consonne + *r* ou *l*.

A. *Initiaux ou intérieurs*[1]. — Ces groupes sont traités comme deux consonnes lorsqu'ils se trouvent après une voyelle et comme une seule lorsqu'ils se trouvent après une consonne :

c'est un grédin
il n'y a pas d(e) grand tableau

Si, dans le premier cas, le groupe *-gr-* valait une seule consonne, on aurait : **un gr(e)din;* si, dans le second cas, il valait deux consonnes, on aurait : **il n'y pas dé grand tableau* (car les deux consonnes étant inséperables leur effet serait régressif).

Il en résulte que ces groupes devront forcément être suivis d'une voyelle (qui sera un *-é-* comme dans l'exemple : *c'est un grédin*, si le mot ne présente pas de voyelle ferme à cette place), mais qu'ils ne peuvent exercer aucune influence sur la répartition des *-é-* dans la partie de la phrase qui les précède. Si les consonnes qui les précèdent amènent devant eux, d'après une des lois exposées plus haut, un *-é-*, ils vaudront deux consonnes; si elles n'en amènent pas, ils n'en vaudront qu'une.

Il nous suffira donc de ranger sans autre explication quelques exemples dans le cadre tracé plus haut, comme si ces groupes ne valaient qu'une consonne :

Premier type. — Deux consonnes.

α. Patois :

èn | grēd fòn
ōbrèsī è lè grōs | brèsī
grülā d| fra
è n i̯ è pè d| brüsi̯u

β. Français :

un(e) grande femme
un(e) planche
il n'a pas d(e) blessure
une sueur | froide
c'est l(e) prĕmier
c'est l(e) fleuret qui s'est brisé

[1] Initiaux ou intérieurs dans le mot dont ils font partie.

Deuxième type. — Trois consonnes.

α. Patois :

i grülāv | dė fra
è mĕcāv | lu prėmī cŏ
i čĕpūv | lu grĕ trucò

β. Français :

je n'ai pas d(e) sėcret
j'achèterai un(e) lėvrette
le cristal | lė plus pur

Troisième type. — Plus de trois consonnes.

α. Patois :

s ŏ stė fòn | cė t | praįīv dė vni
c ŏ s | cė t | prŏ?

β. Français :

el(le) nė m(e) blāmera pas

Groupes figés.

le second vaut mieux quė l(e) prėmier
dis-lui qu(e) jė l(e) prie de venir tout de suite
ne crois pas quė j(e) tė blâme
tu pens(es) quė jė n(e) blâme pas ces gens-là

Remarque 1. — Il est bon de noter qu'en patois quelques groupes secondaires composés de labiale + *l* (nous avons vu qu'il ne peut pas en exister de primaires) sont devenus inséparables, ce qui prouve avec une certitude absolue que la chute de l'*-ė-* entre deux consonnes est antérieure à la palatalisation de *-l-* après labiale (cf. d'ailleurs *infra*, *Chronologie*) :

dė blūš — ėn blūš
mę blŏd — ėn blŏd

Il n'y a toutefois que trois ou quatre mots pour lesquels il en soit ainsi. Dans les autres le groupe est resté séparable :

lè flīr — èn fėlīr

Remarque 2. — Quant à la présence de l'-*é*- après ces groupes, qui est constante comme nous le disions plus haut, il n'y a pas lieu d'y insister puisque c'est toujours le même cas. Nous nous contenterons d'en citer encore quelques exemples :

α. Patois :

dė frėmi	*lu prėmī*
i rōtrėrā	*ī librėcī*

β. Français :

un prėmier prix	*je montrerai*
je rentrėrai	*je sablėrai*
je sabrėrais	*mercrėdi*
ventrėdieu	*il frėdonne*
ventrėbleu	*une entrėprise*

Dans ces deux derniers exemples, le second groupe -*bl*- et -*pr*- n'a aucune influence sur la présence de l'-*é*-.

B. *Intérieurs après un* r- *initial.* — Ces groupes ne peuvent de nouveau exercer aucune influence sur la répartition des -*é*- devant eux. Nous nous bornerons donc encore à citer quelques exemples suivant le cadre que nous avons tracé plus haut pour l'*r*- initial :

1° *tu tė r(e)croquevilles*
on met à profit lė r(e)flux de l'océan
ne laisse pas ton dîner sė r(e)froidir
el(le) sė r(e)tourne à tout moment

2° *je n'ai jamais vu un pareil rėflet*
une nouvel(le) rėcrue
un(e) rėprésentation

3° *le dîner s'est r(e)froidi en t'attendant*
il reproduit tous les r(e)flets de lumière

II. Groupes inséparables composés de consonne + i̯.

1° *Consonne non liquide* + i̯.

Pour ce qui est de la *loi des trois consonnes*, ces groupes équivalent à une consonne unique[1] :

[1] La prononciation de la consonne qui précède le -i̯- n'est pourtant pas la même après consonne et après voyelle. Après consonne elle est explosive, après voyelle elle est au moins partiellement implosive.

il n'y a plus d(e) bi̯ère à la cave — nous mangeons à la bi̯ère
c'est l'opinion d(e) bi̯en des gens — c'est bi̯en
du drap à 15 francs la pi̯èce — un(e) pi̯èce de 5 francs
une entorse au pi̯ed gauche — un coup d(e) pi̯ed
est-ce que tu l(e) ti̯ens? — il y ti̯ent beaucoup.
il a étudié tout l(e) di̯alecte — c'est un petit di̯alecte
un(e) mi̯ette de pain — ramassez les mi̯ettes
on voyait des lueurs dans l(e) ci̯el — c'est un bien beau ci̯el
est-ce qu'el(le) vi̯ent? — est-ce que tu vi̯ens?
je ne prends jamais d(e) fi̯acre — il faut prendre un fi̯acre
c'était le grand si̯ècle — c'est fin d(e) si̯ècle

2° *Liquide* + *i̯*.

α. *r* + *i̯* compte pour deux consonnes et par conséquent se fait précéder de -*ė*- quand il vient après consonne :

ce ne sera ri̯en

mais :

je ne vous demandė ri̯en
je ne m'occupe plus dė ri̯en
il m'a fait cadeau d'un pauvrė ri̯en
nous aimėri̯ons mieux
nous sėri̯ons bien contents

Cette loi est si impérieuse qu'elle peut l'emporter sur certains groupes figés assez résistants :

je vous promets d(e) nė ri̯en dire

β *l* + *i̯*. Puisque -*ri̯*- n'est pas traité comme *consonne non liquide* + *i̯*, il est à prévoir que -*li̯*- présente aussi un traitement spécial différent de celui de *consonne non liquide* + *i̯* et en même temps de celui de -*ri̯*-, car -*l*- a moins de poids, si l'on peut s'exprimer ainsi, que -*r*-. Nous croyons pouvoir formuler ainsi le traitement de -*li̯*- : Après voyelle, -*li̯*- ne subit pas de modification pratiquement importante; après consonne, le -*i̯*- devient -*i*- voyelle :

la li̯aison est mauvaise
une mauvais(e) liaison

C'est d'après ce principe qu'on dit :

nous vouli̯ons — nous rouli̯ons, etc.

mais :

nous raclions — *nous sarclions*, etc.,
je *déliais* à côté de : *je dépliais*

Mais comme cette nuance est extrêmement délicate, on peut attendre toutes les fluctuations, et de fait la même personne prononce souvent le même exemple de deux manières différentes à quelque intervalle. Nous avons relevé entre autres :

un mauvais lieu
un(e) lieue
c'est un beau lièvre
il n'y a plus d(e) lièvres dans nos campagnes
} sans différence pratiquement importante

un lion — *un(e) lionne*
un lion — *un(e) lionne*

et même :

un lion — *un(e) lionne*

Remarque 1. — Toutes ces divergences s'expliquent aisément : elles reposent toutes sur ce fait que *-li-* prononcé normalement forme une somme d'éléments consonantiques plus considérable que celle qui peut commencer une syllabe.

Dans : *la liaison*, l'*-l-* appartient au moins partiellement au mot *la*.

Dans : *un(e) liaison*, il appartient tout entier à la syllabe qui le suit.

Dans : *un(e) lionne*, le groupe *-li-* est suffisamment atténué pour pouvoir tout entier commencer la syllabe : ce n'est plus en quelque sorte qu'un *-l-* mouillé.

Enfin dans : *un lion*, il y a une légère pose après *un*, de sorte que *-l-* retombe tout entier sur ce qui suit.

Remarque 2. — Ces observations nous expliquent toutes les fluctuations qu'éprouve la prononciation des mots où ce groupe *-li-* est précédé d'un *r-* initial (cf. *supra*, *R- initial*) :

un mauvais r(e)lieur (cf. *un(e) liaison*)
un mauvais rélieur — *une bel(le) réliure* (cf. *la liaison*)

(le groupe *-li-*, restant intact, agit comme deux consonnes et détermine la présence d'un *-é-* devant lui)

une bel(le) réliure (cf. *un lion*)

(l'-*i*- étant voyelle, nous retombons dans le cas de *r*- initial 2°, d'où la présence de l'-*é*-; la coupe des syllabes est après *ré*-).

Remarque 3. — Toutes ces lois concernant les groupes composés de consonne + *i̯* sont les mêmes en patois.

III. Consonne + *u̯*.

Les groupes composés de consonne + *u̯* ne comptent que pour une consonne.

1° Patois :

fār sè bzu̯òni̯ — è nè pè d bèzu̯òni̯
lè mu̯òč — èn mu̯òč
i n pè pè pēr dė mu̯òč

2° Français :

c'est à moi — ce n'est pas pour moi
aller en voiture — les petit(es) voitures
il y a mis deux doigts — il s'est pris l(e) doigt dans l'engrenage
c'est mon coiffeur — je n'ai pas d(e) coiffeur
un bien joli toit — l'orage a démoli l(e) toit
j'y passe toutes mes soirées — nous y avons passé une bon(ne) soirée

Remarque 1. — Dans ces exemples -*oi*- se traduirait en écriture phonétique -*u̯a*- avec un -*u̯*- consonne, dans tous les cas.

Remarque 2. — Les groupes composés de *liquide* + *u̯* font presque totalement défaut dans notre patois. En français nous n'avons pu saisir aucune différence de traitement entre -*lu̯*- après consonne et -*lu̯*- après voyelle :

c'est la loi — c'est un(e) loi insensée
c'est trop loin — on le voit d(e) loin
ça vous donnera des loisirs — je n'ai pas assez d(e) loisirs

Le groupe -*ru̯*- ne paraît pas présenter non plus de traitement spécial. D'ailleurs les exemples sont rares : à l'initiale il n'y a guère à étudier que le mot *roide* qui n'est presque plus usité au-

jourd'hui, le mot *roi* qui ne peut pas toujours être décisif, et les dérivés de ce dernier :

elle est roide — elle était tout(e) roide
savez-vous quel est l(e) roi qui a succédé à François Ier?
le princ(e) royal — de quel royaume parlez-vous?

Dans les exemples tels que :

il a une fierté dė roi — nous ne voulons plus dė roi

l'*-ė-* n'a sans doute pas d'autre origine que le besoin d'éviter l'homophonie avec le mot *droit*. Ce qui prouve d'ailleurs qu'après un *-r-* le *-ụ-* est extrêmement ténu, c'est qu'il admet avant lui dans la même syllabe, sans se modifier, un groupe inséparable composé de consonne + *r* :

jė n(e) crois pas
elle était déjà tout(e) froide

IV. — Groupes inséparables finaux.

A. *Patois*. — En patois les groupes finaux persistent intégralement et par conséquent sont suivis d'un *-ė-* :

l'ābrė d | lė möl
lu mātrė d ėcöl
i n vė pė pādrė s | cŏ si
ė vė cra bī pādrė tu lė cŏ
ė vė s tūdrė l | pī
ėn pārčė d | bū bŏ
lė fnėtrė d | lė čėbr ŏt

Le mot *cètr* « quatre » fait seul exception ; il perd sa liquide devant consonne :

cètr òm — cèt fòn

B. *Français*. — Tous les groupes finaux sont dominés par cette loi que nous avons déjà eu l'occasion de signaler : *On évite autant que possible de terminer par un -ė- un mot contenant au moins une voyelle ferme*. Le problème à résoudre est donc celui-ci : rattacher tout le groupe final à la voyelle qui le précède. Il faut distinguer trois catégories de groupes finaux :

1° Dans les groupes qui se composent de *consonne + liquide*, on atténue la liquide jusqu'à ce que le groupe tout entier puisse se rattacher à la voyelle qui le précède :

*il enf*l(*e*) *dė c*(*e*) *côté-ci*
*c'est une fièv*r(*e*) *rėbelle*
ta chambre est aussi sombr(*e*) *qu'un caveau*
*elle ne se mont*r(*e*) *pas à sa fenêtre*
*cette maison a besoin d'êt*r(*e*) *rėblanchie*
*il a la fièv*r(*e*) *scarlatine*
*je ne pourrai lui êt*r(*e*) *quė d'un faib*l(*e*) *sėcours*

Un groupe ainsi réduit est le maximum consonantique qui puisse terminer un mot, et il y a une réelle difficulté à atteindre exactement le point convenable; il en résulte deux nouveaux traitements, suivant que le sujet parlant reste en deçà de ce maximum ou au contraire le dépasse.

α. Dans le premier cas, la liquide disparaît totalement :

quat(*re*) *femmes*
un maît(*re*) *d'école*
je l'ai vu l'aut(*re*) *jour*
c'est l'aut(*re*) *cocher*
je le rencont(*re*) *tous les jours*
il m'est impossib(*le*) *dė r*(*e*)*vėnir demain*
as-tu lu l'artic(*le*) *du* Petit Journal?
il vous faudra prend(*re*) *l'express*
récitez vot(*re*) *leçon*
un triang(*le*) *rectangle*
on ne veut pas me rend(*re*) *ma place*
un chef-d'œuv(*re*) *dė stratégie*
vous allez voir cette joie quand son maît(*re*) *rėviendra*
il faut tend(*re*) *lė p*(*e*)*tit doigt*
une let(*tre*) *dė r*(*e*)*commandation*
je ne sais pas quand mon onc(*le*) *rėviendra*
c'est un obstac(*le*) *rėdoutable*
les ong(*les*) *rėviennent naturellement*
elle demande à êt(*re*) *rėfaite entièrement*

Remarque. — Ce traitement par suppression totale de la liquide est constant dans le parler populaire de Paris.

β. Dans le second cas, la liquide est prononcée pleinement et par conséquent suivie d'un *-é-* :

le cyc(le) dé la tablé ronde
ils étaient assis autour d'une tablé verte
nous avons ressenti une terriblé s(e)cousse

Ce cas est très rare dans le français de la bonne conversation; au contraire, dans un certain nombre de parlers dialectaux, c'est le traitement unique.

Remarque. — Il est à peine besoin de noter que devant voyelle ces groupes sont toujours prononcés intégralement :

quatr(e) hommes
prendr(e) une leçon
un maîtr(e) à chanter, etc.

2° Quand le groupe se composé de 2 consonnes + liquide, la liquide disparaît :

as-tu vu le spect(re) solaire?
le vent a renversé tous les arb(res) dé la promenade
les cerc(les) dé c(e) tonneau
tu vas te tord(re) lé pied

Quelquefois la liquide s'ébauche dans la bouche du sujet parlant qui peut en avoir conscience, mais le sujet écoutant ne l'entend pas.

3° Quand le groupe n'est pas terminé par une liquide, aucune consonne ne peut disparaître, mais le groupe peut s'atténuer :

il l'a plié en form(e) dé lettre
le rest(e) né té r(e)garde pas
je n'ai pas la forc(e) d'en dire davantage
je suis plus mort(e) qué vive
ça risqu(e) beaucoup de se casser
il ne me rest(e) qué l(e) régret
je cherch(e) lé s(e)cret de cette aventure
il nargu(e) lé spectateur
je vais à l'Arc dé Triomphe
décrire un arc dé cercle



Remarque 1. — Toute cette partie sur les groupes finaux n'a qu'une médiocre importance pour le sujet qui nous occupe spécialement. Mais elle mériterait une étude particulière. Il serait très utile d'établir avec précision ce que deviennent les différents groupes finaux dans telle ou telle position, quelle est la valeur relative des différentes consonnes dans chaque groupe, quels sont les fusions de consonnes ou les groupements secondaires qui peuvent se produire. Par exemple, lorsqu'un groupe finissant en dentale se trouve devant un mot commençant par une dentale, il y a fusion des deux dentales ou disparition de la première :

Ernest Daudet
il habite à l'ouest dé Paris
ou *à l'oues(t) dé Paris*

Une dentale suivie d'une sifflante s'unit à elle pour former le son du *-z-* allemand :

est-ce qu'il res|t(e) souvent chez lui?

Une dentale suivie d'une palatale forme avec elle une dento-palatale :

est-ce qu'il res|t(e) chez lui?

$(t + ch = \check{c})$, etc.

Remarque 2. — Dans le parler populaire, les groupes de 3° restent intacts et l'*-é-* les suit :

je suis plus morté qu(e) vive
l'arce d(e) triomphe
un arcé d(e) cercle
Ernesté R(e)nan
à l'ouesté d(e) Paris, etc.

V. — Groupes initiaux composés de s + consonne.

Ces groupes n'existent pas dans notre patois, mais ils y ont existé. Ils ont disparu en ancien français comme en patois, car tous ceux qui existent actuellement en français sont relativement récents ou appartiennent à des mots savants. La prononciation de ces groupes dans le français de la bonne conversation nous instruit sur la nature de l'*-s-*. L'*-s-* ne fait pas apparaître d'*-é-* devant lui, et, loin de s'atténuer, il augmente d'intensité au point

de se suffire à lui-même et de rendre un son qui n'est pas l'équivalent d'un son vocalique, mais est pourtant suffisant pour permettre le passage de la consonne qui le précède à celle qui le suit :

les promenad(es) scolaires
il n'a pas d(e) scrupules
j'en fais mon étud(e) spéciale
une répons(e) spirituelle
des couleurs splendides
je n'ai pas d(e) scabieuses dans mon jardin
un triang(le) scalène
il a l'air stupide
il n'y a pas d(e) station dans cette rue
c'est une bel(le) statue
il n'y a pas lieu d'êt(re) scandalisé
il a la fièv(re) scarlatine
il n'y a pas d(e) squelette plus décharné
il a obtenu le grand prix d(e) sculpture

Remarque. — Si le mot est particulièrement savant, la consonne qui précède l'-*s*- s'appuie néanmoins sur un -*é*- :

garder lé statu quo
il n'a plus dé spasmes
donne-moi lé scalpel

Dans ce cas l'-*s*- reprend sa valeur ordinaire.

Il en est de même si les consonnes qui le précèdent amènent un -*é*- devant lui de par la loi générale :

le deuxième tour | dé scrutin
il nargu(e) lé spectateur
ça manqu(e) dé spontanéité
un chef-d'œuvr(e) dé stratégie
je n'ai pas de goût pour | lé stoïcisme

Prononciation populaire. — Dans le parler populaire, la consonne qui précède l'-*s*- s'appuie toujours sur un -*é*-. Il n'y a d'ailleurs qu'un très petit nombre de ces mots qui soient populaires :

ne faites pas | dé s | candale
on lui fera un(e) és | tatue
une petit(e) és | tation

Remarque. — C'est cette prononciation populaire qui nous explique comment se sont formés les mots tels que : *échelle*, *écarlate*, etc.[1]. Ce n'est pas du type : *ne faites pas de scandale*, que ces formes ont pu sortir. La coupe des syllabes *pas* | *dé s*|*candale* ne permet pas d'admettre une évolution phonétique qui aurait amené le type : *pas d'échelle*, d'où *un*(*e*) *échelle*. Le *-d-* faisant partie de la syllabe *-dés-*, l'*-é-* était beaucoup plus étroitement lié au *-d-* qu'à l'*-s-* et ne pouvait pas s'en détacher.

C'est le type *un*(*e*) *éstation* qui a été le point de départ. Ici la coupe des syllabes est immédiatement avant l'*-é-* (cf. pour le même fait, *R- initial* 2°) et n'a pas besoin d'être modifiée.

Quant à l'évolution *és* + *consonne* > *é* + *consonne*, elle est d'autant plus facile à saisir que les mots des différentes époques nous présentent actuellement tous les intermédiaires :

1° *ès* + *consonne* > *ès* + *consonné*, cf. *espace*, *espèce*, *estomac*, etc., et populaire : *un*(*e*) *ès*|*quelette* (féminin);

2° L'*-s-* tombe en allongeant et fermant l'*-è-* : *ès* + *consonne* > *ē* + *consonne*. C'est l'état que présenté aujourd'hui notre patois : *èn ēčīl* « une échelle »;

3° En français l'*-é-* est redevenu bref, mais est resté fermé : *étroit*, *échelle*, *écarlate*, etc., parce qu'il est suivi de la coupe des syllabes. Le jour où l'on couperait *ét*|*roit* par exemple, l'*é-* s'ouvrirait.

Groupes à -s- intérieur.

Il n'y a pas lieu de distinguer ici des groupes séparables et des groupes inséparables : la prononciation ne les distingue pas.

1° *Français.* — L'*-s-* n'est séparé ni de la consonne qui le précède ni de celle qui le suit :

faire ecsprès
prendre l'ecspress
c'est parsqu'elle est aveugle
tu as tort de t'opstiner
tu vas te faire ecsclure
Saint-Pétersbourg, *Phalsbourg*, etc.

[1] Nous n'oublions pas que l'*é* a commencé à apparaître dans ces mots dès en latin vulgaire, et nous n'avons pas ici d'autre intention que d'expliquer par des faits modernes ce qui s'est passé anciennement.

est-ce que tu n(*e*) s(*e*)*ras pas bientôt prêt?*
je me demand(*e*) c(*e*) *qu'il en adviendra*
tu gaspill(*es*) c(*e*) *quė ton père a gagné*
tu demand(*es*) c(*e*) *quė c'est*

Ici encore l'-*s*- rend un son suffisant pour permettre le passage de la consonne qui le précède à celle qui le suit.

2° *Parler populaire.* — Cette prononciation intense de l'-*s*- étant inconnue au parler populaire, il en résulte le double traitement suivant :

α. Les mots couramment employés perdent la consonne qui précède l'-*s*- :

fair(*e*) *esprès*
prendre l'espress
pasque
esclure, etc.

β. Les mots savants ne perdent aucune consonne, mais prennent un -*é*- d'appui après l'-*s*- :

Saint-Pétersėbourg
Phalsėbourg
Wursėbourg, etc.

INITIALE.

Quand les consonnes susceptibles de tomber sous le coup de la loi des trois consonnes commencent la phrase, la détermination du premier *é* est soumise à des lois particulières.

I. *2 consonnes.*

1° La première est une continue. Elle n'est pas suivie de -*é*-, ce qui s'explique par ce fait qu'en sa qualité de continue elle peut avoir une sorte de son par elle-même. Le principe général reste donc vrai même dans ce cas :

j(*e*) *n'en sais rien*
c(*e*) *n'est pas de cela que je te parle*
j(*e*) *n'ai plus d'argent*
n(*e*) *faites pas de scandale*
j(*e*) *n'ai pas de goût pour la peinture*
c(*e*) *n'était pas à lui*

IMPRIMERIE NATIONALE.

j(e) t'écris ce qui est arrivé
j(e) vous remercie mille fois
j(e) l'ai vu dernièrement
j(e) voudrais bien que ça réussisse
v(e)nez nous voir demain
j(e) suis bien tranquille
j(e) cherche le secrèt de cette affaire
n(e) peux-tu donc pas venir?
j(e) finis ma lettre
j(e) veux bien
n(e) vois-tu rien là-bas
l(e) meilleur moyen, c'est...
j(e) m'en garderai bien
c(e) notaire n'est pas honnête
n(e) laisse pas tomber ton paquet
r(e)mettez-vous
r(e)tirez-vous
r(e)couvrez bien vite ce qui vous est dû
l(e) vrai moyen, c'est...
l(e) plus joli tableau que j'aie vu de ma vie
j(e) prends mon temps
l(e) plus beau de l'histoire, c'est...
(e) brode un tapis
n(e) blâme pas les malheureux
r(e)prenez votre blague à tabac

Remarque. — Si les deux consonnes sont la même continue répétée, l'-*é*- apparaît entre les deux :

cė sac est percé
nė néglige rien
lė luxe insensé qu'ils étalent...
jė joue au billard deux fois par semaine

Ce fait s'explique très simplement : s'il n'y a pas d'-*é*- entre les deux continues, on n'en entendra qu'une; elle pourra être un peu plus prolongée que s'il n'y en avait qu'une en réalité, mais la confusion sera facile; si je dis par exemple à quelqu'un :

j(e) joue au billard deux fois par semaine

il pourra se demander si je lui dis que c'est moi qui joue au

billard, etc., ou si je lui conseille de jouer au billard, etc., soit :

joue au billard deux fois par semaine

C'est donc uniquement le besoin de clarté qui amène cet *-é-*, et c'est ce qui nous explique que dans les mêmes conditions il n'apparaisse pas dans l'intérieur de la phrase :

ce n'est pas c(e) sac-là que je voulais

le commencement de la phrase nous indique suffisamment que la continue est double même si nous l'entendons simple. De même au commencement de la phrase l'*-é-* n'apparaîtra pas si cette phrase est une réponse immédiate à une question qui en détermine nettement la structure :

qu'est-ce que tu faisais donc au café? — J(e) jouais au billard

2° La première des deux consonnes est une momentanée. Comme elle ne peut pas avoir de son par elle-même, l'*-é-* apparaît :

qué dites-vous?
qué pensez-vous?
qué notez-vous?
té faut-il de l'argent?
té manque-t-il quelque chose?
qué m'importe l'opinion de la foule?
qué voulez-vous donc?
té trouves-tu bien?

Remarque. — Si la deuxième consonne est une spirante, l'*-é-* peut disparaître :

qu(e) voulez-vous qu'on y fasse?

Cette phrase commence alors par un groupe à peu près semblable à celui de la phrase :

prends ton parapluie

II. *Trois consonnes.*

1° La première est une continue :

α. La deuxième est aussi une continue : l'-*é*- apparaît entre les deux :

jė n(e) suis pas de semaine
jė n(e) vous demande pas de réponse
jė n(e) sais pas
jė n(e) peux pas
jė n(e) veux pas
jė n(e) crois pas
jė n(e) suis pas tranquille
jė n(e) finirai jamais
jė r(e)viendrai demain
nė m(e) laisseras-tu pas tranquille?
lė r(e)tour de la noce
dėv(e)nez plus modeste
jė m(e) tiens debout toute la journée
rėc(e)vez mes salutations
nė m(e) détourne pas de ce projet
jė l(e) rencontre tous les jours
lė l(e)ver du soleil
lė r(e)boisement sera long
lė r(e)flux laisse la plage à découvert
rėl(e)vez-vous
rėv(e)nez demain
jė m(e) suis levé de bonne heure
jė l(e) vois tous les jours
jė l(e) trouverai bien
jė l(e) savais déjà

Remarque. — C'est ici, comme nous l'avons indiqué plus haut, qu'ont pris naissance les groupes figés *jė n(e)*, *jė l(e)*.

β. La deuxième est une momentanée : l'-*é*- n'apparaît qu'entre la deuxième et la troisième :

j(e) tė dis la vérité
n(e) tė l'avais-je pas dit?
j(e) tė vois rarement
c(e) pėtit enfant va tomber
j(e) dėviens vieux
n(e) tė scandalise pas

Remarque. — Il peut y avoir quelques fluctuations, soit que α influe sur β, soit que β s'introduise dans le domaine de α.

2° La première est une momentanée : l'-*é*- la suit :

qué r(e)gardes-tu?
té r(e)trouves-tu?
qué d(e)mandez-vous?
qué t(e)nez-vous à la main?
té l(e) rappelles-tu?

III. *Plus de trois consonnes.*

Quand il y a plus de trois consonnes, le premier -*é*- est déterminé rigoureusement par les lois formulées sous II. *Trois consonnes*, et les autres -*é*- apparaissent après lui régulièrement de deux en deux consonnes suivant la loi générale, sauf pour les groupes figés que nous connaissons déjà :

1° α. *jé m(e) démande ce qu'il en adviendra*
jé n(e) té promets pas d'y aller
jé n(e) té dis pas non
lé r(e)vénu de mes terres
né l(e) régarde pas
jé n(e) réviendrai plus
jé m(e) lévais quand vous êtes arrivé
jé l(e) régrette amèrement
jé n(e) té l(e) dis pas
jé n(e) mé r(e)pose pas
jé n(e) mé r(e)buterai pas
jé n(e) té l(e) demande pas

Remarque. — *r*- initial :

j(e) mé r(e)pose
j(e) mé r(e)commande à toi
j(e) lé r(e)trouverai bien
j(e) lé r(e)déviendrais volontiers

β. *j(e) té l(e) dis sans détour*
j(e) té l(e) répète
c(e) qué j(e) veux
j(e) té l(e) donne à regret
c(e) qué j(e) démande, c'est...
c(e) qué j(e) té d(e)mande
n(e) té l(e) réd(e)mande-t-elle pas?
c(e) qué j(e) réd(e)manderais volontiers

c(e) quė jė n(e) t'ai pas dit, c'est que...
c(e) quė jė n(e) veux pas
c(e) quė jė n(e) tė d(e)mande pas
c(e) quė jė n(e) rėd(e)manderai jamais, c'est...

2° *quė n(e) vėniez-vous?*
tė l(e) dėmande-t-il?
quė r(e)dėmandez-vous?

Conclusion. — Notre patois et le parler populaire de Paris, comme on l'a vu, nous ont fourni, malgré leur pauvreté relative, des renseignements précieux pour l'interprétation même du français. En somme, cette loi, si compliquée qu'elle paraisse, est extrêmement simple et parfaitement constante. Tous les cas particuliers qui au premier abord pourraient faire croire à des dérogations, n'en sont que des applications modifiées par les circonstances. Même les groupes figés sont le produit de cette loi qu'ils semblent contredire.

Sans doute il peut y avoir quelques fluctuations : nous en avons signalé quelques-unes en passant; il y en a d'autres que nous avons négligées parce qu'elles n'ont aucune importance. Mais toutes les fluctuations s'expliquent aisément : elles résultent en général de la rencontre de deux lois ne pouvant agir qu'à l'exclusion l'une de l'autre, soit la loi générale et une loi particulière, soit deux lois particulières. C'est généralement la même loi qui l'emporte dans le même cas, mais il n'y a pas de règle absolue. Si je dis par exemple : *tu t(e) rėbiffes,* c'est la loi générale qui l'a emporté sur celle de l'*r-* initial; l'*r-* initial a été traité comme une consonne quelconque. Si je dis : *tu crois qu(e) lė r(e)vėnu de mes terres me permet...*, la loi de l'*r-* initial unie à la loi générale l'a emporté sur le groupe figé *quė l(e).*

Il peut arriver que le sujet parlant fasse une légère pause au milieu de sa phrase, laisse reprendre aux organes la position du repos; les premiers mots qui suivent l'arrêt tombent alors sous le coup des lois de l'initiale : c'est l'*initiale fictive.* — Ou bien le sujet parlant veut mettre en relief tel ou tel mot : ce mot prend alors une importance exagérée, il est en dehors de toute loi.

L'*h- aspiré.* — Le cas de la rencontre d'une consonne avec l'*h-* initial dit aspiré présente une véritable infraction à la loi : nous n'en avons encore rien dit. Sans faire ici, ce qui serait nous écarter de notre sujet, l'histoire de ce prétendu *h* aspiré qui se

prononce sans aspiration, ou plus exactement ne se prononce pas, nous mentionnerons quatre points qui sont relatifs à notre étude :

1° quand le mot qui précède l'*h* se termine étymologiquement par une consonne, la prononciation est rigoureusement la même que si l'*h* n'existait pas : *par hasard, le poil hérissé, un cheval hongre, avoir honte*, etc.;

2° quand le mot qui précède l'*h* est un monosyllabe du type consonne + *ė* caduc, l'*ė* persiste : *tu n'as pas dė honte, il en est lė héros;*

3° quand le mot qui précède l'*h* se termine par voyelle ferme + consonne + *ė* caduc, l'*ė* persiste encore : *unė halte, unė honte;*

4° pour certains mots la prononciation est flottante; l'*h* de certains autres agit ou reste sans effet suivant leur emploi; enfin, les renseignements qu'on trouve au sujet de l'*h* aspiré dans les dictionnaires les plus autorisés sont souvent contradictoires :

unė hernie, mais aussi *un(e) hernie;*
la hanse, mais *la ligu(e) hanséatique;*
le héros, mais *l'héroïne, le genr(e) héroïque;*
unė hachette, mais *Jeann(e) Hachette;*
lė hanneton, mais *des soucis d'hanneton* (Dictionnaire de l'Académie, 1878);
lė halo, la halotechnie, mais *un(e) hémiplégie, un(e) hémorragie;*
mordre à l'hameçon, mais *hameçonné, hamaux* avec l'*h* aspiré, d'après Littré;
haltère : l'Académie ne se prononce pas, mais Littré indique l'*h* comme aspiré; on dit pourtant *dėzaltèr* (des haltères);
la hiérarchie : l'Académie dit que l'*h* s'aspire, Littré dit non, tout en laissant entrevoir que le traitement est le même que si l'*h* était aspiré; mais ne dit-on pas *l'ordr(e) hiérarchique*, et d'autre part *lezhiéroglyphes, le styl(e) hiératique?*
la huitaine : l'Académie note que l'*h* s'aspire; on dit en effet *la huitaine*, mais *un(e) huitaine.*

On pourrait prolonger cette liste.

Les exemples cités au 2e cas violent la loi des deux consonnes, car si, au lieu de cet *h* qui ne possède ni son ni bruit, nous mettons une consonne véritable, nous dirons : *pas d(e) fonte, pas d(e) conte, pas d(e) règle*, etc.

Le 3e cas viole la même loi et, en outre, celle qui interdit à

un mot contenant au moins une voyelle ferme de se terminer par un -*é*-. De plus, si l'on compare ce 3e cas avec le 1er, on remarque une inconséquence relativement à la loi des trois consonnes, car nous avons vu qu'en français un mot comme *par* et un mot comme *une* sont traités exactement de même. Chacun sent très bien, sans s'en rendre compte avec précision, qu'il y a là certaines lois qui sont heurtées, car nous éprouvons tous une hésitation et une sorte de malaise lorsque nous sommes obligés de dire : *une longué halte*, *une grossé hache*, etc.

Enfin, le 4e cas, par ses contradictions, par la tendance qu'il montre à supprimer cet *h* aspiré, nous indique clairement que ce traitement tel qu'il existe aujourd'hui est devenu contraire au génie de notre langue. Cet *h* n'est d'ailleurs pas d'héritage latin, mais d'intrusion germanique, c'est-à-dire qu'il a été emprunté au groupe de langues dont le caractère diffère le plus de celui du français.

La conclusion qui résulte de tout cela n'est-elle pas qu'au lieu de retenir comme on le fait, par les grammaires, par les dictionnaires, par l'enseignement, cette anomalie ou plutôt cet ensemble d'anomalies, il faudrait travailler à les supprimer? Ce ne serait probablement pas une œuvre bien difficile : il suffirait peut-être de ne pas les soutenir pour qu'elles tombent d'elles mêmes. Y aurait-il beaucoup de mécontents? nous ne le pensons pas; même les conservateurs et les étymologistes ne pourraient pas trop se plaindre, car en supprimant l'*h* étymologique d'un certain nombre de mots germaniques, on écarterait aussi celui des mots latins que personne ne songe à défendre : *haut* (altum), *hurler* (ululare), *huppe* (upupa), etc.

La versification. — Un autre archaïsme dont le maintien n'est pas plus justifié, c'est le moule de nos vers français. On met en vers aujourd'hui les idées du XIXe siècle, avec les expressions du XIXe siècle, et le moule, la prononciation obligatoire date du XVIIe et du XVIe. Pourquoi tant de personnes en France ne peuvent-elles ni comprendre ni goûter la poésie française? c'est parce qu'elles y trouvent une langue qu'elles ne reconnaissent pas, qui en son temps a été parlée, a été celle de la prose comme celle de la poésie, mais qui maintenant n'est plus qu'un appareil vieilli, un vêtement du temps jadis qui fait contraste avec les idées qu'il habille. Prenons au hasard cent vers d'Alfred de Musset, celui des trois grands poètes de notre siècle dont la langue

se rapproche le plus du parler ordinaire, les cent premiers de *Rolla* par exemple : combien sont rigoureusement conformes à la loi des trois consonnes? seulement dix-neuf, c'est-à-dire à peine deux sur dix[1]. Loin de nous la pensée de rien reprocher aux autres : ils sont assez beaux pour être inattaquables, et d'ailleurs ils représentent déjà le passé. Mais puisque tout évolue, puisque tout marche d'un pas lent mais certain, tout ce qui reste en arrière est destiné à périr de mort violente. Pour sauver notre poésie française, il faut la renouveler, il faut qu'elle soit de son temps comme les idées qu'elle exprime. Ce n'est pas aux sources taries du passé qu'on la rajeunira, ce n'est pas en compliquant à l'infini les petites règles mécaniques relatives aux coupes ou à la rime, ou en lui faisant exprimer des pensées inintelligibles, c'est en la rendant vivante, en lui faisant parler la langue de son siècle. Qu'un versificateur vulgaire se mette à appliquer la loi des trois consonnes, son œuvre aura grand'chance de tomber sous le ridicule. Mais vienne un grand poète, il y trouvera une richesse et une variété de rythme inconnue à ses devanciers; il pourra même parfois, pourvu que ce soit à propos, violer la loi, et du heurt résultant de cette infraction faire jaillir les plus puissants effets.

Chronologie. — La loi des trois consonnes, disions-nous, n'existait pas au moment où s'est formée la poésie française telle qu'elle est aujourd'hui; en effet, c'est une loi récente. Le français ne peut guère nous fournir de renseignements propres à en déterminer la date, mais notre patois nous donne des faits précis, desquels on peut même tirer quelques indices pour le français.

De nombreuses classes de mots donnent des indications pour la date de la chute de l'*-é-* en patois; nous ne citerons que les plus importantes :

1° Des mots comme *èšlòt* = **èsčèlòt* à côté de *èčīl*, et *žnèl* à côté de *ğénèl* montrent que la chute de l'*-é-* est postérieure au changement de *-c-* en *-č-* et de *-g-* en *-ğ-* devant *-a-*.

2° Des mots comme *èplā*, *blūš*, *ǒflā* montrent que la chute de

[1] Ce sont les vers 7, 15, 16, 17, 20, 22, 43, 45, 60, 64, 66, 71, 73, 75, 76, 80, 86, 91, 93.

l'-*é*- est postérieure aux changements : *pl* > *pi̯*, *bl* > *bi̯*, *fl* > *š*, c'est-à-dire à toute palatalisation de -*l*- après labiale et à plus forte raison à toute palatalisation de -*l*- après palatale. (Cf. *supra*, Groupes composés de palatale ou labiale + *l*, *Chronologie*.)

Paris, juin 1891.

Maurice Grammont.

(*A suivre.*)

Allemand *schröpfen* «poser des ventouses».

On ne saurait assez protester contre cette habitude d'inventer des racines, dites indo-germaniques ou simplement germaniques, pour expliquer des mots dont on néglige de rechercher l'origine par la filière et par l'histoire. Cette habitude est particulièrement accusée dans le Dictionnaire, d'ailleurs si utile, de Kluge.

S'agit-il, par exemple, d'expliquer en allemand moderne un verbe *schröpfen* «poser des ventouses», qui se retrouve en moyen haut-allemand sous la forme *schrepfen* ou *schreffen?* Pour en rendre compte, Kluge suppose une racine germanique *skrapjan* «racler, faire des incisions», dont il avoue cependant qu'il n'y a pas d'exemple, et une racine indo-germanique *skrap*, à laquelle il se demande si l'on ne pourrait pas rattacher aussi l'adjectif *scharf*.

Comme tant d'autres termes de médecine, ce mot vient du latin, qui lui-même l'a tiré du grec : il s'agit du latin *scarificare*, lequel, au moyen âge, s'est contracté en *scarifare*. Au sujet de l'*f* devenu *pf*, rapprocher *offero* = *opfern*. Michel Bréal.

Coucher.

On constate ordinairement, sans en rechercher la cause, la curieuse restriction de *collocare* au sens de *coucher* [1]. Il me paraît possible de tracer avec plus de précision la filière sémantique. *In lecto collocare* est le terme technique qui désigne l'acte de dresser le mort sur le lit de parade où on l'expose aux regards avant de l'inhumer. La suppression du déterminant *in lecto* répond dès lors à un principe sémantique posé par Darmesteter [2], et quelque plaisantin macabre aura imaginé le premier de dire *se collocare* pour se «mettre au lit». V. Henry.

[1] A. Darmesteter, *Vie des mots*, p. 173.
[2] *Ibid.*, p. 57 sq.

LE GOUNA INVERSE.

1. — D'après la grammaire hindoue, on obtient le gouna ou premier renforcement vocalique en plaçant un *a* bref devant la voyelle à renforcer. La quantité de la voyelle primitive ne change rien au résultat, qui est, par conséquent, *ai* de *i* ou *ī*, *au* de *u* ou *ū*, *ar* de *ṛ* ou *ṝ*. Mais, dans un certain nombre de cas, on voit apparaître, à côté ou à la place des diphtongues *ai*, *au*, *ar*, les groupes inverses, à savoir *ya*, *va*, *ra*, et cela précisément dans les mêmes conditions qui produisent le gouna régulier. J'ai réuni les exemples suivants, et je vais commencer par la liquide, vu que c'est chez elle que le phénomène en question se montre le plus clairement.

2. — *a*. Comparaison :

Quand le comparatif et le superlatif sont formés à l'aide des suffixes *īyas* et *iṣṭha*, la voyelle radicale du positif doit être gounifiée. Exemples : *bṛhát*, *bárhiṣṭha*; *gurú*, forme qui est sortie, d'après la théorie ingénieuse de M. de Saussure (*Syst.*, 267), de **gṝú*, *gárīyas*, *gáriṣṭha*. Or nous trouvons *ra* au lieu de *ar* dans les cas suivants : *kṛçá*, *kráçīyas*; *pṛthú*, *práthīyas*, *práthiṣṭha*; *mṛdú*, *mrádīyas*; *kṛdhú*, *krádhīyas*, *krádhiṣṭha*; *dṛḍhá*, *dráḍhiṣṭha*; *bhṛça*, *bhraçīyas*; *tṛprá*, *trápīyas*. *Ṛjú* fait à volonté *ṛ́jīyas*, *ṛ́jiṣṭha* ou *rájīyas*, *rájiṣṭha*, tandis que *kṛṣṇá* n'a que *kṛṣṇīyas*, *kṛṣṇiṣṭha*. On peut y ajouter, sur l'autorité des grammairiens hindous, *parivṛḍha*, *parivraḍhīyas*.

b. Devant les suffixes *tum*, *tavya*, *tṛ* :

Les formes *kártum*, *kartávya* ou *kartavyà*, *kartṛ́* tirées de la racine *kṛ*, ainsi que *tartum*, *tarītum*, *dártṛ* venant de *tṝ* et *dṝ* montrent que ces suffixes exigent le gouna de la voyelle radicale. Or les deux racines *dṛç* et *sṛj* font *dráṣṭum*, *draṣṭavya*, *dráṣṭṛ*, *sráṣṭum*. De plus, les racines *kṛṣ*, *tṛp*, *dṛp*, *mṛç*, *sṛp*, *spṛç* ont à volonté *ar* ou *ra*, par exemple, *karṣṭum*, *kraṣṭum*, *tarptṛ*, *traptṛ*.

c. Futur :

Devant le suffixe *sya*, les voyelles susceptibles de gouna sont

renforcées. De *kr̥* on fait *kariṣyáti*, de *tr̥̄*, *tarīṣyati*. Les racines citées tout à l'heure se comportent de la même manière que dans le cas *b*, c'est-à-dire *dr̥ç* et *sr̥j* font *drakṣyáti*, *srakṣyati*, tandis que les six autres prennent *ar* ou *ra*, par exemple *karkṣyati*, *krakṣyáti*; *tarpsyati*, *tarpiṣyati*, *trapsyati*.

d. Devant le suffixe *tha* du parfait :

Le gouna de la voyelle radicale est de rigueur, comme on le voit par *cakártha* de *kr̥*. Les huit racines dont nous venons de parler font à volonté *ar* et *ra*; par exemple *dadarçitha*, *dadraṣṭha*; *sasarjitha*, *sasarktha*, *sasraṣṭha*; *tatárptha*, *tatarpitha*, *tatráptha*.

e. Intensif :

Avec le gouna régulier on trouve *carīkarṣṭi*, *tarītarpti*, *parīsparṣṭi*, *varīvartti*, avec le gouna inverse *carīkraṣṭi*, *tarītrapti*, *parīspraṣṭi*.

f. Dérivation :

Les verbes dénominatifs qui ont pour base un adjectif à la voyelle *r̥* montrent *ra*; ainsi l'on a *kraçáyati* de *kr̥çá*, *trapáyati* de *tr̥prá*. (Voir Benfey, *Or. u. Occ.*, III, 76.) Noms : *tradá* de *tr̥d*; *brahmán* ou *bráhman* de *br̥h*; *mrakṣá* ou *mr̥kṣá* de *mr̥ç*; *vrajá* de *vr̥j*; *vráta* ou *vratá* de *vr̥* (ou *vr̥t* d'après Whitney, *Roots*). *Vlag* est probablement apparenté à *vr̥j*. (Pischel u. Geldner, *Ved. St.*, 140.)

Quant à *rátha* et *krátu*, il est bien évident qu'ils se rattachent aux racines *r̥* et *kr̥*; mais la question est de savoir si l'*a* fait partie du suffixe. En effet, l'*Uṇādisūtra* (I, 78) trouve dans le dernier mot le suffixe *atu*.

M. Whitney, dans ses *Roots*, tire aussi *ráji* «ligne» et *irajyú* de la racine *r̥j*; mais, avant de nous prévaloir de ces formes, il nous faut nous expliquer sur l'origine de la voyelle initiale de *irajyú* et *irajyati*. M. Bartholomæ (*Ar. F.*, II, 93) voit dans l'*i* de cette forme, ainsi que de *iradhanta* et *irasyati*, une sorte de redoublement attique, et prétend que *ra* est sorti de *r̥r̥*. Abstraction faite des difficultés intrinsèques auxquelles vient se heurter cette hypothèse (*nirr̥ti*, qui appartient au plus ancien fonds de la langue, a maintenu intact le groupe *r̥r̥*; puis est-il probable que les verbes en *asyati* aient amené le changement de la sifflante cérébrale de **irr̥ṣyati* en dentale?), il est impossible d'expliquer de cette façon *iyakṣ*, *inakṣ*, *iṣkr̥ta* et *iṣkr̥ti*. Je ne peux voir dans l'*i* de toutes ces formes que le doublet de la préposition **is* (slave *izŭ*, lith. *iš*), sur l'origine de laquelle j'ai publié un article dans l'*Archiv f. slav. Phil.*, VIII, 395 et suiv. (Voir aussi Olshausen *K. Z.*, XXVI, 558.) En tenant compte d'une observation faite par M. Jagić, je crois maintenant que déjà la langue mère avait développé les doublets

i et *is*, *ni* et *nis*, etc.[1]. Les trois formes *iraj*, *iradh*, *iras* s'ajoutent donc à la série des mots tirés par le gouna inverse des racines *ṛj*, *ṛdh*, *īrṣ* (*ṝṣ); il y a aussi avec le gouna régulier *arj*, *ardh*, *arṣ*.

g. Formes isolées :

A côté de *adarçiṣata* on trouve *adrakṣata;* à côté de *darçiṣīṣṭa*, *drakṣīṣṭa*. *Prakṣé* est rattaché par Grassmann à la racine *pṛkṣ* (ou *prakṣ*). *Graha* « maison » à côté de *gṛhá; krami* à côté de *kṛ́mi* ou *krími; drahyát*, expliqué généralement comme participe de la racine *dṛh*.

3. — La grammaire hindoue ne connaît pas le gouna inverse. Voici les règles qu'elle donne pour expliquer les rapports qui existent entre *ra* et *ṛ*. *Ra* se substitue à *ṛ*, dit Pāṇini (VI, 4, 161) dans les formes telles que *práthīyas*, *práthiṣṭha :* dans les racines *dṛç*, *sṛj*, *tṛp*, etc., il nous faut faire l'intercalation d'un *a* après la semi-voyelle, qui se change alors en *r*, dit le même grammairien. (VI, 1, 58, 59.) D'autre part, l'*Uṇādisūtra* (IV, 145) nous apprend que le *ra* de *brahman* se substitue au *ṛ* de la racine *bṛh*. Voilà pour les formes, pour lesquelles les grammairiens admettent des racines à *ṛ*.

Mais il y a toute une série de mots dans lesquels le *ra* est plus persistant que dans les exemples allégués ci-dessus, et il aurait été oiseux, sinon impossible, de déterminer à l'aide de règles dans quel cas ils prenaient *ra* à la place du gouna régulier. Les grammairiens n'hésitaient donc pas à trancher la difficulté d'une manière radicale en admettant des doublets de racines. C'est pourquoi nous trouvons dans le dhātupāṭha *kṛp*, *krap; dhṛj*, *dhraj; pṛth*, *prath; bhṛkṣ*, *bhrakṣ; bhṛjj*, *bhrajj; mṛd*, *mrad; mṛkṣ*, *mrakṣ*. Les formes telles que *akrapiṣṭa*, *cakrape* en regard du présent *kṛ́pate; mradate* en regard de *mṛdnāti; mrakṣati* en regard de *mṛkṣati* devenaient ainsi des dérivés tout réguliers.

Enfin, comme troisième mode d'explication, les grammairiens supposaient des racines à *ra*, dont les formes à *ṛ* se dérivaient en vertu du processus dit *samprasāraṇa*, qui consiste dans la « vocalisation » de la semi-voyelle avec suppression de la voyelle suivante. C'est de cette manière que Pāṇini (VI, 1, 16) rend compte des formes à *ṛ*, dérivées des « racines » *grah*, *prach*, *bhrajj* et *vraçc*. Pour *bhrajj* il était en outre nécessaire de donner une règle spéciale, les formes *bharṣṭṛ* à côté de *bhraṣṭṛ*, *bharkṣyati* à côté de

[1] L'opinion des grammairiens hindous, qui expliquent *iṣkṛ* par *niṣkṛ* en admettant le retranchement du *n* (*Vāj. Prāt.*, V, 42), ne mérite pas d'être réfutée. Elle montre d'ailleurs qu'eux aussi voyaient dans l'élément en question une préposition. MM. Pischel et Geldner (*Ved. St.*, 17) admettent un *i* prosthétique, dont on conçoit difficilement la raison d'être devant une consonne simple.

bhrakṣyati, etc. ne pouvant se tirer de la racine *bhṛj*, vu que celle-ci est une racine dite *udātta*, et intercale, par conséquent, la voyelle *i* devant le suffixe *tṛ*, au futur, etc. (*bharjitṛ*, *bharjiṣyati*). En effet, Pāṇini (VI, 4, 47) nous apprend que *bhrajj* peut être remplacé par *bharjj* (*bharj*), règle des plus curieuses, vu qu'elle prouve que le grand grammairien se souciait peu d'expliquer d'une manière tout opposée les rapports de *bhrajj* et *bharj* d'un côté, et de *draç* et *darç* de l'autre côté.

Par un procédé plus compliqué, l'*Uṇādisūtra* (IV, 121) rend compte des deux formes collatérales *krími* et *kṛ́mi*, à côté desquelles nous trouvons aussi *krami*, en les rattachant toutes les deux à la racine *kram*. La première s'obtient en remplaçant l'*a* de la racine par *i*, la seconde par l'application du samprasāraṇa à la première[1]. *Bhṛ́mi* et *bhṛmí* à côté de *bhrami* est tiré de *bh ram* à l'aide du samprasāraṇa. (Uṇ., IV, 120.) Je note en outre *áçṛthita* appartenant à la racine *çrath*, *çṛmbhá*, de *çrambh*, *bhṛú* de *rabh*. La grammaire hindoue use donc de trois moyens principaux pour rendre compte des rapports qui existent entre *ṛ* et *ra*, à savoir :

A. *Ra* se substitue à *ar*.

B. Il y a des doublets à *ṛ* et *ra*[2].

C. *Ṛ* est sorti de *ra* par samprasāraṇa.

4. — Une explication tout autre en a été donnée en Europe par M. Benfey. (*Or. u. Occ.*, III, 28.) Il suppose la filière *ar*, *ara*, *ra*, et voit dans le second *a* de *ara* la voyelle dite *svarabhakti*. Pour *draṣṭum*, par exemple, on devrait admettre le développement historique sur sol indien de **darṣṭum*, **dardṣṭum*, *draṣṭum*. Cette hypothèse prête le flanc à la critique sur plusieurs points. Il est surprenant, pour ne pas dire inconcevable, que le type *ara* ne se soit pas conservé. La forme isolée *tarásantī* prouve tout au plus que *tras* pouvait remplir deux syllabes dans la métrique; mais nous ne savons pas si cet épel était une simple licence poétique ou reposait sur un fond historique. Encore un coup. Le slave montre une voyelle nasalisée à la place de *a* sanscrit : *tręsti*; est-ce là un indice qu'il nous faut supposer un antécédent **tṛns* ou **tṛṇs*, de sorte que l'*a* de *tras* est sorti d'un *n* voyelle, et n'a rien à faire avec les phénomènes qui nous occupent?

Les preuves que M. Benfey tire des voyelles euphoniques en zend et en grec ne sont pas plus solides, car ces voyelles n'ont pas

[1] D'après Pāṇini (V, 2, 55), *tṛtīya* est issu de *tri* par *samprasāraṇa* du *r*, ce qui entraîne la chute de la voyelle suivante.

[2] M. Bartholomæ suppose de même des formes collatérales *ratus*, *ṛtus* (*Z. M. G.*, XLII, 154).

réussi à évincer la voyelle légitime qui se trouvait de l'autre côté de la liquide. Quant au zend, la svarabhakti est si faible qu'elle ne compte pas dans la métrique. En outre, elle n'apparaît ni dans la transcription des langues étrangères (*ἄρξιφος*, *erezifya*; *Ἰνταφέρνης*, *viñdaqarena*), ni dans les langues modernes (*çareta*, np. *sard*; *bareçman*, *barsum*; *meregha*, *murgh*; *tareç*, *tarsīdan*). La question de savoir quelle était la forme véritable des racines iraniennes est d'ailleurs des plus embarrassantes. M. Justi a mis dans son dictionnaire les « racines » *garew*, *tareç*, *pareç*, tandis que M. Bartholomæ (*Verbe iranien*, 100, 120) nous laisse le choix entre *garb* et *grab*, *tars* et *thras*, *pars* et *fras*. Dans les verbes persans, *giriftan*, *giristan*, *biristan* (Hübschmann, *K. Z.*, XXIV, 406, n. 3), c'est, selon toute probabilité, la première voyelle qui est adventice, comme dans *sirišk*, répondant au zend *çraçka*, en dépit de la forme *caraçka*.

Les choses ne sont pas plus claires en grec; mais il paraît impossible d'expliquer l'échange de *βροτός* — *μορτός*, *δρατός* — *δαρτός*, *κραδίη* — *καρδία* par un type intermédiaire contenant *ορο*, *αρα*. Quant à *ρα*, il faut d'abord écarter les exemples dans lesquels *ρα* représente l'*r* voyelle indo-européen, et il n'est pas facile d'en faire le compte exact. Ainsi *κραδίη* représente-t-il un primitif **krd* (slave *srŭdce*) ou **kred*, **krod* (scr. *çrad*) changé en *κραδ-*, comme *τρέπω* en *τράπω*? *Ἔδραμον* peut-il être assimilé à *ἔτραπον*, ce dont doute M. de Saussure (*Syst.*, 46), et quel étage vocalique représente alors leur *ρα*?

De son côté, le *αρ* n'est-il autre chose que le continuateur légitime de l'*r* voyelle, ou peut-il remonter à son tour à un antécédent *ερ*, comparez *φέρω* et *φάρω*? Les formes *ὀρέγω*, *ὀλοφ-*, *κάλαθος*, auxquelles se réfère M. Benfey, ne peuvent pas être citées en faveur de sa thèse, vu que précisément le type à liquide suivie de voyelle fait défaut, de même que pour *παλάμη*, *ὠλένη*, etc. D'ailleurs, en grec aussi bien qu'en iranien, une voyelle svarabhakti se glisse entre une consonne et une liquide pendant le développement historique de la langue, par exemple, dans *γάλακτ-*, *μόλυβος*, *πέλεθρον* en regard de *πλέθρον*, de sorte qu'il reste à décider si *πέλεκυς* correspond lettre par lettre au scr. *paraçú*[1], forme de laquelle l'*Uṇādisūtra* (I, 34) tire, par suppression de l'*a*, *párçu*, ou s'il faut y appliquer la loi trouvée par M. Bréal (*Mém. Soc. Ling.*, V, 394), et déclarer le premier *ε* anaptyctique.

Le retranchement d'un *a* initial, à l'aide duquel M. Benfey tire *rajatá* d'un hypothétique **arajata*, identique à l'osque *aragetu*, a grand besoin d'être confirmé par des exemples sûrs (voir Curtius,

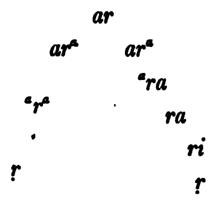
[1] Comp. *kalaça*, *κύλιξ*. *Bhuraj* (*πομφόλυξ*, Schmidt, *Voc.* II, 4) semble être formé comme *bhiṣaj*.



Grdz.[5], p. 32 et suiv.), et quant au russe *gólodŭ* en regard du paléoslave *gladŭ*, cité par le savant de Gœttingue, il faut se rappeler que l'*a* de la seconde forme est long. C'est donc à **drāṣṭum* et non pas à *draṣṭum* qu'on devrait s'attendre d'après cette analogie[1].

Je persiste donc à croire que les preuves que M. Benfey allègue en faveur de son hypothèse sont insuffisantes.

5. — Enfin, c'est le parallélisme de *ṛ* — *ra* d'un côté et de *i* — *ya*, *u* — *va* de l'autre côté[2] qui empêche absolument d'admettre un type intermédiaire *ara*. *Grah* fait au passif *gṛhyáte*, comme *yaj* et *vaç* font *ijyáte*, *ucyáte*. Si *grah* était sorti de **garah*, il en découlerait que *yaj* et *vac* eussent passé par **ayaj* et **avac*, qui, de leur côté, se seraient développés par svarabhakti de **aij*, **auc*. Mais il y a encore plus. Après avoir supposé la filière **garh*, **garah*, *grah*, M. Benfey se voit obligé, pour expliquer la forme faible *gṛh*, de recourir au même expédient que l'*Uṇādisūtra* emploie pour rendre compte des trois formes *krami*, *krimi*, *kṛmi* (voir plus haut). En effet, il dit (*l. c.*, p. 35) : «**jagrahús* s'affaiblit par l'influence de l'accent en **jagrihús*, puis *ri* se change en *ṛ*.» De la sorte nous obtenons la série **garh*, **garah*, *grah*, **grih*, *gṛh*. Mais le *ṛ* qui est en rapports directs avec *ar*, par exemple dans *sṛj* et *sarj*, est né d'une autre manière, lisons-nous à la page 33, à savoir : *sarj* devient **sar^a j*, **s^a r^a j*, et cette dernière forme n'est qu'une autre graphie de *sṛj*. On peut figurer ces deux développements dans le tableau suivant :



Il est d'autant plus surprenant que M. Benfey se soit arrêté à une telle théorie, qu'il signale lui-même dans le premier paragraphe de son travail les rapports identiques qui existent entre *ṛ* et *ra* d'un côté et entre *i* — *ya*, *u* — *va* de l'autre côté. Malheureusement il ne nous dit pas, en partant de *ai* et *au*, si *i* et *u* ont suivi les mêmes routes que *ṛ*. On voit que tout cela tient à ce que

[1] Peut-être n'est-il pas hors de propos de rappeler ici que la théorie de M. Schmidt, qui tire les groupes slaves *ra*, *la* du «plein-son» russe *oro*, *olo*, à l'instar de Benfey, a été combattue vivement par M. Jagié (*Arch. f. slav. Phil.*, I, 381 et suiv.).

[2] F. Müller, *Grundriss*, III, II, 447; Brugmann, *Grundriss*, I, 247.

M. Benfey regarde la forme «gounifiée» comme la forme primitive à l'inverse des grammairiens hindous qui parlaient généralement de la forme faible. Puisque c'est aussi l'opinion courante[1], et que nous ne partageons ni l'un, ni l'autre avis, il nous en faut dire quelques mots.

La racine, comme le dit M. F. Müller (*Grundriss*, III, II, p. 453), n'est qu'une abstraction qui n'a pas de vie réelle. C'est seulement par l'accent, qui décide de son étage vocalique, qu'elle devient un mot, qu'elle entre dans l'existence. Soit que l'on parte de *vid* et explique *vaid* par gouna, soit que l'on regarde la dernière forme comme primitive en tirant d'elle *vid* par la chute de l'*a*, on fait la même erreur que si l'on voulait expliquer en arabe l'impératif *uktub*[2], par la chute du premier *a* et par l'obscurcissement du second *a* du prétérit *katab*. Or *katab* n'est ni plus ni moins l'antécédent historique de *uktub*, que ne l'est *vid* par rapport à *vaid*, ou *vaid* par rapport à *vid*. *Vid* et *vaid* sont des formes collatérales, et ils ne sont pas, par conséquent, sortis l'un de l'autre par développement historique.

Qu'il me soit permis d'alléguer une analogie prise dans les sciences naturelles. L'eau est une combinaison d'hydrogène et d'oxygène, et selon la pression d'air ces deux éléments produisent ou l'eau à l'état liquide ou la vapeur. De la même manière la gutturale *K* et la liquide *R* se combinent, et selon l'accent on obtient ou *kr̥* ou *kar*. La formule chimique H_2O représente donc exactement ce qu'on doit nommer «racine» dans la science du langage, qui dans l'espèce n'est ni *kr̥* ni *kar*, formes réelles caractérisées par l'accent, mais qu'on pourrait figurer par *K-R*, comme on écrit كتب, c'est-à-dire K-T-B en arabe. Je me rallie donc tout à fait à M. F. Müller (*Grundriss*, III, II, p. 453) qui propose d'écrire *V-C*[3], *Y-J*, *SV-P* au lieu des «racines» hindoues *vac*, *yaj*, *svap*. D'ailleurs les grammairiens hindous, les grands maîtres des sciences grammaticales, ont enseigné la même doctrine que je viens d'exposer, et c'est à eux que je la dois. Le «dhātu» se distingue du «pada» par l'absence de suffixe, et si par hasard le «pada» est phonétiquement identique au «dhātu», le premier est néanmoins dérivé du second par le suffixe «kvip». Quant au «dhātu» *vid*, il est identique au «pada» *vid*, dernier membre d'un composé, par exemple dans *vedavid*, mais tiré du «dhātu» *vid* à l'aide du suffixe «kvip» ou zéro. Le «dhātu» est donc la véritable racine idéelle dans le sens que nous assignons au terme «racine», il ne fait pas partie du langage

[1] Voir F. de Saussure, *Syst.*, 124.

[2] Le premier *u* est prosthétique.

[3] Je me permets de changer la transcription employée par ce savant pour la rendre conforme à la mienne.

IMPRIMERIE NATIONALE.

parlé, et il n'a pas d'existence hors de la grammaire théorique. Il va sans dire que «dérivation» ne signifie pas «développement historique» aux yeux des grammairiens hindous, et que même en dérivant *veda* de *vid* à l'aide du gouna, ils n'entendent pas par là de nous faire assister à une évolution qui a eu lieu dans le temps. Il s'ensuit que la forme sous laquelle les racines apparaissent dans le dhātu-pāṭha ne représente pas une forme réelle du langage, quoique, naturellement, les cas soient rares où elle ne coïncide avec aucune (par exemple *do*, *so*) et où elle a été choisie telle par des considérations d'ordre pratique.

Dès lors on comprendra pourquoi je ne peux adhérer à la doctrine de la «nouvelle école», qui part toujours de la forme pleine des racines en expliquant les formes faibles par la chute de l'*a*, doctrine nettement précisée par M. de Saussure, qui dit (*Syst.*, p. 50) : «l'*a* tombe, voilà tout.» Non, l'*a* ne tombe pas; il ne pouvait pas tomber, parce qu'il n'y était pas auparavant. Dans l'esprit de celui qui parlait, il y avait un germe latent qui donna *kṛ* et *kar*, *grah* et *gṛh*, *vid* et *vaid*, *yaj* et *ij*, etc., selon les circonstances, tout en n'étant ni l'un ni l'autre.

6. — Après cette digression à laquelle nous avons été obligé pour réfuter la théorie de M. Benfey qui voit dans la forme hypothétique *grah*[1] des grammairiens hindous l'antécédent historique de *gṛh*, passons à l'examen des rapports entre *i-ya*, *u-va*, rapports qui, à cause de leur analogie avec ceux qui existent entre *ṛ* et *ra*, sont en eux-mêmes le plus fort argument contre la théorie de la svarabhakti.

Je peux citer les formes suivantes : védique, *myakṣ* (mimyákṣa, mimikṣur); *vyac*, *vicati; vyajana* à côté de *vījana*, éventail; *vyath* et *vithurá; vyadh*, *vidhyati*. La racine védique *bhyas* semble être un élargissement de *bhī*, comparez *bhīṣma*. Je n'ai pas réussi à me former une opinion sur les rapports historiques ou non des formes telles que *madrík* à côté de *madryàk; pratyac* et *nyac* faisant aux cas faibles *pratīc* et *nīc; dadhyaña* et *dahīca* les désinences *bhis*, *bhyas*, zend *bīs; bhyam* répondant au lat. *bei*, grec *φι*. Par contre, *dvīpa* ne peut être expliqué autrement que par la contraction de **dviapa;* à comparer encore *parīṅkhayātai* (*Ath.*, *V.* XVIII, 2, 58) avec *pariaṅkháyāte* (*Ṛg.*, *V.* X, 16, 7); mais que faire du nom. pl. védique *devís* en regard du classique *devyàs?* Sommes-nous là encore en présence d'une contraction qui contredit la chronologie des formes, ou sont-ce des formes collatérales? Malheureusement tout ce qui touche à la déclinaison des thèmes en

[1] La forme *grah* est hypothétique en tant qu'elle est racine. L'accent qu'elle reçoit comme telle est un accent purement artificiel.

ya est entouré de plus grosses difficultés, et c'est seulement sous bénéfice d'inventaire que je cite ici les formes *sāmagrī*, *vaicitrī*, appartenant, à ce qu'il paraît à des thèmes en *ya*.

Les exemples dans la série de l'*u* sont plus nombreux. Nous avons les racines : *ukṣ* et *vakṣ*, *uṣ* (véd. *ucchāti*) et *vas*, *ūh* et *vah*, *jur* et *jvar*[1], *tur* et *tvar*[1], *çuṣ* et *çvas*[1], *çulk* et *çvalk*[2]. Puis : *tvác* et *ātúc*, *dvará* et *dúr*, *dhvan* et *dhúni*, *vac* et *ucyáte*, *vaj* et *ugrá*, *vap* et *úpya* (*ūpya*), *vaç* et *uçánti*, *svap* et *suptá*, *svàr* et *sūra*, *svadhā* (nectar) et *sudhā*, *hvárate* et *juhuras*. M. Curtius (Et. No. 152) y ajoute *varg* et *ūrj*; M. Müsser (Int. Zeit. f. Spr. III, 18) *vabh* et *ubh*; M. Weber (Ep. i. ved. R. 29) *varvara*, crépu er *urvárā*, blés en herbes. Le thème *catur* (et **katūr*, voir de Saussure, *Syst.*, 210) alterne avec *catvar*, *urú* fait *várīyas*, *váriṣṭha*. En regard des thèmes faibles *çún* et *yūn*, nous avons les thèmes forts *çván* et *yúvan*.

Avec *maghavan* nous arrivons aux suffixes. La forme faible du suffixe *van* est *un*, qui, ajouté à *magha*, forme le thème *maghon*. On retrouve le même procédé en zend, où *ashavan* fait *ashaon* aux cas faibles, et *ashāum* au vocatif avec *ā* devant le suffixe, comme par exemple dans le sanscrit *açvāvat*, et *ātharvan*, *āthraom*.

Us est la forme faible du suffixe *vas* (*viduṣas*, *vidvas*) expliqué naturellement à l'aide du samprasāraṇa par Pāṇini, VI, 4, 131. Il faut reconnaître ce suffixe dans le vocatif *bhos*, c'est-à-dire *bhaus*, appartenant au thème *bha-vat*, qui est à distinguer du thème *bhav-at*, participe présent de la racine *bhū*, et dans lequel par conséquent le *v* appartient au thème. Sont formés de la même manière *bhagos* et *aghos*; thèmes *bhaga-vat*, *agha-vat*.

Les rapports de *párus* et *párvan*, de *dhánus* et *dhánvan*, ne font pas de doute.

Je cite en outre *bhāsurá* à côté de *bhāsvará*; *sthāvará*, zend *çtawra*, grec σταυρός; peut-être *çváçuras*, ἑκυρός, *socer* pour **svequer*, doivent-ils s'expliquer de la même manière.

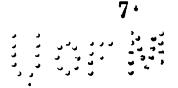
Dans le composé *par-ut*, nous rencontrons la forme faible du mot *sam-vat* (an).

A comparer les désinences verbales zendes *dūm* et *dhwem* en regard du sanscrit *dhvam*, et le pronom *tūm* avec le sanscrit *tvám*.

Il est plus difficile de savoir à quoi s'en tenir pour *pínvate* en regard du zend *pinaoiti*. M. Benfey (*loc. cit.*, p. 211) suppose le passage du thème en *u* à la conjugaison thématique en *a*. M. Delbrück (*Altind. Verbum*, 155) croit à une influence analogique de la troisième personne du pluriel (*pínvanti*). Une troisième explication qui se présente à l'esprit serait de prendre *pinau* et

[1] Whitney, *Roots*.
[2] Westergaard, *Radices*.

7.



pinva pour des formes gounifiées en sens droit et inverse par rapport à *pinŭ* (comp. *δείκνῡμι*, zend *kerenūishi*)[1].

Notons en outre la contraction de *ua* en *ū* dans *anūpa*.

Les phénomènes que nous venons d'observer pour *ṛ*, *i* et *u*, nous les retrouvons pour la nasale-voyelle. Ainsi le thème *pums* fait au vocatif *púmas* ou *púman*. Dans la conjugaison, c'est la septième classe verbale identique, d'après l'hypothèse ingénieuse de M. de Saussure[2], avec la neuvième qui oppose *na* des formes fortes à la nasale simple des formes faibles (*yunákti*, *yuñjmás*).

7. — La difficulté que nous venons d'éprouver en essayant d'expliquer *pinva* à l'aide du gouna inverse, se renouvelle chez quelques formes qui montrent *ra* à la place de *ṛ*. M. Benfey (*loc. cit.*, p. 200) voit dans *jāgrata* au lieu de *jāgṛta* le même passage de la conjugaison non thématique à la thématique, qu'il admet pour le thème *pinva*. Mais il est à noter que dans la prononciation vulgaire *ra* se substituait facilement à *ṛ*, de sorte qu'on trouve même *krata* à la place de *kṛta*, fait[3], dans les inscriptions, qui toutefois étaient écrites par des lettrés. D'un autre côté, il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer *ṛ* de *ra* précédé d'une consonne dans plusieurs alphabets hindous, notamment dans l'écriture «grantha». Les copistes avaient donc beau jeu de mettre des *ra* à tort et à travers. Prenons par exemple le mot *bhrakuṭi* (froncement de sourcils). Son *ra* est dû à une mauvaise prononciation (ou écriture) de l'*ṛ* de la forme *bhṛkuṭi*, mais l'*ṛ* de cette forme n'est pas légitime non plus, car c'est *bhrukuṭi* qui est le composé originel. Parce qu'on prononçait fautivement *ṛ* comme *ru*, prononciation qui est blâmée déjà par le *Ṛgvedaprātiçākhya* (XIV, 12), on ne se faisait pas scrupule de remplacer inversement un *ru* organique par *ṛ*, comme cela est arrivé à la racine *çru* faisant au présent *çṛṇoti*[4]. Une mauvaise prononciation vient donc se greffer sur une autre pour produire finalement *bhrakuṭi*.

[1] M. de Saussure (*Syst.*, 187, n.) croit, il est vrai, à un allongement hystérogène pour l'*ū* iranien. Je n'en vois pas la preuve.

[2] Quoique je ne m'occupe pas ici des nuances vocaliques représentées par l'*a* sanscrit, je me permets de demander s'il ne vaut pas mieux expliquer l'*ā* de *pṛṇā́ti* par a_2A plutôt que par a_1A, et de prendre l'*ī* des formes faibles (*pṛṇīmás*) pour le continuateur du groupe indo-européen a_1A. (Voir F. de Saussure, *Syst.*, 240.) *Pṛṇā́ti* serait à *pṛṇīmás* ce que *πέποιθα* est à *πέπεισμαι*.

[3] *Jāgratha* et *jāgrata* au lieu de *jāgṛtha* et *jāgṛta* se trouvaient dans tous mes manuscrits du *Hiraṇyakeçigṛhyasūtra*. (Voir mon édition, p. VIII.)

[4] Un exemple intéressant de cette prononciation de l'*ṛ* est le participe *hruta* pour **hvruta*, à côté de *hvṛta* (Pāṇ. VII, 2, 31); comp. pracr. *rukkha* pour **vrukkha*, *vṛkṣa*. (Voir de Bradke, *Z. M. J.*, XL, 351.) Une confusion analogue a amené *tṛtīya* de *tri*.



Graha, maison (ne pas confondre avec *gráha*) au lieu de *gṛhá*, n'apparaît qu'à une époque relativement récente. D'ailleurs, le zend *geredha* est là pour prouver la légitimité de l'*ṛ*- voyelle. Ni le slave *gradŭ*, ni le grec *γρωθύλος* (Schmidt, *Voc.*, II, 318) ne peuvent être invoqués en sa faveur.

Quant à *kramì* à côté de *kṛmi*, il ne me paraît pas douteux que son *ra* ne soit dû à une prononciation négligée de l'*ṛ*, vu que le lith. *kirmis*, le slave *črŭvĭ* supposent l'*ṛ*- voyelle. Malheureusement ce moyen fait défaut, quand il s'agit de décider si *bhrami* est frère germain de *bhṛmi*.

On voit d'ailleurs que ces incertitudes ne portent que sur quelques mots isolés, contenant *ra*, tandis que pour la majorité des exemples énumérés plus haut il n'y a pas de doute que *ra*, *ya*, *va*, *na*, n'aient été produits par le jeu des lois morphologiques de la langue sanscrite. Il suffit de comparer *pṛthú*, *práthīyas; dṛṣṭá*, *drá̄ṣṭum; mimyákṣa*, *mimikṣúr; urú*, *várīyas; yunákti*, *yuñjmás* à *bṛhát*, *bárhiṣṭha; kṛtá*, *kártum; véda*, *vidúr; dūrá*, *dávīyas; mūrdhán(i)*, *mūrdhní*, pour s'en convaincre. On voit en outre par ces parallèles pourquoi nous avons attribué le terme de « gouna inverse » aux groupes *ra*, *ya*, *va*, *na*[1]. Prenons par exemple les trois mots *fulgur*, *bhárgas*, *φλέγω*[2]; ils remontent à des antécédents indo-européens *bhṛg*, *bharg*; *bhrag*, et je ne vois pas de raisons pour interpréter les rapports de *bhrag* et *bhṛg* d'une façon différente de celle dont on conçoit ceux qui existententre *bharg* et *bhṛg*.

8. — En dernier lieu, nous avons à rendre compte des raisons qui ont produit les doublets phonétiques *ar* et *ra*, *aï* et *ya*, *au* et *va*, *an* et *na*. Il est facile de voir que l'accent seul peut en être responsable. Tout le monde reconnaît aujourd'hui que l'étage vocalique des formes fortes est dû à l'influence de l'accent. Or il y a deux espèces[3] d'accent fort que les grammairiens slaves ont nommées « descendant » et « ascendant », selon que le maximum d'intensité frappe le commencement ou la fin d'une voyelle. L'histoire des langues germaniques et des langues romanes montre qu'une voyelle simple se dédouble sous l'influence de l'accent, et

[1] Il va sans dire que ce terme ne s'applique pas aux groupes qui sont nés par l'adjonction d'un *a* suffixal ou par le sandhi.

[2] M. de Saussure (*Syst.*, 173, n.), en invoquant *flagrare*, suspecte la primordalité de l'apophonie *φλέγω*, *φλόξ*; mais la forme latine est de formation secondaire. De son côté, la racine sanscrite *bhrāj* (*bhrej*) est probablement sortie de *bhrazg* par allongement compensatoire. (Voir mon article dans l'*Archiv f. slav. Phil.*, XII, 309.)

[3] Il y en a encore une troisième espèce, l'accent « droit », qui existe par exemple en tchèque; mais je crois le pouvoir passer sous silence, parce qu'il ne produit pas, que je sache, des changements vocaliques.

on a eu recours à ces deux variétés d'accents pour expliquer les différentes diphtongues qui naissent de cette manière. Voici ce qu'en a dit M. Havet (*Rom.*, VI, 323): «Sous l'influence de l'intensité, l'ancienne voyelle aiguë se prolonge et devient double en durée. ...[Ensuite] les deux parties dont se compose la diphtongue prennent chacune un enuance distincte». Il ajoute en outre que l'accent était primitivement «décroissant», et se changeait plus tard en «croissant». Ce n'est pas l'avis de M. Schuchardt (*Zeit. f. rom. Phil.*, II, 188) qui, si je le comprends bien, lui attribue cette qualité dès le commencement de son action. M. Havet attire en outre l'attention sur l'*ë* russe qui vaut *yo*, et dans cette langue l'accent ascendant n'existe pas, à ce que je crois. Par contre il est des plus fréquents dans le lithuanien et le serbe. Dans quelques dialectes de cette dernière langue, un *ē* long se dédouble toujours, qu'il soit frappé de l'accent ascendant, ou de l'accent descendant. Exemples *bềla* ou *biela* (blanche) avec l'accent ascendant, *snêg* ou *snieg* (neige) avec l'accent descendant.

Quant aux langues germaniques, on a, à différentes reprises (Kuhn, *K. Z.*, XII, 143; Scherer, *Gesch. d. deutsch. Spr.*[2], 39 ss.), essayé de mettre à profit la diphtongaison des voyelles simples pour expliquer le gouna indo-européen; mais d'un côté on n'a pas tenu compte de la différence des deux accents, dont nous venons de parler, et, d'un autre côté, M. J. Schmidt (*Voc.*, I, 140 ss.), tout en épousant cette théorie, a montré que, dans plusieurs langues des voyelles, longues persistent en dépit de l'accent qui les frappe.

Enfin, et c'est là le principal, avons-nous le droit d'attribuer à la langue sanscrite deux accents forts l'un montant, l'autre descendant, amenant à leur suite le gouna régulier et le gouna inverse? MM. Pischel et Geldner (*Véd. St.*, 192), ont essayé d'expliquer quelques formes védiques à l'aide de l'accent ascendant, et M. Masing, dans son étude sur l'accent serbe (p. 72, n.), est arrivé à son tour d'attribuer à l'udātta une tendance ascendante. Peut-être l'observation suivante pourra-t-elle servir à corroborer ces vues. Le mètre exige de compter pour deux syllabes les mots *tvám* et *svàr*, il faut lire *tuám* et *suàr*, ou, ce qui revient au même, *súar*. La diphtongue *ua* peut donc être accentuée de deux manières différentes selon que le premier ou le second élément porte l'udātta; mais si l'on voulait faire sortir ces deux mots de *tūm* et *sūr* par l'influence de l'accent, qu'ils portent dans le sanscrit védique, on se heurterait tout de suite à la difficulté que cet accent quoique différent a produit *ua*, et non pas *au* et *ua*.

On voit donc que l'accent védique n'explique pas la différence *au* et *va*. Mais cet accent était-il aussi l'accent de la langue parlée? Assurément non, puisque dans la récitation de la poésie

cultivée on se servait de l'ictus (voir Bühler, *Sitz. wien. Akad.*, 1890 [CXXII], 39), et qu'il serait impossible d'expliquer par l'influence d'un accent tonique les ravages que les formes de l'ancienne langue ont subis dans la bouche du peuple[2]. Enfin la loi de Verner a montré la coïncidence de l'accent germanique, qui est un accent d'intensité, avec l'accent sanscrit dans une partie importante de la grammaire. En dernier lieu, on peut bien aussi attacher quelque importance à ce fait, de nos jours, que les brahmanes, en parlant sanscrit, n'emploient pas l'accent musical des védas, mais un accent d'intensité. (Bühler, *Leitf.*, Observations sur l'accent.) Tout cela nous porte à croire que l'accent tel qu'il nous a été décrit par les grammairiens n'est pas l'accent de la langue populaire, de la vraie langue hindoue, mais une modulation employée pour la récitation des textes sacrés. Toutefois il va sans dire que l'accent élevé ne pouvait pas différer du tout au tout de l'autre dont il était sorti; comme par exemple il serait impossible à un compositeur français de mettre des notes fortes ou élevées sur les *e* muets ou à un compositeur allemand de faire accentuer dans un récitatif le mot «gébet» (donnez), comme le mot «Gebét» (prière).

C'est cet accent qui, nous l'espérons, nous donnera la clef de l'échange *ar* et *ra*, *ai* et *ya*, etc.; et nous le chercherons, dans un prochain article, à travers le fatras dans lequel les grammairiens hindous ont enveloppé la théorie de l'udātta, devenu accent purement musical.

J. Kirste.

[1] L'accent tonique pourrait-il rendre compte de l'aspiration et de la chute des consonnes?



GLOSSAIRE MOYEN-BRETON.

(SUITE.)

P

Payen, païen. Avant *pagan* et *payan*, le P. Grég. donne *payff*, pl. *ar bayffed;* fém. *payffès*, pl. *-esed;* cf. *payffaich*, paganisme, ibid.; on lit aussi *paif* et *paifach*, m. chez Le Gon., *Dict. fr.-bret.* La substitution d'un suffixe *-if* à la syllabe finale *-ian*, *-ien*, se montre encore dans *ganciff* « gentienne, l. gentiana, aloë Gallica », Nom. 85, *gẽanciff*, gentiane, Gr. — *Palem* l. furmus *Cms* « tan, mélange... à mettre dans le plain pour tanner les cuirs » Gr.; m., poussière... pour tanner les cuirs, cornou. *ti-palem*, tannerie, Trd; van. *palmérr*, *palmére*, m. *plain*, *plein* de tanneur, l'A, cornique *pilm* « flying dust like flour », fr. *plain*, *pelin*, v. fr. *pelain*, d'où fr. *plamer*, peler le cuir; = v. fr. *pelain*, pelage, it. *pelame*, id., esp. *pelamen*, *pelambre*, id. et plamée, de **pilamen*.

Paluhat « pesseller », *paluhenn* « pessell », ne viennent pas du lat. *palus*, mais de *paxillus*, *paxillare*, par métathèse. On lit dans Du Cange : *Paxillus*, « Paisseau, maschoir de chanvre ». Selon la définition de D. Le Pelletier, s. v. *paluc'h*, le pesseau, en haute Bretagne *pessel*=*paxillus*, est « une lame de fer ou de bois plantée sur un petit banc ». Troude indique aussi, pour *paluc'henn*, le sens d'« échalas des vignes » et de « rames pour les pois »; cf. Du Cange : « Passellus, Paxillus..... *Echalas*, alias *Paissel* »; « Paxillare, paxillo vineam fulcire. Paxillum, *Paisseau*, ...quod alii *Eschalas;* » voir aussi *peissellus;* cf. dans l'édition Favre, t. VIII, p. 460 : « *Paxilli* sunt pali, quibus junguntur vites » (en 1259). Cf. aussi moy.-bret. *balu* (*palüat*, pesseler, Maun.).

Le bret. moy. *paluhat* vient de **pahulat* pour **pac'hillat;* cette forme première se reconnaît dans le breton moderne *puc'huillat* « consumer, détruire peu à peu », participe *puc'huillet*, que donne le dictionnaire de M. du Rusquec.

Quant au sens, comparez *paluc'het* « pulvérisé, foudroyé », à Saint-Thégonnec, etc., *pulluc'het*, *Jac.* 21, 49, *pulluhet*, *Mo.* 292, inf. *pulluc'hi*, 273.

Des métathèses tout à fait semblables à celle du bret. moy.

paluhat, auj. *paluc'hat*, pour **pahulat*, auj. *puc'huillat* = *paxillare*, ne sont pas sans exemples. On peut citer :

Bret. moy. *melezour* et *mezelour* « miroir », léon. *mellezour*, tréc. *mezelour*, du bas lat. *mirador-*; *palazon* et *pazalon* « peillete », du b. l. *padella* (*Dict. étym.*, v. *palon*); *dinozelaff* et *dinolezaff* « déboutonner », du bas lat. *nodellus*; bret. moy. *disguely guen*, bâiller = *disleuy-guen*, id., Nom. 260, *an' disleuy guen*, le bâillement, 261, etc.

Breton du XIII[e] siècle, *banalec* et *balanec*, genetaie (*Rev. celt.*, III, 400); vann. *hanal*, haleine, léon. *alan*; vann. *menal*, gerbe, léon. *malan*; léon. *charnell*, saloir, haut cornouaillais *charlenn*, P. Grég., du franç. *charnier*; *turzulen*, tourterelle, pl. *an durzulennet*, *Heuryou*, 47, l'éd. de 1856 a les formes plus communes *turzunel*, *an durzunelet*; pet. Trég. *minelein* et *milenein*, boucler (un pourceau); cornouaillais et vannetais *coulin*, lapin, Grég., *koulin*, Le Gon., *couline*, l'A., du v. fr. *connil*; *foulin*, entonnoir, *foulina*, entonner, Gr., de *founill*, *founilla*, Gr.

Bret. moy. *pinuizic*, riche, léon. *pinvidik* = gall. *pendefig*.

Petit Trég. *betek* et *beket*, jusque.

Léon. *general* et *gerenal*, général, adj., Grég., vann. *général* et *gernale*, l'A., tréc. *gerenal*, *Devocion d'ar g. s. a Jesus*, p. 234, van. *gernalein*, *generalein*, généraliser, l'A., *Suppl.*; du français.

Bret. moy. *bratell* et *trabell* « tartenelle de molin ».

Bret. moy. *teureul* et *teuleur*, jeter, auj. *teurel* et *teuler*, Troude; bret. moy. *breulim*, meule à aiguiser, auj. *breolim* et *blerim*, Troude, *blérym*, Grég. Comparez ces autres exemples du chassé-croisé de *l* et *r*, dans des conditions différentes : moy.-bret. *derchell* et *delcher*, tenir, *derc'hel* et *delc'her*, Grég.; *mervel*, mourir, en bas léon. *melver*, Grég., à Saint-Mayeux, *id.*; *gervel* et *gelver*, appeler, Troude; *sparfel*, épervier, petit Trég. *spalfer*; *creuzeul* et *cleuzeur* « petite lampe de cheminée », P. Grég., moy. bret. *creuseul* « croissel, lumière de nuyt », *Catholicon*; *clistær* et *cristal*, clystère, Nom. 177; bret. moy. *burtul*, mod. *bultur*, vautour; voir *Glazron*. Il est vraisemblable que le vann. *hulére*, m. « suie », l'A., vient de **hulez* pour *huzel* (ou de **hurel* pour *huzel*); sur *r* = *z* doux, en vannetais et en trécorois, cf. *Rev. celt.*, V, 127; VI, 390. Cf. espagnol *parabla*, *palabra*; *milagro*, *peligro*, etc.

On peut comparer en gall. *uddyf* = *ufudd*, humble, obéissant; *clefydd* = *cleddyf*, glaive; *llaswyr* = *sallwyr*, psautier, etc.; en mannois *aspick*, évêque, du lat. *episcopus* = bret. *escop* (la racine *spek*, lat. *spec-to*, devenue *skep* dans le grec *ἐπί-σκοπος*, est ainsi

rendue à sa forme première après deux métathèses en sens inverse). — Voir *ac'hubi*, *spontaill.*

Un doublet de *paluh-enn* est le van. *peisseell*, f., pl. *eu*, crochet planté dans une muraille de l'étable pour attacher; *peincéll*, f., pl. *ieu*, pieu, l'A., *peincell*, pl. *eu*, v. *claye; peincell-guiniêc*, échalas, l'A., du v. fr. *paissel.* Pour la nasale de *peincell*, voir *Rev. celt.*, XI, 354.

Par force, avec force, Cathell 24, *par forca* (arraché) de force, Nom. 97; van. *parforçzeiñ*, violenter, Gr.; *er-ré e hum balforçou eit er scrapein* (violenti rapiunt illud), *Voy. mist.*, 150. L'*a* final de *par forca* provient de l'*e* de *par force;* cf. *avalou renetàn*, pommes reinettes, *Jac.*, 86, etc.; *Rev. celt.*, XI, 353, 354, 363. Voir *gorgaff, rae.*

Parefarth, *perefart*, quart, quarteron, Cartul. de Quimperlé, *Chrestom.*, 223, cf. 16; *palefars*, *palevars*, m., pl. *you*, van. *palevarh*, Gr., dial. de Batz *parlouarc'h*, pet. Trég. *palvaz.* Je crois que ce mot est une ancienne abréviation de **pevare farz*, quatrième partie, avec *f* dû à l'analogie de *pevar farz*, quatre parts : cf. *an trede fouent* le 3[e] point, *Intr.* 90.

On sait avec quelle facilité les noms de nombre se simplifient dans l'usage. *Pare-* pour *pevare* est exactement comme *parzek*, quatorze, *par-ugen*, quatre-vingts, formes des plus fréquentes aujourd'hui, pour *pevarzek*, *pevar-ugent;* cf. *pareal* 4 réaux, un franc, *Chanson eur c'horn bras populou*, chez Le Goffic, str. 56, *parealat vutun*, un franc de tabac, str. 3, etc.

Une contraction du même genre se montre dans le van. *pærênn*, *pærann*, m., pl. *eu*, quart... pour mesurer le grain; minot, l'A., *pérann*, Gr. = léon. *pévarenn*, f., Gr. *Pévarenn* lui-même vient très probablement de *pévare-renn*, *pévare-rann*, d'où aussi *pévarearn* = «quatrième partie»; toutes formes données par le P. Grégoire (Maun. a *peuareren*, *peuarearn*) et confirmées par le moy.-bret. *trederann*, tiers, *trede-rann*, *trederenn*, *tredearn*, van. *terderann*, Gr. = «troisième partie». L'explication différente du van. *perann*, donnée *Chrestom.*, 16, en ferait le correspondant du gall. *pedryran;* je pense qu'il se rattache mieux à *pedwaran.*

Le moy.-bret. présente même une réduction de *pévare-renn*, *pévarenn*, *pærenn*, en *renn* «un quart», lat. *renna*, C.; = *renn*, m., mesure qu'on appelle à Morlaix un quartier, Gon. La même aventure est arrivée, en breton moderne, à **pevare farth*, *parefarth*, *palvas : an trifars* (*eus ar goaset*), les trois quarts, la plupart (des garçons), *Disput etre eul Leonard hac eun Tregueriat*, chez Ledan, p. 2 = *an tri-palevars* (*eus ar bloas*), les trois quarts (de l'année), la plupart (du temps), *Almanach du Père Gérard* (1791),

p. 58; cf. cornou. *ann daou deren*, les deux tiers, *Alm. de Léon et de Cornouailles*, 1876, p. 62, de *trederenn*. Voir *hubot*, *parz*.

Pareil, g. id., C*b*, v. *égal*. — **Partag**, partage, v. *diuidaff; partiaff e cant* «partir en cent», C*b*, **participation**, g. id., v. *commun*. Du fr.

Parz *dre parz* (percer) de part en part, C*b*, v. *toullaff;* gall. *parth*, m., partie, voir *Dict. étym.*, v. *abarz*. Ce mot est d'origine celtique, tandis que le moy.-bret. *perz*, auj. *peurz*, f., vient du latin *partis*, cf. *meurz*, mars, gall. *mawrth* = *Martis*. Mais ces deux mots ont bien pu se confondre quelquefois. On lit *an oll phercíou eus ar c'horf*, toutes les parties du corps, *Tad Gérard*, 19, forme qui peut venir aussi bien de *parz* que de *perz;* pour l'*f*, cf. *sul phasq*, le dimanche de Pâques, Gr.; *an eil Ferson*, la seconde personne (de la Trinité).

Nous avons vu un composé de *parz* dans *parefarth*, qui s'abrège en *fars*. Cf. *an daou phars*, *an naou phers*, *an daou phart eus e vadou* «les deux tiers de son bien»; *an naou pherz*, *an daou pharz*, van. *en dëu pherh*, *en dëu pharth* «les deux parts», Gr.; *é rebatér enn eu falh ag er resspéd* «(quand on les regarde de près) on en rabat beaucoup de cette vénération (que la suite des siècles leur ont attirée)», l'A., v. *père*. Cette expression est sans doute imitée de *an trifars* = les trois quarts; le mot *daou* ne change pas un *p* suivant en *f*. On lit même *er partieu nobl...*, *er farheu considerablan es er c'horf* les parties *nobles* du corps, Chal. *ms*.

Un autre composé de *parz* est *dibarz*, choisir, Gr., gall. *dybarthu* et *parthu*, séparer, cornique *dybarthy*, cf. van. *debeairh*, m., contingence, l'A. (idée de répartir, d'échoir), *Rev. celt.*, XI, 117.

Pat, durer, continuer, (pouvoir) y tenir, cf. corniq. *hy a begyas* = «cela dura», *Pascon agan Arluth*, 201; *mara peys pel* = «si (la pluie) dure longtemps», *Origo mundi*, 1082; van. *hum bad* (je ne pus) me tenir, m'empêcher de rire, *Voy. mist.*, 58; *ez* **padus**, longuement, perpétuellement, C*b*, *padus*, *padel*, durable, Nom. 121, *terzyen padus*, fièvre continuelle, 266; *padelus*, perdurable, Maun.

Paterou, patenôtre, C*b*, *Pater*, f., un *pater*, *B. er s.*, 229, pl. *er Paterieu*, 491; *paterein*, *pateratt*, dire des patenôtres, *patérénn*, pl. *eu* «patenostres, de chapelet», l'A., *vr pateren perlecz* «une patenôtre de perles», Nom. 171; *huezein a boteranedeu*, suer à grosses gouttes, Chal. *ms*, de **paterenadeu* «gouttes grosses comme des grains de chapelet» (gall. *paderau*).

Pau, patte, gall. *pawen*, cf. v. fr. *poe*. Le **Paublat** en 1252, *Rev. celt.*, VII, 202, littéralement «qui a des pattes plates», cf. cornique *trûzplat*, cagneux. *Pau-bran* «bacinet; l. ranunculus...,

officinis pes corui», Nom. 92; bassinet, grenouillette, Gr., *paô-bran,* bouton d'or des champs (et non pissenlit, comme le dit Pel.), Gon.; mot passé en haut breton, *Rev. celt.* V, 223.

Le mot *pau*, m., veut dire aussi «branche de la fourche de la charrue», Gr., *paô*, Gon.; en ce sens il a un synonyme *poguenn*, pl. *ou*, Gr., *pôgen*, f., Gon. = *paogen*, chaussure, Gon., gall. *pawgen*, f., socque. Comparez la formation de *talguenn*, pl. *ou*, frontal, fronteau, Gr., *talgenn*, m., fronteau, Gon. (en gall. *talcen* a le même sens que *tal*, front); cf. aussi le van. *peenngueenn* (par *u* muet), f., pl. *eu*, bride, têtière, *staguæll pênnguænn* «sou gorge», l'A., de *penn*, tête.

Pauiot, banchier C, banquier C*b*, l. bancale, banchale, voulait dire «housse placée sur un banc, tapis», cf God.; quoique rangé dans les *pav-*, c'est donc une erreur pour *paniot*, du v. fr. *paniot*, m. housse, God., cf. *paniaus*, housse, pan de robe, Roquefort.

Pe a hyni (l'arbre) duquel, dont (sort l'huile), C*b*, v. *eol; godell penlech ma douguer an bara* (poche où l'on porte le pain); C*b; vn canol pe dre lœch ez ret an dour* (un canal par où coule l'eau), *vr counduit pe dre hent ez tremen an dour* «conduit par où l'eau s'écoule», Nom. 239; *guelè... pe voar è debre' n dut ancien*, lit sur lequel mangeaient les anciens, 132; *pe en re* (jours) dans lesquels, 225; *a betra e teuje* (pour savoir) ce que deviendrait (son frère), *Traj. Moyses*, 162, cf. 122, 178; *pe da heur finissa* (nous ne savons pas) quand nous mourrons, *Traj. Jacob*, 139; on dit à Tressigneaux *n'oñn ket pe dë gouls* (à Trévérec *pe d' amzer* ou *ped amzer*), je ne sais quand; tréc. *petore*, *petare*, quel (cornouaill. *pedare*, Trd.), de *pez doare*, quelle sorte, cf. *peseurt*, *pesort*, *ma feadra*, ma fortune, pet. Trég. *më verdra*, de *peadra* = *pe a dra*, de quoi; *p'lac'h 'tije qe rî?* comment (litt. où) n'aurais-tu pas froid, comment veux-tu que tu n'aies pas froid ainsi, etc.

Peban, *pe ban*, d'où, a fait croire à l'existence d'un mot *pan*, lieu, endroit, pays, Pel.; de là l'expression nouvelle *a be ban*, *pe a ban*, d'où, Gr.; *pe ban* a dû remplacer un simple **pan* = gall. *pan*, irl. *can*, d'où.

Pechedic, petit péché, C*b; pecheut*, péché, v. *monstr*, C*c*, v. *beuez; pechez*, tu pèches, J 113; **pechus**, vicieux, C*b*. — *Peleterien*, pelletiers, dans *Ker an p.*, 1413, *K. an beleterian*, 1432, *Chrest.*, 224.

Pemp-delyen «cinque-fueille», Nom. 90, *lousaouënn ar pemp-delyen* «quinte-feuille», Gr., gall. *pumdalen*, cf. gaul. *πεμπέδουλα*.

Penet, peine, paraît venir de **pœnitio*, et *penigenn*, pénitence, de **pœnitionis;* il y aurait eu un mélange des mots latins *pœni-*

tentia et *punitio*. Cf. *bennoez* = *benedictio*, *malloez* = *maledictio*, à côté de *binizien*, *millizyen* = *-dictionis*.

Penguen, mot bret. francisé dans «deux penguens», «deux penguennes de terre», xve s., *Chrestom.*, 224 = *peñguenn*, pl. *ou*, sillon; planche de jardin, airette; *pengûenn*, m., pl. *penguennou*, arpent, Gr.; *peñgenn*, m., sillon, planche, arpent, journal, Gon., cf. gall. *pyngu*, se grouper, *pwng*, groupe, assemblage; van. *punein*, se masser, *L. el lab.*, 186, 188; *péré né bunou quétt complott* (qui n'ourdiront pas de complot), l'A., v. *mission;* hors de Vannes *daspuign*, amasser, Gr., *daspugn*, amas, amasser, Gon. Le pet. tréc. *pengeneiñ*, réussir, a dû signifier au propre «mener le sillon jusqu'au bout», cf. Sauvé, *Prov.* 3; Pel. donne en cornou. *penghen* «le bout d'un sillon». *Pengot*, paquet (de lin ou d'étoupe), «tortillé et comme cordé, suffisant pour faire une quenouillée» Pel., peut avoir la même racine. Cf. irl. *cuing* joug, et *πυγή*, *πυγών*.

Penkaer «bout du village», dans *Penkaer-Lesquoet*, 1429, auj. *Penher-Losquet*, Morbihan = van. *penhêr* «hameau, bout du village», Chal., *hou panner* traduit «vos maisons», *L. el lab.*, 74, «vos habitations», 78, etc., *Rev. celt.*, XI, 364.

(*Penn*, *pen*, tête, bout), dim. *pennic*, Nom. 102; *penn boyll*, al's *euyenenn* (source), *penn eteau*, tison, *Cb*, gall. *pentewyn; pen eth*, épi de blé, Nom. 74, *penn-ed*, Gr., cornique *pedn yz*, cf. *pennaouï*, glaner, Gr.; *vn pendocq*, un nain, Nom. 267; PEN-DUEN, roseau, 94, pl. *penduennou*, 237, *penduenn* «canne ou roseau, qui porte à sa cime un bout noir», Gr., cornique *pendiwen*, roseau; **pengam**, surnom au xive s., *Chrestom.*, 224 = *penn-gamm*, m., torticolis, mal, et celui qui a ce mal, Gr., *pengamm*, qui a la tête penchée, Gon., gall. *pengam*, cf. van. *pêngamein* «pencher», l'A.; PEN-GLAOU, mésange, Nom. 40, *penn-glau*, pl. *ëd*, Gr., *penn gleu*, m., pl. *ètt*, l'A., gall. *penlöyn;* PENNSAC'H, dépôt d'humeurs, pl. *pennséyer*, *pénnsayou*, Gr.; *pensac'h*, m., tumeur, goître, Gon., cf. Sauvé, *Prov.* 905, 906, gall. *pensach*, esquinancie.

Le moy.-br. *penn doc* l. capito, paraît abrégé de *penn-dolog*, van. *pendolecg*, têtard, Gr., *pendolloc*, Pel., *peendoléc* l'A., dérivé de PEÆNNDOLEIN échoupper, étêter (des arbres), *peænndolatt* part. *-létt*, éhouper l'A., *Sup.*, cf. gall. *toli*, écourter. *Pendolecg*, têtard, est à *peænndolétt*, comme *castreuc* à *castratus;* voir *castr-egen*.

Pet. Trég. *penañ ra 'zalàden*, la salade monte; *pen-dé*, demi-journée, *bop pen-dé*, deux fois par jour; van. *téhein peænnan ma eèllér* «fuir à veau de route», l'A., litt. «le plus directement ou le plus immédiatement qu'on peut», cf. gall. *penaf*, anglais *chiefest; mui a bèn-vad*, plus de succès, *B. er s.*, 174; *pèn conze*, sujet de

conversation, *Voy. mist.*, 83, 143, *ben goms*, *taul comps* « pourparlé », Chal. *ms.*

Peoare, (le) quatrième, *Cb*, v. *bes*, *march;* voir *parefarth.*

Per, f., pl. *iou*, bassin,* Gon., cornique *per*, chaudron, gall. *pair*, irl. *coire*, védiq. *caru.* Un diminutif de ce mot celtique a passé dans les langues romanes : fr. et prov. *pairol*, esp. *perol*, it. *pajuolo*, cf. Schuchardt, *Romania*, IV, 256.

Perfez, parfait (*Dict. étym.*, v. *parfet*) = *pervez*, vigilant, attentif à ses intérêts, Pel., avare, Gon., *pêrvéh*, attentif, l'A., v. *collation*, *pêrhuéh*, exactement, *perhuéh bras*, mesquin, *perhuéh*, chiche, l'A., (recherche) soigneuse, (compte) sévère, *B. er s.*, 13, 76, *perhuéhage*, m., chicheté, l'A.; du l. *perfectus.* Pour le traitement de l'*f*, voir *Rev. celt.*, IX, 372, 373; pour le sens, cf. *parfed*, attentif, Gr., etc. *Pêrhuédiguiah*, exactitude, l'A., vient de **perfezedigaez* comme *brazédiguiah*, grossesse, l'A., de **brazezedigaez*, comme le moy.-bret. *guennuedic*, bienheureux, de **guennedic* (cf. irl. *finnbethadach*, *Rev. celt.*, XI, 400); voir *binizien*, *guenn*, et *Rev. celt.*, XI, 464. *Parfet*, r. *ez*, J. 230, v. 2.

Perguen, expressément, J. 10, etc. *perguen*, surtout, *Explication an doctrin christen*, II, Guingamp, 1838, p. 180, 186, pet. Trég. *pergen* et *perc'hen*, id.

Perpetual, perpétuité, l. perpes; *perpetuel*, perpétuité, l. perpetuitas, Cc. — **Pesacz**, pâte ou pain fait de pois, Jér.; c'est plutôt « tige de pois », *favaçz*, voir *faffen.* — *Peur abillaff*, très habile; adv. *ent peur abilhaff*, *Cms.*

Pezicq, petite pièce (d'or), Am., v. *souc'h.*

Pibi, *poba*, van. *pobeiñ*, *pobat*, cuire, part. *pobet*, Gr., cornique *peba*, *pobas;* gall. *pobi*, de gaul. **pop-* = celtique **qoq* pour **poq*, cf. *poaz.**

(*Picmoan*). Le P. Grég. donne *picqmoan* « gros et menu par différens endroits », v. *gros*, cf. v. *fil;* Troude a *neud pik moan*, fil inégal, v. *moan*, d'après Gr. On dit en pet. Trég. *neud pillewañn*, par *l* mouillé; cf. *tilhen*, Gr., *tillen*, Pel., une tique; *drillen*, *trilleu*, trique, Chal. *ms.*

Pidenn, f., Gon., gall. *pidyn*, mentula; origine romane, voir *Keltorom.*, 74.

Piguaff, poindre (d'espines), *Cb*, v. *dren; er picat*, le toucher, le fléchir (Pharaon), *Traj. Moyses*, 203; *picant* (bête) piquante, 208; piguell, pl. *ou*, van. *ëu*, houe, hoyau, Gr., *pigel*, f., Gon., cornique *pigol*, id.; cf. gall. *picell*, f., javeline. — **Pipat** : *vn* —

guyn, un tonneau de vin, C*b*, v. *berr.* — *Pirchiryn*, pèlerin, C*b*, v. *Roum.*

Pistiguaff, blesser, C*c*, v. *heurtaff*, *mahaignaff.*

Pistolet, des pistoles, Am., v. *scoet*, du fr.

Plac'heta, chercher des filles, Am., v. *rut;* auj. id., du pl. *plac'het*, D. 100, 154, 191, de *plach*, fille, dim. *-ic*, Nom. 12; auj. *plac'h;* pour **pal-ac'h*, cf. *pao-tr*, garçon (d'Arbois de Jubainville).

Planquenn, planche, C, pl. *plaing*, *plancoet*, Nom. 144, *planchot*, 186. — **Plegabl** «flectable», l. flexibilis, C*c*, v. *stoeaff;* **plegus**, flexible, *pleguet en try*, plié en trois, C*b*, inf. *pleguaff*, v. *croc.* — **Pleresy**, pleurésie, C*b*, v. *costez*, *pleureusy*, Nom. 259, *pleuresy*, Gr., *purezi*, pl. *eu*, l'A. (cf. *cabluss* et *cabuss*, coupable, l'A.); du fr.

• *Plet : doen plet*, faire attention, B. 105, *taol pled* id. *Histoariou* 194, cf. *G. B. I.* II, 172, *plê* Jac. 35, 90, *teulit splê mat* 54, *splet*, *Aviel*, 1819, I, 136; pet. tréc. *tol plé; pléal gañt*, se mettre à, s'occuper à, cf. *pleal... en profit*, travailler pour, *Var ar peoc'h*, chez Ledan, p. 6. Du v. fr. *plait*, *plet*, *plai* = mod. *plaid* : «tenir plait» tenir compte, God., «fere plet», id., Petit de Julleville, *Les Mystères*, II, 561, voir *bahu.* On lit *plediff*, plaider, Nom. 224, 299, cf. D. 95.

Plez, tresse (de cheveux), C, cornique *pleth;* cf. van. *pléhenn*, f., pl. *eu*, palis; *pléhênn* «haye, de branches entrelacées qu'on nomme echalier», l'A., *plehennein*, entrelacer, Chal. *ms.; peb seurt pleissinet*, toutes sortes d'infirmes, *Instr... ar rosera*, de Le Bris, chez Perier, p. 137 (chez Derrièn, p. 118), cf. v. fr. *plaissier*, plier, abattre, accabler. — *Plommet*, plombé, C*b*. — *Plousen*, paille, C*c*, v. *coloenn.*

Poaz, brûlé, *poez* dans *Garzpenboez* (Morbihan) en 1461, *Chrestom.*, 226; *poeth*, Cart. de Landévennec, 18; pour *oa* et *oe*, cf. *moal*, *moelic*, et *Rev. celt.*, XI, 364.

Pochan, plongeon, oiseau de mer, Nom. 40; *poc'han*, pl. *et*, «les dictionnaires vieux et nouveaux l'ont ainsi», Pel. C'est un dérivé de **poc'h* = **pocc*, anglo-saxon *pocca*, fr. *poche. Poche* était en français un nom d'oiseau de mer : «pelican, pale, truble, poche, l. pelacanus vel pelicanus, platea», Nom. 40. Cf. bret. *Marc'harit ar ialc'h*, pélican, Troude, litt. Marguerite à la bourse, «à cause de son bec en forme de poche». (E. Rolland, *Faune populaire*, II, 382.)

Pocq, un baiser, Am., v. *rog; poq*, id., *poquet*, baiser, inf., C*b*, v. *aff.*

Poellat, intention, pensée, B, etc.; se peiner, Maun.; van. *pouiladét*, (il a) réfléchi, *Voy. mist.*, 92; rac. sanscr. *ci*, apercevoir.

Poenzon a ty « poinzon de maison », C*b*, *penn an ty*, C*c; poignet*, poigné, C*b*, v. *calch*, *pont an deiz*, l'aube du jour (= point du jour), v. *gueleuiff.* — **Pollution**, g. id., C*b*, v. *honissaff*, du fr. — **Pompader**, arrogant, C*b*, f. *-es*, vanteuse, C*c; grec* **pompadus**, la femme convoiteuse de vaine gloire; « bombanceux »; *carer pompadus* « aymeur de jactance », C*b*. — *Ponner*, pesant, C*b*, v. *diec; ponner a penn*, ébahi, tardif, v. *sot; pounner cleu* « sourdeté », Nom. 258, *vn den pouner-cleu* « quelque peu sourd », 271, *ponereh* « tardiuité », Chal. *ms*. — **Pontifical** : *ez* — pontificalement, C*b*, v. *escopdet.* — *Porchellic*, petit pourceau, C*b*, v. *houch; perchil* des pourceaux, Nom. 59, *perc'hell*, Gr., *porc'hellet*, *perc'hell*, *perc'heill*, Pel., gall. *perchyll.* Pet. Trég. *perc'helet e 'wis*, la truie a cochonné.

Pore, m. pl. *aou*, maladie forte et subite; *ur pore dangerus*, maladie dangereuse; haute Corn. et bas Vannes, Gr.; de **poere* (voir *oade*) pour **pozrez*, cornique *podreth*, meurtrissure, gangrène; gall. *pydredd*, m. corruption, pourriture; *pydru*, corn. *pedry*, *podre*, pourrir; du lat. *putreo.*

Portezour *da cnou*, g. portant noyes, l. *nuclearius*, C*ms*, v. *cnouenn; portezer*, porteur, portefaix, Nom. 205, 321; pl. *portezouryen*, 181; *portezer*, pl. *portezidi*, van. *portëour*, pl. *-yan*, *portizyon*, portefaix, Gr.; *porteour*, porteur, *portreour a sameu*, portefaix, Chal. *ms*; pet. Trég. *portier*, garçon de moulin (syn. de *pot marc'h*). Du fr. *porter.*

Porz, port, pl. *ou*, Jér., v. *egori; portz*, porte (de ville), Nom. 242, *portz mor*, port de mer, 203, 243; *porz*, barrière, *porz rastel*, barrière devant une maison, Maun., *portz-rastell*, verrou, barre, barrière, l. repagulum, repages, Nom. 146, *porastel*, m., porte cochère, à Plounérin; barrière (de cimetière), *Michel Morin* 11; *porzer*, portier, C*b*, v. *dor; portzier*, huissier, portier, 288. Cette façon d'écrire *portz* se trouve encore dans *Portzbriendo*, XVIIe s., *Chrestom.* 226. Le *tz* paraît indiquer le son du *th* anglais dur, cf. *gartz*, haie, Nom. 241 (gall. *porth*, *garth*); moy.-bret. *atcoan* et *atzcoan*, second souper; *atzcoaniaff*, C*c*, *azconiaff*, C*b*, souper de nouveau; *atcoezet* et *atzcoezet*, retombé. Le Gonidec, au mot *merzer*, martyr (gall. *merthyr*), remarque que ce *z* et beaucoup d'autres se prononcent comme en anglais *th*, mais il oublie de dire lequel. Le son du *th* anglais doux n'est pas inconnu en breton. Voir d'Arbois de Jubainville, *Ét. gram.*, 43*-46*.

On pourrait voir, d'après ce *tz* = *th* (dur), une tentative pour représenter *dh* (ou *th* doux), dans la graphie *zd* (*Cazdre*, *Pezdron*, xve et xvie s.), signalée et expliquée autrement, *Chrestom. bret.*, 196, 224.

Posteuc, *Postuec*, Cart. de Quimperlé, xive s., *Chrestom.*, 227 = *postecq*, robuste, Gr., *postek*, ferme, stable, immobile, constant, Gon. — *Potag*, potage, *Cb*, v. *yot.* — *Pouliot* «poulieul», *Cms*, est sans doute le nom de plante *pouliot*, *saouren* «pouliot»; *pouliot*, *bliot* «serpoulet», Chal. *ms; pouliet*, *lousaoüen ouz á chuen*, herbe à puces, Nom. 91, *pouliėt* «pulege, pouliot, l. pulegium», 91-92, cf. irl. *puliol ruighel*, pulegium regale, *Rev. celt.*, ix, 226.

Pourchacc, se procurer, B, etc. (et non *pouchacc*). — *Pourhat*, devenir pauvre, *Cc*, v. *quaez; paourhat*, *Cb; paourentez*, pauvreté, f. : *he*, H 19, voir *hep.* — *Pourpy*, g. id., C, *poulpri*, *piepoul* «pourpré», Chal. *ms*, *pepour* «pourpier», v. *tremper; pourpy*, id., Nom. 91, Gr.

Pratel, préau, C, *prateell*, f., issue, sortie, *pratéll*, pl. *-egui*, pelouse, *pratéllio*, préau, l'A. = *pradell*, pl. *ou*, van. id. et *pretell*, pl. *ëu* «espèce de pré», Gr; inversement *pradenn*, petit pré, C, «espèce de pré», pl. *ou*, Gr., *pragen*, pré, Nom. 234 = pet. Trég. *pratenn*, syn. de *buoc'h prat*, vieille vache qu'on laisse au pré pour l'engraisser; vieille femme (par moquerie). — **Precellancc**, précellence, *Cb*, v. *sourmontaff;* **preminancc**, prééminence, *Cb*, v. *gneniff.* Du fr. — **Presbiter**, presbytère, *Cms*, v. *bealeuc*, *presbytoer*, *Cb*, v. *cambr*, *-itoer*, v. *baelec*, *Cc; presbytal*, van. *prespytoér*, Gr., *sprésbitœre*, cure, l'A., *Sup.;* pet. Trég. *presbitoar;* du fr.

Pret, temps. Le gall. *pryd*, aspect = irl. *cruth*, forme, est sans doute à séparer du gall. *pryd*, temps, bret. *pret.*

Preuf goulou, ver luisant, *preu goulaouyer*, cloporte, porcelet, Nom. 49.

Prezegus, prédicatif, *Cb*, v. *sarmon.*

Pry, argile. *Cambr an pry melen*, garde-robe, Nom. 134.

Priedez «espousailles, l. sponsalia», *Cb*, *Cc*, v. *dimiziff*, *fest an priedez*, banquet des noces, Nom. 54; *priadelez* «desponsation», *Cb*, *ibid.;* (lit) nuptial, v. *guele; pryadeleaz*, *-délez*, mariage, Gr.

Priseur *pe mesureur da douar* «géometrien», *Cb; prisonnier*, prisonnier, *Cms*, v. *chetiff*, pl. *prisonneryen*, *Cb*, v. *milguin.* — (*Priuaff*). *Cambr privet*, chambre privée, l. *conclavis*, *Cms.*

Prob syn. de *coant* (joli), item l. probus *Ca; prob* g. propre, l. probus, v. i. *coant Cc;* propre à, B. 811, N. 1717; proprement, précisément, J. 23 *b*, 184, 191 = *propr* propre, C., D.

IMPRIMERIE NATIONALE.

17, 186, 191, *prob* (son) propre (salut), 180, van. *prope*, id., *Rev. celt.*, XI, 187; *prop*, *prob*, *propicq*, *probicq*, joli, Gr., *propic*, f. belette, Pel., fr. *propette*, gentille, encore employé par La Fontaine, *Fables*, VII, 10. — *Proff*, *prouff*, offrande, don, tiré du l. *profero*, v. *goaz*, vient plutôt, je crois, du v. fr. *preu*, *prou*, *proulf*, profit, avantage, chose utile : *daz prouff*, B. 519 = « pour vostre preu », cf. N. 1303.

Prunen an lagat, la prunelle de l'œil, C*b*, v. *emdiuat*.

Puer : *aual puer* « pomme douce, l. malomellum », C*c*; *aual doucc*, l. malomellum; *guezenn aualou puer*, l. malomellus, C*b*, v. *aual*. Prob. différent de *aaual-per*, pomme-poire, Nom. 68; il est douteux que ce soit une faute pour *huec*. Correspondant du gall. *pêr*, doux? *Lard poer*, gras à lard, Châl. *ms*, peut venir du haut breton *pouer*, porc.

Q

Qelastrenn, *quylastrenn*, f., pl. *ou*, Gr., *kélastren*, Gon., houssine, baguette, pet. Trég. *glasten*, f.; rapporté par M. d'Arbois de Jubainville, *Ét. gram.*, 66, à **celāt-tr(on)*, cf. grec *κέλης*, coureur.

Qèst, Gr., *kést*, f., pl. *ou*, Gon., corbeille, panier, ruche, v. br. et gall. *cest*, du lat. *cista*.

Qevatal, équivalent, équipollent, Gr., *kévatal*, proportionné, égal, Gon., *kevatal*, cornouaill. *kavatal*, égal, semblable, Trd.; du v. br. **com-attal*, peut-être même déjà **camattal*, composé de *attal*, gl. (reddet) uicarium; voir *couffabrenn*.

Qib, pl. *ou*, « les boëtes de fer dans le moyeu », Gr., v. *charrette*; *kib*, cercle de fer qui garnit l'intérieur du moyeu d'une roue; et en général tout cercle interne, Pel.; *kib*, m., id., et boîte, coque, pot, Gon., gall. *cib*, m., coupe, gousse, v. gall. *talcip*, tonneau, irl. *tailchube;* du lat. *cupa*, cf. moy.-br. *quibell*, cuve f. : *ur guibel*, une tine où l'on nettoie les ordures, Nom. 157; pl. *quibellou*, étuves, 319.

Qivigea, tanner, *qivyg*, tan, Gr., *kivicha*, *kivija*, tanner, *kivich*, *kivij*, m., tan, Gon.; *lezr auset*, *quiffiget* « cuir accoustré », Nom. 118; gall. *cyffeithio*, macerare, *cyffaith*, tan; = **co-afeth-ya-*, du lat. *affectare*, ou **com-feth-ya*, lat. **confectare*, cf. *confector coriorum*, corroyeur. Sur le *v* breton, qui a fait supposer une autre origine, *Ét. gram.*, 22, voir *perfez*. On trouve en bas latin *affaitare*, *affeitare*, tanner, *affectator*, tanneur, v. fr. *affaiteur*, id., *afaitier*,

arranger, préparer, *affait*, tannerie; auj. *affaitement*, manière de façonner les peaux à la tannerie, Littré.

Quaezour, l. pubes, C, *queazour*, C*c*, *quezour*, C*b*, v. *crib*.

Quaffet, trouvé, B 391 (inf. *caffout*); ind. pr. *queffez*, B 393; *queff*, 481, J 119, *quef*, 106, N 352; *queffet*, B 575, *queffit* (rime à *credet*, J 5 *b*), *quefit*, 9; *queffont*, B 466-467, var. *quefont*, J 215 *b;* prét. *quiffys*, 189 *b;* fut. *quiff*, 160 *b;* 2e pers. *quify*, B 506*, *quiffy*, 519, pl. *queffet*, 59, J 190 *b*, 202; cond. *quaffenn*, B 742, *quaffen*, J 191; *quaffech*, B 364; *queffent*, 586; impér. *quifit*, N 1421.

Qualan mae, le premier mai, P. (*Dict. étym.*, v. *kalander*); *quel an gouà* «le jour de tous les saints», Nom. 226.

Qualet, dur, fatal, J 32, B 332, *qualetder*, peine, 359, *qualether*, 327.

Quannat, messager, C*b*.

Quarc, chanvre, en 1327, *Chrestom.*, 199; voir *coüarh*.

Quarell, querelle, l. querela, C*c*, v. *clem;* van. *qarell*, m. et f., pl. *éü*, Gr. (voir *querell* au *Dict. étym.*). — **Quarter** (fièvre) quartaine, C*b*, du fr. *Ar quatuerou*, les Quatre-Temps, D. 73, *qotuërou*, van. *qoartualéü*, *en hoartualéü* Gr., *er hortualeu* en 1693, *Chrest.*, 332, emprunt savant au lat. *quatuor*.

Quazc, envoyer, C*b*, v. *leuzriff* (*cacc*, C); prét. *quacet*, J 174 *b*, *quaczet*, B 619; ind. prés. *quacc*, 624-625; impf. *quacent*, J 123, prét. *quaczas*, B 333; fut. *quacif*, J 124 *b;* impér. *quaczc*, B 645, 2e pers. pl. *queczet*, 618, *quecet*, J 98, *quecyt*, 165 *b*, *quycit*, 78 *b*.

Quea, va! Jér., v. *kei;* J 100 *b*, v. 1 (avec variante *que*), et 198, où j'ai indiqué une rime en *a* qui n'est point certaine. La forme *quae* est plus fréquente, mais *quea* n'est pas suspect comme on l'a cru (*Beiträge de Kuhn*, V, 347) : c'est le léon. *kea*. On dit en tréc. *ké* (et aussi *kés*, *Rev. celt.*, XI, 459), en van. *quei*, *Gramm.* de Guillome, 85, *kei*, *Livr bug. M.* 12, *quaï*, *Choége nehué a gannenneu*, Vannes, 1829, p. 140.

Il n'est pas probable que *quea* vienne immédiatement de *quae*, par suite de la métathèse étudiée au mot *lech;* car ce phénomène n'existe généralement pas pour *ae* final.

Ainsi l'on a en breton moderne aussi bien qu'en breton moyen *brae* «broye, instrument pour broyer le chanvre»; *dalac*, tarder, *diffrae*, rapide, *esmae*, émoi, *essae*, essai, *fae*, fi, *gae*, gai, *mae*, mai, *pae*, paye, *quae*, clôture, *sae*, robe. Les variantes de prononciation en breton moyen (et moderne) sont : *e*, *dale*, auj. id.; *a*, *esma* (ne t')émeus (pas), *essa*, essai (auj. id.); et *oa*, lorsque

ae répond au fr. *oi : esmoa*. Si le P. Grégoire cite, s. v. *faire*, une prétendue forme léonaise *séa*, robe, c'est qu'il était influencé par son explication inexacte de *qéa* et *réa;* aussi n'en fait-il point mention au mot *robe*.

A final alternant avec *ae* est fréquent surtout après le son *o :* moy.-br. *goae* et *goa*, malheur! cornique et gall. *gwae; ioae* et *ioa*, joie, *Monioae*, Montjoie, auj. *joa*, *joe* (voir *Genouefe*). Sur une exception apparente à cette loi de prononciation, voir *rae*.

Cette règle ne s'applique pas à la conjugaison en moyen-breton et en léonais moderne. Exemples :

Moy.-br. *groae*, Cathell 3, *grae*, *grea*, il faisait, léon. *grea*, tréc. *groé*, *gré; yae*, *ye*, *yea* (Cathell 4), il allait, léon. *iea*, tréc. *ié;*

Léon. *lekea*, il mettait, tréc. *lake*, de *lakae; añkounac'hea*, il oubliait (tréc. *añkouae*, *añkoue*), etc.

Ceci s'explique naturellement par l'analogie d'autres formes verbales où la métathèse de *ae* en *ea* était régulière :

Yea, il allait, d'après léon. (*y*)*eann*, (*y*)*eas*, (*y*)*eamp*, (*y*)*eac'h*, (*y*)*eant; eant*, ils allaient, Nl 224; cf. *eaz*, il alla, Cathell 4, 19 (*a yez*, 19, 33), de *aez*, gall. *aeth; eat*, allé, J 201 *b*, P.;

Grea, il faisait, d'après léon. *greann*, etc., cf. moy.-br. *grear*, on fait (C*b*, v. *contrel*, *venim*), *groear*, Cathell 33; *great*, fait, Cathell 22, 28, 29, cf. 5 (*grtat*), *groeat*, 4, *grœat*, 5; *great*, on faisait, *gread*, Cathell 34;

Léon. *lekea*, il mettait, d'après *lekeann*, etc., cf. *lequear*, on met, C*b*, v. *pellenn*, *pinuizigaez; lequeat*, mis, Cathell 3, 5, *laqueat*, 5, 16, 32, 35, etc. On lit *lequea* et *pellea*, il éloignait, *Introd. d'ar v. d.*, 158; *na gassean-me quet nep ho cassea* « nonne qui oderunt te . . . oderam », *Heuryou*, 497, etc.

Quae, va! ne serait donc pas plus devenu *quea* que son homonyme *quae*, quai, sans l'influence d'une forme verbale voisine. On ne peut guère songer à l'analogie générale des imparfaits en *ea* (3ᵉ pers.), et *quae* est le seul impératif 2ᵉ pers. sing. en *ae*. Il est donc probable que *quea* est une imitation d'un moy.-br. **queat* pour **quaet*, allez = tréc. *két*, léon. *kit* (*qüt*, Gr.), cf. cornique *kewgh*. Ce verbe breton est défectif et n'a pas d'autres formes.

Queffnyt (toile d')araignée, C*b*, C*c*.

Queffrann. *A vn — heguille* « a vne part et a lautre », C*b*, v. *anneil*, comme si le mot était masculin; *queaffrann*, C*ms*, v. *hep;* pl. *quefrennou*, Nom. 223.

Queflusq, mouvoir, C*b*, v. *gueruell; quefflusq*, v. *excitaff*.

(*Queyn*, dos), *quey*, *Cms*, v. *bocenn.*

Quelchic, petit cercle, *Cb*, v. *cercl.*

Quelenner, docteur, *Cb*, v. *scol. Quelingnadez*, enseignement, de *quelenn*, et *quimingadez*, message, de *quemenn*, indiquent un suffixe *-yad-ez;* comparez à *quimingadez* le gall. *cymmyniad*, legs.

Quelidaff, germer, *Cb*, v. *brouczaff; qellid*, germe, Gr., van. *bihue -kœll*, tout vif, l'A.; cf. *clui*, germe d'un œuf, Nom. 37 (*vy*, *üy*, œuf, 37).

Quelyen raden, voir *quilleguy.*

Quemenet, *Kemenet* (gl. commendatio) dans des noms de lieu, XIIIe et XIVe s., auj. *Guémené;* du lat. *commendare*, *Chrestom.*, 196, 197, 136.

Quemeneur, f., *es*, couturier, *Cb.*

Quement e nombr euel e ment « tant en nombre comme en quantité », *Cb; quement ha quement*, tant pour tant, v. *guez.*

Quempenn, il arrange, *Cb*, v. *couche;* inf. *qempenn*, van. *campeeneiñ*, Gr.; *qumpen*, convenablement, avec soin, D 21; gall. *cymhenu*, orner.

Quempret, prendre, J 24, *quemeras... truez*, il prit pitié, Nl 328; *quemerabl*, acceptable, **quemerediguez**, prise, *Cb*, *quemeridigaez*, *Cc; ez* **quemerus**, prenablement, l. capaciter, *Cb* (voir *Dict. étym.*, v. *compret*).

Quenan, mot à rétablir, P 270; voir *Rev. celt.*, XIII. Cf. *diez kenan*, tout à fait incommode, *Emgann Kergidu*, II, 302; *ur marvu' quenane, ne ra quet dehou er peh a so necesser' de veüein* « il se plaint sa vie », Chal. *ms*, litt. « (c'est) une vraie mort ».

QUENDAMOUEZ, émulation, Maun., *qendamouëz*, Gr., *keñdamouez*, f., Gon., de *com-*, *do-*, *am(b)-*, **uc-t-*, même racine que bret.-moy. *amouez*, relâcher, *amouc*, retard.

Quenderuiez, germanité, l. germanitas, *Cb*, v. *germen; quindiruy*, cousins, Nom. 333. *Qevenderv*, petit-cousin, Gr., est peut-être le correspondant du gall. *cyfyrder*, dont le premier *r* serait devenu *n* sous l'influence de *quenderu*, cousin. M. Loth a expliqué *yr* dans *cyf-yr-der* par le mot *wyr*, petit-fils, voir *douaren. Qeffnyand*, *qevnyand*, *qivinyand*, pl. *ed*, cousin au quatrième degré, Gr., paraît tiré d'un ancien pluriel **com-nient*, cf. gall. *neiaint*, neveux.

Queneuenn, arc-en-ciel, *Cb*, *Cc*, v. *goarac an glau;* variante de *ganiuedenn an glau*, C.

Quenquis, maison de plaisance, plessis, xve s., *Chrestom.*, 197, xie s., *Kenkist*, Cart. de Red., 276; *keñkiz*, m., pl. *ou*, *-isiou*, Gon.

Querch, avoine, semble parent du grec *κρόκος*, auquel Pel. l'a comparé.

Quere, cordonnier, C, *kere* en 1126, pl. dans *Caer Chereon*, Cartul. de Quimperlé, *Chrestom.*, 197; *qere* et *qereour*, Gr., tréc. *kere* et *kereer; quere*, pl. *-ourien*, Maun.; *quéré*, pl. *quérerion*, l'A.; voc. cornique *chereor*, du lat. *coriarius*, auquel le Catholicon donne le sens de «cordonnier»? Voir *manier*.

Querintiez, l. necessitudo (parenté), C*b*, v. *necesser; quiryntyez* «confinité», C*c*, v. *ameseuc;* van. *quéræenntétt*, apparenté, l'A., *Suppl.*

Querniguel, vanneau, l. capra, vanellus, Nom. 38, huppe, 42, *qerniguell*, *qorniguell*, pl. *ed*, Gr., *kernigel*, *ko-*, f., Gon., vanneau; gall. *cornicell*, m., pluvier.

Querzidigaez, allure de pied, C*c*, v. *monet*, *querzydiguez*, C*b*, C*c*, v. *hent.*

Questeur, mendiant, C*c*, v. *clasquer.*

Queunet (tas de) bois, C*b*, C*c*, v. *groachell.*

Queusuez, mègue, C, v. br. *cosmid. Cour-bœz* «mesgue, l. serum», Nom. 34, peut être le même mot, ainsi que le tréc. *cujen*, petit-lait, Pel., *kujen*, m., Gon., Trd., de **kuzveen* = *queusuez* + *enn?*

Queuer, 2 : *e queffuer*, *à quever*, à côté, au sujet de = gall. *cyfar*, face, *cyfer*, opposition, *ar gyfer*, en face, irl. *comair* dans *fo chomair*, pour, contre, *i n-aurchomair*, auj. *ar cómhair*, vis-à-vis, en face, des deux prép. *com-* et *air*, gaul. *are;* Ascoli, *Gloss. palaeohibernicum*, v. *ar*, *air-*.

Quyc sall, du salé, C*c*, v. *pastell; quic treut*, chair sans graisse, C*b*, v. *caher;* auj. id.
Quichen. En — auprès, C*ms*.

Quilleguy, coqs, C*c*, v. *bell*, sing. *quillocq*, *quillecq*, Nom. 39, *qilhocq*, *-hecq*, m., pl. *-héyen*, Gr., *kilek*, *-ok*, par *l* mouillé, Gon., gaul. *Caliăcos*, cf. *καλέω*, *Bezz. Beitr.*, xvi, 240. Le moy.-bret. *quelhyen raden* et *quelyen raden*, sauterelles, est sans doute pour *qilhéyen-radenn*, id., sing. *qilhocq-radenn*, Gr. = gall. *ceiliog rhedyn*, cornique *celioc reden*, id.; altération amenée par l'influence du mot *quelyen*, mouches.

Quiluizien, charpentiers, C*b*, v. *reul*, pl. de *caluez; ar guiluizieien*, D 112, *qilvizyen*, van. *qelveyon*, Gr., *qeluion* et *queluerion*,

Chal. *ms* (cf. le sing. *ar c'halveer*, Ricou 96, fém. moy.-br. *calue-zeres*, voir *quere*). Peut-être *Quilmezien* en 1459, auj. Quilvien (Morbihan), *Chrest.*, 198, est-il ce même pluriel : cf. le sing. *calmez* dans *Kaer-calmez* en 1337, auj. *Kerancalvez*, près Concarneau, *Chrest.*, 194, et *clemiñsat*, couper par petits copeaux avec un couteau, Gr., pet. tréc. *kalmichat* = *kalfichat*, *Rev. celt.*, IV, 157. *Calmez* rappelle bien le v. br. *celmed*, gl. efficax, gall. *celfydd*, habile.

Quinyadus : *cog* —, coq chantant; *quinidy*, chanteurs, C*b*, pl. de *quinyat*, voir *Dict. étym.*, v. *can*.

Quinizyen, offrir, est probablement formé de *quennigaf*, j'offre, d'après l'analogie de *binizien*, *bennigaf;* voir *penet*.

Quynnet. *Lequet y en poan ha quynnet* « mettez-les en punition et sujet de plaintes ou de gémissements », Jér., selon Pel., v. *keini;* l'auteur ajoute : « Ce *quynnet* est un participe qui ne paraît pas fort propre en cet endroit. » On pourrait être tenté de corriger le mot en *goanet*, affligé, puni, dont la première syllabe rimerait avec *poan;* mais la rime intérieure peut aussi bien être ici avec *y*. D'un autre côté Pel. cite, d'après un vieux dictionnaire, *guninez*, tourment; peut-être faut-il lire **guinnez* et comparer *quynnet* (pour **guynnet?*). Cf. aussi *amguin* (voir ce mot) et gall. *gwyn*, par *y* long, douleur, tourment.

Quoalen, l. catulus, C*b*, v. *caz;* voir *oade*.

R

Rachaer, *rakaer*, faubourg (de Quimper), XIV[e] s., *Chrest.*, 227, *raquérr*, m. pl. *ieu*, issue, sortie; glacis, esplanade, l'A., *raguær*, *ragnær*, issue, sortie d'un village, espace attenant au village, en van., Gr., gall. *rhaggaer* f. ouvrage avancé, de *rac* et *kaer*.

Rae, raie, poisson, C, *ray*, pl. *ètt*, l'A., du fr. D'après la loi phonétique étudiée au mot *quea*, la métathèse de la diphtongue ne doit pas avoir lieu dans ce mot; pourtant le *Nom.* a *roe*, *rea; ræ*, *rea*, p. 46; le P. Maun., *raë*, *rea;* le P. Grég., *rea*, *raë*, *ræ*, D. Pel. *râe*, *râhe*, *rée* et *réa;* le *ms.* de Châlons, *rae*, *rea* « raye ». Mais *rea* ne vient pas de *rae;* il vient de *rée* = fr. *raie*, par le changement d'*e* final en *a*, cf. *cicorea*, chicorée, *santorea*, centaurée, Gr., etc. — *Rancun : caffet — ouz an boüegou* (être dégoûté des mets), Nom. 260. — *Raoulet*, enroué, C*ms*, *roulladur*, enrouement, C*b* v. *aduocat*, *raouladur*, Nom. 216, *raoulamant*, *id.*, 258.

Ravénd, pl. *ravéñchou*, sentier, dim. *raventicg*, Gr.; *raveñt*, m. Gon., *ravent*, *ranvet*, Pel., cf. irl. *rámat*, *rámut*, *rámhad*, route, qu'on a rapproché du sanscrit *rantu.*

(*Re* 1), *recruel*, très cruel; *re droucguiez* «tres grand mauluaistie», l. scelus, C*b*, v. *drouc*. *Reir*, trop longtemps, 1 syll., *Traj. Jacob* 128, *Buez ar p. m. Emon* 317.

(*Re* 2). *Tri re; a re da re*, trois générations, l'une après l'autre, *Traj. Jacob* 11 (cf. *Rev. celt.*, VI, 528); pet. Trég. *tri re dud*, trois ménages, trois familles. Pl. *ar Reou-vras*, les grands, *Introd. d'ar vuez devot* (1710), p. 171. L'adoucissement de l'initiale suivante est de règle après *ar re*, ceux, sauf en vannetais : *er rhé penhuic*, les riches, *Histoer... J. C.* 11, etc.

(*Rebeig*, *rebreig*, reproche); tréc. *rebech*, revanche, vengeance, *G. B. I.*, I, 348; cf. fr. *rebrécher*, censurer, critiquer, Lacombe.

Rebelant da, rebelle à, *Traj. Moyses*, 145; *rebelus* (un) rebelle, 202, (lévites) rebelles, 192. — *Rebet*, rebec, Nom. 213. — *Receu*, il reçoit, C*b*, v. *donaesoner; recevour*, intendant, *Traj. Jacob*, 44.

Redy. Dre —, par force, D 26.

Redigea, réduire (au néant), D 25. — *Redimat*, racheter (rime en *at*), *Traj. Jacob*, 139. — *Redondi : à zeu da — d'ar Mam* (la gloire du fils) rejaillit sur la mère, D 64, part. B 503, ind. pr. 386, J. 188 *b*, v. fr. *redonder*, angl. *to redound*. — **Reediffiaff**, réédifier, C*b*, du fr. Quelquefois la particule française *re* se trouve avec des mots bretons d'origine ou bretonnisés : *refresquiff* (mettre la bière à) rafraîchir, Nom. 134, *reffresquif*, rafraîchir (le vin), 162; *renehuéein*, renouveler, *Voy. mist.*, 13, *rehadein*, ressemer, *reueat* = *meat arré* «repaistrir», *groeit ha regroit é bet é brocés* «on lui a fait et parfait son *procès*», Chal. *ms*; à l'île de Groix *revèwet*, ressuscité, *Chrestom.*, 378, 379.

Refr, anus, C*ms*.

Regimen, g. id. (régiment, gouvernement), C*b*, v. *gouarn*.

Reguezen, braise, Nom. 165.

Reguiff, découper, C*b*, v. *trouchaff; regueiff*, déchirer, v. *squegiaff;* auj. *regi*, part. *roget*, voir *Dict. étym.*, v. *rocgaff*.

Reiff, donner. Sur ce verbe, voir Zimmer, *Kuhn's Zeitschrift*, XXX, 217 et suiv.

Ren, mener. Cet infinitif est resté pétrifié dans *rendaël*, disputer, contrarier, raisonner, répliquer, Gr.; c'était originairement une locution *ren daël*, mener du bruit, analogue au moy.-bret.

ren tatin, et synonyme de *ober an daël*; Gr. La conscience de cette composition s'étant perdue, on dit au participe *rendaëlet*, Gr., au lieu de **reet dael;* et l'on fit le dérivé *rendaëlus*, pointilleux, Gr. Ensuite l'assimilation de *rendaël* aux infinitifs où *-el* s'ajoute au radical a donné lieu au participe *rendaët* et au dérivé *rendaër*, raisonneur, Gr. Voir *renabl*.

On peut comparer à *rendaëlet* de *ren-daël* des formations comme *ledouedou*, jurements, *Templ. cons.*, 77, au lieu de *leoudouet*, *Prep. d'ar maro*, 68 = « serments jurés »; *poféro*, des marmites, *posèrad*, marmitée, pl. *o*, en petit Trég., de *po fer* = pot de fer; *heñprazeo*, grands chemins, en dialecte de Batz, *Étude*, p. 20, tréc. *heñcho bras;* pet. Trég. *ituen*, *utuen*, grain de blé noir, *Rev. celt.*, IV, 467, pour **eden du; kermäis* « les habitants d'ici », Pel., de *ar géris ma*, etc. (voir *guers*).

Renabl « menable », C. Cette traduction paraît inspirée par une étymologie d'après *ren*, mener, *renaff*, régner, étymologie que j'ai adoptée trop facilement. *Renabl* veut dire plutôt « doux, bon », et vient du v. fr. *regnable*, *reinable*, *resnable*, proprement « raisonnable », comme *drouc renablet*, odieux, mauvais; voir *inrenabl*. Le mot *renabl* est traduit chez le P. Maunoir par « police »; D. Le Pelletier dit que Roussel le rendait par « revue » et « police »; et il ajoute : « C'est une maison, et particulièrement un moulin en état d'être rendu au propriétaire, par le fermier qui le quitte, et tel qu'il doit être remis à un autre. » Cette définition a été influencée par les préoccupations étymologiques de l'auteur, qui regardait *rennable* comme une altération de *rendable* « en état d'être rendu ». Aujourd'hui ce mot se prononce *renap* en petit Tréguier et en Goello et signifie « inventaire, état des lieux qu'on fait avant de laisser une maison à un nouveau locataire ou fermier »; d'où *renabi*, *renabeign änn treo* « faire l'inventaire des objets ». Ce mot *renable* se dit aussi en français de Bretagne : « On appelle *renable*, *souche* ou *ensouchements* les objets. . . que le fermier reçoit au commencement du bail. . .; procès-verbal de renable ou d'état des lieux. . ., l'acte qui contient l'énumération de ces objets ». *Usages et règlements locaux. . . des Côtes-du-Nord*, par Aulanier et Habasque, Saint-Brieuc, 1846, p. 152. « Si le moulin est *au grand renable*, tout ce qui tourne est la propriété du meunier; s'il est loué *au petit renable* » (il en est autrement). *Usages et règlements locaux. . . d'Ille-et-Vilaine*, par Quernest, 3e éd., Rennes, 1870, p. 148. Cf. « *Prenant caution de rendre le renable*, hoc est quod Jurisconsultus ait, cum perfecta præstita, probataque ex lege opera sunt. » D'Argentré, *Commentarii in consuetudines ducatus Britanniæ*, 7e éd., Paris, 1661, col. 1369.

Reng, rang, f. : *diou* —, Nom. 140. — *Renoncc dan feiz*, l.

scisma, *Cc.* — *Rep*, cruel, pet. tréc. *rip* (temps) dur, cf. gall. *rhaib*, action de saisir, du lat. *rapio;* voir *ribus.*

(*Ressis*, certes), en haut et bas Léon *ressis* « régulièrement », *Suppl. aux Dict. bret.*, p. 100. — *Resucitet*, ressuscité, *Cb*, v. *ozech.*

Ret, 1. Le Dr Liégard explique (*Flore de Bretagne*, 1879, p. 13) *reed* par *myrica*, piment royal; ce mot est donc identique à l'irl. *rait*, *raid*, qui désigne le même arbrisseau (angl. *sweet-gale*), *Rev. celt.*, IX, 242.

Reter, *avel reter*, est, vent d'orient, Gr., *réter*, m., Gon., *reitér*, *Voy. mist.*, 20, *retel*, est, orient, Chal. *ms*, cf. irl. *airther;* pour le *t*, voir *latar*, cf. *eteau*, tison, gall. *etewyn*, corniq. *itheu*, id., irl. *itharnae*, « a rush-light ».

Retournn de bro (retourner dans son pays), *Cb; retourniff*, Nom. 155. — **Retredou**, latrines, *Cb*, v. *cambr aes*, du fr. *retrait;* cf. *rettrœt*, retraite, Nom. 232.

Reuf da guentat ann et « payle a venter le blé », l. ventilabrum, *Cb*, v. *pal; roüef*, *ruef*, rame, Nom. 152, pl. *rouifuou*, 154; *rouëuat*, ramer, 151, *reuyat*, *roueuat*, *tennaff an roueu*, 155.

Reun, crin. Le Gonidec rapporte à ce mot *reûnik*, m., pl. *-iged* « loup marin suivant les uns et bœuf marin selon d'autres », *reü-nic*, bas-léon., *reunicl*, loup-marin, Pel., qui pourrait être aussi le correspondant du gall. et cornique *moel-ron*, irl. *rón*, mannois *raun*, chien de mer, phoque, que M. Stokes compare à l'anglo-saxon *hron*, baleine.

Reustl, pl. *ou*, brouillerie, état des choses embrouillées, Gr., *reûstl*, *rouestl* (1 syll.), m., brouillerie, confusion, Gon., *reustladur*, confusion, *reustla*, brouiller, Gr., *reûstla*, *rouestla*, brouiller, mêler, tracasser, semer la discorde, Gon., gall. *rhwystr*, m., obstacle, *rhwystro*, empêcher; dérivé du lat. *rete*, filet, selon M. d'Arbois de Jubainville, *Ét. gramm.*, 66.

Reverziou *bars* (lire *bras*) grandes marées, D 191, *reversy*, *reverzy*, f. grande marée, Gr., m. Trd, *reverzi*, *referzi*, m. Pel., *réverzi*, f. Gon., *reverhi* l'A., gall. *rhyferthwi*, haut-bret. et bas-norm. *reverdie*, Pel.

Ribault, ribaud, *Cms*, v. *auoeltr.* — Ribl, bord (de la mer), D 187, rivage (d'une île), 193, pl. *ou*, bord, côte, rive, rivage, Gr., m., *é ribl*, au bord, Gon., du l. *ripa* ou *ripula*, cf. cornique *ryp*, *ryb*, *reb*, à côté de; voir *riff* et *gouziblaff.*

Riboul « le vesseau en quoi len gette leau de la nef », *Cb*, v. *louezr; riboull*, la pompe (d'un vaisseau), *riboull an scob*, bois

creux avec lequel on épuise l'eau (dans un navire), l. haustrum, *riboulat*, vider l'eau, Nom. 152, *riboul*, pl. *ou*, pompe, machine à pomper l'eau du fond d'un vaisseau, etc., Gr., m., Gon.; van. *seèl ribouléq*, regard farouche, *Voy. mist.*, 66. Cf. haut-bret. *déribouler*, dégringoler.

Ribus dans *rês-ribus*, « rés le bord d'une mesure » Am. = *ribus* et *rebus*, « d'emblée, d'abord et comme d'assaut », rapide; rapidement, *ribusdèr*, *rebusdèr*, rapidité, Gr., gall. *rheibus*, rapace, voir *rep*.

Riff, rive, C*b*, v. *glann*, *riffier*, rivière, v. *fluaff*, dim. **riuleryo**, v. *auon*.

Rigne, N 1455. La 1re syll. rimant en *ic*, il est assez probable qu'il faut lire *rigue*, car en breton *gn* rend presque toujours le son de l'*n* mouillé. Cf. van. *rigueasse*, dispute, *riguiasse*, noise, *riguasse*, m., pl. *-sseu*, riotte; *riguiotte*, noise, *rigueassein*, *-ssale*, disputer, l'A.; « (l'equippage d'un garçon barbier qui bat la semelle) consiste seulement en sa *trousse* », ... *a gonsist'*, *a rigass' en e drouss hep quen*, Chal. *ms*.

Riou (avoir) froid, C*b*, voir *Dict. étym.*, v. *reau*.

Rith, *ritt*, m. gué; *ér ritt*, à gué, l'A., *Suppl.*; gall. *rhyd*; gaul. *ritu-*; voir *Dict. étym.*, v. *roudoez* et *Chrestom.*, 162.

Roc, outrecuidant, C*b*, v. *foll*; orgueilleux, *dre* **roguentez**, l. contumaciter, v. *desfaill*; **rochony**, fierté, v. *garu*; *roguentez*, *rogouny*, arrogance, Gr. — *Rochat euel march*, froncer les narines, C*b*, v. *fron*; gall. *rhochi*, grogner, de **rocc-*, pour *ronc-*, du l. *rhonchare*; voir *conniffl*. La forme *ronc* se montre, d'ailleurs, dans ronqat, *ronqellat*, râler, *ronqell*, *roconell*, râle, Gr., *roñkel*, *rokonel*, *roñkonel*, f., id., *roñken*, f., glaire, flegme, pituite, Gon., pet. Trég. *renklen*, râle, cf. cornique *rencia*, ronfler, gall. *rhwncian*, râler, v. gall. *runtniau*, lisez *runcniau*, ronflements (espagnol *roncar*, etc.). Le vannetais paraît avoir mêlé les deux prononciations *roc'h* et *ronc*, dans *rohquênn*, f., pl. *eu*, râlement, l'A., *rohqen*, Gr., où *-quen* a fait l'effet d'un suffixe.

Roed, rets, filet, C*b*, v. *seulen*, *roedeur*, faiseur de rets, v. *gouly*; *roédèn*, le voile (est tombé de mes yeux), *Voy. mist.*, 73; voir *reustl*. — *Roinnus* « grateux », C*b*, v. *dibriff*. — *Roncet* et *ronceet* chevaux, cf. *rounçet*, Nom. 116, 182, et *rounçeet*, 132, 182; *ronceed*, Gr., sing. *ronce* (cornouaillais), Gr., *roñsé*, H. de la Villemarqué.

Ros, tertre, colline, cf. *Rev. celt.*, VII, 203; *Rosgo* Roscoff, D 192; *ros*, pl. *you*, petit tertre couvert de fougère ou de bruyère,

Gr.; n'est pas inusité comme le croyait Troude : *roz*, *G. B. I.*, I, 314, *Mélusine*, III, 572. Dim. *reüseulen*, éminence, banc de sable, Pel. Cornique *rôs*, prairie sur une montagne; irl. *ross*, *ros*, bois, promontoire.

(*Rosenn*). *Ros-moch*, pavot, Nom. 90, auj. *roz moc'h.*

Rostou, des rôts, Jér. v. *soub.* — *Roum*, Rome, C*b*.

Roussingl «soulcie», Nom. 81, «soucet», 83, voir *Dict. étym.*, v. *rossecu.*

Roux, roux, C*b*, v. *marc'h.*

Ruillen, *ruilleres*, syn. de *racloüer*, racloire, rouleau (de boulanger), l. radius, hostorium, Nom. 173.

Run, colline, dans *villa Rungant* en 1233, *Chrest.*, 229, *rûn*, *reûn*, peu usité en dehors des noms propres, Gon., v. br. *Run-lin*, *Chrest.*, 163; cornique *runen*, *rhynen*, *rhyn*, pl. *runiow*, colline, promontoire, gall. *rhyn* = irl. *rind*, pointe, sommet et promontoire. Une autre explication de *run*, donnée *Ét. gram.*, 9, rattache ce mot à la racine du gothique *hlains*, lat. *in-clino;* mais la chute d'un *c* initial semble difficile à justifier.

S

SAC'HA, s'arrêter, ne point couler, Gon., à Pédernec *zac'hed e m' èlon*, ma respiration est arrêtée; *vn fos en læch ma sach an dour*, fosse où l'eau s'arrête, Nom. 246, *dour sach*, *dour stang*, eau croupie, 218, *dour sac'h*, *dour chag*, *dour chac'h*, eau dormante, Gr., *dour zâc'h*, Gon., prob. de **sta-cc-*, dérivé de la même racine que moy.-br. *ves e saff*, étant debout; cf. lat. *stagnare*, allem. *stocken.*

(*Saeréguenn*). *Sereguen* «liset piquant», Nom. 93.

(*Saez*, flèche), pl. *sazeou*, C*ms*, *saczou*, C*b*, *seziou*, C*c*, v. *chas.*

(*Saff*). *Seo*, il se lève, C*b*, C*c*, v. *euzic*, petit Trég. *eur sâ-vri*, *eur sâv-i-vri*, un curieux.

Sagael, seigle, C*c*, v. *marr* (pour *saegal*). — *Saillaff* (entrer et) sortir, C*b*, v. *guichet;* dial. de Batz *chaleñ*, id., cf. espagnol *salir.*

Salliner et *salyer*, salière, Nom. 157; *guerzer dan sallen* «saumeur, vendeur de saleures», 313. — *Sam bihan*, petite malle; *samet*, *malet*, chargé de malle, C*b*.

SANAB, morelle, Nom. 93, Grég., m., Gon., du lat. *sinapi;* pour l'assimilation de l'*a*, voir *habasc.*

Santaff, odorer, *santout huez mat*, fleurer bon, l. redoleo, *santus*, odorable, C*b*, v. *guent*.

Saout, vaches, C*b*, v. *crou*, *gozro*, *mirer*, auj. id., van. *seutt*, l'A., du lat. *sol'dus*, Loth, *Ann. de Br.*, VI, 605, 608.

Saouzanaff, tromper, C*b*, v. *deceff*, **saouzanidiguez** (égarement), **saouzanus**, sans chemin, sans voie, v. *dihinchaff*, *souzanns* (lis. *-nus*), vogue, instable, l. erro, onis, v. *erratic;* voir *Dict. étym.*, v. *souzan.*

(*Sapiancc*, *sauant*), *savanç*, science, sagesse, D 18. — *Sarra*, clore (les mains, de joie), C*b*. — *Saus*, anglais, C, pl. *Saoson*, D 189; *brosaus*, Angleterre, C*b; sauzon* «anglois», pl. *saus*, *sauzonet*, Chal. *ms. Sauzon* est un pluriel pris comme singulier, cf. *dour-qy*, pl. *dourgon*, et *dourgon*, pl. *dourgoñned*, loutre, Gr.; *oign'*, agneau, pl. *oigni*, *eigni*, Chal. *ms;* voir *degrez*, *goas.*

Scaffaelez, légèreté, C*ms*, *squaffelez*, C*b*, v. *buan*, *squaffder*, v. *nobl; scaffdet*, id., Nom. 293; *scànvadurez*, id., *Traj. Moyses*, 166; **squaffidiguez** *a corff*, agitation de corps, C*b*, v. *doen;* van. *scanbouelic*, volage, Chal: *ms.*

Scandalaff «tencer», C*b*, v. *controuersite; scandalat*, C*c; scandalus* (l'enfer, séjour) horrible, D 161.

Scarra, *scarilla*, se fendre, s'ouvrir par le chaud ou par le froid, se gercer, Gr., *skarra*, Gon.; *scarra*, fêler, crevasser, Gr., *scarrein*, hâler, *scaradur*, hâle (des lèvres), *scarre*, m., gerçure du bois, l'A., *scarr*, pl. *ou*, fente, gerçure, crevasse, Gr.; cf. angl. *scar*, balafre; de la rac. *scar*, séparer, v. br. *scarat*, gall. *ysgar*, v. irl. *scarad*, moy.-br. *discar*, abattre. Il est possible que *scarnila*, *sqalfa* et *scarnil*, *sqalf*, pl. *ou*, synonymes de *scarra* et de *scarr*, Gr., aient la même origine; cf. *scalf* «la fourchure (de la vigne)», Nom. 101, *skalf*, m., enfourchure d'un arbre, séparation des doigts, etc., Gon. M. Thurneysen (*Keltorom.*, 78) propose de rattacher à la même racine *skâr*, m., pl. *ou*, enjambée, Gon., cf. *scara*, courir vite et à grands pas, Pel., *squarinnec* «un homme à longues jambes», Nom. 273, *sqarignecq*, *sqarinecq*, Gr.; on peut comparer, pour le sens du radical, les synonymes van. *fourchecq*, bas léon. *gauloc'h*, Gr. Le Dict. de l'A. donne *scarblêc* «qui a de longues jambes», cf. *ur jardelec*, escogriffe, Chal. *ms;* en pet. Trég. *skarbelek* veut dire qui marche mal, qui se frappe la cheville du pied en marchant.

Scarza, vider, van. *scarheiñ*, Gr., *scarza ar plaçz*, s'en aller, Gr., *scarzat ac'hane*, s'enfuir, s'en aller, *Traj. Moyses*, 164, cf. v. bret. *iscartholion*, gl. stupea, gall. *ysgarthu*, purger, irl. moy.

escart, gl. scupa (stuppa). Voir *carzaff.* M. Thurneysen rattache *scart-* à *scar-;* voir le mot précédent.

Sclacenn, glace, *Cms*, *Cb*, v. *clezrenn; sclasset*, glacé, 2[e] s. r. *aç*, D 162. Du fr. *glace;* sur l'addition de l'*s*, voir *Et. gram.*, I, 26; *Rev. celt.*, VII, 50; *Ét. sur le dial. de Batz*, 17; *Dict. étym.*, v. *scorn*, *sclezrenn*, etc. Le scrupule exprimé, *Rev. celt.*, VI, 508, n'est pas justifié : en dialecte de Batz *pou-skec'h*, pauvre cher, est bien un masculin. On dit en pet. Trég. *perles* et *sperles*, perles, *kirch* et *skirch*, du *kirsch*, cf. van. *sclimpse*, éclipse, l'A., etc. — *Scleryaff gant meyn precius*, resplendir ou orner de pierres précieuses, *Cb*, *sclerhat*, resplendir, éclaircir, *scleryus* « luysable », *sclarder*, clarté, v. *gueleuiff;* chandelle, v. *dihuner; sclardeur*, v. *aer;* pour l'*a*, cf. *sclarissat vn differant* (éclaircir un différend), Nom. 296; *disclaryaff* (déclarer, expliquer), *Cb*, v. *compser.*

Scliçc en tan, étincelle, Nom. 165.

Scloquat, « pioler », Maun., *sqlocqat*, piailler, piauler, *scloc-qat*, *clochat*, glousser, Gr., pet. tréc. *sklôkal*, van. *sclopat*, *clohat*, *clotal*, id., Chal. *ms*, *yar clocheres* « géline gloussante ou clupante » Nom. 39; *cloga*, *scloga*, piauler et glousser, Pel.; *sclossein*, *sclossal* « pioler », Chal. *ms*, *scloussein*, glousser, l'A., onomatopées; cf. gall. *clocian*, franç. *cloquer, clocher*, etc., *Faune pop.*, VI, 24, 25.

Scloutour (et non *tour*), C, *sclotur*, *sclutor*, *sclotouër* « la bonde pour retenir ou pour laisser couler l'eau de l'étang », Gr., v. *moulin; an scoutour, an rot á vez en dour* « ce qui soustient l'eauë, l. tympanum », Nom. 147; voir *onestant.*

(*Scoaz*, épaule) lisez au *Dict. étym.* : sanscrit, *skandha.*

Scobitell « acilles », l. pila clauaria, m.: *try* —, Nom. 195, cf. *scopette*, palette pour le volant, l'A., du fr. *escopette.*

Scolpenn (éclisse), *Cc*, *scalpenn*, *Cb*, v. *ascloedenn.*

Scourchic (Le —), recteur de Séné en 1568 (abbé Luco, *Bulletin de la Société Polymathique* du Morbihan, 1883, p. 188), cf. *skoerj*, arrogant, effronté, hagard en parlant de la mine, des yeux, à l'île de Batz, Trd.; *un deen sourch'* « un bon reioüi », *chourg* (esprit) bouillant, Chal. *ms.*

Scrav, *scraf*, pl. *et*, dim. plus usité *scravedit* (lire *-ic*) « éterlet », oiseau de mer ressemblant à un pigeon, blanc, la tête en partie noire, les pattes rouges, Pel., cf. gall. *ysgräell*, *ysgräen*, hirondelle de mer (sterna, norm. *ételet*, *Faune pop.*, II, 389).

Scriff, il écrit, *Cb*, v. *paper; scriuaîner*, auteur, v. *estoar; -anner*,

v. *describaff; -âner da hymnou*, auteur d'hymnes, *scriffuâiner dan bet*, l. cosmographus, *scriptur an bet*, l. cosmographia, Cb. On se sert d'une façon singulière, en petit Tréguier, de ce mot *skritur* dans des phrases comme celle-ci : *hon c'hochon*[1] (*sal respet*) *ra ket skritur vad*, notre pourceau ne profite pas, litt. «ne fait pas de bonne écriture». (Cf. l'emploi du mot *silaben, silabren*, syllabe, cité *Dict. étym.*, v. *sillabenn.*)

Scrigea, frémir, Gr., *skrija*, Gon., gall. *ysgryd*, m., frisson, cornique *scruth;* voir *cridyenn.*

Scubell, balai, *Cb*, v. *balet.* — *Scudel*, écuelle, *Cb*, v. *pezel; scudell-dorz*, plat ou écuelle large, Nom. 161.

Scuyllaff, répandre, C, *squyllaff* (*goat*), Cb.

Secredou, secrets, B 186, *an sacredou sacr*, mystères, Nom. 200 = (*levr ar*) *zellédou*, l'écriture sainte, *Rev. celt.*, IV, 170, cf. pet. Trég. *salamañtein*, grogner, gronder, prob. de **sakramañtein*, jurer, du lat. *sacramentum*, cf. van. *sacrein, sinsacrein*, jurer, proférer des exécrations, l'A.

Seim, sève de vin, etc., l'A., *seïm*, sève (d'une plante), sève de vin, Chal. *ms*, cornique *seym*, graisse, gall. *saim*, v. fr. *saim*, ital. *saime* = *sagimen* (voir *guïm*); au contraire *sein*, m., «saindoux», «huisle de poisson»; *sein huêc*, pommade, l'A., vient du fr. *sain*, cf. bret. *saynell*, saindoux, Gr.

Seiz, soie, C, *ceiz*, Cb, v. *ourll.*

Sell, aspect, Cb, auj. regard; *seit* (1 syl.), voyez, voici, *Jac.* 6, 50, pet. Trég. *sêt.*

Semblter, faiblesse, *Cb*, v. *clun*, *semblder*, id., D 25; *sempider, semplerez*, pâmoison, Nom. 260. — *Sergent*, g. id., Cb, v. *matez; seruicc da doe*, service de Dieu, v. *azeuliff; serviteur*, domestique, v. *doeuaff; seruiter*, v. *donaesonaff;* **seruichus**, serviable, v. *officc. seruiet*, serviette, Nom. 157.

(*Serz*, ferme, droit) *cerzzoc'h* (barbe) plus touffue, *Introd.*, 194; *serz* (chanter) gaiement, *Rev. de Bret. et de Vendée*, 1864, XVI, 56; *sers*, vertical, *Suppl. aux Dict. bret.*, 107.

[1] On m'a reproché en Bretagne d'employer ce mot *kochon* dans des phrases données comme exemples; cela prouve simplement qu'il choque les personnes qui ne l'ont pas dans la langue de leur village. En petit Tréguier, c'est le terme le plus usité pour rendre son correspondant français; le *Nomenclator* de 1633 donne «cochon, porcelet, *porchel, porchel bian, couchoun*», p. 33; cf. le P. Grégoire, *Dict.*, v. *petit :* «Entre le Port-Louis et Sarzau, ils disent, pour petit chien, petit levraut, petit ânon, etc..., *cochon qy, cochon gad, cochon azeen, cochon qah*, etc., p. *cochoned.*» Le même auteur cite le vannetais *cochon yar*, pl. *cochoñned yar*, poulet, litt. «cochon de poule».

Sy. Aux emplois divers de ce mot cités *Rev. celt.*, VIII, 506, 507, on peut ajouter l'expression *war si wintel*, *war si 'n im wintrañ*, en danger de tomber, de perdre son équilibre, pet. Trég.

Sicour. Nep enem — a dou dorn, celui qui s'aide des deux mains, *Cb*, *lès an sicouryou*, les aides, Nom. 203.

(*Sidan*, linotte). Le *Dict. de l'A.* donne *cidan*, m. roitelet.

Siffoc'hel, espèce de seringue d'enfants pour jeter de l'eau ou de petits morceaux de papier, Pel., *sifo-*, f. sarbacane, Gon., de **sifoncella*, cf. lat. *siphunculus*.

Sig, siège, chaise, C, *sichen*, Nom. 157, pl. *sichennou*, 198, *sigennou*, 132; *sichen*, un as, l. canus, canicula, monas, 194; *jich ar gwer*, la tige des verres, *Son. Br. Iz.*, II, 162; pet. Trég. *jijen*, base, planchette qui soutient un objet. On dit en trécorois *ari e ar jijen war hon zreo*, nos provisions s'épuisent, litt. « le siège (action d'assiéger) est arrivé sur nos choses ». Pour le traitement de la diphtongue française *ie*, cf. pet. Trég. *ze ne si ket*, cela ne *sied* pas; *pich*, piège; *marchepi*, marchepied.

Sigur. L'expression *oar hon sigur*, pour notre cause, à notre place, se trouve chez le P. Grég., dans un sens un peu altéré : *an eil var sigur*, ou *var sigour eguile*, chacun à son tour. *Ober é afferieu ar goust er real*, ou *ar sigur er re al*, « *tirer* les marrons du feu avec la patte du chat », Chal. *ms; é- sigurr, a- sigurr*, sous prétexte, l'A. (*sigur*, prétexte, s. v. *couleur*, *ombre*, *Sup.*, v. *détrousseur*, *gasconner*).

Sylienn, anguille, *Cc*, v. *gobien*.

Simphoniaff « jouer de symphonie », *Cb*, v. *jnstrument*. — **Simuliff** (feindre, simuler), v. *finchaff*. — *Sinaff guant an noulagat*, consentir par signe, v. *guingnal; sinet*, anneau, Nom. 171. Le mot *signa*, du lat. *signare*, veut dire charmer, attirer, s'attacher par des douceurs, *Introd. d'ar v. devot*, 354, 407, 432, *signa ar bugale* « soutirer les enfants », Maun.; cf. gall. *syno*, *swyno*, enchanter, irl. *sénaim*.

Sinance « esquinance » C, ne vient pas de ce mot français, comme le mot *sqinançz*, Gr., mais d'un représentant du lat. *synanche*. A *synanche* lui-même paraît se rattacher *sinac'h* (pourceau) malade, en mauvais état faute d'appétit, Pel., *signac'h* (gens) dégoûtés, *Sarm.*, 9.

Syohan, nom pr. en 1387, de la Borderie, *Rev. de Bret.*, *de Vendée et d'Anjou*, de septembre 1890, p. 201, *siohan* et *sioc'han*, faible, délicat, exténué de faim, Pel., *sioc'han*, faible,

avorton, Gon., cf. irl. *suacht*, faiblesse, maladie, gothique *siuks*, angl. *sick?*

Siuy, *suiuy*, fraise, Nom. 70, *siuy*, *planten sueuy*, fraisier, 85; *suyuien ret* «eufrase», 84. (*Dict. étym.*, v. *seuuienn.*)

Skiber, loge, appentis, Pel., m., hangar, appentis, remise, loge, en cornouaillais, Gon., *squiberic*, hameau, Maun., cornique *sciber*, f., grange, grand appartement, v. gall. *scipaur*, auj. *ysgubor*, cf. *ysgub*, f., gerbe, angl. *sheaf*.

So. *A pell so* «de long aage», *Cb*, v. *hyr; a trydez so*, depuis trois jours, *Cc*, v. *goude; a tridez*, *Cb*.

(*Sodell*, ornière). On lit *sodel car* en ce sens, dans les *Fables* de Göesbriand, Morlaix, 1836, p. 18; cf. Le **Sodellec**, recteur de Theix en 1505, ab. Luco, *Bull. de la Soc. polym. du Morbihan*, 1883, p. 213.

Soin, soin : *dre* —, soigneusement, *Cb*, v. *bras*, *soigneus*, soigneux, D 133, du fr. — *Solempnite* (fête), *Cb*, v. *celebraff; solênisaff*, festoyer, v. *fest*. — *Soneri*, sonnerie, *Cb; sounou*, sons, Nom. 213, *sounettesou*, sonnettes, 198; *sonnenneu lous*, chansons profanes, *Voy.*, 145.

(*Sor*). *Harinquen sol* «harang soré», Nom. 45.

Sou, à gauche, terme de charretier, Gon., *sôu*, *soûd*, Pel.; cf. gall. *asw*, *aswy*, gauche.

Soubenn en guin «souppe en vin», *Cb*. — **Soublaff**, syn. de *deltaff*, mouiller, *Cb; soubla da*, se soumettre à, *Mo.*, 153; *soublet... trema en doar* (yeux) baissés vers la terre. *B. er s.*, 146; du fr. *souple*, de même que *soubrder* «refroidement, attrempement, l. refrigerium», *Cb*, v. *recreaff*, que j'avais rapporté à *sobr.* Voir *coubl.*

Souc'h, émoussé, obtus, Pel., Gon., *-a*, émousser, rendre obtus, Gon., cornique *talsoch*, gl. hebes; voir *disouc'henne.*

Souffisant (*-issant*, *Cb*, v. *armaff*) et *suffisant*, suffisant; *soumetaff* et *summetaff*, soumettre; *sourmontaff* et *surmontaff*, surmonter; *sourprenet*, *souprenet* (*somprenet*, *B. er s.*, 744), surpris, fut. *surpreno*, etc. Ces alternances des sons *ou* et *u* en moyen-breton doivent être attribuées, au moins partiellement, à l'analogie; les deux prépositions françaises *sur* et *sous* s'étant mêlées et confondues, comme le montrent entre autres les mots suivants :

Soulbach, D 168; *soul bec'h*, 173, rimes à *pec'h*(*et*), surcharge charge accablante (du péché);

IMPRIMERIE NATIONALE.

Van. *soulaleurein*, *soul-aleurein*, surdorer, l'A., cf. tréc. *silaouret*, *chilaouret*, cornouaill. *selaouret*, *Rev. celt.*, IV, 166 = *sur* + *aouret;*

Van. *soul-arhuêrhein*, surfaire (une marchandise), cf. *soul-huêrhein*, survendre, *soul-huêrh*, f., survente, l'A.; *soul-üerheiñ*, vendre trop cher, Gr.; *soul-bayein*, surpayer, *soul-gassein*, l'A., *soul-gas*, Trd., surmener; *soul-sau*, m., surhaussement, l'A.; *soul-gargein*, surcharger, *soul-griskein*, surcroître, Trd.;

Van. *sourblomein*, surplomber, *sourblomm*, m., surplomb, l'A.; cf. *sourbas*, soubassement, Nom. 141, *sourbaçz*, Gr.;

Van. *sourgœll*, f. pl. *eu*, surjet, *-geelle*, rentraiture, *-gêlle*, rentrais; *-gœllein* «surjetter», *-gellein*, *chourgellein*, rentraire, l'A., *sourgelleiñ*, *chou-*, Gr., du fr. *surjet;* sur la substitution de *-el* final à *-et*, voir *Rev. celt.*, VI, 392;

Léon. *sulpeden*, imprécation, malédiction, Pel., *sulbedenn*, Gr., *sulbeden* dans le gloss. explicatif des *Kanaouennou santel*, 1842, p. VII; de *sur* et *peden*, prière; cf. tréc. *zoubpedet*, que M. Luzel traduit «priée en dessous», *G. B. I.*, I, 312; peut-être est-ce plutôt «priée, invitée d'une manière plus pressante».

Soumounaff, semondre, *Cb*, v. *aiournaff; somonaf*, v. *citaff; symonaff*, Cc. — *Souteni*, soutenir, *Cb*, v. *peul.* Le *Cb* a «b. soutenir, suporter», lisez *souteniff*, *suportaff.* Cf. «l. pessumdo, as, g. suppediter, b. id.», *Cb*, v. *troat*, i. e. *suppeditaff.* — *Soutil*, subtilement, **soutildet**, subtilité, *Cb*, v. *consideraff*, *soutilded*, *sut-*, pl. *ou*, Gr.

Space, espace, *Cb*, v. *crou; spaçzus*, spacieux, Gr. — *Spaz*, (cheval) hongre, *Cb.* — *Speraff*, espérer, *Cb*, v. *goanac.*

Speuñyal, crier comme le renard, ou comme les petits enfants, glapir, Gr., *speuñia*, *speuñial*, Trd.; *speuñiadur*, glapissement, Gr. C'est un doublet du moy.-bret. *hueual*, l. gannire, gael. *sgiamh :* cf. le rapport du gall. *co-sp*, châtiment, v. irl. *co-sc*, à gall. *chwedl*, conte, bret. moy. *que-hezl*, nouvelle, de **co-huetl*, van. *quevél.*

Spillenner, syn. de *clouyer* «espinglier», *Cb; claouyer*, *spilhouër*, pl. *ou*, van. *spilher*, pl. *ëu*, étui à mettre des épingles, Gr.

Spinek : *bek —*, mine de malade, pet. Trég.; *spinac'h*, gerçure, Gr., *spinaheenn*, l'A., cf. gall. *yspinawg*, *ysbinog*, f. esquinancie.

Spisein, publier, l'A., cf. s. v. *fabrique*, *spisétt* (visite) annoncée, v. *dénoncer; spiset* (mandement) publié, *Burhudeu ... é Lourdes*, Vannes, 1873, p. 28, *spizet* (édit) proclamé, *Bu. er s.*, 1839, p. 155; cf. gall. *ysbysu*, *hysbysu*, informer, annoncer. Prob. du l. *spissus*, cf. van. *sellet spis*, regarder bien, *B. er s.*, 5, *spis*

(son) clair, 67, *spiss*, éclatant, clair, distinct; distinctement, l'A.; *spiss güéle*, m., clairvoyance, l'A., *Suppl.*

Splann, clair, N, etc., *splam*, Pel., r. *am* (honorer) avec zèle, D 128; van. *splanig* (petite lueur), l'A., v. *voye*, *de lait; splanzer*, lumière, *Histoer* ... *J.-C.*, 13, de *splander*, cf. *tuëmzér*, rut (chaleur), l'A., *Rev. celt.*, V, 126.

Splusen, pépin, Nom. 67 (*plustren*, *splusen* et *pipin*, 71), pl. *splucç*, 236; *spus an resin*, pépin de grappe, *Cb*, v. *greunyaff; spuncênn*, f., pl. *-eu*, et *spunce*, id., l'A.; *spuncêc*, *spungêc*, f., pépinière, *spunsêc*, m., pl. *spunséguétt*, bâtardière, *aval spunce* ou *spuncêc*, pomme que produit un arbre venu de *bouture; spunçourr*, pl. *spuncerion*, pépiniste, l'A.

Spontaill (épouvantail), cartul. de Quimperlé, *Chrest.*, 230; *spountailh*, van. *sqon-*, Gr.; *va bleo spond*, mes cheveux se dressent de peur, D 141. *Spouron*, peur, Jac. 8, *-et*, effrayé, 12, pet. Tréc. id. de *ex*, *pavor*, cf. ital. *spaurare*, et, pour le suffixe, *hardison*, hardiesse. Le petit trécorois a aussi *spoluein*, effrayer, part. *-uet*, de **spoüret*, **expavôratus*. — *Spum*, écume, *Cb*, v. *eon*. — *Squiantus* «ententif», l. intentiuus, *Cb;* (sensé), v. *fur; squiantiou*, sciences, D 186.

SQUILFOU ...*an ouch goüez*, armes (défenses) du sanglier, Nom. 20, *sqilfou*, id., et serres d'oiseau de proie, Gr., *skilfa*, griffer, dérober, ravir, Gon.; par métathèse de *squivleenn*, f., défenses de sanglier, *squivlêc*, qui a de longues *dents*, l'A., gall. *ysgwfl*, proie, *ysgyflu* et *ysgylfu*, ravir, piller. L'*f*, qui a disparu dans le bret. moy. *scoul*, milan, voc. cornique *scoul*, id., et dans le bret. *scoulat*, gelée, Pel., se prononce encore dans le pet. Trég. *skouflat*, m., giboulée, tourmente, et particulièrement «temps de neige».

SQUIN *carr*, rayon d'une roue, Nom. 180, *skin*, rayon d'une roue, d'un champ, Pel., *squïn*, rayon d'une roue, *sqyn*, id. et rayon du soleil, Gr., *skîn*, m. Gon., même origine germanique que le fr. *échine* : cf. all. *schienbein*, tibia (et, pour la liaison des sens, *κνήμη*, etc.).

Stalaff, 1, établir, *Cb*, van. *stalérr*, on établit (une vérité), l'A., v. *thèse*. Pet. Trég. *eur stal*, et simplement *stal*, beaucoup. — *Stalaff*, 2, f. : *vn nor á diou stalaff*, une porte à deux battants, Nom. 146; m. : *daou stalaf*, *Emg. Kerg.*, I, 121.

Stanquaff, l. stagnare, C, *stancguaff*, étancher (le sang), Nom. 276, *stancqa a ra ar c'han*, le tuyau s'engorge, Gr., *stanquein*, engorger, l'A., pet. Trég. *stoñkañ*, s'engouer; s'étouffer, haleter, être essoufflé. De là probablement STANGBOC'HET «celui

qui remplit trop sa bouche en mangeant, de sorte qu'il ne peut parler», Pel., pet. Trég. *stañbouc'hañ*; *stañbouc'hein*, s'engouer; bourrer, en parlant d'un aliment; le P. Grég. donne *stambouc'ha*, enfler, s'enorgueillir, *stambouc'h*, enflure du cœur. Le second élément de ce composé doit être *boc'h*, joue, cf. gall. *bochlwytho*.

Staon «estrave», Gr., v. *navire; stäon*, Pel., *staoñ*, f., pl. *iou*, étrave, Gon., v. sax. *stamn*, d'Arbois de Jubainville, *Ét. gram.*, 11. Cf. *courstaon, coustaon* «contr'estrave», Gr.

Starnet, attelé, *Cb*, v. *yeu; starn guelè*, chaslit, Nom. 166, gall. *ystarnu*, seller.

Stautet, uriner, cf. Loth, *Romania*, XIX, 593, 594. Le Chal. *ms.* rend cette idée par *monet... d'er staul*, litt. «aller à l'étable», s. v. *diurétique*.

Stellen, maladie des nerfs, nerf raccourci par ce mal, Pel., cornou. *stezl*, maladie de nerfs, *stellenna*, consolider avec des liens un objet brisé, Trd, cf. gall. *ysteliad*, tension, et le fr. *attelle*.

Ster, 3, étoiles, P., etc. Le van. *stir-gannêq*, (nuit) étoilée, *Voy. mist.*, 35, *stir-gannèq* (temps, ciel) étoilé, 71, cf. *Rev. celt* III, 235, ne veut pas dire littéralement «brillant (*cann*) d'étoiles (*ster*)», mais «plein d'étoiles brillantes», il dérive de *stirr gann* (étoiles visibles) dans *aibre cargued à stirr gann*, ciel émaillé, l'A., *Suppl.*, imitation de *loargann*, clair de lune.

Ster, 4, f., pl. *iou*, rivière, Gon., *stear, stær*, f., pl. *you*, id., *stær*, lavoir, Gr., v. br. *ster, staer, Chrest.*, 165; cf. *stervenn*, morve, Gr., et lat. *stiria?*

Steudenn *an balancc*, la languette de la balance, *Cb; steuden, steut*, tenon de mortaise, Pel., pet. Trég. *steuden*, id., *steudenet mat*, bien monté, bien fixé, *reiñ steut* (et *steu*) *d'ar goz*, faire attention à la conversation (*steud*, id., *Histoariou*, 189); *steut*, f., rangée de gerbes; *steud, steuden*, sillon, ibid.; *steüt*, série, Pel.; *bernou foüen græt á steudennadou* «monceaux de foin par ordre», Nom. 84, *stèd pradeu*, suite de prairies, *Voy. mist.*, 43, cf. 53, 65; *sted' bahadeu*, volée de coups de bâton, *stedennat*, enfilade, Chal. *ms; gall. ystod*, f., couche, rang, du lat. *status*.

Styff, à Ouessant, ailleurs *styffell, styvéll*, pl. *ou* lavoir, Gr., léon. et cornou. *stivel*, source tombant d'un rocher, Pel., f., Gon., du b.-lat. *stŭba* = étuve. Cf. *stovel*, ornière, à Saint-Mayeux, *Rev. celt.*, IV, 167.

Stlapa, jeter, Am., v. *rog*, van. *stlaffein*, flanquer, *stlafein*, plaquer, l'A.; pet. Trég. *sklapat*, claque, *stlafad*, Gr., *stafad*, f. Gon. Voici d'autres exemples de cette alternance : pet. Trég.

nafles, mal vénérien, léon. *naplez* (v. fr. mal de Naples); *an taff*, le couvercle (d'un tonneau), l. operculum, Nom. 161, *taff*, pl. *ou*, bouchon de bouteille, Pel., cf. v. fr. *tape*, d'où *tapon*.

Stou pe anclin, muable, fléchissable, l. flexus, a, um, C*b*; *stouaff*, fléchir, v. *anclinaff*; part. *stoufet*, D. 192. Cf. Στουκκία ποταμοῦ, Ptolémée II, 3 (lire Στουκτία?), gall. *Ystwyth* (*ystwyth*, souple); irl. *túag*, arc? La racine peut être la même que dans l'angl. *to stoo-p*.

Stoup (fruit) vermineux, Nom. 67, cf. *stoubennéc*, mol, mou, l'A.; *aval-stoup*, coing, Gr., *avale-stoup*, l'A., pl. *avaleu stoubêc*, v. *cotignac; avaleenn-stoup*, cognassier, l'A.

Stourmer, guerroyeur, C*ms*, v. *bellaff;* **stourmus**, l. pugnax, C*c*, v. *bell.*

Stram, odieux, affreux, semble répondre à l'ital. *strambo*, cagneux, fantasque, de **strambus*, pour *strabus*, cf. *Archiv für lat. Lexikogr.*, V, 480.

Strat dans *Caer-strat*, Cart. de Quimper, XIII[e] s., etc., *Chrest.*, 230, *an strat* «le creux, le ventre de la navire», Nom. 151, *stratt*, solide, d'un navire; serrage ou serres, l'A., *strad*, fond; fond de cale d'un navire, Gr.; *strâd*, Pel., m., fond (cornouaill.), Gon., *e strad he galon*, au fond de son cœur, *Buez D. M. Nobletz*, par A. Drézen, 18; gall. *ystrad*, vallée, endroit uni, cf. lat. *stratus*, et moy.-br. *strehet* (*strehat*, voie, C*b*, v. *carbont*).

Stroez, broussailles, *strouez*, Nom. 233, cf. *strouach*, m., traîne, menus bois, du Rusquec; et l'allem. *strauch*, *gesträuch?*

(*Stroton*, t. d'injure) *stroton*, *strodton*, *strodenn*, femme malpropre, laideron, salope; «ces mots se disent pour le fém. aussi bien que pour le masc.», Gr.

(*Stuchyaff*) *stuc'hen*, gerbe, pl. *stuc'hennou*, *Traj. Jacob*, 24; *stuhænn*, tresse de cheveux, *stuhenn-sclærdér*, rayon de lumière, l'A.; *stuyou an sezyou*, ailes de flèches, Nom. 185; *stéc'henn*, quenouillée (de lin, etc.), Gr., *stec'hen*, Pel.; de **stu-cc-*, cf. sanscrit *stukā*, touffe, flocon.

Suget. A bout suget pan ouz acuytas, J 117; on prononçait *a vout sujIT p'ouz acuYTAS* (d'être) assujettis, pluriel comme *sugit* J 128 *b*. *Suiedet*, les sujets (d'un prince), Nom. 204, *suj-*, D 157, *sug-*, 196, paroissiens (d'un curé), 115. Le van. *sujité*, id., l'A., etc., *sugeté*, *Hist. . . . J.-C.*, 14, est proprement un nom abstrait, sens gardé dans *dindan ho sujete*, sous votre sujétion, domination, *Traj. Moyses*, 177; cf. gall. *menechi*, moines = bret. *menec'hi*, enclos de moines, asile, lat. *monachia;* gall. *meistri*, bret. *mistri*,

maîtres = cornique *meystry*, puissance, latin *magisterium*, etc., *Rev. celt.*, VII, 101; br. moy. *cloar, clouer*, clercs, du l. *clerus*, clergé.

Suyenn, pl. *ou*, dorade, Gr., *suien*, f., Gon., cf. cornique *sew, siw, ziu*, brème, du lat. *zeus?* Le haut-breton *siou*, vive, *Faune pop.*, III, 179; Sébillot, *Trad. de la Haute-Bret.*, II, 273, peut venir d'une forme bretonne, **siu-en*.

(*Suluguenn*). *Losquadur an guez pe pa vezont siullet* «bruslure d'arbre ou autre gâtement», lat. sideratio, Nom. 100.

Superfluyte a boet «superfluité de viande», C*b*, v. *dibriff*, pl. *-iteou*, D 106.

T

Taer, impétueux; gall. id., ardent, vif; cornique id., puissant; van. *tære*, bilieux, colérique, l'A.; *teari*, se mettre un peu en colère, Gr.; cf. gall. *terig*, ardent, (animal) en chaleur, d'où les composés *caterig*, catuliens, catulire, *hwch ryderig*, sus subans, catuliens, Davies. Ces mots ne peuvent se séparer du moy.-br. *dirigaez* «estre en sault», dérivé de l'adjectif **diric*, en cornouaillais actuel *dirik* (vache) en chaleur, cf. *gouentrik* (jument) en chaleur, dans le même dialecte, Dict. de J. Moal. L'affaiblissement du *t* initial peut être attribué à la mutation régulière de l'adjectif après un nom féminin : *buch diric* = *buch* + **teric*.

Taffoessat, *bazz da* —, le baton sur quoy est demene le crible, l. *hec teruida*, C*ms*. Le C a *tamoesat*, sasser, après *taffha*. Il devait y avoir *taffoessat* à cette place dans le manuscrit. Le P. Grég. a *tamoësat*, van. *tañoüeseiñ*, sasser, tamiser; *tamoës*, van. *tamoés* et *tañoüés*, sas, tamis. On dit en petit Tréguier *taoñs* (1 syll.), fém. *Tammouës*, tamis, Nom. 164, *raz tammoueset*, chaux criblée, 140.

Taguer, dévoreur, C*c*, v. *distrugaff*.

(*Tal*, front), *talet*, *taletten*, frontier, l. frontale, Nom. 170, *talguen*, ruban de tête, 111, *frontier pe talguen an brid*, fronteau, frontière de bride, l. frontale, 181 (cf. *dorguenn*, anse); TALAR «premier sillon d'un champ labouré», Pel., v. br. id., *Chrest.*, 166, cf. 167, n. 2, gall. *talar*, f.; *an-nor dal* «la porte du front d'une église, le frontispice», Pel., gall. *talddrws*; van. *el lettrenneu tâl*, les lettres initiales, *Vocabulaire nouveau*, Vannes, 1863, p. VI. Voir le suivant.

Talpennaff, l. climagito (lisez *clunagito*), C*b*, v. *fregaff*, cf. *talpen*, croupe d'un cheval, Maun., *talpen*, *talben*, *dalben*, la partie postérieure de l'homme et des gros animaux; extrémité quel-

conque d'un champ, etc., Roussel; bout de quelque corps gros et long, Pel.; « croupe d'une haie plus élevée en son extrémité qu'en tout le reste », Grég. (chez Pel.). Tout ceci indique comme sens général « une extrémité grosse et massive », comme le remarque D. Le Pelletier, qui compare avec raison le gall. *talp*, masse, cf. *talpen*, f., protubérance, monticule. La racine est la même que dans le van. *tolpein*, assembler, ramasser, *tolpe*, m., affluence, l'A. (cf. v. *saltimbanque*), dans le français *trop*, *troupe*, etc.

Le moy.-bret. *talpenn* « frontière, la partie devant », l. frontispicium, *Cb*, *talbenn*, m., frontispice, pignon, Gon., doit être le même mot, quoique sa traduction m'ait suggéré d'abord une explication par **tal-benn* « bout de devant », voir *tal*. Je soupçonne le mot *talier*, Pel., f., Gon., *talyer*, Gr., croupe de cheval, d'être tout différent et de venir du fr. *derrière*, bien que Grég. et Le Gonidec lui donnent aussi le sens de « frontispice ». Sur *t* pour *d* initial, voir *tarauat*.

Taluout « recompensation, l. talio », *Cb*; *de daluoet* (payer) par provision, Chal. *ms*.

Tamyc, petit morceau, *Cb*, v. *dant*, auj. id., m., gall. *tamig*, cornique *temmig*.

Tamoüesen pe pen eth, épi, Nom. 74, *tamoezen*, *Traj. Jacob*, 61, 63.

Tan goall, incendie, D 146, auj. id.; TANTAT, grand feu, feu de joie, 88, Pel., *tantez tan*, Maun., pet. Trég. *tata tañn*, m., gall. *tandawd*, *tandod* (cf. irl. *tentide*, enflammé).

TAOUARC'H, D 191, *taoüarc'henn*, pl. *taoüarc'h*, tourbe, motte d'herbes et de terres marécageuses pour brûler, Gr.; *tawarc'hen*, motte de terre, gazon, tourbe, pl. *tewerc'h* Pel., gall. *tywarchen*, pl. v. gall. *tuorchennou*. Ce mot diffère du bret. moy. *thouchenn*, gazon, et du mod. *tawlpez*, *torpez*, mottes de bouses de vaches, etc., pour faire du feu, Pel. (orig. germ., cf. franç. *tourbe*); il peut provenir d'un celtique **tov-arc-*, même racine que le lat. *tu-mulus*.

TAOUSENN yeuse, pl. *taous*, Gr., *taouzen*, pl. *taouz* Gon., en tréc., du lat. *taxus*, Loth *Ann. de Bret.* VI, 605.

TÂRAN, pl. *et*, éclairs de tonnerre, et en bas-léon. feu follet, Pel.; *taran*, m., Gon.; haut-vannetais *tarannein*, faire du bruit, Loth, *Annales de Bretagne*, I, 200; cornique et gall. *taran*, f., tonnerre, v. irl. *torand*, gaul. *Tărănis*, Lucain, génitif ogamique *Toranias*; dérivé de **tŏros*, bruyant (grec τορός, sanscrit *tāras*), pour **tŏn-ros*, même racine que lat. *tonare*, selon M. Bugge, *Bezzenberger Beiträge*, XIV, 75, sqq.

Tarauat, frotter; gall. *taraw*, *taro*, frapper; doublet de bret. *darhau*, p. *darhàuet*, battre, Maun.; *darc'hav*, *-haff*, *-ho*, Gr. Le vannetais de Sarzeau a *tôreiñ*, frapper, *Rev. celt.*, III, 233. Cf. gall. *dyrchafu*, *derchafael*, s'élever; corniq. *drehevel*, élever; v. irl. *tercbál* «prolatio», *tercbal* «oriens», *targabáal* «delictum», *Gr. celt.*[2], 884. La source de tous ces mots était **do* ou **to-ar(e)-gab-* «proferre», racine celtique *gab* «prendre», qu'on peut identifier à celle du latin *habere.*

A côté de **do* ou **to-are-gab-*, il y avait un autre composé, **do-* ou **to-ver-gab-*, qui s'est confondu avec le premier, en irlandais: *tuargab*, *tuargaib*, *dofúargaib* «il leva, il s'éleva», etc. Windisch, *Irische Texte*, I, 853. Nous constatons ici, dans la composition du vieil irlandais, l'échange des deux prépositions *air*, *ar*, gaulois *are* = περί, et *for*, gaulois *ver* = ὑπέρ, échange qui s'est produit aussi plus tard entre ces mots employés séparément, cf. *Irische Texte*, I, 565, col. 2. De même le vieux gallois avait les deux prépositions **ar* et *guar;* le gallois moyen et moderne n'a gardé que *ar.* Le vannetais moyen avait *har* et *ouar*, le vannetais moderne n'a gardé que *ar.* Inversement, les autres dialectes armoricains ont généralisé l'emploi de *war* et perdu *ar* de bonne heure; les textes n'en offrent pas de trace. Ainsi le correspondant du vieil irlandais *arse* «à cause de cela», est encore en vannetais *arze* «donc», mais déjà en breton moyen *oarse.* Cf. *Dict. étym.*, s. v. *arhoaz* et *an hoaz.*

Il y a, entre *tarauat* = **t-ar-gab-* et *darc'hav* = **d-ar-ccab-*, deux divergences phonétiques : l'une relative au traitement du *g* après l'*r;* l'autre à la prononciation de la préposition **do* ou **to-*.

1° Un *g* celtique précédé de *r* ou *l* avait deux prononciations: l'une s'atténuant de plus en plus, et aboutissant en gallois et en breton à une spirante *y* ou *h*, ou à une voyelle *a*, ou à rien; l'autre, au contraire, renforcée, et donnant lieu successivement aux orthographes suivantes : *gg*, *c*, *cc* (irlandais); *ch* (gallois = *c'h* breton); cf. *Revue celtique*, VII, 155-157. Le rapport entre *tarauat* et *darc'hav* est le même qu'entre le gallois *bul* «cosse» et le breton *bolc'h*, id., tous deux du gaulois *bulga* «sac de cuir», en vieil irlandais *bolg* et *bolc* «sac, outre». A la prononciation *darc'hav*, gall. *derchafael*, se rattache l'irlandais *tuarcaib* «il s'éleva», variante de *tuargaib.*

2° Reste à parler de l'alternance des formes *do-* et *to-* ou *tu-* pour le premier préfixe : bret. *tar-auat;* v. irl. *tuar-gaib*, à côté de bret. *dar-c'hav*, irl. *dofúar-gaib.* M. Thurneysen a étudié les règles de cette alternance en irlandais, *Revue celtique*, t. VI, p. 145 et suiv. La cause originaire du phénomène est, d'après lui, la mobilité de l'accent, qui, selon les circonstances, doit frapper soit

le premier élément *to-*, soit le second *-for-* ou *-air-* (cf. p. 130, etc.). Ces lois, que l'auteur a déterminées avec beaucoup de soin, subissent d'ailleurs, même en vieil irlandais, diverses infractions, que M. Thurneysen constate; et cela arrive précisément dans le mot qui nous occupe « *to-for-gab-* (proférer, avancer) », et dans les verbes composés où *to-* est suivi d'une autre préposition commençant par une voyelle (p. 149). On ne peut s'attendre à trouver observées rigoureusement dans les idiomes bretons les conditions primitives de cette alternance. Mais il est intéressant de montrer que l'échange des deux formes de préposition *to* et *do* a eu lieu, en composition, aussi bien dans le rameau breton que dans le rameau gaélique des langues néo-celtiques.

Voici d'autres cas analogues au doublet gallois et breton *taraw*, *tarauat* — *dyrchafu*, *darc'hav* :

Trécorois *tarbar* et *darbar* « aider les couvreurs », d'où *darbareur* « aide-maçon », mot passé en haut-breton; van. *dalbar*, servir (une machine à battre) *Rev. de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, sept. 1890, p. 214; cornique *darber* « prépare », de **do* et **to-are* et lat. *parare*, *Rev. celt.*, VII, 148, 149.

Breton moyen *tarloncaff* « eructare », *tarlonca* « router », Maun., trécorois *tarloñkañ* « s'engouer »; gall. *tarlyncu* et *darlyncu* « eructare », de **do-are-slung-* (irl. *sluccim*, cf. allem. *schlucken*, grec λύζω). Je crois qu'on peut ajouter le breton *trelonca* « avaler », *trelonc* « (fruits) âcres », Pel.; comparez *tarlonquein*, *trelonquein*, s'engouer Chal. *ms.*, et le suivant.

Tarnijal « voler de côté et d'autre », à Trévérec (petit Tréguier) et Tréméven (Goello) = *darnigeal* « bavoler », P. Maunoir, voler bas, Grég., *darneijale*, voleter, l'A.; probablement identique au cornique *trenyge*, *trenydzha*, voltiger.

V. br. *tor-* dans *torleberieti* devins (cf. *toreusit* il broya, et *torguisi*, voir *terguisiaeth*) = *dar-* dans *darleber*, gl. phitonicus.

Br. mod. *tour-* dans *tourbaba*, *toull-baba*, *toull-papa* chercher en tâtant, tâtonner, Pel. (cf. pet. tréc. *dibab i hent* choisir le meilleur endroit d'une route en marchant) = *dour-* dans *dourlonca*, synonyme de *tarlonca*, avaler avec peine, Pel. et dans le moy.-br. *dourpilat*, battre, accabler de coups.

V. gall. *termisceticion* « troublés », participe du verbe actuel *terfysgu* « agiter », cf. irlandais *teirmeasgaim* « I meet with, find; disappoint », O'Reilly. Même préfixe que dans les mots précédents, et dans le gallois *dirfawr* « très grand », v. irl. *dermár*, pluriel v. bret. *dermorion*. Voir *terguisiaeth*.

Les mêmes faits se produisent dans une autre série de composés, ceux de *do*, *to*, avec *ate* (= v. irl. *taïth-*, *doaith-*) :

Bret. *tavarer* « aide-maçon », Le Pell.; moy.-bret. *daffar* « matériaux », gall. *daphar* « préparer », de **do* et **to-ate* et lat. *parare*, *Rev. celt.*, VII, 155.

Vann. *taqueñéein* « ruminer », l'A., à Trévérec *taskognat* = moy.-bret. *daz-quilyat*. Le P. Maunoir a *dasquiliat* et *dasquiriat;* le P. Grég. *dazqiryat*, *dazqilyat*, *dazcreignat*, van. *tacqeneeiñ;* le *ms.* de Châlons porte *dasquenein*, avec cette remarque : « Quand cest une beste qui rumine on dit *tresuelat* ». Ce dernier mot doit être une variante des autres, moins exposée à être prise au figuré : cf. *taquenéuss* « ruminant » et « pensant », l'A.

M. Loth a cité des exemples gallois pour la préposition *do*, *to*, employée seule en composition, *Mémoires de la Société de linguistique*, VI, 339 : gall. *dy-weddaf* « je me marie » = irl. *do-fedim* « je conduis », à côté de *tywyssawc* « chef », irl. *tóissech*, etc. On sait que le génitif *Tovisaci* se trouve sur une inscription du Denbighshire (v^e-viie siècle).

Cf. au xve s. le nom *le Touarren*, *Archives de Bret.*, t. IV, *Lettres de Jean V*, Nantes, 1889, p. 91, *Touaren*, t. V, p. 26 = *le Douarain* p. 141, voir *douaren;* van. *tinissein*, rapprocher, Chal. *ms*, moy.-br. *denessa*, approche! et *tiquemerein erhat*, régaler, Chal. *ms*, *tikemer*, réception, Pel., *diguemer*, recevoir, Gr.; voir *tnou*.

La constatation de ces phénomènes doit-elle avoir pour conséquence de faire séparer la préposition celtique *do* (*to*) de l'anglais *to* et du slave *do?* Je n'en suis pas sûr. Il se peut que le *d* soit plus ancien et ait été renforcé en *t* par le fait de l'accent initial : *Tovisācos*, *tywyssawg*, viendrait de **ddovisācos* ou **dhovisācos* = **dóvisācos*, **dywyssawg*. Comparez ce qui a lieu pour l'autre accent : breton *treud* « maigre » (gall. *tlawd* « pauvre », de **tlātos* = dor. τλᾶτός; le second *t* est devenu régulièrement *d* entre voyelles), d'où *treutoc'h* « plus maigre », *treutañ* « le plus maigre », *treutat* « maigrir », de **treudhoc'h*, **treudóc'h;* **treudhaf*, **treudáf*, etc.; trécorois *zolid* « solide », *zolitoc'h* « plus solide », etc.; gall. *lledan* « largeur », *lletach* « plus large », etc. (Voir *goaz*.)

L'emphase qui atteignait quelques premières syllabes, à une certaine époque, peut être aussi une des causes d'autres renforcements de consonnes initiales (cf. *Étude sur le dialecte... de Batz*, p. 13); exemples :

Vann. *toezen* « épi », gall. *twysen*, v. irl. *días; terenn* f. rayon de miel l'A., de *direnn;* — moy.-bret. *tauancher* et *dauangier* « tablier », *tauanger*, Nom. 114, aujourd'hui *tavañcher* et *davañjer*, du français *devantière;* mod. *tufen* et *dufen* Pel. = *douve* de tonneau; *tun*, *tunien* Pel., *tun*, *dun* Gr. colline, *tunenn*, *dunenn* falaise Gr., pet. tréc.

tunien f. lande montueuse, du fr. *dune* (expliqué autrement, *Et. gram.*, I, 28); pet. tréc. *tousenein än it*, mettre le blé en meules, par *douzaines* de gerbes; bas-cornouaillais *tourghen* et *dourghen* «anse», Le Pell., de **dourn-'k-en*. Voir *talpennaff*, *toupyer*.

Taru, taureau, v. br. *Taruu*, *Chrest.*, 166. De là le composé TARV-HED, second essaim, Gr., *tarv-héd*, m., Gon., *tærrhouét* l'A., pl. *terhoedeu L. el lab.* 164; gall. *tarwhaid*.

(*Tarz.*) *Vn tarzell*, un pertuis, Nom. 146; *tarheriss*, enfoncement, crevasse, *Voy. mist.*, 28.

(*Taul.*) *Ez taoller an goat*, on crache le sang, *Cb*, v. *costez*; voir *teurel*.

Teaulenn, morelle, C, *an teaul*, *lousaoüen ouz an ting*, pareille, herbe aux teigneux, Nom. 88.

Techel, fuir, H; *tec'hel*, fuir, s'écarter, s'absenter, Gr., *G. B. I.*, I, 174; *Jac.*, 48; *Pev. m. Em.* anc., 117; *Aviel*, 1819, I, 130, 199 (sortir [de sa place]), 262, etc.; pet. Trég., id.; *tec'hel demeus*, éviter (toute discussion), *Mo.*, 240; *hon tec'hel ouz Pharaon*, nous faire échapper à Pharaon, 233; cf. irl. *techel*, fuir (*Saltair na rann*, v. 6,219), gall. *techial*, se cacher. La racine est *teq*, courir, couler, cf. gaul. *Tic-inus*, Brugmann, *Grundriss*, I, 334; II, 149; voir *clogoren*. *Tec'hel* est proche parent du lithuanien *tekëtas*, pierre à aiguiser, littéralement «ce qui court». Le celtique s'est rencontré avec l'arménien dans l'emploi d'un suffixe *-l-* à l'infinitif : armén. *mnal*, rester, *meranil*, mourir, cf. bret. *menel*, *mervel*, etc.

TELENN, m., harpe, pl. *ou*, Gr., *télen*, f., Gon.; gall. *telyn*, f., cornique *telein*. M. Rhys compare le slave *tornjaja* lyre, et le grec *τορύνη*, *Lectures*, 2ᵉ éd., 184.

TELL, pl. *ou*, tailles, subsides, Gr., *tellou*, Maun., gall. *toll*, id., voc. cornique *tollor*, gl. theolenarius; du b.-lat. *teloneum*.

TELT, *telten*, pl. *teltou*, *teltennou* «tente de cabaretier dressée aux foires et autres assemblées; tente de charpie que les chirurgiens mettent dans une plaie profonde»; *telta*, tendre une tente, Pel.; *teltr*, pl. *ou*, tente, charpie roulée, *telt*, *teltenn* «petit emplâtre qu'on met sur les tempes» Gr.; *tellou*, tentes (de guerre), *Traj. Moyses*, 229, 232, 233; pet. tréc. *telten* tente de cabaretier. Mot d'origine germanique, cf. allem. *zelt*, angl. *tilt*, anglo-saxon *teld*, etc.; espagnol *toldo*, fr. *taud*, *taude* (t. de marine), Littré, cf. *taudis*. Le second sens du mot breton vient sans doute de l'homonymie du fr. *tente* 1 (de *tendre*) et *tente* 2 (de *tenter*), Littré.

Tencaff, haine, tencon, discorde, l. simultus, *Cb*, v. *buaneguez*.

(*Tennaff*), *tenaff*, tirer, *Cb*, v. *anclinaff*.

Terénein, remettre à plus tard, atermoyer (van.), *Guerzenneu eid ol er blai*, Vannes, 1864, p. 32, 181, cf. 33; *téren*, id., 34 (= *terén*, *Guerzenneu eid escobty Guénèd*, 1857, p. 73), de **terveni*, gall. *terfynu*, terminer, du lat. *terminus*, cf. *Rev. celt.*, VII, 308. *Dereineiñ*, *dereiñ*, traîner, agir lentement, Gr., semble le même mot, influencé par le verbe tout différent qui était en moy.-bret. *deren*, amener.

Terguisiaeth, *terguisiaed*, XIII[e] s., *teruysiez*, XIV[e] s., *tervisiez*, XV[e] s., etc., sorte de rente, *Chrest.*, 232, 525. L'étymologie qu'on lit, *Dict.* de Du Cange, v. *terquisiaeth*, cf. La Curne de Sainte-Palaye, n'a rien de plausible. M. Loth explique ce mot, avec doute, par « trois bannies », de *ter*, trois, f., et compare le gall. *gwys*, sommation. J'y verrais plutôt un parent du v. bret. *torguisi*, gl. fidoque, cf. *toruisiolion*, gl. fidis. *Torguisi* est sans doute à compléter en *torguisi*[*ol*], fidèle, singulier de *toruisiolion*. Je crois que *-guis-*, *-uis-*, vient ici de *goas*, serf, vassal = gaul. *vassos*. Pour l'*i*, cf. le plur. moy.-bret. *guisien*, *guysion*, d'où le nouveau singulier vannetais *gùiss*, *gùis*, vassal, redevancier, l'A., voir *degrez*. C'est ainsi que de *map*, fils, plur. *mibien*, on a formé en moy.-bret. les dérivés *mibiliez*, enfance, *mibin*, agile. *Tor-*, *ter-*, doit être la préposition composée *to- er-*, voir *tarauat*.

Terrestr (paradis) terrestre, *Cb*, v. *riuyer*; *terez*, *Bue s. Gen.*, 30. — *Terribltet*, inhumanité, *Cb*, v. *humen*.

Terryff, briser, *Cb*, v. *breauyaff*, *terry*, v. *clun*; **terridiguez** *a clun* « rumpement de rains », ibid., *terrydiguez* « froisseure », *Cb*, *terridiguez*, *Cc*, v. *breauyaff*; hernie, Nom. 262; *terridighez*, maladie qui fatigue, Pel.

Ters, fesse, pl. *ou*, Gr., *terçou*, Nom. 22; f. Gon., du v. fr. *trers*, *tries* « derrière » (prép.); prov. *tras*, id., esp. *tras*, prép. et subst.

Testeni, témoignage, C, *testeuni*; *testeuniaff*, témoigner, *Cb*, *testuniaff*, v. *contestaff*, du lat. *testimonium*. Il a dû exister en breton une forme sans *i*, comme le gall. *testun*, *testyn*, thème, texte, d'où le verbe *testyno* à côté de *testunio*; pour le sens, cf. irl. *testimîn*, texte; le grammairien Virgile a employé de même le latin *testimonium*. A cette ancienne forme sans *i* se rapporte, je crois, le v. bret. *testoner*, gl. (qui indictum ieiunium rumpit absque) ineuitabili (necessitate), c'est-à-dire [*a*] *testoner*, qu'on établit, qu'on prouve. C'était la première explication donnée par M. Stokes, qui en a depuis adopté une autre de M. Loth; d'après celle-ci *testoner* = *t-es-* + *doner*, on vient. Mais comment d'une telle compo-

sition pourrait résulter le sens de «dont on ne peut s'échapper»? C'est ce que je n'ai jamais compris, cf. *Rev. celt.*, VI, 382. La forme **doner* est aussi des plus suspectes.

Un autre dérivé de **testen* = gall. *testyn* est *testenabez*, témoignage, Maun., pl. *ou*, Grég.; *testénabez*, Gon. Pour la terminaison, cf. *sotinabes*, sottise (du moy.-bret. *sotin*, sot), mot employé trois fois dans l'almanach du P. Gérard, p. 23. C'est un pluriel dans l'un des passages : *ne hellont quet o ober, hep beza punisset, ar sotinabes-se* «ils ne peuvent *les* faire sans être punis, ces sottises-là»; ce peut être un singulier dans les deux autres. D. Le Pelletier a *testennadez*, témoignage, et *testenni*, témoigner; mais le premier de ces mots est sans doute pour *testenabez*, dont la terminaison insolite aura effarouché l'auteur; et le second est le substantif *testeni*, témoignage.

Teurel, jeter, C*b*, v. *crapaff; teul*, il lance, v. *dart;* voir *taul.*

Teüs, lutin, spectre, dans un vieux diction. *theüz* fantôme; tréc. *toës;* pl. *teüset*, *teusiou*, Pel.; *teuz*, esprit follet Gr.; au xie s. *tuthe*, vie de Saint Maudez, *Soc. d'Émulation*, Saint-Brieuc, 1890, p. 206, cf. 216, 236, 256; *Tuthe* n. d'homme au ixe s., *Cartul. de Redon*, p. 49; cf. irl. *tucht* forme, apparence? Le van. *tê* fantôme, Trd., a subi l'influence de *teein* = *teuzi* fondre, disparaître.

Quant à *duz Rev. celt.* 1, 423, dim. *duzik Barz. Br.* 59, son *d* peut provenir du plur. *ann Duzigou noz* 36 (= *Gwerz. Br. Iz.* 1, 134), cf. *teuz-noz* spectre, Moal. C'est ainsi que *dihell* chartre Pel., *dyeller* chartrier Gr. vient de *an dyellou* les chartres Gr., du v. fr. *tiele* titre, La Curne de Sainte-Palaye. Il faut tenir compte aussi d'une étymologie populaire par *du* noir, cf. *Barz. Br.* 60, 61; Mahé, *Essai sur les antiquités...du Morbihan*, 1825, p. 189. Le gaul. *dusius*, comparé à *duz*, *Deutsche Mythologie* de J. Grimm, 4e éd. 1875, p. 398, en est aussi différent que de l'angl. *deuce*, et vient prob. de *dhves*, cf. moy. h.-all. *gedwâs*.

Teuzyff, l. liquescit, *tuezaff*, l. mano, fluere, decurrere; **teuzadur**, liqueur, l. liquor, C*b*, v. *fluaff.*

Teuzl, titre, C, pl. *teuliou*, Trd; prob. de **tuzl*, **titl*, lat. *tit'lus.*

Teualhat, obscurcir, *teualder*, obscurité, C*b*, v. *couffabrenn; teualdeur an guelet* «esbloir comme les yeulx esbloissent», l. glaucus, a, um (i. e., trouble de la vue), v. *ebil.*

Tévènn, m., pl. *ou*, côte de la mer, lieu exposé au soleil près de la mer, sous un quart de lieue de la mer, Gr., *têven*, *têwen*, abri, lieu exposé au soleil et à couvert du vent; abri qui se trouve sur ou sous les côtes de mer tournées vers le soleil; pâturage près de la mer où le bétail va prendre le frais, Pel., *téueenn*,

f., pl. *eu*, falaise, l'A., v. *côte; tevenn*, m., dune, falaise, Gon., Trd; *tewenni* abriter, Pel.; *tevenna*, aller au soleil près de la mer, Gr.; cornique *towan*, rivage sablonneux, gall. *tywyn;* cf. *taouarc'h.*

Tèz, pl. *you*, *ou*, pis, tétine, van. *teeh*, *teh*, Gr.; *tez*, Pel.; m., Gon.; gall. *teth*, f., cornique *tethan* (diminutif), cf. fr. *tette.* Le cornouaillais *tevez*, Pel., *tévez*, Gon., paraît contenir le suffixe *-vez*, cf. *Rev. celt.*, VII, 39, 40.

Ty, maison, m. : *a ty de guile*, d'une maison à l'autre, J 84. *Ennhy*, là, dans elle, *B.*, 281, vers 6, ne se rapporte probablement pas à *em ty*, vers 4, mais à l'expression *dan kaer*, vers 1. **Tyeguez**, ménage, C*b*, v. *dispensaff*, pl. *tiegueziou* familles D 177; auj. id.

Tinva, prendre, en parlant d'une greffe, se rejoindre, se rattacher, en parlant d'une plaie qui guérit, Pel., Gon., gall. *tyfu*, pousser, cornique *tevy*, *tyfy;* cf. moy.-bret. *didiwa.* De là le bas-cornouaillais *teon*, *teñon*, haut-cornouail. *teñv*, sève, Gr.; cornouail. *téon*, *ténv*, m., Gon. Cf. lat. *tumeo.*

Tiourent, N. 840. Peut-être *ez tiourent* signifie-t-il ici « dans ton domaine »; cf. « desuper thiorento ipsius sito apud Keruezgar »; « super dicto tigorento seu manerio suo », etc., Cartul. de Quimper, xive s., *Chrest.*, 233. Ce mot doit contenir *ti(g)*, maison.

Tizaff, atteindre, C, *tiuein*, ratteindre, Chal. *ms* (voir *cleuz*); *quement all, marteze, a dissec'h da gavet*, vous pourriez peut-être en attraper autant, *Traj. Jacob*, 56; *ne oai quet téhét teign paud hé honsidérein*, je ne pus, je n'eus pas le loisir de la considérer beaucoup, *Voy. mist.*, 100, cf. 120.

Tleünv, *tleunh*, *tleum*, garniture d'une quenouille, quenouillée, *tleünhi*, *tleünvi*, *tlûi*, *tlûa*, garnir la quenouille, Pel.; probablement de **tleuff* = **tlām*, qui serait en grec *τλημα, portée, cf. *treut*, maigre, gall. *tlawd*, misérable = τλητός.

Tnou, vallée, C, *dantnou* al's *dantrou* (en bas), C*b; auel traou*, vent d'en bas, vent d'aval, vent d'ouest, Nom. 221; *tnaou* en bas D 52, 158, 176, *traou* 125; *traouen* vallée, 38; *tnou-*, *trou-*, xive s., *tenou-*, xiiie s., etc., voir *Chrest.*, 233; v. br. *tnou*, 167; gall. *tyno*, cf. *dyneu*, répandre, bret. moy. *dinou?* Voir *tarauat.*

Toagen, f., pl. *o*, taie (d'oreiller), pet. Trég., etc., *Rev. celt.*, IV, 168, van. *tuæc*, m., pl. *tuægueu* « taye de lit de plume », l'A., gall. *twyg*, couverture, *twygo*, couvrir, envelopper, du lat. *thēca*, comme le v. irl. *tiag*, gl. pera, *Kuhn's Zeitschr.*, XXX, 556, 559. Il est bien probable qu'il faut joindre à ces mots le léon. *tóec*, toison, Pel.

Toas, pâte, C, *vn laouër toasecq* « vne may ou auge », l. mactra, Nom. 165; voir *néau*.

Toc'h, invalide, débile, épuisé et sans force, en Cornouailles, Pel.; Gon.; Trd; *toc'hor*, faible, débile, Gr., abattu de maladie ou de fatigue, languissant, en Léon et Cornouailles, Pel., Gon., Trd. *Toc'h* doit être identique au pet. tréc. *teuc'h*, râpé, usé, tout près de se déchirer, en parlant du linge, des habits; à *teûc'h*, rassasiant, Gon., et au gall. *tawch*, vapeur, vaporeux, cf. *tochi*, tremper, devenir brumeux. Pour les sens, on peut comparer en bret. *leiz*, humide, et plein; *gwalc'hi*, laver, *gwalc'ha*, rassasier. La racine de *toc'h*, *teuc'h*, gall. *tawch* = **tăcc-* ou **tŏcc-*, peut être la même que dans *techel*. Le suffixe de *toc'h-or* rappelle ceux de *clog-oren*, *guid-oroc'h* (*coloren* doit être différent; pour la racine de *guidoroch*, cf. *goude*, après, gall. *gwedi*).

Toemmaff, échauffer, Cms, v. *binizien*.

Tonn, flot de la mer, onde, à Douarnenez et dans le voisinage, pl. *ou; ton*, sorte de goémon gras que la mer jette sur son rivage, Pel.; *bezin-ton*, goémon que la mer jette à la côte, Gr., cornique *ton*, flot, gall. *tonn*, pl. v. gall. *tonnou;* irl. *tond*, *tonn*.

Tonquaff, prédestiner, C; *toncadurr*, m., destinée, l'A., *Sup.; bihuein malheureus e zou tonquét deign*, vivre malheureux, voilà ma destinée, *Voy. mist.*, 124, *tonquét -è de guement dèn- zou merhuel ur ùéh*, tout homme doit mourir une fois, 113. Cf. irl. *tocad*, destin; voir Rhys, *Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by celtic heathendom*, 1888, p. 536.

Torch an listri, *torch an refr;* **torchic**, petit cierge, **torchadur** « torcheure », l. abstersio, C*b; toirg*, une torche, Nom. 166, pl. *torgou*, 283.

Torocennic *douar*, petite motte de terre, **torocennus**, plein de mottes, C*b*, v. *moudenn; torossen*, élévation, en Basse-Cornouailles tumeur, Pel.; *doh tor raus ur mané* « sur le versant d'une montagne escarpée » *L. el lab.* 130, *tarros* montée, *tossen*, élévation, *torghen*, montagne, motte, butte de terre, *torgos*, homme gros et court, nain, Pel.

Torr, ventre, C, flanc (d'une montagne, d'une colline), *Voy. mist.*, 75, 80; *torhuinial*, se coucher sur le ventre, 56, *torvenial*, 149; *torc'hwenial*, Pel.

Tortillet « (serpent) qui se enuolope (pour decepuoir) », C*b*, C*c*, v. *azr*, du fr. *tortillé*. — *Tostennou*, des rôties, Nom. 163.

Touign, camus, Maun., Gr., Pel., *touing*, Nom. 18, 270, *tougn*, Gon.; tréc. *togn*, de *touigna*, émousser, Maun., Gr., Pel., du lat.

tundere; cf. *stegn*, roide, de *stigna*, *stegna*, tendre = *(*e*)*x-tend-ya-*. Le gall. *twn*, coupé, cassé, est à *tougn*, *touign*, comme le bret. *stenn*, roide, est à *stegn* (cf. *tenn*, tendu, roide, gall. *tyn*).

(*Toupyer*, *touzyer*, *touyer*, nappe, f.) = *toubier*, *touzier*, Maun.; *toubyer*, *touzyer*, Nom. 157; pet. Trég. *toubier*, f. Ce mot n'a rien à faire avec *touaill :* il vient de **doublier* (cf. *an douzier*, J 49 *b*, *an dousbier*, Quiquer, 1690, p. 17) = v. fr. *doublier* «serviette, petite nappe» (Du Cange), «nappe pliée en double, nappe en tout genre, serviette, linge de table», Godefroy; cf. dans un texte du XIVe siècle *unum dupleare* «un doublier ou nappe de double œuvre», selon l'éditeur, M. A. Le Prevost, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, vol. XIII, 1844, p. 96 et 98.

Pour l'initiale, voir *tarauat.* Pour la chute de *l* dans *toubier*, cf. *an tabbier*, table (à jouer), l. calculus, Nom. 194, = *tablier da hoariff* «tablier à jouer», ibid.; *tablér*, m., pl. *ieu*, bureau, FA. On dit encore en petit Tréguier *doñd war an tabier*, venir sur le tapis, en parlant d'un sujet de conversation.

Enfin le *z* de *touzyer* vient de *l* mouillé, cf. *fizyol*, filleul, *fazia*, faillir, et peut-être *grizyez*, *gryez* énorme, grief Gr. du v. fr. *griefs*, cf. *Rev. .celt.*, v, 126.

Tourny, frémissement; grincement (des roues), Nom. 214; bruit, tapage, D. 124.

Tra, chose, pl. *trazou* dans *entrentrazouman*, C*b*. Masc. : *pep tra en deffe son*, toute chose qui a un son, v. *cloch*.

Traezer, couloire, C, *trezer*, entonnoir, Gr., m. Gon.; *treizer*, Pel. = allem. *trichter*, anciennement *trechtere*, *trahter*, etc. L'origine de ces mots germains est, selon O. Schade, *Altdeutsches Wörterbuch*, 1872-1882, un bas-latin *tractârius*, de *tractus*, *trahere;* selon F. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 3e éd., 1884, un bas-latin *tractârius*, transformation du latin *trajectorium* «entonnoir». Sur les représentants de ce mot latin dans les langues romanes et ailleurs, voir G. Meyer, *Etym. Wört. der alban. Spr.*, 1891, s. v. *taftār.*

Je crois qu'il est difficile de justifier phonétiquement la comparaison que j'ai proposée, avec un signe de doute, entre le breton *traezer* et le mot du centre de la France *tressoirer* «laisser tomber de haut un liquide en le transvasant»; ce mot paraît se rattacher plutôt au français *tressoir,* du verbe *tresser.*

Il n'y a pas de raison pour attribuer à *traezer* une origine germanique. Le mot, en effet, n'est pas isolé en breton. Sa parenté évidente avec le moyen-breton *treiza* «faire passer quelqu'un

en bateau », permet d'affirmer que le *z* était dur (= **traether*, **traetter*), car le vannetais présente ici un *h* (= *th*) : *tréhein*, *tréhatt* « passer les voyageurs à un trajet d'eau » (= *treiza*); *treih* « passage par eau » (léon. *treiz*); *treihourr* « passager, qui donne passage par bateau », l'A., (*treïzyer*, batelier, Nom. 203, léon. *treizer*). Il ne faut pas confondre *treiza* « faire passer », vann. *tréhein* = **trajectare*, avec *treuzi* « traverser », vann. *trezein*, *trésein* (l'A. s. v. *passer*) = gall. *trosi*; cf. lat. *transire*. Peut-être cette confusion a-t-elle eu lieu dans le van. *trezer*, entonnoir, que le Chal. *ms* donne en même temps que *antonoüer* et *fournil'*; je crois plus probable que *trezer* a été pris par l'auteur dans un dictionnaire d'un autre dialecte.

Un doublet de *treiza*, qui se rattache à l'emploi figuré du sens de *trezer* « entonnoir », est *treza* « prodiguer », Maun., Gr., d'où *trezer* « prodigue », Maun., pl. *-ed*, Gr., *-ien*, Gon. *Treza* est une contraction de **traeza*, cf. *traezer;* pour la relation du vocalisme de *treiza* (et *treizer* « entonnoir », Pel.), cf. tréc. *taer*, léon. *teir* « trois » (féminin), gall. *braen* « pourri », bret. moy. et mod. *brein;* gall. *blaen* « extrémité »; bret. moy. *blein;* gall. *traethu* et *treithio* « traiter », tous deux dérivés du lat. *tractus*, *tractare*.

Enfin le sens général de *trajectus* « trajet » s'est gardé, non seulement dans *treiz* « passage en bateau », mais aussi dans le moyen-breton *traez* « rivage de la mer »; léon. *treaz* « sable », tréc. *trez*, gall. *traeth;* corniq. *traith*, *treth* « banc de sable, rivage sablonneux ».

Il semble que tous ces dérivés du latin *trajectus*, *trajectorium*, indiquent une contraction de *traject-* en *tract*, peut-être sous l'influence de *tractus*. Voir *treiz*.

Transgresseur, g. id., *Cb*, v. *contrell.*

Tre, dans *entre* (*ma*), tant que; *tro*, dans *trotant*, cependant, voir ces mots, *entresea*, *her*, *tronnos*, et *Dict. étym.*, v. *dre; tra* dans *en tra vezo*, tant qu'il sera, D 177, cf. 165, *en dravé*, tant qu'il est, 72, *endra ma zouc'h*, tant que vous êtes, *Intr.*, 145, *endr' all* (il pleut) à verse, litt. « tant qu'il peut », Gr., etc. Ce mot, comme nous l'avons vu, se combine avec des prépositions ou des conjonctions (cf. v. fr. « très en mi un guaret », *Chanson de Roland*, 1385) : *tre divar an Auter* (prendre du charbon) de sur l'autel, *Mo.*, 274; *tre- beteg traon Elorn* (depuis...) jusqu'aux vallées d'Elorn, *Barz. Br.*, 121. *En tre uesomp*, tant que nous serons, *ms.* de saint Divi, fol. 17, *en tre ueso*, tant qu'il sera, 31; *en tre pat ar vuué*, pendant toute la vie, 30; van. *tré ma vivein*, tant que je vivrai, *Doue ha mem bro*, 8; *tré ma chomamb*, tant que nous restons, *Timothé*, 60.

Le van. *trema*, *dremad*, vers (cornou. *trem' ar stivel*, *Barz. Br.*

IMPRIMERIE NATIONALE.

498, *tram ar c'huz heaul, Miz Mari... Lourd*, p. 111, *tram an envou*, 356) peut signifier proprement « par ici » : cf. bas-van. *tro-zreme*, céans, *Barz. Br.*, 341, et l'expression analogue *varzuma*, dans *ho deues en em efforcet... varzuma da concedy Graçou*, D 68, litt. (les papes) « ont tendu vers ici (= à ceci, savoir) à accorder des grâces ». Il y aurait là changement d'adverbe en préposition; explication plus simple que celle qu'on a vue au mot *entresea*.

Trè, *tref*, reflux, Nom. 244, *treaic'h*, *trec'h*, *tre*, van. *treh*, m., Gr., *tréac'h*, *trec'h*, *tré*, Gon., à Sarzeau *trî*; cornique *trig*, gall. *trai*, m.; irl. *traigh*. Voir *yoh*.

Trebuchaff, chanceler, C*b*, v. *crenaff*.

Trechy, l. superemineo, **trechus**, l. supereminens, C*b*, v. *gneniff*; *trec'her* (être) vainqueurs (au pl.), *Traj. Moyses*, 250, *trec'hour*, id., 266, plur. *trec'hourien*, id., 284.

Treff (Trèves), C, *Trev*, id., *B. s. Gen.*, 19, 29, *Trèv*, 22, *Trevès*, 17.

Treffeus, trêve, C, *treuès* « trefues », Nom. 187.

Treill, treille, vigne, C*b*; *guinyenn treill*, vigne sauvage, C*c*; *buhalyer*, al'r *traill*, « petite distance entre les ays », C*b*.

Treiz en 1572, *treth* en 1237, passage sur une rivière ou un bras de mer, **trethur**, passeur, Cartul. de Quimperlé, *Chrest.*, 235; *vn treïz pe passaig* (barque ou bateau) de passage, Nom. 149; v. bret. *treith*, *treth*, passage, *Chrest.*, 169; van. *tréhig*, m., bachot, l'A. Voir *traezer*.

Treudiff, languir, *treudet*, pourri, **treuderez**, pourriture, C*b*, v. *goeffaff*; *treut quy*, maigre comme un chien, Nom. 267. Voir *tleünv*.

Trev, *tref*, *tre*, territoire d'une succursale, mot fréquent dans les noms de lieu, cf. Dottin, *Rev. celt.*, VIII, 72, 73 (XIIIe siècle); IX, 126; Loth, *Chrestom.*, 234; *tréf*, *trév*, *tréô*, hors de Léon *tré*, f., pl. *tréfiou*, *tréviou*, *trévou*, Gon., cornouail. *trew*, pl. *ien*, Peng., IV, 79, van. *treu'*, succursale, Chal. *ms*, *trœhuë*, f., pl. *trœhuëyeu*, id.; *iliss trœhuë*, église succursale, *tréhuianniss* « qui est de cette succursale », l'A. (i. e., habitants d'une succursale, cf. léon. *parosianiz*, paroissiens); avec un sens plus général, *dré bé dré*, par où? l'A., v. *où*, *dre pé dré*, v. *par*; auj. *trev*, *treo*, succursale, v. br. *treb*, village, cornique *tre*, *trev*, gall. *tref*, même racine que gaul. *Atrebates*. De là le haut-bret. *trève*, succursale.

Treuat, moisson, C, pl. *an treuagou*, ms. de saint Divi, fol. 23 v°; cf. cornique *trevas*, culture.

Try, trois, C, *triezec*, treize, C*b*, v. *contaff*, *tryuguent*, soixante, C*c*; *forch try-besecq*, fourche à trois dents, Nom. 178, *trybisecq*, 174; *pot try-troadecq*, pot à trois pieds, 162.

Trihori, *trihorry*, *triori*, *tri hory*, m., sorte de danse de Basse-Bretagne, dans les textes français du XVIe siècle, La Curne de Sainte-Palaye, v. *trihoris*, *trioris*; *Rev. de Bret., de Vendée et d'Anjou*, mars 1889, p. 209, 211; H. de la Villemarqué, *Bull. de la Soc. archéol. du Finistère*, 1883, p. 29. *Saltatio trichorica*, Eutrapel, chap. XIX, n'est qu'une latinisation fantaisiste de l'expression «la danse du Triori»; mais il est probable que *tri-* veut bien dire ici «trois».

Troadet, emmanché, C*b*; *vn troat-boull*, qui a les pieds courbés et tournés en dehors, Nom. 273, *troad-boul* «pié-botte», pied-bot, Gr., du fr. *boule*.

Troaeyen, de Troie, l. troianus, C*c*.

Troell «iargerie», l. erugo, mauvaise herbe qui gâte les blés, C*b*, v. *mercl; vr poues, vn droël da nezaff*, peson, vertoil (d'une quenouille), Nom. 169; *troarall*, autrefois, C*b*, v. *guez aral; oar vn tro*, ensemble, v. *couuiaff; troïdellat* (tournoyer), Nom. 245, *troïdellamant pen* «étourdissement de tête», 256.

Tromperez, tromperie, C*b*, v. *ober; trompeur*, faux, décevant, C*b*, v. *fals;* fém. *tromperes*, C*c*, v. *cauillation; troumpeur*, f. *-peres; troumpaff*, tromper, C*b*; *an troumpill pe musell vn eleffant*, la trompe ou museau d'un éléphant, Nom. 28, *troumpiller*, un trompette, 290 (du v. fr. *trompille*).

Trôn, trône, C*b*, abréviation pour *tronn*.

(*Tronczaff*), **troucer**, recourseur, l. succinctor, C*c*, v. *crisaff*, *trouceres*, surcinte, l. succintorium, C*b*, *tronceres*, C*a*.

Tronnos, après-demain, C, de **trom-nos*, cf. v. gall. *trennid*, le lendemain, de **trem-did*, v. irl. *intrem-did*. Je crois que la forme **trom-* se montre dans le v. br. *tromden*, gl. peruolauit. On a comparé cette première syllabe au bret. mod. *trum*, prompt, mais la voyelle primitive de celui-ci devait être *i* plutôt que *o*. Cf. v. br. *tre-orgam*, gl. per-foro; v. irl. *trem-feidligfet*, gl. per-manebunt, Z[2] 879, etc. Voir *tre*.

Trotant, N. 794. Au lieu de «cependant, en attendant», je traduirais aujourd'hui «continuellement, sans relâche»; = vannetais *troittant*, toujours, Chal. *ms*, v. *marcher; n'er c'honduou truettant dre vn heent n'en des quet a veen* «je le mènerai tambour battant par un chemin où il n'y aura pas de pierres», v. *mener; Haval gueneign perpet é huélan un anqueu... Erbad e mès ridéq... Troœdant*

é vai gueneing, il me semble toujours voir un spectre; j'ai beau courir, il est continuellement avec moi, *Voy. mist.*, 103. Cette variante curieuse confirme, du reste, l'explication de la première syllabe de *trotant* donnée plus haut, s. v. *entre ma; tro-*, van. *troé-*, est la préposition d'origine celtique étudiée au mot *tre*, etc. Aux locutions qui conservent la forme *tro*, on peut ajouter en tréc. *etro pade an offiçou*, tant que duraient les offices, *Ar c'his ancienna*, chez Lédan, p. 4; *tro ma oa bew*, pendant qu'elle vivait, *Soniou Br. Iz.*, II, 288; et en van. *tro guet* : *ne zigouscan gran tro guet en nos* «je dors la nuit tout d'une *pièce*», Chal. *ms*, à la lettre, **non dedormio grano trans cum nocte.*

Troucherez : *dre* —, l. lacerue, *Cb*, v. *pillotadur*.

Trousquen *an gouly*, la croûte de la plaie, Nom. 265, *trousq en fry*, 263; *trusqenn*, *trousqenn*, Gr., *trousk*, *trousken*, Pel., pet. Trég. id.; *trousken*, *trusken*, f., croûte, écaille sur la peau, Gon.; cornou. *druskenn*, f., couche de plâtre, de chaux, etc., Trd.; v. irl. *trosc*, lépreux, de **trod-c-*, cf. gothique *thruts-fill*, lèpre, etc., *Rev. celt.*, II, 190. Il est possible que le trécorois *tousqann*, mousse terrestre, mousse rampante, Gr., *touskan*, m. Gon., Trd. ait la même origine : j'ai toujours entendu dire *trouskañn*, en petit Tréguier et en Goëllo, pour la mousse qui vient sur le tronc des arbres.

Trufler, trufleur, *Cb*, *truflurien*, trompeurs, f. pl. *trufleureuset*, D 106; **truflerez**, mensonge, *Cb*, *Cc*, v. *gou*.

Trugarequeyt deomp, ayez pitié de nous, *Cb*, v. *autrou*.

Trum, promptement, *trumoc'h* «plutôt» (i. e. plus tôt), Gr., *trumm*, prompt, diligent, diligemment, «ce mot n'est guère connu que dans le Bas-Léon» Gon., *trum*, promptement, vite, en cornouaillais, Trd., cf. gall. *cythrym*, instant. Voir *tronnos*.

Tu, m. : *dou tu dehou*, deux dextres, *Cb*.

Turia, *turiat*, nouveau dict. *turc'hat*, fouir, Pel., tréc. *turiañ*, fouir, fouiller, *turyadenn goz*, taupinée, Nom. 231, *turiaden*, taupinière, Pel; gall. *turio*, fouir; cf. *τορύνη*, lat. *trua*.

U

Ufern, *uvern*, m. cheville du pied, Gr., gall. *uffarn;* irl. *odbrann;* composé dont la première partie *od-* = grec *ποδ-*, pied (Stokes), voir *Rev. celt.*, II, 325.

Vhell, haut, *Cb*, v. *roch; a vhel* (regarder) d'en haut, *Cb*, **vheltet** «hautesse», v. *gourren; auch an prat bihan*, au-dessus du

petit pré, en 1450, *Chrest.*, 236, cornique *a uch*, cf. gall. *uch eu penn*, au-dessus de leur tête, *Mabinogion*, III, 264.

(*Vy*), *vuy*, œuf, C*b*, v. *creis*.

(*Un*, un) *auoun costez*, d'un côté; *a vng bro*, d'un pays, C*ms*; *vn het ann dez ha nos* (égale longueur du jour et de la nuit), C*b*, v. *quehidell; vn moan* « celuy mesmes », C*b*, C*c*, v. *hennez; comps outaff ehunan* « parolle a soy mesmes », C*b*; *vr*, un, devant des consonnes, Nom. 239, 240, etc.

(*Vsaig*), *droucvsag*, abus, C*b*.

Usien, 2 syll., écorce de l'avoine mondée; criblures de blé vanné, Gon., *ussien*, Pel., *uçzyen*, Gr., *usien*, *uchen*, en cornouail., Trd. Ces deux auteurs font *usien* du féminin, mais Perrot écrit *usien kerc'h*, p. 176. C'est le gall. *usion*, balle, paille, voc. corn. *usion*, paille, qui semble le pluriel de *us*, gall. moy. et mod., Z² 1080. Le singulatif gall. de ce mot est *usyn*, qui rappelle beaucoup *eisin*, *usun*, du son, de la balle, plur. v. bret. *eusiniou*, *Rev. celt.*, I, 356, 357; pour les suffixes *-yon*, *-yen* et *-in*, cf. *Rev. celt.*, VII, 149. Le tréc. *usmol*, syn. d'*usien*, Gr., m., Gon., contient peut-être un correspondant de l'irl. et gaél. *moll*, de la balle; voir *mol*. On dit en petit Trég. *uzor*, petits fragments qui voltigent quand on travaille le lin.

V

Va, mon, Am., v. *drouin* (2 fois), *harp*, etc.; Nom. 332, 333, 334, etc., léon. *va*; voir *Dict. étym.*, v. *ma*.

Vanagloer, vaine gloire (*carer a* —), C*ms*, *carer avanegloer*, C*b*; *vaena gloar*, Quiquer, 1690, p. 166. — *Vantaff*. Le C*c* renvoie à *vanter*, s. v. *pompadaff*.

Vece, vesce, C*ms*, v. *charronce*. — (*Vellis*), *meliscr*, mélisse, Nom. 79. — **Venerabl**, vénérable, C*b*, v. *grefaff*. — *Vengencc*, vengeance, C*b*, v. *cannaff*.

Venin, venin, C*ms*, v. *ampoeson*. — **Veritabl**, véritable, C*b*, v. *guir*.

Vetez, voir *bet nary*. Van. *bete ne zeï*, il ne viendra pas ce soir, *donnet e reï bete*, elle viendra ce soir, Gr., v. *soir*.

Victor, victoire, C*b*, v. *ioa*. — **Viel**, vielle, C*b*, v. *harp; byell*, pl. *ou*, Gr., id., bas-cornouaillais *viella*, être oisif, perdre le temps, aller çà et là, *vieller*, f. *ès*, oiseux, *viell*, *vihell*, oisiveté, Pel.; du fr. *vielle*, *vieller*; pour le sens figuré de ce mot, qui est

celui du bret. *viella*, on peut comparer l'allem. *leiern*. — *Vigil*, vigile, C*b*, v. *dihuner*. — (*Vil*), *toull an vileniou*, égout d'immondices, Nom. 230.

Virginal, g. id., C*b*, v. *guerch*. — **Visachic** : *fals* —, petit faux visage, l. laruula, C*b*, v. *gueen*. — (*Vitaill*), *neb a vitaill*, celuy qui vitaille, C*c*, v. *bitaillaff*.

Voar, sur, voir *har*, *harluaff*, et *Dict. étym.*, v. *oar*. *Var n'o devo offanç*, pourvu qu'ils ne soient pas détériorés (mes vases, ma vaisselle), *Mo.*, 227.

Vost ho stat, l'éclat de leur pompe, P 238; *ho vost*, *ho stat*, leur prestige, leur grandeur, 242; *ober vost a enep e azrouant* «faire assault», C*b*, v. *assaut;* van. *ober uost'*, faire figure, Chal. *ms*, v. *faire; a vostad*, en foule, *Livr el lab.*, 50, 166, *Martired Castelfidardo*, 222, *Buhé er sœnt*, 1839, p. 132.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

L'abréviation D désigne le *Doctrinal ar Christenien*, édition de Morlaix, 1628, et non celle de Nantes, 1626 (la première page manque dans l'exemplaire dont je me suis servi).

(*Aproff*), ligne 4, lisez *aproquér*.

Arsaill. Arsaôt, assaut, Jér., v. *ribaot*.

Arzell, jarret, Pel., *arzel*, m., Gon., cf. lat. *artus*. Il peut y avoir entre *arz-el* et *couff-aut* le même rapport qu'entre *bols* et *baut*, voir ce mot.

(*Autenn*), l. 21, lisez Favre.

(*Azeul*), l. 10, lis. vaut.

Berz. Drouc-berz, malheur, Gr.

Breselec, l. 2, lis. *brezeleiñ*.

Coabren, l. 5, lis. 403.

Cocic. Cet article devrait venir après celui de *coc'hen*.

Couff. Cet article finit à «v. *memorial;*» (lis. *memorial.*).

Couffabrenn, l. 3, lis. la forme plus complète.

(*Courz*), l. 2, lis. *Ann. de Bret.*, IV, 164, 165. Pet. Trég. *piqed e i c'hours d'ei*, elle est enceinte. Ce mot est fém. dans *eur gours-gris*, *Soniou Breiz-Izel*, II, 88, cf. 11.

Coustelé, 6e alinéa, l. 2-3, lis. et *meurta*.

Dehasta «dépêcher, hâter d'aller, de sortir», Gw., v. *hast*. (*Dict. étym.*, v. *hast.*)

(*Deuruout*), l. 10, lis. *euteurvout.*

Dibunaff, 2e al., l. 1, lis. gall. *sawl.*

Dirigaez, voir *taer.*

Dispingneus, 3e al., l. 10-11, lis. moy.-br. *baz* «bâton», plur.; — 4e al., l. 14, lis. où.

Distavaff, l. 8, lis. *tan.*

Doanger se lit aussi dans la *Vie de sainte Anne*, ms. du XVIIIe s. (voir plus loin *goaz*), fol. 74 v°, 79 v°.

Dracc est le même mot que *drast* (*Dict. étym.*, v. *drastaff*), voir *Rev. celt.*, XI, 355.

Druill, l. 2, lis. *druill dracc;* — l. 4, lis. *queguin.*

Entre ma, 13e al., voir *trotant.*

Goaz. Dans ses *Élémens de la langue des Celtes*, Le Brigant distingue, p. 3 et 4, cinq degrés de comparaison pour les adjectifs :

«*just*, Positif, juste, françois, et justus latin.

«*justig*, Diminutif, un peu juste.

«*justoh*, Comparatif, plus juste.

«*justan*, Superlatif, le plus juste.

«*justed*, Admiratif, qu'il est juste!»

Il est à remarquer qu'il note, p. 31, «les cinq degrés de comparaison» parmi les traits caractéristiques de la langue bretonne.

A la page 28, il nomme les quatre dialectes du breton armoricain : pour lui «la *Trècoriene*» est «la plus briève, la plus pure et la moins altérée»; «la *Vannetaise*» est «la plus défigurée et la plus écartée de l'original».

M. de la Villemarqué a inséré dans le *Dict. bret.-franç.* de Le Gonidec l'article suivant : «*Mâted*, superlatif régulier, mais peu usité, de *mâd*, bon...»; cette forme est celle de l'exclamatif vannetais : cf. *matet un deen*, «la bonne pièce!» Chal. *ms*, v. *pièce.* La grammaire de Guillome signale la terminaison *-et*, p. 121, 122, cf. 125.

Voici des exemples de la terminaison *-et*, en trécorois :

O Doue carret chans
Ocheux Jouachin hac o priet ha chuy;

litt. : «Ô Dieu! quelle belle chance vous avez, Joachim, et votre épouse et vous», *Vie de sainte Anne*, ms. du siècle dernier appartenant à M. Bureau (cf. *Rev. celt.*, V, 327, 328), fol. 33; cf. *carret gracs hon euz nif*, quelle belle grâce nous avons, fol. 69.

O Marie buguel quer brasset perplexzité
Teriplet eur combat a so e volonté;

litt. : « Ô Marie, chère enfant, quelle grande perplexité! Quel terrible combat est dans ta volonté! » *Ibid.*, fol. 56; cf. *brasset eur charitté*, quelle grande charité (a la pauvre Anne), fol. 84.

Sel brauet discourer ha furet vn ostis.
So arriu ouz ma zy da goullen logeis;

« Voyez quel beau parleur et quel sage hôte est venu chez moi demander à loger »; *ibid.*, fol. 64 v°.

La tragédie de *Nabuchodonozor*, ms. que M. Bureau a bien voulu me communiquer, comme le précédent, contient, fol. 28 v°, une chanson de berger dont le dernier couplet commence ainsi :

Dousset eur calm goude quer bras tourmant;

« Quel doux calme après si grand tourment! »

Ce ms. porte, fol. 50 v°, la date de 1804 avec le nom du propriétaire, Jacques-Yves Le Floch, de Tréglamus. Le dialecte de la pièce est nettement trécorois (*vesoint*, ils seront, fol. 19 v°, *voint*, id., fol. 20, etc.).

Le ms. du mystère de saint Divi, que M. Luzel m'a obligeamment communiqué en même temps qu'une copie qu'il en avait faite, présente des exclamatifs en *at* : *ho carat eur mirac*, Ô quel beau miracle! fol. 33 v° (= *o kaera ur mirakl*, vers 1634 de la copie); *carat eur miracl*, id., fol. 35 (= *kaera da ur mirakl*, copie, v. 1705); *horiblat eun den*, quel homme horrible, fol. 26 v° (= *orrupla da un den*, copie, v. 1253).

Hanff, l. 3-4, lis. **hanuus**.
Har, 4e al., l. 2, lis. *arbouillein*.
12e al., l. 4, lis. *Belatu-cadros*.
14e al., l. 6, *güel arzé*.
Huytout, l. 2, lis. *ne c'huitan*.
Iffern, l. 1, lis. *Mirouer*.
Yoh, lis. Yoh.
Lech, dernier al., l. 2, lis. les deux voyelles de *ae*.
Lencr, l. 3, lis. le gascon *linqua*.
Lotrucc, l. 10, lis. le dimanche gras.
Lusqu', dernière l., lis. *luscou*[1].

E. Ernault.

[1] D'autres rectifications à ce *Glossaire* se trouveront au tome II des *Etudes grammaticales sur les langues celtiques*.

NOTES ARMÉNIENNES[1].

I

NOTES SUR LA DÉCLINAISON ARMÉNIENNE.

I. — Traitement de *o*.

Le phonème *o* est fréquent dans les désinences et les suffixes : on ne saurait faire une étude définitive de la flexion sans connaître la manière dont il est traité. Dans son article du volume XXIII du journal de Kuhn, M. Hübschmann n'a pas tranché la question; M. de Saussure (*Mémoire*, p. 97), voyant que l'*o* indo-européen était rendu en arménien tantôt par *o*, tantôt par *a*, supposa que l'*o*, ablaut de *e*, subsistait, tandis qu'un autre *o* qu'il désigne par *o̬* devenait *a;* M. Hübschmann dans ses *Armenische Studien* ne mentionne pas cette hypothèse; enfin M. Bartholomæ (*Bezz. Beit.*, XVII, p. 91 et suiv.) l'a reprise pour son compte, sans en nommer le premier auteur.

On ne saurait dire qu'il l'ait établie. D'abord le nombre des faits sur lesquels il s'appuie est très restreint. L'*o̬* de M. de Saussure, *å* de M. Bartholomæ, n'est représenté par *a* que dans deux exemples bien assurés : *aç̌-kh* (աչք), cf. v. sl. *oči* et *ateal* (ատեալ), cf. lat. *odium;* le rapprochement de *Hay* (Հայ) « Arménien » et de **poṭi-* « maître » n'a rien de convaincant; dans *aytnowl* (այտնուլ) « se gonfler », *ay-* représente sans doute *ai-;* cf. lat. *aemidus*. Il est imprudent de doter l'indo-européen d'un nouveau phonème pour expliquer deux mots arméniens. D'ailleurs : 1° l'*o* indépendant de *e* (*o̬* de M. de Saussure) est rendu par *o* dans divers cas : dans *hotil* (հոտիլ) « sentir » = ὄζω, cf. lit. *ůdžiu*, *hot* (հոտ) « odeur » = lat. *odōs*, *odōris*, gr. *ὀ̣δες- (dans δυσώδης). L'*h* initiale

[1] Pour ne pas trancher par des transcriptions non justifiées des questions de prononciation, il faut transcrire lettre à lettre les mots arméniens en caractères latins. On trouvera donc dans le cours de cet article les caractères ւ et յ toujours rendus par *w* et *y*, c'est-à-dire que ու, իւ, ոյ, այ seront représentés par *ów*, *iw*, *oy*, *ay* (*u*, *iu*, *oi* ou *oy*, *ai* ou *ay* de Hübschmann).

n'est pas une objection sérieuse contre cette étymologie (cf. *Mém. Soc. ling.*, VII, p. 162). Bartholomæ remarque que *hot* est un thème en *-o-* (gén. *hotoy*) et que par suite son *o* doit être en ablaut avec celui de ὄζω et identique à celui de λοιπός, etc. Cette distinction des deux *o* est invraisemblable *a priori;* d'ailleurs il n'y a pas trace d'un thème i. e. **odo-*, tandis que lat. *odōs*, gr. δυσώδης, nous attestent l'existence d'un thème **odes-*, passé secondairement aux thèmes en *-o-* en arménien; cf. peut-être *get* (գետ) « fleuve » = **wedos-*, gén. *getoy;* le vocalisme *e* de la racine écarte l'hypothèse d'un suffixe *-o-* — dans *oλj* (ողջ) « entier » = v. irl. *uile*, cf. got. *alls* (Fr. Müller, *Armeniaca*, VI, p. 5) — dans *owm* (ուս) « épaule » = got. *amsa* — *loganal* (լոգանալ) « laver », cf. gr. λούω, etc. — 2° L'*o*, ablaut de *e* est rendu par *a* dans les cas suivants : *ali-kh* (ալիք) « cheveux blancs » = πολιός (cf. πελιός, de Saussure, *Mémoire*, p. 105) — *atean* (ատեան) « siège », cf. lat. *solium*, *sedeo* — gén. *jean* (ձեան) « de la neige » = χιόνος — le génitif du suffixe **-tion-*, *-thean* (-թեան) = **-tion$^{e}/_{o}$s*. Peut-être *-mat* = lat. *modus* dans *ham-e-mat* (համեմատ) « proportionné » (qui a la même mesure), etc.

Il est du reste vain de chercher dans le double traitement arménien de i.e. *o* la trace d'une distinction indo-européenne, parce que le fait s'explique au moyen de lois particulières à l'arménien. L'*o* est régulièrement conservé devant *r* et λ (ր et ղ) : *khoyr* (քոյր) « sœur », nom. plur. *khorkh*, i. e. **swesor-;* l'*o* est celui de *-or-* : cf. le gén. *kheṙ* = **swesr$^{e}/_{o}$s* — *khorel* (քորել) « gratter », cf. քերել, gr. κείρω, lit. *kertù* — *phor* (փոր) « creux », d'où « ventre », *phorel* (փորել) « creuser », — *hoλ* (հող) « terre, champ », cf. russe полъ « plancher », v. sl. *polje* « champ », cf. russe полый « ouvert » et arm. *holani* (հոլանի) « découvert »; — *-wor* « qui porte » = **-bhoro-* par exemple dans *lowsawor* — *oλoλel* (ողողել) « inonder », cf. *heλoul* (հեղուլ) « verser » — les adjectifs *nor*, *molor*, *bolor*, etc. On a aussi attribué à *w*, *v* une influence conservatrice sur l'*o;* le seul exemple de valeur est *kov*[1] (կով) « vache »; mais il s'agit ici de la diphtongue longue *-ōu-*, ce qui est un cas spécial; si l'on admet cette influence de *-w-*, le mot *haw* (հաւ) « oiseau » a un *a* identique à celui de αἰετός et non à l'*o* de οἰών; l'*a* du lat. *auis* est ambigu. Ces cas particuliers écartés, reste la loi générale qui explique tous les autres faits : *o* subsiste en syllabe fermée et devient *a* en syllabe ouverte.

1° Exemples en syllabe fermée : *ost* (ոստ) = ὄζος, got. *asts* — *bok* (բոկ) « nu » = **bhos-k$_2$o-s* (?), cf. v.sl. *bosŭ* — *o* (ո) « qui? » =

[1] Encore faut-il noter que ce mot se présente dans le dialecte de Karabagh sous la forme *kaw*, tandis que *sov* (սով) « faim », *cov* (ծով) « mer » ont persisté.

skr. *kás* — gén. *mardoy*[1] (մարդոյ) = **mṛtosyo*. — *kogi* (կոգի) « beurre » = skr. *gavya-*; le *g* = *w* devant *y* comme dans *aregi* = **arewyos*, ancien gén. de *arev* = skr. *raviṣ* — *hotil* (հոտիլ) « sentir » = ὄζω, i. e. **odye-*; pour le traitement de *y* dans ces deux cas, cf. *srti* (սրտի) « du cœur » = **sirti* = **k₁ērdyos* — *loganal* (լոգանալ) « se laver » = **lownal*, cf. λούω; *g* = *w* devant *n* comme dans *aganil* « s'habiller » = **awnil*, cf. lit. *aunù*, lat. *ind-uo* (Bugge, *Beiträge*, p. 13). Pour le développement de *a* devant *n*, cf. *ewthanasown* « soixante-dix » en face de *ewthn* « sept », et le nom plur. *kanaykh* « les femmes » = **g₂ºnās* : si l'*a* était ancien entre *k* et *n*, la finale *a* n'aurait pu subsister, peut-être aussi le gén. sing. *šaržman* où *-man* = **-mnᵉ/ₒs*, cf. skr. *nāmnás*. — *gos* (գոս) « tu es » = **wos-si*; la racine est celle du parfait got. *was*; la première personne a *o* au lieu de *ow*, de même que *em* « je suis » doit son *e* au lieu de *i* à *es* = **essi* « tu es »; l'*o* de *gos* est celui de la racine du parfait et n'est pas dû au *w* précédent : cf. *z-genowm* = Ϝέννυμι; *kheṙ* = **swesrᵉ/ₒs*, etc. — *khown* (քուն) « sommeil » = **swopnos*; le *p* est devenu *w* comme dans *ewthn* = lat. *septem*, puis s'est fondu avec *o* dans la prononciation *u*.

Quand la consonne suivante est une nasale, *o* entravé devient *-ow-* (Bartholomæ, *Bezz. Beit.*, x, 293) : *hown* (հուն) « gué » = **pontis*; *owm* (ում) « à qui ? », skr. *kásmāi*; *owm* (ում) « épaule » = got. *amsa*; *-sown* (par exemple dans *eresown* « trente ») = -κοντα. — Dans *orb* (= lat. *orbus*), *-orǰ* (= ὄρχις), *gorc* (= **worg₁o-*, cf. ὄργανον, dor. δᾱμι-οργός, att. κακοῦργος = **κακό-Ϝοργος*), *oλj* (= v. irl. *uile*), on ne peut déterminer si la conservation de l'*o* est due à la double consonnance ou à *r*, λ. — L'*-ow-* de *anowrǰ* (անուրջ) « songe » représente sans doute l'*ō* de i. e. **onōr-* qui est à ὄναρ ce que τέκμωρ est à τέκμαρ (cf. Schmidt, *Pluralbild. der Neut.*, p. 193 et suiv.). Le mot *dowrgn* (դուրգն) « tour », cf. gr. τροχός, doit représenter un substantif racine **dhrōgh-* (cf. *otn* « pied » en face de dor. ϖώς); le déplacement de l'*r* fait difficulté dans tous les cas. — Dans *yaṙnel* (յառնել) « s'élever », *-ar-* ne peut représenter que *ṛ*; *op-* de ὄρνυμι, *or-* du lat. *orior* ont sans doute la même origine.

2° Exemples en syllabe ouverte : on a déjà vu les principaux

[1] La valeur du *-y* final est difficile à déterminer. L'arm. *-oy-* rend d'ordinaire i.e. *-ou-* (resp. *-eu-* ?) : *boyc* (բոյծ) « nourriture » = skr. *bhoga-*; *loys* (լոյս) « lumière », cf. lat. *lūx*, et, dans les mots iraniens le v. pers. *au* = pers. *ō* : *boyr* « odeur » = v. p. **bauda-*, pers. *bōī*. En syllabe non intense, *-oy-* devient *-ow-* : le génitif de *loys* est *lowsoy*. Dans les dialectes modernes *-oy-* est généralement rendu par *-ow-*, sauf dans celui du pays d'Ararat, où *-oy-* intérieur devient *i* (dans le village d'Aschtarak par exemple, *loys* est devenu *lis*, tandis que *jioy* « du cheval » a donné *jiow*, cf. dans le même dialecte *tλa* = *tλay* « gars » en face de *tλēn* = *tλayn* « le gars »). Peut-être prononçait-on *ö* (français *œu-*).

ačkh, *ateal*, *alikh*, *atean*, gén. *jean*, *-thean*, le mot *-mat*. Ajoutons *atamn* (ատամն) « dent », cf. *ὀδούς* — *gan* (գան), gén. *gani* « coup », cf. *φόνος* — *yesan* (յեսան) « pierre à aiguiser », cf. *ἀκόνη* — *malel* (մալել) « broyer », cf. lit. *malù*, got. *malan;* on a supposé une forme **m°le-* pour expliquer le gallois *malu;* le traitement de l'*ŏ* en celtique n'est pas assez clair pour imposer cette hypothèse. — L'*a* qui unit les deux termes des composés représente l'*o* des thèmes en *-o- : mard-a-cin* « qui enfante un homme » = **mṛt-o-g₁enos* et l'*ā* des thèmes en *-ā-*. L'objection de Hübschmann (*Arm. St.*, p. 85) que cet *a* ne peut représenter l'*o* des thèmes en *-o-* parce qu'il est commun à tous les thèmes ne prouve rien; cf. gr. *πατροφόνος*, etc. D'ailleurs des formes telles que **sirti-bek* « dont le cœur est brisé », **zardow-sēr* « qui aime la parure » devaient aboutir à **srtbek*, **zardsēr*, d'où par analogie *srta-bek*, *zarda-sēr*, comme *marda-cin*, les nominatifs n'ayant trace d'aucune voyelle thématique : *mard* = **mṛtos*, *sirt* = **kērdi(s)* (?), *z-ard* = **artus* (gr. *ἀρτύω*, lat. *artus*, cf. skr. *ṛtú-*). — Les substantifs à nominatif en *-i* tels que *teλi* (տեղի) « lieu » sont des thèmes en *-yo-* ou *-io-;* gén. *telwoy :* leur instrumental est en *-eaw* (*teλeaw*). Le *-w* représente ici un ancien *-bh-;* le cas est dans tous les cas différent de celui de *kov*. Puisque **-obhi* devient *-aw*, l'instrumental *mardov* doit son *o* au gén. *mardoy*.

Les mots *otn* (ոտն) « pied » et *anown* (անուն) « nom » demandent une explication particulière. Bartholomæ (*Bezz. Beit.*, XVII, p. 132) suppose un thème **ṇwṇ* d'après l'anc. gallois *enw;* mais, sans rechercher si le *w* gallois ne s'explique pas par une dissimilation de *m* après *n*, constatons seulement qu'un primitif **ṇwṇ* aurait donné **ann*, cf. *inn* « neuf » = **enwṇ*, et un primitif **onun*, **an* ou **ann*, puisque la voyelle de la syllabe finale indo-européenne tombe toujours en arménien; on pourrait encore poser *anown* = *ὄνυμα* (cf. *ἀνώνυμος*), mais cet *υ* ne peut guère passer pour indo-européen; du moins Kretschmer, qui réunit un certain nombre d'exemples plus ou moins comparables (*K. Z.*, 31, 377), ne trouve-t-il rien de pareil à citer en dehors du grec. La seule hypothèse qui subsiste est donc *anown* = **onomṇ*, (gr. *ὄνομα*); elle est confirmée par la forme dialectale (à Érivan) *anowm*. — De même *otn* (nom. plur. *otkh*) est à rapprocher des autres cas où l'arménien présente un thème en *-n* en regard de thèmes consonantiques ou de thèmes en *-r* de l'indo-européen : *dowṙn* (դուռն) « porte », i. e. **dhwer-;* le mot *dowrs* « dehors » = **dhursi/u* (cf. lat. *foris*) atteste l'existence en arménien du thème **dhur-*, sans nasale. — *jeṙn* (ձեռն) « main », nom. plur. *jeṙkh*, gén. plur. *jeṙac;* cf. *χείρ* — *amaṙn* (ամառն) « été », cf. v.h.a, *sumar* — *jmeṙn* (ձմեռն) « hiver », cf. *χειμέριος*, *χειμερινός* — *khirtn* (քիրտն) « sueur », d'un thème **swider-* supposé par gr. *ἱδρός*, lett. *swidrs*,

gr. ἱδρώς, cf. peut-être lat. *sūdor*. Si nous comparons le traitement de *-m* final dans *khan* (քան) = lat. *quam* et de *-m̥* final dans *ewthn* = lat. *septem* et *tasn*, cf. lat. *decem*, nous sommes amenés à poser : *otn*, *dowrn*, *jern*, *amarn*, *jmern*, *khirtn* = **podm̥*, **dhurm̥*, **$g_1$herm̥*, **s°mrm̥*, **$g_1$himerm̥*, **swidrm̥*, c'est-à-dire que ces formes sont d'anciens accusatifs, qui, après avoir pris l'emploi de nominatifs, ont donné naissance à une déclinaison en *-n* au singulier de ces substantifs. Les formes indo-européennes sur lesquelles reposent *otn* et *anown*, **podm̥* et **onomn̥* présentent *o* en syllabe ouverte; la persistance de l'*o* suppose au contraire que la syllabe était fermée au moment où *o* en syllabe ouverte est devenu *a* en arménien, et par suite que *-m̥*, *-n̥* fonctionnaient à ce moment comme consonnes.

Cette conclusion est importante : en effet ce que nous voyons persister dans *ewthn*, *tasn*, *otn*, etc., c'est une *-n* consonne précédée de consonne : il n'y a pas lieu d'en conclure que *-m*, *-n*, consonnes finales précédées de voyelles ne tombaient pas. On peut donc poser : *mard* = **mr̥tos* et **mr̥tom*; *sirt* = **k_1ērdis* et **k_1ērdim*; *z-ard* = **artus* et **artum*, et la confusion du nominatif et de l'accusatif singulier s'explique phonétiquement. C'est cette confusion de **mr̥tos* et **mr̥tom* dans *mard* qui fait que l'accusatif *otn* a pu être employé comme nominatif. L'emploi général du nominatif singulier comme accusatif, que suppose Brugmann (*Grundriss*, II, § 212), est peu vraisemblable, l'arménien ayant la distinction des deux cas au pluriel, et ne tendant pas en général à confondre les diverses formes casuelles les unes avec les autres.

II. — Le locatif.

Le locatif est en arménien un cas nettement distinct de tous les autres. Hübschmann (*Zeitschr. der Morg. Ges.*, 36, 122) a montré que les noms qui ont le nominatif en *-i*, gén. *-woy* forment en général leur locatif singulier en *-woǰ*, par exemple *i teλwoj* « dans le lieu »; le mot *ogi* (ոգի) « esprit » échappe à cette règle : Év. Marc, I, 8, և գիտաց յիսուս յոգի իւր. Le *-ǰ* de cette désinence est inexpliqué; on peut comparer l'infinitif sanscrit en *-dhyai* qui suppose l'existence de cas en *-dhy-*; pour la phonétique, cf. *mēǰ* (մէջ) = skr. *mádhyas*. Les thèmes en *-o-* ont le locatif singulier identique au nominatif accusatif; par exemple on lit : Ev. Mathieu, XXVIII, 13, մինչ մեք ի քուն էաք « tandis que nous étions dans le sommeil »; en effet une forme primitive **swopn$^{e}/_{o}$i* devait donner *khown* comme **swopnos*. Le locatif singulier des autres thèmes est identique à leur datif génitif. Mais il y a encore des traces de l'ancien locatif : ainsi le locatif de thème en *-i- giwλ* (գիւղ) « village » (inst. *giwλiw*) est resté *i giwλ*, grâce à l'isole-

ment de la déclinaison de ce mot : *giwλ* = **gewlis;* gén. *geλǰ* = **gewlyos;* loc. *giwλ* = **gewlē(i)*. De même le locatif de certains mots empruntés au grec est identique à leur nominatif : *Egiptos*, gén. *Egiptosi*, loc. *yEgiptos*. La confusion du génitif datif et du locatif doit être partie des thèmes en *-r-* et en *-n-*, où les désinences du génitif, du datif et du locatif : $-{}^{e}/_{o}s$, *-ai*, *-i* sont tombées, laissant derrière elles une forme identique pour les trois cas; cette hypothèse suppose que les différences de vocalisme du suffixe que présentaient les trois cas avaient été effacées antérieurement.

Au pluriel, le locatif et l'accusatif sont partout identiques. Ainsi *gets* « les fleuves »; *i gets* « dans les fleuves ». L'*-s* de ces locatifs est visiblement celle du locatif pluriel indo-européen $-s^i/_u$. Mais, dans la plupart des déclinaisons, cette forme du locatif est analogique. En effet dans les thèmes en *-o-*, *-i-*, *-u-* et *-ā-* : 1° *s* devait tomber entre deux voyelles : cf. *now* (նու) « bru » = skr. *snuṣā́;* 2° si *s* eût été conservée, on aurait : **mar- dēs* = *$m̥tois^i/_u$; **srtis* = *$kērdis^i/_u$; *zardows* = *$artus^i/_u$; **amas* = *$somās^i/_u$, de *am* « année » = skr. *sámā*. La confusion du locatif et de l'accusatif s'est produite tout d'abord dans les thèmes en *-r-* : *dsters* = **dhukterṇs* et *$dhukters^i/_u$ [1]. Dans les thèmes en *-n-*, *$k_1ions^i/_u$ devait donner **siows;* l'*n* une fois rétablie sous l'influence des autres cas, on obtenait *siowns* identique à l'accusatif. Tels ont été les points de départ de l'action analogique qui a reproduit en ancien arménien les locatifs pluriels indo-européens.

III. — Génitif en *-i* des thèmes en *-a*.

Le mot *am* (ամ) « année » forme son instrumental singulier et pluriel, et son génitif, datif, ablatif avec une voyelle thématique *-a-* : *amaw*, *amawkh*, *amaç*. Tomson (Историческая грамматика Армянскаго языка города Тифлиса, Saint-Pétersbourg, 1890, p. 85) a reconnu que cet *-a* repose sur l'*-ā* de la déclinaison indo-européenne en *-ā*. Il donne comme exemples le mot *kin* « femme » = *g_2*énā́*, inst. *knaw* = *g_2*enābhi;* gén. plur. *kanaç* = *g_2*nā* + la désinence arménienne *-ç* (cf. l'alternance irlandaise : *ben*, gén. *mnā́* et la présence des deux formes *kvenna* et *kona* en vieux norois), et le mot *am* = skr. *sámā*. Il faut ajouter *lezow* « langue », cf. skr. *jihvā́*, lat. *lingua*. L'ablatif de cette déclinaison est identique à celui des thèmes en *-i* (*amē*, comme *srtē*) et visiblement formé d'après le génitif *ami* dont la désinence est identique à celle de

[1] Le traitement de *-rs-* est le même que dans *dowrs* = *$dhurs^i/_u$ et différent de ce qu'il est dans *ger*, *wer* = **wers-*. On trouve une différence analogue dans *kher* = *$swesr^e/_os$ en face de *garown* = **westrōn-* « printemps ».

srti. Reste à expliquer ce génitif; il suppose une forme **somi*- ou **somy*- suivie d'une voyelle; il ne peut s'agir que de **somyās* ou **somyēs*, emprunté aux thèmes en -*ī*. Cf. v. irl. *tuaithe*. (Brugmann, *Grundriss*, II, p. 572, § 229.) L'emprunt a pu être fait dès l'époque indo-européenne pour quelques noms : en effet il ne s'explique facilement ni en arménien ni en celtique. Au contraire l'indo-européen possédant deux types de féminins des thèmes en -*o*-, le type en -*ā* et le type en -*ī* (lat. *dea*, skr. *devī*), on conçoit une combinaison des deux : nom. **deiwā*, gén. **deiwyās*.

IV. — *erkan*.

Le mot *erkan* (երկան) «moulin» suit la déclinaison en *ā* : gén. *erkani*, inst. *erkanaw*. Bugge (*Beit.*, p. 15) l'a rapproché de skr. *grāvan*-, got. *qairnus*, etc.; nous voudrions montrer que, sans admettre les lois phonétiques auxquelles cette étymologie sert de preuve dans la brochure de M. Bugge, le rapprochement peut être conservé. Il faut partir de i. e. *g_2*erwnā*-.

I. V. sl. *žrŭny*, got. *qairnus*, lit. *gìrnos*, v.nor. *kvern* (génitif *kvernar*), skr. *grāvan*-, v. irl. *bró* (gén. *brón*) ont le sens de «pierre à broyer, moulin». Pour expliquer complètement ces formes divergentes, il faudrait rechercher un mot indo-européen dont tous les mots cités pussent être soit des dérivés, soit des formes d'ablaut généralisées. Le suffixe seul nous intéresse ici : il se présente sous trois formes : -*nū*-, -*nā*-, -*wen*-. Le suffixe -*nū*- = -*nuə*- (cf. de Saussure, Mém., p. 248), ablaut de -*nwā*-; cf. got. *tuggo*, v.sl. *język*ŭ (Schmidt, *Pluralbildungen*, p. 68 et 74); les suffixes got. -*þwa* (*fijaþwa*) et gr. -τῡ- (βοητῦς). Si l'on songe aux déplacements du *w* dans le voisinage des sonnantes (cf. *k_2*etru*- à côté de *k_2*etwr̥*- «quatre»), on peut poser : -*nuə*- = -*wnə*-, forme faible de -*wnā*-. Ce -*wnā*- est dérivé de -*wen*-, comme λιμνή de λιμήν (cf. λείμων) — ὑσμίνη de ὑσμῖν- (Brugmann, *Grundriss*, II, p. 337) — ἀκόνη de ἄκων — lit. *dënà* de **dein*-. Schmidt (*Pluralbildungen*, p. 117) donne de nombreux exemples de dérivés en -*ā*- des thèmes neutres. Au lieu de devenir -*u*-, le *w* a subsisté sous l'influence de -*wen*-. Le suffixe -*nū*- est donc une réduction de -*wnə*- et le suffixe -*nā*- une réduction de -*wnā*-. On peut par suite poser un primitif *g_2*erwnā*. On obtient alors un système (Cf. Meringer, *Beit. zur g. der decl.*, p. 23 et suiv.) :

$$\left.\begin{matrix} g_2er \\ g_2\bar{r} \\ g_2r\bar{o}(?) \end{matrix}\right\} - \left\{\begin{matrix} wn\bar{a}-, \\ n\bar{a}-, \\ n\bar{u}-, \end{matrix}\right.$$

qui trouve une vérification dans le système parallèle :

swe / *swē* } — { -k_1*urā* (gr. ἑκυρά, cf. arm. *skesowr*, gén. *skesri*);
-*krā* (got. *swaihro*);
-*krūs* (skr. *çvaçrūs*, lat. *socrūs*).

La forme primitive est **swĕk̯werā*, d'où **swĕkwrā* (**swĕkurā*), avec élimination de *w* **swekrā* et avec ablaut et déplacement du *w* **swekrū*-. L'explication que Kretschmer (*K.Z.*, 31, 446) donne de ce mot n'est pas convaincante : il y voit une épenthèse, mais il n'en peut montrer aucune autre du même genre en indo-européen; car l'épenthèse de av. *brātuiryō* = skr. *bhrātṛvyas* ne se trouve dans aucune autre langue et doit être iranienne.

II. La forme *g_2*erwnā* ainsi obtenue explique arm. *erkan*. On attend **kergan* d'après *loganal, aganil*. Mais, sous l'influence du *k* initial, le *w* est devenu *k* au lieu de *g*, d'où **kerkan*. **kerkan* est devenu *erkan*, comme **korkor* (cf. *kokord*) est devenu *orkor* «gosier», cf. γέργερος et **xowrax* (cf. *xrax*) *owrax* «joyeux»[1]. (Dervischjan, *Հնդեւրոպական նախալեզու*, p. 78.)

V. — *erkow*.

Brugmann (*Grundriss*, II, § 166, p. 469) a tort de mettre en doute l'étymologie que Bugge (*Beit.*, p. 41 et suiv.) a donnée de *erkow* «deux». Le mot *erkow* n'a pas le signe du pluriel -*kh* dont sont pourvus les deux noms de nombre suivants : *erekh* et *çorkh* : -*ow* y représente donc la désinence du duel i. e. -*ō* (*u*). Cela suppose que *er*- est une addition postérieure à la chute des finales : autrement -*ow* n'aurait pu persister. Bugge a, par suite, eu raison d'isoler **kow*. Il n'existe pas d'autre exemple du traitement de *dw*- initial en arménien; mais les cas analogues justifient l'hypothèse arm. *k* = i. e. *dw*. En effet i. e. *tw*- = arm. *kh*- dans arm. *kho* «de toi» = **twod* : le *kh* d'après arm. *th* = i. e. *t*. — i. e. *sw*- = arm. *kh*- dans *khown* «sommeil» = **swopnos*; le *kh* d'après arm. *h* = i. e. *s*; il ne s'agit pas ici comme en iranien d'une spirante issue de *hw*- : on aurait alors *x* (խ) et non *kh* (ք). — i. e. k_1*w*- = arm. *sk*- : *skesowr* «belle-mère» cf. skr. *çváçura*-, *skownd* «petit chien» = *k_1*wont*-, cf. all. *Hund*. Dans ces trois cas, *w* après consonne initiale donne en arménien une occlusive gutturale, dont la forme dépend de la consonne précédente : le *d* de *dw* devait devenir sourd en arménien : l'occlusive gutturale issue de *w* doit donc apparaître comme *k*.

[1] L'opposition de *xrax* et de *owrax* est une bonne illustration de la remarque de Bartholomæ que *i* et *u* initiaux ne tombent pas.

VI. — *mekh.*

Lit. *mēs* (cf. v.sl. *my*), arm. *mekh* « nous » et prākr. *mo* (Hemacandra, III, 106), (cf. la contamination pālie *mayaṃ*) peuvent s'expliquer par un primitif indo-européen **mes*. Cette hypothèse est aussi plausible que celle de Brugmann, qui voit dans ces formes de nouvelles formations indépendantes les unes des autres. Le grec la confirme indirectement : lesb. *ἄμμες*, dor. *ἁμές* ne peuvent avoir été refaits sur les accusatifs *ἄμμε*, *ἁμέ* : il n'y avait pas de modèles pour cela. On s'explique au contraire qu'un nominatif **μες* soit devenu **ασμες* sous l'influence de **ασμε*, etc.

VII. — Pluriel *-ownkh.*

La plupart des mots en *-mn* forment leur nominatif pluriel en *-mownkh;* ainsi *šaržowmn* (շարժումն) « mouvement » fait au pluriel *šaržmownkh.* Les abstraits en *-mn* répondent aux neutres en *-ma* du sanskrit, *-μα* du grec, *-men* du latin. Si l'on écarte le *-kh*, signe commun de tous les nominatifs pluriels arméniens, *-ownkh* se réduit à *-own* qui est identique à skr. *-āni* (*dhámāni*), got. *-ona* (*hairtona*).

Quelques autres, tels que *sermn* (սերմն) « semence », forment leur nominatif pluriel en *-mankh : sermankh.* *-man* représente i. e. **-mones.* L'arménien reproduit ici l'opposition de *τέρμα* = lat. *termen* et *τέρμων*, lat. *termō.*

VIII. — Ablatif *aysm.*

Les démonstratifs *ays*, *ayd*, *ayn*, ont aux cas obliques deux formes, l'une longue qui se place après le substantif déterminé, et l'autre courte qui le précède. La forme longue de l'ablatif est *aysmanē*, *aydmanē*, *aynmanē*. La forme courte est *aysm*, *aydm*, *aynm* (par exemple Év. Jean, VIII, 23, ես չեմ յայսմ աշխարհէ), identique au datif locatif. La désinence est *-m* dans tous ces cas, pour un plus ancien *-owm*, dont la voyelle est tombée, parce que, ces mots étant proclitiques, leur *-ow-* était soumis à l'influence de l'accent du substantif suivant. La désinence pronominale *-owm* répond donc au skr. *-asmāt* aussi bien qu'à *-asmin* et *-asmai.* Mais elle n'a conservé sa valeur d'ablatif que dans ces trois démonstratifs, et cela grâce à la forme particulière qu'y avait prise la désinence *-owm.* Partout ailleurs la caractéristique *-ē* de l'ablatif a été ajoutée.

IX. — Les nominatifs en *-r* des thèmes en *-u-*.

Les adjectifs arméniens qui suivent la déclinaison en *-ow-* ont un nominatif en *-r :* ainsi *manr* (մանր) «menu», gén. *manow;* *khaλçr* (քաղցր) «doux», gén. *khaλçow* — *canr* (ծանր) «lourd», gén. *canow*. Il en est de même de quelques thèmes substantifs en *-ow : asr* (ասր) «toison», gén. *asow* — *meλr* (մեղր) «miel», gén. *meλow* — *caλr* (ծաղր) «rire», gén. *caλow* — *cownr* (ծունր) «genou», cf. gr. *γόνυ*. — De ces faits, Hübschmann rapproche gr. *μάρτυς*, *μάρτυρος* (*Arm. St.*, p. 88), et Tomson, *φρέαρ*, *φρέατος* (Ист. грам., p. 88), et skr. *ū́dhar, ū́dhnas* (*ibid.*, p. 98). Ni l'un ni l'autre ne s'étendent sur ce sujet. Il mérite cependant attention : nous sommes en présence d'un fait indo-européen conservé avec fidélité par l'arménien.

Brugmann (*Grundriss*, II, § 116, p. 340) montre que le suffixe indo-européen *-wen-* est un élargissement par *-en-* du suffixe *-u-* (*-eu-*). C'est ainsi que **aiwen-* (gr. *αἰών*, skr. *ā́yun-*) doit être coupé **ai-w-en-* d'après skr. *āyú-;* skr. *maghávan-* doit être coupé, au point de vue étymologique, *maghav-an-* (cf. av. *moγu-*); av. *aśavan-* représente **artav-an-* (de i. e. **artu-*), etc. Tout thème en *-u-* pouvant être élargi par *-en-*, la forme primitive et l'élargissement coexistaient de telle sorte qu'ils ont pu se fondre dans un même paradigme : got. *manna;* dat. *mann* = **manwi*. Cf. l'explication de *εὐθύνω* (cf. *ἀρτύνω*, *βαθύνω*, etc.) dans Brugmann (p. 342), les génitifs pluriels skr. *bhrūṇā́m*, *sūnūnā́m*, ags. *cúna*, le féminin lat. *Iūnō* du thème *Dyeu-*, la flexion en *-n̥t-* des neutres grecs en *-u- : γόνυ*, **γονϝn̥τος* (cf. *ὄνομα*, *ὀνόματος*, en face du lat. *nōmen*, *nōminis;* le *-t-* est un élargissement indo-européen, cf. lat. *cognōmentum*).

Les thèmes en *-n* étaient accompagnés de thèmes en *-r* qui fournissaient : 1° le nominatif singulier neutre : *πίων; πῖαρ*; 2° quelques féminins skr. *pī́varī*, gr. *πίειρα*; 3° des dérivés en *-ᵉ/ₒ- :* skr. *pīvar-á-*, gr. *πῖερ-ό-ς*, (Brugmann, *Grundriss*, II, § 76, rem. 1, p. 189.) Les thèmes dérivés en **-w-en-* pouvaient donc comporter : 1° un nominatif singulier neutre en *-ur-* ou *-wr̥-;* 2° un féminin en **-werī* (resp. *-weryə?*); 3° un dérivé en **-wero-* ou *-uro-*. Le nominatif neutre en **-w-r̥-* est attesté par le gr. *πεῖραρ* (nom. plur. *πείρατα*), en face de i. e. **peru-*, que supposent skr. *párus-* (cf. *mádhuṣ-* en face de *mádhu-*) et gr. *ἄπειρος*, c'est-à-dire *ἄπερϝος*. — Le gr. *πρέσβειρα* est un féminin en *-r-* répondant à *πρέσβυς*. — Les dérivés en *-o-* fournissent des témoignages abondants : *λιγυ-ρ-ός*, *γλαφυ-ρ-ός* sont à *λιγύς*, *γλάφυ* ce que **pīw-er-o-* est à **pīw-er-*. Cf. lit. *vidurỹs* en face de *vidùs*, *dūburỹs* en face de *dubùs*. Il faut noter aussi

ἄρουρα en face du lat. *aru-om* : l'*ου* de *ἄρουρα* est la diphtongue. (*K. Z.*, 31, 449, Inscr. d'Idalion, l. 20/21.) On trouve l'alternance de *-r-* et *-n-* dans gr. *ἄργυρος*, skr. *árjuna-* de *arg_1u, gr. *ἀργύ-Φεος*, lat. *arguō*; skr. *ṛjrá-* et i. e. *$arg_1ṇt$- (de *arg_1n-), lat. *argentum*, arm. *arcath* représentent les mêmes formes avec chute de *w* — gr. *πρῶρα*, et gr. *πρών*, lat. *prōnus*, cf. skr. *pū́rva-*, gr. **πρωϜο-*, v. sl. *prŭvyjĭ* — *ὀδύρομαι*, *ὀδύνη* — peut-être av. *srvara-* en face de *$k_1ṛwen$- supposé par lat. *cornu* = *$k_1ṛnu$ = *$k_1rwṇ$ (cf. got. *qairnus* = *g_2ernus de *$g_2erwṇ$-) et par *$k_1ṛn$- (skr. *çṛ́nga-*, got. *haurn*), = *$k_1ṛwn$-; le primitif *k_1eru- est supposé par av. *srva-*, lat. *ceruos*, germ. **herut-* (ags. *heorot*).

Les nominatifs en *-r* des thèmes en *-ow* arméniens sont, par suite, d'anciens nominatifs neutres en *-*ur*. La forme *cownr*[1] «genou» est le nominatif régulier d'un thème *$g_1onwṇ$- (gr. *γούνατος*). Les adjectifs, plus remarquables encore, présentent à la fois les trois thèmes : *-u-* dans le génitif *manow*; *-ur-* dans le nominatif singulier *manr* (= **minur*, cf. gr. *μινυρός*); *-un-* dans le nominatif pluriel *manownkh* (= **minunes*, cf. gr. *μίνυνθα*).

II

VERBES EN *-owl*.

Le type de conjugaison des présents indo-européens en *-neu-* est largement représenté en arménien, et deux verbes de ce type se retrouvent à la fois en arménien et en grec : *aṙnowl* (առնուլ) «prendre», gr. *ἄρνυμαι* et *z-genowl* (զգենուլ) «se vêtir», gr. *ἕννυμι*. Il existait aussi en indo-européen des présents en *-u-*, attestés par le sanskrit et par le grec; les présents en *-owl* de l'arménien doivent être des représentants du même type; c'est ce que montrent les rapprochements suivants :

1° *gelowl* (գելուլ) «tordre», d'où «torturer», gr. *Ϝελύω*, lat. *uoluō*.

2° *thoλowl* (թողուլ) «laisser de côté, pardonner»; cf. skr. *tari-* «passer». Le développement de sens est le même que celui du français «passer sur quelque chose». L'*u* apparaît dans skr. *tarute* et *tū́rvati*. (Cf. de Saussure, *Mémoire*, p. 244.) — L'*o* de *thoλ-* n'est pas clair.

3° *heλowl*[1] (հեղուլ) «verser», *z-eλowl* (զեղուլ) «déborder», rappelle skr. *sar-* «couler». Déjà Fr. Müller (*Armeniaca*, VI,

[1] L'*-ow-* remonte à *ō* (cf. *γωνία*) ou provient de l'influence d'un génitif **cownow* = *g_1onwos disparu.

p. 4) a rapproché arm. *hoλm* « vent, tempête » de gr. *ὁρμή*, skr. *sárma-* « courant ». L'arm. *heλow-* fournit une forme **seru-* intermédiaire entre **ser-* (skr. *sar-*) et **sru-*, *sreu-* (skr. *srávati*, gr. *ῥέϝω*). Le rapport de **ser-* et de **seru-* est le même que celui de **k₂er-* (skr. *kartár-*) et **k₂eru-* (skr. *karóti*)[1].

Dans *theλowl* et *heλowl*, un i. e. *r* est représenté par arm. λ devant *u*. On trouve de même λ = *r* dans *neλ* « étroit », cf. ags. *nearu*, et devant labiale : *eλbayr*, *aλbeur*; peut-être *astλ* (= gr. *ἀστήρ*) doit-il son λ à l'instrumental *asteλb*. Nous ne pouvons cependant pas dégager la loi du phénomène : cf. *orb*, *arbenam*, *sowrb*, *marmin*, etc.

Quant à *argelowl* « empêcher », dérivé de *argel* « obstacle », cf. peut-être le type grec *δηλόω*, *ἐδήλωσα*.

III

ÉTYMOLOGIES.

I. L'adjectif *manr* (մանր), gén. *manow* « menu », est un thème en *-u-*. Il est donc naturel de le rapprocher du thème i. e. **minu-* (gr. *μινύ-θω*, *μινυ-ώριος*, got. *minnists* = **minwistos*, lat. *minuō*), comme l'a fait en dernier lieu Fr. Müller (*Armeniaca*, VI, p. 4). L'*a* est la seule difficulté que présente cette étymologie. Les exemples suivants montrent qu'il est dû à l'*-ow-* qui suit : *vathsown* « soixante » en face de *vec* « six » — *caλr*, gén. *caλow* « rire » (gr. *γέλως*) — *garown* « printemps » = **wĕsrōn-*, contamination des deux thèmes **weser-* (lit. *vasarà*) et *wesen-* (v.sl. *vesna*). — Cet *umlaut* manque dans les verbes en *-owl*, où l'*e* de la racine a été rétabli d'après les formes de l'aoriste : *heλowl*, *zgenọwl*, etc., doivent leur *e* aux aoristes : *heλi*, *zgeçi*, etc.; *hanowl* « tisser » représente la forme phonétique en regard de *henowl*, analogique de *heni*. Les mots *zgest*, gén. *zgestow* « vêtement » (lat. *uestis*), *arew*, gén. *arewow*[2] « soleil » (skr. *ravi-*), *meλr*, gén. *meλow* « miel » (got. *miliþ*, gr. *μέλι*) ont passé secondairement à la déclinaison en *-ow*, alors que la loi avait cessé d'agir. L'*e* de *neλ* « étroit », peut être dû au nominatif où l'*u* a disparu.

Le mot *lezow* « langue » (lit. *lë̃žùvis*) présente un cas d'*umlaut* plus récent : certains dialectes, notamment celui de Tiflis et celui de l'Ararat, ont encore aujourd'hui la forme régulière *lizow*.

[1] Nous recevons pendant la correction un article de M. Bugge (K. Z. 32, p. 1 et suiv.) où se trouve une autre étymologie de *heλowl* qui rend moins bien compte du sens que celle qui est proposée ci-dessus et qui n'explique pas la flexion.

[2] Le véritable génitif ancien est *aregi*, sur lequel a été refait un nominatif *areg*.

De même à Aschtarak, on dit *kirakowr* (կիրակուր) = v. arm. *kerakowr* « nourriture », *kisowr* (կիսուր) = v. arm. *kesowr* « belle-mère ». Il en résulte que v. arm. *skesowr* représente i. e. *$swēk_1urū$ (cf. all. *schwager*). Dans la langue classique elle-même, on trouve : *erēç*, *ericow* — *zēn*, *zinow* : l'alternance *ē*, *i* a été rétablie d'après les cas analogues (*dēm*, *dimi*, etc.).

II. *terel* (տերևել) « écorcher, égratigner », lit. *dirti* « écorcher », gr. δέρω, etc.

III. *keλel* (կեղել) « tourmenter », lit. *gélti* « faire mal », v.h.-a. *quëlan* « éprouver une violente douleur », *quāla* « tourment ».

IV. *darbin* (դարբին) « forgeron » rappelle lat. *faber*, dont le primitif serait **dhabhro-* dans cette hypothèse. C'est une confirmation du rapprochement de *faber* avec got. *gadaban* « convenir », lit. *dabinù* « j'orne ».

V. *hawanil* (հաւանիլ) « croire » (cf. *hawan* « persuadé », *hawat* « foi ») est avec *haw* « oiseau » dans le même rapport de sens que οἴομαι avec **owi-*, gr. οἰωνός. Comme *haw* est le représentant arménien de i. e. **owi-*, **awi-*, le développement de sens en question doit être indo-européen.

VI. *lanjkh* (լանջք), gén. *lanjaç* « poitrine ». Cf. v.h.-a. *lungun* « poumon ». Le *j* suppose un *y* ou un *i* suivant, c'est-à-dire un dérivé *$lṇg_2hyo$- ou un féminin *$lṇg_2hī$-. *lanjkh* est un *plurale tantum* : cf. angl. *lungs* et russe лёгкія.

VII. *zerown* (զերուն) « serpent ». Le *z-* peut être préfixe : cf. *z-genowl*. Reste *erown*, participe en *-own* (i. e. *-ōno-*, skr. *-āna-*) de i. e. **serp-* « ramper » (cf. lat. *serpens*). Après *r*, le *p* est devenu *b*, qui a disparu devant *-ow-*.

A. Meillet.

LES MOTS ANGLAIS

DANS LES JOURNAUX HINDOUSTANIS.

On sait avec quelle souplesse les Hindous des villes se sont approprié les dehors de la civilisation et les perfectionnements de toute sorte apportés par les Anglais. Il s'est fondé à Bombay, à Calcutta et à Lahore un assez grand nombre de journaux rédigés en langue hindoustanie; ces publications quotidiennes sont disposées à la façon des grands journaux anglais, les gérants ont adopté le système d'annonces et de réclames usité en Angleterre, et, ayant à traiter des sujets en grande partie nouveaux pour l'Inde, obligés de se servir d'un vocabulaire spécial, ils ont pris les mots anglais tels quels et les ont transcrits à leur manière.

On peut se demander si le système de la transcription littérale des mots étrangers vaut mieux pour un peuple qui renaît à la civilisation et reçoit des objets nouveaux et des idées nouvelles, ou si la traduction plus ou moins fidèle et rendant à peu près le sens de ces mots est préférable. Les Grecs d'aujourd'hui, par exemple, parlant une langue fort rapprochée du grec classique, désirent introduire le moins possible de vocables étrangers et les traduisent presque tous avec une fidélité souvent excessive. Ils disent : *τὸ σῶμα διπλωματικόν* «le corps diplomatique»; *πλοῖον τῆς γραμμῆς* «un vaisseau de ligne»; *σιδηροδρομικὴ ἁμαξοστοιχία* «un train de chemin de fer»; *κανονοστοιχία μυδροβόλων* «une batterie de mitrailleuses»; *ἐθνοφυλακή* «garde nationale»; *στηθόδεσμος* «corset»; etc. Ces traductions rendent la lecture des journaux grecs assez déconcertante d'abord; elles semblent un peu enfantines et sont parfois incompréhensibles pour les indigènes eux-mêmes; il y faut une véritable initiation.

Les Hindous au contraire ont pris les noms en même temps que les choses : peut-être est-ce une preuve que ces marques de civilisation ne sont encore que tout extérieures et aussi faciles à perdre qu'à acquérir? Les mots anglais dans les journaux de l'Inde seraient alors comme leurs compatriotes qui errent par le monde sans se mêler à la vie des pays qu'ils traversent, restant immuablement anglais partout et en tout et ne frayant pas avec les indigènes. Peut-être est-ce naturaliser un mot étranger que de le traduire. La traduction équivaudrait-elle à un acte d'ad-

option définitive? Il est permis d'en douter : les cigares de la Havane ne sont pas devenus des cigares allemands depuis qu'on les appelle «Rauchrollen» dans les magasins de l'empire germanique, et la langue allemande s'est enrichie, dans les dernières années, d'un certain nombre de composés qui ne servent guère qu'à étonner celui qui les rencontre pour la première fois.

Mais le système des transcriptions peut aussi procurer des surprises au lecteur, et les mots anglais, quand ils sont écrits par un Hindou en caractères devanagaris ou en caractères hindopersans, prennent souvent un aspect étrange auquel il faut s'habituer. Le touriste anglais a été habillé par un tailleur du pays qui a pris une étoffe de l'Inde et l'a adaptée, souvent avec grande adresse; mais, s'il a pris mesure sur la personne de son client, il n'a pas coupé les vêtements à l'anglaise : l'Hindou ne s'est pas préoccupé de l'orthographe anglaise qu'il ignore, mais du son du mot qu'il a entendu prononcer et qu'il a essayé de reproduire. La meilleure façon de reconnaître un mot anglais dans un article de journal hindoustani est donc de lire le passage à haute voix : on verra avec quelle habileté la prononciation anglaise est rendue, et le lecteur français sera parfois tout étonné de prononcer mieux l'anglais écrit en caractères devanagaris que l'anglais écrit en caractères romains et avec l'orthographe anglaise, la transcription hindoustanie étant une véritable notation phonétique.

Pour trouver des exemples de ces transcriptions, il n'est pas besoin de faire de longues recherches; ils abondent dans les journaux hindoustanis : tous ceux que nous donnons ici sont extraits d'un numéro du «Bhârata mitra» et d'un numéro de l'«Hindosthan». On en trouverait encore beaucoup d'autres dans ces numéros mêmes.

La première ligne du «Bhârata mitra» du 15 janvier 1891 commence par ces mots :

स्टीमर कर्लिउ *sṭîm'r karliu* (steamer curlew), le vapeur «Courlis».

C'est le commencement d'un horaire de bateaux à vapeur; au bas de l'horaire se trouvent les mots suivants :

मेसर्स किलबोर्न एण्ड कों :
मेनेजिंग एजेण्ट

mes'rs Kilborn end kom,
menejing ejeṇṭ[1].
(MM[rs] Kilborn and Co managing agent.)

[1] On ne prononce pas l'hindoustani comme nous prononçons le sanskrit clas-

Il faut remarquer que les Hindous notent toujours par des cérébrales les dentales anglaises (*ejenṭ*). Cette règle générale une fois donnée, il y a très peu d'observations à faire sur la transcription des consonnes; nous rencontrons cependant quelques inconséquences, le mot anglais *street* est écrit tantôt ष्ट्रीट *ṣṭrîṭ* (*ṣ* chuintant) et tantôt स्ट्रीट *sṭrîṭ* (*s* dur).

Certaines consonnes sont complètement supprimées dans la transcription qui n'en est que plus fidèle :

न्युकासल *niukâsl* (Newcastle), मेम *mem* (madam); d'autres fois le *w* anglais est transcrit par un व devanagari : कार्नवालिस *karnvâlis* (Cornwallis); विलियमस *viliyems* (Williams[1]).

La terminaison anglaise *tion* est fort bien rendue par l'*ṣ* chuintant, स्टेशन *steṣ'n* (station) et d'autres fois par *jh*, नेशनल *nejhn'l* (national). On trouve de rares exemples de l'*l* rendu par un *r* : on appelle les Anglais अंगरेज़ी *angrezi*[2]; ce mot, employé dans toute l'Inde, est probablement antérieur à la domination anglaise.

Quant au *th* anglais, les Hindous ont beaucoup de difficultés à le prononcer; ils le transcrivent par la dentale द qui se prononce souvent *dz* en hindoustani. Ex. : दी *dzî* (the).

Les transcriptions de voyelles offrent, comme c'était à prévoir, beaucoup plus de variété. Les sons, souvent indécis, des voyelles anglaises peuvent être approximativement rendus de plusieurs façons différentes. On trouve, à quelques lignes de distance :

स्क्वैर *skvair* (square) et सक्वोयर *skoyer* (square).

Le य peut avoir plusieurs sons en hindoustani : après une voyelle, comme dans l'exemple précédent, il équivaut à *i* ou *y* français suivis d'un *e* ou d'un *a* très brefs.

Ex. : हारमोनियम *hârmoniyem* (harmonium).

Entre deux voyelles il correspond à notre *y*.

Ex. : क्लैरियोनेट *klairiyoneṭ* (clarinet); फ़लजियोलेटस[3] *flajiyoleṭs* (flageolets)[4].

sique : on n'ajoute pas d'*a* à toutes les consonnes non marquées du virâma; cela est vrai surtout quand il s'agit des consonnes finales : *ejenṭ*, et non *ejenṭa*.

[1] Le व a d'ailleurs très souvent le son d'une véritable voyelle, comme le montrent les transcriptions क्वीन *kvîn* (queen) क्वालिटी *kvâliṭî* (quality).

[2] Le ज़ hindoustani correspond au ز persan et au *z* français.

[3] Le फ़ hindoustani correspond à notre *f* : फ़्लूट्स *flûṭs* (flutes).

[4] Cette abondance de noms d'instruments vient de ce que toute une page du journal est remplie par l'annonce d'un luthier.

Entre deux consonnes il se prononce *e*.

Ex. : गवर्नम्यण्ट *gvarnment* (government); पार्लिम्यण्ट *pârliment* (parliament); सल्फटीचिङ्गबुक *selfṭicingbuk* (selfteachingbook).

La voyelle anglaise *o* est souvent rendue par l'*a* hindoustani.

Ex. : काटलाग *kâṭlâg* (catalogue), कांग्रेस *kângres* (congress); कालेज *kâlej* (collège); आरारूट *ârârûṭ* (arrowroot); कार्नेटस *cârneṭs* (cornets).

Les voyelles brèves de l'anglais, parfois très difficiles à percevoir exactement, sont assez bien rendues par le son bref et indistinct que les Hindous font entendre après une consonne non accompagnée de voyelle :

Ex. : टेकट *ṭek'ṭ* (ticket); मिस्टर *misṭ'r* (mister); लण्डन *l'nḍ'n* (London); स्टेशन *sṭeṣ'n* (station); जनरल *j'nr'l* (général); कम्पनी *k'mp'nî* [1] (company).

L'*a* anglais ayant souvent le son *e* est transcrit par cette voyelle. Ex. : हेरल्ड *her'lḍ* (Harold); एण्ड *enḍ* (and); लेन *len* (lane); मेनेजिंग *menejing* [2] (managing); केप्टिन *kepṭin* (captain).

La diphtongue *ou* est ainsi transcrite : पाउण्ड *pâunḍ* (pound). L'*i* long anglais devient ऐ. Ex. : अप्रैल *aprail* (april); le mot anglais *violin* est écrit वाइलिन *vâilin*; *style* devient स्टाइल *sṭail*.

Nous terminerons ce qui a trait à la transcription de l'anglais en caractères devanagaris par un exemple de la fidélité vraiment excessive avec laquelle les Hindous transcrivent certaines annonces anglaises. Voici ce qu'on trouve à la dernière page d'un numéro du « Bhârata mitra » :

टू एच, ई, दी वाईसराय ऐण्ड एच, ई, दी कामांडर ईन चीफ ॥ टू एच, एच, दी लेफटेनेंट गवरनर अफ बेंगल एच, एच, दी लेफटनेंट गवर्नर अफ ऐन, डबलू, पी, एण्ड चीफ कमिश्नर अफ अवध :

[1] Cet *i* long rendant l'*y* bref de *company* est une inexactitude de transcription. Cette erreur vient probablement, comme l'a fait remarquer un membre de la Société, M. Victor Henry, d'une fausse application de la règle de la formation du féminin en hindoustani : l'*î* est en effet la marque du féminin; *larka*, garçon; *larkî*, fille; etc. Les Hindous connaissant des mots comme l'anglais *lady* (dame), ont probablement pensé que tous les mots finissant par le son *y* étaient féminins et leur ont donné le signe du féminin en hindoustani.

[2] Ce mot *manage* est transcrit de toutes sortes de façons différentes, nous trouvons tantôt *menejing* comme ci-dessus, tantôt मनेज़र *m'nej'r* (manager), tantôt मैनेज़र *mainej'r* (manager); tantôt मयनिज़र *menij'r* (manager).

En anglais cela serait : To H. E. the Viceroy and H. E. the commander in chief ‖ to H. H. the lieutenant governor of Bengal H. H. the lieutenant governor of N. W. P. and chief commissioner of Oudh[1].

Ce sont, comme on le voit, les transcriptions de voyelles qui offrent le plus d'intérêt. L'écriture persane ne marquant pas les voyelles, nous aurons fort peu de choses à ajouter pour ce qui concerne les transcriptions de l'anglais en caractères hindo-persans. Les vocables anglais sont généralement plus difficiles à reconnaître dans cette écriture qui ne sépare pas les mots; surtout quand le nom anglais est décliné, comme cela arrive souvent, avec les particules postposées de l'hindoustani.

Voici quelques exemples de transcriptions en caractères hindo-persans.

گائی لانیساحبکی هندوستانی ورنکولر ڈارکٹری

gâilanesâh'bkih'ndustâniv'rn'kul'rḍâr'kṭ'rî[2].

En caractères hindoustanis comme en caractères devanagaris, la règle de la transcription des dentales par des cérébrales est fidèlement observée :

Ex. : وڈنسبری *v'ḍnsb'rî* (Wednesbury) لنڈن *l'nḍ'n* (London).

L'*o* anglais est fréquemment rendu par un *â*.

Ex. : افسر *âfs'r* (officer); ڈاکٹر *ḍâkṭ'r* (doctor); کامشنر *kâm'shn'r* (commissioner).

L'*r* est quelquefois supprimé :

Ex. : رپوٹ *r'poṭ* (report).

En général les transcriptions sont faites suivant le même système que pour les caractères devanagaris, avec cette différence que l'absence des voyelles laisse une bien plus grande initiative au lecteur.

On voit, par ces exemples, comment les Hindous ont appliqué le système de la transcription des mots étrangers. L'hindoustani est d'ailleurs une langue qui semble faite pour emprunter sans

[1] Le transcripteur a écrit en toutes lettres le son qu'ont les initiales quand on récite l'alphabet anglais.

[2] Ce serait en anglais : Mr Guy Lawney's hindustani vernacular directory; le transcripteur a traduit *mister* par *sahib*.

scrupule des mots à d'autres idiomes; composée d'éléments sanskrits, persans, arabes, turcs, etc., elle n'est pas gênée par le souci de rester pure, prend où elle les trouve les mots qui lui manquent et ne se donne pas la peine d'enlever l'étiquette des produits qui lui viennent d'Europe et dont elle se sert.

Auguste Bréal.

SEMANTICA.

Multus.

On a très ingénieusement supposé *multus* «moulu» dans une épigramme de Catulle[1] qui en effet n'est qu'un plat non-sens si elle ne recèle un double sens obscène[2]. Il y a lieu de penser que le mot *multus* «beaucoup» ne diffère pas originairement de *multus* «moulu», soit *multus populus* «un peuple serré», *multa copia* «une masse drue», *multi-tūdō* «la *foule*, la *presse*», etc.

Sine.

La préposition *sine* n'a de commun que le sens avec la vieille préposition *sē=*sēd*. C'est tout simplement l'impératif du verbe *sinō*. Si elle régit l'ablatif au lieu de l'accusatif, c'est, d'une part, qu'en l'assimilant à *sē*, on lui a naturellement fait régir le même cas, — d'autre part, que, dans la locution typique ī, *sine mē* «va et laisse-moi (rester ici)», le mot *mē* pouvait être pris à volonté pour un accusatif ou un ablatif : c'est logiquement qu'on s'est arrêté à ce dernier parti lorsqu'on l'a comprise ī *sine mē* «va sans moi».

Le suffixe dérivatif latin *-tumo-*.

Le suffixe dérivatif de *fīni-tumu-s mari-timu-s* ne diffère pas plus au fond que dans la forme, du suffixe spécifique du superlatif : en d'autres termes, *fīni-tumo-* signifie «ce qu'il y a de plus frontière», d'où «limitrophe». C'est ainsi que le sanskrit védique a un superlatif *mātṛ́-tamā* «la plus mère», qui revient au sens de «la plus maternelle» (v. g. R. V., III, 33, 3). Une fois le mot conçu comme un adjectif, l'analogie dut amener à le fléchir aux trois genres : si en sanskrit *mātṛ́tamā* ne paraît jamais que féminin, cela tient au sens exclusivement féminin du positif; mais il n'y avait aucune raison pour confiner à perpétuité **legitumā* dans le genre féminin ou *maritumo-* dans le neutre, et il est remarquable que le positif *fīnis* est à la fois de deux genres.

V. Henry.

[1] Cat. 112 (111 Nisard) : *in Nasonem*.
[2] Bury, *Bzzbg. Btr.*, VIII, p. 329.

SUR L'UNE DES ORIGINES

DU MOUVEMENT DE L'ACCENT

DANS LA DÉCLINAISON SLAVE.

Wheeler a cité (*Nominalaccent*, p. 15 et suiv.) un assez grand nombre de mots sanskrits et grecs où les nominatifs accusatifs singuliers portent le ton sur l'initiale, tandis que les cas obliques sont oxytonés. Brugmann (*Grundriss*, II, p. 388) et Kretschmer (K. Z., 31, p. 326 et suiv.) ont posé des paradigmes indo-européens accentués suivant ce principe; ils expliquent par là les variations du vocalisme telles que got. *filus*, skr. *purúṣ* — gr. *ἔυ*, skr *sú* — skr. *krátuṣ*, gr. *κρατύς* — v.h.-a. *wëlla*, v.sl. *vlŭna* — v.irl. *ben*, gén. *mná* = i. e. *$g_2$énā, *g_2nās — lat. *pecten*, gr. *κτείς* — v.h.-a. *gërsta*, gr. *κριθή* — v.sl. *zemlja*, gr. *χαμᾶζε* — skr. *áçvas*, gr. *ἵππος* (= *°$k_1$wos) — lit. *bérżas*, skr. *bhūrjas* — skr. *váyas*, lat. *uis*, etc. On explique de même les différences d'accent dont le skr. *bāhúṣ* en face de gr. *πῆχυς* fournit un exemple bien connu. Cf. l'opposition singulière de *ἕκτος*, *τέταρτος* et *ṣaṣṭhás*, *caturthás*, *τριακοστός*. Le mouvement du ton entre le commencement et la fin du mot n'est pas propre aux thèmes en *-s-*, *-i-* et *-u-* dont parlent Brugmann et Kretschmer. Il s'étend à tous les thèmes, comme le montrent *πύκνα*, *πυκνός*; *κύνα*, *κυνός*; skr. *púmāṃsam*, *puṃsás*; *μία*, *μιᾶς*; skr. *mádhyas*, *madhyā́*; *úttaras*, *uttarā́t*, etc. Il s'est produit au duel aussi bien qu'au singulier; *ἄμφω*, *ἀμφοῖν*; *δύο*, *δυοῖν*; skr. *úpāke*, *upākáyoṣ*. L'accusatif pluriel est accentué sur la désinence (skr. *puṃsás*), mais le nominatif pluriel l'est sur l'initiale : skr. *pánthās*, *cátasras*, gr. *κύνες*, *ἄρνες*. On trouve, il est vrai, *μητέρες*, *θυγατέρες* au lieu de * *μήτερες*, *θυγάτερες*; cette accentuation vient de l'habitude d'accentuer la voyelle du suffixe; cf. *πατρός*, *πατέρες*. Les nominatifs pluriels en *-eyes*, *-ewes* (skr. *ádrayas*, *vásavas*) ont un *e* posttonique comme **bhéreti* (skr. *bhárati*), *pénk₂e* (skr. *páñca*), **ék₁we* (skr. *áçva*).

Le mouvement du ton entre la syllabe désinentielle et la syllabe prédésinentielle[1], fréquent en sanskrit, mais à peine attesté en

[1] Ce terme indispensable est emprunté aux leçons de notre maître M. de Saussure.

grec par quelques exemples de valeur douteuse (*γυναῖκες*, *γυναικῶν*, cf. skr. *gnā́*), n'est pas nécessairement primitif et s'explique même dans l'hypothèse que le mouvement entre le commencement et la fin du mot ait été la règle générale à une époque ancienne. En effet, tandis que le génitif, le datif, etc., étaient accentués sur la désinence, le locatif l'était sur la syllabe prédésinentielle : cf. *pitré* et *pitári*, *paçvás* et *sūnávi*, *çīrṣṇás* et *çīrṣáṇi*. Le vocalisme du locatif présentait certains avantages : dans bien des cas il évitait des accumulations de consonnes très incommodes, et il était identique ou analogue au vocalisme de l'accusatif singulier et du nominatif pluriel; cf. *pitári* et *pitáram*, *pitáras*. Aussi son extension fut-elle considérable; le datif, le génitif ont pris souvent le vocalisme et en même temps l'accentuation du locatif, d'où skr. *ātmánas*, *ātmáne* comme *ātmáni*, *uṣásas* comme *uṣási*; l'accusatif pluriel a, dans une large mesure, participé à ce mouvement. Son vocalisme une fois rapproché de celui du nominatif correspondant (par exemple *-ésṇs* à côté de *-eses*), on conçoit que son accent ait été attribué au nominatif, d'où *-éses*, et ait passé de là au nominatif accusatif singulier; telle est l'origine des thèmes oxytons; c'est pour cette raison que les masculins sont souvent oxytons par opposition aux neutres qui n'étaient pas soumis à cette action de l'accusatif pluriel : cf. *ψευδής*, *ψεῦδος*; skr. *tarás*, *táras* et *θημών*, *θῆμα*; skr. *brahmā́*, *bráhma*. Au contraire des masculins, les neutres ont généralisé dans toutes leurs déclinaisons l'accent du nominatif et sont d'ordinaire accentués sur l'initiale. Cela tient à ce que les formes caractéristiques du neutre (nom. acc. sing.; nom. plur.) ont toutes l'initiale accentuée. Il est arrivé que le vocalisme du locatif ne se soit étendu qu'à une partie des cas : alors l'accent ancien a souvent subsisté dans les anciennes formes conservées : skr. *mahatás*, *pratīcás*, gr. *μητρός*. Cependant l'analogie des formes où un *e* accentué avait été restitué a fait que, dans de nombreux mots, là même où le suffixe a *i*, *u*, *ṛ* pour voyelle, il prend l'accent : ainsi *havíṣas* et *janúṣas* comme *uṣásas*, *vajríṇas* comme *ātmánas*. Ces généralisations d'accent ont été favorisées par une autre circonstance. Le ton n'est pas une partie essentielle du mot indo-européen, et, comme les verbes, les noms sont parfois atones; on retrouve des traces de ce fait dans skr. *dámpatiṣ*, gr. *δεσπότης* et *δέσποινα* (i. e. **démspotis*), cf. lit. *vẽszpats*, avec accent immobile (Kurschat *Gramm.*, § 687), skr. *dvā́daça* = *δώδεκα*, dans *τριάκοντα* «trois dizaines», *Διόσπολις*, *Ἡλιούπολις*, *Πελοπόννησος* (le double *ν* montre que la fusion des deux mots est récente), *Διόσκουροι*, *νεώσοικοι*, *Κυνόσουρα*, *διίφιλος*, et en skr. *rāyáskāmas*, *jáspatiṣ*. Un accent qui était sujet à disparaître pouvait à plus forte raison être déplacé.

Ce n'est pas ici le lieu de développer toute l'histoire de l'accentuation nominale; il y faudrait sans doute tenir compte des thèmes à accent nécessairement fixé sur le suffixe comme **ptér-* (zend *ptā*) avec son doublet **p°tér-* (skr. *pitá*, gr. *πατήρ*), mais les remarques précédentes suffisent pour montrer que le type de mouvement entre la première et la dernière syllabe des noms peut avoir été le seul primitivement employé en indo-européen. Comme d'autre part on explique ainsi un grand nombre de faits, il y a lieu de croire que les choses se sont en réalité passées suivant l'hypothèse qui vient d'être exposée. Par exemple, les thèmes sanskrits en *-in-* sont tous oxytons; cf. gr. *δελφίς*, etc. : c'est que *-in-* est une forme dont le vocalisme est celui des cas obliques, étendu au nominatif accusatif; cf. le type gr. *μαλακίων*, *Κρονίων* qui a au contraire généralisé le vocalisme et l'accentuation du nominatif. On trouve en sanskrit *kŕtvan-* et *kṛtnú-* : les deux types renferment un ancien suffixe **-twen-*, mais, dans le premier, l'*e* a été conservé (nominatif-accusatif), dans le second, il est tombé (cas obliques), d'où **-twn-*, **-tnu-* (cf. **$k_2$etru-* pour **$k_2$etwṛ-*). Les seuls thèmes neutres du sanskrit qui soient régulièrement oxytons sont ceux en *-íṣ-* : leur vocalisme est visiblement celui du génitif datif étendu au nominatif. Les dérivés secondaires sanskrits en *-vant-* accentuent le suffixe dans une partie des cas où le primitif est oxyton, jamais quand le primitif est baryton : en effet, l'accentuation du nominatif *áṅgirasvān* coïncidait avec celle de *áṅgiras-*; elle avait par là un avantage sur celle de **aṅgirasvatás*, qui n'a persisté que dans le type adverbial *aṅgirasvát*; au contraire, les deux accentuations **ákṣanvān*, **akṣanvatás* avaient des chances égales, ne coïncidant ni l'une ni l'autre avec celle du primitif. L'accentuation sur l'initiale des comparatifs grecs et sanskrits (skr. *vásyas-*, grec neutre *βέλτιον*) s'explique par le fait que le vocalisme du nominatif accusatif a été étendu à tous les cas : d'après **wésyosm̥* (cf. gr. *ἀμείνω*) on a dit **wésyoses* (skr. *vásyasas*) au lieu de **usisés* qui a disparu. Enfin, l'accentuation sur l'initiale des vocatifs sanskrits et de beaucoup de vocatifs grecs n'est sans doute qu'un reste de l'ancienne accentuation des nominatifs vocatifs accusatifs.

La fixation de l'accent à une place déterminée dans chaque mot, la constitution de types oxytons et barytons a commencé de très bonne heure; il y a coïncidence pour beaucoup de mots et même de types grecs et sanskrits. Cependant la plus grande partie des fixations s'est accomplie dans chacune des langues séparément, à en juger d'après les indices suivants : 1° A des formes grecques ayant conservé le type ancien le sanskrit répond par la forme à accentuation fixe : *mātár-*, thème oxyton en face de *μήτηρ*, *μητρός*. 2° L'accentuation dite adverbiale de

ἀμαχεί, *ἡσυχῶς*, skr. *sanắt*, *madhyá*, etc., prouve d'anciennes alternances *ἄμαχος*, *ἀμαχεί*; *ἥσυχος*, *ἡσυχῶς*; *sánas*, *sanắt*, etc., puisque ces formes casuelles ne sont devenues des adverbes qu'en grec et en sanskrit. On pourrait aussi tirer argument d'infinitifs tels que skr. *tujáse*, *doháse*, *dṛçáye*, gr. *ἰέναι*, *λελυκέναι*, etc. 3° A l'intérieur d'une même langue on trouve simultanément les deux accentuations; c'est un fait qui est attesté en germanique d'une manière particulièrement fréquente grâce à la présence de plusieurs dialectes qui ont choisi des accents différents, par exemple : v.h.-a. *zahar*, got. *tagr*. (Voir Kluge, K. Z., 26, p. 92 et suiv. et la bibliographie citée par Wheeler, *Nominalaccent*, p. 22.) On trouve de même gr. *πόνηρος*, *μόχθηρος* en face de *πονηρός*, *μοχθηρός* (Göttling, p. 304) et en sanskrit dans le Ṛg-veda : *çaktí-* et *çákti-*, *tṛptí-* et *tṛ́pti-*. L'existence de deux types d'accent a été employée pour distinguer les noms propres des noms communs : on a ainsi opposé *Ξάνθος* à *ξανθός*, *Σωζομενός* à *σωζόμενος*, etc., et en sanskrit *Kṛ́ṣnas*, *Çyávas* à *kṛṣnás*, *çyāvás*; et les adjectifs employés comme substantifs; ainsi *ἄργυρος* en face des adjectifs en *-ρός*, skr. *ánnam*, *çúnam* en face des participes en *-ná-*, gr. *φρῦνος*, *σΊέρνον* (cf. pour le sens skr. *úras*) en face de *σΊυγνός*, *σεμνός*. Les thèmes sanskrits en *-tar-* présentent un autre principe de généralisation, proprement indien : ils sont accentués sur l'initiale quand ils ont une valeur verbale, parce qu'alors ils sont presque toujours au nominatif. Si généralisé que soit un type, on trouve d'ordinaire trace des deux places anciennes de ton; ainsi, parmi les comparatifs en *-teros*, qui reculent régulièrement l'accent d'après l'analogie des comparatifs en *-yos-*, le skr. *katarás*, *pratarás*, gr. *ἀρισΊερός*, *δεξιτερός* ont conservé l'accent des cas obliques. L'accentuation des noms propres *Φύλης*, *Ὄρφης*, *Τύδης*, *Σιμωνίδης*, *Αἰακίδης* en regard de *Φυλεύς*, *Ὀρφεύς*, *Τυδεύς*, *Σιμωνιδεύς*, *Αἰακιδεύς* est remarquable. Ces formes en *-ης* sont les nominatifs singuliers des thèmes en *-ηϝ-* et ont perdu leur *u* dès l'époque indo-européenne; cf. *Ζής*, et lat. *diēs*; on les trouve encore en arcadien : *γραφης* et en chypriote : *ἰjερης*. Les noms propres *Φύλης*, *Ὄρφης*, etc. ont conservé l'ancienne forme et l'ancienne accentuation du nominatif, tandis que *Φυλεύς*, *Ὀρφεύς*, etc. empruntaient aux cas obliques leur *υ* et leur accent. L'accentuation du nominatif a été généralisée dans *Ἄρης*, *Ἄρην* (cf. *Ζῆν*), *Ἄρεως*. — Ces trois indices joints aux cas de persistance cités par Wheeler montrent que le sanskrit, le grec et le germanique ont présenté à une époque ancienne beaucoup d'exemples du fait.

Il est donc naturel d'attendre que le mouvement de l'accent ait persisté dans une autre famille de langues, et Wheeler lui-même a rapproché le mouvement de l'accent letto-slave. Mais,

dominé par l'idée que le mouvement du ton entre syllabe désinentielle et syllabe prédésinentielle était ancien, il a indiqué la chose en passant, sans y insister, de même qu'il a tiré un très faible parti des autres faits rassemblés à la page 15 de sa brochure. Cependant, si l'on étudie l'accentuation des noms en letto-slave à la lumière des conclusions précédentes, on verra que le russe moderne par exemple paraît avoir conservé des traces plus nombreuses et surtout plus régulières de l'accentuation primitive que le grec et même que le sanskrit védique.

Déjà un certain nombre de rapprochements précis ont montré que l'accent slave a le droit d'être considéré comme le successeur direct de l'accent indo-européen. J. Schmidt (*Pluralbindungen*, p. 41) a indiqué que l'accentuation des pluriels neutres en russe a son parallèle en grec et en sanskrit. On sait en effet qu'en russe les noms neutres accentués sur l'initiale au singulier, transportent, au pluriel, l'accent sur la finale et inversement : сло́во, слова́; по́ле, поля́; о́блако, облака́; о́зеро, озера́, etc.; mais : лицо́, ли́ца; бревно́, бре́вна, etc. De même, les pluriels masculins en -а, -я, accentuent toujours sur la finale : го́лосъ, голоса́; ко́локолъ, колокола́, etc. Schmidt compare skr. *svā́danam* : *ἡδονή*; *φῦλον* : *φυλή*; *νεῦρον* : *νευρά*; puis, pour répondre au type лицо́ : ли́ца, skr. *bhrātrám* : *φράτρα*. Le comparatif simple est accentué sur l'initiale comme celui du grec et du sanskrit : гу́ще, про́ще, бо́льше, да́льше, etc. Hanusz (*Archiv f. slav. phil.*, VII, p. 363) a retrouvé l'opposition *γυνή* : *γύναι* dans les vocatifs du petit russe et du serbe qui reculent l'accent vers l'initiale et qui, au moins pour les mots dissyllabiques, présentent une concordance parfaite avec ce type *γυνή* : *γύναι*. C'est ainsi qu'on a en petit russe : Петро́, *voc.* Пе́тре; віно́к, ві́нку; etc. De même, pour les thèmes en -а, les vocatifs кра́со, се́стро, etc. En serbe čakavien : *otàc*, voc. *òče; sestrà, sèstro*, etc.

Dans tous ces cas, la ressemblance avec les types d'accentuation indo-européenne est trop frappante pour être fortuite. On en peut dire autant du mouvement de l'accent dans la déclinaison russe, ou du moins d'un des aspects les plus remarquables de ce mouvement : l'alternance, dans un même paradigme, d'accentuation sur l'initiale et d'accentuation sur la finale. Les faits principaux peuvent se résumer ainsi qu'il suit :

Les substantifs féminins en -а, quand ils sont accentués sur la finale au nominatif singulier, transportent presque tous, à certains cas, l'accent sur l'initiale, et la règle de répartition se laisse aisément identifier avec la règle générale posée au début de cet article : accent sur l'initiale à l'accusatif singulier et au nominatif pluriel; accent sur la finale aux cas obliques. Le nominatif singulier porte l'accent sur la finale; mais cette accentuation provient

sans doute d'un phénomène phonétique propre au letto-slave et dont il n'y a pas lieu de tenir compte ici. Exemples dissyllabiques : nom. sing. горá, acc. sing. гóру, nom. pl. гóры, mais gén. sing. горы́, dat. pl. горáмъ, etc.; mouvement d'accent tout pareil dans les substantifs зимá, золá, порá, водá, рукá, блохá, зоря́, etc. Cf. čakavien : nom. sing. *gorà*, acc. sing. *gòru*, nom. plur. *gòri*, mais gén. sing. *gorí*, dat. pl. *gorán;* voir Nemanič, *Sitzber. der Wien. Akad. d. Wiss.*, *phil. hist. cl.*, vol. CV, p. 529. En štokavien, si l'on tient compte du déplacement bien connu, même accentuation : гòра, гȍру, гȍре, гòрама. De même en kašub, d'après Brandt : *rân̨ka*, acc. *rãn̨kan̨*, inst. *ran̨kû*). Au génitif pluriel ces substantifs sont monosyllabiques, et la place de l'accent ne peut faire question. Mais, quand les substantifs dissyllabiques en -á ont un génitif pluriel avec voyelle d'appui, ce génitif porte l'accent sur la finale : овцá, óвцу, óвцы, овéцъ; свинья́, сви́нью, сви́ньи, свинéй, etc. (cf. lit. nom sing. *mergà*, acc. sing. *mer̃gą;* nom. plur. *mer̃gos;* gén. sing. *mergõs*). Exemples trisyllabiques, au nombre d'une douzaine environ : головá, гóлову, гóловы, голóвъ, головáмъ; бородá, бóроду, бóроды, борóдъ; хлопотá, хлóпоту, хлóпоты, хлопóтъ; etc. (Cf. lit. gén. *vasarõs;* nom. plur. *vãsaros.*) Enfin, deux exemples à quatre syllabes : сковородá, скóвороду, скóвороды, сковорóдъ; *plur. tant:* пóхороны, похорóнъ, похоронáмъ. (Cf. lit. gén. *dedervinẽs*, acc. sing. *dẽdervinę.*)

Une accentuation aussi délicate se prêtait naturellement à des nivellements analogiques. L'accentuation déjà signalée du nominatif singulier se retrouve à l'accusatif dans un grand nombre de ces substantifs : вдовá, вдовý; дугá, дугý; сестрá, сестрý. Inversement, quelques autres, très peu nombreux il est vrai, ont généralisé au pluriel, d'après le nominatif, l'accent initial sur tous les cas obliques : и́гры, и́грами; жёны, жёнами. D'autres encore présentent, soit au génitif pluriel seulement, soit à tous les cas obliques du pluriel, une hésitation de l'accent qui, malgré l'influence progressive de l'analogie, conserve partiellement l'état ancien : судья́, nom. pl. сýдьи, gén. судéй et сýдей, mais сýдьямъ, сýдьями, сýдьяхъ; доскá, дóски, досóкъ et дóсокъ, доскáмъ et дóскамъ; пчелá, пчёлы, пчелáмъ et пчёламъ, etc.

En grand russe, les substantifs en -а non accentués sur la finale au nominatif singulier ont l'accent immobile; les deux exceptions isolées de дерéвня et дóля offrent un mouvement de l'accent qui confirme d'ailleurs notre loi de répartition, au moins en partie : nom. pl. дерéвни, mais деревéнь, деревня́мъ; дóли, mais долéй, доля́мъ. En petit russe les substantifs similaires accentuent tout le pluriel sur la finale, le nominatif ayant suivi l'analogie des cas obliques : бáба, pl. баби́, бабáм; лáвка, pl. лавки́, лавкáм, etc.

Les masculins en -ъ, -ь offrent de nombreux exemples du

IMPRIMERIE NATIONALE.

mouvement de l'accent au pluriel : le nominatif a l'accent sur l'initiale, les cas obliques sur la finale, tandis qu'au singulier l'accent est partout sur l'initiale : зубъ, зу́ба, зу́бы, зубо́въ, зуба́мъ; вѣ́теръ, вѣ́тра, вѣ́тры, вѣтро́въ, вѣтра́мъ; волкъ, во́лка, во́лки, волко́въ, волка́мъ; ко́рень, ко́рня, ко́рни, корне́й; го́лубь, го́лубя, го́луби, голубе́й; ла́поть, ла́птя, ла́пти, лапте́й, etc. L'analogie, ici encore, a fait son œuvre : beaucoup de masculins ont étendu au nominatif pluriel l'accent des cas obliques : долгъ, до́лга, долги́, долго́въ; цвѣтъ, цвѣ́та, цвѣты́, цвѣто́въ; садъ, са́да, сады́, садо́въ, etc. Brandt (Начертаніе славянской акцентологіи, p. 28) signale deux masculins précieux à retenir : конь et гвоздь qui, partout accentués sur la finale, tant au singulier qu'au pluriel, accentuent le nominatif pluriel sur l'initiale : конь, коня́, ко́ни, коне́й; гвоздь, гвоздя́, гво́зди, гвозде́й.

D'ailleurs, un grand nombre de substantifs masculins possèdent au singulier un cas oblique qui porte toujours l'accent sur la désinence : le locatif en -у́, -ю́, soit qu'il existe seul, soit qu'il double le locatif en -ѣ non accentué; ce locatif en -у́, on le sait, n'est possible qu'après les prépositions въ et на : садъ, въ саду́; ко́рень, въ корню́; вѣ́теръ, на вѣтру́; по́гребъ, въ погребу́, etc.[1] (Cf. les adverbes gr. τηλοῦ, ἀγχοῦ, etc., régulièrement périspomènes. Hirt, *Idg. Forsch*, I, p. 30.)

Les féminins en -ь, quand ils ont l'accent sur l'initiale au nominatif singulier, accentuent le plus souvent la désinence aux cas obliques du pluriel, le singulier tout entier gardant l'accentuation du nominatif кость, ко́сти, nom. pl. ко́сти, mais косте́й, костя́мъ, etc. (cf. čakavien : *kóst*, gén. sing. *kòsti*, nom. pl. *kòsti*, mais instrum. *košćàmi*, loc. *košćàh*); лю́ди, люде́й, etc. (Cf. štokavien : лу̑ди, gén. лу̑дӣ; mêmes faits en kašub : *lȅdzi*, gén. *ledzí*, v. Brandt, p. 186.) но́вость, но́вости, новосте́й; вѣ́домость, вѣ́домости, вѣдомосте́й; про́повѣдь, про́повѣди, проповѣде́й, etc. (Cf. lit., nom. sing. *naktìs*, acc. sing. *nãktį*, nom. plur. *nãktys*, gén. sing. *naktẽs*.) Quand l'instrumental pluriel a l'ancienne forme en -ьми, il accentue naturellement la syllabe -ми : дверьми́, лошадьми́, etc.; pareillement, en blanc russe, слезми́, слезьми́ à côté de слёзами. De plus, les féminins en -ь possèdent un locatif singulier en -и́ dont l'emploi syntactique correspond à l'emploi du locatif en -у́ des masculins et qui, comme celui-ci, accentue la finale : на вѣтви́, на брови́, въ степи́[2], на площади́, на Руси́, etc. Grot (Филол. разыск.,

[1] En haut-krajnien (slovène) quelques locatifs et datifs en *-u*, placés après préposition, ont aussi l'accent sur la finale : *na lanű, pri slapű, h slapű, na plazű*. (Valjavec, *Rad*, XLVII, p. 28.)

[2] Dans les gouvernements de la moyenne Volga, on dit въ степѣ́, forme employée par «Сибирякъ» dans sa nouvelle «На кумысѣ».

t. I, p. 396) signale, mais pour en dénoncer la «complète irrégularité», les prononciations usuelles изъ Твери́, изъ Перми́, съ Руси́; ces génitifs accentués sur la finale sont au contraire parfaitement conformes à la règle primitive du mouvement de l'accent. A ces exemples de prétendue irrégularité on peut ajouter : по степи́, по грязи́ (datif), les adverbes искони́ (génitif) et впереди́, ces deux derniers malgré la règle posée par Grot, d'après laquelle, dans tout adverbe composé d'une préposition et d'un substantif en -ь, l'accent doit frapper la préposition. Enfin les infinitifs en -ти́ ont conservé leur ancienne accentuation de cas obliques : нести́ (= serbe нѐсти), итти́ (= serbe и̏ти), etc.

Les noms de nombre en -ь ont conservé le mouvement de l'accent au singulier : au nominatif, accent sur l'initiale, aux cas obliques, accent sur la finale : во́семь, восьми́, восемью́; де́вять, девяти́; де́сять, десяти́ (cf. lit. nom. *dẽszimtis*, gén. *deszimtẽs*); два́дцать, двадцати́; три́дцать, тридцати́. De même, les noms de nombre en -ь à nominatif monosyllabique : пять, пяти́, пятью́; шесть, шести́; семь, семи́.

On retrouve également le mouvement primitif de l'accent dans les pluriels о́чи, оче́й (čakavien : *òči*, gén. *očí*). у́ши, уше́й, ainsi que dans les pluriels des thèmes en *-er-*, *-en-* et *-es-* : мать, nom. pl. ма́тери, gén. матере́й; дочь, до́чери, дочере́й (čakavien : nom. plur. *kćèri*, dat. *kćerán*, štokavien : кħѐри, gén. кħѐрӣ; cf. lit. nom. pl. *dùkters*, gén. sing. *dukter̃s*); вре́мя, gén. pl. временъ, dat. pl. временáмъ (cf. lit., nom. plur. *ãkmens*, gén. sing. *akmeñs*); не́бо, небе́съ, небесáмъ[1]. Les thèmes neutres en *-en-* et *-es-* ont au nominatif pluriel l'accent sur la finale : времена́, небеса́.

Enfin, après cette rapide revue de quelques-uns des aspects généraux du mouvement de l'accent dans la déclinaison russe, il y a lieu de citer encore quelques faits particuliers : la série des collectifs en -еро : че́тверо, четверы́хъ; пя́теро, пятеры́хъ; де́сятеро, десятеры́хъ, etc.; les nominatifs двóе, трóе, mais, au locatif, вдвоёмъ, втроёмъ; parmi les pronoms, le nom. pl. са́ми, mais, aux cas obliques, сами́хъ, сами́мъ, etc. Ce mouvement du ton est demeuré si vivant dans la langue, qu'on le voit se produire dans un mot d'emprunt tel que le nom de nombre «quarante» со́рокъ, сорока́.

Quant au mouvement de l'accent entre la désinence et la syllabe prédésinentielle, très fréquent en sanskrit, il manque presque entièrement en russe. On pourrait citer четы́ре, четырёхъ, четырёмъ, cf. skr. *catvā́ras*, *caturṇā́m*; mais il ne semble pas que le fait soit indo-européen : cf. τέσσαρες.

[1] En vieux slave, les thèmes neutres en *-es-* avaient probablement l'accent sur la finale aux cas obliques du singulier óко, очесé; слóво, словеçé; voir Brandt, p. 34, 95 et 115.

L'étude de l'accentuation letto-slave n'est pas encore assez avancée pour qu'il soit possible d'expliquer le détail des fixations d'accent dans les divers dialectes. Mais les coïncidences qui viennent d'être signalées vérifient bien les conclusions déjà autorisées par le grec, le sanskrit et le germanique sur le mouvement du ton dans la déclinaison indo-européenne; elles apportent en même temps la preuve du caractère ancien de l'accentuation slave.

Paul Boyer et A. Meillet.

Ϝαρτά, ἑορτή.

Dans le dernier fascicule paru (t. VII, fasc. iv, p. 448), M. Michel Bréal a bien voulu faire connaître une inscription grecque fort ancienne, rédigée en dialecte béotien, que j'avais eu le plaisir de lui communiquer, ainsi qu'à plusieurs autres savants, peu de temps après l'avoir découverte. Je serais heureux d'insérer dans ces *Mémoires*, avec l'autorisation de la Société, la reproduction épigraphique de ce monument et un essai d'interprétation, d'autant mieux que plusieurs de mes lectures diffèrent assez sensiblement de celles que propose M. Bréal. Mais la publication de l'inscription a été de tout temps réservée au *Bulletin de correspondance hellénique*, édité par l'École d'Athènes; c'est comme membre de l'École, en effet, que j'ai découvert ce texte intéressant. Retardée jusqu'ici par des circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté, cette publication sera faite dans le prochain numéro du *Bulletin*.

Mes observations ne porteront aujourd'hui que sur un seul point, celui qui a spécialement attiré l'attention de M. Bréal. Le savant professeur lit ainsi les deux derniers mots de l'inscription : *δίδου ϝαρτάν*; et considère *ϝαρτάν* comme un équivalent de *ἑορτήν*, « l'*ο* de la seconde syllabe, sous l'influence du *ρ* s'étant changé en *α*. » En conséquence, il traduit : « tiens-nous en joie » (ou plus exactement « tiens-les en joie »), et fonde son interprétation du mot *ἑορτή* (= *ϝαρτά*) sur un passage de Platon (*Phédon*, 61).

A mon grand regret, il me paraît impossible d'accepter cette explication. Un examen attentif, soit du monument original, soit des photographies ou des empreintes que j'en possède, m'a persuadé depuis longtemps qu'on doit lire, à la fin du texte, non pas : *δίδου ϝαρτάν*, mais bien : *δίδου* (ou peut-être *δίδοι*?) *δ' ἀρ-*

τάν. La présence de la conjonction *δέ* après *δίδου* est indispensable. Quant au mot *ἀρτάν*, il ne peut guère être autre chose que *ἀρετάν*, soit qu'il y ait syncope, soit que par mégarde on ait omis l'*ε*. Il faut interpréter ici *ἀρ(ε)τάν* non par «bravoure» ou «vertu», mais plutôt par «prospérité» ou «force».

Mon vénéré maître M. Weil, qui a bien voulu lire et étudier l'inscription, m'a indiqué deux rapprochements intéressants. A la fin des deux hymnes homériques XV et XX (ainsi qu'à la fin de l'hymne I de Callimaque), on lit :

δίδου δ' ἀρετήν τε καὶ ὄλβον.

Il semble donc que nous retrouvions dans notre texte une formule d'un usage assez fréquent, mais abrégée ici par la suppression des mots : *τε καὶ ὄλβον*. En résumé, je pense qu'il faut traduire : «Protège-les, ô roi, et donne-leur la prospérité (ou la force).»

Maurice Holleaux.

NOTES SLAVES.

1. Slavon *sŭpati* «dormir».

Le verbe *sŭpati* «dormir» a, en slavon, une conjugaison singulière : au lieu de faire au présent **sŭp(l)ją*, **sŭp(l)ješi*, **sŭp(l)jetŭ*, d'après *sŭlati*, *drěmati*, *klepati*, etc., il passe sans raison apparente dans la conjugaison des dénominatifs en *-i* : *sŭp(l)ją*, *sŭpiši*, *sŭpitŭ*, etc. Dans l'ensemble des langues slaves, c'est le seul verbe qui présente une semblable anomalie. Je crois que l'ancien *sŭpją*, **sŭpješi*, **sŭpjetŭ*[1] est devenu *sŭpją*, *sŭpiši*, *sŭpitŭ* sous l'influence du dérivé *sŭnją*, *sŭniši*, *sŭnitŭ* «je rêve». Ces deux verbes, issus de la même racine, à force de se rencontrer côte à côte dans les mêmes phrases, devaient tendre tout naturellement à établir l'unité entre leurs désinences. Encore aujourd'hui, on aime, dans les langues slaves, à rapprocher ces deux verbes : c'est une habitude de certains paysans moraves de souhaiter au

[1] Le serbe conjugue encore *pospati* : *pospem*, *pospeš*, *pospe* (imperfectif *pospavam*) «dormir un peu», lequel suppose en slavon **sŭpą*, **sŭpeši*, **sŭpetŭ*, comme *tŭkati* : *tŭką*, *tŭčeši*, *tŭčetŭ* «tisser».



voyageur qui va passer la nuit sous leur toit «de bien dormir et de faire des rêves dorés» : *At' spí a sní zlatokrásně!*

2. Bohémien **pívo* «bière».

Lorsqu'on voyage en Bohême ou en Moravie, on surprend fréquemment une prononciation **pívo*, avec *í* long, au lieu de *pivo* «la bière», avec *i* bref. Cette prononciation vicieuse est toute sporadique et inconsciente; peu de Tchèques s'en rendent compte et aucun ne veut avouer une faute de prosodie. Le meilleur moyen de ne plus l'observer, c'est de la faire remarquer à l'interlocuteur. Si au contraire on amène adroitement la conversation à porter à la fois sur la bière et sur le vin, on constate que la prononciation **pívo* se multiplie jusqu'à devenir presque générale, et l'on en surprend du même coup l'origine : la contamination de *víno* «le vin».

3. Bulgare *gi* «eux», *gu* «elle».

Il semble que l'accusatif pluriel *gi*, qui répond en bulgare au slavon *ję* et au latin «illos, eos», n'a pas encore reçu sa véritable explication, si l'on en juge par les hésitations et les contradictions auxquelles son étymologie donne lieu chaque jour dans les ouvrages spéciaux. Dans sa grammaire bulgare (en bohémien), M. Jan Wagner suppose que, dans cette forme aussi bien que dans l'accusatif singulier féminin du même pronom en macédonien, *gu* «illam, eam», le *g* est une prosthèse : «Někdy bývá г přísuvné; na příklad ги (je, eos), maked. гу (ji, eam)»[1]. L'auteur eût été, je crois, fort embarrassé de citer un second exemple d'une semblable prosthèse en bulgare. De son côté, M. Miklosich, dans son dictionnaire étymologique (s. v. *jŭ*), se borne à mentionner «*gi* für *ihъ*, *ję*». Ce laconisme est fait pour rendre perplexe : et pourtant peu de *Neubildungen* ont une histoire aussi simple et aussi claire; *gi* et *gu* ne sont autre chose qu'une extension au pluriel et au féminin du masculin singulier *go*, forme atone de (*n*)*ego*, slavon *je-go* «ejus» ou «eum». C'est un exemple fort clair d'une flexion détachée de sa racine et fléchie à son tour comme mot indépendant :

Sing.	masc.	(*je*)-*go*, *go*;
	fém.	*gu*;
Plur.	comm.	*gi*.

Les mêmes formes se retrouvent dans les dialectes du sud de

[1] *Mluvnice jazyka bulharského*, 2e éd., Prague, 1884; p. 18, pozn. 1.

la Serbie, avec cette particularité que l'accusatif féminin *gu* y fonctionne également comme datif; ainsi dans ce vers,

Што молила, то гу Бог и даја [1]
Ce qu'elle a demandé, Dieu le lui donna

ou encore dans cette formule poétique si fréquente dans les poèmes serbo-bulgares :

Лице гу je као јарко сунце
Son visage est comme un brillant soleil.

Cette fusion de l'accusatif et du datif dans les pronoms atones est conforme à ce que nous observons dans les autres langues, depuis le sanskrit, le néo-scandinave (p. ex. *mig* pour l'ancien *mér*), le grec vulgaire (p. ex. *μὲ λέγει* «il me dit») et le roman jusqu'au bohémien, lorsque les Pragois disent par exemple : *Já tě dám!* au lieu de *já ti dám!* «Je t'en donnerai!»[2]. Il n'en est que plus intéressant de constater que le bulgare de Macédoine conserve généralement beaucoup plus nette la distinction entre l'accusatif *gu* et le datif *í*.

Il resterait à expliquer une double tendance, diamétralement opposée semble-t-il, à laquelle la langue bulgare a obéi en utilisant la désinence slave *-go*. Nous venons de voir, d'une part, que la conscience populaire, croyant reconnaître dans la forme pronominale *go*, apocopée de *jego* (rac. *je-*, désinence *-go*), une fausse racine *g-*, a édifié sur ce thème imaginaire un nouveau pronom et en a tiré successivement les formes *gu*, *gi*, etc. C'est ici l'analogie des autres pronoms sous leur forme serbo-bulgare ou macédonienne qui a plus particulièrement servi de modèle, par exemple *to-zi*, *tu*, *ti* «hic, hanc, hi», etc. Ceci nous indique du même coup la région où cette façon d'interpréter la forme *go* a originairement pris naissance : c'est la région de la Vieille-Serbie, de la Macédoine et, partiellement, de la Roumélie[3], en quoi les faits confirment pleinement les conclusions de la philologie.

Mais en même temps un courant tout opposé s'est manifesté, et de fort bonne heure, dans les régions du Nord. Dans cette partie du domaine bulgare, le peuple a gardé un sentiment très

[1] Milićević, *Kraljevina Srbija*, Belgr. 1884; IV, *Toplica*, p. 408.

[2] Le célèbre écrivain bohémien, le regretté Jan Neruda, a publié jadis (1874), sous une forme humoristique, un article «sur le tchèque de Prague» (*Něco z pražské češtiny*), où le philologue trouvera plus d'une observation curieuse. Voir *Studie krátké a kratší*, Prague, 1888 (nouv. édit.).

[3] A Plovdiv (Philippopoli), par exemple, le pluriel de l'article est *-ti* plutôt que *-tě*; donc là également un pluriel *gi* n'a rien que de légitime.

net de la valeur de *go*, apocopée de *jego*, *négo*; il n'a donc pas essayé d'en restaurer la déclinaison. Tout au contraire, il a si bien compris la flexion *go* des adjectifs et des pronoms comme le signe essentiel du génitif-accusatif au masculin et au neutre, qu'il s'en est servi pour refaire un génitif singulier aux pronoms *sjákij* «chacun» et *drúgij* «autre». Ce sont les formes *sjáki-go* «cujusque» et *drúgi-go* «alterius, alius»[1], en regard du slavon *vĭsjakaago*, *drugaago* ou du serbe *svekoga*, *drugoga*, avec lequel coïncident d'ailleurs les génitifs bulgares sporadiques, tels que *svetóga* ou *svetógo*, etc. On ne saurait donc attribuer aux génitifs *sjáki-go*, *drúgi-go* une origine phonétique. Ce sont de très curieuses restaurations édifiées sur le *nominatif*, soit *sjákij*, *sjáki*, suivi de la désinence *-go* qui perd dès lors sa valeur de flexion pour fonctionner à la façon des particules dans les langues altaïques. Nous atteignons ici, si je ne me trompe, un souvenir encore net de l'ancien idiome des Bulgares ougriens d'Asparuch, un témoignage de leur origine, et qui prouve que, absorbés complètement, après *vingt* années seulement, dans la merveilleuse civilisation slave du VIIe siècle, ces Bulgares sentaient parfois encore de vieilles récurrences de jadis s'éveiller en eux, venir les troubler jusque dans l'expression de la pensée.

F. Geo. Möhl.

[1] Les génitifs *sjákigo*, *drúgigo*, et, par extension, les datifs *sjákimu*, *drúgmu*, aussi bien que le pluriel *gi*, ont aujourd'hui pénétré dans la langue commune des Bulgares, de telle sorte que ces deux formations, qui révèlent deux consciences linguistiques diamétralement opposées, se sont rejointes et cohabitent, sans faire, ma foi, trop mauvais ménage.

VARIA.

Imbecillus, *uacillare*.

Imbecillus, *imbecillis* est proprement l'invalide, l'impotent, celui qui doit s'aider d'un bâton, *baculum* ou *bacillum* : l'étymologie semble évidente; elle est généralement admise depuis Isidore de Séville[1]. Mais la phonétique présente quelque difficulté : l'*a* de *baculum*, *bacillum* est bref; **in-bacillus* aurait dû aboutir à **imbicillus* : cf. *efficio*, *Iuppiter*[2]. De plus, la seconde syllabe du mot *imbecillus* est comptée comme longue par tous les poètes latins. Ce n'est qu'à l'époque chrétienne qu'on la trouve brève; or un *a* long extérieur reste intact : cf. *adāctus*, *profānus*. L'*e* de *imbecillus* semble donc ne pouvoir être concilié ni avec un *a* long primitif, ni avec un *a* bref final de syllabe, mais seulement avec un *a* bref suivi d'une consonne dans la même syllabe : il ne rentre ni dans le type d'*effĭcio*, ni dans celui d'*adāctus*, mais dans celui d'*effĕctus*.

Un mot proche parent de celui-ci pour le sens, est *uacillare*, qui signifie «chanceler, avoir besoin d'appui, être *imbecillus*» et avec une signification plus restreinte «boiter». Un glossaire le traduit par σκάζω, et Cicéron, employant sans doute une expression toute faite, dit : *tota res uacillat et claudicat*. Il ne semble pas possible de séparer ce mot de *baculum* et de ses dérivés, quelque difficulté que présente l'alternance *u/b* de l'initiale, sur laquelle nous reviendrons. Or la prosodie de *uacillo* offre une particularité curieuse, la première syllabe, ordinairement brève, est une fois comptée pour une longue chez Lucrèce, III, 502 :

> Tum quasi uacillans primum consurgit et omnes...

Les deux manuscrits de Leyde, dont le témoignage, comme le prouve mainte autre particularité, est plus important pour les détails orthographiques que ne le sont d'ordinaire les copies du

[1] Isidore voit dans *in* la particule négative, ce qui semble peu probable. *Imbecillus* est formé comme *inlustris*, non comme *insanus*.

[2] On ne peut mettre en parallèle l'*e* de *undecim* conservé, contrairement à l'usage, à l'intérieur du mot. Là, c'est la voyelle du simple qui subsiste ou a été rétablie, tandis que dans *imbecillus* cette même voyelle est de toute façon altérée.

moyen âge, écrivent ici *uaccillans*, tandis qu'ailleurs, et par exemple dans le même passage (III, 477; cf. I, 806; IV, 1116; V, 1094, 1234; VI, 554, 575), ils l'écrivent par un seul *c*.

Il est tentant d'établir un rapport entre l'existence de cette double prononciation et l'*e* anormal de *imbecillus;* une forme ancienne **im-baccillus* rendrait compte à la fois du timbre de la voyelle et de la longueur de la syllabe; quant à la réduction de *cc* à *c* et à l'allongement de la voyelle, on connaît assez, par les langues romanes, l'incertitude de la prononciation des consonnes doubles en latin (cf. les doublets *cŭppa=coupe* et *cūpa=cuve*) pour ne point attacher trop d'importance à cette difficulté. Il est important de noter, de plus, que la grande majorité de nos textes poétiques latins sont en vers dactyliques, dans lesquels un mot commençant par un crétique ne pouvait être admis; la forme avec deuxième syllabe brève reprise à l'époque chrétienne, a dû exister concurremment avec la forme à syllabe longue, et a pu influer sur l'orthographe de celle-ci. C'est ainsi que la finale de parfait *-auĕrunt* ne se trouve pas dans nos textes classiques, où elle est remplacée par la forme à *e* long. Les textes archaïques, par contre, présentent la forme à *e* bref, prouvée d'ailleurs par la syncope de *ue* dans *-arunt*. Un autre fait qui se rattache plus étroitement à la question qui nous occupe est la quantité de *hoc*, qui, à l'époque de Plaute, se prononçait *hŏcc'* (cf. *hocce*) et qu'on a continué à compter en général pour une longue, quoiqu'on l'écrivît à l'époque classique par un seul *c*.

On ne peut guère contester que *baculum* ne soit le même mot que *βάκτρον*; bien que le consonnantisme du suffixe ne soit pas sans offrir quelque difficulté[1], il est certain que l'élément *-culo-* correspond ici à *-τρο-* du grec : la forme reconstruite contiendrait deux *c*, l'un final de la racine, l'autre initial du suffixe : comparé à **bacculum*, *baculum* peut-être soit un doublet né spontanément, soit une forme secondaire influencée par le diminutif, **baccillum* ayant dû passer de bonne heure à *bacillum* comme **mammilla* (cf. *mamma*) à *mamilla*. Quant à l'alternance *u/b* de l'initiale, il convient de remarquer que si le mot n'est pas emprunté au grec ou par tous deux à quelque autre langue, c'est *u* et non *b* qu'on attendrait en latin comme correspondant de g_2 indo-européen, car on ne peut guère songer à un *b* primitif. Dans ce cas[2], *uacillo* est plus régulier que *bacillum* et *baculum*, l'identité de sens assurant d'autre part la parenté de ces deux mots avec *βάκτρον*. Si au contraire on admet l'emprunt, la parenté du *b* et de l'*u* consonne rappelée plus haut par M. Bréal et pour laquelle on pour-

[1] Cf. le travail de M. Osthoff, t. I de ses *Morphologische Untersuchungen*.

[2] Il est évident que dans cette hypothèse il faudrait, à cause du vocalisme du latin, rejeter toute idée de parenté entre *βάκτρον* et *βαίνω* (**$g_2$myō*).

rait encore citer d'autres exemples[1] rend toute naturelle l'existence d'une hésitation entre les deux sons.

Florus.

Les vers XII 605 s. de l'Énéide sont ainsi écrits dans la plupart des manuscrits, abstraction faite des menues variantes orthographiques :

> Filia prima manu flauos Lauinia crinis
> Et roseas laniata genas...

Mais le commentaire de Servius nous signale une particularité intéressante : FLAVOS LAVINIA CRINES antiqua lectio «floros» habuit, id est florulentos, pulchros; et est sermo Ennianus. Probus sic adnotavit : neotericum erat «flauos», ergo bene «floros» : nam sequitur «et roseas laniata genas» : Accius in Bacchis «nam flori crines, uideo, ei propessi iacent», in iisdem «et lanugo flora nunc demum inrigat», Pacuuius Antiopa «ceruicum floros dispergite crines».

Il résulte de ce texte qu'il existait pour l'adjectif *floreus* formé sur *flōs*, *flōris* comme *arbŏreus* sur *arbōs*, *arbŏris*, *sidereus* sur *sidus*, *sideris*, une forme secondaire *florus* employée par différents écrivains; Virgile, amateur d'archaïsmes, l'avait introduite dans ce vers, d'où les copistes et les reviseurs l'ont d'ailleurs bientôt expulsée pour le remplacer par un mot plus commun et plus facilement intelligible : *flauos*. C'est là du moins, la manière dont on considère habituellement ces faits : mais à les regarder de plus près, on ne peut s'empêcher d'être surpris que cette forme secondaire d'un mot qui signifie «fleuri» ne s'emploie guère qu'en parlant des cheveux ou de la barbe. Le rapport que Probus veut établir entre l'emploi de *floros crinis* au vers 605 et celui de *roseas genas* au vers suivant, est contraire au bon sens, et cette explication particulière ne conviendrait certainement pas aux passages cités d'Accius et de Pacuvius. L'emploi métaphorique de *florus*, difficilement admissible en lui-même, le devient bien plus si l'on songe qu'il serait restreint d'une part à la forme contracte, d'autre part à l'emploi de ce mot comme épithète des substantifs *crinis*, *lanugo*, ou autres de même sens. Il est de toute évidence que *floros crinis* n'a pas d'autre sens que *flauos crinis*, et que la *flora lanugo* d'Accius est tout à fait comparable à tel pas-

[1] Cf. par exemple les formes *uulua*, *uulba*, *bulba* étudiées par M. Louis Havet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 116, et *ferueo*, *ferbui*, radical *bherw* (cf. v. irl. *bruth* avec la forme réduite); cf. aussi *proter-uus* en regard de *acer-bus*, mais ce dernier rapprochement aurait besoin d'une justification que je me propose de donner prochainement avec plus de détail.

sage de Virgile, par exemple : *Æn.*, X, 324 *flauentem prima lanugine malas*.

En autres termes *florus* a un sens nettement différent de *floreus;* il n'en est pas un doublet, et n'a rien à voir avec *flos* pas plus pour le sens que pour la dérivation. Il est synonyme de *flauus*, et équivaut exactement pour la forme et pour le sens général au grec *χλωρός*, dont *flauus* est également parent. Le nom propre *Florus* signifie «le blond», ce qui est moins poétique, mais plus vraisemblable que si ce mot dérivait de *flos*. Quant au nom de la déesse *Flora*, il doit être séparé de *Florus :* il se rattache incontestablement à *flos*, mais il en est dérivé par ce procédé particulier, et, je crois, très artificiel (*Flora* et non *Florea*) dont on retrouve nettement la marque dans la formation des noms des divinités romaines les plus «populaires», telles que *Iterduca* et *Abeona* et qui doivent leur existence moins à l'instinct populaire qu'à une savante théologie.

SUR LA PRONONCIATION DE L'Y EN LATIN.

A propos de la note publiée par M. Louis Havet dans ces *Mémoires*, t. VI, p. 79, sur le nom de la lettre *y*, il peut être intéressant de remarquer que l'*υ* est souvent noté par le groupe *ui* dans les manuscrits latins. On trouve dans des glossaires[1] *quigneum* (*κύκνειον*), *quinici* (*cynici*), *quines* (*κύνες*), *quilismata* (*κυλίσματα*), *quinoclosa* (*cynoglossus*), *quinoroda* (*cynorrhoda*), *Coquitus* (*Cocytus*). Les manuscrits de Lucrèce (V, 295) écrivent de même par *ui* l'*y* de *lychni* (*λύχνοι*). C'est ainsi également qu'il faut interpréter les épels QVIRILLVS (De Rossi, *Inscr. christ. urbis Romae*, vol. I, n° 355), et QVIRENARICE (*Corp. Inscr. lat.* t. III, n° 2063) pour *Cyrillus* et *Cyrenaicae*, au lieu d'y voir, comme M. Seelmann (*Die Aussprache des Latein*, p. 221), une preuve de la confusion, que nous ne contestons d'ailleurs pas, de *y* et de *i* en latin vulgaire.

Sans vouloir entrer ici dans le détail de la difficile question de la prononciation de l'*υ* dans les pays de langue grecque et de langue latine à l'époque impériale, il convient de noter que les transcriptions grecques de mots latins rendent quelquefois inversement le groupe *qui* par KY : M. Seelmann (p. 351) cite KYPHNA (*Corp. inscr. graec.*, t. II, n° 2460) et KYNTHΛIOC (*ibid.*, n° 2488) pour *Quirina* et *Quintilius*. L'emploi tout particulièrement fréquent de *ui* pour *υ* et inversement après la gutturale semble indiquer que pour les Latins, la prononciation admise (nous ne disons pas la prononciation usuelle) de l'*y* se rappro-

[1] Cf. Löwe, *Prodromus corporis glossariorum latinorum*, p. 376 s.

chait sensiblement de celle de *ui* dans le groupe *qui;* autrement dit, elle se rapprochait de la prononciation de *ui* là où le premier élément de ce groupe avait conservé son ancienne valeur de semi-voyelle (*qui* étant resté *kwi*, mais *uiuere* étant devenu *vivere*). Les transformations phonétiques qu'a subies le nom de cette lettre (français *gui*[1]) indiquent qu'il remonte à une époque ancienne : il n'est pas impossible que, dans les écoles, on ait adopté pour ce son étranger la prononciation de *ui*, et que ce soit à cette prononciation que la lettre doive son nom.

On est trop porté à négliger, dans l'étude du langage, l'influence de l'enseignement de l'école : cette influence a dû pourtant être grande dans le développement du latin à l'époque impériale; une partie des contradictions que présente cette *farrago*, que les romanistes appellent le latin vulgaire, est certainement due à cette cause. Je serais tenté, en particulier, d'établir un rapport entre la prononciation de *ui* (*wi*) de la lettre *y* et une anomalie de la phonétique romane : si *gui*, latin *uiscum*, a été traité, en français, comme si l'initiale avait été *wi* et non *vi*, c'est peut-être que ce mot a été considéré à tort par quelque demi-savant comme commençant par un *y* noté *ui*. Un nom de plante était plus qu'un autre exposé à être considéré comme venant du grec, un très grand nombre de mots de ce genre en provenant effectivement. Je ne me dissimule pas ce que cette hypothèse peut présenter d'arbitraire au premier abord; mais l'anomalie de *gui*, je crois, ne peut être expliquée par une influence germanique, comme c'est le cas, par exemple, pour *guêpe*, latin *uespa*, influencé par son synonyme germanique (vieux haut-allemand *wefsa, wefse*). En outre, on ne doit pas oublier que les changements phoniques sont non pas généraux, mais généralisés, ce qui est fort différent, et qu'il n'y a à l'origine même d'une « loi » phonétique qu'un fait de prononciation vicieuse d'un individu.

Oscillatio.

Oscillum est formé sur *osculum*, comme *bacillum* sur *baculum :* il désigne le petit masque, la petite figure humaine en métal que les paysans italiens suspendent à certaines occasions dans leurs vignobles : cf. Virgile, *Georg.*, II 389 : *oscilla ex alta suspendunt mollia pinu.* Un mot qui semble aussi propre parent de celui-ci pour la forme qu'il en est éloigné pour le sens est *oscillatio*, qui désigne le jeu de la balançoire; Corssen (*Kuhn's Zeits.*, XV, 156) a proposé de rattacher ces deux mots l'un à l'autre. Il existe sur leur étymologie trois ou quatre textes assez obscurs, qui semblent

[1] Cf. Louis Havet, *loc. cit.*

indiquer que les anciens voyaient dans le verbe *oscillo* « se balancer » un composé de *ob-s* ou du substantif *os* et d'un simple *cillo* (ou *cilleo*) dont l'existence est plus que douteuse. M. A. Funck, qui rassemble ces textes (*Archiv für lat. Lexikogr.*, IV, 82), n'y attache pas plus d'importance qu'ils ne méritent, mais il fait à l'hypothèse de Corssen une objection assez sérieuse : comment le mouvement d'oscillation des petits masques, produit accidentellement par le souffle du vent, a-t-il pu être considéré comme le caractère dominant des *oscilla* au point que ce sens ait subsisté seul dans *oscillatio*? Je pense pourtant que l'étymologie de Corssen — que celui-ci d'ailleurs ne s'était guère mis en peine de justifier, — doit être conservée. La critique de M. Funck porte à faux. Son raisonnement n'est juste qu'au point de vue de la logique abstraite; *oscillatio* n'est pas un terme technique pour désigner un mouvement de va-et-vient; ce n'est rien de plus que le nom d'un amusement. C'est donc un mot de la langue des enfants, pour qui le caractère religieux des *oscilla* était lettre close, mais qui, se balançant sur une corde fixée à deux branches d'arbre, s'amusaient à jouer « à l'*oscillum* ». C'est par le même procédé que ce mot *oscillum* a pris, à côté de son sens ancien, une signification nouvelle : « la balançoire »

EXPRESSIONS HYBRIDES.

Une inscription publiée par M. de Rossi dans le *Bollettino dell' Istituto archeologico germanico*, t. V, p. 285, est ainsi conçue : *tace, noli perierare, ego te uidi aliam auiare.* Elle est gravée sur une agrafe d'or trouvée à Bolsène, et peut être datée à peu près du milieu du ve siècle de notre ère. Elle contient un mot qui manque dans les lexiques, *auiare*, mais dont le sens est, croyons-nous, suffisamment déterminé par le contexte[1]. Il est tout d'abord évident que nous avons ici un démenti formel adressé à la personne qui devait recevoir ce bijou et qui avait nié d'abord un fait que l'auteur de l'inscription affirme avoir vu de ses propres yeux. Parmi les sens possibles du dernier mot de l'inscription, il en est un qui expliquerait la véhémence de ces reproches, c'est celui qu'on obtiendrait en traduisant servilement dans un dialecte germanique ce mot d'aspect latin : *auiare* est à *auis* ce que le vieux haut-allemand *fogalôn* est à *fogal. Fogalôn* est, dès la période du moyen haut-allemand, employé dans le sens de *coire*, et il n'est pas

[1] Par suite de différentes circonstances, nous avons connu le texte de l'inscription sans pouvoir recourir au travail de M. de Rossi : ce n'est qu'au dernier moment que nous avons pu en prendre connaissance et constater que l'éminent archéologue était arrivé, par une voie toute différente, à une interprétation tout à fait analogue à la nôtre.

douteux que, sans le caractère presque exclusivement clérical de la plus ancienne littérature allemande, nous rencontrerions, dès les premiers monuments de la langue, le mot *fogalôn* avec ce sens particulier. Que l'on admette cette interprétation, ou qu'on attribue à *auiare* le sens moins brutal du vieux français *oiseler*, nous croyons que c'est dans cette voie qu'il convient de chercher l'explication de cet *ἅπαξ εἰρημένον*.

S'ensuit-il que nous pensions qu'en latin il existait comme en germanique un mot dérivé, avec ce sens particulier, du mot signifiant «oiseau», et dont un seul exemple se serait conservé jusqu'à nous? Nous ne contestons pas la possibilité d'une rencontre fortuite; mais il nous semble plus probable que cette coïncidence doit être expliquée autrement. Si l'on songe à la date très basse de notre texte, il ne semblera sans doute pas difficile d'admettre la présence d'une expression hybride, formée d'éléments latins sur un modèle germanique : soit que le mot ait été créé par l'auteur même de l'inscription, soit qu'il ait été déjà répandu parmi les Germains établis en Italie; peu importe d'ailleurs, l'essentiel est que nous croyons que le mot a été créé par un Germain. Je voudrais à ce propos présenter quelques observations et réunir quelques faits relatifs à l'hybridation du langage, en me bornant pour le moment à la sémantique.

Parmi les phénomènes de ce genre, le plus intéressant est sans aucun doute l'emploi d'un mot d'une langue à partir d'une certaine époque, ou dans une certaine région, dans un sens qui n'est point le sien, mais qui appartenait à un mot en partie synonyme de celui-ci dans une autre langue : quand deux groupes linguistiques différents entrent en contact, ces phénomènes se produisent immédiatement en grand nombre. En apprenant imparfaitement la langue voisine, on généralise pour tel ou tel mot une synonymie qui n'est que partielle. C'est ainsi que les Hauts-Bretons, qui ne parlent que français, disent indifféremment *gagner* ou *cultiver*, *gagnerie* ou *culture*[1]. L'origine de cette bizarrerie est claire : en breton, le même mot *gounidegez* signifie à la fois «gain» et «labourage». Les premiers Bretons qui ont adopté l'usage du français ont employé dans les deux sens du mot *gounidegez* de leur langue maternelle le mot français qu'ils savaient lui être équivalent dans certains cas.

Un autre phénomène d'hybridation est la création dans une langue d'un mot nouveau, dérivé ou composé à l'aide d'éléments existant déjà dans cette langue, et ne se distinguant en rien par l'aspect extérieur des mots plus anciens, mais qui, en fait, n'est que le calque d'un mot existant dans la langue maternelle de

[1] Le Gonidec, *Dictionnaire breton-français*, éd. La Villemarqué, *s. v.*

celui qui s'essaye à un parler nouveau. Outre les mots nés par voix orale, il y aurait, dans une étude détaillée de ces phénomènes, que nous essayerons peut-être un jour pour un groupe de langues, à tenir compte des expressions créées par les écrivains, et qui passent ensuite dans la langue courante : on serait étonné de la masse de créations nouvelles jetées dans les différentes langues du monde par la seule traduction des Livres saints. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question avec tous les développements qu'elle comporte : nous voulons rappeler seulement deux ou trois exemples de ces calques d'expressions, parmi les plus certains et les plus frappants.

C'est ainsi que si l'on s'attache à l'esprit et non à la lettre, le mot *compagnon* est germanique au même titre que le provençal *gasalha* « communauté ». Dans ce dernier cas nous avons l'emprunt brutal à un dialecte germanique (gothique?); dans le premier nous avons la transcription d'un vieux terme germanique : le gothique *gahlaiba* (cf. *hlaifs* « pain ») avait déjà le sens général qu'a *compagnon* en français; il traduit chez Ulphilas *συμμαθητής* (Joh. XI, 16) et *συστρατιώτης* (Phil., II, 25); il signifie « confrère » dans le charte de Naples. Le vieux haut-allemand *galeipo* a le même sens.

Les deux composés roman et germanique, synonymes eux-mêmes, sont composés d'éléments synonymes : mais, loin qu'il faille voir dans cette rencontre le résultat d'un développement sémantique parallèle, c'est uniquement dans le passé germanique qu'il faut aller chercher l'histoire de ce mot. Inversement le vieux haut-allemand *anabôȝ* « enclume » est un calque du latin *incus* (*ana-bôȝan* = *in-cudere*), le moyen haut-allemand *gegene* « contrée » un calque du roman *contrata* (*gegen* = *contra*), et ce n'est pas un hasard si le vieux français *aval* et le vieux haut-allemand *ze tal* (*tal* = *uallis*) ont tous deux le sens général de « en bas ».

Le jour où l'on étudiera le détail de ces faits, bien des phénomènes de sémantique expliqués jusqu'ici par une logique abstraite apparaîtront sous un jour tout nouveau, et comme un grand nombre d'entre eux ont pour première origine l'imitation savante d'œuvres étrangères, les langues littéraires, après avoir été trop longtemps l'objet du mépris des linguistes, deviendront pour eux le plus curieux et le plus fécond des sujets d'étude.

Louis Duvau.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME HUITIÈME

3e FASCICULE



PARIS
ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67
1893

TABLE DES MATIÈRES

DU FASCICULE 3.

---

*ERRATUM. P. 199, l. 26, 28 ; p. 207, l. 6, *au lieu de* : IIe siècle, *lire* : IIIe siècle. — P. 200, l. 8, *au lieu de* : second, *lire* : troisième. — P. 205, l. 1, *au lieu de* : Deir-Kounna, *lire* : le couvent de Kounna ; l. 34, *au lieu de* : près de Deir-Kounna, *lire* : près du couvent de Kounna (ce couvent nestorien portait également le nom de couvent de Saint-Mari).

UNE INCANTATION

CONTRE LES GÉNIES MALFAISANTS

EN MANDAÏTE.

Pendant une excursion que je fis à Bismaya[1], j'achetai, dans un campement d'Arabes nomades établi à quelques centaines de mètres du tumulus, une coupe en argile que des enfants avaient trouvée tout près de là à fleur de terre ou presque à fleur de terre quelques jours auparavant. Sur cette coupe qui a environ 195 millimètres de diamètre et 65 millimètres de hauteur, deux inscriptions en mandaïte ont été tracées à l'encre : l'une fort longue est écrite en spirale à l'intérieur du vase; l'autre n'a que deux lignes et se trouve à l'extérieur. Un des côtés de la coupe a malheureusement été brisé, probablement à une époque ancienne; trois fragments qui avaient été retrouvés me furent vendus, mais un ou plusieurs morceaux manquaient et, malgré les recherches que je fis faire à l'endroit où le vase avait été découvert, il fut impossible de les trouver. Il y a par suite une lacune dans les deux inscriptions, et le texte ne peut pas être complètement restitué.

Ces inscriptions sont certainement l'œuvre d'un individu professant le mandaïsme ou une religion presque semblable à celle des Mandéens[2]; la formule ࡅࡄࡉࡉࡀ ࡆࡀࡊࡉࡍ *et la Vie est victorieuse*, qui termine la plus longue d'entre elles, suffit à le prouver, mais

[1] Les Arabes donnent le nom de Bismaya ou Mismaya à un grand tumulus situé à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Bagdad, au delà de la Diala, entre le Tigre et le Nahrawan. Ce tumulus est probablement la plate-forme d'une forteresse, d'un palais ou d'un temple de l'époque babylonienne, mais je n'y ai trouvé aucune brique portant des inscriptions cunéiformes. Il est indiqué, sous le nom de Mismai, sur la carte de Kiepert intitulée : *Nouvelle carte générale des provinces asiatiques de l'Empire ottoman sans l'Arabie.* Berlin, 1884.

[2] Le fait qu'une inscription est rédigée en mandaïte ne suffirait pas, selon moi, à prouver qu'elle a été écrite par un Mandéen. La langue religieuse des Mandéens, à laquelle nous donnons le nom impropre de mandaïte, a certainement été parlée, ainsi que je le dirai plus loin, dans une partie de l'Iraq, et il est possible qu'on trouve un jour des inscriptions païennes écrites en mandaïte.

IMPRIMERIE NATIONALE.

il me paraît impossible de déterminer avec exactitude l'époque à laquelle elles ont été tracées.

De nombreux travaux ont été composés sur la religion mandéenne[1] et je n'ai pas l'intention d'exposer ici ses croyances et ses dogmes qui paraissent avoir été empruntés au christianisme, au judaïsme, au parsisme et probablement aussi à beaucoup de sectes gnostiques que nous ne connaissons pas. Deux seulement des livres sacrés des Mandéens ont été publiés jusqu'à ce jour : le *Ginza* (trésor), aussi appelé *Sidra rba* (grand livre), et le *Qoulasta*[2]. Le plus ancien de ces livres, le *Sidra rba*, me paraît être une compilation qui a été faite longtemps après l'invasion arabe, mais qui renferme des fragments et peut-être des chapitres entiers empruntés à d'anciens ouvrages composés à des époques et dans des régions différentes. Cette volumineuse et ennuyeuse compilation contient de nombreux passages où il est question des Chrétiens[3], des Juifs, des Musulmans et de plusieurs sectes

[1] On peut lire notamment, au sujet de la religion mandéenne, l'ouvrage de M. Brandt intitulé : *Die mandaische Religion, ihre Entwickelung und geschichtliche Bedeutung*. Leipzig, 1889.

[2] Le *Qoulasta* a été publié par M. Euting sous le titre suivant : *Qolasta oder Gesänge und Lehren von der Taufe und dem Ausgang der Seele als mandaischer Text mit sämtlichen Varianten nach pariser und londoner Manuscripten*. Stuttgard, 1867, et le *Sidra rba* par Petermann sous le titre de *Thesaurus seu liber magnus vulgo «Liber Adami» appellatus opus Mandæorum summi ponderis*. Leipzig, 1867. Au commencement de ce siècle Norberg a également publié le texte du *Sidra rba* avec une traduction *Codex nazaræus, liber Adami appellatus, syriace transcriptus latineque redditus*. Malheureusement Norberg paraît avoir considéré le mandaïte non pas comme une langue, mais comme une sorte de patois syriaque corrompu; il a eu la malencontreuse idée de supprimer les gutturales qui représentent des voyelles, et le texte qu'il a publié en caractères syriaques n'est en réalité ni du mandaïte ni du syriaque. Il n'a pas indiqué les variantes des manuscrits et a fait, sans prévenir le lecteur, des corrections qui sont souvent tout à fait malheureuses. Sa traduction latine, sans être précisément mauvaise, contient d'innombrables contresens; elle n'est accompagnée d'aucun commentaire philologique et ne peut être utile qu'à ceux qui, sans avoir étudié le mandaïte, désirent connaître en gros le contenu du *Sidra rba*.

[3] Les renseignements que le *Ginza* nous donne sur les chrétiens sont en général très vagues et je ne connais qu'un seul passage qui contienne une allusion véritablement claire aux pratiques religieuses des Nestoriens, la secte chrétienne qui avait le plus d'adhérents dans l'empire des Sassanides au moment de l'invasion arabe. Le voici :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

gnostiques : nous y trouvons, par exemple, la mention des Yazoukéens ([Mandaic]), des Mnounéens ([Mandaic]), et des allusions aux coutumes et aux pratiques religieuses de certaines sectes semi-chrétiennes qui ne sont pas nommées. Si ces allusions étaient plus claires et si nous connaissions mieux les sectes gnostiques de l'Iraq pendant les premiers siècles de notre ère, nous pourrions peut-être, grâce aux renseignements que le *Ginza* contient sur les religions étrangères, déterminer la date de quelques-uns des morceaux qui le composent[1]; malheureusement nous ne les connaissons guère, et il me paraît impossible, du moins pour le moment, d'indiquer avec certitude l'époque à laquelle remontent les plus anciens chapitres du Ginza[2].

[Mandaic]

Ensuite elle leur enseigna une autre pratique religieuse : Tout philosophe, tout patriarche, tout métropolitain, tout évêque, tout prêtre, tout diacre qui mourra parmi vous, placez-le dans l'église, adorez et priez au-dessus de lui et ne le faites pas sortir de votre temple; de même tout periodeute, tout docteur (?), tout veilleur qui sortira de parmi vous, et qui aura été instruit dans les doctrines (?) du Messie, placez-le dans le sanctuaire. (Ginza, édition Petermann, section de droite, p. 227, l. 1, 2, 3, 4, 5, 6.)

Nous trouvons dans cette phrase plusieurs mots qui désignent des grades de la hiérarchie ecclésiastique nestorienne, notamment [Mandaic] (en syriaque [Syriac]) *le patriarche* et [Mandaic] (en syriaque [Syriac]) *le veilleur,* et il est manifeste que notre passage fait allusion à la coutume qu'avaient les Nestoriens d'enterrer les grands personnages dans les églises.

[1] Une étude attentive du texte, des formes grammaticales et des mots que l'on y trouve, nous permettrait peut-être de reconnaître approximativement la date des différentes parties du *Ginza.* Malheureusement cette étude est presque impossible pour le moment. Il y a peu d'ouvrages anciens dont le texte soit plus corrompu que celui du *Ginza* : on y trouve beaucoup de mots dont le sens est obscur ou inconnu et de nombreux passages dont le texte altéré et incompréhensible l'était déjà pour les scribes qui ont copié les plus anciens manuscrits. L'absence du *hé,* marque du pronom suffixe de la troisième personne, qui, dans la plupart des manuscrits, se confond avec l'*aleph,* suffit à elle seule à rendre douteux le sens de beaucoup d'autres passages, et je ne crois pas, pour ma part, que l'on puisse traduire en entier avec exactitude les livres mandaïtes, tant que nous n'aurons pas des manuscrits plus anciens que ceux que nous possédons. En aurons-nous jamais? Il est permis d'en douter. J'ajouterai que, de toutes les langues sémitiques, le mandaïte est celle qui a été le moins étudiée, que le dictionnaire n'a pas été fait (le glossaire qui termine l'ouvrage de Norberg est fort mauvais et ne peut servir à rien), que plusieurs ouvrages sont encore inédits, comme le *Livre de Jean* et le *Livre des signes du zodiaque,* et que le seul travail véritablement important qui ait paru jusqu'à présent sur cet idiome est l'excellente grammaire de M. Nöldeke.

[2] Le seul chapitre du *Sidra rba* dont on puisse à peu près déterminer la date est celui qui termine la section de droite de cet ouvrage. Ce chapitre a probable-

L'origine des Mandéens est aussi obscure que celle de leurs livres. Le dialecte dans lequel sont écrits le *Sidra rba* et le *Qoulasta*, et auquel nous donnons le nom de mandaïte, parce que tous les textes que nous possédons sont l'œuvre des Mandéens, a certainement été parlé, pendant les premiers siècles de notre ère, dans une partie quelconque de l'Iraq, peut-être dans la Mésène, comme le suppose M. Nöldeke[1]. Si cette hypothèse est exacte, ce serait dans la Mésène que la religion mandéenne aurait pris naissance. Mais il est impossible de rien affirmer, et tout ce que je peux dire, c'est qu'à une époque très ancienne, les Mandéens paraissent avoir été nombreux dans la partie centrale de l'Iraq, notamment dans la région de Bagdad et sur les bords du Tigre. On trouve, en effet, fréquemment dans les environs de cette ville des vases avec inscriptions mandaïtes[2]; de plus, on rencontre dans plusieurs passages du *Ginza* le mot [illegible] employé avec le sens de *fleuves*, *cours d'eau*[3], par exemple dans les phrases sui-

ment été écrit dans la première partie du VIII[e] siècle. Voir l'avertissement de la grammaire de M. Nöldeke, p. 22. (*Mandäische Grammatik*, Halle, 1875.)

[1] Voir l'avertissement de la grammaire de M. Nöldeke, p. 26. Les musées d'Europe possèdent un certain nombre de monnaies en cuivre de la Kharacène, sur lesquelles plusieurs travaux ont été publiés. Le dernier en date est de M. Drouin; il est intitulé : *Essai de déchiffrement des monnaies à légendes araméennes de la Kharacène* et a paru dans la *Revue de numismatique* en 1889. Sur ces monnaies on voit d'un côté des légendes en caractères que je ne connais pas, et de l'autre des légendes en caractères araméens. Leur lecture me paraît extrêmement difficile, mais on trouve certainement sur quelques-unes d'entre elles le mot [illegible], [illegible] *roi* ([illegible]) dont les caractères, surtout le [illegible] final, ressemblent singulièrement aux caractères mandaïtes. On pourrait donc admettre que le mandaïte a été parlé dans la Kharacène, mais est-il bien certain que ces monnaies sont des monnaies de la Kharacène?

[2] J'en possède trois, sans compter celui qui fait l'objet de ce travail. L'un a été trouvé à Tel Djoulfa, à quelques heures au nord de Bagdad, sur la rive droite du Tigre; l'Arabe qui l'a découvert l'a lavé et frotté avec de la terre, de sorte que l'inscription a presque complètement disparu. Le second a été trouvé entre Ctésiphon et le Nahrawan. Le troisième a été acheté par moi à Bagdad et doit provenir des environs; ces deux derniers étaient recouverts d'un dépôt calcaire qui en empêchait la lecture; en essayant d'enlever ce dépôt j'ai, malheureusement, effacé en partie les inscriptions.

[3] Le mot [illegible] *Jourdain* est également très fréquemment employé dans les textes mandaïtes, tant au singulier qu'au pluriel, avec le sens de *fleuve*, *rivière;* mais il serait tout à fait téméraire, selon moi, d'en conclure que les Mandéens sont d'origine juive. Le Jourdain a toujours été célèbre chez les Chrétiens, à cause du baptême de Jésus, et il est tout naturel que les Mandéens qui considèrent saint Jean-Baptiste comme un personnage divin et pour qui le baptême a une importance considérable, aient fait du fleuve dans lequel saint Jean baptisait un fleuve sacré et donné son nom à tous les fleuves en général. Pour moi, le mot «Jourdain» est, dans les textes mandaïtes, un terme de théologie

vantes : [illegible] [1] [illegible]. *Vois la grande mer sur laquelle il n'y a pas de pont, vois la violence* (ou *le cours*) *des fleuves à laquelle aucune limite n'a été mise.* (GG. p. 107 l. 1, 2 [2].) [illegible]. *Si tu écoutes, ô âme, ce que je te dis* [3] *et si tu ne changes pas mes paroles, cette grande mer, un pont y sera jeté pour toi; cette violence des fleuves, une limite y sera mise pour toi.* (GG. p. 107, l. 7 à 10.) [illegible]. *Lorsqu'une âme est délivrée de son corps et sort, ne pleurez pas sur elle, ne poussez pas sur elle des cris et des gémissements, ne mangez pas sur elle le pain du.....* [4]*; quiconque pleurera sur une âme, ne pourra*

qui désigne les cours d'eau dans lesquels on baptise, c'est-à-dire tous les cours d'eau, puisque les Mandéens baptisent dans tous les cours d'eau.

[1] Le *hé*, marque du suffixe de la troisième personne, étant remplacé par un *aleph* dans la plupart des manuscrits ainsi que dans l'édition du *Ginza* de Petermann et dans celle du *Qoulasta* de M. Euting, je n'ai pas cru devoir le rétablir dans les phrases du *Ginza* et du *Qoulasta* que je cite, pour ne pas faire au texte des corrections qui pourraient, dans certains cas, paraître arbitraires.

[2] Les abréviations GD et GG indiquent les sections de droite et de gauche du *Ginza;* p. indique la page de l'édition de Petermann. L'abrévation Q p. indique la page de l'édition du *Qoulasta* de M. Euting.

[3] Littéralement : *si tu m'écoutes, ô âme, ce que je te dis.*

[4] J'ignore le sens de [illegible] que l'on trouve également dans les phrases suivantes : [illegible] *combien sont sottes les générations qui à cause de moi siègent dans les gémissements, dans les gémissements siègent à cause de moi et mangent le..... à cause de moi.* (GG. p. 98, l. 14, 15.) [illegible] *tout le jour ils poussent des gémissements et tout le jour ils mangent le.....* (GG. p. 47, l. 18, 19.) Ce mot existait aussi en syriaque, car on le trouve dans la phrase suivante extraite d'une poésie inédite de Bar Hebræus : [illegible] *ce n'est pas sans cause que j'ai été jeté dans l'op-*

pas franchir les mers et les fleuves[1]. (GD., p. 37, l. 16 et suiv.) [illegible] [2] [illegible] *Si quelqu'un sort de son corps, ne pleurez point sur lui, ne poussez pas des cris et des gémissements, ne mangez pas en son honneur le pain du .....; quiconque pleurera sur un mort ou le fera tenir au milieu de fleuves d'eau.* (G D., p. 19, l. 4 à 7.) [illegible]. *Il a dit au modérateur des fleuves de mettre pour moi une limite à la violence des fleuves, il a dit au gardien des mers de me garder un pont dans la mer, il a dit à celui qui aplanit des montagnes de m'aplanir un chemin dans les montagnes.* (G D., p. 370, l. 5 à 8.)

Il ne serait pas téméraire, je crois, de supposer que ces passages ont été extraits de livres anciens écrits dans une région arrosée par des cours d'eau qui portaient le nom de *Zab* et où ce nom propre était employé pour désigner en général les canaux et les rivières. Le Zab supérieur et le Zab inférieur coulent dans l'ancienne Assyrie, et rien ne nous autorise à croire que des Mandéens aient jamais vécu dans cette région, mais il y avait dans l'Iraq des canaux qui portaient le nom de Zab[3]. Après avoir parlé des

probre et que j'attends de m'être rassasié du pain du..... (Manuscrit syriaque de la Bibliothèque nationale, n° 197, fol. 143 r°.) Au-dessus de [illegible], on lit la glose [illegible]. M. Payne Smith a traduit, d'après Quatremère, [illegible] par *mendiant*, mais il ajoute que ce sens lui paraît très douteux (Payne Smith, *Thesaurus syriacus*, p. 638.) Ce mot ne peut évidemment pas signifier *mendiant* et devait désigner une matière que les gens en deuil mangeaient soit seule, soit mélangée à du pain.

[1] Littéralement : *on lui coupera les mers et les fleuves.*

[2] [illegible] est évidemment une faute pour [illegible].

[3] Il existe en arabe, en hébreu et en chaldéen un verbe زاب, זוב qui signifie «couler»; on serait donc en droit de supposer qu'un ancien nom commun dérivé du thème زوب et signifiant «fleuve» s'est conservé en mandaïte, mais cela me paraît peu probable, car ce mot ne se trouve dans aucun autre dialecte araméen. Pour moi, [illegible] est, en mandaïte, le nom propre de certains canaux que les riverains ont fini par employer pour désigner les cours d'eau en général Nul doute, du reste, que ce nom propre ne soit un ancien mot signifiant «fleuve» mais cet ancien mot a, je le répète, disparu dans les dialectes araméens et déjà en assyrien [illegible] ne se trouve que comme nom propre.

deux fleuves d'Assyrie, le géographe Yakout ajoute : وبين بغداد وواسط زابان اخران ايضا ويسمّيان الزاب الاعلى والزاب الاسفل اما الاعلى فهو عند قُوسَيْن واظنّ ماخذه من الفرات ويصب عند زُرّفامية وقصبة كورته النعمانية على دجلة واما الزاب الاسفل من هذَيْن فقصبته نهر سابس. *Entre Bagdad et Wassit, il y a aussi deux Zab qui sont appelés le Zab supérieur et le Zab inférieur; le Zab supérieur est auprès de Koussaïni, et je pense qu'il tire son eau de l'Euphrate, il se jette aans le Tigre auprès de Zourfamiyah et Nomaniyah sur le Tigre se trouve au centre de son district; quant au Zab inférieur, le canal Sabous est dans sa partie centrale*[1]. (Jacut's geographisches Wörterbuch herausgegeben von Ferdinand Wüstenfeld, t. II, p. 903.) D'après le même géographe, Namaniyah était une petite ville située à mi-chemin entre Bagdad et Wassit, sur les bords du Tigre[2] : on voit, sur la carte de la brochure de M. Kiepert intitulée *Begleitworte zur Karte der Ruinenfelder von Babylon*, une ruine appelée Tel Naman qui pourrait bien être l'ancienne Namaniyah; quant au canal Sabous, il se trouvait, d'après Yakout, à une journée de marche au-dessus de Wassit[3]. Il y a donc eu dans le centre de l'Iraq des canaux qui portaient le nom de Zab, et il est probable, selon moi, que des Mandéens ont habité, à une époque fort ancienne, le pays arrosé par ces canaux, et que les passages cités ci-dessus ont été extraits de livres écrits dans cette région.

A quelle époque la secte mandéenne est-elle née? Nous l'ignorons et l'ignorerons peut-être toujours : je serais, pour ma part, assez porté à croire que, comme le manichéisme et comme beaucoup de sectes gnostiques, elle date du IIe siècle de notre ère.

Je ne prétends pas dire, du reste, que la religion de ceux qui ont rédigé le *Ginza* était identique à celle de leurs ancêtres du IIe siècle. Les religions varient toujours avec le temps, et celle des Mandéens paraît avoir beaucoup varié pendant toute la durée

[1] La phrase de Yakout, que j'ai traduite littéralement, n'est pas très claire, et ce géographe oublie de dire que le mot زاب désignait non seulement des canaux, mais encore les districts arrosés par ces canaux. Un canal ne peut pas être au centre d'un autre canal, et Yakout veut dire qu'au centre du district du Zab inférieur se trouvait le canal Sabous. D'après Ibn Khordadbeh, il y avait dans l'Iraq trois cantons des Zab : le canton du Zab supérieur (طسّوج الزاب الاعلى), celui du Zab moyen (طسّوج الزاب الاوسط) et celui du Zab inférieur (طسوج الزاب الاسفل). Voir de Goeje, *Kitab al-masalik wa'lmamalik auctore Abu'l-Kasim Obaidallah ibn Abdallah ibn Khordadhbeh*, p. 8 du texte arabe.

[2] بليدة بين واسط وبغداد في نصف الطريق على ضفة دجلة. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. IV, p. 796.)

[3] فوق واسط بيوم. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. IV, p. 840.)

du moyen âge[1]; bien des hérésies et des schismes ont pu naître parmi les anciens Mandéens, et c'est peut-être à la suite d'une hérésie ou d'une réforme que le *Sidra rba* a été compilé, postérieurement à l'invasion arabe.

Les inscriptions du vase de Bismaya ayant été tracées par un individu qui professait le mandaïsme ou une religion qui ressemblait beaucoup à celle des Mandéens, ne peuvent donc pas, selon moi, être antérieures au second siècle de notre ère; mais elles sont certainement antérieures aux plus anciens manuscrits que nous possédons[2], ainsi que j'essayerai de le démontrer plus loin.

L'alphabet de ces inscriptions est à peu près celui des manuscrits; pourtant certains caractères ont une forme qui mérite d'être signalée :

Le *beth* (,) ressemble assez au *beth* de l'alphabet carré des vases de Babylone et au *beth* palmyrénien; il a généralement, dans sa partie inférieure, une pointe qui descend un peu au-dessous de la ligne.

Le *zain* diffère beaucoup de celui des manuscrits, il est ainsi fait et se lie souvent par le haut à la lettre précédente, par exemple dans le mot *fer*.

Le *youd* isolé ressemble à une petite virgule ou à un petit trait (,). Jointe au caractère précédent, cette lettre a les formes suivantes : , , , ; en général elle ressemble beaucoup au et peut parfois être confondue avec lui, mais le se lie au caractère suivant, tandis que le ne s'y lie jamais.

Le *semkath*, qui ressemble en général beaucoup plus au qu'au des manuscrits, a les formes suivantes : , , , .

Enfin, le *qouf* a parfois à peu près la forme du , mais il est fermé par le bas, tandis que cette dernière lettre est ouverte.

On sait que les scribes du xve et du xvie siècle ont continuellement confondu le caractère qui indique le pronom suffixe de la troisième personne du singulier, avec l'*aleph* et que dans beaucoup de manuscrits le est presque toujours remplacé par un [3]. Dans nos inscriptions, le suffixe de la troisième personne diffère

[1] Pour n'en citer qu'un exemple, le *Sidra rba* prohibe les sortilèges et condamne formellement les magiciens; les Mandéens modernes semblent s'occuper beaucoup de magie et ont même un ouvrage de magie intitulé le *Livre des signes du zodiaque*.

[2] Les plus anciens manuscrits mandaïtes connus en Europe sont du xve siècle.

[3] D'après M. Nöldeke, est souvent très difficile à distinguer de , même dans les meilleurs manuscrits; dans les plus mauvais, la confusion est complète. (*Mandäische Grammatik*, p. 68.)

complètement de l'*aleph* par la forme; nous le trouvons dans les mots suivants : [Mandaic] *elle sera à lui;* [Mandaic] *ses fils;* [Mandaic] *elles le regarderont;* [Mandaic] *sa femme;* [Mandaic] *ses filles.* Je parlerai plus loin du nom propre [Mandaic] qui s'écrit également avec le caractère [Mandaic].

La langue des inscriptions du vase de Bismaya est absolument celle du *Ginza* et du *Qoulasta;* il convient pourtant de signaler les formes archaïques ou dialectales suivantes : [Mandaic] pour [Mandaic] *demeure,* [Mandaic] pour [Mandaic] *les démons,* [Mandaic] pour [Mandaic] *les ténèbres,* [Mandaic] pour [Mandaic] *femme.*

Le pronom relatif est, comme dans les manuscrits, représenté par un caractère spécial qui est ainsi fait : [Mandaic], [Mandaic], [Mandaic], [Mandaic]: M. Nöldeke a admis que ce signe était une ligature se lisant [Mandaic]. Le [Mandaic] ayant dans dans nos inscriptions la forme suivante [Mandaic], je serais porté à croire que [Mandaic] est composé des lettres [Mandaic] liées ensemble. Le pronom relatif aurait donc été originairement *zi* en mandaïte; il est certain, du reste, qu'il s'est ensuite prononcé *di*, ainsi que le prouvent les formes [Mandaic] *le mien*, [Mandaic] *le tien.* Aujourd'hui le signe [Mandaic] se prononce *ed*, et il en était déjà ainsi à l'époque où nos inscriptions ont été tracées, car toutes les fois que cette particule est précédée de la conjonction [Mandaic], elle devient [Mandaic][1], et nous trouvons dans le texte tracé à l'intérieur du vase [Mandaic] *et de sa femme,* [Mandaic][2] *et de leurs fils,* [Mandaic] *et de leurs filles.*

Ce qui frappe le plus dans les inscriptions du vase de Bismaya, c'est l'omission de quelques voyelles dans un certain nombre de mots; ces mots sont :

[Mandaic] pour [Mandaic] *les mauvais génies;*

[Mandaic] deux fois répété pour [Mandaic] *elle sera à lui;*

[Mandaic] pour [Mandaic] *les entraves;*

[Mandaic] pour [Mandaic] *le fer;*

[Mandaic] pour [Mandaic] *les enchanteurs;*

[Mandaic] pour [Mandaic] *femelles;*

[Mandaic] pour [Mandaic] *enchanteresses;*

[Mandaic] deux fois répété pour [Mandaic] *fantômes;*

[1] Il en est de même dans beaucoup de passages du *Qoulasta* et du *Sidra rba.*
[2] La fin du mot a disparu.



[illegible] pour [illegible] *enchaînées* (?);

[illegible] deux fois répété pour [illegible] *homme;*

[illegible] pour [illegible] *corps;*

[illegible] deux fois répété pour [illegible] *construction;*

[illegible] (le mot est presque effacé et douteux) pour [illegible] *leurs faces.*

Faut-il attribuer ces omissions à la négligence du scribe? C'est probable pour [illegible] qui est écrit une autre fois [illegible], avec toutes les voyelles. Mais, dans tous les autres mots, surtout dans ceux qui sont répétés deux fois, un pareil oubli serait bien singulier. Je crois plutôt que les inscriptions de Bismaya ont été tracées à une époque fort ancienne où l'on n'écrivait encore que les voyelles des désinences et celles qui paraissaient utiles à la lecture [1].

La forme archaïque de quelques lettres, l'emploi du caractère qui indique le suffixe de la troisième personne du singulier et surtout l'omission de certaines voyelles prouvent, selon moi, que notre texte est de beaucoup antérieur aux manuscrits du xve siècle, et je crois même pouvoir établir qu'il n'est certainement pas postérieur au xiie siècle; mais, pour le prouver, je suis obligé de faire une digression sur la géographie des environs de Bismaya.

Le fleuve qui porte le nom de Diala se jette aujourd'hui dans le Tigre à 15 kilomètres environ au sud-est de Bagdad et l'on voit sur les cartes, notamment sur celles de M. Kiepert, un ancien canal appelé le *Nahrawan*, qui part de la Diala à 20 kilomètres environ au-dessus de son embouchure et va rejoindre le Tigre beaucoup plus bas, au delà des ruines de Djardjaraya. Le Nahrawan, aujourd'hui complètement à sec, n'est pas un ancien canal, mais bien l'ancien lit de la Diala. En effet, Ibn Khordadbeh s'exprime en ces termes sur le Nahrawan, dans son ouvrage intitulé *Livre des routes et des royaumes* [2] :

ويخرج النهروان من جبال ارمينية ويمرّ بباب صلوى ويسمّى هناك تامرّا ويستمدّ من القواطيل فاذا صار بباجسرى سمّى النهروان ويصبّ في دجلة اسفل جبّل

[1] Jamais, même à la basse époque, les Mandéens n'ont écrit toutes les voyelles : quelques mots très usités [illegible] *fils de*, [illegible] *fille de*, [illegible] *avec, de* se sont toujours écrits sans voyelle et, dans les mots suivis du suffixe de la troisième personne du singulier, la lettre [illegible] indiquant suffisamment ce suffixe, sa voyelle était souvent omise; dans certains cas elle était représentée par un [illegible].

[2] Édition de Goeje, p. 175 du texte arabe.

Le Nahrawan sort des montagnes de l'Arménie[1], *il passe à la porte de Salwa*[2] *où il est appelé Taamarra, il reçoit les canaux appelés Qatoul; lorsqu'il arrive à Badjisra, il prend le nom de Nahrawan et il se jette dans le Tigre au-dessous de Djabboul*[3]. Il résulte de ce passage que l'on donnait jadis le nom de Taâmarra[4] à la Diala jusqu'à Badjisra (Badjisra était située à dix parasanges à l'est de Bagdad, entre cette ville et Helwan[5]), qu'à partir de Badjisra, le fleuve que l'on appelle aujourd'hui Diala portait le nom de Nâhrawan et qu'il se jetait dans le Tigre au-dessous de Djabboul, c'est-à-dire à peu de distance de Wassit.

Dans un autre passage[6], Ibn Khordadbeh dit que, pour se rendre de Bagdad dans le Khoraçan, on allait d'abord au Nahrawan, puis au couvent de Bazama, puis à Ad-Daskara[7], à Djaloula[8], à Khanikin, et enfin à Kasr-Chirin. Pour aller de Bagdad à Kasr-Chirin, il est indispensable de franchir la Diala, et aujourd'hui on la traverse généralement sur le pont de bateaux de Bakouba. Il est donc évident que le fleuve auquel Ibn Khordadbeh donne le nom de Nahrawan n'est autre que la Diala, nom qui, du reste, ne se trouve pas une seule fois dans cet auteur. A l'époque d'Ibn Khordadbeh, c'est-à-dire au IXe siècle, de nombreux canaux partaient probablement du Nahrawan et se jetaient dans le

[1] Ibn Khordadbeh a commis une erreur, car la Diala ne prend pas sa source dans les montagnes de l'Arménie, mais dans les montagnes du Kurdistan persan.

[2] D'après une note de M. Goeje, باب صلوى on trouve aussi باصلوى, et صولى serait la petite ville de Bakouba, sur la Diala, qui est indiquée sur les cartes de Kiepert.

[3] Yakout nous apprend que Djabboul était une petite ville située entre Namaniyah (voir p. 199) et Wassit. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. II, p. 23.)

[4] D'après Yakout, le Taamarra était le même fleuve que la Diala : وتامرّا وديالى اسم لنهر واحد. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. I, p. 813.)

[5] Voir Yakout, édition Wüstenfeld, t. I, p. 454.

[6] من بغداد الى النهروان اربعة فراسخ ثم الى دير بازما اربعة فراسخ ثم الى الدسكرة ثمانية فراسخ ثم الى جلولا سبعة فراسخ..........................
ثم الى خانقين سبعة فراسخ ثم الى قصر شيرين ستّة فراسخ

Ibn Khordadbeh, édition de Goeje, p. 18 et 19 du texte arabe.

[7] D'après Yakout, Ad-Daskarah était un village situé sur la route du Khoraçan, tout près de Chahrabân; ce dernier village est marqué dans les cartes de Kiepert. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. II, p. 575.)

[8] جَلُولآء بالمدّ طسّوج من طساسيج السواد فى طريق خراسان بينها وبين خانقين سبعة فراسخ

Djaloula (avec un medda) est un des cantons du Sawad sur la route du Khoraçan; entre lui et Khanikin, il y a sept parasanges. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. II, p. 107.)

Tigre; la région arrosée par le Nahrawan était habitée et cultivée; elle était divisée en trois cantons : le canton du haut Nahrawan, le canton du moyen Nahrawan et le canton du bas Nahrawan, qui payaient des impôts assez élevés[1].

Au contraire, à l'époque à laquelle Yakout écrivit sa géographie, c'est-à-dire au xiiie siècle, la Diala[2] portait le même nom et avait la même embouchure qu'aujourd'hui; le mot Nahrawan ne désignait plus que le lit desséché du fleuve jusqu'à son ancienne embouchure, et toute la région arrosée par le bas Nahrawan était inculte. Voici en effet comment ce géographe commence l'article qu'il consacre au Nahrawan :

نهروان واكثر ما يجرى على الالسنة بكسر النون وهى ثلاث نهروانات الاعلى والاوسط والاسفل وهى كورة واسعة بين بغداد وواسط من الجانب الشرقى حدها الاعلى متّصل ببغداد وفيها عدّة بلاد متوسّطة منها اسكاف وجرجرايا والصافية ودير قُنَّى وغير ذلك وكان بها وقعة لامير المومنين على بن ابى طالب رضه مع الخوارج مشهورة وقد خرج منها جماعة من اهل العلم والادب فمن كان من مدنها نسب الى مدينة ومن كان من قراها الصغار نسب الى الكورة وهو نهر مبتداه قرب تامرا او حلوان فانّى لا احقّقه ولم ار احدا ذكره وهو الان خراب ومدنه وقراه تلال يراها الناس وبها حيطان قايمة وكان سبب خرابه اختلاف السلاطين وقتال بعضهم بعضا فى ايام السلجوقية

Nahrawan, ce mot se prononce le plus souvent avec un kesra sur le noun (Nihrawan). Il y a trois Nihrawan : le Nihrawan supérieur, le Nihrawan moyen et le Nihrawan inférieur. C'est un vaste canton entre Bagdad et Wassit, du côté de l'est, dont la limite supérieure se trouve près de Bagdad et qui renfermait nombre de localités d'importance

[1] Voir Ibn Khordadbeh, édition de Goeje, p. 13, 14.

[2] Je serais très porté à croire qu'on donnait primitivement le nom de Diala à un canal qui allait du Nahrawan au Tigre, canal qui s'agrandit ensuite, finit par recevoir toute l'eau du fleuve et par devenir l'embouchure actuelle. Un passage d'Ibn el Djarrah, cité par Yakout, passage où il est question de l'expédition de Badjkam contre Bagdad et qui ne me paraît malheureusement pas très clair, semble prouver que ce canal existait en l'an 326 de l'hégire, bien que le fleuve eût encore son ancienne embouchure. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. IV, p. 849.)

moyenne, et, parmi elles, Iskaf[1], *Djardjaraya*[2], *Safiyah*[3], *Deir-Kounna et d'autres encore. Dans ce canton eut lieu une bataille fameuse entre l'émir des croyants, 'Ali fils d'Abou Taleb (que Dieu soit satisfait de lui!) et les révoltés. Beaucoup de savants et de littérateurs en furent originaires; ceux qui étaient originaires des villes du Nihrawan portaient un surnom* (نسب) *formé du nom de la ville; ceux au contraire qui étaient originaires des petits villages portaient un surnom formé du nom du canton*[4]. *Le Nihrawan est aussi un canal*[5] *qui commence près du Taamarra*[6] *ou de Helwan, mais je n'ai pas vérifié le fait et ne connais personne qui en ait fait mention. Il est aujourd'hui ruiné, ses villes et ses villages sont des tumulus que l'on aperçoit et dans lesquels des murs se tiennent encore debout. Sa ruine a été causée par les changements de sultans et les combats qu'ils se livrèrent les uns aux autres à l'époque des Seldjoucides.* (Yakout, édition Wüstenfeld, t. IV, p. 846, 847.)

Yakout ayant écrit son ouvrage vers 1218, c'est-à-dire un peu plus de cent cinquante ans après la mort de Togrul Beg et une trentaine d'années après la fin de la dynastie des Seldjoucides de Perse, il n'y a aucune raison de douter de l'exactitude de son récit, et nous devons admettre que c'est dans la seconde moitié du XIe siècle ou, au plus tard, au XIIe siècle que le Nahrawan, c'est-à-dire l'ancien lit de la Diala, cessa de recevoir de l'eau et

[1] Yakout nous apprend, dans un autre passage, que deux districts portant le nom d'Iskaf se trouvaient sur le Nahrawan, et il ajoute : وهاتان الناحيتان الآن خراب بخراب النهروان منذ ايام الملوك السلجوقية *et ces deux districts sont aujourd'hui ruinés par suite de la ruine du Nahrawan, depuis le temps des rois Seldjoucides.* (Édition Wüstenfeld, t. I, p. 252.)

[2] جَرْجَرَايَا بفتح الجيم وسكون الراء الاولى بلد من اعمال النهروان الاسفل بين واسط وبغداد من الجانب الشرق كانت مدينة وخربت مع ما خرب من النهروانات

Djardjaraya (avec un fatha sur le djim et le premier ra sans voyelle), localité dans les territoires du Nahrawan inférieur entre Wassit et Bagdad, du côté de l'est; c'était une ville, mais elle a été ruinée lorsque les cantons appelés Nahrawan furent ruinés. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. II, p. 54.)

[3] D'après Yakout, Safiyah était située près de Deïr Kounna, dans les environs de Namaniyah. Elle avait été ruinée en même temps que les autres villes du Nahrawan. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. III, p. 362.)

[4] C'est-à-dire que ceux qui étaient originaires des villages portaient le surnom de نهروانى.

[5] Yakout emploie le mot نهر pour désigner les canaux aussi bien que les fleuves. Dans le passage cité ci-dessus, il considère évidemment le Nahrawan, non pas comme l'ancien lit de la Diala, mais comme un canal.

[6] D'après Yakout, Taamarra était non seulement le nom d'une rivière, celle qui était aussi appelée Diala; c'était encore le nom d'un canton du Sawad, à l'est de Bagdad. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. I, p. 813.)

que toute la région qu'il arrosait devint inculte et déserte, comme elle l'est encore aujourd'hui.

Or Bismaya est justement située dans cette région; cette localité était probablement arrosée jadis par un canal qui partait du Nahrawan et aboutissait au Tigre. Aujourd'hui l'on n'y trouve que des nomades, et je crois que le pays est complètement inhabitable pendant l'été, par suite du manque d'eau. Les Mandéens ont une grande répugnance à s'éloigner du cours des fleuves et des rivières; ils n'ont jamais été nomades et n'ont pu habiter Bismaya qu'à une époque où ce canal existait encore et où le pays était cultivé par des populations sédentaires. Par suite, les inscriptions du vase de Bismaya ne peuvent pas avoir été écrites plus tard qu'au XIIe siècle.

On y trouve trois noms propres d'hommes [illegible] (écrit une fois par erreur [illegible]), [illegible] et [illegible] et un nom propre de femme [illegible]. Le mot [illegible] me paraît bien dur, et il est probable qu'il se prononçait *Meherqai* avec un second *é* après le [illegible]. (Nous avons vu que certaines voyelles étaient omises dans beaucoup de mots.)

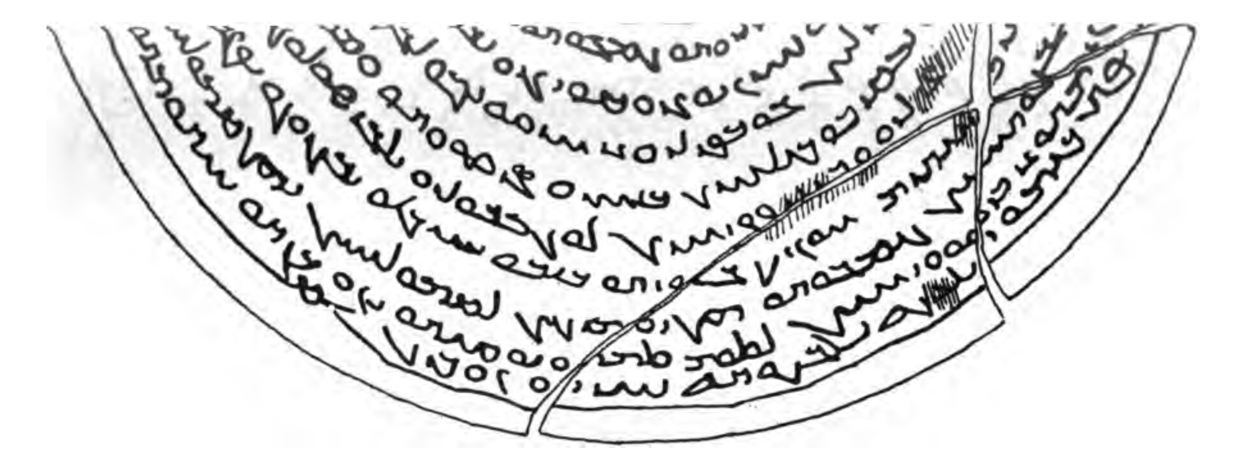
Dans [illegible], la voyelle finale est indiquée par le caractère qui sert à écrire le pronom suffixe de la troisième personne du singulier. Ce pronom suffixe devait avoir en mandaïte un *é* au masculin et un *a* au féminin : il est probable que la dernière syllabe de [illegible] se prononçait avec un *é*, absolument comme si ce mot avait été terminé par le pronom suffixe de la troisième personne du masculin, et c'est sans doute pour ce motif que cet *é* a été représenté par le caractère qui indique le suffixe[1].

Aucun de ces noms propres ne me paraît être sémitique, et je serais porté à les considérer comme d'origine persane. M. Darmesteter, professeur de pehlvi au Collège de France, à qui j'ai demandé des renseignements, pense que Méherqaï pourrait être un adjectif dérivé de *Meher,* forme pehlvie du nom *Mithra :* Méherqaï signifierait donc *le mithriaque.* D'après lui, *Doukhtanbeh* pourrait être formé de *doukhtân*, pluriel de *doukht* (fille), et de *beh* (bon, excellent), et signifierait dans ce cas *la meilleure des filles.* Bien que M. Darmesteter ne se souvienne pas d'avoir rencontré les noms *Méherqaï* et *Doukhtanbeh* dans les textes pehlvis, ces étymologies, surtout celle du second, me paraissent très probables. Du reste, comme les anciens noms propres pehlvis ont pu

[1] M. Nöldeke cite dans sa grammaire (p. 69) un autre nom persan qui s'écrit également avec la lettre qui indique le suffixe de la troisième personne; ce nom est [illegible] ou [illegible].

INSCRIPTION TRACÉE EN SPIRALE A L'INTÉRIEUR DU VASE DE BISMAYA





INSCRIPTION EN DEUX LIGNES INCOMPLÈTES A L'EXTÉRIEUR DU VASE DE BISMAYA



Paris. — Société anonyme de l'Imprimerie des Arts et Manufactures et Dubuisson, 12, rue Paul-Lelong. — 2737-92.

être employés pendant très longtemps par les Mandéens, je ne crois pas que la présence des noms *Meherqaï et Doukhtanbeh* dans notre texte suffirait à prouver (alors même que leur étymologie serait certaine) qu'il est de l'époque sassanide.

En résumé, les inscriptions du vase de Bismaya ne peuvent pas être antérieures au IIe siècle de notre ère; elles ne peuvent pas non plus être postérieures au XIIe siècle, mais il me paraît impossible de déterminer d'une façon plus précise l'époque à laquelle elles ont été tracées. J'ajouterai seulement que l'absence de certaines voyelles dans un grand nombre de mots me porterait à croire que ces inscriptions sont fort anciennes.

INSCRIPTION TRACÉE À L'EXTÉRIEUR DU VASE DE BISMAYA.

(Voir la planche.)

Première ligne .... [illegible]
Deuxième ligne ..... [illegible]
Traduction : *Ils sont liés* .... *des mauvais génies* ......

INSCRIPTION TRACÉE EN SPIRALE À L'INTÉRIEUR DU VASE.

(Voir la planche.)

[illegible] .... [1] [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] [2] [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[3] [illegible]

[1] L'inscription commençait certainement par la formule [illegible].

[2] Les caractères [illegible] sont illisibles.

[3] La troisième lettre de ce mot a en partie disparu; cette lettre paraît être un [illegible] ou un [illegible].

[illegible] [1]
[illegible] [2] [illegible]
[illegible]
[illegible] [3] [illegible]
[illegible]
[illegible]
[5] [illegible] [4] [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] [6] [illegible]
[illegible] [7] [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] [9] [illegible] [8] [illegible]
[illegible]

Traduction : *Au nom de la Grande vie, que la guérison soit accordée à Méherka*[10] *fils de Kouachizag. Ils sont liés, les génies, avec des entraves de fer et elles sont liées, les* Lilit, *avec des chaînes de plomb. Ils sont liés, les démons enchanteurs mâles, et elles sont liées les* Lilit, *enchanteresses femelles qui donnent aux fils de l'homme de mauvais rêves et des hallucinations, qui leur procurent des apparitions, des*

[1] Ce mot est très probablement [illegible], mais la première lettre est douteuse et la seconde a complètement disparu.

[2] Les caractères [illegible] sont très effacés et à peu près illisibles.

[3] Il faut probablement lire [illegible].

[4] Ce mot parait bien être [illegible], mais le premier caractère est mal fait et sa lecture n'est pas absolument certaine.

[5] Il faut probablement restituer [illegible].

[6] Il faut restituer [illegible].

[7] Le texte portait certainement [illegible].

[8] Il faut restituer [illegible].

[9] Il faut restituer [illegible].

[10] Le scribe a écrit par erreur Méherka au lieu de Méherkaï

visions exécrables, leur font voir des fantômes exécrables [1], *qui salissent les fils d'Adam, les souillent et les placent dans des nuages d'obscurité. Ils sont liés, tous les mauvais rêves, tous les êtres mystérieux et mauvais, tous les fantômes exécrables. Elles sont liées toutes les fées mauvaises, tourmentées, sordides, puissantes et enchaînées* (?), *puantes dont la tête . . . . . . Elles ne regarderont pas et n'apercevront pas dans une mauvaise intention Meherkaï fils de Kouachizag, le mari, ni sa femme Doukhtanbeh fille de Koumaï, ni leurs fils. Elle est liée et scellée, cette maison, ainsi que l'habitation, le palais, la construction et le corps de Méherkaï le mari, fils de Kouachizag, de son épouse Doukhtanbeh, fille de Koumaï, la femme, de leurs fils du sexe masculin et de leurs filles du sexe féminin, depuis leur droite jusqu'à leur gauche et depuis leur gauche jusqu'à leur droite, depuis la chevelure de leur tête jusqu'aux ongles de leurs pieds et depuis les ongles de leurs pieds jusqu'à la chevelure de leur tête, à jamais! Que cette maison, cette habitation, ce palais, cette construction de Meherkaï fils de Kouachizag, que Doukhtanbeh fille de Koumaï, que ses fils et ses filles obtiennent la guérison et la victoire; qu'ils soient scellés et gardés!* [2] *La Vie est triomphante.*

COMMENTAIRE PHILOLOGIQUE.

est le pluriel masculin à l'état emphatique du participe passif de *il a lié*. Ce verbe se trouve fréquemment dans les textes mandaïtes, et je me contenterai de citer quelques exemples : *ils délient les liens que leurs mains n'ont pas liés* (GG., p. 31, l. 1 et 2); *lie les ceintures des eaux de la vie que les génies lient à leurs reins* (GD., p. 25. l. 14 et 15); *ils lui attacheront la couronne* (GD., p. 180, l. 18); *elles sont liées et scellées ces âmes qui sont descendues au Jourdain et ont été baptisées au nom de la Grande vie; elles sont baptisées du baptême du grand Behram, leurs âmes sont liées des liens de la justice et des liens de la vérité* (Q.,

[1] Littéralement : qui montrent aux fils de l'homme des mauvais rêves, des hallucinations, des apparitions, des visions exécrables, des fantômes exécrables.

[2] Littéralement : que la guérison, la victoire, l'action d'être scellé, l'action d'être gardé soient à cette maison, cette habitation, ce palais, cette construction de Méherkaï, fils de Kouachizag, à Doukhtanbeh fille de Koumaï, à ses fils et à ses filles.

IMPRIMERIE NATIONALE.

p. 16, l. 9 et suiv.). La première consonne de ce verbe étant en réalité une sifflante par suite de la disparition de la gutturale initiale, le [Mandaic] caractéristique de l'iphtéal était inséré après la sifflante; exemple : [Mandaic] *il a été lié dans les liens du faux dieu* (GD., p. 34, l. 13). [Mandaic] *et lui il sera enchaîné dans la montagne de son seigneur* (GD., p. 58, l. 16). On trouve aussi, mais plus rarement, une autre forme d'iphtéal dans laquelle le [Mandaic] est placé régulièrement avant la sifflante : [Mandaic] *les âmes des planètes sont enchaînées dans leurs enfers* (GD., p. 119, l. 22 et 23).

[Mandaic] ne peut être qu'une faute pour [Mandaic] qui se trouve écrit [Mandaic] à la seconde ligne de l'inscription tracée à l'extérieur du vase. Ce mot très usité désigne les mauvais génies : [Mandaic] *les mauvais génies, les démons et les diables s'éloigneront de lui* (Q., p. 13, l. 25). [Mandaic] *le roi Salomon, fils de David, naîtra et existera; il sera roi de Juda et le grand chef de Jérusalem, les mauvais génies et les démons lui seront soumis* (GD., p. 27, l. 8 à 10).

[Mandaic] pour [Mandaic] est le pluriel irrégulier de [Mandaic] *entrave*, très usité dans les textes mandaïtes : [Mandaic] *il sera délivré de l'entrave et du lien* (Q. p. 14, l. 12). [Mandaic] *tous ceux qui ont fait des œuvres mauvaises et siègent ici dans les fers* (GG, p. 88, l. 10 et 11).

[Mandaic] *elles sont liées*, est un pluriel féminin à l'état simple; à cette forme l'*n* finale tombe très souvent en mandaïte, de sorte que l'état emphatique du singulier masculin, l'état simple du singulier féminin et l'état simple du pluriel féminin sont parfois identiques.

[Mandaic] signifie probablement au propre *mirage*, comme le syriaque [Syriac]; on trouve souvent ce mot avec les sens d'*illusion*, *déception*, *hallucination*, *mensonge*; exemples : [Mandaic] *qui m'a jeté parmi les irrités qui sont tous pleins de colère, de*

mensonge et de déception (GG, p. 67, l. 24; p. 68, l. 1); [Mandaic text] *ne vous détournez pas et ne vous éloignez pas des paroles stables, ne croyez pas et ne vous fiez pas aux rêves et aux hallucinations que les séducteurs vous font voir* (GD, p. 58, l. 24; p. 59, l. 1 et 2); [Mandaic text] *une sagesse mensongère* (GD, p. 74, l. 17); [Mandaic text] *l'échelle du Messie a été faite par la fraude, la magie et la tromperie* (GD, p. 55, l. 2 et 3).

Le mot [Mandaic text] m'est inconnu et ne se trouve ni dans le *Sidra rba*, ni dans le *Qoulasta;* je le traduis, d'après le sens de la phrase, par *apparitions*.

Au sujet de [Mandaic text] pluriel de [Mandaic text], voir la grammaire mandaïte de Nöldeke, p. 169.

[Mandaic text] est le participe d'un verbe que je n'ai trouvé qu'au pael et à l'iphtaal et qui signifie *souiller :* [Mandaic text] *leurs mains sont souillées de sang* (GD, p. 179, l. 21); [Mandaic text][1] [Mandaic text] *que vos mains ne soient pas souillées de sang* (GD, p. 234, l. 10 et 11).

[Mandaic text] est une faute évidente pour [Mandaic text] *Adam;* l'écrivain a oublié la dernière lettre.

[Mandaic text] *secret, mystère* signifie aussi dans les textes mandaïtes : 1° *être caché, personnage mystérieux;* 2° *rite, pratique religieuse;* 3° *drogue, mixture préparée d'après des rites religieux;* exemples : [Mandaic text] *le grand être mystérieux nommé le génie Youpin* (GD, p. 127, l. 19 et 20); [Mandaic text] *une autre pratique religieuse* (GD, p. 226, l. 11; p. 227, l. 1); [Mandaic text] *avec la cervelle ils font un onguent de bénédiction, cette drogue ils la font bouillir*[2] *dans l'eau* (GD, p. 227 l. 11 et 12).

[1] Le *T* de l'iphtéal et de l'iphtaal tombe souvent en mandaïte. L'*N* finale de la deuxième et de la troisième personne du pluriel féminin de l'aoriste tombe également très fréquemment.

[2] Le verbe [Mandaic text] *monter* a parfois en mandaïte, dans des passages écrits

[illegible] est un adjectif féminin pluriel[1] qualifiant [illegible]; je ne l'ai rencontré qu'une seule fois dans la phrase suivante du *Qoulasta* où il paraît signifier comme dans notre inscription *torturées*; *tourmentées* : [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] *tous les esprits mauvais torturés et irrités* (Q, p. 8, l. 29). Ce mot vient de la racine ع و ق qui a donné naissance en mandaïte à deux thèmes différents : un thème à première et seconde radicales défectueuses et un thème à seconde radicale défectueuse dans lequel le ع s'est changé en ء. Du premier thème dérivent, outre l'adjectif dont il a été question ci-dessus : 1° le substantif [illegible] ([illegible]) *tourment, souffrance;* [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] *le mal et la souffrance de ce monde* (GG, p. 136, l. 12); 2° Le substantif [illegible] *tristesse* dont on ne trouve que l'état simple et l'état construit [illegible] (GD, p. 186, l. 12; GD, p. 357, l. 5). 3° Un verbe usité au participe peal : [illegible] *celui qui souffre*. Ce participe s'emploie à l'état simple du féminin singulier avec la particule [illegible] dans un sens impersonnel et doit alors être traduit par *je souffre*, *tu souffres*, etc.; exemple : [illegible] [illegible] *les torturés qui souffrent* (GD, p. 369, l. 4). [illegible] [illegible] *si tu souffres* (GG, p. 84, l. 22; p. 85, l. 3).

probablement à une très basse époque, le sens de *faire bouillir*, comme l'arabe سَلَقَ; on trouve, par exemple, dans un passage du *Ginza* relatif à une secte gnostique ou semi-chrétienne qui n'est pas nommée : [illegible] (les variantes portent [illegible]) [illegible] (GD, p. 226, l. 5 et suiv.) *ils enfouissent une casserole dans la terre, volent de l'eau du fleuve* (littéralement : *du Jourdain*), *la font bouillir sur le feu et la jettent dans la casserole; ils font descendre les hommes et les femmes, après les avoir dépouillés de leurs vêtements, les baptisent dans l'eau et leur font boire de cette eau, ils prononcent sur eux un nom de mort, ils les baptisent au nom du Père, du Fils et de l'Esprit de sainteté et prononcent sur eux le nom du Messie*. Le mot [illegible] ou [illegible] désigne évidemment une sorte de vase ou de récipient; peut-être vient-il du persan *tangir* (casserole); un autre mot qui s'écrit aussi [illegible] signifie *querelle, conflit*. (Nöldeke, *Mandaïsche Grammatik*, p. 133.)

[1] Par sa forme [illegible] est plutôt un substantif qu'un adjectif; peut-être est-ce le pluriel de [illegible] *douleur*, mais, dans ce cas, il faudrait supposer que ce mot désignait parfois une sorte de mauvais génie femelle.

Du thème à seconde radicale défectueuse vient le verbe [mandaïte] *il eut peur, il a été épouvanté,* que l'on rencontre fréquemment : [mandaïte] *n'aie pas peur* (GD, p. 135, l. 23). [mandaïte] *j'ai peur* (GD, p. 157, l. 14). A l'aphel il signifie *épouvanter, torturer;* exemple : [mandaïte] *ils t'ont épouvanté* (GG, p. 55, l. 13).

[mandaïte] (féminin pluriel à l'état emphatique) signifie *sale, malpropre;* je n'ai trouvé ce mot qu'une seule fois dans le *Ginza :* [mandaïte] [mandaïte] *qui sont sales et ont une mauvaise odeur* (GD, p. 279, l. 9).

Après [mandaïte] vient un mot dont la troisième lettre en partie effacée me paraît être un [mandaïte] ou un [mandaïte]. Je le lis [mandaïte], ce qui serait une forme dialectale pour [mandaïte], participe passif pael d'un verbe que l'on trouve plusieurs fois et qui signifie *enchaîner :* [mandaïte] [mandaïte] [mandaïte] [mandaïte] [mandaïte] *il vint et enchaîna les seigneurs de ce monde* (GD, p. 341, l. 21 et 22).

Après [mandaïte] [mandaïte] vient une lacune, puis quelques caractères effacés ou douteux. Je crois que le texte portait [mandaïte] [mandaïte] [mandaïte] [mandaïte], mais je n'oserais pas l'affirmer.

Le verbe [mandaïte] se trouve souvent au pael avec le sens d'*élever*[1] : [mandaïte] [mandaïte] [mandaïte] [mandaïte] [mandaïte] [mandaïte] [mandaïte] [mandaïte] *c'est lui qui exalte et humilie, qui élève et abaisse*[2] (GD,

[1] Dans quelques passages, [mandaïte] paraît avoir le sens de *guérir* (Q, p. 13, l. 8); (GD, p. 219, l. 7; p. 234, l. 14).

[2] [mandaïte] est le participe pael d'un verbe à troisième radicale défectueuse (la troisième consonne était probablement un ع ou un ح) que l'on trouve avec le sens de *descendre* au peal, et celui d'*abaisser, faire descendre,* au pael. Exemples : [mandaïte] *le bon par sa bonté montera et verra le lieu de la lumière, le méchant par sa méchanceté descendra aux portes de l'obscurité* (GD, p. 80, l. 8 et suiv.); [mandaïte] *lorsqu'ils veulent élever leur tête, ils la font descendre aux portes de l'obscurité* (Q, p. 65, l. 10 et 11); [mandaïte] *tu as dit à*

p. 231, l. 7 et 8); [Mandaic] *ils élèveront ton trône* (GD, p. 195, l. 7). A l'iphtaal il signifie *s'élever* [Mandaic] *il s'éleva au-dessus d'eux* (GG, p. 53, l. 19 et 20).

J'ignore le sens exact de [Mandaic] et je serais porté à croire qu'il signifie au propre *éclat*, *lumière*, comme l'arabe جلاء. L'expression [Mandaic] *il a élevé les* [Mandaic] *de sa face* se trouve souvent dans les textes et paraît vouloir dire *jeter les yeux*, *regarder*, *considérer*, ainsi que le prouvent les exemples suivants : [Mandaic] *toute fée malfaisante qui regardera ces âmes* (Q, p. 8, l. 23 et 24); [Mandaic] *il leva les yeux*, *regarda et dit* (GD, p. 142, l. 1).

[Mandaic] est la troisième personne du pluriel féminin de l'aoriste du verbe [Mandaic] avec le pronom suffixe de la troisième personne du singulier. Ce verbe très usité dans les textes mandaïtes s'emploie au péal, à l'iphtéal et au pael avec le sens de *regarder*, *voir*, *apercevoir*, *considérer*, exemples : [Mandaic] *lorsque la Vie regarda*, *elle aperçut le monde* (Q, p. 52, l. 24). [Mandaic] *mes yeux qui voient la lumière* (Q, p. 67, l. 14 et 15). [Mandaic] *mes yeux considèrent le monde*, *je regarde et je vois une âme* (GG, p. 99, l. 4 et 5). [Mandaic] *je levai les yeux et j'aperçus le monde* (GD, p. 263, l. 5). [Mandaic] *j'ouvris mes yeux*, *je levai mes sourcils*, *je regardai et je vis mille et mille hommes libres qui se tenaient dans le soleil* (GD, p. 212, l. 8 et 9). [Mandaic] *c'est toi que mes yeux regardent* (GD, p. 370, l. 3). [Mandaic] *je le vois cet homme que mes yeux considèrent* (GG, p. 23, l. 23).

[Mandaic] est une forme dialectale pour [Mandaic] *demeure*, *habitation*. Ce mot se trouve fréquemment dans les textes mandaïtes,

tes adorateurs : voici que je vous ferai monter au jardin de l'Eden, à l'endroit que vos yeux regardent; et tu les as fait descendre jusqu'au Cheol inférieur (GD, p. 230, l. 15 et 16).

notamment dans l'expression [mandaïte] *la demeure brillante*[1] qui désigne le séjour de la Grande vie et des bienheureux. L'état construit est [mandaïte]; exemples : [mandaïte] *la demeure de ceux qui sont obscurs* (GD, p. 133, l. 7). [mandaïte] *va en paix, fille libre, que dans la demeure des méchants on a traitée d'esclave* (Q, p. 38, l. 26 et 27).

Les mots [mandaïte] et [mandaïte] ne se trouvent ni dans le *Sidra rba*, ni dans le *Qoulasta*, mais leur sens n'est pas douteux; le premier désigne évidemment *l'action d'être gardé* et le second signifie *scellage*, *action d'être scellé*.

GLOSSAIRE.

Classer les mots d'après leur racine dans un dictionnaire mandaïte ou dans un dictionnaire assyrien serait la meilleure manière d'en rendre la recherche à peu près impossible au lecteur. J'ai donc classé les mots dans ce glossaire, d'après les consonnes qu'ils ont réellement, sans tenir compte des voyelles ni des consonnes disparues. L'abréviation v. B. indique les inscriptions du vase de Bismaya; P. indique la page.

[mandaïte]

[mandaïte], 1° ou, ou bien; 2° si (s'emploie souvent avec le participe) P. 197, 212 (او, لو).

[1] [mandaïte] signifie au propre *stable, solide;* mais on le trouve souvent avec le sens de *brillant :* [mandaïte] *il est assis dans son char et revêtu d'un brillant rayon de lumière* (GD, p. 312, l. 19 et 20). Le substantif [mandaïte] qui vient du même thème signifie *éclat, lumière :* [mandaïte] *le soleil et la lune cesseront, leur éclat leur sera enlevé, leur lumière et leur éclat leur seront enlevés* (GG, p. 56, l. 3 et 4). [mandaïte] *lorsque la lumière du soleil sera cachée, ta lumière à toi se lèvera* (GD, p. 311, l. 17 et 18).

ࡁ

ࡀࡁࡀ, père. P. 212 (ܐܒܐ).

ࡁࡀࡀ (GG, p. 26, l. 6), il a demandé, il a voulu. *Part.* ࡁࡀࡉࡍ ils veulent. P. 213 (ܒܥܐ).

ࡏࡁࡀࡃ (GD, p. 378, l. 33), il a fait, P. 210, *part. passif*; ࡏࡁࡉࡃࡀ, elle a été faite. P. 211. *Echtaphal*, ࡌࡉࡔࡕࡀࡁࡃࡉࡍ, ils sont soumis. P. 210 (ܥܒܕ).

ࡏࡅࡁࡀࡃࡉࡀ, *plur.*, œuvres, actions. P. 210 (ܥܒ̈ܕܐ).

ࡁࡉࡔࡋࡀࡌࡀࡕ, nom d'un génie. P. 209.

ࡁࡀࡈࡋࡉࡀ, *part. plur.*, ils cessent. P. 215 (ܒܛܠ).

ࡁࡊࡀ (GD, p. 86, l. 24; GG, p. 3, l. 6), il a pleuré. *Aoriste*, ࡕࡉࡁࡊࡅࡍ, vous pleurerez. P. 197, 198. *Part.* ࡁࡀࡊࡉࡀ, il pleure. P. 197, 198 (ܒܟܐ).

ࡁࡊࡉࡀ, *plur.*, cris, gémissements. P. 197, 198 (ܐܒܟܐ).

ࡁࡍࡉࡀ (GD, p. 43, l. 11; p. 60, l. 19), les fils, v. B. ࡁࡍࡀࡄ, ses fils, v. B. P. 201. ࡁࡍࡀࡉࡄࡅࡍ, leurs fils, v. B. P. 201 (ܒ̈ܢܝܐ).

ࡁࡉࡍࡉࡀ (Q, p. 15, l. 29; GD, p. 137, l. 10), entre, parmi. P. 210 (ܒܝܢܬ).

ࡁࡉࡍࡉࡀࡍࡀ, v. B. ࡁࡉࡍࡉࡀࡍࡀ (GD, p. 244, l. 23), construction. P. 202 (ܒܢܝܢܐ).

ࡁࡍࡀࡕࡀ (GD, p. 43, l. 11; GG, p. 11, l. 15), les filles. ࡁࡍࡀࡕࡄ, ses filles, v. B. ࡁࡍࡀࡕࡄࡅࡍ, leurs filles, v. B. P. 201 (ܒ̈ܢܬܐ).

ࡁࡉࡍࡀࡕࡊࡅࡍ, parmi vous. P. 194, 195 (ܒܝܢܬ).

ࡁࡓࡀ, fils. P. 212. *état const.* ࡁࡓ v. B. P. 202, 210 (ܒܪܐ).

ࡀࡁࡓࡀ, plomb; v. B. (ܐܒܪܐ).

ࡁࡓࡀࡊࡕࡀ ou ࡁࡓࡀࡊࡕࡀ (GG, p. 27, l. 3; Q, p. 24, l. 3; GG, p. 44, l. 12), bénédiction. P. 211 (ܒܘܪܟܬܐ).

ࡁࡉࡔࡀ mauvais, méchant, *plur. masc.* ࡁࡉࡔࡉࡀ, v. B. *plur. fém.*

ࡁࡉࡔࡀࡉࡕࡀ, v. B., ࡋࡁࡉࡔࡀ, méchamment, pour le mal, dans une mauvaise intention, v. B. P. 212, 213, 215 (ܒܝܫܐ).

ࡁࡉࡔࡅࡕࡀ (GD, p. 254, l. 3), mal, méchanceté. P. 212, 213 (ܒܝܫܘܬܐ).

ࡁࡉࡕࡀ, maison, v. B. *état const.*, ࡁࡉࡕ P. 194, 195, *plur.* ࡁࡀࡕࡉࡀ (GD, p. 6, l. 5; p. 256, l. 6) (ܒܝܬܐ).

ࡂ

ࡂࡅࡀ, *état const.* ࡂࡅ (GD, p. 129, l. 16; GG, p. 118, l. 6 et 7; Q, p. 8, l. 6), intérieur; ࡁࡂࡅࡀ, dans elle. P. 197 (ܓܘܐ).

ࡂࡉࡁࡍࡀ. Ce mot désignait une matière que les gens en deuil mangeaient, soit seule, soit mélangée avec du pain. P. 197, 198 (ܓܒܢܐ).

ࡂࡉࡁࡉࡍࡀࡉ, mes sourcils. P. 214 (ܓܒܝܢܐ).

ࡂࡀࡁࡓࡀ, v. B. ࡂࡀࡁࡀࡓࡀ; 1° homme, individu du sexe masculin, mari. P. 202, 214 (GD, p. 12, l. 21; p. 116, l. 21). 2° être, individu *en général*; *les génies sont parfois ainsi appelés* (GD, p. 379, l. 3; Q, p. 59, l. 26) (ܓܒܪܐ).

ࡂࡅࡁࡓࡉࡀ, *plur.* 1° les hommes, les individus du sexe masculin (GG, p. 27, l. 22). P. 212; 2° les êtres humains *en général* (GD, p. 385, l. 21); 3° les êtres, *les génies sont parfois ainsi appelés* (GG, p. 16, l. 3).

ࡂࡀࡋࡉࡀ, éclat, lumière; *sens très douteux* (ܓܠܐ), v. B. ࡓࡌࡀ ࡂࡀࡋࡉࡀ ࡁࡏࡉࡍࡀࡉࡀ, il a jeté les yeux, il a regardé. P. 213, 214. Un autre mot dont on ne trouve que le pluriel ࡂࡀࡋࡉࡀ (ܓܠܠܐ) signifie *flot*, *onde* (Q, p. 31, l. 30; p. 52, l. 11).

ࡂࡃࡀࡐ (GD, p. 182, l. 14), il a volé, *part.* ࡂࡀࡃࡐࡉࡍ, ils volent. P. 212 (ܓܕܦ).

ࡂࡉࡍࡕࡀ (GG, p. 111, l. 11), jardin, *état const.* ࡂࡉࡍࡕ. P. 213 (ܓܢܬܐ).

ࡀࡂࡌࡉࡍࡂࡀࡕࡀ, *part. plur. fém.*, enchaînées (?), v. B. P. 202, 213.

ࡃ

ࡃࡉࡅࡉࡀ v. B. ࡃࡀࡉࡅࡉࡀ (GD, p. 19, l. 14; p. 354, l. 1), les diables. P. 201, 210 (ܕܝܘܐ).

ࡏࡃࡀ (Q, p. 1, l. 30), *ét. const.* ࡏࡃ (Q, p. 36, l. 32), main; ࡏࡃࡀࡊࡅࡍ, vos mains. P. 211. ࡏࡃࡀࡉࡄࡅࡍ, leurs mains. P. 209. 211 (ܐܝܕܐ).

ࡃࡀࡅࡉࡃ, David (GD, p. 50, l. 9; p. 383, l. 12). P. 210.

ࡃࡀࡊࡓࡉࡍ, ils mentionnent. P. 212 (ܕܟܪ).

ࡃࡅࡊࡕࡀࡍࡁࡄ, Doukhtanbeh, *nom propre de femme*, v. B. P. 201, 206.

ࡃࡀࡋࡉ, *pael*, élever *et peut-être* guérir. P. 213, 214, ࡍࡃࡀࡋࡉࡀࡍ, *troisième p. plur. fém.* elles lèveront, v. B. ࡍࡃࡀࡋࡉࡅࡍ, ils l'élèveront. ࡌࡃࡀࡋࡉ, élevant. *Ethpaal*, s'élever; ࡏࡕࡃࡀࡋࡉ, il s'éleva. P. 213, 214 (chald. דְּלָא).

ࡉࡋࡀࡃࡕ, elle accoucha; ࡏࡋࡉࡃ, j'accoucherai, *voir à* ࡌࡉࡋࡀࡃࡕࡀ.

ࡃࡌࡅࡕࡀ, *voir à* ࡃࡌࡀ.

ࡀࡃࡀࡌ (Q, p. 20, l. 3), Adam. P. 211.

ࡃࡉࡌࡅࡕࡀ, similitude, forme, apparence, image, fantôme (Q, p. 10, l. 23; p. 48, l. 15; GG, p. 66, l. 23; GD, p. 52, l. 11; p. 56, l. 10; p. 310, l. 20; p. 214, l. 23); *plur.* ࡃࡉࡌࡅࡀࡕࡀ v. B. ࡃࡉࡌࡅࡀࡕࡀ. P. 201 (ܕܡܘܬܐ).

ࡃࡍࡀ, il s'est levé, *en parlant d'un astre* (GD, p. 28, l. 9), ࡍࡉࡃࡍࡀ, il se lèvera. P. 215 (ܕܢܚ).

ࡏࡃࡍࡀ, Eden. P. 213 (عدن). *Il ne faut pas confondre ce mot avec* ࡏࡃࡀࡍࡀ, temps, moment (GD, p. 148, l. 20; p. 300, l. 5) (ܥܕܢܐ).

ࡀࡃࡉࡒ, *aphel*, il regarda. P. 214 (ܐܕܩ).

ࡃࡀࡓࡀ, génération (GD, p. 26, l. 11 et 14; GG, p. 16, l. 23); *plur.* ࡃࡀࡓࡉࡍ. P. 197 (ܕܪܐ).

ࡃࡉࡓࡀ, v. B., ࡃࡀࡉࡓࡀ, *état const.*, ࡃࡉࡓ, habitation. P. 201. 214, 215 (دار).

ࡃࡓࡀࡐࡔࡀ, (GD, p. 289, l. 8; p. 312, l. 1), rayon de lumière. P. 215 (persan درفش).

ࡄ

ࡄࡀ (GG, p. 24, l. 13; GD, p. 73, l. 11, p. 156, l. 7, p. 331, l. 5 et 6), voici, voici que. P. 213 (ܗܐ).

ࡄࡉࡉࡀ, *la vie*, ࡄࡉࡉࡀ ࡓࡁࡉࡀ, la Grande vie, *le principe suprême des Mandéens*. P. 193, 209. 214. v. B. (ܚܝܐ).

ࡄࡅࡀ, il a été (GD, p. 76, l. 2 et 9); *part.* ࡄࡀࡅࡉࡀ, étant; *aor.* ࡍࡉࡄࡅࡉࡀࡋࡄ. v. B. ࡍࡉࡄࡅࡉࡀࡋࡄ, elle sera à lui. P. 201, 210 (ܗܘܐ).

ࡌࡄࡀࡅࡉࡋࡄࡅࡍ, *part. plur. masc. pael*, ils leur montrent, v. B. (GD, p. 23, l. 2; p. 103, l. 7 à 9) (ܚܰܘܺܝ).

ࡉࡄࡅࡃ (GD, p. 50, l. 10; p. 178, l. 2), Juda. P. 210.

ࡄࡆࡉࡀ, *impératif*, vois. ࡄࡆࡉࡀ, vois le. P. 197. ࡍࡉࡄࡆࡉࡀ, il verra. P. 213. ࡀࡄࡆࡉࡀ, je le verrai. ࡄࡀࡆࡉࡍࡀ, je vois. P. 214 (ܚܙܐ).

ࡄࡆࡅࡀ (Q, p. 28 l. 33), aspect, vue, vision; *plur.* ࡄࡆࡅࡀࡉࡀ, v. B. P. 211 (ܚܙܘܐ).

ࡄࡀࡆࡉࡍ, ࡄࡀࡆࡉࡍ, ce. P. 197. v. B.

ࡄࡉࡈࡉࡐ, *état const.*, cours, *ou peut-être*, violence d'un fleuve. P. 197 (ܚܛܦ enlever).

ࡄࡀࡊࡀ, ce. P. 214.

ࡄࡀࡊࡀ (Q, p. 5, l. 3; GG, p. 18, l. 22), ici. P. 210 (ܗܪܟܐ).

ࡄࡉࡊࡋࡀ (GG, p. 22, l. 16; p. 75, l. 21, p. 132, l. 21), palais. v. B. (ܗܝܟܠܐ).

ࡄࡀࡊࡌࡀࡕࡀ (GD, p. 28, l. 11), sagesse; *état const.* ࡄࡀࡊࡌࡀࡕ. P. 211 (ܚܟܡܬܐ).

ࡄࡀࡋࡌࡀ (GD, p. 218, l. 14), rêve, *plur.* ࡄࡀࡋࡌࡉࡀ, v. B. P. 211 (ܚܠܡܐ).

ࡄࡀࡋࡑࡀࡉࡄࡅࡍ (GG, p. 97, l. 15; GD, p. 47, l. 25), leurs reins. P. 209 (ܚܨܐ, hébreu חֲלָצַיִם).

[illegible] (Q, p. 37, l. 18; GD, p. 320, l. 13), ceinture. P. 209 ([illegible]).

[illegible], 1° vertèbre (GD, p. 118, l. 22; p. 164, l. 17); 2° fée malfaisante. P. 214 (Q, p. 8, l. 12) ([illegible]).

[illegible], mais, au contraire. P. 197 (ܐܠܐ).

[illegible], avoir peur, être épouvanté; [illegible], tu auras peur; [illegible], j'ai peur. *Aphel*, [illegible], ils t'ont épouvanté. P. 213 (ܕܚܠ).

[illegible], *plur.*, hommes libres. P. 214 (GG, p. 76, l. 20; GD, p. 264, l. 3); [illegible] [illegible], fille de condition libre. P. 215 (ܚܐܪܐ).

[illegible] (Q, p. 10, l. 2; p. 14, l. 2), route. P. 198 (ܐܘܪܚܐ).

[illegible], autre. P. 194, 211 (ܐܚܪܢܐ).

[illegible] *plur.* [illegible], mirage, illusion, déception, hallucination, mensonge; v. B. P. 210, 211 ([illegible]).

[illegible], magie. P. 211 (ܚܪܫܐ).

[illegible], v. B., [illegible] (GG, p. 105, l. 14; GD, p. 51, l. 14), sorciers, enchanteurs. P. 201 (ܚܪ̈ܫܐ).

[illegible], v. B., [illegible] (GG, p. 17, l. 10; p. 105, l. 14), magiciennes. P. 201.

[illegible], s'obscurcir, être obscur (GD, p. 84, l. 15; GG, p. 56, l. 24); [illegible], ceux qui sont obscurs. P. 215 (ܚܫܟ).

[illegible], *état simple*, obscurité. P. 213. [illegible], v. B. [illegible], *état emphatique*. P. 201 (ܚܫܘܟܐ).

[illegible] (GG, p. 31, l. 1; GD, p. 145, l. 12), il a scellé, fermé. *Part. passif*, [illegible], il est scellé, v. B.; [illegible], elles sont scellées. P. 209 (ܚܬܡ).

[illegible], action d'être scellé, scellage. P. 215. v. B.

ا

[illegible] (GD, p. 1, l. 6; p. 41, l. 16), femme, épouse; [illegible], sa femme. P. 201. v. B. ([illegible] mariage, زوجة épouse).

[illegible], lumière, éclat. P. 215 ([illegible]).

[illegible], *plur.*, les fleuves, les cours d'eau. P. 196, 197, 198. *On trouve aussi une forme* [illegible] *qui est probablement fautive* (GG, p. 98, l. 21) ([illegible] le Zab).

[illegible] (GD, p. 332, l. 10 et 11), colère. P. 210 ([illegible]).

[illegible] (GD, p. 20, l. 21), irrité, qui est en colère; *plur.*, [illegible]. P. 210.

[illegible], *plur. fém.*, irritées. P. 212.

[illegible], 1° justice. P. 209. 2° aumône (GG, p. 37, l. 15; p. 100, l. 16) ([illegible]).

[illegible] (GD, p. 2, l. 2; p. 30, l. 22), puissant, *plur. fém.* [illegible], v. B. ([illegible]).

[illegible] (GD, p. 336, l. 19), il a vaincu, *part. plur. masc.*, *état simple*, [illegible], v. B. P. 193 ([illegible]).

[illegible] *on trouve aussi* [illegible] (GG, p. 74 en marge, GD, p. 12, l. 20; p. 67, l. 17), mâle, *plur. masc.*, [illegible], v. B. ([illegible]).

[illegible] (GD, p. 274, l. 11), victoire, v. B. ([illegible]).

[illegible] (GD, p. 101, l. 20), il est allé, *impér.* [illegible]. P. 215, et [illegible] (GD, p. 77, l. 1) ([illegible]).

[illegible] (GG, p. 26, l. 12), sang. P. 211; *on trouve aussi la forme* [illegible] (GD, p. 45, l. 19) ([illegible]).

[illegible] (GD, p. 182, l. 18; p. 194, l. 2), chevelure, cheveu, v. B. ([illegible]).

[illegible], fraude, tromperie. P. 211 ([illegible]).

[illegible] (Q, p. 38 l. 30), puant, *plur. fém.* [illegible], v. B. ([illegible]).

ܐ̈ܘܦܝܚܢܘ, *plur.*, qui puent. P. 213.

ܝܙܘܩܝܝܐܘ (GD, p. 120, l. 20 et 22 : p. 223, l. 23), les Yazoukéens, *nom d'une secte*. P. 195.

ܛ

ܛܵܒܵܐ, bon. P. 213 (ܛܒܐ).

ܛܵܒܘܼܬܵܐ, bonté. P. 213 (ܛܒܘܬܐ).

ܡܛܲܢܦܝܼܠܗܘܿܢ, *part. plur. masc. du pael*, ils les souillent, v. B. (GD, p. 6, l. 22, p. 57, l. 1, p. 330, l. 4) (ܛܢܦ).

ܛܸܦܪܵܐ (Q, p. 42, l. 24 ; p. 44, l. 2 ; GG, p. 99, l. 6), ongle ; *plur.* ܛܸܦܪ̈ܵܐ, v. B. (ܛܦܪ̈ܐ).

ܛܘܼܪܵܐ, montagne. P. 198, 210 (ܛܘܪܐ).

ܟ

ܟܲܕܒܘܼܬܵܐ, mensonge, P. 210 (ܕܓܠܘܬܐ).

ܟܠ, tout. P. 194, 197, 198, 210, 212, 214. ܟܠܗܘܿܢ, eux tous, v. B. ܟܠܗܹܝܢ, elles toutes, v. B. (ܟܠ).

ܐܟܼܠܠܹܗ (GD, p. 380, l. 24), il a mangé ; ܒܸܬ ܐܵܟܠܝܬܘܿܢ, vous mangerez. P. 197, 198 ; ܐܵܟܠܝ, ils mangent. P. 197 (ܐܟܠ).

ܟܡܵܐ (Q, p. 30, l. 7 à 9), combien. P. 197 (ܟܡܐ).

ܟܘܼܡܲܝ, Koumaï, *nom propre d'homme*, v. B. P. 206.

ܟܣܵܐ (GD, p. 55, l. 7 ; p. 348, l. 9), cacher, *ethpéel*, être caché, ܡܬܬܟܣܝܐ, il est caché. P. 215 (ܟܣܐ).

ܟܘܼܪܣܝܵܐ (GD, p. 78, l. 6), trône, siège ; ܟܘܼܪܣܝܘܿܟ, ton trône. P. 214 (ܟܘܪܣܝܐ).

ܟܘܼܫܝܙܲܓ, Kouachizag, *nom propre d'homme*, v. B. P. 206.

ܟܘܼܫܬܵܐ, vérité. P. 209 (ܩܘܫܬܐ, chald. קוּשְׁטָא).

ܟܲܬܘܿܠܝܼܩܵܐ, titre des patriarches nestoriens. P. 194, 195 (ܩܬܘܠܝܩܐ).

[Mandaic]

[Mandaic] (GD, p. 1, l. 3; p. 191, l. 15), sur, au-dessus de; [Mandaic], sur eux. P. 194, 212, 214 (ܥܠ).

[Mandaic], *part.*, il est revêtu de, il se revêt de. P. 215 (ܠܒܫ).

[Mandaic] (GG, p. 63, l. 12; GD, p. 114, l. 8), il a pris; [Mandaic], vous prendrez. P. 197, 198.

[Mandaic] (Q, p. 58, l. 5; GG, p. 15, l. 6; p. 46, l. 24), pied, [Mandaic], leurs pieds; v. B. (ܪ̈ܓܠ).

[Mandaic], *participe ethpeel*, il est né. P. 210. (GD, p. 21, l. 14; p. 41, l. 21). *Ce verbe ne se trouve qu'au participe ethpeel; aux autres temps il est remplacé par un verbe dérivé d'un thème* [Mandaic]. *Exemples :* [Mandaic], *elle accoucha* (GD, p. 170, l. 14); [Mandaic], *j'enfanterai* (GD, p. 155, l. 18) (ܝܠܕ).

[Mandaic], 1° Dieu (GD, p. 1, l. 22); 2° fausse divinité, divinité méchante. P. 210 (Q, p. 15, l. 24; GD, p. 336, l. 3 et 8) (ܐܠܗܐ).

[Mandaic] (GG, p. 35, l. 9; GD, p. 42, l. 21), pain. P. 197, 198 (ܠܚܡܐ).

[Mandaic], *plur.*, les Lilit, les mauvais génies femelles, v. B. (GD, p. 51, l. 14; p. 55, l. 22) (ܠܠܝܬܐ).

[Mandaic], monde. P. 212, 213, 214. (GD, p. 31, l. 21 et 22); [Mandaic], à jamais; v. B. (Q, p. 23, l. 1) (ܥܠܡܐ).

[Mandaic], jusque; v. B. (ܥܕܡܐ).

[Mandaic], *mot composé de* [Mandaic] *ou* [Mandaic] *et de* [Mandaic] (*face*), vers. P. 214.

[Mandaic] (GD, p. 8, l. 12; p. 67, l. 23); mille. P. 214 (ܐܠܦ).

[Mandaic], *part. passif*, il est instruit. P. 195 (ܝܠܦ).

[Mandaic], elles seront souillées; [Mandaic], elles sont souillées; [Mandaic], ils les souillent; v. B. P. 211.

[Mandaic], il n'est pas. P. 197 (ܠܝܬ).

ࡌ

ࡌࡉࡀ, eau. P. 198, 209, 211, 212 (ܡܝܐ).

ࡉࡀࡌࡀ. *plur.* ࡉࡀࡌࡀࡉࡀ (GD, p. 54, l. 21 et 22; GG, p. 16, l. 24), mer. P. 197, 198 (ܝܡܐ).

ࡉࡅࡌࡀ (GD, p. 66, l. 4), jour; ࡉࡅࡌ ࡊࡅࡋ, chaque jour. P. 197 (ܝܘܡܐ).

ࡌࡀࡏࡁࡀࡓࡕࡀ, pont *ou peut-être* passage, lieu de passage. P. 197, 198 (du thème ܥܒܪ).

ࡌࡀࡎࡁࡉࡍࡋࡄࡅࡍ, ࡌࡀࡎࡁࡉࡍࡋࡄࡉࡍ, (part. aphel plur. masc.) ils les baptisent. P. 212. *Ce verbe emprunté au syriaque* (ܐܥܡܕ) *ne paraît pas s'être employé en parlant du baptême des Mandéens.*

ࡁࡉࡕ ࡌࡀࡃࡁࡄࡀ, le sanctuaire; *littéralement :* la maison de l'autel. P. 195 (ܡܕܒܚܐ).

ࡌࡄࡉࡓࡊࡀࡉ, Méherkaï, *nom propre d'homme;* v. B. P. 206.

ࡌࡀࡈࡀࡓࡕࡀ (GG, p. 8, l. 8; p. 27, l. 14), enfer, ࡌࡀࡈࡀࡓࡕࡄࡅࡍ, leurs enfers. P. 210 (du thème ܢܛܪ).

ࡌࡀࡔࡓ (GD, p. 354, l. 9), il a aplani; ࡌࡀࡔࡓࡉࡍ, aplanissant. ࡍࡉࡌࡔࡓࡄ, il m'aplanira. P. 198 (ܡܫܪ).

ࡌࡋࡀ (GG, p. 102, l. 20), il a été plein, *part. pass. plur. masc.;* ࡌࡋࡉࡍ, ils sont remplis. P. 210 (ܡܠܐ).

ࡌࡀࡋࡉࡀ, *collectif,* gémissements. P. 197, 198. (GG, p. 22, l. 6; p. 23, l. 2, 4 et 5.) (ܐܠܝܐ).

ࡌࡀࡋࡊࡀ, roi. P. 196, 210 (ܡܠܟܐ).

ࡌࡀࡋࡀࡋࡀ (GD, p. 26, l. 7; p. 84, l. 9; Q, p. 68, l. 15), parole *plur.* ࡌࡀࡋࡀࡋࡉࡀ. P. 211 (ܡܡܠܠܐ).

ࡌࡉࡌࡓࡀ (Q, p. 15, l. 16; GD, p. 57, l. 14), parole; ࡌࡉࡌࡓࡀࡉ, mes paroles. P. 197 (ܡܐܡܪܐ).

ࡌࡀࡍ, qui? ࡌࡀࡍ ࡊࡅࡋ, quiconque. P. 197, 198, 210 (ܡܢ).

[illegible] (GD, p. 38, l. 11; Q, p. 2, l. 13), droite; [illegible], leur droite, v. B. (ܝܡܝܢܐ).

[illegible], les Mnounéens, *nom d'une secte.* P. 195 (GD, p. 225, l. 11). (ܡܢܝܢܝܐ les Manichéens ?).

[illegible], *peut-être* adoration; [illegible] [illegible], votre temple. P. 194 (GD, p. 45, l. 17; p. 46, l. 11).

[illegible] (GD, p. 27, l. 16; p. 51, l. 1), les séducteurs, les corrupteurs, ceux qui portent l'homme à faire le mal. P. 211. *Les sept planètes sont très souvent ainsi appelées* (ܐܛܥܝ, séduire).

[illegible] (GD, p. 54, l. 3; Q, p. 6, l. 16), baptême. P. 209 (ܡܥܡܘܕܝܬܐ).

[illegible], 1° *avec l'aoriste en ou*, limiter, délimiter, mettre une limite, un terme; [illegible], il mettra pour moi une limite. [illegible], il est limité. [illegible], une limite a été posée pour toi. P. 197, 198. 2° *avec l'aoriste en a :* tomber (GD, p. 35, l. 10).

[illegible], *ét. const.*, celui qui met une limite. P. 198.

[illegible] (Q, p. 34, l. 10; p. 21, l. 26; GG, p. 17, l. 9), fin, limite. P. 197, 198 (ܡܨܪ, chal. מְצַר).

[illegible] (GD, p. 202, l. 3; p. 244, l. 16), cervelle. P. 211 (chal. מוֹקְרָא).

[illegible] (GD, p. 2, l. 7; p. 341, l. 12), seigneur. *plur.*, [illegible]. P. 210, 213 (ܡܪܐ).

[illegible], il a dit; P. 214. [illegible], tu leur as dit. P. 213 [illegible], je te dirai. P. 197 (ܐܡܪ).

[illegible] (GD, p. 28, l. 18), char. P. 215 (ܡܪܟܒܬܐ).

[illegible] (Q, p. 43, l. 26; GD, p. 233, l. 11), huile, onguent. P. 211 (ܡܫܚܐ).

[illegible] (GD, p. 27, l. 14; p. 28, l. 15), le Messie. P. 195, 211, 212 (ܡܫܝܚܐ).

IMPRIMERIE NATIONALE.

ࡌࡉࡕ (GD, p. 394, l. 11), il est mort. *Part.* **ࡌࡀࡉࡉࡕ**. P. 194, *Part. passif*, **ࡌࡉࡕࡀ**, mort. P. 198 (ܡܝܬ).

ࡌࡉࡕࡅࡕࡀ, mort. P. 212 (ܡܘܬܐ).

ࡀࡌࡀࡕࡀ (GG, p. 103, l. 7), servante, femme esclave. P. 215 (ܐܡܬܐ).

ࡌࡉࡈࡓࡀࡐࡅࡋࡉࡈࡀ, métropolitain. P. 194 (ܡܝܛܪܦܘܠܝܛܐ).

ࡍ

ࡏࡉࡍࡀ, œil; P. 214. **ࡏࡉࡍࡀࡉࡊࡅࡍ**, vos yeux. P. 213. **ࡏࡉࡍࡀࡉ**, mes yeux. P. 214 (ܥܝܢܐ).

ࡍࡂࡀࡃ (GD, p. 308, l. 17; p. 378, l. 28 et 29; GG, p. 49, l. 18), étendre, pousser des cris, tirer, retirer une chose d'une autre. *Part. plur.* **ࡍࡀࡂࡃࡉࡍ**. P. 197 (ܢܓܕ).

ࡍࡄࡅࡓࡀ, lumière, **ࡍࡄࡅࡓ**, *état simple*. P. 213, 214 (ܢܘܗܪܐ).

ࡍࡄࡉࡕ (GD, p. 54, l. 24, GG, p. 2, l. 18), il est descendu. P. 209. *Aphel*, faire descendre; **ࡌࡀࡄࡕࡉࡋࡅࡍ**, ils les font descendre. P. 212 (ܢܚܬ).

ࡍࡉࡓࡄࡒࡅࡍ (Q, p. 14, l. 18), *troisième pers. plur. masc. de l'aor.*, ils s'éloigneront de. P. 210 (نزع).

ࡍࡈࡀࡓ *ou* **ࡍࡈࡉࡓ** (GD, p. 235, l. 19; voir les variantes), il a gardé; **ࡍࡉࡍࡈࡓࡀࡍ**, il me gardera. P. 198 (ܢܛܪ).

ࡍࡀࡈࡅࡓ, *état const.*, gardien. P. 198.

ࡍࡈࡀࡓࡕࡀ, action d'être gardé; v. B. P. 215.

ࡍࡎࡉࡁ (Q, p. 1, l. 29), il a pris; *part. ethpéel*, **ࡌࡉࡕࡍࡎࡉࡁ**, il est pris. P. 215 (ܢܣܒ).

ࡍࡀࡐࡒ, *part.*, il sort. P. 195, 197, 198. *Aor. aphel avec suff.*; **ࡕࡀࡐࡒࡅࡍࡄ**, vous le ferez sortir. P. 194 (ܢܦܩ).

ࡍࡉࡔࡌࡀ, âme; **ࡍࡉࡔࡌࡀࡕࡄࡅࡍ**, leurs âmes. P. 209 (ܢܦܫܐ).

[mandaïte], [mandaïte], [mandaïte] (GD, p. 12, l. 20; p. 245, l. 5; p. 268, l. 20 et 24; GG, p. 74 en marge; Q, p. 14, l. 18), femelle, *plur.*, [mandaïte], v. B., [mandaïte], v. B. P. 201, 202 (ܢܩܒܬܐ).

[mandaïte], feu. P. 212 (ܢܘܪܐ).

[mandaïte], homme. v. B. (ܐܢܫܐ).

[mandaïte], *plur.*, les femmes. P. 212 (GD, p. 21, l. 23 et 24; p. 23, l. 21) (ܢܫ̈ܐ).

[mandaïte], *état simple*, âme.; *état emph.*, [mandaïte]; *plur. emph.*, [mandaïte]. P. 197, 209, 210, 214 (ܢܦܫܬܐ).

[mandaïte] (GD, p. 12, l. 21; p. 26, l. 11 et 18), femme. P. 201 (ܐܢܬܬܐ).

ܣ

[mandaïte] (GG, p. 100, l. 2), il a adoré; [mandaïte], adorez. P. 194 (ܣܓܕ).

[mandaïte], tes adorateurs. P. 213 (ܣܓܘܕܐ).

[mandaïte], entrave, *plur.* [mandaïte], v. B.; [mandaïte]. P. 201, 210 ([illegible]).

[mandaïte] (GD, p. 104, l. 12; p. 313, l. 10), témoigner, croire à une chose; [mandaïte], vous croirez. P. 211 (ܣܗܕ).

[mandaïte], v. B., [mandaïte], *plur.*, les mauvais génies. P. 201, 210 (ساحر, sorcier).

[mandaïte] (Q, p. 12, l. 28), il a regardé, aperçu, vu, considéré; [mandaïte], elles le regarderont; v. B. P. 201, 214. [mandaïte], ils l'aperçurent. [mandaïte], ils voient (part.) [mandaïte], je le vois. P. 214. *Pael.*, considérer, regarder; [mandaïte], ils considèrent. P. 214. [mandaïte], ils le regardent. P. 213. [mandaïte], je vois. P. 214. *Ethpeel*, regarder; [mandaïte], je regarde. P. 214 (chald. סְכָה).

ܣܟܠܐ (GD, p. 211, l. 25), sot; *plur.*, ܣܟܠܘ. P. 197 (ܣܟܠܐ).

ܣܟܝܠܐ, docteur, homme intelligent; *sens douteux.* P. 195 (ܣܟܘܠܬܐ).

ܣܠܩ, 1° monter; *aor.* ܢܣܠܩ, il montera. P. 211, 213. 2° faire bouillir. ܣܠܩܝܠܗ, ils le font bouillir. P. 211. ܣܠܩܝܠܗܘܢ, ils les font bouillir. P. 212. *Aphel*, faire monter; ܡܣܘܠܩܢܘܟܘܢ, je vous fais monter. P. 213 (ܣܠܩ, سلق).

ܣܝܡ (Q, p. 63, l. 23; GD, p. 275, l. 23), placer; *imp.* ܣܝܡܘܗ, placez-le. P. 194, 195 (ܣܳܡ).

ܣܝܩܠܬܐ (GD, p. 54, l. 23), échelle. P. 211 (ܣܒܠܬܐ).

ܣܡܠܐ (Q, p. 2, l. 14), gauche; ܣܡܠܝܗܘܢ, leur gauche; v. B. (ܣܡܠܐ).

ܣܢܝܐ (GG, p. 45, l. 19; GD, p. 31, l. 24; p. 259, l. 12), haïssable, odieux, mauvais; *plur. masc.* ܣܢܝܘ; v. B. P. 210. *plur. fém.* ܣܢܝܬܐ; v. B. (ܣܢܳܐ, haïr).

ܢܣܠܩ, ܡܣܘܠܩܢܘܟܘܢ, voir à ܣܠܩ.

ܣܗܪܐ (GD, p. 4, l. 3; p. 54, l. 6), lune. P. 215 (ܣܗܪܐ).

ܣܥܘܪܐ, périodeute. P. 194. (ܣܥܘܪܐ).

ܢܣܚܪܐ, *troisième pers. masc. de l'aor.*, il descend. *Pael* ܡܣܚܪܐ, il abaisse; ܡܣܚܪܝܠܗܘܢ, il les font descendre; ܡܣܚܪܬܠܗܘܢ, tu les fais descendre. P. 213.

ܣܝܪ, il a lié. *Impér.* ܣܝܪ. *Aor.* ܢܣܝܪܝܠܗ, ils lui lieront. *Part.* ܣܝܪܝܘ, ils lient. P. 209. *Part. passif* ܣܝܪܐ, il est lié; v. B. ܣܝܪܝܘ, ils sont liés; v. B. ܣܝܪܬܐ, elles sont liées; v. B. P. 209, 210. *Part. iphtéal* ܡܬܣܝܪܬܐ, elles sont liées. P. 210. *Autre forme de l'iphtéal* ܣܬܝܪ, il a été lié. ܢܣܬܝܪ, il sera lié. P. 210 (ܐܣܪ).

ܣܝܪܘ (GD, p. 290, l. 11), les liens. P. 209 (ܐܣܳܪܐ).

[illegible], [illegible] (GD, p. 13, l. 15; p. 215, l. 13, p. 349, l. 20), lien. P. 210 ([illegible]).

[illegible] (Q, p. 4, l. 1), guérison; v. B. ([illegible]).

[illegible] voir à [illegible].

[illegible]

[illegible], aussi. P. 194 ([illegible]).

[illegible], v. B., [illegible], corps. P. 197, 198, 202 ([illegible]).

[illegible], *première pers. sing. du prétérit*, j'ouvris. P. 214 (GG, p. 11, l. 20; p. 10, l. 13; GD, p. 173, l. 11, p. 174, l. 23); ([illegible]).

[illegible], il est revenu en arrière, il s'est détourné de (au propre et au figuré), il a changé une chose en une autre (Q, p. 52, l. 11; p. 64, l. 14; GD. p, 174, l. 19; p. 176, l. 19); [illegible], vous vous détournerez. P. 211 ([illegible]).

[illegible], philosophe. P. 194. ([illegible]).

[illegible], Youpin, *nom d'un génie*. P. 211.

[illegible] (GD, p. 55, l. 17 et 18; p. 287, l. 5; p. 336, l. 2), couper; [illegible], on lui coupera. P. 197 ([illegible]).

[illegible], évêque. P. 194. ([illegible]).

[illegible], *aor. iphtaal*, il sera délivré. P. 210 ([illegible]).

[illegible] (GG, p. 13, l. 13); [illegible], v. B. P. 200, 201; fer ([illegible]).

[illegible], face, figure (GD, p. 53, l. 23; p. 68, l. 1); [illegible], leur face; v. B. P. 202, 214 ([illegible]).

[illegible], *état const.*, fille. v. B. P. 202 ([illegible]).

[illegible]

[illegible], *plur. fém. du part. passif*, baptisées, elles ont été baptisées. P. 209. [illegible], *troisième pers. fém. plur. du prétérit iphtéal;* elles ont été baptisées. P. 209 (ܨܒܥ).

[illegible], *plur. masc.*, sales, malpropres. P. 213. *Plur. fém.* [illegible], v. B. (ܛܢܦܐ).

[illegible], *impér.*, priez. P. 194 (ܨܰܠܺܝ).

[illegible]

[illegible], *part. plur. masc.*, ceux qui souffrent. [illegible], tu souffres; [illegible], ils souffrent. P. 212 (ܥܩܳܐ).

[illegible] *état simple;* [illegible] *état const.*, tristesse. P. 212.

[illegible], *part. plur.*, ils enterrent. P. 212 (ܩܒܪ).

[illegible] (GD, p. 40, l. 11), devant, avant; [illegible], devant lui. P. 210 (ܩܕܳܡ).

[illegible] (GD, p. 362, l. 3). Ce mot s'emploie toujours dans un mauvais sens en mandaïte et signifie *fausse sainteté*, *sainteté mensongère;* [illegible] [illegible], l'Esprit saint. P. 212 (ܩܘܕܫܐ).

[illegible] église? P. 194 (ܐܥܕܬܐ).

[illegible] (GD, p. 34, l. 12), se tenir, être debout; [illegible], ils se tiennent. P. 214. *Aphel*, [illegible], ils le feront tenir. P. 198. [illegible], ils les font tenir; v. B. (ܩܘܡ).

[illegible] (Q, p. 1, l. 13), il a appelé; [illegible], ils t'ont appelé. P. 215 (ܩܪܐ).

[illegible], il les enchaîna. P. 213; *part. plur. fém.* [illegible]. P. 213.

[illegible], prêtre chrétien. P. 194 (ܩܫܝܫܐ).

[illegible], tourment, souffrance. P. 212 (ܥܩܬܐ).

ࡒࡀࡃࡉࡓࡀࡕࡀ, *fém. plur.*, torturées, tourmentées (?) P. 212. v. B. *Ce mot est peut-être le pluriel de* ࡒࡀࡃࡓࡀࡕࡀ *qui désignerait une catégorie de fées malfaisantes.* P. 212.

ࡒࡀࡃࡓࡀࡕ voir à ࡒࡀࡃࡓࡀ.

ࡓ

ࡓࡁࡀ, grand, *plur.* ࡓࡅࡓࡁࡉࡀ. P. 197, 209, 210, 211 (ܪܒܐ).

ࡉࡀࡓࡃࡍࡀ, Jourdain, fleuve. P. 196, 209, 212 (ܝܘܪܕܢܢ).

ࡓࡅࡄࡀ, *ce mot est toujours féminin en mandaïte*, esprit, fée malfaisante; *plur.* ࡓࡅࡄࡉࡀ, v. B. P. 212 (ܪܘܚܐ).

ࡓࡀࡆࡀ, 1° secret, mystère; 2° pratique religieuse, rite; 3° être caché, être mystérieux; 4° mixture, drogue préparée d'après des rites magiques. P. 194, 211. *plur.* ࡓࡀࡆࡉࡀ, v. B. (ܐܪܙܐ).

ࡓࡅࡆࡁࡉࡄ, ࡓࡅࡆࡁࡄ, Rouzbeh, *nom propre d'homme.* P. 206.

ࡓࡌࡀ (Q, p. 43, l. 15; GD, p. 82, l. 13; p. 118, l. 24), il a jeté; ࡓࡌࡀࡍࡉ, il m'a jeté. P. 210; ࡓࡀࡌࡉࡋࡅࡍ, ils les jettent. P. 212; *part. passif* ࡓࡌࡉࡋࡀࡊ, *il a été jeté pour toi.* P. 197 (ܪܡܐ).

ࡀࡓࡉࡌ, *aphel*, il a élevé, il a porté en haut. P. 214; ࡀࡓࡉࡌࡉࡕ, j'élevai. P. 214; ࡌࡀࡓࡉࡌ, élevant. P. 213 (ܐܪܝܡ).

ࡀࡓࡐࡉࡋࡉࡀ (GD, p. 273, l. 4; p. 311, l. 5), les nuages. v. B. (ܥܪܦܠܐ).

ࡀࡓࡒࡀ (GD, p. 3, l. 24; p. 28, l. 14), terre. P. 212 (chald. אַרְקָא).

ࡓࡉࡔࡀ, tête; ࡓࡉࡔࡄࡅࡍ, leur tête, v. B. P. 213. ࡓࡉࡔࡄࡉࡍ, leur tête, *fém.* v. B. (ܪܫܐ).

ࡀࡅࡓࡔࡋࡀࡌ (GD, p. 29, l. 20; p. 23, l. 18; p. 27, l. 7), Jérusalem. P. 210 (ܐܘܪܫܠܡ).

ࡔ

ࡔࡀࡅࡉ, *pael*, il a préparé, il a fait, il a formé, il a posé, il a placé *au propre et au figuré*, il a rendu de telle ou telle ma

nière (GD, p. 55, l. 6; p. 80, l. 1; p. 29, l. 23; p. 378, l. 31; p. 391, l. 8; Q, p. 24, l. 30); [illegible], ils font. P. 211 (chald. [illegible]).

[illegible] (GD, p. 379, l. 1, 6 et 7), les planètes. P. 210.

[illegible], *plur.* les diables. P. 210 ([illegible]).

[illegible], le veilleur, ***le dernier des grades de la hiérarchie ecclésiastique nestorienne.*** P. 195 ([illegible]).

[illegible], *subst. féminin* (GG, p. 17, l. 24; p. 105, l. 14 et 15), le Cheol. P. 213 ([illegible]).

[illegible], *plur.*, deshabillés. P. 212 ([illegible]).

[illegible] (GD, p. 2, l. 2, p. 30, l. 23), chef. P. 210 ([illegible]).

[illegible] (GD, p. 141, l. 22); paix; [illegible], en paix. P. 215 ([illegible]).

[illegible] (GD, p. 50, l. 9; p. 383, l. 12), Salomon. P. 210.

[illegible] (GG, p. 15, l. 9) et [illegible] (GG, p. 10, l. 11), il a entendu; [illegible], tu m'écouteras. P. 197 ([illegible]).

[illegible], nom, v. B. P. 209, 212 ([illegible]).

[illegible], [illegible], le soleil. P. 214, 215. ***Les Mandéens comptaient le soleil parmi les sept planètes*** ([illegible]).

[illegible], diacre chrétien. P. 194 ([illegible]).

[illegible] (GD, p. 94, l. 4, 6, 8; p. 267, l. 24), il a été changé. *Pael*, changer (actif); [illegible], vous changerez. P. 211. [illegible], tu changeras. P. 197 ([illegible], [illegible]).

[illegible], *part. pael*, il humilie, il abaisse. P. 213 ([illegible]).

[illegible], *part.*, ils les abreuvent. P. 212 (Q, p. 10, l. 11, p. 17, l. 23 et 32) ([illegible]).

[illegible] (GG, p. 7, l. 11; p. 54, l. 2; GD, p. 102, l. 14), il a pris, levé, enlevé, il est parti; [illegible], je levai. P. 214 ([illegible]).

[illegible], *infinit.* (GD, p. 189, l. 8), délier, délivrer, habiter,

avoir confiance en (GG, p. 48, l. 5; Q, p. 38, l. 6 et 18); ࡅࡔࡓࡅࡍ, ils délient. P. 209. ࡕࡉࡔࡕࡓࡀࡉࡅࡍ, vous vous reposerez sur. P. 211. *Ethpéel*, être délié, être délivré; *part.* ࡌࡉࡔࡕࡓࡉࡍ. P. 197 (ܫܪܐ).

ࡔࡓࡀࡅࡍ, *plur.*, apparitions? v. B. P. 211.

ࡔࡉࡔࡉࡋࡕࡀ (Q, p. 38, l. 18); chaîne, *plur.*, ࡔࡉࡔࡋࡀࡕࡀ (GD, p. 377, l. 18), les chaînes, v. B. (ܫܫܠܬܐ).

ࡍࡉࡔࡕࡀࡓࡀࡉࡅࡍ, voir à ࡔࡓࡀ.

ࡀ

ࡀࡕࡀ (Q, p. 3, l. 10; GD, p. 64, l. 10), il vint. P. 213 (ܐܬܐ).

ࡉࡀࡕࡉࡁ (GG, p. 11, l. 12; GD, p. 324, l. 18), il s'est assis; ࡉࡀࡕࡉࡁ, il siège. P. 215; ࡉࡀࡕࡁࡉࡍ, ils sont assis. P. 197, 210 (ܝܬܒ).

ࡀࡋࡌࡀ (Q, p. 22, l. 14; p. 23, l. 25; p. 29, l. 4), le monde. P. 214 (ܥܠܡܐ).

ࡀࡊࡋࡉࡋࡀ (GG, p. 18, l. 2), couronne. P. 209 (ܟܠܝܠܐ).

ࡀࡕࡂࡓࡀ (GG, p. 18, l. 8, p. 30, l. 17, p. 82, l. 22), conflit, querelle. P. 212 ([illegible]).

ࡀࡕࡂࡓࡉࡀ, ࡀࡕࡂࡓࡀ, casserole(?) P. 212.

ࡀࡅࡐࡍࡉࡀࡕࡀ, les enseignements (sens conjectural). *Ce mot est douteux et ne se trouve que dans la phrase citée p. 195. Il est probable que les scribes qui ont copié les manuscrits de la Bibliothèque nationale n'en connaissaient plus le sens, car ces manuscrits portent les variantes* ࡀࡅࡐࡍࡉࡀࡕࡀ, ࡀࡅࡐࡍࡉࡀࡕࡀ, ࡀࡅࡐࡍࡉࡀࡕࡀ.

ࡀࡓࡕࡉࡋࡉࡍ voir aux lettres ࡓࡕ.

ࡀࡕࡉࡍ (GD, p. 1, l. 17; p. 26, l. 17), ensuite. P. 194 (ثُمَّ).

ࡀࡍࡉࡌࡄࡀ voir aux lettres ࡍࡌࡄ.

ࡀࡔࡉࡓࡀ, *plur.* ࡀࡔࡉࡓࡉࡍ, 1° stable; solide; 2° brillant. ࡔࡊࡉࡍࡀ ࡀࡔࡉࡓࡀ, la demeure brillante, *nom du séjour des bienheureux*. P. 211, 215 (ܢܗܝܪܐ).

[illegible], éclat, lumière. P. 215.

[illegible] (GD, p. 174, l. 2; Q, p. 11, l. 9), porte, *plur.* [illegible]. P. 213 ([illegible]).

[illegible], *état const.* [illegible], lieu, endroit. P. 213 ([illegible]).

[illegible], génie, *plur.* [illegible]. P. 209, 211.

[illegible], forme dialectale pour [illegible], femme, v. B. P. 201 ([illegible]).

[illegible], *plur. masc.* inférieurs, qui sont dessous (GD, p. 2, l. 4; p. 30, l. 24), *fém. sing.* [illegible]. P. 213 ([illegible]).

Note additionnelle. — Le vase de Bismaya est recouvert, en certains endroits, d'un dépôt calcaire qui rend la lecture de plusieurs passages très difficile. Si l'on mouille le vase, ce dépôt devient à peu près transparent et beaucoup de mots illisibles deviennent lisibles. C'est à tort que j'ai dit, dans la note 2 de la page 207, que, dans le mot [illegible], les caractères [illegible] étaient illisibles; on les distingue très bien lorsqu'on regarde l'inscription à la lumière du soleil, après avoir fortement mouillé le vase.

De même, à la page 208 (ligne 10), j'ai indiqué à tort une petite lacune après les mots .... [illegible]; cette lacune n'existe pas et on lit assez facilement lorsque le vase est mouillé : [illegible].

Enfin à la même page, ligne 14, le texte porte : [illegible], ainsi que je le supposais, du reste, dans la note 8.

H. Pognon.

VARIA.

ÉTYMOLOGIES.

I. — Johansson (*Beitr. zur griech. sprachkunde*, p. 81) rapproche gr. *δέδϝο(y)α*, *δεδϝίσκομαι* de **dwoi-* «deux»; le parallélisme de arm. *erknčil* «craindre», aoriste *erkeay* à côté de *erkow* «deux» et de skr. *bháyate*, *bhīmás*, v.sl. *boją sę*, lit. *báimė* à côté de i. e. **bhoi* (got. *bai*) prouve l'hypothèse. On peut suivre le développement du sens; le point de départ est l'idée de «douter»; v.h.-a. *zwīfal*, lat. *dubius*, hom. *δοίη* (I, 230), arm. *erk-mit* «irrésolu» (de *erkow* et *mit* «pensée»), zend *dvaidī* «doute» (Yasna, 29, 5), lit. *abejóju*. Le fait qu'il s'agit d'un doute ayant un intérêt particulier pour le sujet est indiqué par la voix dans skr. *bháyate*, gr. *δεδϝίσκοσαι*, arm. *erknčil* et par la forme réfléchie de v.sl. *boją sę*, lit. *bijaũs*. — Ces verbes sont intransitifs, partout sauf en grec; leur complément est à l'ablatif en sanskrit et en arménien,au génitif en slave et en lithuanien; ce qui indique un ablatif indo-européen; le sujet fuit donc l'objet désigné par ce complément, l'idée de crainte résultant de celle de l'éloignement, comme dans le grec *φόβος* (rac. *bheg-* lit. *bégu* «je cours») qui signifie chez Homère «fuite devant un ennemi» et plus tard «peur». — Il n'y a pas lieu de poser des racines **dwei-*, **bhei-*; il s'agit de dérivés de **dwoi-* **bhoi-*, **dwi-* **bhi-* (gr. *ἀμφίγυος*), dont ils ont conservé le vocalisme; on s'explique ainsi l'*o* de v.sl. *boją*, et l'on doit voir dans l'*o* de *δέδϝο*(y)*α* celui de **dwoi* plutôt que le vocalisme du parfait; on remarquera en effet l'absence d'un présent actif correspondant en grec.

II. — L'homérique *ἐτώσιος* «vain» a un *ϝ* initial. On lit par exemple χ, 256.

τὰ δὲ πάντα ϝετώσια θῆκεν Ἀθήνη.

La difficulté formée par *δῶρα δ' ἐτώσια ταῦτα* (ω, 283) est facile à écarter par la suppression du *δ'*. Le mot dont est dérivé *ϝετώσιος* a subsisté dans la locution attique *οὐκ ἐτός*, anciennement *ϝετος-*. — Ce thème *ϝετος-* rappelle got. *auþs* «désert», v. h.-a. *ōdi* «vide, léger», qu'Osthoff a rapprochés de got. *wan*

« manque », zend *ūna-* « manquant », arm. *ownayn* « vide », gr. *εὖνις* (*M. U.* IV, 368 et suiv.) — Une troisième forme, différente de **wet*-et **wen-*, se trouve dans v.h.-a. *wuosti*, lat. *uastus* et *uānus*.

III. — Le thème **domu-*, attesté par lat. *domus*, v.sl. *domŭ*, skr. *dámūnas-*, a été retrouvé récemment par M. Bréal dans *δμώς* (thème en *-ōu-* comme *πάτρως*, dans ces *Mémoires*, VII, p. 448). L'arménien en possède aussi une trace : dans *tanowtēr* « maître de maison », *tanow-* représente le génitif **domᵉ/ₒus*, arm. primitif **tamoy-tēr*. La nasale *-m-* est devenue *n* sous l'influence de *town*, gén. *tan* « maison ». Arm. *tanowtēr* répond pour le sens à i. e. **déms potis* (skr. *dámpatiṣ*, et gr. *δεσπότης*, cf. *δέσποινα*; cf. lat. *dominus*).

IV. — Les nasales voyelles peuvent être représentées en slave par *ŭ*, comme le montrent deux exemples : *sŭto* « cent », lit. *szim̃tas* (de Saussure, *Mémoire*, p. 278); et la première personne des aoristes sigmatiques tels que *pęsŭ*, *pę* (= **pensm̥*, **penst*), *žrěchŭ*, *žrě* (= **žersm̥*, **žerst*); les premières personnes du pluriel et du duel, par suite de l'identité de la finale de *pęsŭ*, *žrěchŭ* avec celle de *nesŭ*, *tekŭ*, sont devenues *pęsomŭ*, *žrěchomŭ*, *pęsově*, *žrěchově* d'après *nesomŭ*, *tekomŭ; nesově*, *techově*, tandis que la deuxième et la troisième personne conservent les formes anciennes : *pęste*, *pęsę*, *pęsta*. Il faut ajouter que russe *tonkij* « mince » (cf. v.h.-a. *dunni*) suppose **tŭnŭkij* en face de v.sl. *tĭnŭkŭ*, et que le mot *bratrŭ* « frère » s'expliquerait bien par un accusatif **bhrātrm̥* (= lat. *frātrem*). A l'initiale, ce *ŭ-* apparaît sous deux formes différentes : *ognĭ* repose sur **n̥gnis* qui, seul, rend compte de skr. *agníṣ*, lat. *ignis*, lit. *ugnis* (v.lit. *ungnis*) : le groupe de consonnes semble avoir agi sur la voyelle. — En syllabe ouverte, on attend *vŭ-* suivant le traitement ordinaire de *ŭ-* initial : *vŭnŭ* = **udnom*, cf. v.h.a. *ūzana*, et russe *vy* = v.h.-a. *ūz* : on peut par suite expliquer *vęzati* « lier » comme une contamination de **ęzati* et de **vŭzati* (racine **n̥g₁h-* en face de **ang₁h-*, dans *ąza* « lien »). — Enfin *vŭtorŭ* peut représenter **n̥torom*.

Cette forme **n̥toro-* (resp. **n̥tero-* **n̥tro-*) est à got. *anþar*, lit. *añtras* ce que **ambhi* (gr. *ἀμφί*, lat. *amb-āgēs*, arm. *amb-oλj* « tout entier ») est à **m̥bhi*. M. de Saussure a signalé (*Mémoire*, p. 276 et suiv.) un certain nombre de cas de ce genre, où, à l'initiale, une sonnante simple est remplacée par *a* plus sonnante. On peut ajouter plusieurs faits à sa liste; ainsi *ἀνήρ*, *ἀνδρός* : skr. *nar-*, gr. *δρώψ* — angl. *and* : all. *und* — v.h.-a. *anut*, lit. *ántis*, russe *utka* = **ątĭka* : skr. *ātíṣ*, gr. *νῆσσα* — ombr. *ander*, v.sl. *ątrĭ* : lat. *inter* — v.sl. *ramę* : skr. *īrmás* — lat. *albus* : v. sl. *lebedĭ*

« cygne » — lat. *ancus*, gr. *ἀγκών* en face de *ὄγκος*, lat. *uncus*. Le fait est donc certain quelle que soit son explication.

Le traitement lithuanien de *m̥* qui répond à v.sl. *-ŭ-* est *-um-*, dans *į̃tumpas* = *į̃timpas* « Ansatz zum sprunge »; lit. *krumslỹs*, cf. lett. *krimslis;* lit. *sluñkius*, cf. *sliñkis*. Le lett. *tumschs* est à lit. *pr̥tamsùs*, ce que skr. *thúṣ* est à lit. *platùs*, pâli *garu-* à *gurú-*, skr. *kaṭhiná-* (= **kr̥thina-*) « dur » à got. *hardus*. Le lett. *tumst* a un vocalisme plus régulier que le lit. *témsta* « il fait sombre ».

V. — Bartholomae (*Studien zur indo-germanischen Sprachgeschichte*, II, p. 24) conteste qu'en arménien *y* devienne *ǰ* après *r* et *l* suivant la théorie de Hübschmann, en s'appuyant sur *ayl* « autre » = *ἄλλος*. Il veut expliquer le *ǰ* de *sterǰ* « stérile » par *gy* et compare all. *stärke :* mais le *ǰ* ne peut sortir que de sonore aspirée ou de sourde placée après *r* et *l :* cf. *mēǰ* et *arǰ;* en aucun cas une sonore simple indo-européenne ne donne une sonore arménienne. D'ailleurs *ołǰ* « entier » ne saurait être séparé de v.irl. *uile* « entier », et Bartholomae ne trouve aucune explication pour *anowrǰ* « songe ». Il faut donc s'en tenir à l'hypothèse de Hübschmann. Mais il devient impossible de poser *ayl* = **alyos; ayl* suppose **ailos*. On connaît la forme chypriote *αἴλων* (Meister, *Die gr. dialekte*, II, p. 268) et l'éléen *αἰλοτρια* (*ibid.*, p. 58) : en éléen on trouve *ἀλλα*; dans l'arcadien, si voisin du chypriote *ἀλλοις*. Hoffmann croit, sans doute avec raison, *ἄλλος* panhellénique (*Die gr. Dialekte*, I, p. 219). Dès lors, *αἶλος* suppose un plus ancien **ailos*, comme l'arménien, et cette forme doit être attribuée à l'indo-européen. Malgré son apparence étrange, elle y trouve place dans une série de dérivés qu'il est intéressant de rappeler.

En face de lit. *anàs* « celui-là », v.sl. *onŭ* « celui-là », arm. *-n*, suffixe indiquant l'objet le plus éloigné, on trouve skr. *anyás* « autre », v.sl. *inŭ* « autre » = **īnom*, arm. *ayn* « celui-là » = **aino-*, v.sl. *vŭtorŭ* « second » = **n̥torom*, got. *anþar* « autre » = **ántros*. On peut comparer les formes parallèles : lat. *uls* « au delà », gr. *ἄλλος*, lat. *alius*, v.irl. *aile*, got. *aljis* = **alyos*, lat. *ille* (= **īle?*) arm. *ayl*, gr. *αἶλος* = **aylos*, lat. *ultrā* = **l̥trā*, *alter* = **alteros*. Il y avait donc en indo-européen deux thèmes démonstratifs pour indiquer l'objet le plus éloigné et l'« autre » : **ne-* et **le-*, l'un en usage dans les langues orientales, l'autre dans les langues occidentales : le germanique et l'arménien renferment les deux à la fois.

VI. — *Kúlam* n'est pas le seul représentant indien de la famille des mots : russe *kolěno* « tribu » et v.sl. *čeljadĭ* « familia », lit. *kiltis* « race », v.irl. *cland*, gall. *plant*, gr. *τέλος* « troupe ». Le thème **$k_2$eles-* supposé par *τέλος* peut avoir une forme faible **$k_2$les-* qui admet un dérivé **$k_2$ls-tí-;* c'est le védique *kr̥ṣṭí-*, nom.

plur. *kṛṣṭáyas* «les populations». Voir les exemples de *-ti-* employé comme suffixe secondaire, chez Brugmann (*Grundriss*, II, §§ 101 et 102). Il faut ajouter les abstraits arméniens *govest* «louange» de *govel*, *owrast* «renoncement» de *owranal*, *hangist* «repos» de *hangčil*, *phaxowst* «fuite» de *phaxčil*. Un autre dérivé de *k_2*eles-* est fourni par skr. *carṣaṇáyas* «les hommes, les races d'hommes». Voir en particulier, Ṛ. V., I, 7, 8 et 9.

VII. — La particule affirmative prâkr. *ira*, qui a le sens de *kila*, prâkr. *kira* (voir *Hemacandra*, II, 186 et la note de Pischel) est sans doute parente de gr. *ἄρα*, lit. *ir̃* et *ar̃*.

VIII. — Le v.sl. *sŭlŭ* «messager» et le russe *podsylŭ* «espion» attestent l'existence d'un ancien mot slave **sŭlo-*, dont sont dérivés les verbes *sŭlati* et *-sylati*. Ce mot se retrouve en arménien dans *yowλarkel* «envoyer» et dans le dérivé *yλel* «envoyer. Le verbe *yowλarkel* renferme en réalité deux mots : **yowλ* «envoi» et **arkel* «lancer, mettre» cf. *arkanel*. Les dialectes modernes présentent généralement *λẹrkel* (resp. *λẹrgel* ou *xẹrkel*), qui suppose un ancien **yẹλarkel*. La chute de *-ow-* ne se produit à date ancienne que s'il est primitif, c'est-à-dire issu de *u* ou *ō*, et non s'il sort de *eu*, *ou*; on peut donc affirmer que l'arménien *yowλ* représente **sŭlo-*; le maintien de *-ow-* qui est attesté par la forme *yowλarkel* prouve que **yowλ* était encore senti comme mot distinct au moment des chutes anciennes[1] de voyelles non finales. La racine **su-* se retrouve dans gr. *ἐϝάω* (Fick, *Ét. Wört.*[4], p. 563), lat. *sēuī* (de *sero*), ags. *sáwan*, peut-être gr. *ὕει*, etc.

IX. — L'oxytonaison de *εἴ-* dans *εἴθε* montre que *θε* est un enclitique; ce mot *θε* répond à skr. *ha* = v.sl. *že* (cf. skr. *gha* = v.sl. *go*).

QUESTIONS D'ACCENTUATION.

I. — L'accent de *ἑκυρός* ne s'accorde pas avec celui de skr. *çváçuras*, v. h.-a. *swëhur*, russe *svékorŭ*, serbe *svëkar;* mais le mot ne se trouve en dehors d'Homère que chez quelques poètes de basse époque; les grammairiens alexandrins n'avaient donc de renseignement précis ni sur l'esprit ni sur l'accent qu'ils devaient lui attribuer. Nous savons que certains lui accordaient un esprit doux. Quant à l'accent, il a été supposé d'après l'analogie de *πενθερός* et de *ἑκυρά*. Il n'y a pas lieu de chercher une explication linguistique à une hypothèse en l'air des Alexandrins.

[1] Par opposition à la loi plus récente (arménien moderne) de chute des voyelles intérieures (c'est-à-dire placées ailleurs qu'en première ou en dernière syllabe).

De même l'accent de hom. *ἐύς* ne s'accorde pas avec celui de gr. commun *εὖ*. Rien ne nous empêche d'écrire *ἔϋς* : les grammairiens ont accentué d'après *βαρύς* etc., mais on trouve aussi gr. *πρέσβυς*, skr. *vásuṣ*, *tápuṣ*, got. *seiþus*, ags. *tóh*.

II. — La différence d'accent de *τοῖος* et *τοιόσδε* s'explique par le fait que *τοιόσδε* renferme *τοῖος* suivi de l'enclitique -*δε*, soit **τοῖόσδε*; le mot étant senti comme un n'a gardé qu'un accent, nécessairement le second : d'où *τοιόσδε*. Cf. *οὑτοσί* pour **οὗτοσί*. De même *οἴκαδε* représente **οἶκαδέ*, mais **οἶκα* n'existant pas isolément, le périspomène de *οἶ-* n'était maintenu par aucune analogie et l'on a prononcé *οἴκαδε* en appliquant la loi des trois syllabes. Le cas de *ἐνθάδε*, *ἔνθα* est semblable à celui de *τοιόσδε*, *τοῖος* : Aristarque accentuait *ἔνθά τε* (Göttling, p. 400); c'est dire que l'on prononçait *ἐνθάτε* (Wheeler, *Der griech. nominalaccent*, p. 126); donc *ἐνθάδε* repose sur **ἐνθάδε*. Il en résulte que la graphie *ἔνθα* est inexacte au moins pour une période ancienne de l'histoire de la langue grecque; la prononciation *ἐνθα* était sans doute en voie de disparition à l'époque alexandrine; de là l'hésitation entre *ἔνθά τε* — qui est relativement correct, comme le montre *ἐνθάδε* — et *ἔνθα τε* qu'on emploie d'ordinaire dans les éditions modernes.

Τ*ηνικάδε* est composé de **τηνικά* suivi de l'enclitique -*δε*; les deux mots se sont soudés avant l'action de la loi de Wheeler qui a transformé **τηνικά* en *τηνίκα*; cf. *τηλικόσδε* en face de *τηλίκος*. D'après *ἔνθα*, *ἐνθάδε*; *τηλίκος*, *τηλικόσδε*, on a dit *τόσος*; *τοσόσδε* : fait d'analogie très simple.

III. — Streitberg (*Indogermanische Forschungen*, I, p. 282) nie que le double traitement -*i* et -*ě* de -*oi* final en vieux slave puisse s'expliquer par une différence d'intonation, c'est-à-dire que -*oi* frappé[1] donne -*ě* (cf. *vě*, lit. *vèdu*) et -*oĩ*, -*i* (cf. *mati* = lit. *motẽ*); cf. *vlŭka* = *vilkù* en face de *kamy*, lit. *akmũ*. Le parallélisme s'impose cependant et ne doit être abandonné que si les deux difficultés qui ont arrêté Streitberg sont réellement insurmontables.

La première est grave, c'est le locatif *dvorě* = i. e. **dhworoĩ*, alors qu'on attend **dvori*[2]. Le seul moyen d'y échapper est de poser lit. *dvarè* = v.sl. *dvorě* = i. e. **dhworè* où -*ě* = i. e. -*ē* tandis que l'*i* des thèmes en -*yo*- (par ex. dans *krai*) représente -*yoi*; il est vrai que **wl̥kē*, aurait donné **vlŭčě*, mais le *k* a pu être rétabli d'après le locatif pluriel slave primitif **vilkoichu* et les autres

[1] On traduira ici l'allemand *gestossen* par «frappé» et *geschliffen* ou *schleifend* par «coulé».

[2] Il serait téméraire de vouloir retrouver cette forme supposée dans les adverbes *prědi*, *zadi*.

cas au moment où *-oī* final et *-oi-* intérieur ont passé à *-ě* et donner alors *c* régulièrement. Cette finale *-ē* de locatif se retrouve dans quelques mots grecs : *αἰή*, hom. et crét. *ὅπη*, *ᾗ* «où» (accent sans doute analogique du datif *ᾗ*), lacon. *πήποκα*, en latin : *die quinte* et dans le locatif ombrien en *-e*, en sanskrit : *savyā* «à gauche», *dakṣiṇā* «à droite», *apākā* «au loin», *vasántā* (de *vasantá-*, locatif puisqu'il est employé à côté de *grīṣmé*, comme l'indique le dictionnaire de Saint Pétersbourg), et sans doute aussi *nīcā*, *prācā*, *paçcā* — en germanique enfin où le primitif *-ē* frappé rend compte de got. *wulfa*, v. h.-a. *wolfe*, v. irl. *ulfe*, *ulfi*. (Hirt, *Idg. Forsch.*, I, p. 210.)

Il semble établi par les exemples précédents qu'il a existé en indo-européen deux types pour ce cas : 1° *-eī* resp. *-oī* qui a subsisté régulièrement en indo-iranien et sporadiquement ailleurs — 2° *-ě* qui est resté une désinence ordinaire du letto-slave et dont on ne retrouve dans les autres langues que des traces. La forme *-ē(i)* est à *-ei* ce que *-ēu* est à *-eu* = *-ewi*[1]. (Brugmann, *Grundriss*, II, § 261, p. 613 et suiv.) On objectera que la perte du second élément des diphtongues longues est établie dans les cas d'intonation frappée seulement. Mais on a négligé un exemple solide de chute de *i* dans *-ōī-*. Brugmann a montré contre Schmidt que la caractéristique *-ῶς* des adverbes grecs ne pouvait s'expliquer par la finale d'ablatif *-ōd*. L'explication qu'il préfère n'est pas convaincante : sans doute on voit des préfixes avec et sans *s* final s'échanger : *ἀμφί* et *ἀμφίς*, skr. *prá* et *purás* (i. e. **p°ros*), etc.; mais il y a loin du sens de ces préfixes à celui de *οὕτως*. Le grec *-ῶς* suppose bien plutôt un i. e. *-ōs*, qui explique l'instrumental pluriel en *-y* du vieux slave : les adverbes tels que *maly* «peu» répondent exactement aux adverbes grecs en *-ῶς*. L'existence d'une voyelle longue à l'instrumental pluriel est garantie par skr. *-aiṣ*; mais, puisque i. e. *-ōis* est devenu *-ōs*, la forme sanskrite ne peut être autre chose qu'une contamination de *-oīs* (gr. *-οῖς*, lat. *-īs*, lit. *-aīs*) et de *-ōs* (v. sl. *-y*, gr. *-ῶς*), de même que *dyáuṣ*, *gáuṣ*, *náuṣ* sont sans doute des contaminations des deux types indo-européens : **diēs* (lat. *diēs*, gr. *Ζής*), **g₂ōs* (lat. *bōs*), **nās* (v.nor. *nór*) et **dyeus* (gr. *Ζεύς*), **g₂ous* (*βοῦς*), **naus* (*ναῦς*); cf. zend *yaoš*

[1] Le résultat de la réduction est une voyelle longue frappée comme à l'instrumental singulier *-ō* = *-ōm* = *-om* (lit. *vilkù*, v. h.-a. *tagu*) et à la première personne des verbes **bherō* (got. *baira*, v. h.-a. *bëru*, lit. *sukù*) en face de **bherōm* (v.sl. *berq*). Hirt conteste ces deux faits au nom de l'opposition des nominatifs des thèmes en *-n* : gr. *-ών* lit. *-ũ* : il est plus prudent de constater que l'origine des différences d'intonation nous échappe. Aucune des trois raisons exposées, *Idg. Forsch.*, p. 26, ne rend compte du génitif pluriel : gr. *-ῶν*, lit. *-ũ*, v.sl. *-ŭ* par exemple. L'exemple *ἐγώ* : *ἐγών*, skr. *ahám* est au-dessus de tout doute; cf. aussi la désinence de la deuxième personne duel v. sl. *-ta* en face de gr. *-τᾶν*, skr. *-tām*.

et zend *gaoš*, skr. *véṣ*, gr. χοῦς (thème racine de χευ- cf. skr. *juhū-*) qui garantissent l'existence des nominatifs à voyelle brève. Si l'explication qui précède paraît trop hypothétique, on peut supposer que *vlŭcě* a pris l'intonation de *rącě* : cf. χαμαί (à côté de χαμᾶζε).

Si l'on peut à la rigueur tenir *-ě* pour le représentant régulier de *-oi* final frappé, il n'y a aucune difficulté à poser *-i* = *-oĩ*: La différence de *tebě*. *sebě* et de *ti*, *si* rappelle celle de σοί, οἷ. La 2e personne *bereši* peut être une contamination de **berešĭ* et de **beri* (cf. lit. *suki*, gr. φέρεις). On objectera le nominatif pluriel *vlŭci*, cf. lit. *geri*, gr. πιστοί; mais il est tout naturel d'identifier *vlŭci* à lit. *vilkaĩ*. got. *blindai;* si l'intonation *-oi* est la plus ancienne, les raisons qui expliquent le changement en *-oĩ* dans *vilkaĩ* et *blindai* serviront aussi à expliquer le slave primitif **vilkoĩ* pour **vilkoi*. D'ailleurs le caractère primitif de l'intonation frappée n'est pas établi; on trouve d'une part *vlŭci*, *vilkaĩ*, *blindai;* de l'autre *geri*, πιστοί; la plus ancienne des deux intonations est celle qui ne peut s'expliquer par une influence analogique. Hirt suppose que le nominatif pluriel **wl̥k₂oi* est devenu **wl̥k₂oĩ* d'après **wl̥kōs*. Mais le transport de l'intonation d'une finale à une autre de forme phonétique toute différente est surprenant; et surtout rien n'autorise à affirmer que tous les dialectes indo-européens et le letto-slave en particulier aient possédé **wl̥k₂ōs*, ni que **wl̥k₂oi* soit relativement récent et emprunté à la déclinaison pronominale. Au contraire, le nominatif grec πιστοί au lieu de **πιστοῖ* s'explique par l'influence du féminin πισταί (cf. lit. *geri*, v.sl. *rącě*), dont πιστοί a pris l'intonation finale, tandis qu'il lui donnait le sens pluriel. En lituanien, l'intonation frappée ne se trouve que dans l'adjectif, où l'influence du duel féminin *-ě* pouvait se faire plus aisément sentir. — Le dorien a peut-être conservé une trace de l'intonation *-oĩ*. Les grammairiens enseignent que l'on accentuait en dorien : φορῆται, φιλοσόφοι, etc. Meister a établi que, en ce qui touche les verbes, le renseignement est inexact. Comme le témoignage doit reposer sur quelque fait réel, il y a chance pour que l'accentuation φιλοσόφοι soit exacte; la finale *-οι* y est traitée comme dans οἶκοι, εἶποι. Si les grammairiens ont raison d'écrire ἀγκύραι, la finale *-αι* avait pris en dorien l'intonation de *-oĩ*. On pourrait expliquer de même ἐλέγον, ἐλύσαν en supposant ἐλέγοῦ, ἐλύσαῦ; les formes communes ἔλεγον, ἔλυσαν résulteraient de la perte de la prononciation *-οῦ*, *-αῦ*; cf. ἔνθα τε de ἐνθάτε.

Si ces conclusions sont justes, les finales *-oi* sont coulées, et les finales *-ai* frappées. Il serait donc imprudent de limiter trop étroitement avec Hirt le domaine de l'intonation coulée.

IMPRIMERIE NATIONALE.

SUR L'ÉLISION DE *i*.

Benfey a établi que, dans le Ṛg-veda, le *-ĭ* final ne devient *-y* devant voyelle que dans quelques préfixes; v. Oldenberg, *Die Hymnen*, p. 438. La transformation de *-i* en *-y* est presque aussi limitée en pâli et se produit seulement là où il y a étroite liaison entre les mots : *ajjhagamā* = **adhyagamāt; vutty assa* «sa conduite»; *iccetaṃ* = **ity etaṃ* etc. Dans l'Avesta le passage de *-i* à *-y* ne s'accomplit qu'entre mots très liés par le sens et encore sans aucune conséquence. Ce passage ne se retrouve d'une manière sûre dans aucune langue indo-européenne: on explique gr. *εἰνάλιος, ὑπεὶρ ἅλα* par **ἐνyαλιος, ὑπερy ἅλα* : mais *εἰν, εἰνι, ὑπειρ* ne se trouvent que chez les poètes et en particulier chez Homère toujours devant deux brèves, par suite au temps fort : le *ει* a toutes chances de représenter un allongement de *ε* devant deux syllabes brèves (cf. *ἀθάνατος, Πουλυδάμας*) dans les cas où il ne résulte pas du traitement phonétique régulier, comme *εἰνάλιος* = **ἐνσαλιος*[1]. Même *πρός*, qui paraît représenter **proty* devant voyelle, peut être pour un ancien **prots*. En admettant que l'*-i* final de certains préfixes tels que **proti* soit parfois devenu consonne, il s'agit, dans ces cas, d'une liaison tellement étroite que la phonétique appliquée est celle du mot, non celle de la phrase, et, par ailleurs, rien n'autorise à croire que *-i* final ait jamais pris dans la phrase indo-européenne la valeur de consonne.

En revanche, l'élision de *-i* final devant voyelle est très fréquente en grec; on admet d'ordinaire que c'est une innovation hellénique; G. Meyer (*Gr. Gr.*², § 153) croit même retrouver la trace du *ι* réduit devant voyelle dans des cas où le *-ι*, bien qu'écrit, ne compte pas dans le vers : c'est oublier que la graphie ne tient souvent compte que du mot isolé et néglige les modifications syntactiques. La manière dont se serait produite l'élision en grec est inconnue : on ne saurait dire que le *-ι* est devenu *-y* puis a disparu, puisque d'une part l'hypothèse du passage de *-ι* à *-y* est gratuite et que de l'autre non seulement *-e* qui devient difficilement consonne, mais même *-a* qui ne peut absolument pas le devenir sont sujets à élision. En revanche le latin présente une prononciation si atténuée des voyelles finales en hiatus, que la syllabe qu'elles constituent cesse de compter dans le pied dont elle fait partie; et en sanskrit la métrique atteste l'existence d'un abrègement de voyelles longues finales devant initiale vocalique (Oldenberg, *Die Hymnen*, p. 465 et suiv.).

[1] Voir maintenant, Schulze, *Quaestiones epicae*, p. 137 et suiv. — Note de correction.

Puisque l'hiatus affaiblit ainsi les voyelles finales, il y a lieu de se demander si le grec n'aurait pas conservé dans l'élision un ancien phénomène syntactique indo-européen.

Les chutes sporadiques de *-i* final en latin (*et* = ἔτι, etc.), le skr. *yád* = *yádi* s'expliquent aisément par l'hypothèse d'une chute ancienne de *-i* dans certaines conditions syntactiques. Enfin il y a trois cas indo-européens où s'échangent des formes avec et sans *-i* final : 1° le locatif singulier de tous les thèmes semi-vocaliques et consonantiques (Brugmann, *Grundriss*, II, § 256, p. 609); 2° les désinences *-mi* et *-m* de l'instrumental singulier (Hirt, *Indogerm. Forsch.*, I, p. 13 et suiv.)[1]; 3° les désinences verbales *-mi -si -ti -nti* et *-m -s -t -nt*. Il y a deux manières d'expliquer ces échanges : on peut partir des formes sans *-i* et supposer que l'*-i* est une addition postérieure, ou inversement partir de formes munies de *-i* et en tirer les formes plus courtes par chute hypothétique de *-i*.

En ce qui concerne le locatif, on ne saurait sérieusement nier que les formes avec et sans *i* ne fussent primitivement identiques : il est clair que skr. *parut* est le même mot que πέρυτι. Si l'on regarde les formes munies de *i* comme les plus anciennes, le locatif apparaît comme une formation nominale régulière; si l'on tient pour primitives les formes sans *-i*, il faut expliquer pourquoi le thème nu indique le lieu plutôt qu'autre chose et d'où vient l'anomalie de l'absence totale de désinence.

Hirt[1] suppose que *-mi*, désinence de l'instrumental, a été formé de *-m* d'après *-bhi*. Mais il existe d'autres désinences en *-m*; cf. v.isl. *þrimr* et lit. *naktimis* d'une part, got. *wulfam*, lit. *vilkamus*, v.sl. *vlŭkomŭ* de l'autre et enfin v.sl. *vlŭkoma*; si *-mi* sort de *-m*, toutes ces désinences en devraient sortir aussi. Il faut bien plutôt reconnaître le parallélisme de : *-bhi*, *-bhis*, *-bhos* et *-mi*, *-mis*, *-mos* (?), qui reparaît dans la dérivation : skr. *púmas-* (gén. *puṃsás*), lat *pūbēs* — skr. *dhūmás*, gr. τῦφος — v.h.-a. *arm*, lat. *orbus* — ags. *fram*, lat. *probus* — lat. *glomus* et *globus* — skr. *stīma-*, gr. στῖφος — gr. ἔτυ-μ-ος et ἄργυ-φ-ος — lit. *árty-m-as* et *ankstý-b-as*. De même que la désinence *-sōm* du génitif pluriel renferme la désinence simple *-ōm*, de même que *-bhos* renferme le *-os* du génitif ablatif singulier (cf. encore *-tos*), *-bhi* et *mi*, *-bhis* et *-mis* se terminent par d'anciennes désinences d'instru-

[1] Parmi les preuves de l'instrumental en *-m*, Hirt a négligé de citer les adverbes tels que skr. *satyám* «vraiment» (Whitney, § 1111, *b* et *c*). Ils ont été confondus par la langue avec des accusatifs neutres, comme le montre leur traitement slave *tako* «ainsi», *kako* «comme». Cette confusion se produit aussi dans les thèmes féminins, et dans les thèmes consonantiques : gr. *-α*, skr. *-am*. De là l'emploi de l'accusatif au sens d'instrumental (Eurip. *Bacch.* 460 λέξον ὅστις εἶ γένος. Cf. Démosthène, 20, 30 : ἔστι γένει μὲν ὁ Λεύκων ξένος) qu'on trouve dans la plupart des langues indo-européennes.

mental : *-i* et *-is*. La finale *-i* se retrouve dans la terminaison grecque en *-ι* : *ποδί* a le sens instrumental aussi et plus souvent que celui de locatif; il en est de même du lat. *pede;* cf. les datifs gothiques tels que *gumin* ou v.irlandais comme *bráthir*. Sur *-is*, voir Brugmann, *Grundriss*, II, p. 716. Si d'après ce que l'on vient de voir, l'élément qui, dans *-mi*, caractérise l'instrumental est *-i*, c'est par chute de cet *-i* que doit s'expliquer *-m* : le v.sl. *vlŭkomĭ* représente une forme plus archaïque que skr. *satyám;* cf. v.sl. * pątĭmĭ* et *osobĭ* «en particulier». Ce sera par chute de *-i* final de l'instrumental que l'on rendra compte du type skr. *aṅgirasvát*, cf. *áṅgirasvān :* l'adverbe est oxytoné, l'adjectif barytoné; l'adverbe a conservé l'accentuation des cas obliques, tandis que l'adjectif prenait celle du nominatif; cf. *ákṣi*, *akṣṇás*. Le skr. *-vát* représente **-wn̥t* = **-wn̥ti*.

Quant à *-mi*, *-si*, *-ti*, *-nti* en face de *-m*, *-s*, *-t*, *-nt*, il y a trois remarques à faire : 1° l'addition de *-i* aux désinences secondaires pour former les désinences primaires est inexpliquée; 2° *-si* est à la désinence moyenne gr. *-σαι*, skr. *-se* ce que skr. *jáni*-est à *γύναι* (cf. skr. *kánye*); 3° si l'on suppose que la distinction des désinences primaires et secondaires résulte de l'adaptation à des emplois différents de deux formes syntactiques ayant primitivement le même sens, on s'explique ses deux caractères : d'abord elle n'est pas absolue, son existence indo-européenne n'étant attestée par la coïncidence d'au moins deux langues que pour le groupe *-mi*, *-m; -si*, *-s*, etc., et nullement pour les autres désinences verbales; en second lieu elle n'est pas rigoureuse : les 2ᵉ et 3ᵉ personnes du subjonctif sanskrit admettent les deux types de désinences; la première personne *φέροιμι* est plus ancienne en grec que *φέροιν* (Hoffmann, *Das Präsens*, p. 18); la première personne **bhérō* attestée par toutes les langues européennes suppose **bhérōm* (v.sl. *berą*), c'est-à-dire une désinence *-m*.

Ainsi dans les trois cas où alternent en indo-européen les formes avec et sans *-i* final, il y a lieu de tenir les formes munies de *-i* pour les plus anciennes et par suite d'admettre la chute de *-i*. L'accentuation en fournit un autre indice. Les mots invariables terminés par *-ĭ* sont tous barytonés en sanskrit (sauf *abhí*, à côté duquel on trouve v.perse *abiš*, cf. *ἀμφί*, *ἀμφίς*) et en grec (*ἔτι*, *ἄγχι*, etc.); la désinence *-i* du locatif peut porter le ton : skr. *padí*, gr. *ποδί*, skr. *mahatí*, mais, en général, il est rejeté sur la syllabe prédésinentielle, et le vocalisme montre qu'il en était ainsi dès avant les chutes de *e* protonique : skr. *dā-trá* et *dātári; sūnávi;* gr. *ἡδέι*. Les adverbes ont conservé de beaux exemples de ces locatifs, comme **péri* «en avant de, plus que» (gr. *πέρι*, skr. *pári*, lat. *per-magnus*), locatif du mot dont **p°rós* (skr. *purás*) est le génitif; **épi* «près de» (skr. *ápi*, gr. *ἔπι*),

locatif du mot dont *pós (skr. *paç-cá*, lat. *pos-*, etc.) est le génitif, etc. Dans tous ces cas, les formes munies de *-i* ont emprunté l'accent des formes élidées : on comprend ainsi pourquoi la désinence du locatif, seule entre celles des cas obliques, est le plus souvent atone. C'est pour la même raison que les désinences verbales *-mi*, *-si*, *-ti*, *-nti* ne sont jamais accentuées tandis que la désinence d'impératif *-dhi*, dont l'*i* est fixe l'est toujours : skr. *ihí*; l'opposition des troisièmes personnes active et moyenne : *sánti* et *duhaté* est frappante. Il n'est pas très facile d'expliquer le détail des raisons pour lesquelles l'accent a reculé sur le suffixe dans la plupart des cas à désinence en *-bh-*; on remarquera cependant que ce recul est récent, puisque le suffixe n'a pas conservé son *e* : *-í-bhiṣ*, *-ú-bhiṣ*, etc. L'influence des désinences en *-mi*/*-m* doit être pour beaucoup dans ce déplacement. Il n'y a pas trace d'élision dans les finales *-bhi* et *-dhi*, sans doute parce que l'indo-européen avait une répugnance pour les sonores aspirées à la fin des mots, ou parce qu'il leur faisait subir dans cette situation un changement tel que l'identité de *-bhi -dhi* et de leur doublet élidé cessait d'apparaître, ce qui entraînait sa disparition.

L'*-i* est la seule voyelle indo-européenne qui soit très fréquente à la finale. Dans le petit nombre de cas où apparaissent les autres, on trouve encore des traces d'élision. La troisième personne du parfait skr. *papraú* représente i. e. **pplēu* (cf. lat. *implēu-ī*, gr. *πλέως* de *πληFος*, *πλοῦτος*, got. *filus*; Fick, *Wört.*[4], p. 87), c'est-à-dire une forme à désinence élidée. Ce fait permet de supposer qu'un primitif **tetone* pouvait devenir **teton* et avec allongement de la finale **tetōn*; le skr. *tatā́na* représenterait-il cette forme avec rétablissement de la désinence? Les pluriels neutres sans désinence étudiés par Schmidt, *Pluralbild.*, p. 82 et suiv. se trouvent tous en face de formes analogues munies de désinences; ainsi cf. zend *manao*, et skr. *mánāṃsi*, etc. Ces indices permettent de croire que l'élision n'était pas bornée à l'*ĭ* final et atteignait toutes les voyelles brèves en indo-européen comme en grec.

A. Meillet.

Note relative aux *Questions d'accentuation*, III, *sup.*, p. 237 et suiv. — Je reçois pendant la correction *Idg. Forsch.*, II, fasc. 3 et 4. La théorie de Hirt sur le traitement de *o* dans les finales slaves est assez séduisante, mais celle relative à *oi*, *ai* (p. 351 et suiv.) ne me paraît pas prouvée. — L'existence des différences d'intonation en slave primitif a été établie par Fortunatov, *Archiv*, IV, p. 575 et suiv. La règle que, à la finale, les longues et diphtongues frappées ont le même traitement qu'à l'intérieur du mot, et que les mêmes éléments ont un traitement à part s'ils sont coulés n'en est pas la seule preuve. — A. M.

ÉTYMOLOGIES.

Αἱρέω.

Au nombre des verbes grecs qu'un usage journalier, joint au morcellement des dialectes, ne pouvait manquer de défigurer, se trouve le verbe *αἱρέω* «prendre». C'est un mot difficile, sur lequel les étymologistes ne nous apprennent pas grand'chose, et dont les phonéticiens se détournent volontiers. Essayons d'en réunir les diverses formes :

Nous avons d'abord la forme ordinaire *αἱρέω*, sur la nature de laquelle nous nous abstenons pour le moment d'émettre aucune conjecture.

À côté de *αἱρέω* l'on trouve pendant toute la durée de la langue grecque une forme altérée *ἀγρέω*, qui n'a rien de commun, comme l'a déjà montré Buttmann [1], avec le verbe *ἀγρεύω* signifiant «chasser».

Ἄγρει «prends!», pluriel *ἀγρεῖτε*, se trouve cinq fois dans Homère. Les scoliastes le traduisent par *λαβέ, φέρε, ἄγε.*

Le même verbe se retrouve dans un fragment d'Archiloque cité par Athénée : *ἄγρει δ' οἶνον ἐρυθρὸν ἀπὸ τρυγός* «il boit le vin jusqu'à la lie».

Le *γ* existe dans une série de composés : *αὐτάγρετος* «pris volontairement» [2], *παλινάγρετος* «repris, capable d'être repris» [3], *πυράγρα* «tenailles pour manier le feu», *κρεάγρα* «crochet pour saisir la viande», *ζωαγρέω* ou *ζωγρέω* «prendre vif, épargner la vie d'un captif» [4], etc. Il faut sans doute rapporter également ici le mot *ἀγρεταί*, qui désignait à Cos neuf jeunes filles choisies tous les ans pour desservir le culte de Minerve. Ἀγρεταί· παρὰ Κώοις ἐννέα κόραι κατ' ἐνιαυτὸν αἱρούμεναι πρὸς θεραπείαν τῆς

[1] *Lexilogus*, I, 129.

[2] Cf. *Od.*, XVI, 148. Εἰ γάρ πως εἴη αὐτάγρετα πάντα βροτοῖσιν «si tout était laissé au libre choix des mortels». Le mot de la langue ordinaire est *αὐθαίρετος*.

[3] *Il.*, I, 526. Οὐ γὰρ ἐμὸν παλινάγρετον οὐδ' ἀπατηλὸν «ma volonté n'est ni révocable ni trompeuse» (paroles de Jupiter).

[4] De là *τὰ ζωάγρια* «la rançon». A l'imitation de ce composé on a fait *μοιχάγρια* «amende infligée à l'adultère pris sur le fait».

Αθηνᾶς. Pott rapproche avec raison les *κοῦροι Ἰθάκης ἐξαίρετοι* dont il est question dans l'*Odyssée* (IV, 643).

Enfin, dans une inscription trouvée à Olympie, on a deux fois *ἐξαγρέω* pour *ἐξαιρέω*[1].

Comment expliquer ce changement de *αἱρέω* en *ἀγρέω*? Il y a là un fait de phonétique non encore étudié. Je suppose que le phénomène est double. On a eu le changement de *αἱρέω* en *ἀργέω*, par la même transformation qu'on observe dans le vieux haut-allemand *scerjo* « serviteur » devenu en allemand moderne *scherge*. Il y a eu en outre métathèse de *ἀργέω* en *ἀγρέω*, le ρ ayant une tendance à changer de place, comme on le voit par exemple dans *καρτερός* et *κρατερός*. La ressemblance avec *ἀγρός*, *ἀγρεύω*, a pu d'ailleurs aider à la métathèse.

Au lieu de la diphtongue *αι*, nous avons en locrien un *ἀ*. La forme d'infinitif *ἀρέσθαι* (pour *ἀρέσθαι*) est deux fois employée dans l'inscription de Naupacte. L. 32 : *τὰν δίκαν πρόδιϙον ἀρέσθαι ποτοὺς δικαστῆρας, ἀρέσθαι καὶ δόμεν*. Il n'est pas douteux que ce *ἀρέσθαι* est de la même origine que *αἱρέω*. L'expression *δίκαν ἀρέσθαι* est tout à fait équivalente à la locution courante *δίκην λαϐεῖν*[2]. Curtius voit dans *ἀρέσθαι* un aoriste second comme *ἑλέσθαι*.

C'est peut-être ici le lieu de rappeler aussi le parfait *ἀραίρηκα*, qui prend le redoublement à la manière des verbes les plus anciens.

Nous passons maintenant aux formes qui, au lieu d'un ρ, présentent un λ.

Tout le monde connaît l'aoriste second *εἷλον*, moyen *εἱλόμην*. On a pu douter longtemps si cet aoriste appartenait véritablement à la même racine que *αἱρέω*. Mais les doutes ne peuvent guère subsister depuis que l'inscription de Gortyne a fourni les formes suivantes :

ἀναιλέθθαι, ἀναιλέθαι, ἀναιλῖθαι, ἐναιλεθέντος, αἰλεθεῖ (pour *αἰλεθῇ*),

à côté desquels on a les aoristes :

παρέλει, ἑλέν, ἑλόντα, ἑλόνσι, ἀνελέται, ἑλομένο[3].

Nous connaissions déjà par deux autres inscriptions crétoises des exemples de *αἰλέω*. On avait eu *ἀφαιλῆται, ἀφαιλ(ήσεσθαι)* et *ἀφαιλῆσθαι*.

Le rapport de *εἷλον* avec *αἰλέω*, pour être assez visible, n'en

[1] Röhl, p. 178, n° 113 *c*.
[2] V. Curtius, *Studien*, II, 448.
[3] V. Baunack, *Die Inschrift von Gortyn*, p. 40.

est pas moins quelque peu extraordinaire. L'origine du mot reste obscure. L'hypothèse de Curtius, d'après laquelle le verbe commençait par un *v* (racine *var*), est loin d'être démontrée.

On doit se demander si *ἁλίσκομαι* «être pris» peut être rapporté à la même famille. A première vue, la chose paraît assez plausible : on pense aussitôt à des verbes comme *σΊερίσκω* à côté de *σΊέρομαι*, *εὑρίσκω* à côté de *εὗρε*. Le sens paraît également assez voisin : ainsi l'un et l'autre verbe s'emploie dans la langue du droit pour signifier «être convaincu d'un délit». On trouve, par exemple, dans Aristophane : *Κλέωνα δώρων ἑλόντες* «ayant convaincu Cléon de corruption» et chez Démosthène *ἀσεβείας ἥλωκε* «il fut convaincu d'impiété». Cependant je suis porté à douter du rapprochement des deux verbes. En premier lieu, *ἁλίσκομαι* commence certainement par un *Ϝ*. C'est ce que prouve, entre autres faits, une inscription thessalienne : *Νόμος. Αἴκε τῶν Ϝασσ῀Ίῶν κις Ϝαλίσσκηται κοινὰ χρήματα ἔχων*...[1]. L'augment syllabique à l'aoriste *ἑάλων* en est une autre preuve. Au contraire, pour *αἱρέω*, *αἱλέω*, *εἷλον*, le digamma n'est nullement attesté : l'inscription de Gortyne, si soigneuse ordinairement sur ce point, ne le présente jamais. D'un autre côté, les significations, pour être assez rapprochées, ne se confondent pourtant pas. *Αἱρέω* peut s'employer en bonne part : il se dira, par exemple, de quelqu'un qui emporte un prix, une récompense; *ἁλίσκομαι*, avec ses dérivés comme *ἅλωσις*, et ses composés comme *ἀναλίσκειν*, ne participe à aucun de ces emplois favorables. Enfin, l'*α* de *ἑάλων*, *ἀνᾱλίσκω* est long.

Nous venons maintenant à une troisième série où le *λ* s'est changé en *ν*.

Au lieu de *εἵλετο*, l'ancienne langue a dû avoir un aoriste second *εἷλτο*, comme on a *δέκτο*, *ἶκτο*, *λέκτο*, *κατέπηκτο*. Or on connaît la tendance de la langue grecque à changer en *ν* un *λ* suivi d'une dentale. Nous avons, par exemple :

ἐνθεῖν pour *ἐλθεῖν*,
φιντάται pour *φιλτάται*,
βέντισΊος pour *βελτισΊος*.

L'aoriste second *εἷλτο*, s'étant changé de cette façon, a donné **εἷντο*. Un exemple tout pareil nous est fourni par Alcman, qui emploie l'aoriste *κέντο* (fragm. 141) venant de *κέλομαι*.

Ainsi s'explique la forme *γέντο* «il prit», quatre fois employée par Homère. Le *γ* est encore ici un remplaçant plus ou moins exact : il s'agissait de représenter la syllabe *ει*, transformée par métathèse en *jε*. Les commentateurs traduisent *γέντο* par *ἔλαβε*.

[1] Prellwitz, dans les *Annales de Bezzenberger*, XIV, p. 301.

Il y faut joindre tout de suite la glose d'Hésychius : *γέννου· λάϐε*, dans laquelle on a une forme tirée de *γέντο*, d'après le modèle de *ἵκου*, *ἵκτο*. Hésychius ajoute un autre sens de *γέννου*. Il signifierait en dialecte cypriote « assieds-toi ». Mais c'est là probablement une manière de parler analogue au tour employé par Corneille :

Prends un siège, Cinna. *Prends*, et sur toute chose...[1].

On voit combien diverses sont les formes de cet énigmatique *αἱρέω*, dont il resterait à trouver l'origine et le type primitif. Mais c'est là une recherche qui, dans l'état actuel de nos études, me paraîtrait encore prématurée.

Μέλλειν.

Il est difficile au langage d'exprimer d'une façon abstraite l'idée du futur. Aussi a-t-il habituellement recours à quelque idée accessoire, telle que vouloir, devoir, aller, avoir, laquelle peu à peu pâlit et cède la place à la simple conception de l'avenir.

C'est à l'idée de vouloir qu'il faut, à ce que je crois, rattacher le verbe *μέλλω*. En ce qui concerne la consonne initiale, nous avons la glose d'Hésychius : *βέλλειν· μέλλειν*, dont il faut rapprocher cette autre : *βέϐλειν· μέλλειν*. Dans ces deux formes on voit apparaître les consonnes du latin *velle*[2].

En ce qui concerne le sens, on peut d'abord remarquer que l'idée de vouloir conduit aisément à celle d'un simple futur. Nous en avons pour preuve (sans parler de l'anglais *I will*) le futur grec moderne, qui est formé à l'aide de *θέλω*. Dans l'Amphitryon de Plaute (I, 1, 206), Mercure dit à Sosie : « Prends garde à toi, tu vas te faire rosser si tu ne pars pas tout de suite. » *Vide sis, quam mox vapulare vis, nisi actutum hinc abis.* D'autre part, on trouve encore le verbe *μέλλω* employé en des constructions où il marque quelque chose de plus que le simple futur; par exemple dans ce vers d'Homère (*Il.*, XXII, 356) :

Ἦ σ' εὖ γινώσκων προτιόσσομαι, οὐδ' ἄρ' ἔμελλον
Πείσειν.....

Ce qui veut dire : « Je te connais bien, je vois le fond de ton cœur, et *je n'espérais* pas te persuader. » Ou bien cette phrase de Xénophon (*Cyrop.*, I, 6, 17) : *Δεῖ στρατίαν, εἰ μέλλει πράξειν τὰ δέοντα, μηδέποτε παύεσθαι.* « Il faut qu'une armée, si elle *veut* faire le nécessaire, ne soit jamais en repos. »

[1] Je préfère du moins cette explication aux conjectures fort lointaines de Maurice Schmidt.

[2] Peut-être *βέϐλειν* est-il une altération pour **βελϝειν*.

En présence de ces analogies de sens et de forme, je crois qu'il faut conclure à la parenté étymologique. Je considère *βέλλειν* comme le correspondant, dans une autre nuance de voyelle, de l'éolien *βόλλομαι*.

Pour compléter les analogies avec *βούλομαι*, il ne sera pas inutile d'ajouter que *μέλλω* prend un *η* à l'augment et qu'il fait au futur *μελλήσω*.

Κνήμη «jambe».

Nous voyons, au commencement d'un mot, le groupe *κν* alterner avec *γν* dans *κνέφας* «obscurité» et *γνόφος* (même sens), dans *κνιπός* «avare» et *γνίφων* (même sens), dans *κνέφαλον* «bourre de matelas» et *γνάφαλον* (*id.*), dans *κνάπτω* «peigner, carder» et *γνάπτω*, etc.

C'est ce qui me fait penser que le mot bien connu *κνήμη* «jambe» ne doit pas être séparé de *γόνυ*. La forme *γένυ*, semblable au latin *genu*, est attestée par le génitif pluriel *γεύνων*. Dans le composé *πρόχνυ* «à genoux» l'on voit pareillement le *γ* faire place à une lettre forte.

Les fameuses cnémides des guerriers grecs, qui sont représentées sur les monuments grecs comme couvrant les genoux, ne démentent pas cette étymologie.

Il se peut que *κνήμη* ait été fait sur le modèle de *πυγμή*. Une formation analogue nous est présentée par *γένυς* «menton», à côté duquel on a *γνάθος* et *γναθμός*.

Παροιμία «discours».

On a voulu voir une influence chrétienne dans l'adoption du mot *parole* (*parabola*) au sens général où nous l'employons. Mais il n'y a peut-être là qu'un fait ordinaire de sémantique. Certains mots savants, à signification spéciale, trouvent faveur auprès du peuple et sont étendus bien au delà de leur acception primitive.

Nous avons en grec, dans les mimes d'Hérondas, qui nous donnent un tableau si curieux du parler populaire, le pendant exact de ce qui s'est passé en latin pour *parabola*. Un *leno* ou *πορνοβοσκός* plaide devant le tribunal contre un homme qui lui a enlevé de force une de ses pensionnaires. Après divers développements, il s'arrête, pour ne pas fatiguer ses juges :

ἐγὼ δ' ὅκως ἂν μὴ μακρηγορέων ὑμέας,
ὦνδρες δικασταί, τῇ παροιμίῃ τρύχω...

Παροιμία, qui est pris ici dans le sens de «discours», signifie ordinairement «proverbe» ou «parabole».

Allemand *lesen*.

D'où vient le double sens du verbe allemand *lesen*, qui veut dire à la fois «recueillir» et «lire»?

Je crois qu'il y a là une imitation du latin. Les Germains apportaient avec eux le verbe *lisan* «recueillir, assembler». Comme ils trouvèrent en latin un verbe *legere* qui avait le même sens, mais qui à ce sens joignait celui de «lire», ils firent une pareille adjonction dans leur propre langue : adjonction d'abord savante, mais qui a fini par dépasser le seuil de l'école[1].

Ce second sens ne se trouve pas en gothique : il n'existe pas non plus en norrois ni en anglo-saxon.

C'est ainsi que les Romains trouvant au mot grec *κόσμος* les sens «ordonnance, ornement» et «monde», ajoutèrent à *mundus*, qui signifiait «ornement, toilette», l'acception d'univers. L'histoire des langues est pleine de ces sortes d'imitation.

Kluge aime mieux remonter à l'usage des runes; il rappelle la phrase de Tacite : *surculos ter singulos tollit* (*Germ.*, 10). Cela ne peut étonner, quand on le voit inventer pour le verbe *schreiben*, si évidemment emprunté au latin, une racine germanique *scrib*.

Mon pé et *ma mé*.

Dans un roman de Guy de Maupassant, l'auteur, qui possède à fond une certaine variété du patois normand, fait prononcer à un de ses personnages la formule de serment suivante :

«Sur la tête d'mon pé, d'ma mé, d'mon grand-pé, de ma grand-mé, et du bon Dieu qui m'entend, je jure que c'est point mé.»

Nous avons ici, pour ces vieux mots indo-européens désignant les plus proches degrés de parenté, un état de dégradation qui semble difficile à surpasser. Que *mater* ait fini par aboutir au même son que le pronom de la première personne, cela représente à peu près le point où en sont les homonymes dans la langue chinoise.

Supposons maintenant qu'un suffixe, par suite de sa présence dans quelque terme très employé, vienne s'ajouter, en manière d'ornement ou de rallonge, à ces noms rudimentaires : supposons, par exemple, qu'à cause de *filleul* (*fieu*) le *pé* devienne le *péieu* et que la *mé* devienne la *méieule;* nous aurons vu recommencer, à quelques quarante siècles de distance, ce qui s'est passé

[1] J'ai montré ailleurs (*Revue des études grecques*, III, 125) d'où venait le double sens du verbe latin.

pour les noms comme *pi-tar, mā-tar*. Mais ce ne sera pas une raison pour chercher dans la syllabe radicale autre chose que ce que le langage y a voulu mettre, c'est-à-dire le nom du père et de la mère.

Κατορρέντερον.

Dans une inscription de Mantinée récemment publiée par M. Fougères[1] se trouve deux fois le mot assez énigmatique ΚΑΤΟΡΡΕΝΤΕΡΟΝ. La pierre est tellement fruste qu'il est difficile de suivre la pensée générale : cependant l'on voit qu'il s'agit de pénalités édictées contre certains individus. Ceci peut nous conduire à reconnaître le sens du mot en question.

La phrase est ainsi conçue : *Κατορρέντερον γένος ἦναι ἄματα πάντα*. Ce qui doit signifier : « Sa race sera maudite à jamais. »

Il faut d'abord rapprocher Hésychius :

Ἀράντισιν· ἐρινύσι. Μακεδόνες.

Le substantif *ἀραί*, évidemment apparenté à *Ἀράντισι*, avait primitivement sa première syllabe longue, ce qui explique les deux *ρ*.

Le comparatif est ici employé dans le sens particulier qu'il a quelquefois en grec et en latin, quand il s'agit d'opposer l'un à l'autre deux hommes, deux choses, deux idées. Ainsi, dans la loi de Gortyne, deux plaideurs étant en présence, celui à qui est déféré le serment s'appelle *ὁρκιώτερος*. Quand on dit, par exemple, que l'esclave violée sera crue sur serment : *ὁρκιωτέραν δ' ἦμεν τὰν δώλαν*. Le même emploi du comparatif a donné naissance, en grec et en latin, aux expressions *dextra*, *sinistra*, *ἀριστερά*, et chez Homère *θηλύτεραι γυναῖκες*.

Nous obtenons de cette façon, en détachant le suffixe du comparatif, un équivalent dialectal de *κατάρα* « malédiction ». Au sujet de l'*ο*, comparez les mots arcadiens *δεκόταν*, *Ἑκοτόμβοια*, etc.

Peut-être faut-il supposer un ancien verbe *καταρρέννυμι*, comme nous avons *στορέννυμι*, *σκεδάννυμι*.

Ἐρινύς.

Ceci peut faire naître quelques doutes sur l'interprétation qui a été donnée, il y a quarante ans, par Adalbert Kuhn, du nom d'Erinnys. On sait que, dans un travail resté célèbre, il identifiait *Ἐρινύς* avec *Saranyū*, la fille de Tvashtar, l'épouse de Vivasvat, la mère des Açvins : c'était une personnification de la nuée

[1] *Bulletin de correspondance hellénique*, décembre 1892, p. 570.

d'orage[1]. M. Max Müller, tout en acceptant le rapprochement avec *Saranjû*, aimait mieux voir dans cette déesse un symbole de l'Aurore[2]. Mais, outre qu'on ne voit pas ce qu'est devenu le *s* initial, il semble que le caractère de la divinité grecque ne cadre pas très bien avec ces explications. Quel rapport entre la cavale des védas, célèbre surtout par les jumeaux auxquels elle donne naissance dans les circonstances les plus étranges[3], et les divinités grecques, d'un caractère tout moral, vengeresses du parjure et de l'impiété, mais n'ayant aucune légende proprement mythique. Ces divinités sont ordinairement nommées au pluriel. Un nom abstrait, comme celui des *Furiæ* ou des *Diræ* en latin, conviendrait mieux pour désigner ces personnifications de la vengeance céleste.

Nous croyons, en effet, que *ἐρινύς* est un nom commun, signifiant « malédiction, imprécation », synonyme de *ἀρά*, et proche parent de ce dernier.

Voyons d'abord ce qui concerne le sens.

Que *ἐρινύες* soit encore employé comme nom commun, synonyme de *ἀραί*, dans Homère, c'est ce que nous voyons par deux passages : *Il.*, XXI, 412, Athéné, s'adressant à Mars, qu'elle vient de blesser, lui dit que c'est pour expier les erinyes de sa mère, irritée de ce qu'il a abandonné la cause des Grecs :

> *οὕτω κεν τῆς μητρὸς ἐρινύας ἐξαποτίνοις,*
> *ἥ τοι χωομένη κακὰ μήδεται, οὕνεκ' Ἀχαιοὺς*
> *κάλλιπες, αὐτὰρ Τρωσὶν ὑπερφιάλοισιν ἀμύνεις.*

La même expression, *μητρὸς ἐρινύες*, se retrouve dans l'Odyssée, XI, 280, en parlant d'Œdipe, qui a souffert toute sorte de maux, comme les produisent les erinyes d'une mère :

> *τῷ δ' ἄλγεα κάλλιπ' ὀπίσσω*
> *πολλὰ μάλ', ὅσσα τε μητρὸς ἐρινύες ἐκτελέουσιν.*

On peut même être tenté d'expliquer de cette façon un vers de l'Odyssée (II, 135), où Télémaque dit qu'il ne peut songer à renvoyer sa mère :

> *ἐπεὶ μήτηρ στυγερὰς ἀρήσετ' ἐρινῦς,*
> *οἴκου ἀπερχομένη· νέμεσις δέ μοι ἐξ ἀνθρώπων*
> *ἔσσεται.*

[1] Dans son *Journal*, t. I, p. 439 et suiv.

[2] *Nouvelles leçons sur la science du langage* (trad. fr.), II, p. 231. — Bergaigne, laissant de côté l'une et l'autre interprétation, voit dans *Saranjû* une personnification de la Prière.

[3] Ce mythe a été récemment étudié par M. Maurice Bloomfield, dans le *Journal of the American Oriental Society*, XV (1891), p. 172.

On aurait dans *ἐρινῦς ἀρᾶσθαι* une expression analogue à *βουλὴν βουλεύειν*, *ὄλεθρον ἀπολέσθαι*, *πλῶμα πίπλειν*, *διεξόδους διεξελθών*. C'est comme s'il y avait en latin *imprecari imprecationes*. L'expression a pu être entendue autrement plus tard, sans que pour cela notre interprétation en soit moins fondée. Cela me paraît d'autant plus vraisemblable qu'il n'y a pas, hormis ce vers, d'exemple de *ἀράομαι* avec le nom de la personne à l'accusatif.

D'autre part, ce qui montre l'identité des deux mots, Ἀραί se substitue à Ἐρινύες, comme on le voit par le vers d'Eschyle (*Euménides*, 417) :

Ἀραὶ δ' ἐν οἴκοις γῆς ὑπαὶ κεκλήμεθα.

Les Grecs d'un âge postérieur, dans ce nom de Ἐρινύες, devenu pour eux mystérieux, croyaient sentir le verbe *ἐρευνάω* «poursuivre, rechercher», ou encore *ὀρίνω* «mettre en mouvement», et c'est ce qui explique peut-être les nombreux passages où l'on compare les terribles déesses à des chasseresses ou à des chiennes. On les appelle *κυνηγετίδες*, *κύνες*. Eschyle, *Choéph.*, 924 :

Ὅρα, φύλαξαι μητρὸς ἐγκότους κύνας.

Mais, en réalité, ce nom n'appartient pas plus à la famille de ces deux verbes qu'il n'appartient à *ἔρις* «la dispute» et à *ἐρίζω* «disputer».

C'est au verbe *ἀράομαι* «maudire», ou à quelque forme comme le précité *ἀρέννυμι*, qu'il faut, selon nous, le rapporter. Il est impossible de dire avec certitude quel est le dialecte auquel nous devons la forme Ἐρινύς, Ἐριννύς. On a sur une inscription Ἐρεινύς[1]. Divers exemples prouvent que les peuples helléniques, en adoptant les divinités les uns des autres, leur conservaient habituellement le nom de leur lieu de naissance. La présence de l'ε peut faire croire à une origine arcadienne : c'est ainsi qu'on a *δέρεθρον* pour *βάραθρον*, *κρέτος* pour *κράτος*, *θέρσος* pour *θάρσος*, Ἀθανεῖον pour Ἀθαναῖον, *βεβεία* pour *βεβαία*, etc. Quant au changement de la diphtongue *ει* en *ι* long, il est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner des exemples[2].

Si cette explication est fondée, nous aurions restitué aux Grecs, et à ce panthéon déjà demi-philosophique des divinités telles que Ἄτη, Δίκη, Νέμεσις, Μοῖραι, les terribles déesses mises en scène par Eschyle. La dissertation de Kuhn est une de celles

[1] *Corpus*, II, p. 353.

[2] C'est aussi en Arcadie que le verbe *ἐριννύειν* paraît être resté dans l'usage courant. Pausanias (VIII, 25, 4) rapporte que, chez les Arcadiens, *ἐριννύειν* veut dire «se mettre en colère». Voici ses mots : *τῷ θυμῷ χρῆσθαι καλοῦσιν ἐριννύειν οἱ Ἀρκάδες.* Nous avons ici un exemple de mot à signification affaiblie, comme quand nous disons en français *jurer*, *sacrer*.

qui ont inauguré les études de mythologie comparée : elle a séduit les esprits, non seulement par la science qui y abonde, mais par l'attrait qu'on ressentait à voir un arrière-plan naturaliste se former à la base des conceptions morales de la Grèce. Aujourd'hui que la mythologie comparée est plus en état de distinguer les périodes successives par lesquelles a passé le sentiment religieux, elle peut renoncer à un rapprochement inexact sans rien renier de ses méthodes ni de son objet général.

Χερσόνησος.

On explique ordinairement la première partie de *Χερσόνησος* par l'adjectif *χέρσος* «sec, aride, inculte». Mais cet adjectif, qui est probablement apparenté à *ξηρὸς* «sec», donne un sens peu satisfaisant : une presqu'île n'est pas nécessairement un désert de sable; plusieurs des chersonèses connues des anciens sont au contraire renommées pour leur fertilité.

Je crois que ce *χέρσος* est une métathèse pour *σχερὸς*, qui veut dire «continu, non interrompu». Nous avons ici un dérivé du verbe *ἔχω*, qui est quelquefois lui-même employé en cette signification. Ex. *νῆσος ἐχομένη* «l'île adjacente». — *Τοῦ ἐχομένου ἔτους* «l'année suivante». — *Ἐν τοῖς ἐχομένοις* «dans ce qui suit, dans la suite de cet ouvrage».

La métathèse de *σχερὸς* en *χέρσος* est l'inverse de ce qui s'est passé pour *πρέσϐυς*, *πρέσγυς*, qui est devenu en dorien *σπέργυς*.

Une chersonèse est donc *une île qui tient au continent.*

ΔΙΕΞΗΕΙΝ.

Je signale un exemple curieux de forme analogique dans une inscription de Délos récemment publiée par M. Doublet (*Bulletin de correspondance hellénique*, XVI, p. 371). L'inscription est de l'année 130 av. J.-C. Il s'agit d'un citoyen qui obtient une couronne pour avoir rempli sa charge d'agoranome honnêtement, justement et sans se laisser corrompre : *ἐπὶ τῷ πάντα τὰ κατὰ τὴν ἀρχὴν* ΔΙΕΞΗΕΙΝ *ἁπλῶς καὶ δικαίως καὶ ἀδωροδοκήτως*. Le sens exige un prétérit. Je crois qu'il faut accentuer *διεξηεῖν*, et je suppose ce temps de l'infinitif fait à l'imitation de *ἐνεγκεῖν*, *εἰπεῖν*. De même que *ἤνεγκα*, *εἶπα* ont donné *ἐνεγκεῖν*, *εἰπεῖν*, de même *ᾖα* et son composé *δι-έξ-ηα* (du verbe *εἶμι* «aller») a donné *διεξηεῖν*. L'inscription appartient à une époque où l'*ι* souscrit pouvait s'omettre. Le sens est donc : «pour avoir parcouru tous les devoirs de sa charge...»

Michel Bréal.

ITALO-CELTICA.

1. *Ferox*, *atrox*.

De même que *uōx*, *uōcis* correspond à ὄψ, ὀπός (Ϝόψ, Ϝοπός) «voix», de même ὤψ, ὠπός «visage, aspect», dans lequel la gutturale primitive est attestée par le sanscrit *akṣi*-, le latin *oculus*, etc., devrait être représenté en latin par un substantif **ox*, **ōcis*. Ce mot n'existe pas à l'état simple, mais je crois le retrouver en composition dans *ferox* et *atrox*. D'une part, en effet, le suffixe -*ōc*- est assez rare en latin pour qu'on soit autorisé à chercher pour chacun des exemples qui en existent une explication particulière; d'autre part, ce suffixe ne peut être exactement comparé aux suffixes -*ac*-, -*ic*-, car on ne voit pas sur quel thème (en *ō*?) aurait pu se former ce suffixe secondaire.

Nous éliminons tout d'abord, parmi les mots présentant cette finale, *praecox* dont l'*o* est bref et qui est évidemment parent de *coquo*, *esox* dont l'*o* est également bref (cf. v. irlandais *eo*, gén. *iach*) et qui, de plus, n'est pas un mot du vieux fonds latin. Restent comme principaux mots en -*oc*-, *solox* «bourru» (ordinairement en parlant de la laine, aussi épithète de *pecus*, etc.), mot obscur de toute façon; *celox* déformation évidente de κέλης sous l'influence de *uelox*; *uelox* lui-même, qui est assez peu clair, mais doit se rattacher à *uehere*, *uēlum* et à ὠκύς, et enfin *atrox* et *ferox*.

Ferus est proprement «le sauvage», *ferox* «celui qui a le regard, l'air sauvage»; *atrox* est «l'homme au regard, à l'air sombre» (nous disons bien en français un regard «noir»). La différence de quantité qui existe entre *āter* et *ătrox* n'est pas de nature à détruire un rapprochement évident en lui-même, quelle que soit l'explication particulière que l'on croie devoir donner du suffixe — nous dirons de la finale — du second de ces mots.

2. *Vxellodunum*, ὑψηλός.

Le rapprochement de ὑψηλός «haut», d'une part, avec le vieil irlandais *uasal* (même sens), et de *uasal* avec le premier élément du nom de ville gaulois *Vxello-dunum*, d'autre part, est assez généralement admis; il présente pourtant deux difficultés assez graves.

En premier lieu, l'*υ* de *ὑψηλός* était bref (cf. *ὕψος*, non **ὕψος*); même long, il ne pourrait que difficilement être considéré comme le représentant d'un plus ancien *eu* ou *ou;* la diphtongue irlandaise de *uasal*, par contre, suppose un plus ancien *ō*, lequel peut lui-même remonter, d'après des lois connues de la phonétique celtique, soit à *ou*, soit, indirectement, à *eu*. La forme gauloise attendue serait donc **ouxello-*, **euxello-;* son *u* simple, d'accord avec le grec, est en contradiction avec l'irlandais, mais sans doute n'y a-t-il pas lieu d'attacher une grande importance à cette notation particulière, le mot ne nous étant connu que par César. Les noms de villes bretonnes Οὔξελλον et Οὔξελλα cités par Ptolémée ne peuvent guère non plus éclairer la question. Nous ne voulons pas insister sur cette question de vocalisme, pour laquelle nous ne voyons pas de solution bien nette; l'identité de sens entre les séries *uas* «en haut», *uasal* «élevé» et *ὑψηλός*, *ὕψος*. *ὕψι*, etc. est assez frappante pour que, faisant abstraction de la question de vocalisme, nous admettions un rapport originel entre ces deux séries, si toutefois le consonantisme ne fait pas difficulté.

Or, précisément, le rapprochement de *ὑψηλός* et de *Vxellodunum* présente l'exception la plus frappante à une règle posée par M. Ferdinand de Saussure dans les *Mémoires* de notre Société (t. VI, p. 161) : que la gutturale ne se labialise pas en grec après *υ*, d'où l'opposition de *βου-κόλος* et *οἰο-πόλος*. Un groupe primitif *-uk₂* ne peut donc aboutir en grec qu'à *-υκ-*, non à *-υπ-*. Il y a là une difficulté à laquelle on s'est jusqu'ici buté : M. Fritz Bechtel, en particulier, dans un livre récemment paru (*Die Hauptprobleme der indogermanischen Lautlehre seit Schleicher*, p. 353 et suiv.), s'est assez longuement étendu sur ce sujet sans donner de solution.

Mais quelles raisons nous forcent à supposer que le *ϖ* de *ὑψηλός* représente une gutturale? En fait, il n'en existe aucune; c'est une hypothèse en l'air. Le grec y contredit; le celtique ne l'appuie en aucune façon.

En effet, pour ne parler d'abord que du grec, l'élément *ὑπ-* apparaît avec le sens d'«élévation, hauteur», non seulement dans *ὑψηλός*, *ὕψος*, *ὕψι*, *ὑψοῦ*, *ὑψόθι*, mais aussi dans *ὑπ-έρ*. La présence de l'esprit rude suffit à indiquer que, au moins dans l'esprit des Grecs, ces mots ne formaient qu'une seule famille; et le latin *super*, le sanscrit *upári*, le gothique *ufar* montrent, ce dont personne n'a jamais douté pour *ὑπέρ*, sinon pour *ὕψος*, que l'élément commun à toutes ces formes était **up* et non **uk*. La restitution d'un prototype **uk* n'est donc pas seulement en contradiction avec une loi bien attestée de la phonétique grecque: elle nous contraint à séparer *ὑψηλός* et ses congénères de toute la

IMPRIMERIE NATIONALE.

série des mots grecs (et indo-européens) exprimant l'idée d'élévation.

Les formes celtiques exprimant la même idée sont-elles réellement apparentées à ὑπέρ et ὑψηλός? La difficulté que présente le vocalisme pourrait, dans une certaine mesure, nous autoriser à rejeter *a priori* tout rapprochement, surtout s'il était démontré que *uxello-* et *uas*, *uasal* présentent un consonantisme incompatible avec celui du grec, dont la nature primitive est suffisamment attestée par l'étude du grec même. Mais il n'en est rien : on peut présenter certains arguments établissant d'une manière assez certaine, semble-t-il, que les formes celtiques n'exigent nullement la restitution d'un prototype **uk-s*.

Un fait bien connu est celui qui a amené dans toutes les langues celtiques, à une certaine époque, la disparition totale du son *p* soit qu'il fût tombé sans laisser aucune trace : cf. sanscrit *pibâmi* «je bois», vieil irlandais *ibim*, breton *evann;* grec ὑπέρ, gaulois *uer-* (préfixe augmentatif), v. irl. *for* (où *f* représente l'ancien *u*), etc., soit qu'il se fût modifié en un autre son : cf. latin *septem* «sept», v. irl. *secht-n*, moyen-gallois *seith*, breton *seiz*. Il est bien évident que le consonantisme celtique, qui ne renferme aucun *p* remontant à l'époque indo-européenne, doit recéler, sous une forme quelconque, des représentants de l'ancien groupe *ps*, qui certainement a existé à un moment donné. L'analogie du traitement du groupe *pt* (*septem*, *secht-n* où *ch* remonte à *k*), d'une part, le rapprochement au moins probable de ὑψηλός et de *uxello-*, d'autre part, nous autorisent à poser provisoirement *ks* comme représentant celtique de *ps* indo-européen. Cette hypothèse se trouve immédiatement vérifiée.

Le représentant gallois d'un groupe celtique *ks* (gaulois *x*) est *ch*, par exemple, dans *chwech* «six», grec ἕξ. L'adjectif gallois *uchel* «haut» correspond donc bien à *uxello-* et à *uasal*. Or, parmi les mots qui présentent *ch* dans des conditions analogues, il en est deux, *crych* «frisé» et *ucher* «soir» particulièrement intéressants pour la question qui nous occupe. *Crych* suppose un gaulois *crixos*, et ce mot est, en effet, connu comme nom propre par Silius Italicus : *Crixus dux Boiorum*. On ne peut guère contester (l'identité de forme étant certaine) le rapprochement de *Crixus* et de *crych*, le sens convenant parfaitement d'ailleurs pour un nom d'homme. Or *Crixus* est le latin *crispus*. L'autre mot, *ucher*, est en latin *uesper; ucher* suppose **ukser[o]*.

Il est de toute évidence (*Crixus* nous le prouve directement) qu'il faut partir d'un celtique *ks*, et *crispus*, *uesper* nous attestent également que la consonne qui accompagnait l'*s* était, à l'origine, labiale et non gutturale; le prototype des formes celtiques est donc **kripso-*, **uepser[o-]*.

Quant à savoir quelle est la forme la plus ancienne de *sp* ou de *ps*, cela n'a rien qui intéresse directement la question en jeu; on peut seulement indiquer que le latin présente par ailleurs *sp* en regard de *ps* des autres langues congénères dans *uespa* « guêpe », v. h.-all. *wefsa*, lithuanien *vapsà*, v. prussien *wobse*. Les probabilités sont pour que le celtique ait conservé dans les mots cités la position relative ancienne des consonnes; mais de toute façon notre hypothèse ne serait pas modifiée.

Nous ne croyons pas qu'il n'y ait rien à tirer, pour l'éclaircissement de la question qui nous occupe, du vieil irlandais *fescor* « soir ». C'est sans aucun doute un mot emprunté au latin, sous l'influence de la liturgie chrétienne. Le second élément de l'expression anglaise qui le traduit dans les dictionnaires « after *noon* » (on dit aussi « après *none* » dans certaines parties de la France) suffit à nous prouver combien cette influence a été grande partout. Le *c* de *fescor* ne remonte nullement à la période celtique: c'est le substitut habituel du *p* dans les mots latins empruntés à une époque ancienne : cf. *casc* (*pascha*), *clum* (*pluma*), *corcur* (*purpura*). Mais les mots gallois *ucher* et *chrych* ne sont certainement pas empruntés. Pour ce dernier, la forme *Crixus* suffirait à le prouver; de plus, le changement de *p* en *c* dans les mots empruntés au latin est propre à l'irlandais, qui, à l'époque où se sont faits les premiers emprunts, ne connaissait pas le son *p*. Il n'en était pas de même en gallois où le son *p* était fréquent, k_2 y ayant régulièrement abouti. C'est pour cela que le gallois a conservé intact le *p* latin, et dit *plumawc* où l'irlandais dit *clum;* et, de même, *pupall* (*papilio*), *ysp* (*hospes*). Par contre, le cornique *gwespar*, le breton *gousperou* (pluriel) sont manifestement empruntés (lat. *uespera*).

En résumé, la consonne qui précédait à l'origine l'*s* de *ὑψηλός* et de *uxello-* doit d'après le grec, peut d'après le celtique, être un *p;* rien n'exige le k_2. Ainsi tombe la seule exception bien nette à la loi formulée par M. F. de Saussure. Tous ces mots ont pour base, non *uk*$_2$*s-*, mais un élément **ups-* (**eups-* ou **oups-* d'après le celtique; mais il faut tenir compte de l'instabilité habituelle au vocalisme des particules de ce genre), qui est à *ὑπ-* de *ὑπέρ* comme *ἐξ* est à *ἐκ*.

3. LE GROUPE LATIN *-cl-*.

On sait que le groupe *kl* dans les langues italiques peut représenter indifféremment un plus ancien groupe *kl* ou *tl;* on sait aussi que la voyelle brève (ancien *o :* arch. *pocolom;* plus tard *u*), qui s'est développée en latin devant la consonne *l* de ce groupe,

n'a jamais eu qu'une existence assez précaire, les formes en *-culum* et les formes en *-clum* alternant capricieusement pour les mêmes mots, jusqu'au moment où la première eut complètement disparu. Il est important de noter que cette inconstance dans la prononciation du groupe *cl* n'existe pas seulement où l'*u* est d'origine récente : le composé *nomenculator* dont le second élément est évidemment apparenté au verbe *călare* est beaucoup plus employé sous la forme *nomenclator*, et de même, plus tard, *uetulus*, dont l'*u* était déjà dans le primitif *uetus*, s'est prononcé *uetlus* et *ueclus* (italien *vecchio*). De ces faits bien connus, il résulte d'une façon indubitable que l'ensemble résultant de l'adjonction d'un suffixe *-lo-* (celui qui se déduit par exemple de *annu-lus*) à un thème terminé par *-co-* sera identique au groupe *-colo-* (*-culo-*) provenant de *-*klo-*, et devra présenter les mêmes oscillations que celui-ci entre *-clo-* et *-culo-*. Or dans le substantif *uilla* nous avons un exemple d'une variation nouvelle, la réduction pure et simple de *c(u)l* à *ll*.

Il est impossible en effet de contester l'étroite parenté de ce mot avec *uicus* dont il a même mieux conservé le sens primitif, témoin le grec *οἶκος* et l'indien *vēçás*, et d'expliquer *uilla* autrement que par **uicŏla*, **uīcla;* pour la différence du genre, cf. inversement, *rota* et *rotulus*. La seule étymologie qu'on ait proposée pour *uilla* (**uixla*, mais cf. *tēla*, *āla*, *māla*, etc., par un seul *l*) n'est pas assez évidente par elle-même pour faire sérieusement obstacle.

Malheureusement on ne trouve guère en latin d'autre exemple aussi évident de ce fait : on pourrait songer pourtant à expliquer ainsi le rapport de *paullus* (*paulus*) à *paucus*, *pauculus* étant considéré comme un diminutif refait à une date plus récente. Mais la raison du traitement différent de *uilla* et de *pocolom*, par exemple, reste à déterminer : on peut seulement remarquer que l'assimilation qui se produit dans le premier cas indique évidemment une prononciation plus négligée, telle qu'elle peut se produire quand la voyelle précédente est prononcée faiblement, ce qui rappelle immédiatement les phénomènes de phonétique germanique expliqués par la loi de Verner : on est donc conduit à supposer à une époque ancienne une prononciation *uīc(u)lá* et *póc(o)lom*. Je n'ignore point ce qu'il y a de dangereux à ajouter un nouveau système d'accentuation aux différents systèmes d'accents d'intensité ou d'acuité déjà restitués au latin préhistorique; en effet il n'y a rien là de semblable, ni pour la place ni pour la nature, à l'accent latin historiquement attesté, ni, pour la place du moins qui ici serait indépendante de la structure du mot, avec l'intensité propre aux initiales. J'ai du moins pour excuse que la place de cet accent coïncide avec celle qui nous est connue par le sanscrit pour le

abstraction, étant donné que **ūicola* (**ueicola*) est traité au point de vue du consonantisme comme *pŭllus* et non comme *pōculum*.

Ensuite, j'indiquerai une hypothèse accessoire trop hasardée pour que je l'aie mêlée à l'exposé d'une théorie peut-être déjà trop hardie : un italique **puklós* peut remonter soit à **putlós* devenu **puklós*, soit directement à **puklós*. Le premier de ces termes est, comme je l'ai dit, identique au sanscrit *putrás;* le second serait en germanique **fuglaz* (**foglaz*), c'est-à-dire identique au prototype hypothétique du gothique *fugls*, v. h.-allemand *fogal* «oiseau». L'étymologie de ce mot germanique est obscure : la seule explication vraisemblable qu'on en ait donnée jusqu'ici est celle qui le rattache à la racine germanique *fliug* «voler», **foglaz* étant pour **floglaz* par dissimilation. Peut-être pourrait-on admettre qu'il y a dans le substantif latin *pullus* deux mots originairement distincts, équivalant l'un à *fugls*, l'autre à *putrás :* le groupe latin *ll* viendrait d'un italique *kló*, provenant lui-même dans le second cas de *tló*. Il y aurait à distinguer aussi toute une série d'homonymes : *pullus* «poulain» (*πῶλος*, goth. *fula*, etc.); *pullus* «sombre»; *pullus* = *putrás*, et *pullus* = goth. *fugls*. Les deux premiers sont incontestablement distincts; le troisième n'est pas absolument sûr, le quatrième n'est indiqué ici qu'à titre d'hypothèse accessoire.

Enfin, au sujet de *pullus* = *putrás*, on peut noter qu'une inscription osque (pélignienne) trouvée à Solmona contient, après plusieurs noms propres au nominatif la formule *iovios puclois sestatiens* (Zvetaieff, *Inscr. Italiae infer. dialecticae*, n° 34), et les restes d'une dédicace analogue se retrouvent dans une inscription du pays des Marses (Zvet., *I. I. i. d.*, n° 40). M. Bücheler (*Lexicon italicum*, article *puklo*, et *Rheinisches Museum*, XXXIII, p. 15), sans faire d'ailleurs d'autre rapprochement qu'avec la racine *pu* de *puer*, *pupus*, *pusus*, *pullus*, voit dans *puclois* le datif pluriel d'un mot signifiant «enfant», et traduit *iovios puclois* par *Διοσκούροις*. Lecture et interprétation sont également douteuses; s'il en était autrement, on aurait un indice pour la délimitation chronologique ou géographique du phénomène que nous étudions. Mais le fait est trop peu assuré pour que nous puissions en tirer une conclusion présentant quelque degré de probabilité. Le même mot se retrouve à plusieurs reprises dans une autre inscription osque (Zvet., *I. I. i. d.*, n° 129), sans qu'on puisse en déterminer davantage le sens exact.

4. A PROPOS DE *quoniam*.

A *quom* s'oppose *quon*- dans *quon-iam*, formé comme *etiam*, *nunciam;* pourquoi n'aurait-on pas conservé **quomiam* comme *prae-*

nium? On ne peut guère comparer le cas de *uenio*, goth. *qiman*, car dans ce cas la nasale dentale se trouve aussi dans *βαίνω*, il est vrai aussi devant un *i* consonne primitif. Si même on admettait que **quom-jam* eût dû aboutir nécessairement à *quoniam* comme **uem-jo* à *uenio*, la question ne serait pas entièrement élucidée. En effet, le cas de *quoniam* n'est pas isolé : pourquoi *nonus* en regard de *nouem?*

Un coup d'œil jeté sur les nasales finales du latin suggère une explication : en fait, les finales en *n* sont très rares, en dehors des petits mots comme *en*, *an*, *in*. La nasale de ce dernier d'ailleurs, toujours proclitique, ne rentre pas à proprement parler dans la catégorie des finales. Reste la grande catégorie des mots neutres en *-en*, *-nis*, dans laquelle entrait peut-être anciennement aussi *tamen;* mais leur *n* est au moins suspect d'analogie, et ne prouverait rien contre la règle qui semble indiquée par le rapprochement de *quoniam* et de *quom*, de *nonus* et de *nouem :* à savoir que le latin à une certaine époque de son existence a changé en *m* tout *n* final. On ne peut objecter les formes comme *uiden*, *non*, etc., dont l'*n* n'est devenu final qu'à une date assez récente (*uidesne*, *noenu*[*m*]).

Une confirmation de cette hypothèse peut être trouvée en osque. Tandis que le latin présente dans *quom* la même finale que dans *equom*, l'osque distingue par la finale l'accusatif *pum* «quem», de la conjonction *pon* (*pun*); il distingue de même *pan* «que» (dans les comparaisons) de *paam* «laquelle», tandis que le latin a pour l'un et l'autre de ces mots la forme *quam*. L'*n* de *quoniam* semble donc bien justifié étymologiquement; c'est l'*m* de *quom* qui est récent. Le latin a confondu deux sons restés distincts en osque.

Quant à l'*n* de *nonus*, toute preuve directe nous manque pour établir son ancienneté; on ne peut affirmer qu'il ne soit pas pour *m* par assimilation avec l'initiale, mais ce serait là une hypothèse inutile, le rapprochement de *pun*, *quom* et *quon-iam* indique que *nouem* peut parfaitement être pour **nouen*. Les autres langues indo-européennes ne s'opposent pas à cette conclusion : l'indien *navamá* n'est pas plus probant pour l'existence de la nasale labiale à la fin du nom de nombre «neuf» que ne le serait *pañcamá* pour l'existence d'une nasale quelconque à la fin du nom de nombre «cinq». L'analogie de *saptamá*, *daçamá*, nécessaire pour expliquer *pañcamá*, est suffisante pour expliquer *navamá*.

Louis Duvau.



QUARANTE HYMNES DU RIG-VÉDA,

TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

ABEL BERGAIGNE.

(SUITE.)

XV

V, 55. Aux Maruts.

1. — Les Maruts, voués au sacrifice[1], armés de lances flamboyantes, portant sur la poitrine des bijoux d'or, se sont fait une grande force. Ils s'avancent avec des chevaux dociles au frein, rapides. A la suite[2] ont roulé leurs chars quand ils vont déployer leur parure.

COMMENTAIRE.

[1] Au sacrifice céleste. Le mot *práyajyu* est avec *yájyu* dans le même rapport que *prá yaj* avec *yaj*. A la vérité il est appliqué toujours à des Dieux (au vers VII, 82, 1, il faut sans doute corriger *dīrgháprayajyū* d'après T. Br. II, 8, 4, 5), excepté peut-être au vers VI, 49, 4. Mais *yájyu* est aussi appliqué aux Açvins, X, 61, 15, c'est-à-dire aux deux adhvaryus divins, cf. I, 181, 1. Le mot *práyajyu* est appliqué principalement aux Maruts, c'est-à-dire aux prêtres célestes par excellence. Il l'est aussi à Agni, III, 6, 2; ce qui ne peut faire difficulté. Le cheval du vers I, 180, 2, est un cheval mythique, et l'on sait qu'Etaça est à la fois un cheval du soleil et un sacrificateur [cf. *supra*, VI, 15]. Enfin il l'est abusivement à Indra, mais dans deux vers d'un même ṛṣi, VI, 21, 10, et 22, 11; et dans le second en même temps que l'épithète également sacerdotale de *vedhás*. Le désidératif *iyakṣ* donnerait lieu à des observations analogues.

[2] Des chevaux. Ce pāda sera répété ensuite comme refrain à chaque vers, sans se construire avec ce qui précède.

2. — Vous vous donnez à vous-mêmes la force comme vous savez le faire. Ô grands, vous régnez[3] grandement et au loin. Et ils[4] ont avec vigueur mesuré[5] l'atmosphère. — A la suite...

3. — Nés ensemble, eux dont la nature est bonne[6], grandis ensemble, les héros ont continué à croître pour la beauté, brillants comme les rayons du soleil. — A la suite.....

4. — Votre grandeur, ô Maruts, est digne qu'on y cherche un appui[7], digne d'attirer les regards comme la vue du soleil. Et menez-nous à l'immortalité[8]. — A la suite.....

5. — Vous faites, ô Maruts, sortir[9] de la mer[10], vous faites pleuvoir la pluie, ô maîtres du Purīṣa[11]. Vos vaches, ô faiseurs de miracles[12], ne s'épuisent pas. — A la suite.....

6. — Quand vous avez attelé comme chevaux à vos jougs les

---

[3] [Au-dessus et au crayon, «brillez».] Le sens de «régner, commander à» est sûr aux vers X, 159, 6, et 174, 5.

[4] On remarquera dans tout l'hymne * un passage brusque de la deuxième à la troisième personne, et réciproquement.

[5] Parcouru.

[6] Forte, puissante.

[7] Littéralement «qu'on cherche à être en elle» : *bhūṣ* est un véritable désidératif (sans redoublement) de *bhū*, et garde son sens étymologique, par exemple au vers X, 160, 5 (cf. VIII, 3, 2; et *tous les emplois* de *sumatí* au locatif, sans exception). Pour notre passage on peut comparer d'une part, VIII, 55 [66], 7; 88 [99], 2; de l'autre, VII, 86, 2 [infra, XXVI, 2].

[8] Proprement «mettez-nous dans l'immortalité».

[9] Cf. VIII, 7, 3, où le même verbe (au moyen) gouverne pareillement un accusatif dépendant de deux verbes. On ne peut donc citer aucun exemple sûr d'un sens neutre de *úd īray*..., même au moyen.

[10] Céleste.

[11] Le Purīṣa paraît être distingué de la mer (céleste), I, 163, 1, IV, 21, 3, comme placé dans la moitié supérieure du ciel avec le «Père», I, 164, 12, ou encore dans le monde du soleil, X, 27, 21, cf. III, 22, 3. C'est peut-être le réservoir invisible des eaux du ciel. Donnait-on le même nom aux réservoirs, aux sources des eaux terrestres, VI, 49, 6?

[12] Epithète ordinaire des Açvins, transportée aux Maruts.

* Non, mais seulement dans les stances 2-4.

mouchetées[13], et revêtu vos vêtements d'or, vous dispersez, ô Maruts, tous les envieux[14]. — A la suite......

7. — Ni les montagnes ni les rivières ne vous ont arrêtés. Là où votre attention a été attirée[15], vous y allez, ô Maruts. Et vous parcourez[16] le ciel et la terre. — A la suite.....

8. — L'ancienne et la nouvelle[17], celle qui est dite et celle qui est récitée[18], toutes vous les remarquez. — A la suite.....

9. — Ayez pitié de nous, ô Maruts; ne nous frappez pas; accordez-nous une vaste protection. Songez à notre hymne de louange, à l'amitié qui nous unit. — A la suite.....

10. — Conduisez-nous à l'accroissement de nos richesses; conduisez-nous hors des angoisses, ô Maruts, étant chantés. Agréez le don de notre offrande, vous qui êtes dignes de sacrifices. Puissions-nous être maîtres des richesses!

---

[13] Les antilopes mouchetées. Le mot *pṛ̣ṣatī* ne peut désigner des antilopes aux vers VIII, 54 [65 = *supra*, X], 10 et 11. Mais je ne vois pas de bonnes raisons pour lui refuser ce sens quand il désigne les attelages des Maruts. Notre vers, et le vers V, 58, 6, où le féminin *pṛ̣ṣatī* ne peut être une épithète du masculin *áçva*, doivent s'entendre en ce sens qu'ils prennent, en guise de chevaux, des antilopes. L'épithète *pṛ̣ṣadaçva* peut avoir le même sens, puisque le masculin *pṛ̣ṣat* a, en sanscrit classique, le même sens que *pṛ̣ṣatī**.

[14] Tous les ennemis.

[15] [Par la prière;] cf. le vers suivant.

[16] [Plus rigoureusement « vous faites le tour du..... »].

[17] Prière.

[18] Sous forme de *çastrá*.

* Bergaigne s'est ici rencontré avec M. Pischel (*Ved. Stud.*, I, p. 226), ainsi que je l'avais déjà noté *Rev. crit.*, XXIX, p. 85 i. n. — V. H.

XVI

V, 57. Aux Maruts.

1. — Venez, Rudras, accompagnés d'Indra, tous ensemble, vous qui avez des chars d'or, pour nous ouvrir la voie. Cette pensée[1] de nous vous agrée[2], comme les sources du ciel à celui qui a soif, à celui qui demande de l'eau.

2. — Armés de haches, armés de lances, — sages, — armés d'arcs, armés de flèches, armés de carquois, — vous avez de beaux chevaux, de beaux chars, ô fils de Pṛçni; — portant de belles armes, ô Maruts, — vous allez déployer votre parure[3].

3. — Vous secouez le ciel, les montagnes[4], et vous en faites tomber des trésors[5] pour votre serviteur. Les bois, par crainte, cèdent à votre course. Vous excitez[6] la terre, fils de Pṛçni, quand, pour déployer votre parure, ô forts, vous avez attelé les mouchetées[7].

4. — Avec l'éclat qu'ont les vents[8], les Maruts, qui prennent

---

COMMENTAIRE.

[1] Prière.

[2] «Est reçue par vous avec plaisir», sens passif. Dans tous ses autres emplois, où il a le sens actif, le verbe *hary* avec *práti* a les désinences actives.

[3] Cf. le refrain de l'hymne V, 55 [le précédent].

[4] Du ciel, c'est-à-dire «les nuages».

[5] Double accusatif : III, 45, 4.

[6] Vous la faites mouvoir, vous l'ébranlez.

[7] [Ce mot est accompagné d'une note où on lit «cavales mouchetées», et ce sens est lui-même justifié par un renvoi à R. V. VIII, 54 (Aufr.[2] 65), 10-11, c'est-à-dire à l'hymne X (10-11) du présent recueil. Mais voir, sous XV, 6 (n. 13), la discussion à la suite de laquelle Bergaigne s'était arrêté à l'acception d'«antilopes». Si ce passage lui avait repassé sous les yeux, il eût effacé la contradiction. — V. H.]

[8] Les vents d'orage accompagnés d'éclairs. Le seul sens bien établi de *tviṣ* est «éclat, étincelle, rayon». L'épithète *vâtatviṣ* serait le seul argument sérieux en faveur d'un autre sens «impétuosité». [Mais] le vent a un char brillant, IV, 48, 1; il est appelé lui-même brillant ou «blanc», VII, 91, 3 (cf. 90, 3), et «beau à voir», IV, 48, 1*; cf. la «parole» de Parjanya, c'est-à-dire le bruit du tonnerre, appelée brillante, V, 63,

* Je ne m'explique pas cette référence. — V. H.

la parure de la pluie[9], tout semblables comme des jumeaux, bien ornés, avec des chevaux rouges, avec des chevaux vermeils, — sans tache, très énergiques, et, en leur grandeur, vastes comme le ciel[10].

5. — Maîtres d'abondantes gouttes[11], oints d'onguents[12] maîtres des beaux flots, d'aspect étincelant[13], disposant de dons qu'on ne peut leur arracher[14], bien nés de par leur naissance[15], portant sur la poitrine des bijoux d'or, les chantres du ciel ont eu en partage le nom[16] d'immortels.

6. — Des lances, ô Maruts, sont sur vos épaules; dans vos bras a été placée l'énergie, la vigueur, la force; dans vos têtes, l'héroïsme; sur vos chars, des armes; sur vos corps, toute beauté a pris forme.

7. — Donnez-nous, ô Maruts, un présent fait de vaches, fait de chevaux, fait de chars, fait de héros, fait de choses brillantes[17]. Rendez-nous célèbres[18], fils de Rudra. Que j'aie part à votre faveur divine!

[*infra,* XXXV], 6, par la même raison. Les Maruts reçoivent encore la même épithète au vers V, 54, 3. Cf. d'ailleurs la note suivante. Les observations ci-dessus paraissent rendre le sens [d'«impétuosité»] inutile. Aussi bien, la pluie, dans le même vers, est-elle appelée aussi une parure, un vêtement brillant des Maruts : c'est qu'elle ne va pas non plus sans éclairs.

[9] Toujours accompagnée d'éclairs.

[10] Série d'épithètes sans verbe, comme souvent dans les hymnes aux Maruts.

[11] Les gouttes de la pluie.

[12] Et par conséquent luisants.

[13] Et majestueux, comme des rois, I, 85, 8.

[14] Sans leur consentement, proprement «qu'on ne peut faire tomber», parce qu'ils sont trop haut, placés sur un pilier (I, 166, 7), qui n'est autre que le pilier du ciel, comme la mer céleste elle-même (X, 149, 2) qu'ils [les dons des Maruts] représentent. Cette idée de biens célestes placés hors de la portée des hommes s'oppose à celle de la branche qu'ils peuvent saisir (VI, 57 [*infra,* XXXII], 5; cf. I, 8, 8) et qui représente la bienveillance d'Indra. Dans le même passage [I, 166, 7], les Maruts reçoivent l'épithète *alātṛṇá,* que M. Roth lui-même traduit «qui ne [se] dessaisit de rien», et qui en fait, dans son seul autre emploi [III, 30, 10], qualifie *valá,* c'est-à-dire la caverne personnifiée qui retient les vaches célestes.

[15] Pléonasme pur et simple.

[16] Et la nature.

[17] D'or, par exemple.

[18] Célèbres parmi les hommes (VII, 90, 2) par les biens que nous

8. — Ô héros Maruts, ayez pitié de nous, très magnifiques, immortels, connaissant la loi; sages qui écoutez la vérité, jeunes, qui traversez les hautes montagnes[19], qui grandissez immensément[20].

---

aurons reçus de vous; ou, s'il s'agit des prêtres, célèbres chez les *sūrí* (VII, 84, 3 [= *infra*, XXXIV, 3]) par le succès de nos sacrifices.

[19] Les montagnes du ciel : cf. I, 39, 3.

[20] Cf. *bṛhadúkṣ*, III, 26, 4, d'une part; et. de l'autre, *sākamúkṣ*, VII, 58, 1, rapproché de *sākám ukṣitā́ḥ*, V, 55 [*supra*, XV], 3 (*sākám jātā́ḥ*).*

* À la dernière collation, je constate que le vb. *dadā* de la st. 7, traduit, comme chez Grassmann, par «donnez-nous», ne peut signifier que «vous nous avez donné» : lapsus que j'avais déjà relevé, au surplus, dans le *Man. Véd.*, p. 239, s. v. *1 dā*. — V. H.

XVII

I, 89. Aux Viçve Devās.

1. — Que les vouloirs [1] salutaires nous viennent de toutes parts, infaillibles, impossibles à entraver, triomphants, — pour que les Dieux nous fassent prospérer sans cesse, gardiens vigilants, de jour en jour!

2. — La bienveillance propice des Dieux est à ceux qui cherchent la voie droite : que le don des Dieux descende vers nous. Nous avons recherché l'amitié des Dieux : que les Dieux prolongent notre existence pour que nous vivions!

3. — Nous les invoquons selon la *nivid* [2] antique, Bhaga, Mitra, Aditi, Dakṣa [3] qui ne fait pas d'erreurs, Aryaman, Varuṇa, Soma, les Açvins. Que Sarasvatī la bien partagée nous donne la joie!

4. — Que le Vent en soufflant nous apporte ce remède qui donne la joie! Que la terre mère, que le ciel père, que les pierres qui pressent le soma, qui donnent la joie, nous l'apportent! Ô vous, ô Açvins, écoutez ceci, ô *Dhiṣṇyas* [4].

5. — Nous appelons à notre secours ce souverain du monde mobile, maître du monde immobile, qui donne la vigueur à la prière, — pour que Pūṣan augmente nos richesses, lui le protecteur, le gardien infaillible, pour notre bien-être.

6. — Le bien-être, qu'Indra à la grande gloire nous le donne, que Pūṣan, qui dispose de toutes les richesses, nous le donne, que Tārkṣya, dont la jante ne peut éprouver de dommage [5], nous le donne, que Bṛhaspati nous le donne!

7. — Que les Maruts, qui ont pour chevaux des antilopes [6],

COMMENTAIRE.

[1] Cf. X, 64, 1. [2, selon toute apparence.]

[2] Courtes invocations, conservées dans les rituels, et qui probablement sont en effet d'une haute antiquité.

[3] L'habileté (*dákṣa*) personnifiée, comme le montre l'épithète même qui suit [: cf. *supra*, IX, n. 16].

[4] Épithète presque exclusivement réservée aux Açvins, de sens inconnu.

[5] Cf. I, 38, 12.

[6] [Cf. *supra*, XV, n. 13, et XVI, n. 7.]

qui ont pour mère Pṛçni, allant déployer leur parure dans les assemblées, rapides, — que les fils de Manu[7], qui ont pour langue Agni[8] et pour regard le soleil[9], — que les Viçve Devās viennent ici, nous apportant un secours!

8. — Puissions-nous n'entendre avec nos oreilles que des choses de bon augure, ô Dieux! Puissions-nous ne voir avec nos yeux que des choses de bon augure, ô vous qui êtes dignes du sacrifice! Vous ayant loués, puissions-nous, avec des membres solides, des corps solides, atteindre l'âge déterminé par les Dieux[10]!

9. — Ce sont donc cent automnes seulement[16], ô Dieux, qui sont près du jour où vous avez fixé pour nos corps la mort de vieillesse, où les fils deviennent des pères[12] : ne nous blessez pas au milieu du chemin de notre vie[13].

10. — Aditi est le ciel; Aditi est l'atmosphère; Aditi est la mère; elle est le père; elle est le fils[14]; Aditi est les Viçve Devās; Aditi est les cinq races; Aditi est ce qui est né; Aditi est ce qui doit naître.

---

[7] Proprement «les Mânes». Il s'agit là apparemment des *pitáras*, qu'on voit invoqués ailleurs dans un hymne adressé pareillement aux Viçve Devās, VII, 35 [le suivant], 12.

[8] Parce qu'ils reçoivent des offrandes par l'intermédiaire du feu.

[9] Parce qu'ils habitent le Soleil. Ce mythe s'est conservé dans l'Inde.

[10] Comme limite de la vie humaine : cent ans.

[11] Une vie de cent années.

[12] Des *pitáras*, des Mânes.

[13] [Proprement «ne blessez pas notre vie à mi-chemin».]

[14] Sur l'application possible de ces termes, voir par exemple I, 101, 3. [Je ne m'explique pas cette référence, et ne trouve rien qui y ressemble *Rel. Véd.*, III. p. 89 sqq., où Bergaigne commente abondamment le présent passage. — V. H.]

XVIII

VII, 35. Aux Viçve Devás.

1. — Propices nous soient Indra et Agni, avec leurs secours! Propices Indra et Varuṇa, à qui l'offrande est présentée[1]! Propices Indra et Soma, propices, favorables[2] [pour nous frayer la route][3]! Propices Indra et Pūṣan dans la conquête du butin!

2. — Propice nous soit Bhaga! Propice Çaṃsa[4]! Propice Puraṃdhi[5]! Propices nous soient les richesses! Propice la For-

---

COMMENTAIRE.

[1] Sens exceptionnel de *rātáhavya*, qui se retrouve dans un petit nombre d'autres passages. Dans son acception ordinaire, le mot signifie «qui présente l'offrande». La construction assez fréquente du composé avec *námasā* comme régime de *rātá-*, montre que les deux termes gardaient bien chacun leur valeur propre, ce qui permettait d'en faire varier aisément le rapport.

[2] Il faut deux mots; mais personne ne sait quelle est la nuance entre *çám* et *yós*.

[3] [*suvitáya* oublié à la traduction. — V. H.]

[4] L'hymne, considéré dans son action magique et bienfaisante, et à demi personnifié. Le mot *çáṃsa* se prend en bonne et en mauvaise part. Il y a aussi le *çáṃsa* des hommes (II, 34, 6, cf. Narāçaṃsa) et celui des Dieux (X, 31, 1), c'est-à-dire, en somme, des hommes d'autrefois (des Pères, X, 78, 3). Çaṃsa semble personnifié encore (comme Narāçaṃsa) au vers VII, 35, 2 [notre passage], à côté de Bhaga. Mais la personnification est si peu définitive, qu'au vers X, 64, 10, toujours à côté de Bhaga, et dans une énumération de personnages divins dont la protection est invoquée, on trouve le mot *çáṃsa* avec une épithète et un génitif, «l'hymne charmant du sacrificateur», ce qui ne laisse pas de doute sur l'origine de notre Çaṃsa.

[5] Autre personnification qui, bien qu'éveillant l'idée de richesse, d'abondance, peut très bien avoir un tout autre sens étymologique.

mule[6] du *satyá*[7] bien conduit[8]! Propice nous soit Aryaman aux nombreuses naissances[9]!

3. — Propice nous soit le créateur! Propice le conservateur! Propice nous soit Urūcī[10], selon sa nature! Propices les deux grands mondes! Propice la montagne[11]! Propices nous soient les succès[12] dans les invocations des Dieux!

4. — Propice nous soit Agni, qui a la splendeur sur sa face! Propices Mitra et Varuṇa! Propices les Açvins! Propices nous soient les bonnes œuvres[13] de ceux qui font de bonnes œuvres! Propice nous soit le Vent vigoureux en nous envoyant son souffle!

5. — Propices nous soient le Ciel et la Terre, dans l'invocation du matin! Propice nous soit l'atmosphère, pour que nous voyions[14]! Propices nous soient les plantes, les arbres! Propice nous soit le maître de l'espace[15], vainqueur!

---

[6] Encore la formule, *çáṃsa*, mais avec un complément au génitif. Le *satyá* est ici identique au *ṛtá* et éveille l'idée de culte *loyal*. Cf. vers 12.

[7] [Au dessous on lit au ms. «la louange de la richesse réellement acquise», avec renvoi à une note ainsi conçue :] Ce mot [«richesse»] se sous-entend aisément d'après les épithètes qui y sont jointes, surtout d'après la seconde : cf. d'une part III, 14, 6; de l'autre II, 24, 15, et 27, 17. [Cette note n'est pas biffée, mais les mots qui y renvoient le sont : elle doit donc être tenue pour non avenue. On voit que Bergaigne a beaucoup hésité sur ce passage énigmatique, et je ne crois pas qu'il en ait résolu la difficulté : cf. *Man. Véd.*, p. 307. — V. H.]

[8] Proprement «bien tenu en bride». Métaphore connue : Agni est le cocher du sacrifice.

[9] Cf. X, 64, 5.

[10] Ce nom, qui n'est proprement qu'un adjectif signifiant «qui s'étend au loin», est une épithète d'Aditi au vers VIII, 56 [67 Aufr.[2]], 12. Mais, comme Aditi est nommée plus loin dans notre hymne, il désigne ici la vache céleste sous une autre forme caractérisée par ce nom même : cf. I, 2, 3; III, 31, 11. Cf. [pourtant] les deux mondes dans ce vers et le ciel et la terre au vers 5, le vent (*vāta*) au vers 4 et Vāyu au vers 9.

[11] [Sur le sens propre de *ádri*, cf. *supra*, XIV, n. 3.]

[12] Les succès liturgiques, les bonnes conditions de l'invocation : voir A. V. XIX, 8, 3-4; cf. aussi R. V, X, 64, 4.

[13] Les sacrifices.

[14] Particulièrement, pour que nous voyions (à travers l'atmosphère) la lumière du soleil (IX, 91, 6), c'est-à-dire pour que nous vivions, pour que notre vie soit prolongée (X, 14, 12).

[15] Peut-être Bṛhaspati, qui n'est pas nommé ailleurs dans cet hymne, et qui reçoit deux fois l'épithète, d'ailleurs assez rare, de *jiṣṇú* «vainqueur» : IV, 40, 1; X, 67, 9. Ou simplement un personnage incolore comme «le maître du champ» du vers 10.

6. — Propice nous soit le Dieu Indra avec les Vasus! Propice, avec les Ādityas, Varuṇa, bienveillant[16]! Propice Rudra, avec les Rudras, guérissant! Propice nous soit Tvaṣṭar, nous écoutant ici avec les femmes[17]!

7. — Propice nous soit Soma! Propice la prière! Propices les pierres[18]! Propices nous soient les sacrifices! Propices nous soient les érections de poteaux[19]! Propices les mères[20]! Propice la *vedi*[21]!

8. — Propice nous soit le soleil aux vastes regards, quand il se lève! Propices nous soient les quatre directions[22]! Propices nous soient les montagnes solides! Propices nous soient les rivières! Propices nous soient les eaux!

9. — Propice nous soit Aditi avec les lois! Propices nous soient les Maruts aux beaux hymnes! Propice Viṣṇu! Propice nous soit Pūṣan! Propice la subsistance[23]! Propice Vāyu!

10. — Propice nous soit le Dieu Savitar, nous protégeant! Propices nous soient les aurores brillantes! Propice nous soit Parjanya, pour notre descendance! Propice nous soit le maître du champ[24], qui est propice!

11. — Propices nous soient les Dieux, formant la troupe des Viçve Devās! Propice nous soit Sarasvatī avec les pensées[25]! Propices ceux qui (nous) recherchent[26]! Propices ceux qui re-

---

[16] Proprement «n'employant que des formules propices» (et non des incantations malveillantes).
[17] Les femmes divines.
[18] Du pressoir.
[19] Les poteaux auxquels on attache les victimes.
[20] Les épis de l'herbe sacrée, composant le barhis.
[21] L'autel.
[22] Les points cardinaux.
[23] *bhavítra*, «instrument, moyen d'existence».
[24] Dieu de l'agriculture : cf. IV, 57, 1-3, et X, 66, 13.
[25] Les prières.
[26] Les *abhiṣác*. Ce mot, également rapproché de *rātiṣác* «qui recherche l'offrande» au vers X, 65, 14, paraît désigner les *pitáras* (A. V. XVIII, 4, 44), qui reparaîtront sous leur nom ordinaire au vers suivant, et qu'on voit pareillement en compagnie de Sarasvatī au vers X, 17, 8. Il les désignerait, soit comme «revenants», soit plutôt comme venant chercher les hommes pour les conduire à leur propre demeure : A. V. *loc. cit.*

cherchent l'offrande[27] ! Propices ceux du ciel, ceux de la terre ! Propices ceux des eaux[28] !

12. — Propices nous soient les maîtres de la vérité[29] ! Propices les chevaux ! Propices nous soient les vaches ! Propices les Ṛbhus aux bonnes œuvres, aux mains habiles ! Propices nous soient les Mânes[30] quand nous les invoquons.

13. — Propice nous soit le Dieu Aja Ekapād[31] ! Propice Ahi Budhnya[32] ! Propice la Mer ! Propice Apāṃ Napāt, l'embryon[33] ! Propice nous soit Pṛçni[34], gardée par les Dieux !

14. — Les Ādityas, les Rudras, les Vasus ont agréé[35] cette prière nouvelle que nous avons faite. Qu'ils nous écoutent, ceux qui sont dignes du sacrifice, ceux du ciel, ceux de la terre, et ceux qui sont nés de la vache[36].

---

[27] Les *rātiṣác* pourraient être un autre groupe de *pitáras*. Mais rien ne l'indique. Ajoutons que les *abhiṣác*, aussi bien que les *rātiṣác*, peut-être uniquement parce qu'ils figurent dans les hymnes aux Viçve Devās, ont été compris parmi ceux-ci dans le rituel des cérémonies Çrauta : Çankh. Çr. Sūtra, VIII, 21, 1.

[28] Les *pitáras* sont répartis entre les trois mondes (X, 15, 1-2), comme les Dieux : cf. vers 14.

[29] [Du *satyá*] confondu avec la «loi», le *ṛtá*, avec ou sans allusion au culte : cf. vers 2.

[30] [Le manuscrit porte «les Pitris».]

[31] [Sur ce personnage et sa signification mythique, cf. Bergaigne, *Rel. Véd.*, III, p. 20 sqq., et Henry, *A. V.*, XIII, 1, 6.]

[32] [Sur ce Budhnya et les confusions auxquelles il a pu donner lieu, cf. Bergaigne, *ib.*, p. 24, et Henry, *A. V.*, VII, 9.]

[33] Des eaux, le nom même Apāṃ Napāt signifiant «fils des eaux». Le mot *perú*, malgré la différence d'accentuation, doit avoir le même sens que *péru*. Cf. en particulier l'expression *apā́ṃ péru*, appliquée à Soma (X, 36, 8) et équivalente à *apā́ṃ garbhá* (IX, 97, 41). Le sens d'«embryon» paraît hors de doute dans la T. S. III, 1. 11, 8, cf. [R. V.] I, 105, 2. Il est possible au vers R. V. IX, 74, 4, cf. X, 73, 2, et I, 6, 4, et ne fait pas de difficulté, même avec l'accentuation *perú*, au vers V, 84, 2. Le vers I, 158, 3 est obscur : peut-être le mot désigne-t-il là Apāṃ Napāt lui-même. [*Sic* depuis Pischel, *Ved. Stud.*, I, p. 89 ; cf. *Revue critique*, XXIX (1890), p. 83 i. n.]

[34] La vache céleste.

[35] [J'aimerais mieux traduire par l'injonctif. — V. H.]

[36] Du nuage, des eaux du ciel : les Maruts en particulier ; bref, les Dieux des trois mondes, cf. X, 53, 5, et VI, 50, 11.

15. — Ceux qui sont dignes du sacrifice entre tous les Dieux dignes du sacrifice, les immortels qui ont droit au sacrifice de Manu[37], connaissant la loi, — qu'ils nous donnent aujourd'hui le vaste espace. — O vous, protégez-nous toujours en nous donnant le bien-être !

---

[37] Et des hommes, ses descendants.

(*A suivre.*)

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME HUITIÈME

4e FASCICULE



PARIS

ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

[illegible]

[illegible]

TABLE DES MATIÈRES

DU FASCICULE 4.

DE QUELQUES DIFFICULTÉS
DE LA THÉORIE
DES GUTTURALES INDO-EUROPÉENNES.

Toute la théorie des gutturales repose sur les correspondances phonétiques connues :

		skr.	iran.	slav.	lit.	arm.
Groupe oriental.	α	*ç*	*s*	*s*	*sz*	*s*
	β	*k* (resp. *c*)	*k* (resp. *c*)	*k* (resp. *č*)	*k*	*kh* (et *h*)

		gr.	germ.	celt.	ital.
Groupe occidental.	α'	χ	*h* (γ)	*k*	*k*
	β'	π (resp. τ)	*hw* (*w*)	irl. *c* gall. *p*	lat. *qu* ombr. *p*

Les irrégularités à l'intérieur des quatre groupes s'expliquant par des lois particulières qui sont, pour la plupart, déterminées, on peut considérer chacun des systèmes α, β, α', β' comme une unité et l'opposer aux autres. Ascoli et Fick ont reconnu que les mots qui ont en Occident le traitement β' ont en Orient le traitement β, et que ceux qui ont en Orient α ont en Occident α'. Le phonème supposé par $\alpha\alpha'$ est k_1, celui supposé par $\beta\beta'$ est k_2. Reste une troisième correspondance fréquente, $\beta\alpha'$. Deux hypothèses en peuvent rendre compte : 1° L'indo-européen n'aurait possédé que deux gutturales k_1 et k_2 ; des lois particulières auraient amené le traitement β au lieu de α en Orient, ou le traitement α' au lieu de β' en Occident; 2° on poserait, dans les cas où α' et β se correspondent, une troisième sorte indo-européenne de *k*, soit k_3.

Quand Brugmann publia le premier volume du *Grundriss*, la question soulevée par la correspondance $\alpha'\beta$ n'était ni résolue ni même très clairement posée. J. Schmidt, dans le bel article où il a établi d'une manière définitive quelques-unes des lois les plus importantes de la théorie des gutturales (K. Z. 25, 1 et suiv.), avait, il est vrai, supposé un double traitement oriental

IMPRIMERIE NATIONALE.

de k_1, parallèle au double traitement de k_2, et qui aurait en partie expliqué cette correspondance; mais l'hypothèse, mal appuyée par les faits, ne pouvait être admise[1]. Brugmann, en posant deux séries de gutturales indo-européennes, considéra comme vélaires (k_2) toutes celles qui ont en Orient le traitement β, mais distingua bien les deux traitements occidentaux correspondants α' et β' et les traita séparément dans les quatre langues. C'était faire implicitement la seconde hypothèse : aussi vit-on affirmer l'existence d'une troisième série de gutturales presque à la fois par Bugge (*Etruskisch und Armenisch*, p. 108), Osthoff (*Morph. Unt.*, V, p. 64) et Bezzenberger (dans ses *Beiträge*, 16, p. 234 et suiv.).

L'hypothèse a depuis été acceptée par beaucoup de linguistes éminents[2]; elle donne en effet de la difficulté une solution très simple. D'ailleurs, tandis que le traitement oriental indique pour le k_1 un point de prononciation très voisin des dents, le traitement occidental suppose que k_2 était une vélaire : il y a place entre les deux pour un troisième k. Enfin, la correspondance $\alpha'\beta$, sur laquelle repose l'hypothèse, est de même ordre que celles qui établissent l'existence de k_1 et k_2. Mais il y a une différence : en supposant les deux séries k_1 et k_2, on ne faisait que reporter à une date plus ancienne une dualité historiquement attestée dans toutes les langues de la famille; en en ajoutant une troisième, on suppose une richesse qui ne se retrouve dans aucune. De plus k_1 et k_2 ont chacun leur critère infaillible, α pour le premier, β' pour le second : l'existence de k_3 n'est supposée que pour expliquer la correspondance $\alpha'\beta$. Si l'on réussit à rendre compte de $\alpha'\beta$ par des lois de détail, l'unique raison qui fait poser k_3 s'évanouit. Or on a constaté depuis longtemps que les cas de correspondance $\alpha'\beta$ sont particulièrement fréquents dans le voisinage de certains phonèmes : après *u* (de Saussure, dans ces *Mémoires*, 6, 161) et devant *r* (Weise, dans *Bezz. Beit.*, 6, 115). S'il était possible de trouver quelques faits analogues, de grouper ceux déjà découverts et d'expliquer ainsi tous les cas ou du moins la majorité d'entre eux, l'hypothèse de Bezzenberger serait rendue inutile. C'est ce qui va être essayé ici.

I

Il y a lieu d'écarter tout d'abord les cas où un ancien traitement β' a été changé en α' dans l'une des langues occidentales isolément.

[1] Elle a été critiquée en détail par Bechtel, *Die Hauptprobleme*, p. 375 et suiv.

[2] [D'autres, par exemple Bartholomæ, se sont déjà prononcés contre elle. (*Idg. forsch.*, 2, p. 264 et suiv.) — Note de correction.]

1° En grec -k_1y- et -k_2y- se confondent dans le dorien-ionien -σσ-, attique -ττ-. (Brugmann, *Gr. Gr.*[2], § 38.) Quand deux syllabes de suite commencent par une vélaire, l'élément labial semble disparaître dans les deux gutturales : *γάργαρα*, « foule », cf. v. h.-a. *quarter*, — *γέργερος· βρόγχος*, cf. skr. *gárgaras*, arm. *orkor*, *kokord* — *κέγκει· πεινᾷ*, cf. lit. *kankà* — peut-être *καρκαίρω*, cf. lat. *querquerus*. Le mot *βέβαιος* ferait alors difficulté; il semble en effet devoir être rapproché de l'arm. *kal* « se tenir, rester », et il faudrait supposer l'existence d'une forme non redoublée au moment de l'action de la loi.

2° En germanique, les vélaires perdent leur élément *w* devant *t* et à la fin des mots. (Brugmann, *Grundriss*, I, § 444 e.) Elles le perdent aussi devant *o* : v. h.-a. *quëran : chara* — v. isl. *huáll : hǫll*, cf. lat. *collis;* le gr. *κολωνός* fait difficulté — got. *haidus* = skr. *ketúṣ* — got. *haims* = lit. *kẽmas* — got. *hawi*, cf. hom. *ποίη* — got. *hails* = v. sl. *cělŭ* — v. isl. *kýr*, lat. *bōs* (*Bezz. beit.*, V, 175. — *P. u. Br. beit.* VIII, 256 — Noreen, *Urgermansk judlära*, p. 94 et suiv.) Il est donc possible que got. *gildan* (cf. lit. *geliũti*, gr. *τέλθος*, *ὀφλεῖν*) doive son *g* simple au parfait *gald guldun* et v. h.-a. *chilburra* (cf. *δέλφαξ*) son *ch* à *chalb* = skr. *gárbhas* La situation de got. *kalds*, ags. *cól*, cf. v. sl. *golotĭ* et *žlědica* est plus compliquée à cause du lat. *gelu*. Mais ce mot fait difficulté par ailleurs; son *e* n'est pas phonétique : en latin *e* devant *l* suivie de *u*, *o*, *a*, devient *o* en syllabe initiale, *u* dans les autres : *uolo : uelim* — *soluō* de **se-luō* — *famulus : familia* etc.; la loi est récente et s'applique aux emprunts grecs : *oliuom* de *ἔλαιϝον*. L'*e* de *gelu* est donc analogique, par exemple, de *gelidus*. Le *g* de *gelu* et *gelidus* s'explique par l'influence de *glaciēs*. — Le mot got. *augo*, gén. *augins* repose sur une contamination de nom. **ayō̆* (de **ok₂ō̆*) : gén. **awins* (de **ok₂éns*).

3° En latin les vélaires perdent leur ʷ devant les consonnes (Bersu, *Die Gutturalen*, p. 123) et devant *o*. Exemples : *cottidiē* (de **quōtidiē*) — *incola : inquilīnus ;* le verbe *colo*, cf. got. *haldan* (?) appartient au même type que *uomo*, *molo* (got. *malan*), got. *faran*, *wakan*, *graban*, gr. *πορεῖν*, *μολεῖν*, *τορεῖν*, *βόλεται* — *stercus*, *stercoris : sterquilīnium* — *secus : sequester* — *costa :* cf. v. sl. *kostĭ* — *coxa :* cf. skr. *kákṣas* — *coquos :* cf. osque *popīna*. Le verbe *coquere* doit son *o* à *coquos*, *que-* subsistant en latin : *queror*, *queo*, *quercus* (v. h.-a. *fereh-eih*) — *corpus :* cf. zend *kerefš*. — Cette chute de *w* serait postérieure au passage de *gʷ* à *w* d'après *uoro*, cf. gr. *βορᾶ́*. On ne peut guère supposer **g₂° r*- parce que *°r*, *°l* (c'est-à-dire *r̥ l̥* devant voyelle) deviennent en latin *ar*, *al* : *uarus* = lit. *vìras* — *calo*, gr. *καλέω* — *caleō*, lit. *sziltas* — *palea*, gr. *πάλη* ; *pollen* représente **polwen-* — *salus*, cf. *sollo-* = *ὁλϝο-* — *malus*, cf. lit. *mìlyti*, arm. *meλkh* « faute » et *molor* « égaré, errant » — *pariēs*,

cf. *πείρατα* — *ariēs*, cf. *ἔριφος* — *haruspex*, cf. lit. *żárna* — *parentēs*, cf. *πορόντες* — *hara*, cf. *cohors* — *palam*, cf. v. sl. *polŭ* — *palūs*, cf. skr. *palvalam*, lit. *pélkė* (pour le sens, cf. Möhl, dans ces *Mémoires*, VII, p. 276); *palumbēs*, cf. *πέλεια*; *pallidus*, *palleō* reposent sur un thème **palle-* de **pḷwe-*, cf. lit. *pìlkas*, russ. *polóvyj*. Les verbes *saliō*, *pariō*, *sariō* doivent peut-être leur *-ar-*, *-al-* à des formes telles que les secondes personnes *salis*, *paris*, *saris*, tandis que *mortuos* a établi ou maintenu *-or-* dans *morior*. Dans *forāre*, malgré v. h.-a. *borōn*, on doit voir comme dans *uorāre*, un thème verbal en *-ā-* avec vocalisme *o* de la racine; cf. v. h.-a. *manōm*, lit. *į-manaŭ*, arm. *i-manam* «je comprends»[1]. D'autre part la chute de ^{w} devant *o* paraît s'être produite aussi dans les autres dialectes italiques; la préposition *kom*, cf. v. sl. *kŭ*, skr. *kám* est panitalique; osq. *popīna* a subi l'influence d'un verbe **k^wek^we-* (d'où le lat. *coquere*). Le ^{w} a pu être rétabli dans **g^worā-* sous l'influence d'une forme **g^wer-* encore existante. Cela permettrait d'expliquer *figere* à côté de *fiuere* par une flexion *figo* : *fiuis*; cf. *insece* au lieu de **inseque* d'après *insecō*. — Le *gh^w* aurait perdu son ^{w} devant *o*, à en juger par *hostis*, v. sl. *gostĭ* — *hospes*, cf. v. sl. *gospodĭ*, qui n'a rien à faire avec le skr. *jáspatiṣ* (pour le sens cf. zend *zañtupaitiš*, J. Darmesteter, *Traduction du Zend-avesta*, I, p. 29; c'est le chef immédiatement supérieur au *viçpátiṣ*; cf. v. h.-a. *chuning* [cf. got. *þiudans*] et le rapport de skr. *dámpatiṣ* : lat. *dominus*). Mais ce rapprochement est très douteux. — Alors *fūnis* (de **foinis*) devrait son *f* à *fīlum*, si on le rapproche de lit. *gýsla* etc. (Fick, *Et. Wört.*[4] p. 414); *formus* = skr. *gharmás* aurait subi l'influence de *furnus* = skr. *ghṛṇás* = v. sl. *grŭnŭ* (pour le traitement différent de *or* et *ṛ* quand la syllabe suivante contient *u* issu de *o*, cf. *porcus*, et *ursus*, *turdus*, *cur-tus*). — L'arm. *govel* «louer»[2] montre que *o* de v. sl. *gověti*, *a* de lat. *faueō* reposent sur i. e. *o*; on devrait donc admettre que le passage italique de *o* à *a* devant *w* est antérieur à l'action de *o* sur *gh^w*. Le *w* issu de *gh^w* ne provoque pas le passage de *o* à *a* : *foueō*, cf. skr. *dāhayati*. — L'exemple *horreō* est ambigu, cf. skr. *hárṣate* (d'où *hṛṣyati*) : *ghṛ́ṣuṣ*, et arm. *garšil* «avoir horreur de» (*-rš-* de *-rs-*, cf. *kharšel* «tirer, traîner», skr. *kárṣati*, *kṛṣáti*)[3]; d'après *h*, le *or* de *horreō* serait ancien et

[1] Quant à *-ul-* de *-°l-* qu'on a aussi supposé, le meilleur exemple *tuli* n'est pas probant; la forme ancienne est **tetulī*, et *tuli* est emprunté à *rettulī*, *sustulī*, *attulī*. Le mot *gula* (cf. v. h.-a. *chëla*) fait difficulté : son *u* ne se comprendrait qu'en syllabe intérieure, par exemple dans *dēgulō*.

[2] L'*o* persiste devant *v*; cf. *yolov* «beaucoup de» de **polowi-*, cf. *πολύς*, ags. *feala*. Le premier *o* est conservé sous l'influence du second; cf. *kotor*, *molor*, *bolor*.

[3] Arm. *kharšel* ne peut avoir été emprunté à l'iranien (persan *kešīden*) à cause du *kh-* initial; le *k* iranien est rendu par arm. *k* dans les mots empruntés *kapoyt*, *kamkh*, *kaxard*, *kamar*, *kerp*, *koyr*, etc.; on a *kh* dans *khēš*,

non issu de *r̥*. Mais la question des alternances de *f* et *h* dans les dialectes latins est trop obscure pour qu'on puisse accorder à ces déductions une absolue créance. Le seul cas clair est celui de *k*ʷ*o* pour lequel la réduction est assurée.

4° En celtique *k*ʷ devant *t* devient *k* (Brugmann, *Grundriss*, I, § 436). Il est difficile d'expliquer le *k* de la préposition panceltique *kon* dans gall. *co- sp* = v. irl. *co-sc*, cf. v. sl. *kŭ* et le *g* de v. irl. *guin*, *gegon* en face de *benim* (gr. *θείνω*, *ἔπεφνον*) — *guidiu*, *rogád*, (cf. *ποθέω*) — *gorim*, *gorm* (skr. *gharmás*) sans supposer une chute du ʷ devant *o*. D'autres exemples, tels que *ingen*, s'expliquent par l'influence de *n*, consonne qui devait suivre immédiatement le gʷ dans une partie de la déclinaison. — Le mot *bó* est très difficile : si ʷ tombe devant *o* en celtique, il ne reste d'autre moyen pour rendre compte de sa labiale initiale que de supposer un thème **g₂eu-*, comme l'a déjà fait von Planta (*Grammatik der osk. umbr. Dial.* I, p. 116) pour d'autres raisons. — Ainsi, le germanique, l'italique et le celtique s'accordent d'une manière générale dans le traitement des vélaires devant consonne et devant *o*.

On ne peut considérer comme exemples valables de *α′β* : 1° Les mots du langage enfantin : skr. *akkā*, gr. Ἀκκώ, lat. *Acca* : ils ont une situation à part en indo-européen où ils présentent le fait, d'ailleurs inouï, de consonnes doubles : got. *atta*, gr. *πάππα*, *νάννα*, lat. *mamma*; v. Zimmer, dans K. Z. 32, p. 172 suiv. — 2° Les onomatopées : *κήξ*, skr. *kāka-* — *κίσσα*, *κίττα*, skr. *kiki-* (avec *k* devant *i*) — *κόκκυξ*, skr. *kóka-* — peut-être *κόραξ*, lat. *coruos*, si on les rapproche de skr. *kārava-* plutôt que de lit. *szárka* «pie» — *γαγγανεύειν*, cf. v. sl. *gągnati*, skr. *gañjana-*. Le *k* subsiste aussi longtemps que le sentiment de l'onomatopée. — 3° Les mots, sans doute très nombreux, qu'a déformés l'éymologie populaire. Par exemple le gotique répond par *hwairnei* à v. h.-a. *hirni*, gr. *κρᾱνίον*, tandis que gr. *κέρνος* a un *κ* irrégulier en face du skr. *carúṣ*, corn. *per*, v. isl. *huerr*, *huerna*, russe *čarar* «coupe» (de **k₂ēr̥ā*) et v. sl. *korĭcĭ*, *koryto* : le double sens du latin vulgaire *testa* montre les deux significations, rapprochées peut-être sous une influence germanique; cf. skr. *kapālam*. — Le grec *λοίγος*, cf. lit. *ligà* peut devoir son *γ* à *λυγρός*, *λευγαλέος*. —

mais cf. zd. *ṭkaēša-*. Le *kh* représente i.e. k_2 comme dans *khēn* = gr. *ποινή*, v. sl. *cěna* — *kherel*, cf. gr. *κείρω*, — *khan* = lat. *quam* — *elikh* = *ἔλιπε* — *-kh* = skr. *ca*, gr. *τε* dans *o-kh* «quelqu'un», *č-i-kh* «rien» où l'on trouve le nominatif d'un interrogatif *i-* dont l'instrumental est *iw* «comment» ou, avec la particule *r*, *ibr*, *ibr-ev* et avec *-kh*, *iwi-kh* (noter la conservation de l'*i* de *-bhi*), *owre-kh* «quelque part» etc. — On ne trouve *kh* que dans les emprunts plus récents de l'arménien à l'iranien : cf. *paykhar* «combat», pehlvi *patkār*, persan *peikār* en face de *patker* «image», pehlvi *patkar*.

Le v. sl. *žlĭtĭ* est parent de *žlĭtŭ*, cf. lit. *geltas*, d'où *f* de *fel*; il existe d'autre part, un adjectif *zelenŭ*, cf. lit. *żolẽ* «les plantes», d'où *h* de latin *holus*, *olus*. Les deux mots étant très semblables se sont influencés : d'où le gr. *χολή* et en latin *flōrus*, cf. *χλωρός*, (d'après Duvau) à côté de *heluos*; cf. aussi *χέλυς* et v. sl. *žĭly*. — Le grec *ἔγχελυς* en face de lit. *angìs*, lat. *anguis* paraît avoir subi l'influence de *ἔχις* et de *ἄγχω*. — Le grec *δέλτα* doit son *δ* au lieu de *γ* (cf. got. *kilþei*, skr. *jártu-*) à *δελφύς*. — Le got. *gaidw*, cf. lit. *geidżù*, a *g* sans ʷ devant *a* issu de ᵉ*o*; il a sans doute influé sur le mot germanique que représente v. h.-a. *gīt*; il faut ajouter l'action de *gërōn*. — Les faits de ce genre sont fréquents dans toutes les langues, et il est probable que plus d'un cas apparent de *α'β* y trouvera une explication aisée. Ils peuvent même donner l'illusion d'un phénomène phonétique régulier : à *ἐγώ*, got. *ïk*, arm. *es*, le sanskrit répond par *ahám*, c'est-à-dire **ajhám* au lieu de **ajám* sous l'influence de *máhyam* — à *μέγας*, got. *mikils*, arm. *mec*, par *mahát-* (de **majhát-*) au lieu de **maját-* (le sanskrit possède encore *majmán-*) sous l'influence de *máṃhate* : optat. *mahema*, et d'une manière plus générale des mots qui répondent à got. *mag*, v. sl. *mogą* d'une part, got. *managś*, v. sl. *mŭnogŭ* de l'autre — à *θυγάτηρ* par *duhitár-* d'après *duhé*, *duhaté* dont on l'a souvent rapproché — à *γένυς*, got. *kinnus*, arm. *cnawt* par *hánuṣ* «mâchoire», cf. *hánti* (*hánu-* et la racine *han-* se trouvent rapprochés *Ṛ. V.* IV, 18, 9 et I, 52, 6). — Quant à skr. *ha*, il est identique à v. sl. *že*, gr. *-θε* (de *εἴ-θε*) et bien distinct de gr. *γε*, got. *-k* (*mi-k*), arm. **-c* (dans *z-is* «*ἐμέ*», pour **ic* et *z-khez* «*σέ*» pour **khec* d'après le datif *khez*).

Il faut enfin écarter certaines étymologies fausses ou trop incertaines. Les mots occidentaux gr. *καρπός*, lat. *carpō*, v. h.-a. *herbist*, supposent une racine **karp-* «cueillir» et n'ont rien de commun avec lit. *kerpù* «je coupe, je tonds», skr. *kalpaka-* «barbier». — Le rapprochement *Κενταυρός*, *Gandharvás*, auquel le double phénomène d'étymologie populaire qu'il suppose donne un caractère arbitraire, est rendu plus douteux encore par le *g-* du sanskrit au lieu du *j-* que suppose en tout cas l'*ε* du grec; du reste Pischel (*Ved. St.* I, p. 77 et suiv.) rejette cette étymologie pour d'autres raisons. — Le grec *φωλεός* peut, tout aussi bien que *γωλεός*, être comparé à lit. *gũlis*. Il est vrai que *gũlis* rappelle *guliù*, *gulėti*; mais ce mot est visiblement avec *βάλλω* dans le même rapport de sens que lat. *iaceō* avec *iaciō*; il appartient au même type de verbes intransitifs et passifs que *μαίνομαι* : *μανῆναι*; russe *sižú* : *sidětĭ*; arm. *berim* «je suis porté»; skr. *bhidyáte*. Si *gũlis* est parent de *guliù* — ce qui n'est pas évident — il ne saurait l'être ni de *γωλεός* ni de *φωλεός*. Quant au grec *βάλλω*, sa signification a été en partie transformée par une

confusion avec un autre verbe parent de lit. *gélti*, v. h.-a. *quëlan*, arm. *keλ* «plaie». — Le grec *μῆχος* ne rappelle nullement pour le sens v. sl. *mogą*, got. *mag*, skr. *maghám*. — Le latin *cālīgō* est sans doute parent de *κηλίς*, *κηλάς*; mais comment concilier le vocalisme de *cālīgō*, *κηλίς* avec celui de v. sl. *kalŭ*, skr. *kāla-* et *kalaṅka-* et de *κελαινός*? Il ne faut d'ailleurs pas oublier *τέλμα*. — On compare gr. *χανδάνω*, *χείσομαι*, *ἔχαδον*, lat. *prehendō*, got. *gitan* et alb. *gendem* «je suis trouvé». L'albanais est la seule garantie sérieuse que l'on ait ici pour admettre le traitement *α′β*; c'est dire que la preuve n'est pas solide. D'ailleurs les formes peu conciliables **ghend-* et **ghed-* et les sens assez différents de «embrasser» et «obtenir» peuvent, si l'on admet le rapprochement albanais, faire soupçonner une confusion de deux racines primitivement distinctes.

D'une manière générale, il importe de ne pas oublier que toutes les étymologies n'ont pas la même valeur et qu'il faut toujours tenir compte du degré de certitude que chacune comporte. Par exemple, v. sl. *cě* peut être rapproché de *καί*, si l'on admet un troisième type de gutturales, mais, comme son sens engage à le rapprocher de lat. *at-quī*, gr. *ποι* (Wackernagel, K. Z., 33, p. 21 et suiv.), on n'en doit tenir nul compte ici. Le lit. *kampas* et le lat. *campus* semblent identiques : mais le sens premier du mot lituanien est «angle, coin» : le mot latin n'a pas ce sens. On sera tenté de rapprocher gr. *κάμπτω*, *καμπή* de *kampas*; mais *κάμπτω* doit peut-être son *κ* à quelque influence récente; cf. *γαμψός*. D'ailleurs on ne peut regarder comme évident le rapprochement d'un mot isolé d'une langue connue à date très basse et d'un verbe grec, surtout quand il s'agit d'un type vocalique aussi rare que *-an-*. De même on ne saurait affirmer que skr. *kārúṣ* «poète» (Geldner, *Ved. St.* I, p. 150) et gr. *κήρυξ* «héraut» soient parents. Les doutes doivent être plus grands encore lorsqu'il s'agit de mots empruntés à des glossateurs, tels que *καίατα* (cf. skr. *kévaṭa-* pour **kevṛta-*?) ou *καυρός* (cf. lett. *kauns* «honte», got. *hauns*?). — Si l'on écarte tous les exemples douteux à divers titres, les listes du traitement *α′β* données par Bezzenberger (dans ses *Beiträge*, 16, p. 240 et suiv.) deviennent singulièrement courtes.

II

Pour étudier les lois de détail qui expliquent le traitement *β* en Orient en face du traitement occidental *α′*, il est utile de déterminer la prononciation de k_1 et de k_2 à la date la plus ancienne où il soit possible de remonter.

Les palatales g_1 et g_1h sont représentées en sanskrit par *j* et *h* (issu d'un plus ancien *jh*), en zend par *z*, en perse par *d* et

z, sans que la raison de la différence soit connue, en slave par *z*, en lituanien par *ż*, en arménien par *c* et *j*, toutes formes qui reposent sur d'anciens **dz* ou **dž* (notations complexes d'articulations unes). L'arménien a conservé la prononciation ancienne, à ceci près que la douce sonore **dz* est devenue la douce sourde *c*[1]. Les formes sanskrites telles que *viḍbhyás* et *rī̆ḷhá-* remontent à **viḍžbhyas* (avec chute de la sifflante; cf. *útthitas* de **ut-sthitas; úttaras*, de **utstaras;* cf. zend *ustema-*, gr. *ὕσ1ερος*) et **rižḍhas* (avec dissimilation pour **riḍžḍas*). Il est aussi impossible de tirer *viḍbhyás* de **vižbhyas* que *madgús* de **mazguṣ*. (J. Schmidt, *Pluralbild.*, p. 157 et suiv.) Le slave lui-même a peut-être trace de *dz-;* la racine **dhieg₁h-* «pétrir, façonner la terre», si largement représentée dans les autres familles manque au letto-slave; en revanche on trouve *zidŭ* «τεῖχος» (cf. *vidŭ*, *Ϝεῖδος*, Hirt) — *zidati* «κτίζειν, οἶκο δομεῖν», lit. *żëdżu* «je façonne» — *zĭdarĭ* «κεραμεύς» — *zĭdŭ* «terra figularis» (cf. got. *daigs*). Il est clair que la racine slave *zid-* remplace la racine i.e. **dheig₁h-;* il doit s'être passé quelque chose de comparable à ce qui est arrivé à skr. *jihvā́* et à v. sl. *žežetŭ;* sans doute, il faut partir du thème verbal **deidzye-* d'où **deidzye-* **dzeidzye-*; le détail ne peut être précisé, mais, seule, la prononciation *dz*, *dž*, rend compte des phénomènes. — Le k_1 est rendu par skr. *ç*, zend *ș*, v. pers. *s* ou *þ*, sl. *s*, lit. *sz*, arm. *s* : les prononciations **ts*, **tš*, ne sont plus attestées nulle part; mais le sanskrit en a conservé la trace; le nominatif régulier des thèmes en *-ç* est en *-k*, reste de l'ancien *-kṣ* : *hṛdispṛ́k*, *dík*, etc.; mais, dans tous les autres thèmes terminés par une consonne, l'*s* finale tombant phonétiquement, le sanskrit semble former dès lors le nominatif sans désinence : d'où la restitution de la consonne des thèmes *viç- páç-*, etc; en un temps où la prononciation de *ç* était encore **ṭš*, puis réduction phonétique de **ṭš* à *ṭ* : *víṭ*, *spáṭ*, *rā́ṭ* etc. Cf. la troisième personne verbale : *naṭ*. L'existence des prononciations **ts* et *tš* suivant les dialectes dans le groupe oriental suppose un ancien *k'*, hypothèse confirmée par le traitement occidental *α'*. On ne peut déterminer si la prépalatale k_1 était primitivement pure comme l'indiquent le grec, le latin, le celtique et le germanique ou mouillée, comme l'indiquent les langues orientales.

Fick a cependant cru démontrer que k_1, g_1, g_1h étaient déjà en indo-européen des spirantes. Voici son raisonnement : «La palatalisation grecque n'atteint jamais le *k* pur, mais seulement le *q* des langues occidentales; il s'ensuit que le *k* pur occidental n'était pas une gutturale primitivement; autrement il aurait été

[1] Les dialectes arméniens modernes supposent cette prononciation et non la forte. Il en est de même de arm. *p*, *t*, *k*.

palatilisé.» (*Bezz. Beit.* 16, 292.) L'argument aurait quelque valeur s'il était établi que k_2 s'est palatilisé devant *e*, *i* en indo-européen. Mais :

1° La palatalisation grecque est indépendante de celle de l'indo-iranien, du letto-slave et de l'arménien. On trouve en effet dans une partie des dialectes grecs *πε-*, *βε-*, *φε-* de k_2e-, g_2e-g_2he- : *πέσσυρες*, béot. *πέτταρες* — lesb. *πήλυι*, béot. Πειλεστροτίδᾱς — lesb. *φήρ* — Βέλφοι, etc. La théorie de Hoffmann (*Bezz. Beit.* 18, 149 et suiv.), qu'il s'agirait ici de k_2w- et que ce k_2w serait représenté par des labiales dans le groupe occidental [sauf les dialectes ionien et dorien du grec], ne satisfait pas : cf. gr. *πέντε*, lat. *quinque*, mais got. *fimf*; *quattuor*, mais *πέσσυρες*, *fidwor*. — *φήρ* en face de lit. *żvėris*, polon. *z'wierz*, mais lat. *equos* en face de *açvas*. Du reste on attend dans cette hypothèse **ἀππελλα*, **ἀπποινα* comme *ἵππος*. Enfin *kw*- subsiste dans lit. *kvāpas*, etc. La loi de ce traitement dialectal est révélée par l'opposition de béot. Βελφοί : *ἀδελφιός* : labiale à l'initiale du mot, dentale à l'intérieur; cf. *φήρ*, *πέσσυρες*, *πείσει*, *πήλυι*, *βέλλομαι*, etc., en face de lesb. *πέντε* et de l'enclitique *τε*. Les exemples contraires sont : *ἄμφην* dont la parenté avec *αὐχήν* est difficile à déterminer — le mot en tout cas très obscur *ἴμβηρις* — *σπέλλω* qui peut devoir son *π* à *σπολέω* — et *ἄφενος*, qui ne prouve pas à cause du voisinage de *ἄφνος*. Les labiales latines semblent provenir d'emprunts aux dialectes voisins. Celles du germanique, quand elles ne sont pas dues à l'influence d'une labiale voisine, le sont en partie à des phénomènes d'étymologie populaire : *bidjan*, cf. *θέσσομαι* d'après *baidjan*, cf. *πείθω* et le v. sl. *běditi* au sens de «persuader»; v. h.-a *lëbara*, cf. *yákr̥t*, d'après un mot analogue à *λίπα*, *λιπαρός* dont on l'a parfois rapproché à tort. — De plus, dans tous les dialectes grecs, la palatalisation de g_2 a lieu devant *ε*, mais non devant *ι* (Brugmann, *Grundr.* I, § 428, *a*); les exemples contraires cités par Fick (*Bezz. Beit.*, 16, 287) sont sans valeur. Le seul qui puisse faire illusion, *διερός*, est un mot poétique rare et de sens obscur; il est d'ailleurs contredit par *βίος*. Il est probable que g_2hi- donne de même gr. *φι-* : *ὄφις*, cf. zend *aži-* et *φιαρός*, cf. *φοῖβος* et lit. *gaīsas*, *gēdras*; (l'*α* de *φαιός*, *φαιδρός* est dû à l'analogie de *φαεινός*); cf. aussi *θειλόπεδον*, du *ὀδόντες λευκὰ θέοντες* (Hésiode, *Scutum*, 146, 224), la glose *θοός· λαμπρός* (avec *ο* au lieu de *ε* d'après *θοός* «rapide») et même *θεός* qui serait ainsi une traduction du mot attesté par skr. *devás*, lat. *deus*[1] : les exemples de traductions de ce genre

[1] Le rapprochement de *θεός* et lit. *dvãsė* a ceci contre lui que *θϝ*- devait donner *σ*-; cf. *σέ* de *τϝέ*. Si, contre toute vraisemblance, *θϝ*- subsiste, l'initiale de *θεός* devrait faire position chez Homère, comme celle de *δϝέος*. — Le *σ* de *θέ-σ-φατος* rappelle *θε-σπέσιος*.



sont nombreux; cf. lit. *dvilinkas*, v. sl. *dvogubŭ* en face de gr. *διπλόs*, *δίπαλτοs*, lat. *duplus*, *duplex*, v. h.-a. *zwifalt;* ou russe *mir* «paix» et «village», cf. lit. *kẽmas*, got. *haims*, à côté de v. sl. *pokojĭ* et skr. *kṣitíṣ* en face de *kṣéti*, cf. *κτίζω*. Enfin, si l'on admet que k_2*i*- donne *τι*-, c'est sans preuves suffisantes : le *τ* de *τίσιs* et *τίs* s'explique assez par celui de *τείω* et du génitif *τέο*; mais le *π* de *πραπίs*, cf. v. h.-a. *fërah*, et de *ἀσπίs*, cf. lit. *skýdas* doit être phonétique de même que celui de *πινυτόs*; le thème *πινυ*- est la forme nasalisée répondant à **kyeu*-, v. sl. *čują*, cf. *νηπίοs;* la racine *k_2*ei*- (skr. *cikéṣi* etc., *cétati* et lat. *queo*) est identique à l'élargissement près : cf. *titarti : tarute*. Le participe *πεπνῡμένοs* (cf. Schulze, *Quaest. epicae*, p. 323) résulte de l'influence de *πνέω*; il a été formé par étymologie populaire en un temps où l'on sentait bien le rapport des deux significations de *θῡμόs*; c'est de ce double sens indo-européen que résulte en latin le changement de sens de *animus*, *anima*. (L'influence de mots à double signification est sans doute un facteur important du changement de sens des mots synonymes dans les langues : cf. en latin *uxōrem dūcō*, sous l'influence du verbe répondant à v. sl. *vedą*, lit. *vedù*, v. irl. *fedim*, qui a disparu, ne laissant d'autre trace que cette locution.) — Le fait que les vélaires grecques ne se palatalisent pas devant *ι* suffit à distinguer profondément le phénomène grec du phénomène oriental. — En effet, si g^w*e*- donne *δε*- tandis que g^w*i*- donne *βι*-, c'est que *δε*- ne repose pas directement sur g^w*e*- : il y a eu disparition de ^{w} devant *ε*, et non devant *ι*, et c'est alors seulement que *g* s'est palatalisé. Puisque g^w*e*-, passant par *ge*-, n'aboutit pas à *γε*-, groupe qui subsiste en grec, l'élément spirant de g^w*e*- s'est transformé plutôt qu'il n'a disparu. Et comme d'ailleurs le phénomène a lieu devant *ε* et non devant *ι* et par suite ne tient pas seulement au caractère palatal de la voyelle, il faut croire que, à la date où il s'est produit, *ε* avait en grec une prononciation ^{y}*e* : c'est par cet intermédiaire que l'*e* ouvert de l'indo-européen est devenu l'*e* fermé du grec; cf. franç. *pied*, *métier*. La prononciation ^{y}*e* n'est pas spécialement grecque; en arménien on la trouve au commencement des mots; en vieux slave, l'alphabet glagolitique n'a qu'un seul signe pour *e* et *je;* le russe et le polonais ne possèdent encore aujourd'hui que ^{j}*e* (ou la forme à dissimilation ^{j}*o*); en indo-iranien à *-as* (de i.e. *-os* et *-es*) devant consonne sourde initiale du mot suivant répond *-ō* devant consonne sonore; on ne peut tirer ce *-ō* de *-az* (*z* final diffère de *z* intérieur; cf. skr. *-ḥ* de *-s* finale), car *-z* ne peut donner à *a* le timbre *o;* tout *a* indo-iranien était donc *ȧ* et non *á;* mais, devant *a* issu de i. e. *e*, les gutturales sont palatalisées, ce qui s'explique devant *á*, mais non devant *ȧ* : on en conclura que *ca*- repose sur *k*^{y}*ȧ*-, où le timbre *ȧ* lui-même est le résultat de la dissimilation

d'un ancien $k^y a$-; l'élément ^{y} a disparu ensuite en indo-iranien comme dans les dialectes slaves du Sud. Ces prononciations *κ'*, *γ'*, *χ'* devant *ε*, une fois admises, rendent compte de quelques cas embarrassants : ainsi le *κ'* de **κ'ε*, qui devait devenir *τ*, s'il était transporté analogiquement dans **κα*, perdait sa palatalisation, d'où dor. *ὄκα*, au lieu de **ὄπα*; l'éol. *ὄτα* a conservé le *τ* de *τε*. L'ancien génitif **κ'εο* (plus tard *τέο*) explique ion. *κός* et peut-être même thess. *κίς*, devenu *σίς* en cypriote (Hoffmann, *die gr. Dial.* I, p. 206.) Le crétois *τεῖον* explique ion. *κοῖον*. La glose *τεπ1ά· ἐπ1ά* rend ainsi compte de *ἀρτο-κόπος* (cf. lit. *kepù*) et *ἔχις* doit peut-être son *χ* à **ἐχέjος* (?). Quoi qu'il en soit, l'opposition de gr. *βι-* *δε-* et de skr. *ji-* : *ja-* : est caractéristique.

2° La palatalisation des vélaires est moins avancée en lituanien qu'en slave. En arménien, on la trouve dans le cas de *gh-* : *jerm* = *θερμός*, *jil*, *jiλ* « nerf » = v.sl. *žila*, mais non dans celui de *g-* : *keankh* « vie », *-ker* « qui mange », *kin* « femme ». Le phénomène est donc relativement peu ancien dans les langues orientales, et *k_1 était déjà **ts* ou **tš* quand *$k_2 i$ est devenu **k'i*. — Pour ces deux raisons, on ne peut regarder comme probant le raisonnement de Fick.

Les vélaires sont représentées en Orient par *k*, *g*, *gh* palatalisés à l'occasion. Les langues occidentales présentent k^w, g^w, gh^w, dont l'élément ^{w} a deux caractères remarquables : 1° le ^{w} appartient à la même syllabe que l'occlusive *k*, *g*, *gh*, c'est-à-dire que ces phonèmes ne forment pas position, et que, là où ils aboutissent à labiale ou dentale, ils donnent *p* ou *t* simple, à la différence de -$k_1 w$- qui donne *-ππ-* en grec : *ἵππος*; on trouve aussi *πέλεκκον* avec *-κκ-* au lieu de *-ππ-* d'après *πέλεκυς* (cf. *γοός* en face de *βοϝ-* d'après une forme faible de la racine *$g_2 eu$- « crier » ?)[1]. — 2° Cet élément, qui est ici rendu par ^{w}, faute d'une notation plus précise, ne comporte aucune participation des lèvres ou n'en comporte qu'une très faible; ce n'est pas un phonème à part, mais un élément vélaire qui fait partie du *k*, à peu près comme le souffle de *k'* fait partie de la prépalatale. Sous l'influence d'une labiale voisine, les lèvres sont intervenues en germanique dans la prononciation de k^w, g^w, gh^w, d'où *f*, *p*, *b*, (Kluge, dans Paul, *Grundriss*, I, p. 331.) Seul, un phonème non labial peut être supposé dans le primitif *$nok^w s$ de *νύξ*. Les langues occidentales ont plus tard introduit partout un élément labial; et, comme tout changement phonétique rend plus aisées les modifications ultérieures[2], il en est résulté le passage aux labiales

[1] Cf. l'excursus sur *ἐννέα*, p. 303.

[2] Exemple : la *lautverschiebung* du germanique et de l'arménien a été suivie d'une seconde dans plusieurs dialectes des deux langues. — Un phonème qui

dans une grande partie des dialectes. — Il importe de savoir si l'i.-e. k_2 était le *k* pur oriental ou le *k* vélaire, accompagné d'un élément spirant — résultant d'une occlusion incomplète — du groupe occidental. Les deux thèses ont été soutenues.

D'après J. Schmidt (K. Z. 25, 134), l'indo-européen aurait distingué k_1o- et k_1e-; cette distinction se réfléchirait en sanskrit par une opposition de *ka-* et *ça-*, par exemple *sṛjáti* = zd *herezaiti*, cf. persan *hilem*, en face de *sárgas;* cf. arm. *arkanel*, aor. *arki* «jeter» en face de *z-erc* «libre de», *arcarcel* (pour la chute de *h* initiale, cf. *ankanil* «tomber», got. *sigqan*), en grec de ϖο- et κε-; or le traitement *β'* ne peut apparaître dans ce cas en Occident que si le ^{w} est un développement postérieur du *k*. La gutturale pure des langues orientales serait donc ancienne. La théorie d'ensemble fût-elle établie — et l'on sait qu'elle ne l'est pas — la démonstration n'en serait pas moins caduque parce que, seuls, les exemples occidentaux prouveraient, et que ceux sur lesquels s'appuie Schmidt doivent ou peuvent être écartés : ὄπτω pour ὀκτώ est analogique de ἑπτά — skr. *niçás* est à séparer de *nákti-* (Schmidt, *Pluralbild.*, 255) — la ressemblance de γυνή et ἄμφην avec γίγνομαι, γενέτης ou ἄγχω n'entraîne pas nécessairement parenté — μάρπτω ne peut être rapproché du skr. *mṛçáti* qu'en séparant de celui-ci lat. *mulceō* — βρί, βριαρός, ὄβριμος rappellent βαρύς; cf. arm. *kari* «grièvement, fort, très» — le *gw* du got. *aggwus* est secondaire — une forme telle que lat. *linguō* est due à l'influence de la flexion : *ungō : unguis* qui tendait à se régulariser par la création de doublets : *ungō : ungis* et *unguō : unguis;* d'où un doublet *linguō : lingō* et, grâce au voisinage de *lingua*, extension de *linguō*. — Le -ϖροπος contenu dans θεο-ϖρόπος serait le seul reste de la racine **prek*$_1$- en grec si l'on rapproche ce mot de lat. *procus*, slave *-prosŭ;* de plus θεο-ϖρόπος ne signifie pas «celui qui interroge les dieux», du moins chez Homère.

L. Havet (*Mém. Soc. Ling.*, 2, 266 et suiv.) et Collitz (*Bezz. Beit.*, 2, 192) ont, dès le principe, soutenu le caractère primitif de k^w, en donnant pour raison que le passage de k^w à *k* est fréquent, et le passage inverse presque sans exemple; Osthoff s'est rangé à leur avis (*P. u. Br. Beit.*, 8, 283), ainsi que Noreen. (*Urgermansk judlära*, p. 66 et 68.) Il y a là, en effet, sinon une démonstration, au moins un argument qui a d'autant plus de poids que l'autorité particulière souvent attribuée aux langues orientales n'est justifiée par rien. On peut aller plus loin, et il semble au moins possible de trouver une trace de l'élément ^{w} compris dans g_2 et g_2h.

a une fois commencé de se transformer peut devenir méconnaissable : le latin *ē* est en français moderne *wa*.

Pour des raisons qui, en général, nous échappent, l'initiale des mots indo-européens était sujette à diverses modifications. Sans parler des combinaisons compliquées de consonnes, peu probantes en raison de leur caractère exceptionnel, il faut citer d'abord l'alternance bien connue : *sk-* : *k-*; *st-* : *t-*; *sp-* : *p-*; *sw-* : *w-*. — Quand un mot commence par une consonne suivie d'une sonnante, l'initiale se présente sous trois formes : 1° consonne plus voyelle. — 2° consonne plus semi-voyelle (opposition de : *diēs* : *Iouis*; *γυνή* : *μνάομαι*, etc). — 3° consonne seule avec chute de sonnante. (Brugmann, *Grundriss*, I, § 149 et 187, II, § 170.) Les exemples sont nombreux : skr. *hyás* : v. h.-a. *gëstaron*, lat. *heri* — v. sl. *plesna*, gr. *πτέρνα* : v. h.-a. *fërsana* — skr. *svayám* : got. *sik*, v. sl. *sę*; skr. *svadhā́-* : got. *sidus*; got. *swes*, arm. *kheçel* «séparer» : lat *sed* — racine **twek-* dans *tvakṣāṇá-*; gr. *τυτυχεῖν*, *τιτύσκομαι*; v. sl. *tŭkati*; d'où skr. *toká-*, *tókman-*, et **tek-* dans *ἔτεκον*, *τέκνον*; arm. *thekhel* «fabriquer» et en particulier «aiguiser»; skr. *tákṣati*; v. sl. *tesati*; lat. *texō*[1] — skr. *ví-bhvā* : pers. *biyā*, lett. *biju*; cf. en latin en face de *monēbam* (de **monēfām*), *potuī* (de **potĕ-uī*, de **potĕ-fwī*) et *ferbuī-* (de **ferbĕuī*, de **ferbĕbwī*, de **ferwĕfwī*; pour le traitement de *fw-* cf. *ferus* et *niuem*) — *ὁράω* (rac. **swer-*) et lat. *seruō*, cf. avec chute de *s* initiale : got. *warjan*, lat. *uereor* et d'une manière plus générale : lit. *sakaũ*, skr. *vívakti*; lit. *sergù*, et *var̃gas*; gr. *ἕλκω* et lit. *velkù* qui semblent supposer des triplets : *sw-*, *s-*, *w-* — skr. *práti*, ion. *προτὶ* et zend *paiti*, dor. *ποτὶ* — got. *brikan*, lat. *frangō* et arm. *bekanel* «briser», aor. *ebek*; skr. *bhanákti* — got. *brukjan*, lat. *frūgī* : skr. *bhuṅkté*, lat. *fungor* (Pedersen, dans *Idg. Forsch.* II, 289) — v. h.-a. *frōno* : polonais *pan* — v. sl. *plešte* : lit. *petỹs* (cf. skr. *úras*, gr. *στέρνον*) et lit. *plantù* : gr. *πετάννυμι*. Il serait aisé de multiplier ces exemples d'un fait trop peu étudié. — Les voyelles prothétiques devant un groupe de consonnes initial fournissent un troisième exemple de doublets (de Saussure, *Mémoire*, p. 276) : gr. *ἀστήρ*, arm. *astλ* en face de got. *stairno*, lat. *stella* (de **stel-na*?) — gr. *αὔξω* : skr. *ukṣáti*, cf. *vavákṣa*, etc. — Un fait très intéressant enfin est le doublet **wi-* (*Ϝί-κατι*) : **dwi-* (Brugmann, *Grundriss*, II, § 177, p. 493.) — L'existence de variations nombreuses de l'initiale des mots indo-européens étant ainsi établie, on ne s'étonnera pas de voir alterner des formes à g_2, g_2h initial avec des formes à *w* initial. On peut citer les cas suivants :

En face de *βούλομαι*, dor. *δήλομαι*, cf. *δελτόν· ἀγαθόν* et de *θέλω*, *φαλίζει· θέλει* (v. sl. *želati*, skr. *gṛ́dhyati* «il désire», v.

[1] Cette racine a le sens de «produire» dans sa plus grande extension. Ce sens est spécialisé en trois directions : produire des enfants (*ἔτεκον*) — travailler avec la hache (*τέκτων*) — tisser (v. sl. *tŭkati*). — Curtius, *Grundzüge*, p. 219, 220.

sl. *žlŭděti* ont-ils g_2 ou g_2h?) on trouve skr. *vṛṇīté*, v. sl. *voliti*, got. *wiljan* et v. h.-a. *wëla*, skr. *váras* «meilleur que»; arm. *geλ* «beauté», etc. — skr. *ágāt*, gr. *ἔϐη* et arm. *gam* «je viens» (de **wāmi*?), ou, avec un élargissement, lat. *uādō*, v. h.-a. *watan*. — lit. *gëdù* (skr. *gáyati*); gr. *ἀ-Ϝείδω*. — skr. *jáyati* : v. sl. *vojĭna* «guerre» et son élargissement got. *weihan*, lit. *veikiù*; le latin *uincō* a le sens exact de *jáyati*. — lit. *galiù* «je puis», *apgalėti ką̃*; arm. aor. *kalay* «j'ai eu» (pour le sens cf. *ἔχω* : skr. *sáhate*; got. *haban* : lat. *capiō*; lat. *habeō* : v. irl. *gabaim*; v. sl. *jĭmamĭ* : *jĭmą*), cf. *jerb-a-kal* «prisonnier» (c'est-à-dire «tenu par la main»), *kalowac* «biens, possessions», et grec ʽ*Ϝελεῖν* (Solmsen, K. Z. 32, p. 279 suiv.), ʽ*Ϝαλίσκομαι*, ʽ*Ϝαλωτός*, v. irl. *flaith*, v. sl. *vlastĭ*, got. *waldan*; on ne peut dire à laquelle des deux formes appartient lat. *ualēre* (cf. cependant v. Planta, *Gramm.*, I, p. 137). — skr. *jóguve*, gr. *βοή* et v.sl. *vyti*, gr. *ἀϋτή*. — skr. *gādhám* «gué» et ags. *wäd*, lat. *uadum*. — v. h.-a. *quarter* et skr. *vrâtas* «troupe», ags. *wraéþ*. — v. h.-a. *quëllan*, gr. *βλύω* et v. h.-a. *wallan*, *wëlla*; v. sl. *vlŭna*, lit. *vilnis*. — gr. *βάλλω*, *βέλος*, v. sl. *žely* «blessure» et skr. *vraṇás*; le lat. *uolnus* est ambigu; cf. peut-être le gr. ʽ*Ϝῆλος*, lat. *uallus* (de **wl̥so*-?). — Si *βρόχος* représente *$g_2 r̥ g_1$*hos*, on pense à lit. *veržiù*, v. h.-a. *wurgen*. [V. de Saussure, *Mém. Soc. Ling.* VII, 92, n. pour le traitement de *r̥* après labiale; cf. (*Ϝ*)*ρόμος* : got. *waurms* et *ἀστραπή* en face de (*Ϝ*)*λύκος* : *Φρυκτός*, *ibid.*, p. 77 et 79. L'*o* au lieu de *α* paraît ne se développer que s'il en existe un dans la syllabe suivante : *βραδύς*, *βραχύς*] — zend *aibi-gar-* «saisir» (*Yasna*, XI, 17), alban. *ngrē* «hebe auf» v. sl. *grŭstĭ* (russe *gorstĭ*, polon. *garść*) et arm. *gerel* «prendre», gr. *ἀ-Ϝείρω*. — skr. *hánti*, gr. *ἔπεφνον* et zend *vanaiti*, got. *wunds*, hom. *ἀάατος*. — skr. *gharmás*, gr. *θερμός*, v. sl. *goréti*, *požarŭ* et lit. *virti*, v. sl. *varŭ*, v. h.-a. *warm*.

Sans doute beaucoup de ces rapprochements sont cherchés loin, et tous sont contestables. Mais quelques-uns ont frappé les linguistes depuis longtemps et l'on a toujours eu peine à séparer *uolo*, *wiljan*, *voliti*, et *βούλομαι* : ces mots sont pourtant inconciliables si l'on n'admet pas l'hypothèse précédente. On conçoit d'ailleurs bien une relation entre g^w et *w* : en arménien le *w* initial devient *g*, tandis qu'en latin le g^w devient *w*. Si l'on admet une partie au moins des rapprochements qui viennent d'être signalés, il en résulte que la prononciation de g_2 était g^w. On peut en effet supposer que, dans tous ces cas, *w* est le plus ancien et que, dans certaines circonstances syntactiques, il est devenu *g*; alors l'intermédiaire nécessaire est g^w. Mais, comme g_2 et g_2h paraissent avoir également le doublet *w*, et qu'on ne conçoit pas que *w* ait pu donner les deux à la fois, il est probable que c'est de la gutturale qu'est sorti *w*; et le caractère ancien de la pro-

nonciation g^w ressort mieux encore. — Cette démonstration s'applique seulement aux deux sonores, mais le parallélisme de k_2, g_2, g_2h est tel qu'il en faut étendre le bénéfice à k_2 et supposer la prononciation k^w.

L'étude du traitement des gutturales avant et après *u*, *w* confirme l'hypothèse que la prononciation ancienne comprend un élément ^{w}.

Le groupe *kw-* est très rare dans le groupe oriental et l'étymologie des mots qui le contiennent est, dans la plupart des cas, inconnue; l'exemple le plus solide est lit. *kvãpas* : lat. *uapor*; cf. russe *kop*, skr. *kapi-*(?), gr. *καπνός* qui n'ont pas trace de *w* : on peut admettre que le *w* est tombé comme dans les cas cités p. 928. Mais le *u-* initial de *uapor* ne peut s'expliquer par *kw-*, qui aurait sans doute subsisé. C'est l'occasion de recourir aux *k-* prothétiques signalés par Meringer (*Beit. zur Gesch. der Declination*, *Sitzungsber. der phil. hist. Cl. der Wien. Acad.*, vol. 125), et dont *κτύπος* : *τύμπανον*, *τύπτω* (cf. v. sl. *tŭpati* et *tŭpŭtŭ*); v. sl. *koza* : skr. *ajā*; lat. *coxa* : *axilla* (cf. *uncus*, *ancus*); slave *nogŭtĭ* : *kogŭtĭ* (de **knogŭtĭ?*) fournissent de si curieux exemples et de couper *k-vãpas*; il est possible de même que got. *waurms*, lat. *uermis* représentent la forme ancienne, et que skr. *kṛmiṣ* repose sur **kṛmis*, issu de **kwṛmis*. (Ainsi déjà Noreen, *Urgermansk judlära*, p. 127.) — Le verbe *kvathati* n'est pas védique; le pāli *kaṭhita* avec son *ṭh* fait supposer un primitif autre que *kvath-*; enfin le sens n'est pas celui de got. *hwaþjan* : c'est un rapprochement sans valeur. — Le lit. *kvëczù* «j'invite», et le lat. *in-uītō* ont assurément une remarquable identité de sens, mais comment expliquer la réduction latine de *kw-* à *u-*? — Tandis que les exemples de *kw-* en Orient sont ainsi douteux, on trouve skr. *çv-*, lit. *szv-*, v.sl. *sv-* d'une manière certaine dans : skr. *çvitrás*, zend *spitō*, lit. *szvintù*, v.sl. *svitati* — zend *speñtō*, lit. *szveñtas*, v.sl. *svętŭ* — skr. *çvā*, zend *spā*, lit. *szũ* — skr. *çvasiti*, cf. lat. *queror* — skr. *áçvas*, zend *aspō*, lit. *aszva* — lit. *žvéris*, polon. *źwierz*, cf. *θήρ* — skr. *jihvā́*, v. pruss. *insuwis*; cf. lat. *lingua*. — L'étymologie skr. *çáçvant-*, gr. *ἅπᾱς* est douteuse. On ne doit pas citer ici *viçvas*, zend *vīspō*; le lituanien *visas* enseigne que v. sl. *vĭsĭ* n'a pas *s* issue de k_1, mais de *š* (ancien *sy*) qui devant *ŭ* devient *s* en transformant la voyelle en *ĭ*[1] (cf. le suffixe *-ĭcĭ* de **-ĭčŭ*, de **-ikyo-*); le féminin *vĭsja*, acc. *vĭsą* du vieux slave est analogique de *vĭsĭ*; le tchèque a conservé l'état ancien avec *ves* (dans *vesmir*), fém. *vše*; le tch. *všude* = polon. *wszędzie* a la forme ancienne, tandis que le v.sl. *vĭsądě* a une *s* analogique; il faut partir de **višva-* formé de **vi-*, comme zend *þrišva-* l'est de **tri-*; cf. skr. *víṣu-*, gr. *ϜίσϜος*; ce mot a

[1] Mais **šyŭ-* donne *ši-* : *šiti*, lit. *siúti*?

subi l'influence de *viç-* «village» ou celle du primitif de *çáçvant-*, d'où skr. *viçvas*, zend *vīspō*. On n'en doit pas tenir compte ici. — Dans tous les exemples sûrs on trouve skr. *çv-* et non *kv-*, etc. Or, en Occident, k^w devant *u* ne subsiste pas : πρέσϐυς est analogique de πρέσϐα, πρέσϐιστος, et sa forme propre est πρέσγυς; de même le seul *k* que puisse posséder l'indo-européen devant *w* est le k_1 : le fait s'explique donc si le k_2 était k^w.

Il serait intéressant de connaître le traitement de k^w devant *u*; mais *u* n'est jamais autre chose que la forme faible de *eu* devant l'*e* duquel k^w subsistait, ce qui a entraîné la restauration de ^{w} devant *u*, si, comme le fait prévoir le traitement de k^w, il disparaissait dans ce cas. Il faut noter du moins le skr. *páçu-* en face de lit. *pekus*, généralisation de l'une des formes de la flexion orientale : **pek'us* : **pekous*), et *bahúṣ*, arm. *bazowm* «beaucoup» en face de lit. *bingùs*; peut-être skr. *piçunas*, lit. *piktas*; *çváçuras*, arm. *skesowr*; enfin *paraçúṣ*, gr. πέλεκυς, qui ne paraît pas différent de l'assyrien *pilaku*. — Il semble donc que, devant *u*, le seul traitement phonétique de *k* en Orient soit α, c'est-à-dire le seul *k* qui, en indo-européen, ne comprît pas d'élément vélaire spirant : ce qui n'est pas k^w est nécessairement k_1.

Après *u* le grec ne connaît que le traitement α'; on rapproche parfois ὕβρις de skr. *ugrás*; mais le mot sanskrit peut se traduire par δεινός, tandis que ὕϐρις indique une action contraire à la loi. La comparaison de ὑπερφίαλος, ὑπερηνορέων, lat. *superbia*, v.h.-a. *ubarmuoti*, *uppīg*, *ubil* engage à rapprocher ὕϐρις de ὑπέρ, soit **ubris*; le *b* se retrouve dans ags. *up*, arm. *howp* «près de», lat. *sub* (la différence de sens «sur» et «sous» ne s'oppose pas au rapprochement; cf. skr. *adhás*, v.h.-a. *untar* et skr. *ádhi*, v.sl. *nadŭ*), cf. lat. *ab*, arm. *apa* : gr. ἀπὸ; et got *ut* : skr. *utá*. (Cf. Pott, *Et. Forsch.*[2], I, p. 498 et 653.) — Il en est de même du latin : *frūgēs* montre que *fruor* ne sort pas directement de **frūg*^{w}*or*; il y a eu intervention d'une forme telle que **frunig*^{w}*e-* (cf. *fruniscor*, *Idg. Forsch.* II, p. 289); quant à *ūuor*, *ūuidus*, *ūueō*, le *g* n'a pas toujours été en contact avec *u*; cf. v. isl. *vökr*, skr. *vaváksa*; on ne sait d'ailleurs s'il s'agit de g_2 ou s'il ne faut pas plutôt partir de **ūgwes-*, cf. v.isl. *vökua*. — Pour le celtique, v. *Bezz. Beit.* 16, 252, où se trouve confirmée par gall. *bugail* «berger» la belle remarque de de Saussure sur βουκόλος : αἰπόλος. — Enfin, en germanique, on trouve après *u* tantôt *h*, tantôt *f*, mais non *-hw-* : got. *auhns*, v.h.-a. *ofan*; l'*h* et l'*f* se trouvent dans les mêmes mots; le phénomène est donc proprement germanique : *h* a passé à *f* sous l'influence de *u* précédent dans des conditions qui restent à déterminer. — L'arménien répond par le traitement α (*Mém. Soc. Ling.*, VII, 57 et suiv.); le mot *owsanel* «apprendre», que Bugge et Fr. Müller ont rapproché de v.sl. *učiti*, etc., en fournit

un bon exemple. Quand on trouve le traitement β, il s'agit du *-k-* d'un suffixe : *phowkh* « souffle », cf. *ποιφύσσω*, et lit. *pústi* — *šowkh* — *thowkh* « crachat », cf. *πτύω* : il semble donc que l'*u* ait exercé ici son action avant l'addition du suffixe. — L'irano-indien et le letto-slave ont le plus souvent le traitement β (*k* pur), rarement α (skr. *ç-* etc), parfois une alternance entre les deux : skr. *rócate : rúçant-*, v.sl. *lučĭ :* lit. *luszìs* — lit. *kraukiù :* skr. *króçati* — skr. *rugṇás :* lit. *láužu* — skr. *mugdhás* et *mūḷhás*. — L'accord de l'arménien avec les langues occidentales fait supposer qu'après *u* l'indo-européen possédait seulement k_1, g_1, g_1h, et que, comme l'indique du reste son irrégularité, le traitement β est secondaire en sanskrit et en slave. Il semble en effet que, dans certaines conditions, un *u* précédent ait eu pour effet, dans ces langues, d'empêcher l'assibilation de k_1, g_1 : cf. skr. *ugrás*, lit. *áukti* et v.pers. *vazṛka* (persan *buzurg*), lat. *uegetus;* le développement de sens de got. *wunan* « trouver plaisir à » : *wanjan* « habituer » appuie un rapprochement de *váçmi*, *uçánti* et v.sl. *učiti*. — Or on conçoit bien qu'un groupe uk^w se dissimile en *uk*, c'est-à-dire uk_1.

Ces faits autorisent trois conclusions :

1° Le ^{w} de k^w, g^w, gh^w, étant indo-européen, est tombé en irano-indien, letto-slave et arménien; dans les trois mêmes groupes il y a eu, d'une manière plus ou moins étendue, influence des voyelles de timbre palatal sur les vélaires précédentes; tous trois enfin ont modifié la prononciation de k_1, g_1, g_1h en un même sens. — Il n'en résulte pas que ces trois groupes aient entre eux une parenté particulièrement étroite : les modifications phonétiques se commandent mutuellement et il n'y a pas lieu de conclure de cette coïncidence que ces trois phénomènes ont eu lieu en même temps, mais seulement qu'ils sont respectivement la condition les uns des autres et l'effet de causes communes; les *lautverschiebung* du germanique et de l'arménien, parallèles, bien qu'indépendantes, fournissent un exemple analogue. Et, d'autre part, il existe une autre modification phonétique commune à plusieurs langues indo-européennes, le passage de *s* initiale de syllabe à *h :* on sait que son domaine ne coïncide pas avec ceux du traitement des gutturales.

2° Le traitement oriental β pouvant être secondaire, le seul critère certain de k_2 est le traitement occidental β'.

3° Là où le ^{w} de k^w, g^w, gh^w a été éliminé dès l'époque indo-européenne, les *k*, *g*, *gh*, ainsi produits subissent en Orient, sauf influence secondaire, le traitement α (skr. *ç*, *j*, *h*)) : le k_1 n'était donc pas une spirante, mais tout au plus une occlusive

mouillée k', sans quoi il n'y aurait pas eu confusion de k issu de k^w et de k_1, et, entre k_2 et k_1, il n'y avait pas de gutturale intermédiaire, puisque ce qui n'est pas k_2 est k_1.

III

On peut rendre compte d'un certain nombre d'exemples de $\alpha'\beta$ en précisant trois cas où le k_1 oriental ne s'est pas assibilé.

1° La sourde aspirée *kh*. — Elle donne skr. *kh*, iranien χ, letto-slave *k*, arm. *x*, gr. χ. En écartant l'onomatopée : skr. *kákhati*, arm. *xaxankh* «rire violent», gr. *καχάζω* (rac. **khakh-*), il reste : skr. *skhálati*, arm. *sxalel* — skr. *khidáti*, arm. *xtir* «différence» (de **xitir*?), gr. *σχίζω* — arm. *mowx* «fumée», gr. *σμύχω* — skr. *çaṅkhás*, gr. *κόγχος* — persan *šāχ*, arm. *çax* «branche», lit. *szakà* (initiale **ks-*): le sanskrit *çákhā* est embarrassant; on attend **kṣākhā*, ou plutôt peut-être **ṣākhā*, cf. *ṣáṣ* «six»; il y a sans doute ici une de ces confusions de sifflantes, si fréquentes en sanskrit, et auxquelles le texte même du *Ṛg-veda* n'a pas échappé : cf. *çúṣkas* au lieu de **suṣkas* et *pṛ́ṣat-* à côté de *pṛ́çni-*. Il n'y a pas d'exemple de k_1h (traitement $\alpha\alpha'$). Il n'y en a pas non plus de kh^w- en Occident. Fick rapproche *ὀσφύς* de corn. *ascorn*, arm. *oskr*, mais on ne saurait admettre que kh^w donne φ devant υ; cf. *Bezz. beit.*, 18, p. 24 — *σφάλλω* «je fais tomber, je trompe» est plus voisin pour le sens du lat. *fallō*, cf. v.h.-a. *fallan*, lit *pū́lu*, arm. *phowl* «éboulement» que du skr. *skhálati*; ce mot fournit le doublet *sph-* qui apparaît en face de *ph-* initial comme dans arm. *sphiṙ* «épars» : *pharat* «dispersé», cf. skr. *sphuráti* : *parpharat*, et *phaṇati* (forme prākritisée de **phṛṇati*) — gr. *ὄνυξ*, lat. *unguis* ont le même g_2h que lit *nãgas*, v.sl. *nogŭtĭ*; le *kh* de skr. *nakhás* est donc secondaire; cf. *nāthitás* et *nādhitás*; v.pers. *kaufa-*, lit. *kaũpas* et skr. *kakúbh-*; skr. *átha* et *ádha*; *yajáthāya* et *yájadhyai*, etc.; *kh* a remplacé *gh* dans des conditions qu'il sera sans doute difficile de reconnaître. — Le *kh* sanskrit semble ne pas admettre la palatalisation; c'est ainsi que l'on trouve *likháti*, *iṅkhati*, cf. *rócate*, *rajáti*, *dáhati*; *skhálati*, cf. lat *scelus*; l'arménien *sxalel* représente **skh°l-* — *khidáti* et enfin *ákhyat*, qui fournit la preuve la plus solide.

2° Le groupe *sk-*. — Le traitement de ce groupe a été beaucoup discuté (en dernier lieu par Bartholomæ, *Studien*, II), mais toutes les difficultés ne sont pas écartées; voici un nouvel essai de coordination des faits.

En letto-slave *skh-* ne saurait être distinct de sk_2- : tous deux doivent donner *sk-*. — Quant à sk_1-, on a supposé qu'il devient v. sl. *s-*, lit. *sz-* dans plusieurs cas : prétérit lit. *aũszo* : skr. *ucháti* —

lit. *gaiszaũ*, cf. lat. *haereō* — lit. *triszù*, zend *teresaiti* — v.sl. *sują*, lit. *száuju*, cf. v.h.-a. *sciozzan*. On verra plus loin une autre explication du dernier exemple. Le zend *teresaiti*, lit. *triszù* s'expliquent aisément par une racine *$trek_1$-, parallèle à **trem-* (lat. *tremo*) et **tres-* (skr. *trásati*). Le rapprochement de lit. *gaĩszti* « tarder » et « disparaître » avec *haerēre* « rester fixé à » n'a rien qui s'impose. Enfin le *sz* de *aũszo* est pour *s* d'après *aũszta* où il paraît être régulier : cf. *áuksztas* de **aukstas*, cf. lat. *augustus*, *añksztas*, *mirsztù*, *mìrsztu*, etc. — Ainsi le seul traitement bien établi en letto-slave est *-sk-*.

En sanskrit *skh-* subsiste : *skhálati*. Le groupe *sk-* subsiste devant voyelle non palatale : *skambhás*, zend *skembō* — *skabhnóti* — *skunóti* — *skándati*. La forme palatalisée de *sk-* est d'ordinaire skr. *ch-* (ou plutôt *cch-*), zend *s-* (Zubatý, dans K. Z. 31, 9 et suiv.) *skunóti* : *chaviṣ* — *ácha* = v.sl. *ješte*, russe *ješčé* — *chāyā́*, cf. gr. *σκία* — *chinátti*, cf. *σκίδνημι*, lat. *scindō*, lit. *skėdžu* « je coupe » (du lait avec de l'eau, etc.) — *tuchyás* = v.sl. *tŭštĭ*, lit. *tùszczas* — skr. *gáchati*, zend *jasaiti*; *icháti* avec palatale comme *pácati*, cf. v.sl. *iską*, gr. *βάσκω*. On peut encore citer *chándas* (thème en *-es-*, donc racine en *-e-*) — *chantti* — *chyati* — *chadíṣ*. — Le *-ch-* ne peut représenter *skh* puisque *-kh-* ne se palatalise pas et que les formes non palatalisées sont skr. *-sk-*, gr. *-σκ-* et non *-σχ-*; ce *-ch-* sort de *-çc-* qui se retrouve peut-être encore dans la *Māgadhī* : *gaçca* : *gaccha*; *puçcadi* : *pṛcháti*; *piçcile* : *picchila-*; *uçcaladi* : *ucchalati* (Hemacandra, IV, 295). Le traitement *-çc-* en sanskrit ou en zend, là où il apparaît, est analogique : *tiraç-cā́* de *tirás*, cf. *uccā́* — *sá-çc-ati*, cf. *sác-ate* — *vṛçcáti*, cf. *-vraska-* — *çcótati* en face de **-skut-* supposé par *-çcut-* — zend *sciñdayęiti* en face de *skeñdō*, cf. persan *šikesten*, pehlvi *škastan*. Quant au *kh-* qui représente *sk-* dans *khacati*, cf. v. sl. *skokŭ* — *khañjati*, cf. *σκάζω* — *mūrkhás* en face de *mūrcháti*, il est dû à l'une de ces influences prākrites qui ont rendu si irrégulière la phonétique même des textes védiques les plus anciens : cf. *-h-* pour *-dh-*, *-bh-* intervocaliques, *jy-* pour *dy-* dans *jyótiṣ* en face de *dyút* ou *phaṇ-* de **phṛn-* (cf. plus haut). — Il n'y a pas trace d'une forme représentant sk_1-. — On ne trouve donc que *skh-* et *sk-* : *ch-*.

En arménien, *skh-* est représenté par *sx-*. Le groupe sk_1- a été supposé dans *lsem* « j'entends » cf. m.-h.-a. *lüsche*; mais *-s-* peut aussi bien être un élargissement *-k-* de la racine; cf. *ἔγνωκα* en face de *jijñāsate* et de *γνώσκω*. C'est *ç* qui répond d'ordinaire à skr. *sk* : *ch*, letto-slave *sk* : *harçanem* : *pṛcháti* — *ayçanem* : *icháti*, v.sl. *iskati* — subjonctif *içem* « que je sois », cf. lat. *escō*, gr. *ἔσκε*, pāli *acchati*, « to stay, to remain », prākr. *acchaï*; le *i-* est une prothèse comme dans *ἴσθι* et dans v.sl. *jĭstŭ* (cf. tchèque *jsem* « je suis »); **ske-* d'où

est sorti **iske*- est plus régulier que **eske*-, etc., cf. v.sl. *jĭzŭ*[1] (polon. tch. *z*-), arm. *i* (ou *y* devant voyelle) «de» (construit avec l'ablatif), skr. *iṣ*- dans *iṣ-kartár*-, *íṣ-kṛti*- en face de lat. *ex*, gr. *ἐξ*; v.sl. *jĭgla* (K. Z. 32, 325); *ἰσχῦς*, cf. *ἐχυ-ρός*, skr. *sáhuri*- (la forme ancienne est *Ϝισχῦς* sous l'influence de *Ϝίς*) — *ç*- «jusqu'à», skr. *ácha*, v.sl. *ješte* — *çelel* «fendre», lit. *skelù* — *erēç* «aîné, ancien», lat. *prīscus* — *çtel* «écorcher, déchirer» et skr. *chinátti*, etc. — *çoyç* «signe, spectacle», *çowçanel* «montrer», cf. v.h.-a. *scouwōn* — *kiç* «joint, uni» et comme deuxième terme de composé, «compagnon», cf. v.h.-a. *zwisk*; *eriçs* «trois fois», cf. v.h.-a. *drisk*. — On trouve *č* dans toute une série de verbes : *thakhčil*, *phaxčil*, *hangčil*, *zatčil*, *matčil*, *karčil*, *erknčil*, *kornčil*, *martnčil*; on voit que tous sont des verbes en *-il*; ceux en *-el* sont dénominatifs et ont par suite l'aoriste en *-aç- : αλačem*, *αλačeçi*, en face de *αλáwth* — *amačem*, *amačeçi* en face de *amawth* — *čanačel* (au lieu de **canačel*) en face de *canawth*: les premiers seuls ont chance de représenter quelque chose d'ancien et répondent en effet au type v.sl. *išta*, rare par ailleurs, mais qui s'est multiplié en arménien, sans doute parce que le type en *-ç-* issu de *-sk-* a pris l'emploi d'aoriste et de factitif. Le groupe *sky*- se retrouve dans *čow* «départ» cf. got. *skewjan*, skr. *cyávate*. Dans les trois cas où apparaît *-sk-* en arménien, il s'agit de *-stk-* : *oskr* «os» représente **ostkr*-, cf. skr. *ásthi*, *asthnás* — *isk* «vrai, en réalité» sort de **istko*-; cf. v.sl. *jĭstŭ*, skr. *satyám*, gr. *ἐτεός* — *howsk* «dernier» de **putsko*-, cf. pour le sens *ϖύματος* (et les b. thess. *ἀπὺ*) et pour la forme skr. *putau* et *púcchas* (cf. gr. *ϖυγή*). A l'initiale on trouve *sk*- de k_1w- (*skesowr*, *skownd*) ou dans des mots empruntés (*skteλ*, lat. *scutella*), ou d'origine inconnue (*skizbn* «commencement», *sksanel* «commencer»), mais jamais comme représentant de *sk*-.

A prendre l'ensemble des langues orientales, on n'y trouve donc qu'un seul traitement de *sk*- : skr. *sk* : *ch*, zend *sk* : *s*, slave commun *sk* : *šč* (v. sl. *št*), lit. *sk*, arm. *ç*. Les langues occidentales répondent dans un très petit nombre de cas par sk^w- : gr. *ἀσπίς* : lit. *skýdas*; v. isl. *mǫskue* : lit. *mãzgas*, mais le plus souvent par *sk*- : *σκάζω*, *σκαίρω*, *σκία*, *βάσκω*, lat. *scandō*; got. *skewjan*, etc. Si les langues orientales n'ont pas le traitement *a*,

[1] Le *ŭ* final est purement graphique; *jĭz* est la forme employée devant les consonnes sonores et devant les voyelles; *jĭs* devant les consonnes sourdes. Si cet usage n'est pas simplement analogique de *bez* : *bes*, il faut comparer skr. *-ir* devant voyelles et consonnes sonores, *-iḥ* devant consonnes sourdes; ou *-a(z)* devant voyelles (Oldenberg, *Die hymnen*, p. 451), *-ō* devant consonnes sonores, *-aḥ* devant consonnes sourdes; zend *duž-uχta*- : *duš-kereta*- et ablatif *-āδ-a* : *-āt*; l'*-r* finale, issue de *z* au lieu de *s*, en germanique septentrional et occidental, grec (éléen) et ombrien; cf. le *b* de lat. *ab*, *sub* (cf. p. 292) et att. *εγ-*, *καλ-* etc. (Meisterhans, p. 81, suiv.)

c'est que l'*s* précédente a empêché l'assibilation : cf. la conservation régulière de *τ* devant *ι* après *σ* en grec; elle l'empêche même devant *w* et l'on trouve en slave *skvrŭna*, cf. ags. *skearn; skvara*, cf. *σκώρ*; le *w* manque en grec et en germanique; il se retrouve en latin dans la forme altérée : *sterquilīnium*. L'*s* disparue, le k_1 a le traitement régulier : lit. *szókti* : v.sl. *skakati;* v.sl. *sują*, lit. *száuju :* cf. v.h.-a *sciozzan;* skr. *çúptis*, zend *suptiš*, alban. *sup* «épaule» : cf. bas allem. *schuft*. Mais les formes dépourvues d'*s* subissant le plus souvent l'influence de celles qui en sont munies, le *k* se trouve ainsi conservé, d'où le traitement *α'β* : v.sl. *skopiti*, lit. *kapóti*, gr. *κόπτω* — lit. *skìrti*, v.sl. *oskrŭdŭ* (*ṛ* rendu par *ŭr :* russe *oskórd*, cf. Brückner, *Archiv*, VII, p. 535 suiv.), *skora*, v. h.-a. *skëru* et v. sl. *kora*, arm. *kherẹl* «écorcher», lit. *kertù*, skr. *kṛntáti;* gr. *κείρω* — lit. *skeȓdžus* et *keȓdžus*, v.sl. *črěda* got. *hairda* — lit. *skeȓsas*, v. sl. *črěsŭ* (avec *s* énigmatique au lieu de *ch*), gr. *ἐγκάρσιος* — gr. *σκαίρω*, skr. *kūrdati* — arm. *çow*, got. *skewjan* (avec chute de *y*), skr. *cyávate*, gr. *κίνυται* (cf. *çṛnuté : çro-*); cf. v. h.-a. *sciozzan*, skr. *-çcut-* et *códati* — arm. *çoyç*, got. *us-skaws*, gr. *θυό-σκοος* et skr. *kavíṣ*, *ākuvate*, gr. *κοέω*, lat. *caueō* — v.sl. *skoba* «crochet», lat. *scāpus*, *σκήπτω*, *σκήπων* et lit. *kabinù* «je suspends à un crochet», lett. *kampu* «je saisis, je tiens», lat. *capiō*, *capis* — *σκάπτω*, *σκάπετος*, *κάπετος*, v.sl. *kopati*, lit. *kāpas*, «tombeau» (pour le sens cf. v.h.-a. *grab*, v.sl. *grobŭ*) — arm. *çelel* «fendre», lit. *skeliù*, v.isl. *skilja* et arm. *khaλel* «cueillir, arracher», v.sl. *kolją*, lit. *kalù*, gr. *κλάω*, v.sl. *klasŭ* «épi»; le traitement *α* apparaît dans skr. *çṛṇâti* en face de *κλάω* : cf. *krīṇâti : ἐπριάμην*. — L'action analogique par laquelle a été conservé le *k* oriental de tous ces mots s'est produite en un temps où l'alternance *sk- : k-*, *st- : t-*, etc. était régulière. Il n'y pas besoin pour trouver ce temps de remonter très haut, puisqu'on trouve encore en sanskrit : *páçyati : áspaṣṭa*.

3° Le groupe *kr-*. — Le groupe $k^w r$- est rare en Occident; il est naturellement représenté par *kr-* en Orient : skr. *krīṇâti*, v.russe *krĭnuti*, *ἐπριάμην*, gall. *prynu*. Quant à *kr-* fréquent en Occident, il est représenté par *kr-* dans le groupe oriental : *κρέας* : skr. *kravíṣ* — *-κρετες-* : skr. *krátuṣ* — *κρύος* : zend *χruždra-* — *κρύπτω* (avec élargissement *p*) : v. sl. *kryti* — *κρώζω* : lit. *krokiù* — *κρούω* : lit. *krùszti*, v. sl. *krŭcha* (*rŭ* et non *ṛ :* russe *krocha* dont l'*o* est emprunté au génitif pluriel *krochŭ* de *krŭchŭ;* cf. *kruchŭ*) — *κρημνός* : v.sl. *kroma* — *γράω* : skr. *gṛ́sate* — *χρεμίζω*, *χρόμος* : v.sl. *grŭměti*, *gromŭ* — *χρίω* : lit. *grëjù* (?) — *χράω* : lit. *griáuju* — v. irl. *adgrennim* ($g^w r$- donne en irlandais *br : bró*) : v.sl. *gręda*. Il s'agit dans tous ces mots de *k*, *g*, *gh* qui devaient s'assibiler et ne l'ont pas fait, grâce à l'influence de l'*r* qui suivait. C'est ce que montrent : v.sl. *svekrŭ :* skr. *çváçuras* — lit.

smakrà : skr. *hári-çmaçāru-* (d'où le second *ç* dans *çmáçru-*). — Le *ç* de *áçru* est dû à une forme analogue à lit. *aszarà*; le *j* de *ájras*, cf. *ἄγρος*, au rapprochement avec *ájati*; le *ç* de *çraddádhāti*, lat. *crēdō*, à l'influence de **çrd-* «cœur»[1]. — Le mot v. sl. *krava*, russe *koróva*, polon. *krowa*, cf. lit. *kárvė*, ne peut être séparé de v. h.-a. *hrind*, *hiruz*; il s'agit de l'épithète «cornu» appliquée au cerf (*ἔλαφον κεραόν* Γ, 24) ou au bœuf et qui est devenue le nom commun de ces animaux, de même que l'épithète de «brillante» accolée à la lune (skr. *candrámās*), est devenue dans plusieurs langues le nom même de l'astre : arm. *lowsin*, lat. *lūna*, gr. *σελήνη*; le *k* initial du letto-slave ne s'explique pas directement dans *krava*, *kárvė*, mais n'aurait rien de surprenant dans des mots répondant à gr. *κεκρύφαλος*, lat. *crista*, *crīnis*, v. h.-a. *hrind*; ces mots ne se retrouvent pas en letto-slave, mais v. sl. *govędo* ne saurait être autre chose qu'une contamination des mots correspondant à *βοῦς* et à v. h.-a. *hrind*. Le *k* de **krendo* a passé à **korwā*. Pour la différence *-t-* : *-d-*, cf. v. sl. *desęte* : gr. *δεκάδες*.

Le groupe *kʷl-*, rare en Occident, est en Orient *kl-* : skr. *cakrás* : gr. *κύκλος* — lit. *āklas* : lat. *aquilus* — skr. *gláyati* : gr. *βέβλημαι* (cf. lit. *geliù*, etc.)[2]. — Le *k-* de *kl-* a en Orient les deux traitements *α* et *β*; la répartition des deux traitements dépend non de ce qu'il y avait primitivement deux sortes de *k*, mais plutôt, à ce qu'il semble, de la prononciation de *l*. On trouve, en effet : lit. *klau sýti* : v. sl. *slovą*. En supposant que le traitement *α* est régulier devant *l* dentale et *β* devant *l* vélaire on rendrait compte de *κλέος* : skr. *çrávas*, v. sl. *slovo* — *κλίνω* : skr. *çráyati*, lit. *szlĕjù* — *gliscō* : skr. *jráyati* — v. h.-a. *gluoen* : lit. *żlėjà* en face de lit. *klausaũ* : *klausýti* (cf. arm. *loway* «j'entendis») avec *au* de *ou*; cf. v. sl. *bljudą* (rac. **bheud-*; cf. *ljubŭ*, got. *liufs*; *šujĭ*, skr. *savyás*) : *buditi* — *κλέπτω* ; v. sl. *po-klopŭ* — got. *hlija* : v. sl. *klětĭ* — gr. *γλοιός*, lat. *glūten* : v. sl. *glěnŭ* (d'où par analogie *glina*, lit. *glitùs*) — *γλωχίς* : v. sl. *glogŭ* — v. h.-a. *glat* : lit. *glodùs*, v. sl. *gladŭkŭ*. — Cette remarque ne lève pas toutes les difficultés; elle n'explique pas v. sl. *klenŭ*, ags. *hlyn*; elle oblige à poser **kleunis* comme primitif. de skr. *çróṇiṣ*, lit. *szlaunìs*, malgré v. isl. *hlaun*; les mots lituaniens *szlŭ̃ju*, *szlãpias* doivent être analogiques de formes non attestées. Mais on ne voit pas où l'on pourrait trouver ailleurs l'explication de l'opposition *klausýti* : *slovo*. Et, d'autre part, il y a tout lieu de croire qu'à la distinction letto-slave de *l* vélaire

[1] Ce mot a été remplacé par *hrd-*, sans doute par quelque phénomène d'étymologie populaire; le vieux slave *srŭditŭ* «irrité» fait songer à une influence possible de *hrṇīté*, *hélas* : cf. gr. *χόλος* «colère» et v. sl. *zŭlŭ* [?] (avec *ŭl* de *°l*; cf. slave **zŭlŭva*, russe *zólva*, serbe *zäova* en face de *γαλόως*, lat. *glōs*).

[2] Il ne faut pas citer ici *βλέπω* : v. sl. *glipati*, parce que le verbe slave n'est que l'itératif de **glĭpą*. — Cf. *blĭsnąti*, *bliskati*.

et de *l* dentale a répondu une distinction analogue en indo-iranien. En effet *l* vélaire apparaît devant consonne en latin (cf. *ulcus* : *ἕλκος*), en anglo-saxon (*eald*, *meolcan* de *ald*, *melcan*), en haut-allemand (*haltit* en face de frank. *heltit*), en grec (crétois *αὐκᾶ'* etc.) et en arménien : dans cette langue on trouve par exemple *aλ-* initial *aλb*, *aλbewr*, *aλmowk*, *aλǰik*, *aλt*, *aλkhat*, tandis qu'on ne trouve pas *al-* devant consonne; la fin du mot est traitée comme toute fin de syllabe et, comme le nominatif n'a plus de désinence en arménien, il en est résulté des analogies entre ce cas et les autres, puis une hésitation entre *l* et λ : on trouve dans les manuscrits *ayl* et *ayλ*, *doyl* et *doyλ*, *thoyl* et *thoyλ*, *gayl* et *gayλ*, etc. Le λ arménien est donc essentiellement une *l* vélaire implosive; dans les textes ciliciens de l'époque des croisades λ sert à noter l'*ł* implosive du français ancien : aussi n'apparaît-il à l'initiale que dans quelques mots empruntés. Quant à la distinction de deux *l* suivant le timbre de la voyelle suivante, elle n'est jusqu'ici bien attestée, en dehors du letto-slave, qu'en latin : *uolo* : *uelim* — *famulus* : *familia*, etc. et en irlandais. Mais, si l'on remarque le caractère cacuminal de l'*r* sanskrite, attesté par son effet sur les nasales suivantes, par son traitement dans les prākrits et aussi par l'une de ses origines (*-ẑ* final de mot), si l'on se souvient, d'autre part, que le passage de *l* cacuminale à *r* est facile et fréquent, on conclura que l'origine de la confusion indo-iranienne de *r* et *l* est la prononciation cacumicale de *l* (d'où sort la prononciation letto-slave actuelle) devant les consonnes et les voyelles de timbre *a*, *o*, *u*; le passage de *e* à *a* rendait à peu près général l'emploi de *l* cacuminale en indo-iranien; il n'y a plus eu qu'à l'étendre au cas de *li-*. Il n'y a dans ces conditions nulle hardiesse à supposer à une date ancienne en indo-iranien aussi bien qu'en letto-slave deux prononciations de *l* suivant la voyelle qui suit.

En letto-slave au moins *n* paraît avoir eu sur la gutturale la même influence que *r* : lit. *akmũ*, (skr. *áçman-* sous l'influence de *áçan-*); lit. *daknũti* : skr. *dáçati*; russ. *gnida* : gr. *κονίδες*, alban. *θeni*?. Le lituanien *ẽszmas* vient de **aiksmos*; cf. *αἰχμή* (de Saussure, *Mém. Soc. Ling.*, VII, 90); la même aspiration apparaît dans l'Inde où le sanskrit *-kṣ-* devient en prākrit *-kkh-*; cf. la théorie des *prātiçākhyas* à ce sujet : *Ath. prāt.* II, 6 — *Tait. prāt.*, XIV, 12-13, etc.

IV

Si les vélaires indo-européennes comprenaient un élément ʷ, il n'est pas probable que cet élément subsistât devant les consonnes; en effet, dans les cas assez rares où des groupes de ce genre



se présentent en Occident, ils ont été éliminés. — C'est du reste ce qui est arrivé au groupe *ϖr-* lui-même, là où l'analogie ne le maintenait pas : cf. lat. *rōs*, lit. *rasà* et skr. *varṣám*, gr. *ἐέρση* (la forme sans *ϖ-* s'est étendue : cf. skr. *vṛ́ṣā* : gr. *ἄῤῥην*; skr. *vṛṣabhás* et *ṛṣabhás*) — lit. *lãpė*, gr. *ἀλώπηξ*, arm. *αλοϖēs* (prononcer *αλϖēs*) et lat. *uolpēs* (le skr. *lopāçás* et les mots iraniens voisins ne peuvent être rapprochés qu'en supposant un phénomène d'étymologie populaire). — Il est difficile de fournir la preuve effective de cette hypothèse, faute d'exemples concluants en quelque sens que ce soit, parce que le groupe vélaire plus occlusive résulte toujours de la juxtaposition de deux éléments morphologiques et se trouve par suite exposé à des innovations analogiques. Même le mot *nok_2t- « nuit » n'est pas probant, parce qu'il résulte de l'addition d'un suffixe *-t-* (forme faible de *-et-*) à *nog_2h- : gr. *αὐτόνυχι*, (Fick, *Wört.*[4], p. 99). — Cependant il est remarquable que k^w apparaisse très rarement en Occident devant *r* et *l* et à peu près toujours dans des mots où il a pu être rétabli secondairement, comme *κύκλος* : *cakrás*, cf. v.sl. *kolo*, gr. *ϖόλος* — *βρέχω* d'après *βραχείς*, cf. v.sl. *gręznąti*, lit. *grimzdaũ* (avec nasalisation). Cette disparition indo-européenne de l'élément ^{w} expliquerait gr. *κραίνω* en face de gall. *peri* — *ἀγρέσθαι* (et *ἀγείρω*) : *ἄγυρις* (de **ag*$^{w°}$*ris*, cf. *γυνή*, *κύλιξ*, *κυλίω*, *κυλίνδω*, et *-συνη* de **-tϖ°nā*, *μύλη* de **m°lā*, *φύλλον* de **bh°lyom*?[1]). — lat. *grūs*, v.h.-a. *chranih*, arm. *kṙoϖnk*, gr. *γέρανος* : v.sl. *žeravĭ* — *ἐγρήγορα*, *ἔγρετο*, *ἐγείρω* : skr. *jāgarti* — lat. *clāmō*, gr. *κέκλημαι*, *καλέω* : lett. *kalût*.

Le cas du groupe *-ks-* est intéressant. — Il faut dire d'abord un mot de **ghz-* qui est représenté en grec par *φθ-*, en zend par *γž-*, en sanskrit par *kṣ-* et dans quelques formes prākrites, par *jh-* : skr. *kṣárati*, prākr. *jharaï*, zend *γžar-*, cf. gr. *φθείρω* (?) — skr. *kṣīṇa-* prākr. *jhīṇa-*, gr. *φθίνω*, (zend *χšayō* doit être écarté, ne fût-ce qu'à cause de la différence de sens; v. Darmesteter, *traduction du Yasna*, 31, 20) — skr. *kṣā́yati*, pāli *jhāyati*. — Le grec *χθών*, cf. skr. *kṣám-* doit son *χ* au lieu de *φ* au doublet *χαμαί*. Le *χθ-* de *ἰχθῦς*, *χθές* est obscur, mais n'est sans doute pas simplement phonétique; cf. arm. *joϖkn*, lat. *heri*. Rien ne prouve qu'il existe une distinction de g_1hz- : g_2hz-. — Les langues germaniques, celtiques et italiques ne possèdent qu'un seul traitement de *ks-* : le *k* y est simple, sans aucun élément ^{w}. Le grec présente au contraire des formes très variées : 1° *ψ* dans *λείψω*, *ὄψομαι*, etc. : le *ϖ* y est dû à *λείπω*, *ὄπωπα*, etc. — 2° *-υξ* de

[1] *τέτταρες* a un *α* analogique de *τέταρτος*, tandis que lesb. *ϖέσσυρες* est régulier. Le grec *βάλανος* (cf. lit. *gilė*, arm. *καλιn*, génit. *καλnoy*) doit son *β* à une forme où g_2 était immédiatement suivi de *l* : cf. lat. *glans*. Le béotien *βανᾶ* est d'après la forme qui a donné *μνάομαι*.



-*ok*ʷ*s* dans *νύξ*, -*φλυξ* : on a vu que le *k*ʷ de *νύξ* est analogique; pour celui de -*φλυξ*, cf. *φλεϐός*. — 3° Des consonnes doubles -*ππ*-, -*ττ*- d'après Schmidt, *Pluralbild.* p. 410 suiv. Mais les seuls exemples concluants sont tirés de la racine **ok*ʷ-, où il y a eu de fortes actions analogiques; par exemple, *όπτίλος* au lieu de **όκτίλος* (cf. béot. *όκταλλος*) sous l'influence des formes qui ont normalement *ϖ*. Le fait que dor. *ϖεπάσθαι* et att. *κεκτῆσθαι* ont le même sens ne garantit pas qu'ils soient étymologiquement identiques; le contraire est même certain puisque *ϖᾱ*- et *κτη*- se trouvent dans les mêmes dialectes; l'étymologie de *κεκτῆσθαι* est indiquée par Schmidt, *loc. cit.* p. 418, [cf. toutefois Collitz, *Bezz. beit.*, XVIII, p. 201 et suiv.]; celle de *ϖεπάσθαι* par Brugmann, *Grundriss*, II, p. 348. — 4° *κτ*. — 5° *ξ*. — La distinction de *κτ*-, *ξ*- ne répond ni à celle de *k*ʷ*s*- : *ks*- : cf. *ξενός*, *ἀξίνη* (got. *aqizi*) — *όκτάλλος*; ni à celle de zend *χš*- : *š*- : *δεξιός*; zend *dašina*- — *τέκτων*; zend *tašan*- — *αὐξάνω* : zend *uχšyeiti* — *κτάομαι* : zend *χšayeiti* (?). Le traitement *κτ*- apparaît là où il existe à côté de *ks*- un doublet *k*- : *ἄρκτος* : *ἄρκος* — *κτείνω* : *καίνω* — *τέκτων* : *τέκμαρ* (en face de *τέχνη*) — *όκταλλος* : *ὤψ* — *κτίζω* : lit. *kẽmas* — *κτίλος* : got. *hweila*, lat. -*quillus* (de **quīlos*?) dans *tranquillus*. — Cf. *κτῆμα* : *ϖᾶμα*, bien que les deux mots ne soient pas parents. Cette coïncidence ne saurait être fortuite. En dehors de ces cas : *ξενός*, *ξυρόν*, *ἄξων*, etc. En letto-slave il y a deux traitements, mais l'un des deux ne se trouve que là où l'analogie le justifie; c'est celui de lit. *lẽksiu*, cf. *lẽkù*; le vieux slave *šestĭ* « six » présente, comme l'a reconnu G. Meyer, le même traitement de *s*- initiale que *šidŭ* : cf. *chodŭ*. Le sanskrit ne connaît que *kṣ*- dans tous les cas. Le zend distingue *χš* et *š*- et l'on s'accorde à voir ici avec J. Schmidt la distinction k_2s- : k_1s-. Mais Bartholomæ a cité (*Handbuch*, § 100, n° 3) un certain nombre de cas où le *χ*- devant *š* ne paraît pas avoir de valeur étymologique. D'autre part *aši*=skr. *akṣí* n'est pas en faveur de la loi. On ne peut sérieusement séparer le génitif skr. *akṣṇás*, de v.sl. *oko* : cf. *çíras* : *çīrṣṇás*; cf. encore *vaχšaṭ* en face de v. pers. *vazṛka*-, zd. *vāzišta*- et *tašaṭ* en face de arm. *thekhel* « fabriquer ». pehlvi *daχšak* « signe » skr. *daçasyáti*, lat. *doceō*. Dans ces conditions, on ne peut tenir pour établie une distinction qui ne se retrouve nulle part ailleurs, et il y a plutôt lieu de chercher si les exemples de *χš*- ne s'expliquent pas en partie par des faits d'analogie (*baχšaiti* d'après *baχta*-, *maχši*- d'après **makasa*-, pers. *meges*, etc.) et à l'initiale par des faits de phonétique syntactique : dans ce dernier cas, l'une des formes aurait été généralisée : par exemple, la forme *š*- aurait été préférée pour *šaēti* à cause du rapprochement avec *šāiti*; la forme *χš*- restait pour *χšayeiti*. — S'il en est ainsi, toutes les langues indo-européennes possèdent

un seul *ks*-, et la prononciation du *k*- devant *s* est restée pure en Orient, comme le montrent le sanskrit *kṣ*- et le lit. -*ksz*- devant consonne dans *añksztas*.

Cette chute indo-européenne de ʷ rend compte d'un certain nombre d'exemples du traitement *α'β* à la fin des racines. Les consonnes qui se juxtaposent à la consonne finale étant le plus souvent *s*, *r*, *l*, *n*, on conçoit qu'on trouve en Orient le traitement *β*, là même où la vélaire primitive, munie de son ʷ, n'était pas conservée. Les futurs et aoristes en -*s*- ont dû avoir ici une grande influence. Le sanskrit *ábhakṣi* rend moins surprenant v.irl. *combaig* «fregit» en regard de arm. *ebek* «il a brisé», — et par suite got. *brikan*, lat. *frangō*. D'autre part il y a lieu de rappeler que les consonnes finales de l'indo-européen étaient implosives: c'est au moins le cas de celles du sanskrit, du *ṭ* zend, et c'est cette prononciation qui explique la chute des occlusives finales qui a eu lieu presque partout; or le *k*ʷ est incompatible avec l'implosion : lat. *neque* : *nec*; got. *nih*; les mots racines terminés par une vélaire, qu'ils eussent le nominatif avec ou sans *s*, devaient donc perdre en ce cas l'élément ʷ. L'explication de chaque forme en particulier ne saurait être donnée, et, s'il est impossible de déterminer pourquoi certaines racines ont été affectées par l'action analogique, on conçoit du moins la possibilité du fait. En voici des exemples : lit. *stėgiu*, fut. *stėksiu* : gr. *στέγω* — skr. *tigmás*, *tīkṣṇás*, *títikṣate* : gr. *στιγμή*, *στίζω* — v. sl. *strigą* : lat. *stringō* — lit. *láigyti* : got. *laikan* — skr. *rajyati*, *rāga*-: gr. *ῥέζω*, *ῥέγος*, *ῥέγμα* — skr. *vṛṇákti* : gr. *ἐέργνυ*- — v.sl. *sąlogŭ* : gr. *ἄλοχος* — v.sl. *stignąti* : gr. *στείχω* — arm. *argel* «empêchement» : gr. *ἀρκέω* — lit. *rëkiù* : gr. *ἐρείκω* — v.sl. *pletą* (pour le traitement de -*kt*- devant voyelle dure cf. russ. *lët* «vol» de **lektŭ*, cf. lit. *lekiù*) : v.h.-a. *flëhtan*, gr. *πλέκω* — skr. *aṅkás* : gr. *ἄγκος* (à moins qu'il ne s'agisse de l'influence de *ἀγκύλος*, skr. *aṅkuçás*).

Reste le suffixe skr. -*ka*-, gr. -*κο*-. — Mais le sanskrit possède aussi quelques exemples de -*ça*- et il est possible que le grec -*κο*- réponde à -*ça*-, car chacune des langues indo-européennes a choisi ses suffixes d'une manière particulière, et la très grande extension de -k_2*o*- en Orient ne prouve rien pour le grec. C'est ainsi que le suffixe -g_1*o*-, à peine attesté par ailleurs, se trouve souvent en arménien où il est représenté par -*ac* : cf. gr. *πέλαγος* qui a le sens du lat. *aequor* «étendue, plaine» : *ἁλὸς ἐν πελάγεσσιν*. De plus le suffixe -*ko*- répondant au suffixe -*k*-, comme -*no*- à -*n*- (skr. *yúvan*-, lit. *jáunas*, etc.), les nominatifs à *-*ks* ou -**k* final ont réagi sur le reste de la déclinaison et sur -*ko*-. L'absence de -*πο*- en grec s'explique de deux manières : par des faits tels que lat. *senex* : skr. *sanakás* et par des emplois simultanés de k_1 et k_2 : lit. *pálszas*, russe *pelésyj* : lit. *pìlkas*, skr.

pálikni. Cette élimination de *-kʷo-* est d'autant plus remarquable que *-gʷo-* s'est maintenu : *βλαβή*, *Φοῖβος*, *κόρυμβος*, — cf. *πτέρυξ* en face de zend *frapterejañt-* et skr. *patañg-á-*.

Il subsiste, on le voit, bien des problèmes non résolus dans l'histoire de k_1 et k_2, beaucoup des hypothèses faites ci-dessus restent douteuses et il n'y a guère d'espoir qu'elles puissent jamais être toutes démontrées avec rigueur; mais on accordera qu'il n'est pas impossible de rendre compte de la plupart des exemples du traitement *α'β*, et l'hypothèse de Bezzenberger semblera peut-être un moyen trop facile d'éviter l'étude de phénomènes à la vérité complexes et obscurs, en supprimant d'un coup toutes les difficultés.

Excursus sur ἐννέα.

Wackernagel a essayé de montrer que *ἐννέα* représente **ἐν-νέϝα* «en tout neuf» qui aurait remplacé **νέϝα* sous l'influence de **ἔνϝατος*. Cette supposition, ingénieuse sans doute, mais forcée et indémontrable, est contredite par l'accent : on devrait avoir **ἔννεϝα* comme *σύμπεντε*, *διάπεντε*. On est donc ramené à l'ancienne hypothèse que **νέϝα* est devenu **ἐννέϝα* sous l'influence de **ἔνϝατος* : cf. *δέκα* : *δέκατος*. Cette explication deviendrait définitive si l'on pouvait montrer que la prononciation panhellénique était **ἔννϝατος* : on aurait alors **ἐν-νέϝα* d'après **ἔννϝατος*.

Si l'on examine les groupes composés de consonne plus *y*, on voit que *-ly-* donne partout en grec *-λλ-*; *-ny-* et *-ry-* en lesbien *-νν-* et *-ρρ-*; *-ty-* suivant les dialectes *-σσ-* ou *-ττ-*. D'une manière générale le *y* disparaît et la première consonne est doublée : or il n'est pas vraisemblable que le *y* se soit assimilé à la consonne précédente, tandis que sa disparition en grec n'a rien de surprenant; on doit donc admettre que ces groupes se composaient anciennement d'une consonne implosive appartenant à la syllabe qui précédait le groupe et d'une explosive suivie de *y*. Le traitement de *-κϝ-* dans *ἵππος*, *πέλεκκον*, *μικκός*, est analogue; il suppose un *κ* double. Les mots thessaliens *προξέννιος*, *προξεννία* (Hoffmann, *die gr. dial.*, II, p. 480) attestent le même fait pour *ν* dans *-νϝ-*, ce qui légitime **ἔν-νϝατος*. — On objectera la forme attique *ἔνατος* avec *ν* simple en face du panhellénique *ἐννέα*. La difficulté n'est qu'apparente. Au lieu des scansions homériques *πᾱτρός*, *ἀκμή* qui supposent **πατ!ρός*, **ἀκκμή*, l'attique possède en effet *πᾰτρός*, *ἀκμή*. De même il répond à hom. *ἔδδεισε* (**ἔδ-δϝεισε*) par *ἔδεισε*, à dor. *μικκός* par *μικός* (G. Meyer, § 278, note), à hom. *πελεκκάω* par *πελεκῶ*. En un mot, du groupe double consonne plus *ϝ* l'attique supprime l'implosive initiale; la double

consonne n'a subsisté que là où le ϝ a disparu en l'altérant : ἵππος, τέτ7αρες. Mais *ξεννϝος devient d'après la règle *ξε-νϝος, ξενός et *ἐννϝατος, *ἐ-νϝατος, ἔνατος. On trouve le εννϝ- chez Homère, τ, 174 dans ἐννήκοντα (cf. Brugmann, M. U., 5, 41), c'est-à-dire ἐννϝήκοντα, dont att. ἐνενήκοντα ne diffère que par l'addition du εν- analogique de ἐν-νέϝα. La scansion ἐνενήκοντα (B, 602), dans une partie récente de l'Iliade, est pour la commodité du vers; cf. ἐνατή (B, 313).

La prononciation comme doubles des consonnes placées devant *y, w, r, l, m, n* n'est pas particulière au grec. Pour le sanskrit, elle est attestée par les grammairiens (*Tait. prāt.* XIV, 1 — Pāṇini VIII, 4, 46-52) et vérifiée par les prākrits où l'on trouve *-akka-*, *-atta-*, *-adda-*, *-appa-*, etc., de *-akva-*, *-atya-*, *-adma-*, *-apra-*, etc.; de là vient que les deux types morphologiquement différents *-at-ra-* et *-at-tra-* ne sauraient être distingués, comme l'a montré M. de Saussure (dans ces *Mémoires*, 6, p. 246 et suiv.). Elle subsiste en pangermanique dans les cas où la sonnante disparaît : got. *minniza* de **minwizō*; v. isl. *lokkr* de **luknoz*, etc., et de plus en germanique occidental devant *-y-* et *-r-*. On la retrouve dans les mêmes conditions en celtique (Stokes, *Idg. forsch.*, II, 167 et suiv.) : v. irl. *cacc* repose sur *$k_1ək_2$nā*, dérivé en *-ā-* d'un thème neutre en *-n-*, cf. skr. *çaknás*, *çákṛt*, gr. κόπρος et pour le vocalisme lit. *szìkti*[1]. On a en latin *pallidus*, *quattuor*, etc. (v. von Planta, *Gramm. der osk. umbr. dial.*, I, p. 186 et suiv. et p. 537 et suiv.); la scansion *pătris* suppose la chute du *t* implosif de **pat-tres*. Le letto-slave et l'arménien ne peuvent avoir conservé de traces du phénomène, puisque ces langues ont de bonne heure simplifié les consonnes doubles. — Cf. Schulze, *Quaestiones epicae*, p. 526 et 527.

A. MEILLET.

REMARQUE. — L'orthographe adoptée dans les mots slaves : *žlŭtŭ*, *žlŭdĕti*, mais *vlŭna*, est justifiée par l'usage du *Zographensis*, où on lit régulièrement *vlĭkŭ*, *mlĭčati* (polon. *wilk*, *milczeć*), mais *vlŭna*, *plŭnŭ* (polon. *wełna*, *pełny*). Le vieux slave qui ne distingue plus les deux représentants slaves de *ṛ*, *ŭr* (russe *or*) et *ĭr* (russe *er*) distingue encore *ŭl* et *ĭl* (polon. *eł* et *il*). — A. M.

[1] Dans *szikti*, *i* représente *ə* comme dans *keturi*, cf. gr. τέτ7αρα, skr. *catvā́ri* et le *-ă* de lat. *gener-ă*. En slave aussi *ə* est représenté par *ĭ*, par exemple dans **čĭtyre* (polon. *cztery*, tchèque *čtyři*), cf. lat. *quattuor*, et, sans voyelle, zend *ā-xtuirya-*, arm. *čorekh-hariwr* «400», *čorkh* «4» (de **kt[w]ores?*), gr. Τυρταῖος, lat *Turius* (?); ou dans *šĭdŭ : chodŭ; žĭgą : žegą; tĭci : teką*, etc.

VARIA.

Beare, beatus.

Il existe dans différentes langues, tantôt à l'état régulier, tantôt à l'état sporadique, une tendance à supprimer un *n* entre deux voyelles. La chose est bien connue pour le portugais, où l'on a, par exemple,

arêa pour *arena,*
cadêa pour *catena,*
lua pour *luna,*
pessôa pour *persona,*
semear pour *seminare,*
soar pour *sonare*[1].

Le même fait s'observe dans le dialecte napolitain de la Terre de Labour :

khoroa pour *corona,*
camio pour *camino.*

M. Bourciez cite le même trait en gascon, dans toute la région du Béarn, des Pyrénées et des Landes : on a, par exemple,

tier pour *tenere,*
dier pour *denarium*[2].

En présence de ce fait, plusieurs fois attesté, on est en droit de se demander si la même suppression ne s'est pas produite, de façon plus ou moins exceptionnelle, en ancien latin.

Nous serions tenté d'expliquer de cette façon le verbe *beare* avec son participe *beatus. Beare*, c'est faire du bien à quelqu'un : il est employé en ce sens par Plaute et Térence. *Amph.*, II, 2, 12 :

Sed hoc me beat saltem, quod perduelles vicit, et domum
Laudis compos revenit.

Eunuch., II, 2, 46 :

Sex ego te totos, Parmeno, hos menses quietum reddam;
Ne sursum deorsum cursites, neve usque ad lucem vigiles.
Ecquid beo te?

[1] Diez, traduction française, I, p. 202.
[2] *La langue gasconne à Bordeaux.* Bordeaux, 1892. Cf. Meyer-Lübke, § 454.

Horace dit dans le même sens (*Od.*, II, 3, 6) :

> Seu te in remoto gramine per dies
> Festos reclinatum bearis
> Interiore nota Falerni.

Beare me paraît être un dérivé de l'adjectif *bonus*, sous la forme **benus* qui a donné *bene*, *benignus*. Pour justifier ce que la chute de l'*n* a d'extraordinaire, il faut tenir compte d'un élément qu'on a trop peu envisagé jusqu'à présent, mais qui commence cependant à prendre place dans les études de phonétique : la fréquence de l'emploi. *Beare* était un verbe très usité. *Beasti* était la réponse ordinaire de qui avait reçu quelque bienfait ou quelque bonne nouvelle.

Il semble que cette étymologie ait déjà été celle des jurisconsultes romains, car ils rapprochent *beare* et *bonus*. *Naturaliter bona ex eo dicuntur, quod beant, hoc est, beatos faciunt.* (*Ulp. Dig.*, L, 16, 49.)

Au point de vue physiologique, la disparition de la nasale s'explique sans peine : elle est due au relâchement de la prononciation. Au lieu d'aller en avant jusqu'à frapper les dents, la langue reste à moitié chemin. Dès lors, *arêna* devient *arêa* et *benare* sonne *beare*[1].

Μείζονες, μείζους.

Si nous admettons pour le latin la possibilité dont il vient d'être question, nous sommes conduit à la supposer également en grec. Nous obtenons de cette façon la réhabilitation de nos anciennes grammaires grecques, qui enseignaient la contraction de *μείζονες* en *μείζοες* et *μείζους*, de *μείζονα* en *μείζοα* et *μείζω*. A cette série de formes, la linguistique moderne, arguant de l'impossibilité de la disparition d'une nasale, a cru devoir substituer **μείζοσες*, **μείζοσα*, qui rendraient très bien compte de la contraction, mais qui ont le tort d'être de purs *postulata*.

A ce premier exemple on peut joindre l'accusatif Ἀπόλλω pour Ἀπόλλωνα. Eschyle, *Suppl.*, 214 :

> Ἁγνόν τ' Ἀπόλλω, φυγάδ' ἀπ' οὐρανοῦ θεόν.

Ἀπόλλω est la forme attique. On a de même Ποσειδῶ pour Ποσειδῶνα. De même encore *κυκεῶ* (Homère), *αἰῶ* (Eschyle), pour *κυκεῶνα*, *αἰῶνα*[2]. La chute du *ν* explique ces accusatifs de la manière la plus simple. On est obligé autrement d'admettre la

[1] Nous préférons cette explication à celle de Meyer-Lübke, qui suppose en portugais les deux degrés *lūna*, *lũa*, avant d'arriver à *lua*.
[2] Buttmann, I, § 55; Kühner, I, § 122.

perte de toute la désinence ou de supposer l'existence de deux thèmes différents.

Une fois l'attention éveillée sur ce fait de phonétique, nous ne doutons pas qu'on en découvrira d'autres exemples.

Ahenus.

L'*h* de *ahenus* (*ahesnus*) est-il un signe purement orthographique? ou faut-il y voir une modification du *j* du primitif *ajas* devenu *ahes?* Nous ne serions pas éloigné d'admettre un changement phonétique dont on trouverait des exemples en grec, mais qui n'a pas été constaté en latin jusqu'à présent, à moins qu'on ne veuille citer la forme *mahestas* pour *majestas.*

Mais on peut voir aussi dans l'*h* un signe graphique. C'est ainsi qu'en ombrien on a *staheren, stahitu, stahituto* du verbe *stare, pehatu* = *piato*, et ce même mot *ahesnes.* On sait qu'en ombrien l'*h* sert à séparer deux A, deux E, deux I, deux O, quand il s'agit de marquer un A long, un E long, un I long, un O long. Ex. : SPAHAMV, SEHEMENIAR, PERSNIHIMV, COMOHOTA. Il y aurait donc ici, en latin, un souvenir d'un ancien usage orthographique italiote.

À PROPOS DU PARTICIPE LATIN EN *-dus, -da, -dum.*

Aujourd'hui qu'il est reconnu que les participes futurs passifs en *dus, da, dum* sont d'anciens participes moyens en *μενος*, que *ferundus* représente *φερόμενος*, on doit se demander comment la transformation s'est faite.

M. Louis Havet, à qui est due la découverte, suppose la série **feromenos, *feromedos, *ferondos, *ferundus.* Mais cette filière nous paraît un peu artificielle. Il vaut mieux, selon nous, admettre que le *d* est sorti spontanément du groupe *feromnos.* Les exemples en ce genre ne manquent pas : c'est ainsi qu'en allemand nous avons *niemand, jemand*, dont la seconde partie est *mann; mond* de *mâno; allenthalben, dessentwegen* pour *allenhalben, dessenwegen; minder* pour *minner; pergament* venant de *pergamenum.* On peut encore citer les adverbes comme *namentlich, ordentlich.* En anglais : *sound, mind, thunder.* En moyen-irlandais, *nn* devient *nd.* En français, on pourrait citer *Normandie* venant de *Normannia*, si l'analogie de *Picardie* ne rendait pas l'exemple suspect. Mais on dit, en patois de Bonneval (Savoie), *mànda bèy* « mener boire ». Par un changement analogue, le latin *flamma* a donné *flamber*, l'allemand *um* est devenu en certains dialectes *umb.* C'est la consonne continue qui vient donner naissance à la consonne explosive du même ordre. De cette manière s'explique aussi *tendo* = *τείνω.*

Mais voici où commence la difficulté. Le participe en *μενος* a

encore d'autres représentants. Nous le trouvons d'abord dans *alumnus*, où il n'a pas produit de *d*. Il a également donné les formes verbales en *mini* et *mino*, telles que *lætamini*, *famino*. Enfin il a donné des substantifs comme *femina*. Il semble dès lors que nous remplacions par le caprice la régularité des lois phoniques.

Cette régularité existe; mais il faut admettre dans les langues anciennes, comme nous le voyons dans les langues modernes, des centres de formation différents. Les participes en *dus* ont eu un centre de formation à part. Je serais disposé à croire qu'ils ont eu leur lieu d'origine dans la langue religieuse. Ce qui peut le faire penser, c'est le nombre relativement considérable de divinités dont le nom présente ce type :

Afferenda,
Deferunda,
Adolenda,
Commolenda,
Larunda,
Scribunda, etc.

Ce sont les invocations, les litanies, qui peut-être ont fait jaillir le premier *d* du participe futur. Ramener peu à peu les phénomènes du langage à un principe psychique, montrer que même en phonétique l'analyse des formes existantes ne constitue pas le dernier mot de la science, n'est-ce pas travailler au progrès de nos études? Au même ordre d'idées, c'est-à-dire aux invocations et aux apostrophes, appartiennent aussi les épithètes comme *venerandus*, *reverendus* et, par opposition, *exsecrandus*, *horrendus*. Une fois ainsi introduit dans la formation verbale, ce *d* emphatique y est resté.

Ilythyia « la déesse des accouchements ».

Dans l'inscription de Gortyne, le verbe *ἐπελεύθειν* ne signifie pas « survenir », mais « apporter ». Aussi Comparetti et Baunack rappellent-ils avec raison la glose d'Hésychius : *ἐλευσίω· οἴσω*.

Ceci peut nous donner l'explication du nom d'une déesse qui a beaucoup occupé les étymologistes et les mythologues : la déesse Ilythyia, dont l'office est de présider aux accouchements.

Ce nom se présente à nous avec de nombreuses variantes :

Εἰλείθυια,
Ἐλείθυια,
Εἰλήθυια,
Ἐλευθώ,
Εἰλιθυΐα,
Εἰλύθυια.

Il est aisé de reconnaître un participe parfait. La forme la moins altérée nous paraît Εἰλύθυια, qui supposerait un masculin Εἰλουθώς. Le rapport est le même qu'entre εἰδώς et ἰδυῖα. Ilythye est donc *celle qui porte*, la déesse de la gestation (*die Gebärerin*).

Comme autres noms mythologiques formés de participes parfaits on connaît Ἅρπυια, Ὠρείθυια.

Ὀρρωδέω « avoir peur ».

Le français *couard*, l'italien *codardo* désignent l'homme peureux et lâche, par assimilation aux chiens et aux autres animaux qui serrent la queue entre les fesses quand ils ont peur.

Cette expression a son pendant exact dans le grec ὀρρώδης « peureux », qui est formé de ὄρρος « queue », comme on a :

χολώδης « bilieux »,	de	χόλος « bile »;
λυσσώδης « enragé »,	de	λύσσα « rage »;
αἱματώδης « sanglant »	de	αἷμα « sang ».

Ὀρρώδης a donné naissance à un verbe dérivé ὀρρωδέω « avoir peur », de même que ληρώδης « bavard » (de λῆρος « sottise ») a donné ληρωδέω « babiller ».

L'idée de la crainte est une de celles qui, dans toutes les langues, ont le plus fourni matière à des expressions métaphoriques.

Il n'y a donc pas lieu de chercher dans ce mot un composé de ὄρρος et de ἰδίω « suer », comme l'ont supposé les anciens, ni de considérer ὀρρωδέω comme étant pour ἀρρωδέω, ainsi que l'a conjecturé récemment M. Johannes Schmidt[1]. C'est, au contraire, cette dernière forme qui contient une altération de la voyelle, causée probablement par une confusion avec ἄρρωστος « faible », ἀρρωστέω « être malade ».

Κέαρ « le cœur ». — Ἔαρ « le printemps ».

A mesure que la phonétique devient plus exacte, elle constate que certains phénomènes dont les langues modernes nous présentent l'exemple incontestable se sont déjà produits dans les langues anciennes. De ce nombre est le changement de l'*é* en *ea* sous l'action d'un *r*. L'anglais offre *bear, hear,* qui viennent de l'anglo-saxon *béran, hêran.* C'est exactement ce qui s'est passé en grec, où, à côté de κῆρ, ἦρ, nous avons κέαρ, ἔαρ. En ce qui concerne le dernier, l'ancienneté de la forme ἦρ est assurée par le latin *ver.* Il faut donc renoncer au rapprochement avec le san-

[1] *Journal de Kuhn,* XXXII, p. 370.

IMPRIMERIE NATIONALE.

scrit *vasara* et à d'autres combinaisons séduisantes qui avaient été proposées.

Quant à *κέαρ*, il est une variante dialectale de *κῆρ* (seule forme employée par Homère). Il serait faux de présenter *κέαρ* comme le prototype dont *κῆρ* serait la contraction. Le latin *cre(d)-dere* atteste la priorité de l'*e*. Il est intéressant de constater que précisément pour le même mot l'anglais a fait le même changement : *heart*.

Ajoutons qu'en anglais le fait est infiniment plus fréquent et qu'il se produit non seulement devant un *r*, mais devant *h* et *m*.

Χράομαι.

Le verbe *χράομαι* – et ses dérivés – forme une famille touffue, nombreuse, presque inextricable, où les différents mots ont réagi les uns sur les autres et où les divers sens, quoique la langue ait essayé de les répartir sur des vocables distincts, se côtoient et se mêlent. L'ancêtre de toute cette tribu doit être quelque mot à sens matériel et concret, quelque mot indispensable, et, par conséquent, il serait bien surprenant qu'il fût sorti de la langue. Je crois qu'il s'y trouve, en effet, et qu'il n'est autre que *χείρ* « la main ». Déjà Buttmann avait exprimé la même opinion, ce qui n'a pas empêché Curtius de laisser là le substantif concret pour mettre à la place une pâle racine *ghar* ou *har* « prendre », qui existe en sanscrit, mais dont le grec ne fait aucun usage.

Je vais essayer de passer rapidement en revue tout ce peuple de mots, en ne prenant chaque fois que les chefs de file, et en montrant surtout l'enchaînement des sens.

Déjà cette seule circonstance que deux mots aussi importants que *χείρ* « la main » et *χράομαι* « se servir » ne se retrouvent ni l'un ni l'autre dans les langues congénères peut faire supposer que l'absence de l'un a entraîné l'absence de l'autre. Si l'on songe, par exemple, en allemand, au substantif *Hand* et au verbe *handeln*, *behandeln*, *handhaben*, on n'a pas de peine à voir comment l'idée de la main est voisine de l'idée d'usage. En français, nous avons la série *main*, *manier*, *manière*, etc. Si l'on veut retrouver la voyelle de *χείρ*, *χέρ*, il suffit de se rappeler *κίχρημι* « prêter » (littéralement « donner en main »), avec son moyen *κίχραμαι* « je me prête, j'emprunte ».

En toutes les langues, l'usage et le besoin sont voisins : je rappelle le latin *opus*, l'allemand *brauchen* et *gebrauchen*. C'est ce sens qui s'est fixé sur le verbe *χρήζω*. L'impersonnel *χρή* cumule à la fois la signification matérielle et la signification morale, comme la plupart des verbes qui marquent une nécessité ou une obligation. On a besoin — donc, il faut.

Nous croyons que ce n'est pas manquer au respect dû aux religions antiques que de rattacher à la même famille les mots qui font allusion aux oracles, tels que *χρησμός*, *χρηστήριον*. Ces consultations de la sagesse divine ne se donnaient sans doute pas gratis; on empruntait une réponse du dieu, comme aujourd'hui on prend l'avis d'un médecin ou d'un avocat. Aussi voyons-nous que le verbe *χράομαι* est employé, avec ou sans complément, dans le sens de «consulter». Hérod., I, 47 : *Ἐσῆλθον χρησόμενοι τῷ Θεῷ. Id.*, IV, 151 : *Χρεωμένοισι τοῖσι Θηραίοισι προέφερε ἡ Πυθίη τὴν ἐς Λιβύην ἀποικίην. Id.*, I, 85 : *Ἐς Δελφοὺς περὶ τοῦ παιδὸς ἐπεπόμφεε χρησομένους.*

En joignant enfin les mots *χρήσιμος*, *χρεῖος* et *χρηστός* «utile», *χρῆμα* «chose dont on se sert, objet précieux, objet», *χρέος* «dette, devoir», *χρεώ* «besoin, nécessité», on aura un tableau des ramifications de sens et de forme que peut produire un seul mot. Si l'on prenait dans les autres langues les vocables signifiant «main», et si on les entourait de leur descendance, on aurait sans doute une postérité non moins abondante et non moins variée.

Nous écartons à dessein les verbes qui veulent dire *toucher, effleurer, blesser, frapper*, comme *χράω*, *χραίνω*, *χρίω*, *χραύω*, quoiqu'il semble qu'il soit aisé de les rapporter à l'idée de main. Mais, outre qu'on rencontre certaines difficultés de phonétique, nous avons voulu nous borner aux termes qui se rattachent directement à *χράομαι* et qui nous présentent tous soit une idée d'usage, soit une idée de besoin.

LA RACINE SANSCRITE *har* «prendre».

Je reviens maintenant à la racine sanscrite *har* «prendre», dont Curtius fait dériver le substantif grec *χείρ*. Je serais plutôt porté à penser que le verbe *har-a-ti* est dérivé d'un ancien substantif *har* désignant la main. Perdu en sanscrit, il se serait conservé en grec, et peut-être aussi en latin, si le renseignement de Varron sur *hir* est exact.

Puisque nous sommes en veine de conjecture, rien n'empêche de supposer dans la période indo-européenne un doublet *har* et *has*, comme on a *ušar* et *ušas*, et comme Bergaigne a supposé, à côté de *svar* «ciel», un doublet *svas*[1]. Dès lors, le sanscrit *hasta* «main» serait rendu à la famille de mots à laquelle il appartient par le sens.

[1] Voir ces *Mémoires*, II, p. 36.

Χορός, ὀρχέομαι.

J'ai rapproché plus haut le grec χέρσος, dans χερσόνησος, de l'adjectif σχερός «attenant, non interrompu».

Un exemple de métathèse plus simple est fourni par le groupe de mots qui désigne la danse. Nous avons, d'une part, χορός avec ses dérivés comme χορεύω et, d'autre part, ὀρχέομαι «danser», qui a fait ὄρχησις, ὀρχηστήρ. Je ne doute pas de la parenté; mais, en l'absence d'une étymologie certaine, il est difficile de dire laquelle des deux formes est la plus ancienne.

LES NOMS FÉMININS FRANÇAIS EN *-eur*.

M. Ferdin. Brunot, dans sa *Grammaire historique de la langue française*, explique le changement de genre qu'ont éprouvé en français les mots comme *chaleur*, *peur*, *ardeur*, par l'influence des mots abstraits en *té*, *ie*, etc. qui sont féminins.

Il y a une influence plus directe, qui est celle des noms en *ura*. Le bas-latin disait *fervura*, *ardura*, à l'imitation desquels les langues romanes ont fait *calura*, *altura*, *frigdura* [1].

Entre *froidure* et *froideur* le rapport était trop étroit pour que le genre de l'un de ces mots ne se communiquât pas à l'autre.

Le français *paour*, l'italien *paura*, l'espagnol *pavura* montrent clairement la filiation.

Prostré.

On représente avec raison l'analogie comme un principe étant ordinairement en conflit avec la régularité étymologique. Mais il arrive quelquefois — il y a de ces hasards — qu'en ayant l'air de faire violence à l'étymologie, elle ramène le mot à sa vraie et pure forme grammaticale.

Ainsi *prostration* a donné chez nos romanciers les plus modernes le participe *prostré*, qui a été fait, un peu par fantaisie, sur le modèle de *déclaration déclaré*, *privation privé*. Mais il se trouve qu'on est retourné de cette façon au vieux participe latin *prostratus*.

Il ne faudrait pas toutefois continuer en ce sens et dire : *Je me prostre devant lui*. Cette fois on irait au delà du latin.

[1] Cf. Meyer-Lübke, dans l'*Archiv* de Wölfflin, VIII, p. 319.

UNE RÈGLE INÉDITE DE GRAMMAIRE FRANÇAISE.

Il m'est arrivé d'avoir à répondre à des personnes qui, trompées par le nom de notre Société, croyaient qu'elle s'occupait avant tout d'étudier les lois de la langue française. J'étais obligé de les avertir que, parmi les divers sujets traités dans nos *Mémoires*, c'est peut-être celui qui jusqu'à présent a été le plus rarement abordé. Cependant la grammaire française fait bien partie de la linguistique; elle a le droit de réclamer sa place parmi nous. Si l'on n'en traite pas plus souvent, c'est qu'on croit que tout a été dit sur la matière. L'observation que je voudrais présenter montre que, même sur ce champ depuis si longtemps exploité, il reste encore quelque chose à glaner.

Nos grammaires historiques enseignent que la seule négation véritable, c'est *ne* ou *non*, mais que certains mots affirmatifs, comme *pas*, *point*, *rien*, *jamais*, pour avoir été souvent ajoutés à la négation, en manière d'adjuvants (appelons-les ainsi), sont eux-mêmes devenus négatifs. Exemple : Avez-vous de l'argent? — *Pas* beaucoup. — Sans la connaissance de soi-même, *point* de solide vertu. — Est-il venu quelqu'un? — *Personne.* — Son style est toujours ingénieux, *jamais* recherché.

Dans ces phrases, *pas*, *point*, *personne*, *jamais* ne sont négatifs que par suite d'une ellipse. Ce qui fait reconnaître que ce sont de simples adjuvants, c'est qu'en rétablissant la construction dans son entier, il faut ajouter *ne :* Je *n*'ai pas beaucoup d'argent. . . Il *n*'y a point de solide vertu. . . Il *n*'est venu personne. . . Son style *n*'est jamais recherché.

Mais voici un cas qui n'a pas été mentionné jusqu'à présent, et où les mots *pas*, *point* ont une valeur négative sans qu'il y ait ellipse et sans qu'il soit possible de remplacer la construction par une construction plus complète :

Cette affaire n'a pas été pour rien dans la chute du ministère.

La chose ne s'est point passée devant personne.

Une diminution de cinq cents francs sur mon revenu, ce n'est pas rien.

Le marché n'aura pas profité à personne.

On voit en quoi consiste l'exception. Quand la phrase contient la négation déjà accompagnée d'un premier adjuvant, le second figure avec une valeur négative. Dans ces phrases, *pas* est proprement et absolument une négation.

Le style des exemples que nous venons de citer est quelque peu moderne. Durant les siècles précédents, le sens positif de ces mots était encore trop présent à l'esprit pour que de tels em-

plois fussent possibles. Mais il est à prévoir qu'avec le temps ces sortes de constructions se multiplieront.

A regarder ces exemples de plus près, on voit qu'ils supposent comme type antérieur la phrase purement négative :

Cette affaire n'a été pour rien dans la chute du ministère.
Une diminution de cinq cents francs, ce n'est rien.
La chose ne s'est passée devant personne.
Le marché n'aura profité à personne.

Puis la seconde négation est venue s'introduire dans ces phrases. Ainsi s'explique également la construction suivante :

Il n'y a pas que lui qui soit lésé.
Il n'y a pas que nous qui ayons vu la chose.

Cet agencement serait difficile à comprendre si l'on ne prenait pas pour point de départ la phrase plus simple :

Il n'y a que lui qui soit lésé.
Il n'y a que nous qui ayons vu la chose.

UNE SURVIVANCE EN FRANÇAIS.

« C'est moi qui ai offert les vitraux de l'église; c'est moi qui ai payé l'installation du télégraphe; c'est moi qui ai fait venir ici et MISE dans ses meubles la mère Dusallé... »

Ainsi parle, dans un livre intitulé *Le nouveau jeu*, un auteur des plus modernes, M. Henri Lavedan[1]. Il a cependant conservé ici une règle d'accord qui remonte aux plus anciens temps de la langue, et qui était censée abrogée dès le commencement du XVII[e] siècle. Il faut signaler au passage ces survivances, et les opposer aux tentatives de quelques philologues beaucoup trop nouveau jeu, qui, selon l'expression de M. Gaston Paris, voudraient faire avancer les aiguilles sur l'horloge du temps. Ce serait, en effet, en précipiter singulièrement la marche que de déclarer, comme ils proposent de le faire, qu'en toute occasion, en toute place, le participe conjugué avec *avoir* reste invariable. Nous le voyons ici qui s'accorde si bien que personne n'y voudrait rien changer.

Si je ne craignais d'avoir l'air de moraliser à propos d'un si mince sujet, je dirais quel me paraît être, en pareille matière, le vrai rôle du linguiste. Il doit être conservateur : j'entends conser-

[1] P. 257.

vateur en fait de grammaire, car sur tout le reste je respecte sa liberté d'opinion. Puisqu'il connaît la raison d'être des anciennes formes, il lui sied moins qu'à un autre d'en demander l'extinction. C'est seulement à la dernière extrémité, quand il voit que le flot a emporté les derniers vestiges d'une ancienne loi, qu'il doit se résigner à la voir disparaître. Aussi longtemps qu'il y a chance de maintenir en honneur une règle grammaticale fondée sur d'antiques et solides motifs, dont mieux que d'autres, par profession, il peut expliquer la légitimité, ce serait une sorte de trahison de sa part de passer dans le camp des novateurs.

Michel Bréal.

Polon. *chcieć* : v.sl. *chošt*ą.

On a vu plus haut (p. 236) que, parallèlement au double traitement *ĭr*, *ĭl* — *ŭr*, *ŭl* de i. e. *r̥*, *l̥*, le slave répond à i. e. *n̥*, *m̥* par *ĭn*, *ĭm* qui deviennent *ę* et par *ŭn*, *ŭm* qui donnent *ŭ* devant une consonne (*sŭto*, *vŭtorŭ*), *o* devant un groupe de consonnes (*ognĭ*, cf. v. sl. *ąglĭ*, skr. *áṅgāras*). Cette règle rend compte du vocalisme de v. sl. *chotěti* « vouloir ». Le polon. *chęć* = tch. *chuť* suppose **chątĭ*; la forme faible correspondante a donc pour voyelle *n̥*. L'alternance de *chŭt*- (polon. *chcieć*, *chcę*; tch. *chtiti*, *chci*) et de *chot*- (v. sl. *chotěti*, *choštą*; russe *chotětĭ*, *choču*) s'explique par une ancienne flexion *chŭtěti* (attesté en vieux slave) : **chotją*, résultant du traitement différent de *ŭn*, issu de *n̥*, devant une et devant deux consonnes. Le serbe oppose *chtjeti* : *chòću* (à côté de *chću*, *ću*; Daničić, *Istorija oblika*, p. 260). — Les thèmes slaves **chątĭ*- : **chŭntě*- représentent i. e. **sonti*- : **sn̥tē*- : cf. peut-être lat. *sentiō*, v.h.-a. *sin*.

A. Meillet.

LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(SUITE.)

V

TRAITEMENT DE L'*I* ET DE L'*U*.

A. — TONIQUES LIBRES.

Hors de toute influence particulière, l'*i* et l'*u* toniques libres deviennent respectivement *i* et *ü*, comme en français :

I	U
fi « fil »	*vü* « vu »
čėvri « chevreau », *caprile*	*dėzèpīdü* « disjoint »
cri « chercher », fr. *quérir*	*dėsirür* « déchirure »
bni « bénir »	*ǧü* « jus »
ni « nid »	*dü*, *dür* « dur, dure »
èvri « abri », *apricu*	*èvü* « eu »
èvri « avril », *aprile*	*fu̯armür* « serrure »
ėsi « essieu, *axile*	*mèvür* « mûr »
čèri « hangar », **carrile*	*pü* « plus »
šni « poussière », *canile*.	*sèvü* « sureau », **sabucu*
drėmi « dormir »	*sür* « sûr »
mir « trou de la serrure »	*dsü* « dessus »

CONDITIONS SPÉCIALES.

1° Dans les mots en *a* féminin qui n'ont rien conservé de ce qui séparait l'*i*/*u* de l'*a*, l'*i*/*ü* est devenu long par fusion avec l'*e* sorti de cet *a*, comme en français,

I	U
èmī « amie »	*vū* « vue »
bnī « bénie »	*nū* « nue »
vī « vie »	*čèrū* « charrue »
pèrī « pourrie »	*bū* « lessive »
éčī « ortie »	*éplū* « étincelle »
èǧī « hardie »	*busū* « bossue »

Observation. — Rappelons que *i/u* tonique du latin classique était resté *i/u* en latin vulgaire lorsqu'il était en hiatus, tandis qu'il était devenu *é/ó* dans toute autre position :

mécǧi « mercredi »	*ǧūdi* « jeudi »
vī « voie »	*lī* « lie »
tū « tien »	*sū* « sien »

grū « grue »

2° Devant nasale, l'*i/u* se nasalise purement et simplement en *ī̃/ū̃* :

I	U
vī̃ « vin »	*ū̃* « un »
vèzī̃ « voisin »	*čécū̃* « chacun »
crī̃ « cheveux »	*brū̃* « brun »
vrī̃ « venin »	*écū̃m* « écume »
fī̃ « fin »	*ǧū̃* « juin »
lī̃m « lime »	*niū̃* « personne »
mètī̃ « matin »	*éčòlū̃* « noix »

Observation. — Il y a eu dans notre patois, comme dans quelques autres, une confusion entre l'*i* et l'*ü* (*ī/ū*, *i̯/ü̯* provenant de *i/ü*) :

cü? « qui? »	*i̯ òt ü?* « y est-il? »
lèsü « lessive de cendre »	*òlü* « alise », v. fr. *alie*

Pour certains mots, les deux formes coexistent, mais jamais sous l'accent; nous citerons les autres exemples à leur place. Cette confusion était sans doute à l'origine une substitution régulière dans des conditions déterminées; mais le petit nombre de documents que notre patois a gardés sur cette question ne permet pas de retrouver aujourd'hui quelles ont pu être ces conditions.

Le mot *confusion* est donc le seul exact. Cette confusion a persisté, et on la retrouve dans un grand nombre de mots empruntés récemment, tels que *müru* « miroir » (plus rare *miru*).

B. — ATONES LIBRES.

Dans une première période, l'*i* et l'*u* atones libres persistent partout sous la forme *i*/*ü*. Dans une deuxième période, un certain nombre de ces *i*/*ü* se trouvent en hiatus par la chute d'une consonne intervocalique (*t*, *d*, *c*, etc.) : ils deviennent *i̯*/*ü̯*, tandis que les autres restent intacts encore longtemps; nous retrouverons ces derniers plus loin (D, *α*, p. 321) :

I	U
ni̯ā « nichée », **nidata*	*sü̯ā* « suer »
ni̯ò « v. fr. niau », **nidale*	*sü̯u* « sueur »
vi̯ẽd « viande »	*pü̯ā* « puer »
fi̯ẽsī « fiancer »	*mü̯ā* « muer »
fi̯ā « fier »	*étènü̯ā* « éternuer »
mèri̯ā « marier »	*čèpü̯ā* « coupailler »
mi̯òt « mie »	*čèrü̯ā* « labourer à la charrue »

Rem. 1. — Il y a confusion entre le *i̯* et le *ü̯* dans quelques mots :

mi̯ā « muer »	*pi̯ẽtu* « puanteur »
čèpi̯ā « coupailler »	*pi̯ā* « puer »

Rem. 2. — L'*i* de *criā* « crier » n'a pas pu devenir *i̯* à cause du groupe *cr* (cf. *Loi des trois consonnes*, *Mémoires*, VIII, p. 69-74).

Rem. 3. — Devant nasale *i*/*u* atone libre ne se nasalise pas; nous trouverons les exemples plus loin (D, *α*). Il y a pourtant un mot qui fait exception, grâce à sa particularité de monosyllabe atone; c'est *ūnu* prétonique qui se nasalise en

ĩ « un »

par confusion avec l'*i*. Les autres mots qui présentent un *i*/*u* atone libre nasalisé en *ĩ*/*ü̃* l'ont ainsi par analogie :

lĩmā « limer » d'après *lĩm* « lime »
écü̃mā « écumer » — *écü̃m* « écume »

C. — ENTRAVÉS.

1° L'*i* et l'*u* persistent en syllabe tonique sous la forme *i/ü* s'il ne reste aucune consonne après eux :

ẹcri « billet, écrit ».

Dans les autres positions, ils tombent sous le coup de la loi postérieure (D, *β*).

2° Ils se nasalisent devant nasale :

sĩ « 5 »	*cĩz* « 15 »
ğĩgā « gambader »	*grĩsĩ* « grincer »

lũdi « lundi »

3° En combinaison avec *i̭* implosif[1], quelle qu'en soit l'origine, l'*i* et l'*u* deviennent *i/ü* :

bèrbi « brebis »	*cũdü* « conduit »
sri « souris »	*rlür* « reluire »
dir « dire »	*pčü* « trou »

D. — LA LOI DE L'ÉQUILIBRE.

La loi de l'équilibre préside à la pondération des syllabes. Une syllabe est en quelque sorte une cellule, qui peut s'accroître ou dépérir. Au-dessous d'une certaine limite, elle finit par disparaître; d'autre part, il est une mesure qu'elle ne saurait dépasser : une fois qu'elle est trop pleine, tout ce qui la surcharge s'anéantit ou se rejette sur les syllabes avoisinantes. On ne peut pas dire d'une façon générale quelle est la juste mesure : c'est variable suivant les langues, dans la même langue suivant les époques, et à la même époque suivant les voyelles et les consonnes qui entrent dans la composition des syllabes. En indoeuropéen, une syllabe contenant une voyelle longue avait sa mesure après cette voyelle et ne pouvait plus se charger d'aucun élément; tout ce qui venait après était rejeté sur la syllabe suivante ou éliminé : on disait **pət|ros*, mais **mā|tros*[2]. La syllabe *pət-* et la syllabe *mā-* étaient donc équivalentes. Si, pour une

[1] Nous désignons par le mot *implosif* les consonnes qui terminent une syllabe, et par le mot *explosif* celles qui la commencent.

[2] Cf. de Saussure, *M. S. L.*, t. VI, p. 255.

raison ou pour une autre, le *t* de *mātros* était rentré dans la syllabe *mā*, l'*a* se serait abrégé. C'est ainsi que le latin vulgaire possédait les deux formes *cūpa* et *cŭppa* rigoureusement équivalentes. La loi de l'équilibre existe ou a existé dans toutes les langues indo-européennes, mais elle diffère avec chaque langue. C'est quelquefois une loi phonétique; telle en grec la loi dite d'Osthoff : toute voyelle longue devant *i, u, r, l, m, n* + *cons.* s'abrège. — Autre exemple : *ρϜ, νϜ, λν* intervocaliques s'assimilent en lesbien : *πέρρατα, ξέννος, βόλλεται*; l'ionien remplace dans ces mots *voy. brève* + *cons. double* par son équivalent *voy. longue* + *cons. simple : πείρατα, ξεῖνος, βούλεται.* — C'est sous l'influence de cette loi que *dīvīnus, vīcīnus* sont devenus en français *devin, voisin :* elle n'a pas toléré que la même voyelle se trouvât avec la même valeur dans deux syllabes consécutives dont l'une était tonique et l'autre atone; l'effet qu'elle a produit dans ces mots est ce que l'on peut appeler proprement une dissimilation, car, si les deux voyelles n'avaient pas été rigoureusement semblables, elle les eût laissées intactes et leur eût permis d'évoluer indépendamment l'une de l'autre. — En français, c'est à elle qu'est due la différence de quantité d'une même voyelle, selon qu'elle est tonique ou atone :

côte	*coteau*
crête	*écrire*
le nôtre	*notre* (proclitique), etc.

Elle produit encore les doublets suivants :

pŏrc (en prononcant le *c*)	*pōrc* (sans prononcer le *c*)
cĕrf (en prononçant le *f*)	*cērf* (sans prononcer le *f*)
boeuf (*id.*)	*boeufs* (*id.*)
pŏrte	*pōrt*, etc.

Aujourd'hui, lorsqu'on dit à Paris : *je ne mange* pas *de pommes*, l'*a* de *pas* est plus bref que lorsqu'on dit : *je ne mange* pas *d'œufs;* la voyelle nasale *on* est plus brève dans *le* Pont *de Passy* que dans *le* Pont-*Neuf;* mais ce sont des nuances fort délicates qui n'engendrent pas d'évolution phonétique.

Dans notre patois, nous allons trouver cette loi à tous les chapitres du vocalisme, agissant à différentes époques et de différentes manières. Nous la considérerons sous trois aspects principaux :

1° Elle affaiblit une voyelle tonique non finale devant un mot commençant par une consonne :

šnèį « chenille », mais *šni* « poussière » ;

2° Elle établit l'équilibre entre la syllabe tonique et la syllabe atone, soit en fortifiant la première, soit en affaiblissant la seconde :

cė « qui » (relatif, c.-à-d. atone) — *cü* « qui? » (interrogatif, c.-à-d. tonique).
pėni « punir » < **püni*.
öfri « offrir » (accentué sur l'initiale) < **ėfri*.
cǖfru « bannière » (accentué sur l'initiale) < **cǖfrū̆*.

3° Enfin, et c'est ici le point le plus intéressant, elle nous montre exactement le rapport qu'il y a entre une syllabe atone et une syllabe tonique. La voyelle d'une syllabe atone (libre ou entravée) est traitée comme la voyelle d'une syllabe tonique entravée syntactiquement. Ainsi

nervu > *nā*
virga > *vu̯arğ* — **virdire* > *vu̯ağı*
fēnu > *fü̆*
avēna > *òvu̯òn* — **fēnare* > *fu̯ònā*.

Après cette digression, revenons à l'*i* et à l'*u* :

α. LOI POSTÉRIEURE DES ATONES.

Postérieurement à l'accomplissement de presque toutes les lois phonétiques qui ont agi sur notre patois, l'*i* et l'*ü* atones ont subi une nouvelle modification : ils se sont affaiblis en *ė* caduc :

I	U
flā « filer »	*brėni* « brunir »
fėlīr « filière à tarauder »	*čėču̯ī* « chuchoter », v. fr. *chuchiller*
bzė « biseau »	*ėcėpā* « cracher », v. fr. *escupir*
dvėnā « deviner »	*ėcėlā* « acculer »
crėlòt « écumoire »	*ėgėi̯nā* « aiguillonner »
crėlā « passer au crible »	*fmīr* « fumée »
vlėğ « village »	*ğėnvėrī* « genévrier »
lėmės « limace »	*grėmā* « croquer »
lėmu̯ònür « limonière »	*grėmól* « cartilage »

I	U
lnį̄ö « ligneul »	*té* « tu »
révīr « rivière »	*rcēlā* « reculer »
prémī « premier »	*rődéši* « endurci »
cé « qui » (relatif)	*ptő* « putois »
èprévézī « apprivoiser »	*ğénès* « génisse »
grẹ̄ī « griller »	*őfémrā* « enfumer »
grẹ̄iòt « quillette »	*péni* « punir »
écrétūr « écritoire »	*pį̄émā* « éplucher »
lvru « seau de bois »	*mérğī* « tas de pierres »

Rem. 1. — Pour quelques-uns de ces mots, on trouve une forme avec *è* à côté de la forme avec *é*. Cet *è* est analogique :

grèįòt « quillette » d'après *grèį* « quille »
grèįī « griller » d'après *grèį* « grille ».

Rem. 2. — Lorsque cet *i/ü* était initial, l'intensité propre aux initiales l'a empêché de s'affaiblir en *é* :

üvā « hiver » (par confusion avec *ü*)
üzègī « faire usage de ».

β. — LOI POSTÉRIEURE DES TONIQUES.

Tout *i/ü* tonique qui restait suivi d'une consonne autre que *r* s'est affaibli en *é* devant un mot commençant par une consonne. Cette loi n'est pas la même que la précédente : elles ne sont même pas contemporaines.

C'est une loi syntactique, et à ce propos se pose une question que soulèvent toutes les lois syntactiques : pourquoi est-il presque exceptionnel qu'un mot tombant sous le coup d'une telle loi présente deux formes, et pourquoi l'une des deux formes n'est-elle représentée que par un très petit nombre de mots, tandis que l'autre l'est presque par tous? C'est que, dès l'époque où la loi était encore vivante, l'une des deux formes s'accommodait bien de toutes les positions, tandis que l'autre ne convenait qu'à une seule : *pét* « laide », par exemple, était régulier devant consonne et allait également bien devant voyelle, tandis que **püt* dépassait la mesure devant consonne. La forme que l'on ne pouvait employer que dans une situation déterminée a forcément cédé la place à l'autre.

L'*i* et l'*u* en syllabe tonique fermée sont donc devenus *é* dans

notre patois. Cet *é* est le plus souvent représenté par *è* aujourd'hui; quelques mots ont les deux formes. C'est qu'une nouvelle loi syntactique est venue exercer son action sur les formes que la précédente avait produites : tout *é* suivi d'une consonne implosive est devenu *è* dans notre patois[1] : *èpèn* et *épén* « épine » sont des doublets syntactiques; dans la première forme, l'*n* appartient à la même syllabe que l'*è*; dans la seconde, elle retombe sur celle qui suit. Voici les principaux exemples :

čèrpéni̯ « corbeille », **carpīnea*	*cōzen* « cuisine »
šnèi̯ « chenille »	*rèsèn* « racine »
čvèi̯ ou *čvéi̯* « cheville »	*drèi̯* « membre viril »
crèl « crible »	*fèrèn* « farine »
èčèn « grande bûche », v.h.-a. *snkia*	*grèi̯* ou *gréi̯* « quille »
grèni̯ ou *gréni̯* « fâché »	*ğènès* « génisse »
lèni̯ « ligne »	*brèc* « morceau » fr. *brique*
brèi̯ « nombril », *umbĭlĭculu*	*mèč* « miche »
rèč « riche »	*ètrèi̯* « étrille »
vèni̯ « vigne »	*bèi̯* « billot »
pèt « laide », *putida*	*èn* « une »
lèn « lune »	*ègèi̯* « aiguille »
bèč « bûche »	*bèni̯* « coup »
bès « ruche »	*ğèst* « juste »

Rem. 1. — Nous avons cité ici quelques mots qu'on pourrait songer à mettre ailleurs. Ajoutons *fīlia* qui n'existe pas à Damprichard, mais présente sur la frontière est de la Franche-Montagne la forme *fèi̯*.

Rem. 2. — *Pè* « laid » est analogique d'après *pèt*.

Rem. 3. — Quand l'*i/ü* se trouvait en combinaison avec *i̯* suivant, il n'a subi ni l'affaiblissement des atones ni celui des toniques, ce qui prouve que, au moment où ces lois sont entrées en vigueur, le produit de *ii̯/ui̯* n'était pas arrivé à se confondre avec celui de *i/u* :

écürö « écureuil »	*čèpüzī* « menuiser »
pīr égüzür « pierre à aiguiser »	*pčüzī* « trouer »
élüzī « faire des éclairs »	*s ōpčüzī* « se cacher »
èpītüzī « tailler en pointe »	*mnüzü* « petite bouchée »
cīdüt « conduite »	*élüz* « éclair »

[1] C'est d'après la même loi que, dans le français populaire de Paris, *un(e) éstatue* devient *un(e) èstatue*. Cf. *Mémoires*, VIII, p. 80.

Rem. 4. — Si le mot se termine par un groupe de consonnes ne faisant pas partie de la même syllabe que l'*i/ü*, nous retombons dans le cas étudié à la page 316, et l'*i/ü* doit rester :

vuivr « dragon », *vīpĕra* — *ǧivr* « givre ».

C'est ici que doivent trouver place les mots, s'il y en a, qui ne se terminent que par une seule consonne, et se sont fixés sous la forme régulière devant voyelle; peut-être :

riv « rive » — *cüv* « fontaine »
tiǧ « tige » — *crüč* « cruche »

Nous citons ces mots avec un doute, parce que rien ne prouve qu'ils n'ont pas été empruntés récemment comme les suivants :

bič « biche » — *bil* « bile »
fič « fiche » — *cuòrnič* « corniche »
crim « crime » — *ésclür* « chasser »
mülè « mulet » — *ðrübōtă* « enrubaner »
gičò « guichet » — *füté* « malicieux »
bidè « bidet » — *cricè* « haridelle »
bricè « briquet » — *ǧibī* « gibier »
ümé « humeur » — *ǧüiè* « juillet »

Observation. — Quand on a fait le départ des mots qui se trouvent dans une des conditions spéciales que nous avons distinguées et de ceux qui ont été empruntés tardivement, on en trouve encore un grand nombre d'autres qui présentent un *i/ü* en syllabe atone, ou en syllabe tonique fermée; ils s'expliquent tous par analogie. Nous en ferons trois classes :

1° *Analogie sémantique :*

bizò « jaune fauve » d'après *bi* « bis »
gribulă « bigarré, grivelé » d'après *gri* « gris »
cülròt « culière » d'après *cü* « cul »
cülòt « pantalon » (*id.*)
mürò « petit mur » d'après *mür* « mur »
mèvürī « mûrir » d'après *mèvür* « mûr »
mèvürīl « épine-vinette » (*id.*)
pütó « plutôt » d'après *pü* « plus ».

Il peut arriver que l'un des deux termes ait disparu :

tütaiī « tutoyer » d'après **tü* « toi ».

Il n'y a plus aujourd'hui que la forme atone *té*, mais *tütaii* prouve que la forme *tü* existait encore au moment où la loi d'affaiblissement des atones est entrée en vigueur.

Cette catégorie d'analogie se confond souvent avec la suivante :

2° *Analogie morphologique simple :*

ǧürī « jurer » d'après *ǧür* « jure »
récürī « écurer » d'après *récür* « écure »
virī « tourner » d'après *vir* « tourne »
tirī « tirer » d'après *tir* « tire »
désirī « déchirer » d'après *désir* « déchire »
dézirī « désirer » d'après *dézir* « désire »
fin « fine » d'après *fī* « fin »
brün « brune » d'après *brü* « brun »

(Toute voyelle nasale se dénasalise devant *n*; la déclinaison phonétiquement régulière de ces deux derniers mots serait donc : masc. *fī*, *brü*; fém. **fen*, **brèn*.)

3° Enfin *Analogie morphologique double.* — C'est là plus curieuse et la moins connue; voici en quoi elle consiste. A une certaine époque, *cisī* « glisser », par exemple, et *cis* « (je, tu, il) glisse » sont tous deux réguliers; survient la loi par laquelle *i* atone devient *é* : *cisī* est retenu par *cis* et subsiste; plus tard, à une époque où cette première loi a cessé d'agir, survient celle qui affaiblit en *é* l'*i* tonique suivi de consonne : *cis* est retenu par *cisī*. Ainsi s'expliquent :

picā « piquer »	*pic* « pique »
briīī « briller »	*briį* « brille »
brizī « briser »	*briz* « brise »
défričī « défricher »	*défrič* « défriche »
déničī « dénicher »	*dénič* « déniche »
èrivā « arriver »	*èriv* « arrive »
bòtizī « baptiser »	*bòtiz* « baptise »
frizī « friser »	*friz* « frise »
gidā « conduire »	*gid* « conduit »
grifā « griffer »	*grif* « griffe »
ōbibā « imbiber »	*ōbib* « imbibe »
ōpilā « empiler »	*ōpil* « empile »
déǧünā « déjeuner »	*déǧün* « déjeune »
müzā « réfléchir »	*müz* « réfléchit »
ōcüvā « encuver »	*ōcüv* « encuve »
èmüzā « amuser »	*èmüz* « amuse »

IMPRIMERIE NATIONALE.

VI

TRAITEMENT DE L'*Ò* ET DE L'*O*.

A. — TONIQUES LIBRES.

Hors de toute condition spéciale, *ò* et *ó* deviennent respectivement *ö* et *u* :

ò	*ó*
écürö « écureuil »	*du* « deux »
crö « creux »	*dubḷ* « double »
fö « hors », *foris*	*écèru* « équarrisseur »
pịö « pleut »	*pèvüru* « peureux »
lö « ivraie », *loliu*	*nu* « nœud »
lnịö « ligneul »	*mur* « mûre », **mōra*
cö « cœur »	*lu* « loup »
caịö « caillou »	*gòlu* « galeux »
dö « deuil »	*pru* « assez »
mödr « moudre »	*ūtu* « honteux »
övr « filasse »	*ritu* « rouleur »
sö « sœur »	*šu* « fleur »

Remarque. — Notre patois ne permet pas de distinguer au masculin les mots qui ont le suffixe *ore* de ceux qui ont le suffixe *osu*. Au féminin (cf. p. 334) *osa* a tout envahi, comme en français, à l'exception du mot *mụaịu* « meilleur », qui a un féminin *mụaịü* très curieux pour sa formation analogique. Dans les environs de Montbéliard on dit *mụaịuz*.

CONDITIONS SPÉCIALES.

1° Séparés d'un *é* féminin par une consonne qui tombe, *ò* et *ó* s'unissent à lui pour donner respectivement *ṻ* et *ū* :

rṻ « roue » *cū* « queue », *coda*.

Remarque. — Ce mot *rṻ* est fort important pour déterminer ce qu'était devenu l'*ò* à l'époque où ont disparu les dentales intervocaliques. Il montre que l'évolution a suivi dans notre patois la même marche qu'en français.

2° La diphtongue *ou* primaire ou secondaire donne uniformément *ū*, que son premier élément ait été primitivement *ò* ou *ó* :

ū « œuf »	*ǧūn* « jeune »
ǧūdi « jeudi »	*bū* « bœuf »
nū « 9 »	*dèznū* « 19 »
ǧū « jeu »	*fū* « feu »

Remarque. — *Nö* « neuf, adj. » est analogique d'après *növ* « neuve » (cf. D, β, 2°, p. 325).

3° Devant nasale, *ò* et *ó* se confondent et se nasalisent en *ū̃*, qui se dénasalise en *ū* quand la nasale reste :

bū̃ « bon »	*pu̯arū̃* « parrain »
mū̃ « mon »	*mu̯arūn* « marraine »

Remarque. — Les mots dénasalisés autrement doivent leur forme à la *Loi de l'équilibre*. Il y a trois types à distinguer :

α. **pū̃m* se dénasalisant devient **pūm*, qui ne peut plus évoluer lorsqu'il se trouve devant voyelle; mais, devant consonne, **pūm* ne fait qu'une syllabe, et c'est une syllabe qui dépasse la mesure. Aussitôt que l'*m* appartient à la même syllabe que l'*ū*, il faut que cet *ū* s'abrège, d'où la forme *pum* « pomme », qui a complètement éliminé son doublet.

β. Devant *n*, un *ū* s'abrège d'une autre manière qui est beaucoup plus délicate : il se diphtongue en *uò*, c'est-à-dire que la voyelle garde en quelque sorte sa quantité longue; mais le premier élément de la diphtongue devient bien vite semi-voyelle (*u̯ò*), et le second étant bref se charge sans aucune difficulté de la consonne qui le suit :

**bū̃n* > **būn* > *bu̯òn* « bonne ».

Ces deux modes d'abrégement d'une voyelle tonique entravée existent forcément aussi à l'atone (cf. *Loi de l'équilibre*, p. 321) :

cumẽdā « commander » comme *pum*
rtòcu̯ònā « rapetasser » comme *bu̯òn*.

γ. Enfin **cū̃frū̃* « bannière » (cf. *Mémoires*, VIII, p. 477, Rem. 2) a subi successivement les trois modifications suivantes :

1° Il transporte son accent tonique de la finale à l'initiale;

2° Les deux syllabes de ce mot, présentant la même voyelle

nasale, l'atone se dénasalise sous l'action dissimilante de la tonique : *cūfrū;

3° La loi de l'équilibre abrège l'atone : cūfru.

B. — ATONES LIBRES.

Atones libres ò et ó paraissent se confondre : nous ne les considérerons ici que dans deux positions, réservant les autres pour plus tard (D).

1° En biatus ils deviennent u̯ :

èvu̯ā « avouer »	*dénu̯ā* « dénouer »
ècu̯ā « accouer » *ad codare*	

Remarque. — *rüèl*, « petite roue » est analogique d'après *rū* « roue » (cf. *supra*, p. 326).

2° Devant *l* ils deviennent *u* :

culòn « colonne »	*culū* « ramier » *columbu*
rèmulā « émouler »	*vi̯ulā* « violer »
vulā « voler »	*vi̯ulòt* « violette »
gulā « bouchée »	*culā* « couler »

C. — ENTRAVÉS.

Hors de toute condition spéciale, *ò* et *ó* entravés deviennent respectivement *ò* et *u* :

ò	*ó*
dòz « douze » *dŏdece*	*gut* « goutte »
dòzīm « douzième »	*cut* « coude »
trò « trop »	*buta* « mettre »
sò « soc »	*cupòt* « cirsium », *cŭppa*
òsò « os »	*duta* « douter »
nòs « noce »	*cutā* « étayer »
cròc « croc »	*butai̯* « bouteille »
cròs « béquilles »	*rut* « troupe »

CONDITIONS SPÉCIALES.

1° Devant *s* les deux *o* se confondent et s'allongent en *ō* par l'amuissement de l'*s* :

cu̯òni̯ōtr « connaître »	*nō* « nous »
mōtrā « montrer »	*vō* « vous »

mŏ́tī « église »
ŏ́tò « maison », *hospitale*
ddŏ́ « dessous » *-dossu*
fŏ́sā « fossé »
cŏ́t « côte »
grŏ́ « gros »
pūtŏ́ « plus tôt »
pŏ́tĕ́ « poteau »

2° Devant *l*, *ò* > *ó* par fusion avec l'*l*, et *ó* > *u* avec disparition de l'*l* :

ò	*ó*
có « cou »	*busā* « pousser »
có « coup »	*bugr* « bougre »
cólā « coller »	*cuté* « couteau »
cópu « bûcheron »	*cutr* « coutre »
fó « fou »	*du*, *dus* « doux, douce »
mó « mou »	*mutũ* « mouton »
vódr « tourner » *volvere*	*putr* « jeune jument »
só « sou »	*cučī* « coucher »
vót « voûte »	*pulò* « poulet »

Remarque. — Le résultat est le même si l'*l* implosif provient de dentale ou de labiale devant *l* :

crólā « crouler »
mólür « moulures »
ról « rôle »
étul « chaume »

3° Devant nasale les deux *o* se nasalisent en *ũ*, qui se dénasalise en *ū* s'il y a lieu. A la tonique cet *ū* reste intact; à l'atone, la loi de l'équilibre le diphtongue en *u̯ò* devant *n* et l'abrège en *u* devant les autres consonnes :

pũ « plomb »
cũdònā « condamner »
cumũ̄ « commun »
rũ « rond »
fũ « profond »
cumār « marraine » **commatre*

Remarque. — La présence d'un *i̯* ne change rien au résultat final.

mūn « moine »
pũ « point »
gru̯òni̯ī « grogner »
u̯òni̯ũ « oignon »
ǧũ « joint »
pũ « poing »
pu̯òni̯ī « poignée »
ǧu̯òni̯u « rabot de tonnelier »

4° Devant *r*, *ò* tonique > *ū* et *ó* tonique > *u̯ò* :

ò	*ó*
būn « borne »	*bu̯òš* « bourse »
tūdr « tordre »	*fu̯ò* « four »
cètūž « quatorze »	*cu̯òr* « couler », *currere*
cūn « corne »	*cu̯ò* « court »
cū « corps »	*cu̯ò* « cour »
fū « fort »	*tu̯ò* « tour »
fūš « force »	*òtu̯ò* « autour »
tūrč « torche »	*bu̯òr* « bourre »
ūrǧ « orge »	*cu̯òrb* « courbe »
pūrč « corridor »	*fu̯òrč* « fourche »

5° En combinaison avec *i̯*, l'*ò* et l'*ó* ne donnent pas le même résultat sous l'accent et hors de l'accent :

a. — toniques l'*ò* et l'*ó* sont devenus respectivement *ȫ* et *ū* :

ò	*ó*
òždȫ « aujourd'hui »	*māčūr* « mâchoire »
ȫt « huit »	*lai̯ūr* « layette », *ligatoria*
vȫ, *vȫd* « vide »	*rètūr* « souricière »
nȫ « nuit »	*èsèpūr* « planche à laver »
cȫr « cuire »	*crū* « croix »
cȫ « cuit »	*nū* « noix »
trȫi̯ « cheville du joug »	*cèsūr* « ficelle de fouet »
ȫi̯ « œil »	*pūi̯* « pou »

Remarque 1. — Ce dernier mot *pūi̯* doit sans doute la conservation de son *ū* à la présence de l'*e* qui précédait immédiatement l'*ó* après la chute du *d* intervocalique; sans cette condition spéciale son *ū* se serait diphtongué en *u̯ò* sous l'action de la loi de l'équilibre :

rnu̯òi̯ « grenouille » *ēdu̯òi̯* « andouille »
cu̯òi̯ « testicules »

Remarque 2. — Le suffixe masculin *-ōriu* est représenté par *-ŭ*; ce résultat n'est pas phonétique : l'*ū* s'est abrégé par une confusion avec le résultat du suffixe *-ōre* :

sudu « marteau à souder » *èbrèvu* « abreuvoir »
püzu « puisoir » *rōzai̯u* « arrosoir »

Remarque 3. — *fūr* « diarrhée » a pris son *ó* sous l'influence du suffixe *-ōria*.

β. Atones l'*ò* et l'*ó* sont devenus respectivement *ü* et *ö* :

ò	*ó*
vüdī « vider »	*mözi* « moisir » **mūcēre*
cü̯ī « cuiller »	*dözi* « douzil » **dŭcile*
cü̯ròt « têtard »	*nözèi* « noisette »
èpü̯ō̃ « appuyons »	*vu̯arö̯ī* « verrouiller »

Remarque 1. — Dans *cü̯ī* et *cü̯ròt* il y a eu la confusion *ü/i; cü̯ròt* est un diminutif de *cü̯ī* et signifie littéralement « petite cuiller », étymologie prouvée par le patois de Montbéliard où le même animal s'appelle aussi *putròt* diminutif de *putīr* « cuiller en bois. »

Remarque 2. — *ósi̯*, *óti̯* sont devenus *óz* : l'élément palatal s'est résorbé dans le *z* :

pózū̃ « poison »	*fózū̃* « foison »

On ne peut pas constater le même phénomène pour *òsi̯*, *òti̯*, qui sont devenus **üiz*, puis *üz* : *püzī* « puiser », **poteare*. Ici, en effet, l'élément palatal a été absorbé par l'*ü* quand il n'était pas suivi de *z* : *vüdī* « vider » = **vüidī*. Quand il était suivi de *z*, est-ce l'*ü* ou le *z* qui l'a absorbé? C'est une question de chronologie que nous n'avons pas les moyens de résoudre.

D. — LOI DE L'ÉQUILIBRE.

α. — Loi postérieure des atones.

Les deux *o* s'affaiblissent postérieurement en *ė* caduc en syllabe atone, excepté dans les conditions spéciales considérées plus haut (B) :

ò	*ó*
mėri « mourir »	*cni* « lapin », **cunile*
cėvri « couvrir »	*cmō̃* « comment »
cvāč « couverture »	*pėri* « pourri »
mnū « monnaie »	*srai̯* « soleil »
sėčòt « clochette »	*sri* « souris »
cnū̯i̯ « quenouille »	*šėri* « fleurir »
frėmi « fourmi »	*tėmā* « déborder », *tumare*
drėmi « dormir »	*cėči* « jardin », *curtile*

ǫ̀	ǫ́
ĕčai « orteil »	*ĕčī* « ortie »
ĕrai « oreille »	*ğĕnā* « journée »
mlī « moulin »	*sĕğĕ* « sourd »
pia « pouvoir »	*tĕsī* « tousser »

Remarque 1. — *mlī* « moulin » montre que devant *l*, en syllabe initiale, il faut tenir compte de la nature de la consonne qui précède l'*ǫ*.

Remarque 2. — *pia* demande-t-il une explication ? **potēre* donne régulièrement **pé-ya* qui devient **pé-a* conformément à la loi exposée à la page 338, *β* et **pé a* devient **péia* par développement régulier d'un *i* entre les deux voyelles formant hiatus; enfin l'*é* caduc tombe et il reste *pia*.

Remarque 3. — Un *ū* < *ũ* par dénasalisation s'affaiblit en *u* devant consonne autre que *n* et se diphtongue en *uò* devant *n* :

cūfru « bannière » (cf. p. 327.)	*puònī* « poignée » (cf. p. 329).
cumū « commun » (cf. p. 329).	*uònū* « oignon » (cf. p. 329).
cumār « marraine » (cf. p. 329).	

Cela nous amène à parler de l'expression *tru d čŏ* « trou de chou »; toutes les probalités sont pour que l'étymologie du premier mot soit *thyrsu*, mais il y a beaucoup de villages non loin de Damprichard où l'on dit *trū d čŏ* (soit en français : tronc de chou). Si cette dernière expression était primitive, et non pas due à l'étymologie populaire, la forme *tru d čŏ* de notre patois pourrait la représenter phonétiquement.

Remarque 4. — Cet **ū* < *ũ* peut être analogique; il subit le même traitement :

rtòcuònā « rapiécer » d'après *tòcū* « pièce »;
tuònā « tonner » d'après *tuòn* « tonne »

Remarque 5. — De même un **ū* provenant de *o* devant *r* implosif se diphtongue en *uò*; un pareil **ū* est toujours analogique d'après la syllabe tonique, car le produit régulier de *o* atone dans cette position est *ĕ* (cf. p. 331); il y a néanmoins dans notre patois plus de cent mots qui présentent ce traitement. En voici quelques-uns :

pu̯òčā « porter »	d'après	*pu̯òč* « porte »
cu̯òǧū̆ « cordon »	—	*cūǧ* « corde »
ōfu̯ònā « enfourner »	—	*fu̯ò* « four »
fu̯òrčòt « fourchette »	—	*fu̯òrč* « fourche »
ōgu̯òrǧī « engorger »	—	*gūrǧ* « gorge »
cu̯òrbā « courber »	—	*cu̯òrb* « courbe »
tu̯òrčū̆ « torchon »	—	*tūrč* « torche »
u̯òǧūr « ordure »	—	(*ū*), *ūǧ* « sale », *horridu*

Ce transport analogique de l'*ū* tonique à l'atone est très ancien, en sorte qu'il est devenu pour ainsi dire un second traitement coexistant au premier qui est seul véritablement régulier, et apparaissant dans des mots qui ne sont pas des dérivés et ne pouvaient être rapportés, même par étymologie populaire à des mots plus courts qui auraient présenté l'*o* à la tonique :

fu̯òrmō̆ « froment »	*bu̯òǧū̆* « bourdon »
étu̯òné « étourneau »	*cu̯ònai* « corneille »
pu̯ò « pour »	*fu̯òrmèǧ* « fromage »
mu̯òčāz « mortaise »	*èmu̯òči* « amortir »

Remarque 6. — Enfin il y a quelques monosyllabes qui ont subi un traitement particulièrement curieux. Primitivement toniques, ces mots ont subi le traitement des toniques, puis ils sont devenus atones et comme tels ont été abrégés par la *loi postérieure des atones :*

pĕ « puis, peux, peut ».	*vé* « veux, veut »
sé « suis »	*pé* « puis (conj.) »

Les produits toniques étaient **pö*, **vö*, **sö*, **pö*. Les trois verbes sont devenus des verbes auxiliaires et par suite atones; la conjonction est devenue proclitique (si elle l'avait été dès l'abord, sa forme actuelle serait **pü*). Notons à ce propos que *é* est la seule brève de *ö* possible dans notre patois qui ne connaît ni *ŏ̈*, ni *ĕ*.

β. — LOI POSTÉRIEURE DES TONIQUES.

Ce chapitre complète ce que nous savons déjà de la *Loi de l'équilibre;* nous avons vu qu'elle affaiblit une voyelle brève en *é* et qu'elle abrège ou diphtongue (ce qui est un mode d'abrégement) une voyelle longue; nous allons retrouver ici ces trois genres d'action et voir en outre qu'elle ne s'attaque pas à une diphtongue :

1° *Affaiblissement de voyelle brève en ė :*

rlėǧ « horloge » *gėl* « gueule »
rprėǧ « reproche » *ėprėč* « approche »
sėč « cloche »

Remarque 1. — La forme primitive de *gėl* (ou son doublet syntactique) s'est conservée dans un nom propre *lè Gul*, nom d'une chute du Doubs au *bī d'ètò* (bief d'Étoz), au-dessous du village de *čèrmòvlā* (Charmauvillers).

Remarque 2. — Cette loi d'affaiblissement soulève la question suivante : Comment se fait-il qu'il reste des mots et même en grand nombre se terminant par *u* + consonne?

Quelques-uns, dans lesquels la ou les consonnes n'appartiennent pas à la même syllabe que la voyelle, comme *dubḷ* « double », rentrent dans la catégorie étudiée à la page 326 et doivent tout d'abord être écartés.

D'autres peuvent être analogiques, comme *gòluz* « galeuse » *ũtuz* « honteuse », *rituz* « rouleuse », d'après les masculins *gòlu*, *ũtu*, *ritu*.

D'autres peuvent être des doublets syntactiques, comme *Gul* à côté de *gėl*.

Enfin devant une occlusive il est très possible que la conservation de l'*u* soit régulière (nous l'avons donnée comme telle à la page 328); tandis qu'une voyelle claire comme *i*, *ü*, s'affaiblit infailliblement en *ė* devant consonne, une voyelle sombre comme *u* peut parfaitement rester intacte, c'est-à-dire ne pas dépasser la mesure (cf. p. 319) au moins devant occlusive :

gut « goutte » *cut* « coude »

Si cette explication est la bonne, comme c'est probable, nous devons *a priori* (cf. p. 321) la reporter à l'atone et considérer les mots *butā*, *dutā*, *cutā*, etc. (p. 328) non pas comme analogiques d'après *but*, *dut*, *cut*, mais comme réguliers. Cette déduction paraît confirmée par les mots *butaį*, *cupòt*, etc.

2° *Abrégement de voyelle longue :*

La loi d'abrégement rencontrait ici une difficulté toute particulière. Les deux sons *ė* et *ȫ* alternent assez facilement; voici un fait qui le montre nettement : s'il y a une syllabe longue dans un mot de plusieurs syllabes, elle prend l'accent, qu'elle soit ini-

tiale, finale, ou médiale; ou, dans un mot de deux syllabes brèves dont l'une a pour voyelle *ė*, cet *ė* s'allonge en *ŏ* et prend l'accent :

ŏgi « ourdir » *ŏfri* « offrir »

Dès lors il est facile de comprendre ce qui s'est passé pour des mots comme *nŏv* « neuve », *mŏl* « meule » : devant consonne ils deviennent **nėv*, **mėl* et restent intacts devant voyelle. Les formes **nėv*, **mėl*, étant les seules qui conviennent à toutes les positions, tendent à éliminer *nŏv*, *mŏl*. Mais ces mots portent forcément l'accent en leur qualité de monosyllabes; il en résulte que chaque fois que **nėv*, **mėl* se trouvent devant voyelle, ils reviennent d'eux-mêmes à leur forme primitive. La loi d'abrégement, ayant ainsi à lutter avec un ennemi continuellement renaissant, s'épuise dans le combat et finit par en sortir vaincue dans la plupart des cas. Il n'y a qu'un très petit nombre de mots, comme *fėi̯*, « feuille », *pi̯ėğ* « pluie », *cės* « cuisse », qui lui aient obéi.

Pour les mots du type *pum* « pomme » cf. p. 327. Quant à ceux dont la ou les consonnes finales n'appartiennent pas à la même syllabe que la voyelle précédente, ils rentrent régulièrement dans la catégorie étudiée à la page 326 et ne peuvent subir aucun abrégement :

mŏdr « moudre », *ŏvr* « filasse », *opera*

3° *Diphtongaison de voyelle longue :*

Nous avons déjà signalé les principaux types, à savoir :

bu̯òn « bonne »	<	**būn* p. 327.
rnu̯òi̯ « grenouille »	<	**rnūi̯* p. 330.
bu̯òš « bourse »	<	**būrs*, p. 330.

Dans cette dernière catégorie, la diphtongaison s'est produite à une époque où l'*r* existait encore, car **būš* serait devenu **buš* et **fū* serait resté intact, au lieu de donner *fu̯ò* « four ». La catégorie *cūn*, *būn* (p. 330) est restée intacte parce qu'elle n'a eu son *ū* que postérieurement à l'action de la loi. Si elle l'avait eu plus tôt, *cūn* serait devenu **cu̯òn* et rien ne nous indiquerait plus aujourd'hui que les deux *o* ne se sont pas confondus dans notre patois devant *r* implosif.

Observation. — Il faut en outre distinguer :

1° Un certain nombre de mots empruntés :

ōliv « colchique »	*nuvê* « nouveau »
ēstumè « estomac »	*rôzī* « rosier »
cèbriōlā « cabrioler »	*èpōpriā* « nettoyer »

rbōmi « vomir ».

2° Ceux dont la forme est due à une action analogique :

crŏïī « creuser »	d'après	*crŏ* « creux »
écaiōlā « jeter des cailloux »	—	*caiŏ* « caillou »
cŏïē « bouillant »	—	*cŏ* « cuit »
cŏzē « souci »	—	*cŏ* « cuit »
cŏzèn « cuisine »	—	*cŏ* « cuit »
rcuzür « cicatrice »	—	*cu* « coud »
murī mûrier »	—	*mur* « mûre »
pumī « pommier »	—	*pum* « pomme »
cuvā « couver »	—	*cuv* « couvé »
rugŏt « mélampyre »	—	*rug* « rouge »
rugŏl « rougeole »	—	*rug* « rouge »
vuarŏi « verrou »	—	*vuarŏïī* « verrouiller »
gelā « injurier »	—	*gel* « gueule »

E. — LA DIPHTONGUE *AU*.

I. — TONIQUE LIBRE.

Sans condition spéciale au > ó :

čóz « chose »	*šó* « clos », (subst.).
čó « chou »	*šó* « clou »
pó « peu »	*óz* « ose »
fó « hêtre », *fagu.*	*nó* « abreuvoir »[1]

Conditions spéciales :

1° Devant *e* avec lequel il se combine **au > ū :*

gū « joue »

2° Devant *r*, *au > ū :*

ūr « vent » *aura*	*ū* « or » *auru*

[1] Ce mot est évidemment apparenté à *navis* « vaisseau » ; mais il paraît reposer sur une forme **navu*, car *nave* aurait donné **nā* comme *clave* a donné *šā*.

Remarque. — *šūr* « fermer » *claudere* appartient-il à 1° (**clauere*) ou à 2° (**claure*)? La première hypothèse paraît appuyée par *vūr* « voir » qui semble reposer sur **vi(d)ēre*. Quoi qu'il en soit, toutes les formes de ce verbe sont analogiques d'après l'infinitif :

šū « tais-toi, ferme » *šū* « fermé »
ǒšū « enclos » *ěšuz* « écluse »
ěšuzā « déborder »

L'**ū* des deux dernières formes doit son abrégement à la loi de l'équilibre.

II. — ATONE LIBRE.

Nous n'en connaissons pas d'exemples sans condition spéciale.

Conditions spéciales. — La diphtongue *au* ne paraît pas s'être confondue entièrement avec *ò* :

1° Devant *l* elle est représentée par *u* comme *ò* :
šulò « petit clos » *šulā* « clouer »

2° En hiatus elle est représentée par *u̯* comme *ò* :
ǧu̯i « jouir » *òlu̯òt* « alouette »

3° Devant *r* elle est représentée par *u̯ò* ou par *ū* :
tu̯òré « taureau » *lūrī* « laurier »

Remarque. — Le petit nombre d'exemples ne permet pas d'être plus explicite; *lūrī* est peut-être savant.

4° Le groupe *auc* devant voyelle palatale devient *òz* (cf. p. 331, Rem. 2) :

òzé « oiseau »

III. ENTRAVÉE.

1° Sans condition spéciale *au* > *ū* :
pūr « pauvre » *ūi* « oie »

Remarque. — Si cet *ū* passe à l'atone, la loi de l'équilibre le diphtongue régulièrement en *u̯ò* :

u̯òi̯òt « petite oie »

La forme *ūi̯òt* existe aussi : elle est due à une refrabrication continuelle.

2° Devant *s* implosif *au* donne le même résultat que *o* dans la même position, ce qui permet de supposer que la diphtongue

au était déjà devenue *o* à l'époque où l'*s* implosif s'est amui. (Cf. Rousselot. *Les modifications phonétiques du langage*, p. 259.)

ó « août » **austu* < *agustu*

Observation. — *cò* « cause », *còzā* « causer », *fròd* « fraude », etc. ont été empruntés postérieurement.

IV. — LOI POSTÉRIEURE DES ATONES.

Le produit de la diphtongue *au* s'est affaibli en *é* comme celui de *ò* :

léğī « loger »	*léğmō̃* « logement »

Remarque. — *léğ* « loge » est le substantif verbal de *léğī*.

VII

TRAITEMENT DE L'*È* ET DE L'*É*.

A. — TONIQUES LIBRES.

HORS DE TOUTE CONDITION SPÉCIALE.

α. — *è* > **ie* > *ī* :

pī « pied »	*mī* « miel »
pīr « pierre »	*līvr* « lièvre »
fīvr « fièvre »	*fī* « fier, amer »
dèrī « derrière »	*ịī* « hier »
cī « v. fr. quiert »	*līğ* « bouchon, liège »

β. — *é* > *ụa*. Cette diphtongue *ụa* perd son élément labial après tout phonème non labial; ce phénomène de délabialisation est extrêmement important dans notre patois, car il s'applique à toute diphtongue *ụa* provenant d'un *e* primitif ou secondaire ou d'un groupe ayant contenu un *e* à une certaine époque : nous le retrouverons donc plusieurs fois :

èvụa « avoir »	*pụa* « poil, — pois, — poids »
bụa « boit »	*fụa* « foi »
mụa « moi, — mois »	*ta* « toi »
ca « coi — quoi? »	*cra* « croit »
sa « soir, — soif »	*čẽdal* « chandelle »
lar « loutre », cf. fr. *loir*.	*ra* « roi »

Remarque. — *dü* « Dieu » pour **dī* est dû à la confusion *i*/*ü*.

CONDITIONS SPÉCIALES.

1° Devant *e* féminin, avec lequel il se combine, *é* devient *ū* :

prū « proie » — *sū* « soie »
grū « craie » — *mnū* « monnaie »

Vūr « voir » paraît reposer sur **vī(d)ĕre*.

2° *è* + *į* intervocalique + *e* fém. devient **ieie* > **ie* > *ī* :

sī « scie »

Un *į* intervocalique entre *é* tonique et *e* fém. n'influe en rien sur le résultat :

tū « taie »

3° Devant nasale, *è* et *é* se nasalisent respectivement en *ĩ* et *ũ* (par dénasalisation *ī* et *ū*) :

bĩ « bien » — *tĩ* « tient »
mĩ « mien » — *vĩ* « vient »
fũ « foin » — *mũ* « moins »
rũ « rein » — *mũdr* « moindre »
òlūn « alêne » — *pūn* « peine »
vūn « veine » — *pyũ* « plein »

vūnį « sème »

Remarque 1. — Dans *òvụòn* « avoine », *fụòn* « fane » il y a un pas de plus : la loi de l'équilibre a diphtongué l'*ū*; ces mots représentent donc le traitement devant consonne, tandis que ceux du type *pūn* représentent le traitement devant voyelle.

Remarque 2. — *tũr* « tendre » et *vũrdi* « vendredi » ont pris un *é* et nasalisé avant la chute de l'*e* qui suivait l'*n*.

4° Après palatale l'*è* devient *ī* par l'intermédiaire de **ie* comme lorsqu'il est hors de toute condition spéciale :

sīl « ciel »

L'*é* devient *i* par l'intermédiaire de *iei* :

pèįi « pays » — *sir* « cire »
rsi « reçoit » — *mözi* « moisir », *mucere.*
rézĩ « raisin » — *si* « cil »

B. — ATONES LIBRES.

Hors de toute condition spéciale, les deux *e* s'affaiblissent en *e* caduc à une époque fort ancienne :

è	*é*
cri « chercher »	*bèvẽ* « buvant »
rlèvā « relever »	*dvõ* « devais »
crèvā « crever »	*mè* « moi », *me* atone.
ösèvli « ensevelir »	*fèmī* « fumier »
fri « frapper », *ferire.*	*fmèl* « femelle »
vni « venir »	*snèl* « cenelle »
slīz « cerise »	*stī* « sentier »
pèrīr « carrière », **petraria.*	*sèmtèr* « cimetière »

Remarque. — Dans *vrā* « vrai » l'*é* a complètement disparu et ne peut jamais reparaître, pas plus qu'en français.

CONDITIONS SPÉCIALES.

1° En hiatus (primitif ou dû à la chute d'une consonne inter vocalique) l'*é* devient *ua/a.*

vuaièǧ « voyage »	*vuaī* « regain », *wēd-*
fuaiòt « jeune brebis, *fēt-*	*graiū* « crayon »
saiò « petit seau » *sit-*	

Remarque. — *tüiòt* « taie » est fabriqué sur *tü* « taie ».

2° Devant *i* intervocalique provenant de *c, g,* les deux *e* se combinent avec lui pour devenir *ua/a* ou plutôt *uai/ai* :

saiī « faucher », *secare*	*naiī* « noyer »
bütaiī « boiter »	*nòtaiī* « nettoyer »
rnaiī « renier »	*praiī* « prier »
laiūr « layette », **ligatoria*	*čēpuaiī* « brouter », **campicare*
laiè « lacet », **ligatellu*	*daiè* « dé à coudre », **digitellu*
laiī « lier »	*cūtrèlaiī* « contrarier »
fraiī « enduire », *fricare*	*braiī* « broyer »
fraiūr « enduit », *fricatura*	*braiò* « boue »

Remarque 1. — *braiò* a la même étymologie que *braiī.* — Quant à *cūtrèlaiī*, il représente **contraligare.* Il en est de même du v. fr. *contrelier, contralier* « contrarier »; on donne généralement ce mot

comme une autre forme de *contrarier*, sortie par dissimilation de la forme normale. Mais d'abord une pareille dissimilation est impossible; d'autre part, les autres formes de ce mot que l'on trouve en v. fr. *contraloier*, *contraloiier*, *contralioison*, *contralieison*, *contralieson* (Godefroy), ne peuvent pas s'expliquer par l'étymologie de *contrarier*. Le sens de **contra-ligare* était à peu près celui de notre expression familière «lier les bras à quelqu'un, lier les mains à quelqu'un». La forme régulière en v. fr. est *contrelier*; grâce au voisinage de leurs significations et à la ressemblance de leurs formes, les deux mots *contrelier* et *contrarier* se mélangèrent bientôt par étymologie populaire, d'où l'*a* de *contralier* et de toutes les formes de ce mot qui en présentent un.

Remarque 2. — Les formes suivantes :

dèpièī̯ «déplier»	*èpièī̯* «atteler»
ōpièī̯ «employer»	*pièī̯* «fléau d'une seule pièce»

reposent sur *plicare* et nous montrent nettement à quelle phase de son évolution se trouvait le groupe *ei̯* lors de la palatalisation de *l* après labiale : c'est ce *i̯* hystérogène qui l'a empêché d'aller plus loin. — Quant à *ōpièt* «emplettes», c'est le mot français.

2° Devant *l*, l'*è* > **a* qui se confond avec *a* primitif (cf. l'A) pour devenir *ò* :

ǧòlā «geler»	*èǧòlür* «engelure»

C. — ENTRAVÉS.

HORS DE TOUTE CONDITION SPÉCIALE.

è > *a* :

ša «sept»

Observation. — L'absence d'autres exemples et d'historique fait de ce mot une grosse difficulté. La première idée qui se présente à l'esprit, c'est que cet *a* représente *u̯a* délabialisé; il fallait donc rechercher, dans les villages où *u̯a* provenant de *e* ne se délabialise jamais, tels que Goumois, Indevillers, etc., et où «soir, soif» se disent *su̯a*, si «sept» se dit **šu̯a* (ou **su̯a*). Le résultat a été négatif : on dit partout *ša*. Nous avons poussé nos investigations plus loin : dans ce que les Francs-Montagnons appellent *lè pīn*, c'est-à-dire particulièrement la plaine de Montbéliard, on dit *sèt* comme en français. A Baume-les-Dames et

IMPRIMERIE NATIONALE.

dans la plaine voisine on dit aussi *sèt*, mais dans ce qui est « la montagne » pour les Baumois, par exemple à Cuisance, à Guillon, à Bretigney, c'est de nouveau *ša* que l'on entend. Conclusion : l'*è* de *septem* est devenu *a* directement, sans passer par *u̯a*. Pour expliquer ce phénomène, il faut attendre de connaître la phonétique détaillée de tous les patois de l'est de la Franche Comté.

é > *ò* :

vòs « vesce »	*dĕ́tròs* « détresse »
nòtai̯ī « nettoyer »	*ŏdòtā* « endetter »
vòv « veuve »	*vòvrĕ́* « veuf »
pò « pet »	*lòtr* « lettre »
sò « sec »	*tròs* « tresse »
sòz « seize », *sēdecim*	*tròz* « treize »

et le suffixe diminutif qui est en français *-et*, *-ette*.

čèròt « charrette »	*čèğĕ́nrò* « chardonneret »
cu̯ònò « cornet »	*vĕ́lò* « veau »
cèni̯òt « bardane »	*sèčò* « sac »
cü̯ròt « têtard »	*cisòt* « glissoire »
mèšlò « martelet »	*crĕ́čò* « crochet »
crĕ́lòt « écumoire »	*čèrpĕ́ni̯òt* « petite corbeille »
čvòlò « chèvre de scieur de bois »	*bĕ́i̯òt* « brouette »

CONDITIONS SPÉCIALES.

1° Devant *s*, l'*è* > *ĕ́* et l'*é* > *ŏ̀* avec amuissement de l'*s* :

è	*é*
tĕ́t « tête »	*trŏ̀* « trois »
ĕ́trĕ̄ « paille », *stramen*	*prŏ̀* « prêt »
dĕ́čèrğī « décharger »	*frŏ̀*, *frŏ̀č* « frais, fraîche »
bĕ́t « bête »	*èprŏ̀tā* « apprêter »
ĕ́bŏ̀bi « ébaubi »	*mŏ̀šā* « mêler »
fènĕ́tr « fenêtre »	*ĕ́pŏ̀* « épais »
fĕ́t « fête »	*pŏ̀čī* « pêcher »
frĕ́t « faîte »	*rŏ̄frŏ̀či* « rafraichir »
frĕ́tīr « faitière »	*šŏ̀tr* « crête de coq » *clistra ?
mĕ́prĕ́zī « mépriser »	*vŏ̀sā* « vesser »
mĕ́tī « métier »	*èrŏ̀tā* « arrêter »
ĕ́cèčā « écarter »	*èrŏ̀tò* « petit obstacle »
vu̯ĕ́p « guêpe »	*lŏ̀č* « v. fr. laische »

è	é
vu̯épīr « guêpier »	*cròtr* « croître »
s rédür « se coucher » **res-ducere*	*dò* « depuis » fr. *dès*
préti « pétrir »	*cròtò* « petite colline » *crist-*
témū̃ « témoin »	*bròč dė mī* « rayon de miel » v. fr. *bresche.*
véti « vêtir »	*ò* « est »
é, ét « es, êtes », *es, estis.*	*nnò* « non », *non est*
étr, étó « être, étais »	

Observation. — On voit que certains *ĭ/ē* du latin classique sont supposés *è* et que certains *ĕ* du latin classique sont supposés *é* par notre patois. Le même fait se remarque dans différentes autres langues romanes, par ex. : toscan *capèstro* (Meyer-Lübke, *Gr. d. L. R.*, tr. Rab., p. 123), Damprichard *čvétr* « licou », — ital. *rèsta*, esp. *ariesta* de *arista* (*id. ibid.*, p. 125), Dampr. *òlétr* « arête ».

Il serait utile de relever exactement toutes les formes en question dans tous les patois qui distinguent les deux *e* devant *s* implosif.

Remarque. — Le résultat est le même devant *dentale* + *c* ou *g* :

dépòǧī « dépêcher »	*pròǧī* « prêcher »

2° Devant *l* les deux *e* se confondent pour devenir *é* par fusion avec *l* :

bé « beau »	*bécò* « beaucoup »
čèpé « chapeau »	*cuté* « couteau »
čèté « château »	*vésé* « tonneau »
mèčé « marteau »	*mélès* « mélasse »
lèsé « lait »	*òzé* « oiseau »
pé « peau »	*rèté* « râteau »
šé « fléau »	*tu̯òčé* « gâteau », **tortellu*

Le résultat est le même si l'*l* implosif provient de dentale ou de labiale devant *l* :

vé « veau », *vitulu*	*sé* « seau », *situlu*
vélò « veau »	*sélī* « tonnelier »
vélā « vêler »	*vélī* « clématite »

Remarque 1. — Ce dernier mot *vélī* « clématite sauvage, *clematis vitalba* L. » est parent de *vītis* « vigne », mais il a pris un *ĭ* par étymologie populaire sous l'influence de *vitulus*.

Remarque 2. — **vitellus*, **sitellus*, auraient donné **vu̯ai̯é*, **sai̯é*.

Remarque 3. — En syllabe tonique quand l'*l* persiste (c'est-à-dire quand il était suivi de *a*), les deux *e* restent *è* :

bèl « belle »	*èl* « elle »
pènèl « prunelle »	*fèmèl* « femelle »
sèl « chaise »	*pòmèl* « paumelle »
snèl « cenelle »	*šèl* « faible »

Remarque 4. — *šèlai̯ī* « fléchir » est tiré directement de *šèl*.

Remarque 5. — *ǧènèl* « poule » représente sans doute **ganĭlla*, mais pourrait être aussi **ganīla*.

3° Devant *n* les deux *e* se confondent et se nasalisent en *ō̃* (par dénasalisation *ò*) :

rō̃ « rien », *rem*	*vō̃dr* « vendre »
fō̃dr « fendre »	*tō̃dr* « tendre »
òfē̃ « enfant »	*òšòn* « enclume »

4° Le traitement des deux *e* devant *r* est rigoureusement parallèle à celui des deux *o* devant *r* (cf. p. 330, 332, 333 et 335). Il est assez compliqué, mais ne renferme aucune obscurité. On peut reconstituer avec une certitude absolue toutes les phases de l'évolution des deux groupes *er* et l'essentiel de la chronologie relative de ces phases. Cette reconstitution est même nécessaire, sans quoi l'on arriverait à cette conclusion radicalement fausse que dans le mot *sèrpō̃*, par exemple, le groupe *èr* du latin est resté intact jusqu'à nos jours :

1re *période : ér* > *ăr* (représenté régulièrement en syllabe atone par *u̯ar* en vertu de la loi de l'équilibre) :

**vărǧ* « verge »	*fu̯armā* « fermer »

2e *période* : **ăr* tonique devient *uar* par la loi de l'équilibre :

**vuarǧ* « verge »	**suarcl(é)* « cercle »

3e *période.* — *r* implosif devant le groupe *cl* subit l'action dissimilante de l'*l*, c'est-à-dire qu'il perd tous ceux de ses éléments que l'*l* possède aussi. Ceux qui restent ne forment plus qu'un souffle (une sorte d'aspiration) qui s'amuit en allongeant la voyelle précédente si elle est brève. Dans **sua^h^cl(e)* nous avons une diphtongue, il n'y a donc pas d'allongement possible. A l'époque où

cet *r* dissimilé n'est plus qu'un souffle, l'*è* du groupe *èr* est encore intact; aussi ce souffle en s'amuissant l'allonge-t-il en *ē* :

cvēš « couvercle »

4ᵉ période. — Le premier élément de la diphtongue tonique *ua* devient semi-voyelle :

vuarǧ « verge »

5ᵉ période. — Le groupe *èr* tonique devient *ār* :

ārb « herbe »	*ǧārb* « gerbe »
tār « terre »	*sā* « cerf »
vā « ver »	*nā* « nerf »

Dans ces trois derniers exemples l'*r* est tombé postérieurement.

6ᵉ période. — *r* implosif devant dentale se fond avec la dentale pour produire une dento-palatale (ce n'est pas un amuissement, le non-allongement d'une voyelle brève précédente nous en est garant) :

vuaǧ « verte »	*vuaǧi* « verdir »
cvāč « couverture »	*l̃ĕtān* « lanterne »
lézāǧ « lézard »	*ǒfā* « enfer »
pādr « perdre »	*trèvā* « travers »
üvā « hiver »	*vān* « verne »

A la même époque *èr* atone devient *uar* (correspondant atone de *ār* tonique) :

buarǧī « berger »	*fuarā* « ferrer »
vuari « guérir »	*vuarm̃in* « vermine »
**suarpǒ* « serpent »	**tuar̃in* « terrine »

Dans les mots où l'*r* se trouvait devant dentale, nous pouvons nous attendre à trouver deux traitements. L'un est purement phonétique : après la fusion de l'*r* avec la dentale suivante, l'*è*, n'étant plus protégé contre la loi de l'équilibre, s'affaiblit en *é* caduc :

bǧü « perdu »	*pču* « trou » *pertusiu*

L'autre est analogique : d'après le rapport *fuarò* « passe-lacet » — *fā* « fer », on crée *ǒvuašò* « orgelet » (v. fr. *envers* « furoncle ») — *ǒvā* « envers ». Il en résulte un second traitement parallèle à

celui que nous avons signalé à propos de *or* atone (p. 332, 333); de là :

vuašā « verser »	*puašī* « percer »
Buanā « Bernard »	**ètuanüā* « éternuer »

7ᵉ *période.* — Le groupe *ua* perd son élément labial après tout phonème non labial :

saš « cercle »	**sarpō̃* « serpent »

8ᵉ *période.* — Tout *a* en syllabe atone devient *è* (cf. l'A) :

sèrpō̃ « serpent »	*sèrgē̃* « presse de menuisier », **serviante*
sèrvė « cerveau »	*sèrvẽt* « servante »
tèrin « terrine »	*dèrī* « dernier »
gèrmā « germer »	*ĝèrmū̃* « dard de la guêpe »
étènüā « éternuer »	

5° Devant *i̯* implosif (quelle qu'en soit la provenance), *è* se combine avec lui pour donner *é*, et *é* se combine avec lui pour donner *ua/a* :

è	*é*
lé « lit »	*fua* « fois »
lér « lire »	*pua* « poix »
véi̯ « vieux »	*ra* « roide »
pé « pis, pire », *pĕi̯us*	*da* « doigt »
mé « milieu », *mediu*	*fra* « froid »
dmé « demi »	*caz té* « tais-toi », **quētiā*
dé « dix »	*na* « noir »
déziö « dix-huit »	*ta* « toit »
méprézī « mépriser »	*sač* « sèche »
šé « six »	*puarèzu* « paresseux »
ménö « minuit »	*s épuarèzī* « s'étirer »
sémtér « cimetière »	*puasū̃* « poisson »
vézī̃ « voisin »	*étra* « étroit »
résū̃ « après-dînée » **r-exuta*[1]	*dra* « droit »

Remarque 1. — *vézī̃* fournit un renseignement intéressant et

[1] Ce mot signifie proprement « la re-sortie, la nouvelle sortie », *re* + *exuta*; après être allé travailler dans les champs le matin, on rentre à la maison pour prendre le repas et l'on *retourne* aux champs après dîner. C'est pourquoi nous traduisons par *après-dînée* plutôt que par *après-midi*. Cf. l'expression française *relevée* (« à 2 heures de relevée »), qui a une origine analogue.

précieux, à savoir que l'ī atone dissimilé par l'ī tonique était devenu *è* et non *é*.

Remarque 2. — De même que le groupe *ȯti̯* subit un traitement spécial (p. 331. *Rem.* 2), le groupe *éti̯* devient *ȯz* et non *u̯az/az* :

pu̯arȯzu « paresseux » *s èpu̯arȯzī* « s'étirer »

Ce traitement particulier repose sur ce fait que le *z* n'est pas une pure dentale, mais contient un élément palatal capable de donner lieu à une résorption analogue à celle que présente le fr. *bergier* devenant *berger*. Il n'est sensible qu'en syllabe atone; sous le ton, en effet, une forme **quézat* (< **quēsat*) eût donné le même résultat *caz* que **quézi̯at* (< **quētiat*); mais *cazī* « taire » est analogique d'après *caz* « tais ».

Remarque 3. — *naši* « noircir », *sačī* « sécher », *dratī* « droitier », *nağī* « neiger », *s cazī* « se taire », sont analogiques d'après *na*, *sač*, *dra*, *nağ*, *caz*, car ils ont échappé à la loi tardive qui a transformé en *è* tout *a* en syllabe atone :

tètò « couvreur », *tectu* *rtètà* « recouvrir un toit »

Remarque 4. — A la même classe (*é* devant *i̯* implosif) appartiennent aussi les mots où l'*é* se trouvait devant *cl*, *gl*, *li̯*, qui sont devenus *i̯i̯* :

srai̯ « soleil », **soriculu*
butai̯ « bouteille »
u̯ai̯ī « veiller »
èu̯ai̯ī « éveiller »
ėčai̯ « orteil »
ėrai̯ « oreille »
mu̯ai̯u « meilleur »
pèu̯ai̯ī « papillon »

Remarque 5. — Il faut encore ajouter aux *è* devant *i̯* implosif :

tėv « tiède » *ėtėvi* « attiédir »

tėv = *tepi(d)u* qui est devenu **tepi̯u* et par épenthèse du *i̯* : **tei̯vu*.

Freiburg i. B., août 1892.

Maurice Grammont.

QUARANTE HYMNES DU RIG-VÉDA,

TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

ABEL BERGAIGNE.

(SUITE.)

XIX

I, 113. A l'Aurore.

1. — Cette lumière[1], la plus belle des lumières, est venue. Le signe[2] brillant, resplendissant[3], est né. Selon que[4] Savitar la[5] fait sortir pour que sa loi[6] s'accomplisse, la nuit cède la place à l'aurore.

2. — La brillante, qui a un veau brillant[7], la claire est venue. La noire lui a abandonné ses demeures. De même race, immortelles et se suivant l'une l'autre, les deux aurores[8] vont, effaçant elles-mêmes leur propre couleur[9].

COMMENTAIRE.

[1] L'aurore : voir le commencement du vers suivant.

[2] Le signe de l'aurore, ce qui l'annonce, c'est-à-dire le feu du sacrifice, Agni ; voir I, 94, 5, et cf. X, 129, 2. Le sens de *praketá* est analogue à celui de *ketú* : cf. en particulier X, 129, 2, et X, 139, 2.

[3] *víbhvan*, pareillement épithète d'Agni au vers X, 3, 6, où l'on voit, par le rapprochement du verbe *ví bhāti*, cf. II, 1 [supra, II], 10, que ce mot a *pris* le sens de «brillant».

[4] *yathā . . . . . evá*, cf. IV, 54, 5; et, pour l'absence de verbe avec *yathā*, IX, 104 [supra, XI], 3. [Au-dessus de «selon que», le manuscrit porte «quand» ajouté au crayon.]

[5] L'aurore.

[6] L'acte propre de Savitar, auquel fait allusion aussi le verbe (dans le texte le participe *prásūtā*).

[7] L'aurore est une vache, et Agni est son veau [, ou le soleil, cf. Henry, *A. V.*, XIII, 1, 41].

[8] Proprement «les deux jours» (féminin en sanscrit), c'est-à-dire le jour et la nuit : dans ces formules, «jour» et «aurore» sont synonymes : cf. I, 96, 5 [, et infra, XXVII, 1].

[9] Tour à tour.

3. — Les deux sœurs ont le même chemin sans fin. Elles le suivent l'une après l'autre, instruites par les Dieux. Elles ne se tiennent pas tête, elles ne s'arrêtent pas ([10]), elles, l'aurore et la nuit, unies de cœur, différentes de forme.

4. — Resplendissante, conductrice des [11] jeunes vigueurs [12], elle a brillé, la brillante; elle a ouvert pour nous les portes [13]; mettant en marche le monde mobile, elle a découvert [14] pour nous des richesses. L'aurore a éveillé tous les êtres.

5. — Pour que celui qui était couché [15] marche, — la bienfaisante, — un autre [16], pour la richesse, soit pour en jouir, soit pour la chercher, — pour que [17] ceux qui voyaient peu voient au loin, — l'aurore a éveillé tous les êtres [18].

6. — L'un pour la souveraineté, l'autre pour la gloire [19], pour la grandeur, — un autre pour chercher, un autre pour aller comme à un but [20], — pour voir s'offrir à leurs yeux les différents genres de vie [21], — l'aurore a éveillé tous les êtres.

7. — Cette fille du ciel a été vue en face, brillante, la jeune

---

[10] [En blanc au manuscrit avec la note :] *suméka,* épithète obscure.

[11] [Au-dessus et au crayon «amenant les».]

[12] Envoyant aux hommes la vigueur de la jeunesse, cf. vers 12. Tel est décidément le sens le plus probable de *sūnṛ́tā,* abstrait de *sūnára,* qui au féminin *sūnárī* est exclusivement appliqué à l'Aurore, la jeune Déesse, et au masculin désigne Agni dans la formule *sáhasaḥ sūnára* (X, 115, 7), où il remplace *yúvan* (I, 141, 10) et *yahú* (I, 26, 10 et *passim*) [cf. supra, III, 5, n. 22] dans le sens de *sūnú* «fils». Les *sūnṛ́tās* sont apportées surtout par l'aurore, qui reçoit elle-même le nom de *sūnṛ́tā,* la vigueur de la jeunesse personnifiée.

[13] Les portes du ciel, cf. vers 14, et I, 48, 15; les portes de l'obscurité, IV, 51, 2 [et supra, III, 1]; peut-être aussi les portes de la richesse, I, 68, 10, et 72, 8; et probablement les portes des demeures humaines, V, 45, 1.

[14] Cf. I, 113, 4. [Référence nulle. Cf. supra, VII, 9.]

[15] Proprement «gisant en travers» (de la position droite).

[16] Changement de tour.

[17] Retour à la première construction.

[18] Refrain répété au vers suivant comme au précédent.

[19] Pour acquérir les biens, quels qu'ils soient, qui rendent célèbre parmi les hommes : cf. VII, 62, 5, et *passim.*

[20] Le «comme» ici semble inutile. C'est sans doute une simple cheville.

[21] Cf. IV, 54, 2.

femme, avec des vêtements éclatants. O Aurore, bien partagée, brille ici aujourd'hui, disposant de toute richesse terrestre [22].

8. — Elle suit le chemin de celles qui s'en vont [23], elle la première de toutes celles qui arrivent, — brillante, faisant lever les vivants, elle l'autore, éveillant tous les morts [24].

9. — Ô Aurore, en faisant allumer Agni, en brillant avec l'éclat du soleil, en éveillant les hommes qui vont offrir le sacrifice, tu t'es acquis parmi les Dieux cette richesse prospère [25].

10. — En quel temps.... [26]? Tout le temps qu'elle sera entre celles qui ont déjà brillé et celles qui brilleront maintenant, elle languit pour les anciennes, pleine de désir; en y pensant, elle passe joyeusement, suivie des autres.

11. — Ils ont passé, les mortels qui ont vu briller l'aurore ancienne. Maintenant, c'est à nous qu'elle se montre. Et ils viennent déjà, ceux qui la verront dans les temps futurs.

12. — Éloignant la haine, gardant la loi, née selon la loi, bienveillante, nous envoyant les jeunes vigueurs [27], de bon augure, portant la nourriture des Dieux [28], brille ici, ô Aurore, meilleure que jamais.

13. — Toujours jusqu'ici la Déesse Aurore a brillé; et voici [29] que maintenant encore elle a brillé [30], la bienfaisante; et elle brillera encore dans les jours futurs : elle va, selon sa nature, toujours jeune, immortelle.

---

[22] Et nous la distribuant.

[23] Les aurores, c'est-à-dire les jours passés.

[24] Ceux qui sont endormis : vers 16.

[25] Que tu nous apportes : vers 20.

[26] Forte ellipse. [La locution] *kíyāty á* s'emploie pour demander en quel temps a eu lieu un événement passé, et particulièrement un événement qui remonte au passé le plus lointain, comme le premier épanchement des eaux (II, 30, 1). La même question est naturellement posée pour l'apparition de la première aurore, IV, 51, 6, et suivie d'une observation qui fait ressortir la difficulté de la question et l'impossibilité d'y répondre : les aurores se succèdent sans cesse.

[27] Cf. I, 48, 2, et VII, 79, 5.

[28] Parce qu'elle marque l'heure du sacrifice. Ailleurs (VII, 78, 3) il est dit que les aurores engendrent le sacrifice. Cf. plus bas, vers 19.

[29] *Idám* remplaçant *ihá* des vers 7 et 12 : cf. I, 161, 13. L'emploi adverbial de cette forme est bien établi : voir *loc. cit.*, X, 163, 5-6 et *passim*.

[30] [Cf. supra, XIII, 1, n. 2.]

14. — Elle a brillé avec ses onguents[31] au seuil[32] du ciel. La Déesse o écarté la parure noire. Donnant l'éveil, avec ses chevaux rouges, l'aurore arrive sur son char bien attelé.

15. — Apportant les prospérités[33], les biens désirables, elle se fait un brillant étendard, éclatante. — La dernière de toutes celles qui ont passé, la première de celles qui brillent[34], l'aurore a resplendi.

16. — Levez-vous! Le souffle vital nous est venu[35]. L'obscurité est partie. La lumière arrive. Elle[36] a laissé le chemin libre au soleil pour qu'il marche. Nous sommes arrivés à l'instant où la vie est prolongée[37].

17. — Le conducteur[38] fait monter ses chants avec la bride[39], le chantre louant les aurores brillantes. Apporte aujourd'hui cela dans tes rayons, ô bienfaisante, à celui qui te chante. Envoie-nous dans tes rayons la vie et une postérité.

18. — Ces aurores riches en vaches, apportant tous les héros[40], qui brillent pour le mortel pieux, — quand les jeunes vigueurs[41]

---

[31] On dirait volontiers «son fard».

[32] Cf. les portes, vers 4. L'aurore apparaît bien en effet au seuil du ciel, à l'horizon : *ātā*, cf. *āta*, IX, 8 [fausse référence, 5], 5. Dans ce dernier passage, le préfixe *úd*, joint au verbe exprimant l'ouverture des portes, indique qu'elles s'ouvrent par en haut relativement à *l'āta*. C'est ce que démontre le vers 29, 5 de la Vāj. Saṃh., où la même construction se retrouve, en même temps qu'un préfixe *ví* indiquant que les portes en s'ouvrant [se meuvent] longitudinalement par rapport aux poteaux (seul sens du mot *pákṣas*).

[33] *póṣya* est substantif dans le composé *sahasrapoṣyà*, VI, 35, 1; et aux vers IV, 48, 5, et VIII, 26, 20; et rien ne nous oblige à en faire un adjectif, ici ni au vers VIII, 86 [97 Aufr.[2]], 3.

[34] Maintenant, — et qui brilleront dans la suite.

[35] Cf. vers 8, et I, 48, 10.

[36] L'obscurité.

[37] Après le sommeil, qui est une sorte de mort, et par un jour qui s'ajoute aux autres : cf. VIII, 48, 7 et 11.

[38] Proprement «celui qui porte comme avec un char» (l'offrande, etc.), le sacrificateur. Pour Agni, qui reçoit souvent le nom de *váhni*, ce char est la bouche même du Dieu : *váhnir āsā́* [cf. supra, III, 1, n. 4].

[39] Métaphore empruntée à la comparaison courante des prières à des chevaux.

[40] [Confusion entre *sárva-* et *viçvá-*. Bien plutôt «rendant les héros saufs» (leur apportant vigueur et santé). — V. H.]

[41] Envoyées par l'aurore : cf. plus haut, vers 4 et 12, et *passim*.

se lèvent[42] comme le vent[43], — puisse celui qui presse le soma les obtenir[44], elles qui donnent des chevaux!

19. — Mère des Dieux, face d'Aditi, étendard du sacrifice, resplendis, ô grande[45]! Brille en donnant la célébrité à notre prière[46]. Fais-nous engendrer[47] parmi les hommes[48], ô toi qui disposes de tous les biens.

20. — Cette richesse[49] brillante, prospère, que les aurores apportent à celui qui a sacrifié, qui a pris de la peine, — que Mitra et Varuṇa nous l'accordent, Aditi, la Rivière, la Terre et le Ciel[50]!

---

[42] Proprement plutôt «sortent». Le mot *udarká*, qui a dans la langue classique le sens de «conséquence», y est arrivé par l'intermédiaire de celui de «fin» qu'il a dans les Brāhmaṇas, et le sens étymologique, d'après la formation avec le préfixe *úd*, doit être «sortir». On pourrait même peut-être garder le sens de la racine *arc* «chanter» (cf. A. V. XII, 1, 39) et entendre : «Quand les chants (des hommes) ont fait sortir (du ciel) les jeunes vigueurs comme un vent (rafraîchissant)..... »

[43] Un vent rafraîchissant et fortifiant. Cf. les épithètes du vent : *iṣirá*, *mayobhū́* [supra, XVII, 4, et XVIII, 4].

[44] C'est-à-dire «qu'il ait des jours prospères!»

[45] [Mais *bṛhatī́* est au nominatif. — V. H.]

[46] Parce que tu l'auras exaucée : cf. VII, 84 [infra, XXXIV], 3 [et supra, XVI, 7, n. 18].

[47] Une postérité : cf. X, 65, 43. [Référence désespérée.]

[48] Fais que nous soyons distingués entre tous les hommes (cf. VII, 62, 5) par l'abondance de cette postérité.

[49] Cf. vers 9.

[50] Conclusion commune des hymnes de Kutsa*.

* A la dernière correction je répare une omission fortuite. Stance 10, sous les mots «en y pensant», le manuscrit porte la glose : «D'avance, en pensant d'avance à sa réunion avec elles.» — V. H.

XX

X, 37. A Sūrya.

1. — Hommage au regard de Mitra et de Varuṇa! Offrez respectueusement ce *ṛtá* au Dieu du ciel[1]. A celui qui voit au loin, à l'étendard né des Dieux, au fils du ciel, au Soleil, récitez un hymne.

2. — Que cette parole de vérité me protège de toutes parts, dans toute l'étendue du ciel et de la terre, dans toute la durée des jours[2]. Tout autre être mobile rentre dans le repos[3]. Les eaux se lèvent[4] sans cesse, sans cesse le soleil.

3. — Jamais l'impie[5] n'a tenu bon, quand tu t'avances sur ton char traîné par les Etaças[6] ailés. L'une de tes splendeurs[7]

COMMENTAIRE.

[1] Proprement «du grand». Le duel *mahī́* désigne le ciel et la terre; le masculin *máh* est souvent épithète du ciel, comme le féminin *mahī́*, de la terre (et du ciel même, considéré comme femelle, X, 114 [fausse référence, 133], 5); le mot *mahī́*, qui est devenu un nom de la terre, la désigne quelquefois (rarement) à lui seul dans le R. V. Il est donc facile d'admettre que *máh* seul désigne aussi quelquefois (un peu plus souvent même) le ciel. Voir Grassmann [s. v.]. Je le prendrais ainsi même aux vers I, 3, 12, et X, 93, 3. Au vers VIII, 26, 23; il est construit parallèlement au mot *dív*, comme ici même. On distingue les Dieux du ciel et de la terre, VII, 35 [supra, XVIII], 14, et Sūrya est par excellence le Dieu du ciel, X, 158, 1.

[2] Cf. VII, 88, 4, et surtout I, 53 [f. réf., 52], 11. Sans ce dernier rapprochement, on pourrait prendre ici *dyā́vā* comme désignant «le jour et la nuit», et VII, 88, 4, *dyā́vas* comme désignant «les jours». Le pléonasme que *dyā́vā* formerait avec *áhāni*, existe au vers III, 32, 9; cf. VI, 38, 4. Celui de *dyā́vas* avec *uṣā́sas* (VII, 88, 4) serait, il est vrai, sans exemple (?).

[3] Ordinairement, dans les formules analogues, le repos du sommeil; mais ici, d'après le contexte, le repos de la mort.

[4] [Dans les marées? Est-il donc indispensable que le préfixe *úd* qualifie deux fois le verbe? Je traduirais : «Sans cesse *marchent* les eaux, sans cesse *se lève* le soleil.» — V. H.]

[5] Ici sans doute les démons des ténèbres.

[6] Chevaux *diurnes* du soleil : cf. I, 168, 5. Les Harits, au contraire, paraissent être ses chevaux nocturnes (I, 115, 4-5), au moins quand ceux-ci sont distingués des autres.

[7] La noire, la forme nocturne du soleil : I, 115, 5.

traverse l'espace en se dirigeant vers l'orient[8]; avec l'autre, ô soleil, tu te lèves.

4. — Celle de tes splendeurs, ô soleil, avec laquelle tu chasses les ténèbres et fais lever tout le monde mobile, en rayonnant, avec elle écarte de nous la disette d'aliments, l'omission des offrandes[9], la maladie, les mauvais rêves[10].

5. — Car, étant lancé, tu gardes la loi de l'univers; sans colère, tu vas, selon ta nature. Ce que nous te demandons aujourd'hui, ô soleil, ce désir, que les Dieux nous l'accordent.

6. — Que le ciel et la terre, que les eaux, que les Maruts écoutent cette invocation de nous, cette parole! Que nous ne soyons pas privés de la vue du soleil! Puissions-nous, vivant heureusement, atteindre l'extrême vieillesse!

7. — Puissions-nous toujours, l'âme bien disposée, la vue claire, avec une postérité, sans maladie, sans péché, à ton lever, ô toi qui as la grandeur de Mitra, — de jour en jour, longtemps vivants, te voir, ô soleil!

8. — Déployant un éclat immense, ô toi qui as la vue perçante, brillant, joie pour tous les yeux, t'élevant du sein d'une splendeur immense, puissions-nous vivants te voir, ô soleil!

9. — C'est ton étendard qui met en mouvement tous les êtres et les fait, à la nuit, rentrer dans le repos. Lève-toi pour nous, ô soleil aux cheveux jaunes, avec l'innocence[11], avec des jours toujours meilleurs.

10. — Sois-nous propice quand nous regardons, propice le jour, propice quand il fait clair; sois-nous propice l'hiver, propice l'été. De sorte que tout nous soit propice en chemin, propice dans la demeure, une telle richesse brillante, ô soleil, donne-la-nous.

11. — A nos deux races, ô Dieux, donnez votre protection, — à nos bipèdes et à nos quadrupèdes. Qu'ils mangent, qu'ils

---

[8] [Le manuscrit porte «l'est».]

[9] Prescrites, par inadvertance.

[10] Et les malheurs qu'ils présagent, ou les *péchés* qu'ils font commettre: cf. VII, 86 [infra, XXVI], 6, et *passim*.

[11] Constatant notre innocence (en qualité de témoin, d'«œil» des Dieux).

boivent de manière à[12] se nourrir, de manière à[13] se rassasier. Donnez-nous le bonheur, le salut, sans maladie.

12. — La faute grave, ô Dieux, que nous avons commise [contre vous[14]] avec la langue, ou par inadvertance de l'esprit, et qui irrite les Dieux, faites-la retomber, ô Vasus, sur l'ennemi[15] qui nous ensorcelle[16].

---

[12] Neutre pris adverbialement : cf. *tṛpát*, etc.

[13] [Au-dessus des deux «de manière à», le manuscrit porte deux fois au crayon le mot «pour».]

[14] [Le petit mot *vo* oublié à la traduction.]

[15] Proprement «l'avare».

[16] Cf. II, 22, 6.

XXI

II, 35. A Apāṃ Napāt.

1. — J'ai donné cours, dans mon désir de butin, au flux de mes paroles. Que le fils des rivières prenne plaisir à mes chants! Lui Apāṃ Napāt, qui excite des chevaux rapides : leur donnera-t-il le plus bel ornement, — en les agréant?

2. — Prononçons pour lui cette formule bien faite, tirée du fond du cœur, pour voir s'il y prendra garde. Apāṃ Napāt, par la grandeur de sa nature d'Asura, l'*arya*[1], a engendré tous les mondes[2].

3. — Les unes vont avec lui, les autres vont vers lui : les rivières remplissent une étable[3] commune. Claires autour du clair, du brillant, les eaux entourent Apāṃ Napāt.

4. — Jeunes femmes sans sourire[4] autour du jeune homme, les eaux l'entourent en se parant. Chez nous, il brille — en nous apportant la richesse[5] — avec ses bûcherons[6] éclatants;

COMMENTAIRE.

[1] [Cf. supra, IV, 7, n. 13.]

[2] [Au-dessus et au crayon «êtres».]

[3] Confusion de l'idée des rivières et de l'idée des vaches.

[4] Par opposition à l'aurore qui est une jeune femme souriante (I, 123, 10; cf. I, 79, 2; 92, 6; III, 4, 6), c'est-à-dire brillante, et même aux gouttes de beurre amantes d'Agni sur la terre (IV, 58, 8). Dans la nue c'est l'éclair lui-même qui sourit : I, 168, 8, et *passim*.

[5] Littéralement «richement».

[6] Les flammes, qui, comme des bûcherons, fendent le bois : cf. VI, 2, 9, et opposez la suite. Les mots *çikvá, çíkvan* et *çíkvas* sont évidemment synonymes : il n'est pas du tout sûr qu'ils doivent être rapprochés de *çákvan*. [D'abord] *çíkvan* et *çíkvas* sont substantifs ou pris substantivement dans : I, 141, 8; II, 35, 4 [notre passage], et VI, 2, 9. [Puis] *çikvá, çíkvan* et *çíkvas* désignent ou qualifient celui qui travaille ou fend le bois : A. V. X, 6, 3; R. V. I, 141, 8, et VI, 2, 9; *çíkvan* doit évidemment être interprété de même ici, d'après le rapprochement de ce dernier passage, et *çíkvas* n'est plus appliqué en outre qu'à Rudra (X, 92, 9) et aux Rudras ou Maruts (V, 52, 16, et 54, 4), dont le passage laisse des traces si terribles dans les forêts. Bref, ces trois mots, dans tous leurs emplois, désignent ou qualifient le bûcheron ou le charpentier. Rien n'empêche d'en faire un substantif dans tous les cas, et rien n'oblige à lui donner le sens vague d'«artisan habile», que suggérerait l'étymologie très douteuse de *çak*. [A ma conférence de védique, notre confrère

— dans les eaux, avec un vêtement de beurre[7], il brille sans bûche.

5. — Les trois femmes divines[8] désirent[9] donner la nourriture au Dieu, pour qu'il ne fasse pas de faux pas[10]. Car il s'est élancé dans les eaux comme à la suite des mauvaises fées[11]. Il suce le lait des premières mères.

6. — Le cheval a ici l'une de ses naissances, et une autre dans le ciel. — Garde les *sūrí;* empêche la tromperie, empêche tout dommage de les atteindre. — Là-haut, dans les forteresses crues[12], où tu ne dois pas être oublié[13], tu n'échappes ni aux avares ni aux violations de la loi[14].

7. — Lui pour qui, dans sa demeure, une vache bonne laitière se gonfle[15] de l'offrande, il mange une bonne nourriture. Lui, Apāṃ Napāt, devenant vigoureux au milieu des eaux, il brille pour donner des trésors à celui qui sacrifie.

8. — Celui qui, dans les eaux, sous sa forme brillante et cé-

---

M. Möhl a rapproché le slave *sěką* «couper», que le vocalisme ne permet guère d'apparier au *sĕcō* latin : il y aurait donc une racine *kēq*, «couper, tailler», dont le sk. *çik* représenterait l'état réduit *kəq*. — V. H.]

[7] Comme sur la terre.

[8] Dans les trois mondes? ou Sarasvatī, Hotra et Iḷā.

[9] Au-dessus et au crayon «veulent».

[10] *avyathyá* dérivé de *avyathí*. Cf. le sauvetage de Bhujyu : I, 117, 15.

[11] *kṛtā́,* synonyme de *kṛ́tyā*? Cf. Purūravas, X, 95, 7-9, et les mythes congénères. Voir aussi vers 6.

[12] Epithète consacrée des vaches (par opposition au lait, cuit dans leur pis), transportée ici aux forteresses, les forteresses étant, comme les vaches, une représentation védique des nuages.

[13] Quoique caché : cf. III, 9, 2.

[14] Le sens littéral serait «ni les avares... ne te manquent» (comme un but) : donc «ils t'atteignent, se rendent maîtres de toi». Tel paraît être le seul sens du présent *náça-* avec le préfixe *ví*. Cette forme n'appartient pas à *naç* «disparaître, périr», qui fait *náçya-* (au vers VI, 28, 3, *tā́s* sera un accusatif), mais à *naç* «atteindre», et le préfixe *ví* lui donne le sens de «manquer le but» : X, 27, 20, et IX, 79, 1; X, 133, 3. — En d'autres termes, «tu n'y es pas seulement caché, mais retenu». Voir par exemple l'hymne V, 2, et particulièrement le vers 6, d'après lequel ce sont les avares, *árātayas*, qui ont déposé Agni chez les mortels : ils le retenaient donc précédemment. Voir aussi vers 5.

[15] Avec une correction : *pīpáya* accentué.

IMPRIMERIE NATIONALE.

leste[16], fidèle à la loi, inépuisable, brille au loin, — a pour branches tous les autres êtres, plantes qui se propagent à leur tour en une postérité.

9. — Apāṃ Napāt est monté sur leur sein; elles sont couchées et il est droit, revêtu de l'éclair; portant sa grandeur suprême, les jeunes, à la couleur d'or, l'environnent.

10. — Il a une forme d'or, il a l'aspect de l'or, Apāṃ Napāt; il a la couleur de l'or, — s'étant établi chez nous au sortir d'une matrice d'or. Les donneurs d'or[17] lui donnent la nourriture.

11. — Cette face de lui, cette essence précieuse d'Apāṃ Napāt, croît dans le mystère. Celui qu'allument ainsi les jeunes femmes[18] a pour nourriture le beurre fondu de couleur d'or.

12. — A cet ami, le plus proche[19] entre beaucoup, rendons un culte avec les sacrifices, avec l'hommage, avec les offrandes. Je pare le sommet[20]; je veux y mettre[21] le casque[22]. J'y envoie[23] des aliments. Je le loue avec des vers.

13. — Comme mâle, il a engendré en elles un embryon[24]. C'est un petit : il tette et elles le lèchent. Lui, Apāṃ Napāt, dont la couleur[25] ne se fane pas, a en quelque sorte opéré ici par le corps d'un autre[26].

14. — Autour de lui, placé dans ce séjour suprême, et bril-

---

[16] Par sa forme céleste à lui-même. Opposez plus bas, vers 13.
[17] Les sacrifiants qui donnent la *dákṣiṇā* aux prêtres : X, 107 [infra, XL], 2. Pour le rapport avec l'«or», cf. le vers suivant.
[18] Les doigts du prêtre.
[19] Proprement «le plus bas», parce qu'il est descendu sur la terre.
[20] Le sommet d'Apāṃ Napāt, la place la plus haute du feu (IV, 55, 7; cf. III, 5 [supra, III], 3), où est la tête d'Agni (X, 8, 6), cette tête qui est cachée (X, 79, 2) : voir ci-après.
[21] *sám* est sous-entendu et peut seul expliquer la construction avec l'instrumental, dont il n'y a pas d'exemple avec le [verbe] simple.
[22] Un casque en plusieurs pièces apparemment, puisque ce mot est au pluriel : cf. le duel pour le casque nommé *çíprā* [supra, VII, 4, n. 13]. Pour le sens, cf. V. S. 16, 35. Le casque, parce que c'est la tête d'Agni qui est sur le sommet, c'est-à-dire dans le ciel.
[23] Voir la note 21. [Plutôt donc «je le pourvois de...» — V. H.]
[24] [Le manuscrit porte «un fœtus».]
[25] On dirait volontiers «le teint».
[26] Par le feu du sacrifice; «en quelque sorte», parce qu'en réalité les deux ne font qu'un.

lant toujours en suivant les (chemins[27]) sans poussière, — les jeunes eaux, portant le beurre pour nourriture à leur fils, volent en lui servant elles-mêmes de vêtements.

15. — J'ai apporté, ô Agni, la paix heureuse aux hommes; j'ai dirigé pour les *maghávan* la bonne disposition du *barhís*[28]. — Tout ce que secondent les Dieux est prospère[29]. Puissions-nous, en parlant à voix haute dans l'assemblée, obtenir de bons héros[30]!

---

[27] Cf. II, 34, 5; IX, 91, 3.
[28] [Cf. supra, VI, 2, n. 5.]
[29] La seconde moitié de la stance se trouve déjà II, 23, 19.
[30] Conclusion commune des hymnes du II[e] maṇḍala (hymnes de Gṛtsamada).

XXII

X, 125. A Vāc.

1. — Je vais avec les Rudras, avec les Vasus; je vais avec les Ādityas et les Viçvadevas. Je nourris à la fois Mitra et Varuṇa; je nourris Indra et Agni; je nourris les deux Açvins.

2. — Je nourris Soma en rut[2]; je nourris Tvaṣṭar et Pūṣan, Bhaga; je donne la richesse à celui qui présente l'offrande, au sacrifiant, pressurant le soma, qui prend les devants[3].

3. — Je suis reine, je réunis en moi tous les trésors[4], sage, la première de ceux qui sont dignes du sacrifice. Les Dieux m'ont distribuée en beaucoup d'endroits, me donnant beaucoup de séjours, m'introduisant[5] en beaucoup de lieux.

4. — C'est grâce à moi qu'il mange la nourriture, celui qui voit, qui respire, qui entend ce qu'on lui dit. Sans le savoir, ils reposent sur moi. Écoute, ô illustre[6], ce que je te dis est digne de créance.

5. — C'est moi qui prononce moi-même cette parole, goûtée par les Dieux et par les hommes. Celui que j'aime, quel qu'il soit, je le fais fort, j'en fais un *brahmán*, j'en fais un *ṛṣi*, j'en fais un sage.

6. — Je tends à Rudra son arc, pour que sa flèche frappe l'ennemi du *brahmán*. Je suscite les querelles entre les hommes. J'ai pénétré dans le ciel et sur la terre.

COMMENTAIRE.

[1] Comme une mère, cf. surtout V, 15, 4, et X, 17, 2. On pourrait aussi entendre «je porte dans mon sein», cf. III, 46, 5, d'une part, et III, 39, 3, de l'autre; mais, à ce point de vue, on aurait attendu plutôt «j'enfante», cf. vers 7.

[2] [Sens non justifié, mais probable, car Soma est un mâle puissant, et *āhanasyād vai retaḥ sicyate*, Ait. Br. VI, 36, 5.]

[3] Qui sacrifie le premier, avant tous les autres, de grand matin : cf. les locutions comme celle de X, 107 [infra, XL], 5, et X, 8, 5 [? plutôt infra, XXVII, 10 b].

[4] I, 96, 6; X, 139, 3.

[5] Avec une correction empruntée à l'A. V. IV, 30, 2.

[6] *Ṛṣi* qui a obtenu la *praçasti*, v. [supra, XVI, 7, et XIX, 19, et infra, XXXIV, 3, et] *passim*.

7. — J'enfante mon père sur sa tête même[7]. Ma couche est dans les eaux, dans la mer. De là je me suis dispersée dans tous les mondes, et ma grandeur[8] est telle que je touche là-haut le ciel.

8. — Je vais soufflant comme le vent, en m'emparant de tous les mondes. Au-dessus du ciel, au-dessus de cette terre, telle, par ma grandeur, je me suis élevée.

---

[7] Énigme qui paraît signifier «j'enfante le ciel au sommet du ciel». *Vāc* représente là particulièrement le bruit du tonnerre [qui en effet dégage le ciel des nuées sous lesquelles il est devenu invisible].

[8] [Je ne puis guère attribuer cette interprétation de *varṣmāṇā* qu'à une inadvertance par confusion avec le *mahinā* de la stance suivante. Exactement «je touche le ciel *de ma tête*». — V. H.]

XXIII

I, 114. A Rudra.

1. — Nous offrons ces pensées[1] à Rudra le fort, portant les cheveux en coquille, qui dispose des hommes[2], afin que bien soit à nos bipèdes[3] et à nos quadrupèdes, que tout soit en bon point dans ce village, et sans maladie.

2. — Aie pitié de nous, ô Rudra, et fais-nous plaisir[4]. Nous voulons, avec hommage[5], sacrifier[6] à celui qui dispose des hommes. Le bonheur et le salut[7] que notre père Manu a obtenus par le sacrifice, puissions-nous les obtenir, ô Rudra, sous ta conduite!

3. — Puissions-nous obtenir ta bienveillance par le sacrifice divin, à toi Rudra, [8], qui disposes des hommes! Ne visite nos gens qu'avec bienveillance. Puissions-nous, en te sacrifiant notre offrande, garder nos hommes sains et saufs!

4. — Nous appelons à notre secours Rudra l'étincelant — qui fait réussir le sacrifice, — qui caracole[9], — le sage. Qu'il

---

COMMENTAIRE.

[1] Ces prières.

[2] En parlant de Rudra, «qui dispose de la vie des hommes». Cf. le sens qu'a pris l'épithète *paçupáti,* «maître des animaux», appliquée plus tard au même Dieu.

[3] Les hommes.

[4] [Au-dessus et au crayon, «donne-nous la joie».]

[5] [De même, «respect».]

[6] Proprement peut-être «ordonner», avec l'idée de sacrifice, d'offrande, tantôt exprimée, tantôt, comme ici, sous-entendue. Cf. en particulier : le mot *vedhás,* appliqué aux sages, à Agni, à Soma [supra, I, 9-10]; la formule *prathamā́ vedhásas,* IV, 2, 15; enfin, l'emploi postérieur du mot *vedhás* pour désigner le créateur, proprement le premier «ordonnateur».

[7] Ou tout autre mot impliquant une idée favorable. Le sens est impossible à déterminer [cf. supra, XVIII, 1, n. 2].

[8] [Le texte porte «Dieu bon» biffé, puis un blanc : Bergaigne n'a donc pu se résoudre à traduire *mīḍhvas;* cela vaut mieux à coup sûr que de le rattacher à *mih.*]

[9] Donc pareil à un cheval fougueux. [Au-dessus et au crayon, «le fougueux».] La racine *vañç,* dans le R. V., et ses différentes formations, se disent des chevaux et de tout ce qui, dans la phraséologie des hymnes, est assimilé aux chevaux, par exemple des prières.

écarte de nous la colère divine[10]. C'est sa bienveillance que nous voulons.

5. — Nous invoquons avec hommage[11] le sanglier du ciel, — le vermeil, — qui a les cheveux en coquille, — forme étincelante. Portant à la main les remèdes, les biens précieux[12], qu'il nous donne l'abri, la protection, le refuge.

6. — Pour le père des Maruts cette parole est dite, nourriture plus douce que ce qu'il y a de plus doux [, pour Rudra[13]]. Donne-nous, ô immortel, la subsistance des mortels. Aie pitié de nous, de nos enfants, de notre descendance.

7. — Ni notre grand ni notre petit, ni celui qui grandit ni celui qui a fini de grandir [parmi nous[14]], — ne frappe ni notre père ni notre mère; ne nuis pas à nos corps qui nous sont chers[15].

8. — Ne nous nuis pas dans nos enfants, dans notre descendance; ne nous nuis pas dans notre Āyu[16], dans nos vaches, dans nos chevaux. Ne frappe pas nos hommes dans ta colère. Nous t'invoquons sans cesse en te présentant l'offrande.

9. — J'ai poussé vers toi mes hymnes comme un berger[17]. Ô père des Maruts, donne-nous ta bienveillance. Car elle est propice, ta bienveillance, très miséricordieuse. C'est donc ton secours que nous voulons.

10. — Loin tes meurtres[18] de vaches et tes meurtres d'hommes! Ô toi qui disposes des hommes, que ta bienveillance soit sur nous! Aie pitié de nous et réponds-nous[19]. Puis accorde-nous ta protection, ô toi qui es deux fois grand[20].

---

[10] Sa propre colère.

[11] [«Respect», comme n. 5.]

[12] Il n'y a pas un seul exemple certain de *vârya* adjectif.

[13] [*rudrâya* omis à la traduction.]

[14] [Même observation pour *no.*]

[15] A nos propres corps.

[16] Terme mythique qui paraît impliquer ici l'idée de «fils», par allusion à Āyu, fils de Purūravas; cf. *Rel. Véd.*, I, p. 59 sqq.

[17] Ses troupeaux.

[18] *ghna* est encore substantif abstrait à la fin d'un composé dans *áhighna* et dans *parṇayaghná*.

[19] En nous exauçant. Le sens de «répondre» paraît bien clair T. S. II, 5, 11, 9.

[20] Le mot *dvibárhas* s'applique certainement, non seulement aux choses, mais aux personnes, aux Dieux : I, 176, 5; VIII, 15, 2; X, 61, 10.

11. — Nous lui avons dit[21] cet hommage, désirant son secours. Que Rudra accompagné des Maruts entende notre invocation! Que ceci nous soit accordé par Mitra et Varuṇa, par Aditi, par la mer, par la terre et par le ciel[22]!

---

[21] [Au-dessus et au crayon, «annoncé».]

[22] Conclusion commune des hymnes de Kutsa. [Cf. supra, XIX, 20].

XXIV

VI, 71. A Savitar.

1. — Le Dieu Savitar a tendu [1] ses deux bras d'or pour le *sávana* [2], lui dont la volonté est forte. Il humecte ses deux mains de beurre fondu, le sacrificateur [3], le jeune,

---

COMMENTAIRE.

[1] Cf. le classique *udyama*.

[2] Allusion au nom de Savitar. Mais le mot désigne proprement le pressurage du soma, et Savitar joue, dans toute cette stance, le rôle d'un sacrificateur céleste.

[3] Le mot *makhá* est resté usité en sanscrit classique avec le sens de «sacrifice», qu'il a déjà dans les Brāhmaṇas. On peut reconnaître un sens analogue dans les emplois védiques du verbe dénominatif *makhasy*, supposant un mot *makhas* contenu dans *sádmamakhas*, et de l'adjectif *makhasyú*. Le mot *sádmamakhas* lui-même est appliqué au personnage liturgique de Narāçaṃsa : I, 20 [f. réf., 18], 9. Le verbe et l'adjectif *makhasyú* le sont à Soma (IX, 61, 27), maître de la parole sacrée (IX, 101, 5), et aux paroles sacrées elles-mêmes (IX, 50, 2; 64, 26). Le verbe l'est en outre à un personnage qui, s'il n'est pas le ṛṣi mythique Aṅgiras, est en tout cas (fût-ce Indra lui-même) assimilé à un prêtre : III, 31, 7 (*vípratama, sukṛ́t*). L'adjectif, il est vrai, qualifie aussi le Dāsa Namuci : X, 73, 7. C'est que le mot *makha* ou *makhas* peut être pris en bonne et en mauvaise part. Les Dieux agréent l'œuvre pieuse de celui qui est *ádurmakha* (VIII, 64 [75 Aufr.*], 14), ou, ce qui revient au même, qui est *sumakhasyámāna* (T. S. III, 2, 8, 5). Ici l'on entrevoit quelque chose d'analogue à l'opposition des mots *duḥçáṃsa* et *suçáṃsa* (II, 23, 10), et plus généralement des incantations malignes et des prières loyales. L'adjectif *súmakha* peut désigner le sacrificateur mortel aux vers I, 182, 4*, et V, 41, 14; il est appliqué à Agni, le sacrificateur par excellence (IV, 3, 14), aux Maruts, sacrificateurs divins (I, 85, 4), dans des passages où ils sont comparés à Agni (V, 87, 7) ou bien reçoivent encore l'épithète liturgique *vedhás* [I, 64, 1**], enfin à leur père Rudra, qui reçoit en même temps l'épithète *havirdá* (IV, 3, 7). A la vérité, la même épithète est donnée à Indra et à Vāyu (*Çāṅkh. Çr. S.* VII, 10, 10), et même à Indra seul : I, 165, 11; II, 18, 4 (à la force d'Indra, X, 50, 1). Mais c'est peut-être par opposition aux incantations du démon, du Dāsa *makhasyú*, qu'il a privé de sa *māyá* «pour

* Référence inexacte : évidemment I, 181, 4.

** S'ensuit-il que Bergaigne admît pour ce passage le sens de *çárdha* «troupe», qu'il proscrit constamment ailleurs? Je ne le pense pas : il interprétait sans doute *vedhás* par métonymie. — V. H.

dont l'habileté est grande, dans le *vídharman*[4] de l'atmosphère.

---

le ṛṣi», c'est-à-dire pour celui qui emploie les prières loyales. Ce passage déjà cité, X, 73, 7, éveille l'idée d'un rapport possible entre le *makhá* et la puissance mystérieuse appelée *māyá*, rapport qui, loin d'exclure notre premier rapprochement avec l'incantation, s'accorde très bien avec lui. Le mot *makhá* lui-même paraît désigner un enchanteur malin, un démon, dans l'épithète *makhahán*, donnée aux Dieux Agni, Indra, Rudra, T. S. III, 2, 4, 1-2, et aux vers IX, 101, 13, et X, 171, 2 : dans le dernier passage, il s'agit de la tête du *makhá*, formule qui reparaît ensuite dans les Brāhmaṇas et qui peut rappeler le mythe de la tête de Dadhyañc. Le même mot peut avoir un sens abstrait, celui dont serait dérivé le sens classique de «sacrifice», et qui, dans le R. V., doit être voisin de celui de «formule efficace», aux vers I, 134, 1; VIII, 7, 27; 46, 25, où il s'agit d'un don fait aux hommes par Vāyu, le Dieu dont le bruit est assimilé à un hymne (I, 116, 1; 113, 8*; 169, 4; V, 41, 6; X, 125 [supra, XXII], 8). Mais il a certainement le sens concret dans un bon nombre de passages : il est appliqué à Pūṣan (I, 138, 1), et même à Indra (III, 34, 2), que d'ailleurs nous avons déjà vu appeler *súmakha;* mais il l'est surtout aux Maruts (I, 64, 11, et VI, 66, 9), toujours comme *súmakha*; il l'est peut-être aux sacrificateurs mortels (I, 119, 3), et en tout cas au sacrificateur par excellence, Agni, dans un passage (X, 11, 6) qui énumère les actes liturgiques et dans un rapport particulièrement étroit avec le verbe dénominatif *svapasy*. Soma est comparé au *makhá :* IX, 20, 7. Le mot enfin désigne un personnage étroitement apparenté aux Maruts, et qui «chante», *arcati* (I, 6, 8), et il est appliqué à Savitar dans notre passage où ce Dieu accomplit le *sávana* et humecte ses mains de «beurre». Il est donc permis de dire que le sens classique de «sacrifice» est au moins en germe dans la grande majorité des emplois védiques de notre mot et de ses dérivés, et qu'il implique l'idée d'une sorte de puissance magique attachée à certains actes et à certaines paroles des Dieux et des hommes.

[4] Mot à peu près intraduisible ici. Il désigne, comme *sávīman* au vers suivant, un acte de Savitar, mais sans allusion à son nom : l'acte du *vidhartár* qui établit l'ordre par juste «distribution»; sur la terre, l'acte du sacrifice. Voir en particulier l'emploi fréquent du mot dans les hymnes à Soma Pavamāna : IX, 4, 9; 64, 9; 86, 29-30; 97, 40; 100, 7; 109, 6; cf. 107, 23, et l'emploi de *dhar* avec *ví,* X, 92, 10. On entrevoit un sens analogue à celui de *dhárman,* «loi», particulièrement dans l'expression *satyé vídharman* (IX, 109, 6; cf. *satyádharman*), et dans les formules des vers IX, 86, 29, I, 164, 36, et même VIII, 7, 5. Le «*vídharman* de l'atmosphère» ou «de l'espace», c'est-à-dire notre locution même, qui se retrouve une seule fois, et dans un hymne à Soma

* Ces deux références ne sont pas topiques, et en tout cas la seconde ne peut être que I, 113 (supra, XIX), 18. — V. H.

2. — Puissions-nous avoir part au meilleur *sávīman*[5] du Dieu Savitar, pour le don de la richesse, — ô toi[6] qui fais rentrer dans le repos[7] et qui mets en mouvement[8] [tous] les êtres terrestres, bipèdes et quadrupèdes.

3. — Avec tes gardiens infaillibles, ô Savitar, avec tes gardiens propices, protège aujourd'hui notre maison[9]. Toi qui as une langue d'or[10], — pour une nouvelle marche heureuse, — protège-nous : que l'enchanteur perfide[11] ne triomphe pas de nous!

4. — Ce Dieu Savitar, qui aime la demeure[12], aux mains d'or, s'est levé à la nuit[13]. Lui qui a des mâchoires d'airain[14], — digne de sacrifice, — qui a une langue enivrante[15], fait[16] beaucoup de beaux présents à celui qui le sert.

(IX, 86, 30), est probablement équivalente à celle de «premier *vídharman*» (IX, 97, 40) : elle oppose l'acte et la loi célestes à l'acte et à la loi terrestres. La distribution «première» a été avant tout celle des eaux : IX, 97, 40; 86, 29; X, 123, 8 (cf. VIII, 7, 5, et les emplois de *dhar* avec *ví :* II, 13, 7; IX, 107, 23; cf. II, 28, 4); et des saisons (II, 38, 4). Le mot *vidhartár* s'applique au distributeur des dons célestes (VII, 41, 2; cf. II, 1 [supra, II], 3; VIII, 59 [70 Aufr[2].], 2; IX, 47, 4), à l'homme qui le remplace sur la terre (VII, 56, 24), et à Agni comme *brahmán*, c'est-à-dire comme ordonnateur du sacrifice (VII, 7, 5).

[5] Mot intraduisible, allusion au nom de Savitar. Il désigne ici l'acte par lequel Savitar répand ses bienfaits.

[6] Passage de la troisième à la deuxième personne.

[7] Le soir.

[8] Le matin. Le mot est *prasavá*, nouvelle allusion au nom de Savitar.

[9] Dans le sens de «famille».

[10] Epithète qui conviendrait surtout à Agni.

[11] *aghácaṃsa* paraît s'opposer à *pākaçaṃsa :* voir d'une part, le vers 2, et de l'autre le vers 9 (cf. 8) de l'hymne VII, 104.

[12] Sa demeure (V, 1, 8, cf. I, 60, 4), ou la demeure des hommes (X, 46, 6; et VII, 9, 2)? Epithète ordinaire d'Agni, peut-être abusivement transportée à Savitar. Elle le serait encore au vers I, 123, 3.

[13] [Je ne m'explique, ni cette traduction pour *pratidoṣám* «vers le soir», ni comment Bergaigne se représentait Savitar (le soleil) se levant «à la nuit». Je vois dans cette stance, soit le Savitar céleste (le soleil) planant au ciel du couchant avant de disparaître, soit le Savitar terrestre (Agni, le feu) s'élevant au soir dans les demeures humaines pour le remplacer, et probablement une allusion à l'un et à l'autre cas ici parfaitement assimilés. — V. H.]

[14] Encore une épithète qui conviendrait plutôt à Agni.

[15] Par son éloquence. Epithète propre à Agni et à Bṛhaspati.

[16] *á suvati,* avec allusion au nom de Savitar.

5. — Savitar a tendu, comme un upavaktar[17], ses deux beaux bras d'or. Il a gravi les sommets du ciel et de la terre. Il a arrêté dans leur vol tous les démons des ténèbres[18].

6. — Fais-nous[19] un beau présent aujourd'hui, ô Savitar, un beau présent demain, un beau présent tous les jours. Car tu disposes[20], ô Dieu, de bien des beaux présents. — Puissions-nous, grâce à cette prière, avoir de beaux présents en partage!

---

[17] Nom ancien d'un prêtre : cf. IV, 54, 1; V, 49, 4, et Açv. Çr. Sûtra, V, 7, 3 et 5.

[18] Cf. X, 87, 6.

[19] *sāvīḥ*, nouvelle allusion au nom de Savitar.

[20] Avec une correction au texte : *kṣáyasi* pour *kṣáyasya*, correction excellente de M. Aufrecht, *K. Z.*, XXVII, p. 610.

Chartres. — Imprimerie Durand, rue Fulbert.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME HUITIÈME

6e FASCICULE



PARIS
ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
67, RUE DE RICHELIEU, 67
1894

TABLE DES MATIÈRES

DU FASCICULE 5.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE COMPARÉE

DES LIQUIDES IVÉRIENNES.

Le groupe linguistique ivérien (ou kharthvel) embrasse les langues caucasiques des Géorgiens, des Mingréliens, des Souanes et des Lazes, ainsi que les idiomes des Pshaves et des Khevsoures. Mais les langues souane et laze étant encore aujourd'hui presque complètement inconnues, c'est sur le mingrélien et le géorgien que rouleront en principe mes comparaisons, et je ne recourrai aux deux premiers idiomes que dans des cas relativement rares.

En géorgien, nous avons une littérature considérable; quant au mingrélien, il nous est connu par deux livraisons des *Etudes mingréliennes* de M. Cagareli[1].

Pendant de longs siècles le mingrélien a subi d'une manière considérable l'influence du géorgien, ce qui est prouvé par de nombreux emprunts. Cependant, étant donné l'affinité de ces deux langues et la manière insuffisante dont leur phonétisme a été étudié, il est parfois difficile de se prononcer sur l'origine réelle de tel ou tel vocable en particulier. Il n'en est pas moins certain que l'emprunt a pu porter quelquefois sur des mots représentant des notions essentielles. C'est ainsi, par exemple, que je considère comme emprunté au géorgien le mot pour «mille» *anthasi* = géorg. ათასი *athasi* (composé de ათი *athi* «dix» + ასი *asi* «cent»), qui devait se porter en mingrélien comme *vithoši* (c'est-à-dire *vithi* + *oši*), conformément à la structure du mot géorgien.

En confrontant les mots géorgiens avec les mots mingréliens correspondants, j'aurai soin de choisir, s'il est possible, des exemples sûrement authentiques ou d'indiquer, dans chaque cas en particulier, les réserves nécessaires.

La raison pour laquelle je me suis occupé d'abord des sons

[1] Мингрельскіе этюды СПб.

IMPRIMERIE NATIONALE.

liquides s'explique par la facilité relative de leur étude, et par la richesse des matériaux à notre disposition.

En premier lieu, nous considérerons les liquides en syllabe finale [1]. En les étudiant, on constate que *-li* mingrélien, dans les dissyllabes et les polysyllabes ne contenant pas d'autre liquide dans les syllabes précédentes, correspond à un *-li* géorgien, de même que *-ri* géorgien correspond à un *-ri* mingrélien (non inversement) dans des cas semblables; quant au *-li* géorgien, il trouve son correspondant dans la plupart des cas dans un *-ri* mingrélien dans les mêmes conditions; ces cas étant les plus nombreux.

Nous trouvons ainsi :

-li mingrélien correspondant à *-li* géorgien dans les cas très peu nombreux, comme : mingr. *tholi* = géorg. თჳალი *thŭali* « œil », mingr. *čili* = géorg. ცოლი *coli* « femme », mingr. *cali* = géorg. ცალი *cali* « pair » (le mot mingr. est probablement emprunté).

-li géorg. = *-ri* mingr. : géorg. გული *guli* = mingr. *guri* « cœur », géorg. სული *suli* = mingr. *šuri* « âme » (mais peut-être est-ce au géorg. შური *šuri* « inspiration » qu'il faut comparer le mingr. *šuri*), géorg. წყალი *çqali* = mingr. *çqari* (ou *ç̌qari*) « eau », géorg. კბილი *kbili* = mingr. *kibiri* « dent », géorg. თაფლი *thaphli* = mingr. *thophuri* « miel », géorg. უჭმელი *uçmeli* = mingr. *učkomuri* « celui qui n'a pas mangé », géorg. უსმელი *usmeli* = mingr. *ušumuri* « celui qui n'a pas bu », géorg. მგელი, გელი *mgeli*, *geli* = mingr. *ngeri*, *geri* « loup », géorg. ასული *asuli* = mingr. *osuri* « femme », géorg. ვაშლი *vašli* = mingr. *uškhuri* « pomme », géorg. სისხლი *sisxli* = mingr. *zisxiri* « sang », géorg. ცეცხლი *cecxli* = mingr. *dačxiri* « feu », géorg. ყველი *qveli* = mingr. *quari* « fromage », géorg. გველი *gveli* = mingr. *güeri* « serpent ».

-ri géorg. = *-ri* mingr. (les exemples de cette concordance sont pour la plupart suspects d'emprunt au géorgien) : géorg. სერი *seri* = mingr. *seri* « soir », géorg. მტერი, ტერი *mteri*, *teri* = mingr. *nteri*, *teri* « ennemi », géorg. მტვერი, ტვერი *mtveri*, *tveri* = mingr. *ntveri*, *tveri* « poussière », géorg. ჯიხური *ǧixuri* = mingr. *ǧixuri* « tour de bois », géorg. ნახშირი *naxširi* = mingr, *noškheri* « cendre », géorg. მინდორი *mindori* = mingr. *mindori* « champ » (cet *r* apparaît aussi dans le souane *mindver* sans voyelle finale, ce qui caractérise les mots souanes par opposition aux mots géorgiens et mingréliens).

Le *-ri* géorgien, dans les conditions ci-dessus indiquées, ne correspond pas toujours au *-ri* mingrélien, un *-ǧi* énigmatique tenant lieu du *-ri* mingrélien dans quelques cas. Tels sont :

[1] Je dis *syllabes finales* et non *terminaisons* parce que je ne distingue pas ici la liquide du thème de celle de la terminaison.

géorg. ხარი *xari* = mingr. *xoği* « bœuf », géorg. ღორი *yori* = mingr. *yeği* « cochon », géorg. მხარი *mxari* = mingr. *bxoği* (chez M. Cagareli *xuği*) « épaule », géorg. ფური *phuri* = mingr. *phuği* « vache », géorg. პირი *piri* = mingr. *piği* « bouche », géorg. ყური *quri* = mingr. *quği* « oreille », géorg. ქმარი *khmari* = mingr. *khomonği* « homme, mari », géorg. ცვარი *cvari* = mingr. *cunği* (ou *cundi*) « rosée », géorg, მწერი *mçeri* = mingr. *çanği* (ou *çandi*) « mouche ».

Nous savons d'autre part qu'un *d* mingrélien peut se transformer en *ğ* (c'est-à-dire subir l'amollissement compliqué du premier genre). Ainsi, par exemple, géorg. ხიდი *xidi* « pont »[1] se montre en mingrélien sous la forme *xinği* avec *ği* provenant de *di* et épenthèse d'un *n* comme c'est l'habitude en mingrélien devant la dentale. Le même *ği* provenant de *di* se retrouve dans les mots mingréliens *çanği*, *cunği* qui ont parfois la forme *çandi*, *cundi*. On pourrait peut-être aussi ranger dans cette catégorie le mingrélien *çvanği* « goutte » = géorg. წვეთი *çvethi*, bien qu'à côté du *çvanği* on ait la double forme *çvathi* et non *çvadi*. C'est ainsi qu'en regard des formes telles que *yeği*, *phuği* = géorg. *yori*, *phuri*, on trouve d'autres formes comme *cxvindi* = géorg. *cxviri* « nez », ainsi que les formes citées plus haut *cundi* = géorg. *cvari* (l'*u* mingr. provenant de *ua* par l'intermédiaire de *o* fermé, et *n* étant épenthétique devant *d*) et *çandi* = géorg. *mçeri*[2] qui peuvent prendre aussi l'aspect de *cunği*, *çanği* comme nous l'avons déjà vu. De telles correspondances sembleraient indiquer que *ği* dans les cas qui nous occupent, doit toujours être considéré comme résultat d'un *di*. Cependant, cette étymologie acceptée, il reste difficile de comprendre de quelle façon un *r* géorgien pouvait répondre à un *d* mingrélien. La difficulté n'est pas atténuée du fait que notre *ği* pouvait alterner avec un *li* mingrélien (*khomoli* à côté de *khomonği*).

Un *ği* mingrélien, apparemment de même nature, existe comme suffixe de participes et de noms d'agent, par exemple : *maxenği* (nom. ag.) « voleur, brigand », *narenği* « existé », etc. M. Cagareli l'identifie au suffixe géorgien *ri*, *di* dans les formes comme : მწოლარი *mçolari*, ქებადი *khebadi*, ქმნადი *khmnadi*, auxquelles on

[1] Le géorgien *xidi* est emprunté au persan خید *xid* dans خیدک *xidäk*, et a passé ensuite au mingrélien. Je ne crois pas nécessaire de dire qu'il n'est pas emprunté à l'ossète (*xed*).

[2] *M* est ici un son prothétique exactement comme dans les mots géorgiens მდევი *mdevi*, მტერი *mteri*, მგელი *mgeli* qui tous peuvent s'employer sans ce *m* et qui ne le possédaient probablement pas antérieurement; le fait est hors de doute pour *devi* = pehlevi *dêv* (néo-pers. دیو *dív*) ainsi que pour *geli* = arménien գայլ *gayl*, d'où vient néo-arm. գէլ *gēl*. En mingrélien, cette nasale prothétique du géorgien peut disparaître; si elle est conservée, elle se change en nasale dentale devant la dentale.

peut ajouter შე-მოქმედი *še-mokhmedi* «créateur» (nom. ag.), მდუღარი *mduyari*, etc., des verbes წოლა, ქება, ქმნა, დუღა.

Si l'on peut accepter partout l'explication de *ği* par *di*, il faut admettre que *d* mingrélien dans notre cas était autrefois d'un genre particulier, se rapprochant de *r* : le *d* de cette sorte, s'étant transformé en dentale, serait dans les conditions nécessaires pour la formation du *ği*.

D'ailleurs, si nous n'avons en vue que les formes mingréliennes et les cas où *ği* n'alterne pas avec *di*, il est possible de présenter une autre explication bien plus naturelle, ne nécessitant pas l'hypothèse d'un *d* mingrélien spécial. En effet, les formes *yeği*, *phuği*, etc. pourraient être considérées comme provenant de *yeli*, *phuli*, etc. avec un *l* qui devait se modifier entre voyelles à peu près comme il se modifie aujourd'hui dans le mot *žalami* «fort», qui devient *žayami* et qui peut-être autrefois se transformait toujours en *y* entre voyelles. Cet *y* entre voyelles pouvait se transformer en *ž* (si ce n'est en *ğ*) dans la finale du mot comme il le faisait devant voyelle à l'initiale. C'est ainsi, par exemple, que j'explique le mingr. *žiri* «deux» (= géorg. ორი *ori* = souane *yori*), qui provient d'un ivérien **yori* avec *o* assimilé à *i* sous l'influence du *y* précédent qui s'est conservé en souane et tombé en géorgien. De plus, rien n'empêche de supposer que ce *žiri* soit pour **ğiri*, où le son composé *ğ* aurait perdu son premier élément (*d*), comme *č* ($t + š$) s'est réduit à *š* dans le mingrélien *šxuri* «brebis».

Si cette conjecture est exacte, les formes *yeği*, *phuği* s'expliqueraient très facilement comme provenant de formes primitives *yeli*, *phuli*, etc. (dont une trace se voit encore dans *khomoli*), d'où *yeyi*, *phuyi*, et ensuite *yeği*, *phuği*. La même explication peut s'appliquer aux formes de participes et de noms d'agent en *ği*. De là, il résulterait que la forme *maxenği* provient de *ma-xer-li* (où *xer* est la racine du verbe *xirua* et a perdu son *r* dans la combinaison *rl*), d'où plus tard *maxeyi*, *maxeği*, *maxenği* (avec la nasale épenthétique comme dans *khomonği*). De même, la forme *marenği* (nom. ag) viendrait de *ma-re-li* (où *re* est la racine du verbe *rina*) par les intermédiaires *mareyi*, *mareği*, *marenği*. L'histoire de ce développement serait la même dans les formes de participes *narenği* et *orenği*.

Si l'on accepte que l'*y* mingrélien dans les cas cités se transformait en *ž* (*žiri*) et non pas directement en *ğ*, ce *ž* dans la syllabe *ži* pouvait lui-même se changer en *ğ*, comme mingrélien *žangi* se change en *ğangi*[1].

[1] Ce mot est emprunté au persan (par l'intermédiaire du géorgien) = néopers. زنگ *žäng* «rouille».

Pour bien comprendre le caractère particulier du *l* dont nous avons conjecturé l'existence dans les mots primitifs *yeli*, *phuli*, etc., il n'est pas superflu de remarquer qu'en mingrélien, dans les conditions ci-dessus indiquées, ce n'est pas indifféremment tout *l* qui disparaît ou se change en *y*. Ainsi nous avons *żayami* de *żalami*, mais *cai*, *kaathi* de *cali*, *kalathi*. Il est évident que *l* qui se change en *y* doit avoir une qualité spéciale dont est dépourvu celui qui disparaît sans traces. Sans changer rien d'essentiel à notre explication, nous pourrions donc admettre que les mots primitifs *yeli*, *phuli* avaient un *l* mou qui, devant la voyelle *i* et par suite d'un amollissement de plus en plus développé, pouvait (cf. Cag., II, p. 90) aboutir au groupe *ll* (mou, se changeant lui-même ensuite en *ly* et puis en *yy* d'où vient *y*). Le mingrélien *xoli* avec un tel *l* a donc dû aboutir successivement à *xolli*, *xolyi*, *xoyyi* et *xoyi*; cf. espagn. *caballo* (c'est-à-dire *kavalyo*) qui dans la prononciation mexicaine devient *kavayyo*, ou franç. *fille*, se changeant en *fiy*. On pourrait mettre aussi l'histoire de cet *l* en rapport avec le son *ly*, dont M. Cagareli observait l'existence dans le même *żalami*, qui devient *żayami*[1].

Il est intéressant d'examiner les monosyllabes mingréliens auxquels correspondent des dissyllabes géorgiens ayant *-li* dans la seconde syllabe. Tels sont : mingr. : *ve* = géorg. ველი *veli* « champ », mingr. *xe* = géorg. ხელი « main », mingr. *ğa* = géorg. ძელი *żeli* « bois »[2], mingr. *skhua* = géorg. შვილი *švili* « fils » (mingr. *skh* = géorg. *š*, *vi* provenant de *ŭe* par l'intermédiaire de *ŭi*), mingr. *-xe* « fille », s'il répond au géorgien ქალი *khali* (bien que d'ordinaire ce soit l'inverse qui se produise, c'est-à-dire qu'un *x* géorgien répond au *kh* mingrélien), mais *żali* = géorg. ძალი *żali* « force » (peut-être emprunté).

Remarque. — Ce *-li* des dissyllabes géorgiens où *l* appartient à la racine doit être distingué du *l* dans la syllabe *-li* qui sert exclusivement de suffixe formatif. Même chose pour la syllabe *-ri*. Ces syllabes *-li* et *-ri* employées dans leur valeur formative manquent souvent dans d'autres langues du groupe ivérien. Tels sont, par exemple, les adjectifs mingréliens *çitha* « rouge » et *na-*

[1] Remarquons à ce propos qu'il est douteux qu'on puisse comparer le suffixe participial *ği* avec le suffixe ordinaire turc *ği*, qui sert en osmanli à désigner la profession (cf. *kitâbği*, *ğeuherği*, *konduraği*, *yazęği*).

En laze parallèlement à *piği* semble exister un *pixi*, que l'on doit expliquer par *piyi* avec *y* se transformant en *x* (cf. espagn. *hijo* ou *trabajo*).

[2] M. Cagareli compare le mingr. *ğa* « arbre » au géorg. ხე *xe* « arbre », mais mingr. *ğ* et géorg. *x* ne se correspondant pas, c'est plutôt au *ż* géorgien de ძელი *żeli* « tronc, *lignum* » que je crois possible de comparer le *ğa* mingrélien.

tha «clair» = géorg. წითელი *cithe-li* et ნათელი *nathe-li*, où *l* n'est pas connu même dans les dérivatifs (cf. mingr. *si-nath-e* «lumière» = géorg. სინათლე *si-nath-le*). Le *-ri* géorgien, de même nature, se trouve par exemple dans géorg. მოძღვარი *možyvari* «directeur, guide», auquel répond le souane *mežeyv* dans le nom mythologique *skarxla mežeyv*, littéralement «grandinis praefectus».

Dans la formation du pluriel, les monosyllabes mingréliens cités prennent un *l* entre le thème et le suffixe mingrélien du pluriel *eph* (= géorg. ებ *eb*, d'une forme ivérienne fondamentale **ebh*), ce qui a donné à M. Cagareli l'idée de voir dans cet *l* une caractéristique du pluriel identique à celle du souane : *xuro-l* «les charpentiers», *mare-l* «les hommes». A l'appui de cette hypothèse, on pourrait citer le fait que les monosyllabes mingréliens sans *-li* final correspondant aux monosyllabes géorgiens (comme mingr. *za* de *gza*, laze *gaza* = géorg. გზა *gza* «chemin», mingr. *da* = géorg. და *da* «sœur», mingr. *tqa* = géorg. ტყე *tqe* «forêt» etc.), obéissent à la même règle. Cependant il semble plutôt que cette particularité des mots mingréliens en question doive s'expliquer par la phonétique mingrélienne et par l'influence de l'analogie.

A mon avis, le *xe* mingrélien, p. ex., a pu venir de *xeli* (s'il n'est pas possible de le déduire directement de *xel*) où *l* est tombé, et *e* + *i*, d'une manière ou d'une autre, s'est contracté en *e*. Il y a beaucoup d'exemples d'un *l* supprimé, principalement entre deux voyelles, dans le mingrélien actuel; p. ex. *khobai* de *khorbali* «froment» (cf. géorg. *xorbali* de *xüarbali*), *axai* de *axali* (cf. géorg. ახალი *axali* «nouveau») *čii* de *čili* «femme», *cai* de *cali* «pair». Le même phénomène aurait bien pu se produire dans **veli*, **ğali*, etc., d'où viennent les formes actuelles *ve*, *ğa*, *xe*. Leur déclinaison en singulier ne présentait pas de difficultés, parce que les flexions (*i*)*ši*, *sĭ*, *ša* s'attachaient très facilement aux thèmes *xe*, *ve*, *ğa*. Au pluriel, le suffixe *-eph* étant lié, deux voyelles (*ee*) contiguës faisant un hiatus, la production de *l* était due à une nécessité phonétique. Je crois qu'il n'y a aucune valeur étymologique à attacher à *l* dans les cas cités; car nous ne le rencontrons qu'avec le suffixe ordinaire *-eph*. Suivant l'analogie des cas peu nombreux où *l* apparaît régulièrement entre le thème et le suffixe, il a commencé à être employé en général dans la déclinaison de tous les noms monosyllabiques et polysyllabiques, qui se terminent principalement en *a* (si *a* ne se perd pas). Ainsi, par exemple, *muma* «père», *muma-l-ephi* (nom. pl.), mais *cira* «fille» (*cirephi*). En un mot, au point de vue du *l* en question, les mots *xe*, *ve*, *ğa*, etc. seraient complètement équivalents à *čii* ou *cai*, qui seront *čilephi*, *calephi* au pluriel.

J'ai dit plus haut que *-li* géorgien (final) ne correspond à un *-li* mingrélien que dans les mots n'ayant pas une autre liquide. Dans les mots avec deux liquides, cette correspondance en général n'existe pas; la raison en est que le mingrélien, pas plus que le géorgien, ne souffre deux *r* dans un seul et même mot, et n'admet que *r* et *l* ou deux *l* (jamais contigus); il faut ajouter ici que deux *l* dans un mot n'étaient pas d'ordinaire, à ce qu'il semble, des sons primitifs.

Ainsi, chaque fois qu'un mot contenait deux *r*, l'un d'eux se changeait nécessairement en *l*; après quoi, sous l'influence du *l*, le second *r* pouvait se changer lui-même en *l*. Cette particularité des sons liquides permet de croire que, en mingrélien, il n'existait point en général une syllabe *-li* comme la terminaison identique en sa qualité au *-li* géorgien, et que, dans les cas rares où elle apparaît en mingrélien, son *l* doit être attribué à la racine du mot; en d'autres termes, si nous trouvons la correspondance dans certains cas entre les *-li* mingrélien et géorgien, nous devons nous attendre à rencontrer la même coïncidence dans tous les cas où rien ne s'oppose en mingrélien à l'apparition d'un *l*.

En partant de ce principe, je suis incliné à considérer *-ri* mingrélien (et *-li* géorgien) comme une addition postérieure et par conséquent comme ne se rapportant pas à la racine dans les mots : géorg. წაბლი *çabli* «châtaigne» = mingr. *čuburi*, géorg. თაფლი *thaphli* «miel» = mingr. *thophuri*, géorg. ვაშლი *vašli* «pomme» = mingr. *uškhuri* (où géorg. *vaš-* provient de **ŭaškh*, d'où, en mingr. *oškh* et par l'intermédiaire d'un *o* fermé, *uškh*- cf. géorg. *cxvari*, de *cxŭari* = mingr. *šxuri*, de *čxuri*) ou géorg. ძაღლი *žayli* «chien» = mingr. *ǧoyori*, ce qui est confirmé dans ce dernier cas par le souane *-žey*, où l'on ne recouvre ni la voyelle finale ni même la liquide.

On a pu remarquer dans les mots mingréliens cités la présence de voyelles qui manquent dans les correspondants géorgiens. Ce n'est pas un obstacle à l'identité primitive, car, en mingrélien, les labiales et même certaines métapalatales (les fricatives et l'aspirée) développaient à côté d'elles des voyelles d'un timbre semblable aux voyelles existant déjà dans le mot. Ainsi nous avons *çubu-* de *čub-*, *ǧoyo-* de *ǧoy-*, *uškhu-* de *uškh-*, *thophu-* de *thoph-*, *khiminua* de *khminua* (cf. géorg. ქმნა *khmna* «faire»); *khomo-li* de *khmo-li* (cf. géorg. ქმარი *khmari*), *çiminde* de *çminde* (cf. géorg. წმინდა *çminda* «saint») *kibi-ri* de *kbi-ri* (cf. géorg. კბილი *kbili* «dent»), *zisxi-ri* de *zisx-ri* (cf. géorg. სისხლი *sisxli* «sang»), *-epheri* de *ephri* (cf. géorg. ებრ *ebr* «tel, pareil»); *čilamuri* de *čilam-ri* (cf. géorg. ცრემლი *cremli* de *ciremli* «larme»).

L'influence caractéristique des labiales sur les voyelles, qui s'exprime d'ordinaire par un changement des sons, avec tendance

vers *o* et *u*, ainsi que l'influence analogue des métapalatales citées (qu'on peut supposer, dans certains cas, avoir été labialisées), se fait sentir particulièrement sur les voyelles ivériennes de la série *a*; quant aux voyelles qui apparaissent dans les mots mingréliens sans avoir de correspondant en géorgien, je crois qu'il faut les faire remonter à une voyelle irrationnelle qui, dans le géorgien, (dans nos exemples) était portée à s'évanouir, et dans le mingrélien, se fortifiait en voyelle de pleine formation qui subissait des changements ultérieurs sous l'influence des sons voisins; on peut même croire que la voyelle irrationnelle ivérienne était tantôt syllabique, tantôt non syllabique, et que c'est de là que viennent les différences qu'on peut constater dans sa destinée.

De cette manière, de la forme ivérienne fondamentale **kh*^{a}*ma-* où *a* touche sans doute à *a* pur (cf. géorg. *khma-ri* qui, selon toutes les vraisemblances, n'est pas identique au souane *mare* ayant la même valeur), c'est *kh*^{a}*mo-* et puis *khomo-* qui sont reçus dans le mingrélien; de même, la forme ivérienne fondamentale **gay*^{a} avec un *a* ivérien de la même qualité aura pu devenir *ğoy*^{a} et *ğoyo*. D'après ces deux exemples, le son *a*, dans la forme fondamentale pour mingr. *ċubu-* et géorg. *ċab-* se déterminerait comme *å* qui, dans le mingrélien, selon toutes les apparences, donnait très facilement un *u* par l'intermédiaire d'un *o* fermé (cf. l'évolution parallèle du groupe *ŭa* se transformant en mingrélien en *o* ou *u* selon que l'*a* fondamental était un *a* pur (a^{a}) ou un *å*).

Quant aux voyelles des séries *e* et *i*, elles restaient apparemment sans variation dans les pareilles conditions, la seconde voyelle semblable pouvant se développer d'une irrationnelle ivérienne, peut-être non syllabique.

Le mingr. *čilamuri* présente de même un bel exemple de la dissimilation de *r* : dans le mot **čiramuri* (forme primitive) l'un des deux *r* devait se changer en *l*, et c'est de cette manière que nous avons obtenu la forme actuelle *čilamuri*. En géorgien, le thème *cirem-* ayant reçu une syllabe *-li*, le *r* du thème a pu rester intact. De même, le mingr. *luri* « sommeil » provient d'un primitif **ruri*, qui, en géorgien, a pris les formes *ruli*, puis *luli*.

Si l'on tient compte de cette particularité relative au son *r*, on peut croire que la coïncidence des *l* dans les mots géorg. მერცხალი *mercxali* « hirondelle », ვერცხლი *vercxli* « argent » d'une part, et les mots mingréliens *marčixoli*, *varčxili*, n'est qu'apparente, et due à la présence d'un *r* dans les mots mingréliens; autrement dit, *marčixoli*, *varčxili* tiennent lieu des plus anciens *marčixori*, *varčxiri*, ayant *marčixo- varčxi-* pour thèmes correspondant aux thèmes *mercxa-*, *vercx-*.

Deux *l* (non contigus) pouvaient subsister dans le mot, comme

je l'ai déjà dit, aussi bien en géorgien qu'en mingrélien; par exemple : géorg. ლული *luli* « sommeil », ლტიბილი *ltibili* « doux »; mingr. *lalua* « aboyer », *ğgala-l-ephi*, les habitants du village *ğgala*, *giluula* « il marche ».

Je connais en mingrélien un cas de deux *r* contigus; c'est *çqurgili* « source », proprement « l'eau froide », composé de *çqar* (= *çqari* « eau ») + *rgili* « froid », d'où *çqargili* et, avec changement de *a* en *u*, *çqurgili*.

De même que *l* mingrélien peut s'évanouir dialectalement entre voyelles, de même *r* est susceptible de disparaître dans les mêmes conditions et aussi dans d'autres; par exemple : *ğgua* de *ğgura* « tel, pareil »; *ğgii* de *ğgiri* « bon »; *dosĭ* dat. de *dro* « temps » (= géorg. დრო *dro*, = souane *drev*, forme fondamentale **drau*) au lieu de *drosĭ*. De même il peut s'évanouir après voyelle devant consonne; par exemple : *mikvedi* de *mikverdi* « je me suis étonné » (où *r* correspond au géorgien, cf. გაკვირვება *ga-kvirveba*). Le même fait se produit aussi en géorgien; cf. *xorbali* et *xobali*, *vercxli* et *vecxli*, *rku* et *ku*. Mais il est probable que dans la plupart des cas, l'*r* ainsi disposé était d'une origine postérieure et n'a rien à faire avec la racine, comme *r* dans mingr. *ardgili* « lieu ».

Ce dernier mot est intéressant pour nous parce qu'il peut expliquer l'histoire de la dissimilation du *r;* en effet, *adgiri* (= géorg. ადგილი *adgili*) a développé un *r* épenthétique devant *d*, et par suite son *r* dans la syllabe *-ri* devait se changer en *l*, car dans les cas de cette sorte où un autre *r* paraissait dans le mot, c'est le premier *r* qui se changeait en *l*. C'est pour cela que nous avons *čilamuri* et non pas **čiramuli*, du thème *čiramu-ri;* c'est l'*r* du thème qui s'est modifié.

Devant *k*, *kh*, *x*, *s* et peut-être devant *d*, c'est en *r* que *l* mingrélien se change d'ordinaire; par exemple : *thorsĭ*, *thorkhĭ;* dat. et forme définie de *tholi* au lieu de *tholsĭ*, *tholkhĭ;* excepté toutefois quand le changement de *l* est empêché par la présence d'un autre *r;* par exemple : *samarthalkhĭ*, *samarthalsĭ*, forme définie et dat. de *samarthali* « justice ».

Les liquides en combinaison avec les consonnes pouvaient subir un déplacement qui consistait en général en ce que la liquide venait se rapprocher de la fin du mot. En s'exprimant d'une manière conventionnelle, on peut dire que le déplacement en mingrélien a eu lieu apparemment à une époque primitive et qu'il a frappé principalement les combinaisons *r* + labiales qui, en géorgien, restent invariables.

Exemples : mingr. *çabri* « sourcil » = géorg. წარბი *çarbi;* mingr. *obri* « aigle » = géorg. ორბი *orbi;* mingr. *ebro* « beurre » = géorg. ერბო *erbo;* mingr. *xumra* = géorg. ხურმა *xurma-* (= néo-pers.

خرما *xurmâ* «datte») avec le même rapport entre les mots géorgiens et mingréliens qu'entre arménien սուրբ *sûrb* et sanscrit *çubhra* (si l'on a le droit de comparer ces deux mots).

C'est ici que se rapporteraient les cas comme : géorg. ზღარბი *żγarbi* «hérisson», ნერბი *nerbi* «brebis», ყვერბი *qverbi* «foyer» (sans rapport avec mingr. *keburi*, même sens), si ces mots ne suivaient l'exemple du *xorbali*, c'est-à-dire s'ils ne perdaient leur *r*. Le phénomène de déplacement ne s'observe pas au commencement des mots géorgiens où le groupe primitif s'est conservé; par exemple : ბრანგვი *brangvi* «ourse», ბრაწი *braçi* «peuplier», პრასი *prasi* «veau», პროში *proši* «lèvre», მრავალი *mravali* «nombreux» (= mingr. *breeli*, où *v* est tombé).

Les exemples tels que : géorg. ხარფუზი *xarphuzi* (= néo-pers. خربز *xärbûz*) «pastèque», ბაბრი *babri* «castor» (évidemment emprunté — cf. russe бобръ *bobr*), საბრი *sabri* (cf. ar. صبر) «aloès», nous montrent que les mots empruntés renfermant les groupes *labiale* + *r* ou *r* + *labiale* devaient les conserver en géorgien. Ce fait est intéressant pour le mot დარბაზი *darbazi* «salle, palais» (voir le dictionnaire de Čubinov, *s. v.*). Sa comparaison avec néo-pérsan دروازه *därvâzäh* est difficile à admettre. D'après notre opinion, le *darbazi* géorgien coïncide complètement avec l'assyrien [cuneiform] *tarbaṣu* (st. constr. *tarbaṣ*), par exemple dans l'expression *tarbaṣ êkallišu* «la cour de son palais» («sein Palasthof», comme l'a traduit M. Fr. Delitzsch dans son *Assyrisches Wörterbuch*, p. 3). Il faudrait pouvoir préciser davantage la valeur de l'idéogramme [cuneiform] qui, malheureusement, n'est intelligible que dans sa première partie [cuneiform] = ass. *rabu* «grand». Néanmoins, le sens de «cour» va bien dans notre cas; on n'a qu'à se rappeler le russe дворецъ *dvor-ec* «palais», ou дворъ *dvor* dans un sens spécial = franç. *cour*, angl. *court*.

Remarque. Cet exemple d'un mot assyrien passé dans le Caucase ne semble pas unique. On y pourrait ajouter géorg. აგური *aguri* = ass. *agurru* «brique» (d'où viennent également les mots arabes آجر *ağur* et آجرّ *ağurr*); de même, arménien կնիք *kẹnikh* «sceau», qui n'est pas susceptible d'une étymologie arménienne satisfaisante et correspond parfaitement à l'ass. [cuneiform] *kunukku* (st. constr. *kunuk*) dont l'idéogramme est composé de TAK = *abnu* «pierre» + ŠID = *menutu* «nombre».

Quant au déplacement mingrélien dans les syllabes sans *labiale*, il avait lieu dans les combinaisons des liquides avec les métapalatales (*k*, *kh*, *x*, *γ*) et dentales (*s*, *d*, *t*) précédentes. Il faut de même remarquer que *l* mingrélien dans les groupes primitifs *kl*, *khl*, *xl*, *sl* et *dl*, après son déplacement, se change en *r* d'après la règle indiquée plus haut.

Exemples pour *r* : géorg. ოქრო *okhro* «or» = mingr. *orkho*; géorg. გრილი *grili* «froid» = mingr. *rgili*; géorg. ჭრელი *çreli* «bigarré» = mingr. *rçeli*; géorg. მათრახი *mathraxi* «fouet» (= arabe مطرح *maṭrah*) = mingr. *marthaxi*; géorg. ფიქრი *phikhri* «pensée», (arabe فكر *fikr*) = mingr. *phirkhi-* avec le même rapport entre les mots géorgiens et mingréliens qu'entre avest. *puthra* et ossète *furth*, avest. *çukhra* et néo-pers. سرخ *surx*.

Remarque. — On voit par ces exemples que les groupes primitifs *consonne* + *r* restent intacts en géorgien, même dans les mots empruntés. Dans cette catégorie rentre aussi le nom du tigre ვიგრი *vigri* = arm. վագր *vagr* = sanscr. व्याघ्र *vyaghra*; l'étymologie **tvagr* proposée par M. Hübschmann (*Armenische Studien*) étant peu vraisemblable.

Exemples pour *l* : géorg. კლება *kleba* «diminuer» = mingr. *rkeba* (de *lkeba*); géorg. ნისლი *nisli* «brouillard» = mingr. *nirsi* (de *nilsi*); géorg. მოახლე «servante» (nom. ag. de $\sqrt{axl}$ «être près» *-mo-axl-e*) = mingr. *muarxe* (de *mualxe*); géorg. მადლობა *madloba* «reconnaissance» = mingr. *mardoba* (de *maldoba*).

Le groupe *voyelle* + *r* en syllabe fermée, la voyelle étant précédée, soit d'une fricative ou aspirée métapalatale, soit de l'aspirée dentale *th*, était parfois sujet à un déplacement secondaire dont le résultat était le transport du *r* de la troisième place à la première.

Exemples : géorg. თურმე *thurme* (verbe impersonnel «il s'est trouvé») prend en mingrélien la forme *thrume*, puis *rthume*; géorg. ქჳრივი *khŭrivi* «veuf, veuve» se changeant en mingrélien en **khrvivi*, d'où vient *rkhvii* (de *rkhvivi*); géorg. ღირსი *yirsi* «digne» = mingr. *yrisi* (il n'y a pas eu de déplacement secondaire). A ce dernier cas se rattache un exemple de déplacement du groupe géorgien *ir*, dans le mot გირგალი *girgali* (et გრიგალი *grigali*) «tourbillon, ouragan» (mot emprunté selon toute vraisemblance).

Ne subissaient pas de déplacement les *r* précédés de voyelles en syllabes fermées, si la voyelle n'était pas elle-même précédée soit d'un *th* soit d'une fricative ou aspirée métapalatale, non plus que les *r* précédés d'une voyelle au commencement du mot, et dans ces cas, la voyelle ne subissait pas de modifications. Il en était de même de la liquide *l* : les changements de la voyelle ne dépendaient ici que de sa qualité dans les formes ivériennes fondamentales. Par exemple : mingr. *varčxili*, géorg. *vercxli* «argent», mingr. *marčixoli-*, géorg. *mercxali*, mingr. *arthi-*, géorg. *erthi* «un» où mingr. *a*, géorg. *e*, remontent à ce qu'il semble à un *a* ivérien enclin vers *e*, tandis que dans mingr. *yoryonti* (de *yoryoti*), géorg. *yeryeti* «oie», mingr. *o* et géorg. *e* semblent tirer leur origine d'un *o* ivérien enclin vers *e* (si ce n'est d'un *aᵉ*).

Quant à la combinaison *r+voyelle*, le cas plus clair de cette sorte est pour moi un *r* suivi d'un *a* dont je ne détermine pas la qualité, mais qui était apparemment un *a* primitivement long. Un tel *ā* en combinaison avec l'*r* en question donne en géorgien une syllabe *ra* avec un *a* devenu bref, comme le sont toutes les voyelles géorgiennes; en mingrélien, ce groupe *r+ā* passe à *oro*, et en souane, à ce qu'il semble, à *ara*. Exemples : géorg. ცხრა *cxra* «neuf» = mingr. *čxoro* = souane *čxara;* géorg. გაწყრა *ga-çqra* «il s'est fâché» = mingr. *ga-çqoro;* géorg. კრება «recueillir» (où *e* semble provenir d'un *a*) = mingr. *koropha*. Voici un autre exemple de ce *rā* qui a son correspondant en souane. C'est le numératif «huit», géorg. რვა *rva*, mingr. *ruo*, souane *ara*, ce qui fait supposer une forme ivérienne fondamentale **hŭra*, d'où, en géorgien et en mingrélien, par suite d'un déplacement du *r*, *hrŭa* (d'où *rva*) et *hrua* (d'où *ruo*); et en souane (*hŭ* ayant disparu pour une raison quelconque), régulièrement *ara*.

Parmi les mots présentant un *r* dans la racine, le nom de «Dieu» est celui qui offre le plus d'intérêt pour nous parce que nous l'avons sous différentes formes ivériennes : géorg. ღმერთი *ymerthi*, mingr *yoronthi*, laze *yomorth*, et souane *yerbeth*. La comparaison de ces mots me fait croire que l'on doit restituer une forme fondamentale **yårth-i* (avec un *å* d'une qualité indéterminée).

En expliquant la genèse du mot *ymerthi*, il faut admettre que l'*å* primitif du thème **yårth-* s'est changé en géorgien en *ē*, lequel s'est résolu lui-même ensuite en deux *e* brefs (*yeerth-*), entre lesquels s'est développé un *v* pour éviter l'hiatus. Ce *v* est ensuite devenu *m*, d'où *yemerthi*, et, sous l'influence de l'accent *ymerthi*. Le *v* existe encore maintenant dans le gén. sing. ღვთისა *yvthisa*.

En mingrélien, le groupe *år* du thème aurait subi la métathèse ordinaire en de tels cas, la syllabe *yår* étant fermée et commençant par un *y*; dans *yråth-* qui s'est produit de cette façon, la syllabe *rå*, d'après la phonétique mingrélienne, s'est transformée en *oro*, d'où *yorothi*, puis, par insertion de la nasale devant la dentale, *yoronthi*. En laze, *år* du thème n'a pas, à ce qu'il semble, subi de métathèse, et c'est **yårth* qui a donné *yovorth-* (d'où vient *yomorth*) à peu près par la même voie que le russe ancien **skarda* «poêle» (= anc. haut-allem *scart*) a donné aujourd'hui сковорода *skovoroda*.

Le thème ivérien *yårth-* semble avoir subi à peu près les mêmes changements en souane et en géorgien. En souane, comme en géorgien, le primitif *yårth-* s'est transformé pour une raison quelconque en *yērth-* avec un *e* long qui s'est résolu bientôt en deux *e* brefs séparés, entre lesquels s'est inséré un *v* épenthétique (ce qui était, semble-t-il, le moyen habituellement

employé pour éviter l'hiatus). Puis *yeverth* ainsi obtenu s'est changé en *yerveth* (peut-être par une métathèse dans la syllabe *ver* analogue à la métathèse mingrélienne dans les syllabes fermées); *yerveth* devait donner ensuite la forme souane *yerbeth*, d'après la règle qui veut que tout *v* primitif souane se transforme en *b* : ainsi, par exemple, du thème *šav-* (= géorg. შავი *šavi* «noir», égale peut-être à l'ossète *sau* [arm. սեաւ *seav*]) nous obtenons *šab*, ou avec une épenthèse de la nasale devant *b*-*šamb*.

Il est intéressant de noter que la forme ivérienne fondamentale **yarthi*, supposée par nous, pourrait se trouver en rapport avec le groupe de caractères qui, dans les inscriptions cunéiformes de Van, sert à désigner Dieu, comme le prouve le déterminatif assyrien 𒀭. C'est le groupe 𒀭 [cuneiform] AN. *ḫaldinini* (se rencontrant par exemple dans les inscriptions d'Armavir et de Colakert) que l'on traduit habituellement (d'une manière hypothétique) «les dieux de Haldi» en faisant de *ḫaldi* un nom propre, mais on doit plutôt traduire «dieux». Quant à la différence vocalique de *ḫaldi* et *yarthi*, elle n'est pas considérable, car, au lieu de *ḫaldi*, on peut lire indifféremment *yalṭi* ou *yaldhi*; le suffixe *ni* équivaut ici au suffixe du pluriel géorgien ნი *ni*, de sorte que le mot *ḫaldini* (*yaldhini*) correspond étymologiquement au géorgien *ymerthni*; il faut de même ajouter que l'emploi du suffixe *ni* redoublé n'est pas étranger au géorgien (en particulier dans les formes adjectives d'origine et de possession, quoique les valeurs des deux *ni* ne soient pas toujours identiques); par exemple : ტყანი ცხვრისანი *tqani cxvrisani* «les peaux de brebis», ou ტყანი ცხვრისანნი *tqani cxvrisanni* (au lieu de *cxvrisanini*), სომხეთისანნი *somxethisanni* (*somxethisanini*) «les Arméniens»; თქვენნი *thkhvenni* (*thkhvenini*) «les nôtres», etc.

Michel Riabinin.

LA PRÉPOSITION GRECQUE ἈΜΦΊ.

Les grammairiens et les linguistes répètent depuis bien longtemps que la préposition grecque ἀμφί signifie «autour». Cette opinion était peut-être déjà celle des Latins de l'époque classique; elle s'est propagée et répétée depuis des siècles, peut-être sans beaucoup de réflexion. L'origine de l'expression est pourtant aujourd'hui bien connue et ne paraît pas contestée.

Le radical de ἀμφί est le même que nous trouvons dans le grec ἄμφω, dans le latin *ambo*, qui signifient «deux» et le mot comporte nécessairement l'idée de dualité. Ἀμφί est une préposition dont le sens est «des deux côtés». Tel était certainement le sens originaire. S'est-il perdu à une époque plus récente, c'est ce qu'il faudrait rechercher. Les Grecs avaient pour exprimer l'idée d'*autour* la préposition περί et n'avaient nul besoin de détourner de sa signification une autre préposition. La langue latine, qui a dû avoir aussi son ἀμφί, le perdit probablement de bonne heure puisqu'on l'y retrouve seulement en composition (sous les formes *amb*, *am* ou *an*). Cette perte gêna les Romains lorsqu'ils voulurent traduire le grec; ils crurent pouvoir employer à cette traduction (n'ayant pas de mot qui signifiât «des deux côtés») leur préposition *circum*, et telle est peut-être l'origine de l'attribution du sens de «autour» à la préposition ἀμφί.

Quoi qu'il en soit, ἀμφί doit être traduit «des deux côtés», et c'est avec ce sens qu'il est entré en composition dans tous les mots où on le trouve comme préfixe. Pour le moment, je me bornerai à passer en revue tous les mots latins qui contiennent son homologue et dont la formation doit être assez ancienne, puisque, comme nous venons de le remarquer, nous ne le connaissons plus dans cette langue.

Nous passerons brièvement sur les mots dans lesquels le sens de la dualité est nettement reconnu, et nous commencerons par ceux-là.

Ambidexter : celui qui se sert également des deux mains. — *Ambidens ovis* : suivant Festus, *quæ superioribus et inferioribus est dentibus*. — *Ambigenus*, de double race. — *Ambegna ovis*, «la brebis qu'on sacrifiait avec ses deux agneaux jumeaux» (Ful-

gence). — *Ambegni bos et vervex*, «le bœuf et le mouton qu'on amenait sacrifier entre deux agneaux» *cum ad eorum utraque latera agni in sacrificium ducebantur* (Festus). — *Anceps*, «qui a deux têtes»; *anceps ferrum*, «arme à double tranchant»; *anceps sententia*, «opinion qui flotte entre deux directions». — *Ampulla, amphora, ambiga*, «vase à deux anses». — *Ambiformis, ambiformiter*, «ce qui est équivoque». — *Ambifarius*, «à double sens». — *Ambiguus, ambiguitas*, «double sens»; hésitation entre deux opinions. Les centaures, moitié hommes, moitié chevaux, sont dits *viri ambigui* (Freund, *Dict.*). *Proles ambigua* est une famille dont les ancêtres appartiennent à deux races différentes (Virg. *En.* III, 180).

Ambigere, être irrésolu, discuter le pour et le contre. Jusqu'ici il n'y a aucune hésitation. Mais pour *ambigere*, suivant Freund, l'étymologie du mot exige qu'il signifie «rôder autour d'un endroit». L'exemple qu'il donne de ce sens n'est nullement concluant. Lorsque Tacite, parlant de Tibère qui n'ose pas rentrer dans Rome, le montre *deviis itineribus ambigens patriam et declinans*, cette phrase ne signifie pas que le vieil empereur fait le tour de Rome, mais qu'il s'en approche d'un côté et de l'autre, pour s'en éloigner ensuite (*Ann.*, VI, 15).

Ambages, au sens concret, s'applique aux détours que l'on fait en marchant, lorsque, au lieu de suivre la ligne droite, on s'en écarte à droite ou à gauche, c'est-à-dire des deux côtés. Le sens abstrait est le même. Ce sont les digressions du discours, les faux-fuyants.

Ambagiosus se dit de tout ce qui est équivoque, obscur, à double sens. Cette épithète est appliquée par Ovide au Sphinx et par Virgile aux oracles.

Lorsque Varron (*L. L.* VII, 30) dit que *ambages* vient du mot *ambe* que l'on trouve dans *ambitus* et *ambitiosus*, on ne doit donc pas traduire *ambe* par «autour».

Ambulare, «se promener», signifie «aller et venir, aller et revenir au point de départ» donc «marcher dans deux sens». *Via est jus eundi et ambulandi*, non seulement de marcher dans une direction donnée, mais de marcher en tous sens. Il n'y a là aucune idée circulaire. — *Ambulacrum*, la promenade plantée d'arbres, était probablement une allée droite. — Dans la langue militaire, *ambulare* signifie : faire des exercices de marche. Si Pline parlant du Nil, dit : *Nilus spatio immenso ambulans*, c'est que le fleuve ne suit pas une ligne droite. — De même, dans Caton (*R. R.* I, 3), *amnis qua naves ambulant* n'est pas le fleuve dont les navires font le tour, mais le fleuve qu'ils parcourent dans deux

sens, en remontant ou descendant son cours. — Enfin il ne saurait y avoir aucun doute dans l'application que Vitruve (X, 13) fait de cette expression pour décrire le va-et-vient du piston d'une pompe, auquel il donne l'épithète d'*ambulatilis*.

Ambire. Il est possible qu'*ambire* ait pris dans certains cas la signification de «faire le tour» ou plutôt que la signification propre se soit parfois confondue avec celle-ci, mais il a certainement, à l'origine, le même sens qu'*ambulare*. Pour exprimer l'idée du tour, le latin possédait d'ailleurs le verbe *circuire* et n'avait nul besoin d'un mot pour le remplacer.

A l'occasion de *ambire*, et aussi à l'occasion de quelques verbes dont il sera question plus loin, il s'est produit le fait suivant. Avec l'idée préconçue que leur préfixe signifiait autour, on a donné à ces mots un sens conforme et il s'est trouvé que l'on obtenait une traduction raisonnable, ce qui a semblé confirmer l'étymologie. Mais puisqu'il y avait de nombreuses expressions où l'idée de dualité était marquée indubitablement par ce préfixe sans qu'il fût possible de trouver un autre sens, il eût fallu se demander si une traduction également raisonnable ne résulterait pas de la même interprétation. Le fait peut se vérifier facilement et il est inutile de supposer deux sens au préfixe *amb.*

Lorsque, par exemple, Ovide dit en parlant de Typhée qui conduit son char dans les profondeurs de l'Etna (*Met.*, V, 361) : *ambibat Siculæ fundamina terræ*, la phrase peut signifier que Typhée faisait le tour des fondements de la Sicile; mais nous pouvons admettre aussi qu'il se promenait simplement, allant à droite et à gauche, au fond de la Sicile. Nous conserverons ce dernier sens parce qu'il y a d'autres cas où le premier n'est pas possible. Ainsi, dans l'expression de Velleius (II, 101) : *insula quam amnis Euphrates ambibat*, on ne doit pas comprendre l'île dont l'Euphrate fait le tour, mais l'île des deux côtés de laquelle coule l'Euphrate. Sans doute l'île est entourée d'eau partout, mais *ambire* exprime un mouvement, et le mouvement de l'eau n'est nullement circulaire.

Ambitio désigne d'abord les allées et venues du candidat aux charges publiques. *Ambire*, dans cet ordre d'idées, signifie faire mille pas et démarches. On sait que le mot *ambitus* (démarches pour obtenir les honneurs) vient de l'habitude où étaient les candidats de se promener au Champ de Mars ou au Forum pour solliciter les suffrages. Ils n'en faisaient pas le tour, mais s'y mouvaient de côté et d'autre.

De chaque côté des maisons romaines, un espace laissé libre séparait chacune d'elles de ses voisines. Cet espace se nommait *ambitus*, c'est-à-dire qui permet de passer à droite et à gauche.

L'*ambitus stellarum* peut se concevoir aujourd'hui comme un mouvement circulaire. Pour les anciens, ce n'était pas autre chose que le va-et-vient des étoiles qui vont d'Orient en Occident et reviennent d'Occident en Orient. Il y a *ambitus* parce qu'il y a mouvement dans deux sens opposés.

C'est donc à tort que Varron, Macrobe et Festus prétendent assimiler *ambitus* et *circuitus* en expliquant *amb* par *circum*.

Cette identification se trouve dans Varron (*L. L.*, V, 22) à propos de l'*ambitus parietis*. Or nous devons remarquer que *paries* signifiant un mur ou une clôture étroite, pour ainsi dire sans épaisseur relativement à la longueur, on n'en fait pas le tour, on va et vient des deux côtés; dans cette circonstance, *ambitus* est le mot juste et ne saurait être remplacé par *circuitus*.

Peut-être est-il nécessaire de faire remarquer que j'emploie le mot français « tour » dans son sens originaire, applicable seulement à un espace étendu à la fois en longueur et en largeur, au centre duquel on ne pénètre pas. Les Latins n'avaient pas de terme traduisant ἀμφί; à leur exemple les Français n'en ont pas davantage. Le mot « tour » a pris dans notre langue un sens abstrait, et le Parisien qui va faire un tour de boulevard ou un tour sur le boulevard, ne fait le tour de rien du tout. Il y a donc une distinction à établir.

Revenons aux mots latins.

Anhelare, être haletant, n'exige pas une longue explication. Le préfixe indique le mouvement de va-et-vient de l'aspiration suivie de l'expiration. Respirer tout autour, dit le dictionnaire de Freund. Cela n'a pas de sens[1].

Anquirere, que Festus explique par *circumquærere*, veut dire : chercher de côté et d'autre. Le verbe s'applique aux enquêtes judiciaires. Or l'examen d'une affaire ne consiste pas à en faire le tour, mais à y pénétrer et par tous ses côtés.

Après avoir signifié de deux côtés, *amb* a dû par extension signifier de tous les côtés. Ainsi s'explique *ambedere*. Il ne faut pas traduire par « ronger autour », mais « ronger à droite et à gauche », et à force de ronger de ci, de là, on finit par tout dévorer. Dans Tacite (*Ann.*, XV, 5), les sauterelles *ambederant quidquid herbosum aut frondosum;* elles ont tout dévoré; le préfixe indique qu'elles ont accompli l'action en se portant tantôt d'un côté tantôt de l'autre. — Virgile, en parlant de la coque embrasée des navires, a raison de dire : *robora ambesa flammis* (*Én.*, V, 752).

[1] On a cherché à rattacher *anhelare* au même radical *an* d'où est dérivé *animus*. Je ne crois pas qu'on puisse séparer *anhelare* de *halitus*, *inhalare*, *exhalare*. *Inhalare*, c'est aspirer, *exhalare*, expirer; *anhelare* exprime l'essoufflement qui se caractérise par les mouvements précipités de la poitrine et du cœur.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Comme dans l'exemple cité plus haut de *paries*, la coque du navire est un objet allongé dont les deux côtés sont en flammes.

C'est avec le même sens que nous venons d'expliquer pour les sauterelles, que Plaute se sert du mot *ambedere*, appliqué au mari qui mange la fortune de sa femme : *ambedisse suæ uxoris dotem* (*Merc.*, II, 1, 15). Et Cicéron emploie *amburere* avec la même signification : *ambustas relliquias fortunarum* (*Dom.*, 43). En français nous disons, d'un homme qui a gaspillé sa fortune, qu'il a mangé la chandelle par les deux bouts.

Amictus est le vêtement de dessus, que l'on jette sur les deux épaules et qui par conséquent couvre des deux côtés. *Nube candentes humeros amictus Apollo*, dit Horace (*Od.*, I, 2, 31). Sans doute on peut s'en envelopper complètement, mais on peut aussi le laisser pendre à droite et à gauche. Les Latins distinguaient nettement les vêtements de dessus (tels que la toge) des vêtements de dessous (tels que la tunique, analogue à la chemise moderne). Tandis qu'on employait le mot *induere* pour se revêtir de la tunique, on se servait, pour le pallium ou la toge, du verbe *amicire*.

Ambecisus est expliqué par Varron ce qui est échancré des deux côtés (*L. L.*, VII, 43). — *Ancisa* est appliqué par Lucrèce (III, 660) aux parties d'un serpent coupé en morceaux. Chaque morceau a subi à ses deux bouts l'action du couteau. Certains vases ciselés et gravés se nommaient *ancæsa*; Festus, qui nous a transmis cette expression, l'explique suivant son habitude : *quod circumcædendo talia fiunt*. Nous ne les connaissons pas autrement, mais nous pouvons croire que leur dénomination provenait de ce qu'ils étaient gravés des deux côtés. — *Amflexus* est ce qui est recourbé, plié en deux. — *Amfractus*, ce qui est brisé en deux. — *Amputare* signifie couper en deux morceaux, ou en plusieurs morceaux et, dans ce cas, chaque morceau a été coupé à ses deux bouts. *Circumputare* n'aurait pas de sens. — *Amplecti*, embrasser, doit son préfixe au mouvement des deux bras qui se replient sur eux-mêmes quand on fait l'action dont il s'agit. — *Ampectere* signifie battre, donner une peignée à quelqu'un. Celui qui bat ne fait pas le tour de sa victime, il le frappe à droite et à gauche. — *Antermini* est interprété par Festus : *qui circa terminos provinciæ manent*; nous devons donc comprendre ceux qui sont limitrophes. Mais ceux-là n'habitent pas autour de la limite de la province; ils habitent des deux côtés de la limite. — Un sens analogue doit être attribué à *amsegetes : quorum ager viam tangit* (Festus). Freund traduit : les propriétaires dont les champs bordaient la route; par conséquent ceux qui sont des deux côtés de la route.

Nous ne dirons rien d'*ampedices*, que Festus identifie avec *appendices* et qu'il interprète *quod circum penderent;* nous ne savons pas exactement ce que le mot signifie.

Pour compléter cette énumération, il resterait à parler des cérémonies religieuses que les Romains appelaient *amburbium* et *ambarvalia*. Les renseignements précis nous font défaut sur la manière dont ils y procédaient. C'étaient des processions dont on a peut-être déterminé hypothétiquement la marche en raison de l'étymologie qu'on a cru pouvoir assigner à leur nom.

Lucain et Apulée parlent de processions qui peuvent être supposées celles de l'*amburbium*. L'une se promène dans l'intérieur de la ville, l'autre autour de l'enceinte. Quant aux Ambarvales, supposer les prêtres faisant le tour des champs est bien invraisemblable, pour peu que les champs eussent une certaine étendue. Cette dernière cérémonie ressemblait probablement à la fête catholique des Rogations, où l'on va dans la campagne prier pour la fertilité de la terre. On va et on revient dans les champs, on n'en fait pas le tour.

Ce dernier mot épuise la liste des mots latins, munis du suffixe *amb* ou *am*, que j'ai pu recueillir dans le dictionnaire de Freund. Je n'y ai pas joint la série fort courte d'ailleurs des mots grecs qui ont passé dans les auteurs latins et que renferme ce dictionnaire. Je pourrais cependant citer les principaux; le sens étymologique en est très clair. Ce sont :

Amphibrachys, *amphibrevis* « qui a une syllabe longue entre deux brèves ». — *Amphimacrus* « une syllabe brève entre deux longues ». — *Amphisbœna* « serpent qui marche en avant et en arrière ». — *Amphibolia*, *amphibologia* « amphibologie ». — *Amphismile* « couteau à double tranchant ». — *Amphimallum*, *amphitapos* « étoffe ou couverture à longs poils des deux côtés ». — *Amphiprostylos* « monument qui a des colonnes devant et derrière et n'en a pas sur les côtés ». — *Amphitheatrum* « double théâtre », formé de la réunion de deux théâtres construits en face l'un de l'autre. On sait que le théâtre grec formait un demi-cercle, n'avait des gradins que d'un côté. Il n'en pouvait être autrement, la moitié des spectateurs aurait alors vu les acteurs de dos.

Dans ces expressions, aucune hésitation n'est possible sur le sens d'ἀμφί.

Pour que la démonstration soit complète, il faudrait peut-être dresser une liste analogue de tous les mots grecs commençant par le même préfixe et les examiner aussi à tour de rôle. Cette liste serait fort longue, entraînerait de nombreuses répétitions. On n'aura d'ailleurs aucune difficulté à appliquer à la plus grande partie de ces mots des raisonnements semblables à ceux qui

viennent d'être exposés. Quelques expressions cependant pourront embarrasser; ce sont les termes dont le temps a modifié la signification, qui ont pris un sens abstrait et dont l'abstraction a fait complètement disparaître l'idée originaire. Leur étymologie reste généralement douteuse.

Toutefois, il importe de faire voir que le sens attribué à *ἀμφί* ne lui convient pas seulement quand il entre en composition dans les mots de la langue grecque, et d'examiner cette expression à l'état isolé. A cet effet, j'ai relevé tous les *ἀμφί* qui se trouvent dans les six premiers chants de l'*Iliade*, séparés ou en composition et nous allons les passer en revue. J'ai choisi l'*Iliade* comme étant le plus ancien monument de la littérature grecque, où *ἀμφί* doit avoir par conséquent mieux conservé son sens concret et primitif.

Ἀμφί s'emploie tantôt comme préposition, tantôt comme adverbe. Il signifie «des deux côtés», puis d'une manière plus générale (certains objets n'ayant que deux côtés), «aux côtés de», «à côté».

Καΰστρίου ἀμφὶ ῥέεθρα (II, 461), *Βοαγρίου ἀμφὶ ῥέεθρα* (II, 533), des deux côtés d'un fleuve, sur les deux rives. Autour serait ici impossible

Dans l'énumération des chefs et des peuples qui composent l'armée grecque, Homère cite ceux qui habitent à côté d'Harma (soit à droite, soit à gauche), *οἵ τ' ἀμφ' Ἅρμ' ἐνέμοντο* (II, 499); à côté d'Hélikè, *ἀμφ' Ἑλίκην* (II, 575); à côté de Titaresios, *ἀμφὶ Τιταρήσιον* (II, 751); ou, en accolant la préposition au verbe, *οἳ Ῥόδον ἀμφενέμοντο* (II, 655), *Αἴγιον* (II, 574), *Σάμον* (II, 634), *Κρήτην* (II, 649), c'est-à-dire ceux qui habitent des deux côtés ou des divers côtés de la Crète, de Samos, etc.

Les soldats combattent aux côtés de leurs chefs et ne font pas cercle autour d'eux. C'est pourquoi, lorsque Nestor range ses compagnons en bataille, il les dispose *ἀμφὶ Πελάγοντα, Ἀλάστορά τε Χρομίον τε* (IV, 295), aux côtés de Pélagon, d'Alastor, de Chromios.

Les Grecs combattent aux côtés de Diomède, *ἀμφὶ βίην Διομήδεος* (V, 781). Trois fois les plus braves des Grecs tentent l'assaut d'Ilion, aux côtés des Ajax et des Atrides, *ἀμφ' Αἴαντε δύω, ἀμφ' Ἀτρείδας* (VI, 436-437). Lorsque Agamemnon parcourt le camp des Grecs, il rencontre Menesthée. Aux côtés de Menesthée sont les Athéniens, *ἀμφί δ' Ἀθηναῖοι* (IV, 328). Plus loin, il trouve Ulysse et à ses côtés les Céphalléniens, *Κεφαλλήνων ἀμφὶ στίχες* (IV, 330). Ici *ἀμφί* est employé adverbialement, c'est un adverbe de lieu. Zeus lance la foudre aux côtés de Typhée, *ἀμφὶ Τυφωέι* (II, 782). Les chiens tremblent quand ils se

trouvent près d'un lion, ἀμφὶ λέοντα (V, 476). On doit évidemment supposer ici que les chiens sont devant le lion, mais à droite et à gauche, dans toutes les directions où il peut les voir. De même quand Ulysse en face des Troyens et attaqué par eux regarde ἀμφὶ ἕ (IV, 497), il ne regarde pas derrière lui où il n'y a pas d'ennemis (donc pas autour de lui), mais à droite et à gauche devant lui, car il peut être assailli des deux côtés. L'épée de Ménélas est brisée en quatre morceaux; les morceaux tombent à ses côtés, cf. ἀμφ' αὐτῇ (III, 362). — Le cadavre qui échappe aux mains de Leukos tombe aussi à côté de lui, ἀμφ' αὐτῷ (IV, 493). Lorsque les phalanges grecques vont au combat, leurs armes brillent ἀμφὶ πᾶσιν (IV, 431). On doit comprendre que ceux qui les regardent les voient briller à droite et à gauche.

Dans le lieu où Lycaon remise ses chars, ἀμφὶ δὲ πέπλοι πέπτανται (V, 194). Ici il ne serait pas inadmissible que des étoffes fussent étendues tout autour des chars; il est cependant plus vraisemblable qu'elles sont étendues des deux côtés. D'ailleurs les deux sens étant possibles, nous devons nous en référer à celui qui convient à tous les cas.

Mais il n'y pas deux interprétations au sujet du flot qui vient frapper avec bruit les flancs du navire, ἀμφὶ δὲ κῦμα στείρῃ ἴαχε (I, 481); la mer résonne des deux côtés, à tribord et à bâbord. Nous avons déjà remarqué que le navire, en raison de sa forme allongée, est considéré comme n'ayant que deux côtés. C'est pourquoi on trouve appliquées aux navires des épithètes ayant ἀμφί préfixé, ἀμφιελίσσαι νῆες (II, 165) quel que soit le sens d'ἐλίσσαι).

De même, lorsque le flot du large vient se briser contre un promontoire, il se soulève ἀμφὶ ἄκρας (IV, 425), des deux côtés de la pointe qui s'avance dans la mer, et il n'en fait pas le tour.

Ἀμφί s'applique très logiquement à tout objet qui a deux extrémités. Hébé attache les roues au char, ἄξονι ἀμφίς (V, 723), des deux côtés de l'essieu, ou des deux côtés des chars ἀμφ' ὀχέεσσι (V, 722) et en parlant des moyeux d'argent, le poète a soin de dire qu'il y en a des deux côtés, ἀμφοτερώθεν (V, 726).

Et de même, lorsqu'il s'agit d'embrocher les viandes, comme la broche les traverse de part en part, nous lisons dans Homère : ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν (II, 428). Dans cet exemple, ὀβελοῖσιν ne me paraît pas devoir être considéré comme le régime d'ἀμφί, celui-ci doit avoir la même signification que s'il était préfixé au verbe : des Grecs transpercèrent les viandes avec les broches.

Ἀμφί s'applique également à tout objet double, par exemple aux parties du corps situées symétriquement de chaque côté de l'axe.

Est-il question des épaules? La déesse Athéna *βάλετ' αἰγίδα ἀμφ' ὤμοισιν* (V, 738) jette l'égide des deux côtés de ses épaules, ou des deux côtés sur ses épaules, ou plus simplement sur ses deux épaules. L'égide était probablement à l'origine une peau de chèvre. Nous avons ici l'équivalent du latin *amictus*. De même Agamemnon *ἀμφὶ δ' ἄρ ὤμοισιν βάλετο ξίφος* (II, 45); il s'arme de son épée dont le baudrier retombe probablement de ses épaules des deux côtés. Pâris aussi revêt ses armes *ἀμφ' ὤμοισιν* (III, 328). La crinière du cheval qui galope s'agite sur ses deux épaules, *ἀμφὶ δὲ χαῖται ὤμοις αἴσσονται* (VI, 509). Dans tous ces exemples, je suis disposé à regarder *ὤμοισι* comme n'étant pas le régime d'*ἀμφί*.

Est-il question des bras? Lorsque Aphrodite, couvrant de son peplos Enée pour le soustraire à la mort, passe ses bras sur les épaules de son fils, le poète dit : *ἀμφὶ φίλον υἱόν* (V, 314), soit parce qu'il y a deux bras, ou deux côtés de la tête. Le mot grec employé par Homère pour désigner la poitrine est sous la forme du pluriel. Il signifie très probablement les seins. Il justifie donc l'emploi d'*ἀμφί*. Abantès se dispose à percer la cuirasse des ennemis *ἀμφὶ στήθεσσιν* (II, 544). Il les frappera à droite et à gauche sur la poitrine. Autour de l'image d'Énée, suscitée par Apollon, les Grecs et les Troyens frappent sur leurs boucliers, *ἀμφὶ στήθεσσι* (V, 452); ils se frappent la poitrine à droite et à gauche. Et dans la chaleur du combat, la courroie qui attache le bouclier sue *ἀμφὶ στήθεσσι* (II, 388). D'ailleurs le bouclier, *ἀσπίς*, reçoit l'épithète d'*ἀμφιβρότη* « qui recouvre les deux côtés du corps » (II, 389). Quand Zeus envoie un songe à Agamemnon endormi, le héros, à son réveil, croit entendre la voix divine : *θείη δέ μιν ἀμφέχυτ' ὀμφή* (II, 41). Le préfixe ne signifie pas que la voix résonne autour d'Agamemnon, mais qu'elle résonne encore à ses deux oreilles.

Parlant de la femme qui vient de perdre son mari et qui s'est lacéré le visage en signe de deuil, Homère la dit *ἀμφιδρυφής* (II, 700); ses deux mains lui ont abîmé les deux côtés de la figure.

Encore *ἀμφί*, s'il s'agit des organes de la vue. Quand Énée, blessé par Diomède, tombe sans connaissance, *ἀμφὶ δὲ ὄσσε κελαινὴ νὺξ ἐκάλυψεν* (V, 310); une nuit sombre obscurcit ses deux yeux. Ἀμφί doit encore ici être une expression adverbiale. Nous le retrouvons préfixé au même verbe au vers 262 du second chant, où il est question d'un vêtement qui recouvre les parties honteuses, *τά τ' αἰδῶ ἀμφικαλύπτει*; il les cache probablement par devant et par derrière.

C'est encore le même verbe, lorsque Pâris dit à Hélène que l'amour lui trouble l'esprit : *ἔρως φρένας ἀμφεκάλυψεν* (III, 442). Qu'est ce que *φρένας*? Avant de signifier l'esprit, ce mot a dû

désigner quelque organe corporel, et le pluriel employé indique que cet organe était double. Je ne saurais le déterminer, mais cette duplicité est nécessaire pour justifier le pluriel et le rapprochement d'ἀμφί. Hélène dit aussi à Hector : πόνος φρένας ἀμφιβέβηκεν (VI, 355); ton âme est pleine de soucis. Et le substantif φρένες reçoit ailleurs l'épithète d'ἀμφιμέλαιναι (I, 103).

Revenons à ἀμφί appliqué à deux objets placés vis-à-vis l'un de l'autre. Lorsque les Grecs et les Troyens soulèvent la poussière du champ de bataille et que cette poussière obscurcit l'atmosphère, nous lisons dans Homère : ἀμφὶ δὲ νύκτα Ἄρης ἐκάλυψε μάχῃ (V, 506). La nuit se fait en même temps pour les deux partis.

Au moment où Ménélas et Pâris doivent mettre fin à la guerre par un combat singulier, les deux armées ennemies se rapprochent et ne laissent entre elles que l'intervalle nécessaire pour le duel; ὀλίγη δ' ἦν ἀμφὶς ἄρουρα, il y a peu d'espace de chaque côté (III, 115).

Et quand il s'agit d'exprimer que les dieux se mettent d'accord et cessent de former deux partis opposés : οὐ γὰρ ἔτ' ἀμφὶς ἀθάνατοι φράζονται (II, 30), les immortels ne pensent plus de deux manières différentes.

Un seul cas peut offrir quelque embarras. Si les Troyens et les Grecs souffrent pour une femme, ἀμφὶ γυναικί (III, 157), si Pâris et Ménélas combattent pour une femme, ἀμφὶ γυναικί (III, 254), ἀμφί peut s'expliquer parce qu'il y a deux partis opposés en présence. Il n'en est plus de même lorsque le poète dit que Pâris combat pour Hélène, ἀμφ' Ἑλένῃ μάχεσθαι (III, 70), ou que les Troyens combattent pour Ilion, Ἴλιον ἀμφεμάχοντο (VI, 461). — Mais ne peut-on supposer qu'ἀμφιμάχομαι a d'abord signifié combattre aux côtés de quelqu'un et par suite a pris le sens abstrait de combattre pour quelqu'un, la personne n'étant plus présente?

Dans un dernier exemple, ἀμφί est accolé à περί. Les Grecs sont réunis ἀμφὶ περὶ κρήνην (II, 305), des deux côtés et autour d'une fontaine. Ils peuvent être en effet à droite et à gauche de la fontaine et en faire réellement le tour. Si les deux mots étaient synonymes, le poète les eût-il réunis?

Pour en finir avec les six premiers chants de l'*Iliade*, je citerai encore les verbes, substantifs et adjectifs non compris dans l'énumération précédente et qui ont ἀμφί pour préfixe. Ce sont :

Ἀμφιβαίνω, protéger, est dit d'Apollon qui protège Chrysa (I, 37). Le dieu se présente pour la défendre soit à droite soit à gauche, de quelque côté qu'elle soit attaquée (cf. le latin *ambigere*). — Lorsque Ajax redoute l'ἀμφίβασις des Troyens (V, 623), il n'est pas nécessaire de supposer qu'il craint d'être enveloppé;

les Grecs sont derrière lui; il craint d'être attaqué de plusieurs côtés à la fois, du côté de droite et du côté de gauche. — Ἀμφιδαίομαι se dit d'une ville qui brûle (VI, 329), où l'incendie est allumé de divers côtés et certainement dans l'intérieur de la ville (cf. *amburere*). — Ἀμφιποτάομαι, voltiger à droite et à gauche. Cette expression est appliquée à l'oiseau dont un dragon menace le nid (II, 315); la mère, dans sa frayeur, n'ose pas s'approcher trop près du nid; on peut dire, il est vrai, qu'elle vole autour du nid, mais elle n'accomplit pas un mouvement circulaire, elle s'en éloigne et s'en rapproche tour à tour, dans des directions différentes. Elle pousse en même temps des cris; elle crie à droite et à gauche, ἀμφιαχυῖα (II, 316). — Ἀμφίφαλος κυνέη, un casque à deux aigrettes (V, 743). — Ἀμφηρεφὴς φαρέτρη (I, 45). — Ἀμφικύπελλον (I, 584), une sorte de vase. Cf. ἀμφιφορεύς, ἀμφορεύς, d'où le latin *amphora* «vase à deux anses». — Ἀμφίπολος, servante, domestique (I, 143 et *passim*); celui ou celle qui se tient toujours aux côtés du maître ou de la maîtresse pour les servir. En parlant de ceux qui escortent et secourent Ménélas blessé, Homère dit : ἀμφεπένοντο Μενέλαον (IV, 220). De même ceux qui escortent Sarpedon blessé sont ἀμφιέποντες (V, 667). Ils n'entourent pas, puisque ἕπομαι signifie suivre, ils accompagnent. Le mot est synonyme d'ἀμφίπολος; ce sont les suivants ou suivantes, et ce dernier terme existe en français, appliqué aux domestiques.

Ces exemples me paraissent suffire pour démontrer que le mot grec ἀμφί n'a pas le sens d'«autour». Je ne saurais méconnaître cependant que, la langue française n'ayant pas de terme unique pour le rendre, et le mot autour ayant pris en français un sens un peu abstrait, il serait possible de traduire parfois ἀμφί par «autour» sans altérer la signification du texte. Mais de tels cas sont rares, et, quoi qu'il en soit, on doit toujours donner à ceux qui apprennent une langue le sens précis des expressions qui s'y trouvent, sauf au traducteur à choisir ensuite dans sa propre langue le mode de traduction qui lui semble convenable.

Ch. Ploix.

QUARANTE HYMNES DU RIG-VÉDA,

TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

ABEL BERGAIGNE.

(SUITE.)

XXV

VII, 101. A Parjanya.

1. — Prononce les trois paroles, précédées d'une lumière[1], qui ont trait[2] ce pis[3] d'où s'échappe une douce liqueur. Faisant de son veau un embryon des plantes[4], le taureau[5] mugit dès sa naissance.

2. — Ce Dieu qui fait croître les plantes, qui fait croître les eaux, qui commande au monde entier, — qu'il nous donne un abri, une protection triple, la triple splendeur[6] avec la supériorité[7].

COMMENTAIRE.

[1] Cf. la parole de Parjanya lui-même, V, 63 [infra XXXV], 6, c'est-à-dire la voix du tonnerre, que précède l'éclair. L'épithète est transportée à la prière, précédée d'ailleurs aussi de la lueur du feu qui s'allume, ou de l'éclat du soma, du liquide brillant coulant à travers le tamis : IX, 7, 3, et *passim*. Mieux encore, elle est transportée aux trois paroles, correspondant aux trois mondes, auxquelles notre formule fait vaguement allusion, quelle qu'en soit la signification dans le rituel (un tercet?).

[2] [Lapsus : *duhré* est un présent, malgré la désinence.]

[3] Le pis d'où s'échappe le lait de la pluie, ici le lait d'un mâle, de Parjanya, cf. vers 3 : le pis appartient donc aussi à ce mâle; cf. le pis du père, qu'Agni trouve en naissant, III, 1, 9.

[4] Cf. V, 83, 1. L'embryon des plantes peut être Agni (III, 1, 13) ou Soma dont Parjanya est formellement appelé le père (IX, 82, 3).

[5] Parjanya.

[6] Vague allusion aux trois mondes où s'exerce la puissance de Parjanya. Cf. vers 1.

[7] Sur nos rivaux.

3. — Tantôt il est femelle stérile, tantôt il met bas[8] : il se fait un corps à sa volonté. La mère reçoit le lait[9] du père, et ce lait nourrit le père et le fils[10].

4. — En lui sont[11] tous les mondes, les trois cieux; en lui, les eaux coulent triplement[12]; en lui, trois seaux[13] qui se déversent débordent de tous côtés d'une surabondance de liqueur.

5. — Que cette parole pénètre jusqu'au cœur[14] de Parjanya, roi par lui-même[15], et qu'il l'agrée! Puissions-nous avoir les pluies bienfaisantes et les plantes aux beaux fruits, sous la garde des Dieux[16]!

6. — Il est le taureau qui féconde toutes les femelles[17]. En lui est l'âme du monde mobile et immobile. Que cette loi[18] me protège pour une vie de cent automnes. — Ô vous, protégez-nous toujours en nous donnant le bien-être!

---

[8] Sur le «taureau» qui «met bas», cf. III, 38, 5.

[9] Suite du paradoxe : la mère peut, d'après le vers 1 (cf. V, 83, 1), être la plante aussi bien que la terre.

[10] Le fils, Agni ou Soma, que la pluie nourrit dans la plante; le père à qui son «lait» reviendra sous forme d'offrande. Cf. I, 164, 51 : «Les nuages (*parjányās*) vivifient la terre; les feux vivifient le ciel.»

[11] J'ai [dû], pour simplifier la construction, supprimer le relatif de la première moitié de la stance : le sens n'en souffre pas.

[12] Dans les trois mondes.

[13] Formule à peu près équivalente à la précédente, à cela près qu'elle peut comprendre, non seulement les eaux, mais toutes sortes de biens. Cf. VII, 33, 7 (rapproché de notre vers 1), et *passim*. Cf. surtout le taureau à trois pis (III, 56, 3), qui, comme Parjanya, dont il ne diffère pas sans doute, «féconde toutes les femelles», *ibid.*, cf. vers 6.

[14] Cf. IV, 58, 11; VII, 86 [infra XXVI], 8; IX, 73, 8.

[15] Épithète ordinaire d'Indra transportée à Parjanya.

[16] L'épithète *devágopās* se trouve souvent à la fin d'un pada (I, 53, 11; V, 45, 11; VII, 64, 3; VIII, 46, 32), rapportée aux suppliants. C'est aussi à eux qu'elle se rapporte pour le sens. Il y a anacoluthe.

[17] Toutes les plantes.

[18] Que j'observe, ce sacrifice que j'accomplis.

XXVI

VII, 86. A Varuṇa.

1. — Elle est sage avec grandeur, la nature[1] de celui qui a étayé en les séparant ces deux mondes si vastes[2]. Il a écarté[3] le ciel haut et grand; oui[4], il a écarté l'astre[5], — et étendu la terre.

2. — Et je me dis à moi-même : Quand trouverai-je un refuge en Varuṇa[6]? Quelle offrande de moi goûtera-t-il, apaisant sa colère? Quand pourrai-je, ayant le cœur pur[7], voir les effets de sa pitié?

3. — Je m'informe de mon péché, ô Varuṇa, pour le connaître[8]. Je vais interroger ceux qui savent. Tous les sages même ne m'ont fait ensemble qu'une réponse : c'est Varuṇa qui est irrité contre toi.

4. — Quel était-il, ô Varuṇa, ce grand péché, pour que tu veuilles frapper le chantre ton ami? Dis-le-moi, ô infaillible,

---

COMMENTAIRE.

[1] Littéralement «les natures», et même «les naissances». Cf. la formule «il a été bien fait par ceux qui l'ont fait» : VII, 62, 1, et VI, 19, 1.

[2] Littéralement «*même* les deux mondes vastes».

[3] Et non «il a mis en mouvement». Ce serait, à ma connaissance, à la fois le seul exemple de *prá nud* dans ce sens, et le seul texte où il serait fait mention d'une révolution du ciel [lui-]même. Cf. d'ailleurs VII, 99, 2.

[4] [Le mot] *dvitá* est probablement un abstrait de *dvi-*, à l'instrumental, et a dû signifier primitivement «doublement, deux fois». Mais il est devenu une simple particule qui renforce et insiste. C'est ce que mettent hors de doute, et la locution *ádha dvitá* employée presque exclusivement à la fin d'un pāda, et plus généralement la construction ordinaire de *dvitá* à la fin, quelquefois aussi au commencement d'un pāda. Ce mot est devenu une véritable cheville, un *padapurāṇa*, comme disent les commentateurs indiens.

[5] Le soleil (en même temps que la voûte du ciel sur laquelle il se meut).

[6] Cf. VII, 32 [supra IX], 13, et II, 29, 6.

[7] Cf. X, 37 [supra XX], 7.

[8] L'adjectif désidératif *didṛkṣu* avait-il dans la vraie leçon une désinence *s* [ici *r*]? Ou est-il pris adverbialement au neutre? Pour l'idée, cf. la formule *vidmáne ná vidvấn*, I, 164, 6.

qui gardes ta nature propre[9]. Puissé-je, devenant sans péché, ô Dieu prompt[10], t'échapper[11] grâce à cet hommage!

5. — Délie pour nous les fautes[12] de nos pères, délie celles que nous avons commises nous-mêmes. Détache, ô roi, Vasiṣṭha, comme un voleur qui s'était nourri de bétail volé[13], comme un veau[14], — de la corde qui le lie.

6. — Ce n'était pas mon intelligence[15], ô Varuṇa. C'était une tromperie; c'était la boisson enivrante, la colère, le dé, l'inadvertance. Le sommeil même est le plus fort dans la transgression du plus faible; le sommeil qui rend inadvertant[16] à l'injustice[17].

7. — Puissé-je servir le [18] comme un esclave, étant sans péché devant le Dieu qui ne sommeille pas[19]! Le Dieu *arya*[20] a donné l'intelligence à ceux qui en manquent. L'habile même est conduit à la richesse par ce Dieu plus sage que lui.

8. — Que cet hymne de louange, ô Varuṇa, qui gardes ta nature propre, aille jusqu'à ton cœur[21]. Que le bonheur soit à nous dans le repos et dans l'action. — O vous, protégez-nous toujours en nous donnant le bien-être!

---

[9] Indépendant.

[10] Avec une correction au texte : *tureyām*, pour *turá iyām*, qui rend le vers faux. La correction a déjà été indiquée par Grassmann. [Mais voir pourtant Henry, *Man. Véd.*, p. 13 i. n.]

[11] Voir le vers suivant, et cf. *áva* avec *yā*, particulièrement VI, 66, 5. [On a peine à comprendre qu'un verbe contenant *áva* et signifiant « échapper à » puisse régir l'accusatif, et non l'ablatif; voir le *Man. Véd.*, p. 202 i. n. — V. H.]

[12] Proprement les « tromperies ».

[13] Cf. I, 65, 1, et *passim* [et *Man. Véd.*, p. 106 i. n.].

[14] Cf. II, 28, 6.

[15] Nous dirions « ma volonté ».

[16] Cf. *práyuti*, et X, 164, 3. La traduction ordinaire, « le sommeil même n'écarte pas l'injustice », supposerait qu'un ṛṣi peut sentir le besoin de constater que les fautes commises pendant le sommeil n'en sont pas moins des fautes : pour lui, la chose va de soi. Le sommeil pourtant est une excuse, en ce qu'il explique l'« inadvertance »; c'est à ce titre qu'il figure ici dans une série d'excuses.

[17] Proprement à l'« illégalité ».

[18] [En blanc dans le manuscrit, cf. supra, XXIII, 3, n. 8.]

[19] Proprement « qui s'agite, actif ».

[20] [Cf. supra, IV, 7, et XXI, 2.]

[21] Cf. IV, 58, 11, et VII, 101 [le précédent], 5.

XXVII

I, 185. Au Ciel et à la Terre.

1. — Quelle est la première, quelle est la seconde d'entre elles[1]? Comment sont-elles nées? Ô sages, qui le sait? Elles nourrissent tout ce qui existe[2]. Les deux jours[3] roulent comme avec une roue[4].

2. — Les deux qui ne marchent pas[5] ont maint embryon qui marche[6], — qui a des pieds, elles[7] qui n'ont pas de pieds, tel qu'un propre fils dans le sein de ses parents[8]. — Ô Ciel et Terre, gardez-nous du mal.

3. — Le don d'Aditi, à l'abri des haines[9], à l'abri des blessures[10], je l'appelle, lui qui est céleste, à l'abri des coups, pieux[11]. Ô vous les deux *rodasī*, faites-le naître[12] pour le chantre. — Ô Ciel.....

4. — Nous voulons servir[13] celles qui ne connaissent pas

COMMENTAIRE.

[1] De l'aurore ou de la nuit : voir ci-après, cf. A. V. X, 7, 42-43.

[2] Proprement «toute essence, toute espèce» (*nâma*).

[3] Le jour et la nuit, les deux jours de couleur différente (VI, 58, 1), le jour noir et le jour blanc (VI, 9, 1) : ils reviendront au vers 4.

[4] Cf. II, 34, 9 et 14 (et non X, 89, 4) : les deux roues roulent ensemble, tandis que le jour et la nuit se suivent.

[5] Le ciel et la terre.

[6] Tous les êtres vivants.

[7] Dans tout cet hymne (sauf aux vers ajoutés 10-11), le ciel et la terre sont considérés comme un couple de femelles.

[8] Ce dernier détail est amené par l'idée de fils; mais le ciel et la terre, considérés ici tous deux comme femelles, ne sont pas directement comparés à un père et à une mère. Cf. le vers 5.

[9] *anehás*, voir *Études sur le lexique du R. V.*, s. v. [*Journ. Asiat.*, 8ᵉ série, III, p. 210]. Préférer pourtant une autre étymologie (pas de séparation dans le padapātha) : *a-nehás, níh*, A. V. II, 6, 5, et V. S. 27, 6.

[10] L'article *anarvá, anarván*, dans mes *Études* [*sur le lex. du R. V.* = *Journ. asiat.*, 8ᵉ série, III, p. 188], est probablement à supprimer. Cf. en somme [le mot] *árus* «blessure».

[11] Parce que ce don est l'*anāgāstvá* (I, 162, 22, et *passim*), c'est-à-dire l'innocence, l'exemption de péché.

[12] [Au-dessus et au crayon, «produisez-le».]

[13] Proprement «suivre», cf. III, 47 [supra VIII], 3.

la douleur, qui nous aident de leur aide, les deux *rodasī* qui ont pour fils les Dieux, — elles deux entre les Dieux, et dans les deux espèces de jours[14]. — .....

5. — Les deux jeunes femmes réunies, contiguës[15], les deux sœurs germaines dans le sein de leurs parents[16], flairant[17] le nombril du monde[18]. — .....

6. — J'invoque selon la loi les deux séjours larges, grands, les mères des Dieux, — et leur assistance[19], — à elles, les belles qui ont en partage l'immortalité. — .....

7. — Les larges, les vastes, les solides[20], dont les extrémités sont loin, je les invoque en m'inclinant, dans ce sacrifice, — elles qui ont en partage une belle part, d'heureux avantages[21]. — .....

8. — Quelque péché que nous ayons commis envers les Dieux, ou envers un ami en quelque temps que ce soit[22], ou envers le chef de famille, que cette prière les apaise. — .....

9. — Que les deux *narāçaṃsa*[23] nous aident! Que tous deux me[24] secondent, avec leur secours, avec leur aide, en faveur de celui qui donne beaucoup, qui donne plus que l'avare[25]. Enivrés de vigueur, puissions-nous être vigoureux, ô Dieux!

---

[14] Les jours et les nuits.

[15] Cf. VII, 80, 1.

[16] Cf. vers 2. Ici on voit mieux encore que le détail est amené uniquement par l'idée de sœurs : il est clair que les «parents» ne représentent pas le ciel et la terre, ceux-ci étant au contraire «les deux sœurs».

[17] Comme une mère, une vache, par exemple, flaire son petit.

[18] Le sacrifice, I, 164, 35, c'est-à-dire le récompensant. [Cette dernière glose doit viser «flairant», mais je ne la comprends pas. — V. H.]

[19] [Au-dessus et au crayon, «j'implore».]

[20] Proprement sans doute «grosses, épaisses».

[21] Les épithètes *subhâge, suprâtûrtī* paraissent suppléer le régime sous-entendu avec *dadhâte*.

[22] Cette formule est répétée V, 85, 7.

[23] Ou plutôt, le *nárāçaṃsa* et le *çáṃsa* des Dieux : IX, 86, 42; cf. encore IV, 4, 14. Les deux formules personnifiées. Ce vers, comme les deux suivants et le premier, semblent des additions à l'hymne primitif caractérisé par le refrain : rien ne nous oblige donc à croire que les deux *çáṃsa* désignent le ciel et la terre.

[24] [Bergaigne avait d'abord écrit «nous», puis il a corrigé «me», mais en oubliant de faire la même correction plus haut.]

[25] L'ennemi.

10. — J'ai par ces paroles accompli la loi pour le Ciel, pour la Terre, pour qu'ils m'écoutent les premiers[26], étant sage. — Gardez-moi du péché, du danger, — devant nous. — Étant[27] un père et une mère, protégez-nous avec vos secours.

11. — Que ceci, ô Ciel et Terre, s'accomplisse, — ô père, ô mère, ce que j'implore de vous. Soyez pour nous les plus proches des Dieux, avec vos secours. — Puissions-nous obtenir la vigueur[28], un séjour[29], où abondent les gouttes rapides[30]!

---

[26] Cf. X, 12, 1. [Peut-être plutôt «le premier» ici : le chantre matinal, celui qui prévient les autres et se fait écouter avant eux a les meilleures chances d'être exaucé : supra, XXII, 2, n. 3. — V. H.]

[27] [Au-dessus et au crayon, «vous qui êtes».]

[28] [Bergaigne corrigeait-il *iṣam* paroxyton? ou n'a-t-il pas attaché d'importance à l'accentuation? — V. H.]

[29] [Aucune observation sur ce *vṛjána* masculin, dont ailleurs Bergaigne paraît contester l'existence : supra, IX, 27, n. 39. — V. H.]

[30] Bien arrosé par la pluie. Conclusion commune des hymnes d'Agastya.

XXVIII

VI, 59. A Indra et Agni.

1. — Je veux, quand le soma est pressuré[1], proclamer les exploits[2] que vous avez accomplis. Vos pères, qui avaient pour ennemis les Dieux, ont été tués[3]; mais vous, ô Indra et Agni, vous vivez.

2. — Certes, votre grandeur, ô Indra et Agni, est très admirable. Vous avez le même père; vous êtes frères, et jumeaux, tout en ayant vos mères, l'une ici, l'autre là.

3. — Vous qui êtes habitués au soma, comme deux chevaux, deux coursiers, à leur nourriture[4], ô Indra et Agni qui portez la foudre, nous vous prions de venir ici, ô Dieux, avec vos faveurs.

4. — Celui qui vous louerait, ô Indra et Agni, fidèles à la loi, quand ces somas sont pressurés, — ceux qui prononcent des paroles qui vous plaisent, ô vous qu'ont invoqués les Pajraṣ[5], — vous ne le dévorez[6] jamais, ô Dieux.

5. — Ô Indra et Agni, quel mortel peut comprendre cette merveille de vous? L'un de vous va en attelant ses chevaux dans un sens différent, tout en étant sur le même char.

6. — Ô Indra et Agni, celle-ci, qui n'a pas de pieds, est arrivée avant celles qui ont des pieds. Ayant abandonné la *tête*

COMMENTAIRE.

[1] Cf. d'une part : vers 4; IV, 32, 11; V, 30, 3; VII, 26, 3; VIII, 88 [Aufr.[2] 99], 2, où il s'agit à la fois du panégyrique et des exploits; et de l'autre : I, 105, 7; IV, 49, 5; VII, 26, 5; VIII, 33, 2; 53 [Aufr.[2] 64], 6; 84 [95], 1, où il ne s'agit que du panégyrique : ce ne sont donc pas «les exploits que vous avez faits quand le soma était pressé».

[2] Proprement «vos exploits que vous avez faits» : *vām* ne porte pas sur *sutéṣu* (cf. vers 4); ce locatif absolu est trop *absolu* dans tous ses emplois, malgré Vāl. 11 [Aufr.[2] VIII, 59], 1, où il y a une sorte de pléonasme justifié par la place de *prá* qui équivaut à une répétition du verbe.

[3] Par vous-mêmes, apparemment.

[4] ? Avec une correction, *ádane*? [C'est bien ce qu'on lit au texte Aufr.[2]]

[5] Cf. I, 117, 10, et *passim*.

[6] Le terme ne convient proprement qu'à Agni dévorant les Rakṣas.

qui parle, qui marche par la langue[7], elle a occupé les trente séjours.

7. — Ô Indra et Agni, les hommes tendent leurs arcs entre leurs bras : ne nous abandonnez pas dans cette lutte pour un grand butin, dans la recherche des vaches.

8. — Ô Indra et Agni, les ennemis perfides, les avares me brûlent[8]. Éloignez les haines; écartez-les du soleil[9].

9. — Ô Indra et Agni, en votre possession sont les richesses du ciel et de la terre. Apportez-nous ici la richesse qui donne la nourriture à tous les Âyus[10].

10. — Ô Indra et Agni, qui prenez pour char les *uktha*[11], que les hymnes de louange rendent attentifs aux invocations, venez, appelés par tous les chants[12], pour boire ce soma.

---

[7] [Semble un lapsus : «qui marche, qui parle avec la langue» est plus conforme au texte. — V. H.]

[8] Avec leurs incantations : cf. VI, 52, 2; 62, 8; VII, 104, 2.

[9] Faites-les rentrer dans les ténèbres, pour qu'ils [les avares, les ennemis?] n'en sortent plus : cf. VII, 104, 3.

[10] [Sur ce terme, cf. supra, XXIII, 8, n. 16.]

[11] [Au-dessus et au crayon, «hymnes».]

[12] [Le texte n'a rien qui corresponde à «appelés par». J'aimerais mieux entendre qu'Indra et Agni sont invités à venir avec les chants, c'est-à-dire à les apporter, à les inspirer. C'est ainsi qu'Indra doit avec les chants pénétrer dans le prêtre (Henry, *A. V.*, VII, 110, 3) : une fois entrés, les chants ressortiront par sa bouche au profit du sacrifiant. — V. H.]

XXIX

VI, 72. A Indra et Soma.

1. — Ô Indra et Soma, voici votre grandeur immense. Vous avez fait les premières œuvres, les grandes. Vous avez conquis le soleil, conquis le ciel. Vous avez chassé toutes les ténèbres et les insulteurs[1].

2. — Ô Indra et Soma, vous faites briller l'aurore; vous faites lever le soleil avec sa splendeur. Vous avez étayé le ciel avec un étai; vous avez étendu la terre mère.

3. — O Indra et Soma, vous frappez Ahi Vṛtra, qui enveloppait les eaux. Le ciel vous a cédé. Vous avez lancé les flots des rivières; vous avez rempli beaucoup de mers[2].

4. — Ô Indra et Soma, vous avez déposé le cuit[3] dans le ventre des vaches crues; vous avez pris le brillant qui n'était plus retenu[4] dans les brillantes devenues mobiles[5].

5. — Ô Indra et Soma, c'est vous qui donnez la richesse[6] qui sauve, faite de postérité, illustre; vous avez revêtu les hommes d'une force virile, victorieuse dans les combats, ô forts.

COMMENTAIRE.

[1] Les démons.

[2] Ou plutôt «de fleuves»? C'est le seul emploi certain de *samudrá* neutre. D'une façon générale, *samudrá*, dans le sanscrit védique, exprime l'idée d'eaux réunies, soit l'ensemble des eaux du ciel, soit la réunion des eaux du Penjâb, plutôt que l'idée propre de mer.

[3] Le lait cuit [cf. supra, IX, 4, n. 6, et XXI, 6, n. 12].

[4] Voyez au contraire X, 68, 8.

[5] Après qu'ils les eurent fait sortir de l'étable, de la caverne où elles étaient enfermées avec leur lait.

[6] Sous-entendu.

XXX

IV, 50. A Indra et Bṛhaspati.

1. — Celui qui a séparé en les étayant[1] les extrémités de la terre, — lui Bṛhaspati aux trois demeures, — par le bruit qu'il a fait[2], — les anciens ṛṣis, plongés dans la méditation, les prêtres l'ont mis à leur tête, — lui dont la langue est enivrante[3],

2. — Les impétueux, perspicaces dans l'ivresse[4], ô Bṛhaspati, qui sont venus vers nous[5]. — Garde, ô Bṛhaspati, l'étable mouchetée[6], glissante, inaccessible à la ruse, matrice de ce monde[7].

3. — Ô Bṛhaspati, c'est du lointain le plus lointain que sont venus les fidèles de la loi[8] quand ils ont siégé pour toi[9]. Pour toi les puits creusés, traits avec les pierres[10], dégouttent de toutes parts d'une surabondance de liqueur[11].

4. — Bṛhaspati, dès qu'il fut né d'une grande splendeur dans le ciel suprême, — par le bruit qu'il fit[12], — lui le très fort, à sept bouches[13], à sept rênes[14], — dissipa les ténèbres.

COMMENTAIRE.

[1] En même temps que le ciel [cf. supra, XXVI, 1].

[2] Cf. I, 71, 2; 62, 4, et surtout VII, 33, 4; cf. aussi ci-dessous, vers 3 et 4.

[3] [La ponctuation indique que Bergaigne rattachait à la stance 1 la demi-stance 2, mais le manuscrit ne fournit aucune explication à ce sujet. Tout dépend du sens qu'on donne à l'obscur *abhí tatasré.*]

[4] Proprement «ivres d'une façon perspicace»? *supraketám* (cf. pour le sens X, 36, 5) pris adverbialement.

[5] Pour nous offrir le modèle du sacrifice, cf. X, 130 [infra XXXIX], 1 et 7. Ce sont les ṛṣis divins.

[6] Le nuage.

[7] Cf. IV, 1 [supra IV], 11; [IV,] 17, 14.

[8] Les anciens ṛṣis des vers 1 et 2.

[9] Dans le sacrifice céleste.

[10] Dont la liqueur a été traite avec les pierres, donc pleins de soma, cf. I, 55, 9*, mais de soma céleste, cf. VII, 101, 4.

[11] Ce dernier pāda se retrouve VII, 101 [supra XXV], 4.

[12] Voir vers 1 et 5.

[13] Pour [proférer] les sept prières.

[14] Pour conduire les sept prières.

* Cette référence doit viser I, 55, 8, où il est en effet question d'*avatás*, mais je ne vois pas qu'il y soit fait mention du soma. — V. H.

5. — Avec la troupe aux belles louanges, avec la troupe qui chante, il a brisé Vala, le réservoir[15], — par le bruit qu'il fait, Bṛhaspati, en mugissant, en a fait sortir les vaches joyeuses[16].

6. — Ainsi servons le père de tous les Dieux, le mâle, avec nos sacrifices, avec notre hommage, avec nos offrandes. Ô Bṛhaspati, puissions-nous, avec une belle postérité, avec des héros, être maîtres des richesses!

7. — Ce roi dépasse[17] toutes les richesses[18] de ses rivaux d'autre race, grâce à sa force, grâce à son héroïsme, — qui nourrit Bṛhaspati[19], qui le nourrit bien[20], qui le comble de prévenances, qui le loue en lui donnant la première part[21].

8. — Il habite en paix, fermement établi dans sa demeure; pour lui Iḷā est toujours gonflée[22]; les peuples[23] s'inclinent d'eux-mêmes devant lui, devant le roi chez qui le *brahmán*[24] marche au premier rang.

9. — Irrésistible il conquiert les richesses de ses rivaux d'autre race et de ceux de sa race; le roi qui ouvre la voie[25] au *brahmán*[26] implorant son aide est lui-même aidé par les Dieux.

10. — Ô Indra et Bṛhaspati, buvez le soma, dans ce sacri-

---

[15] Vala peut passer pour nom propre dans tous les cas, soit comme nom de la caverne céleste, soit comme nom du démon qui personnifie cette caverne. Mais le mot *phaligá* est nom commun au vers VIII, 32, 25, où il gouverne un génitif *udnás*, et peut-être dans tous les cas. Ici, et au vers I, 62, 4, il est construit en apposition avec le nom de Vala, comme la locution *vrajó góḥ*, «l'étable de la vache», au vers III, 30, 10.

[16] Qui en sortent volontiers.

[17] Il est au-dessus, comme le ciel est au-dessus de la terre, voir VI, 20, 1. L'idée de conquête sera exprimée au vers 9.

[18] [Sous-entendu :] voir ci-dessous vers 9.

[19] Dans la personne du brahman [*sic*].

[20] [Le mot] *súbhṛtam* n'est pas une simple épithète, mais marque le résultat de l'action exprimée par *bibhárti*. Cf. *pūrvabhā́jam* ci-après [et supra XXVII, 7, n. 21].

[21] [Le mot] *pūrvabhā́jam* n'est pas non plus une simple épithète et exprime le résultat de l'action.

[22] De lait.

[23] Les *viç*, plus tard les Vaiçyas.

[24] [Sans accent dans le manuscrit.]

[25] Proprement «l'espace», en écartant les entraves.

[26] [Sans accent, mais l'accentuation s'impose.]

fice, vous enivrant, ô *vṛṣaṇvasū*[27]. Que les gouttes de soma toutes prêtes[28] pénètrent en vous. Donnez-nous une richesse composée d'enfants qui soient tous des héros[29].

11. — Ô Bṛhaspati et Indra, faites-nous croître. Que votre bienveillance soit toujours avec nous! Venez en aide à nos prières; éveillez les *puraṃdhi*[30]. Épuisez les ennemis, les malveillances de nos agresseurs.

---

[27] Cette épithète appartient proprement aux Açvins, et les désigne comme «ayant pour richesse le mâle», c'est-à-dire le cheval mâle qu'ils donnent à leur protégé Pedu. Elle est appliquée quatorze fois aux Açvins; elle l'est en outre une fois (ici même) à Indra et Bṛhaspati, une fois aux deux Haris [I, 111, 1], une fois au soleil et à la lune [X, 93, 5], *toujours à des couples*, et toujours à la fin d'un pāda. Il semble donc qu'elle était devenue une formule banale, presque indéclinable, qu'on appliquait à un couple selon le besoin du vers.

[28] *svābhū́*. L'article *ánābhū* de mes *Études sur le lexique du R. V.* [*Journ. asiat.*, 8e série, III, p. 197] est à supprimer.

[29] [J'ai déjà fait mes réserves sur cette traduction de *sárvavīra*, supra XIX, n. 40. — V. H.]

[30] [Sur *púraṃdhi*, voir plus haut, IX, 20, n. 31.]

XXXI

VI, 69. A Indra et Viṣṇu.

1. — Je vous conduis, par l'acte pieux et par l'offrande, ô Indra et Viṣṇu, jusqu'à l'autre bout[1] de cette œuvre[2]. Agréez le sacrifice, et donnez la richesse, nous conduisant au but[3] par des chemins sûrs.

2. — Vous qui êtes les pères de toutes les pensées[4], ô Indra et Viṣṇu, cuves à soma, que les invocations récitées vous secondent, et les louanges chantées, avec les hymnes[5].

3. — Ô Indra et Viṣṇu, maîtres des ivresses, venez au soma, porteurs de richesses[6]. Qu'elles vous oignent avec les onguents des pensées[7], les louanges récitées, avec les hymnes.

4. — Que vos chevaux, qui triomphent de l'envie, et qui sont vos compagnons de festin, ô Indra et Viṣṇu, vous amènent! Agréez toutes les invocations des prières. Écoutez mes prières et mes chants.

5. Indra et Viṣṇu, voici de vous une œuvre admirable : dans l'ivresse du soma, vous avez fait de larges enjambées[8]. Vous avez élargi l'atmosphère, et vous avez étendu les espaces, pour nous, pour la vie[9].

6. — Ô Indra et Viṣṇu, qui grandissez par l'offrande, qui mangez les premiers, auxquels les offrandes sont présentées avec

COMMENTAIRE.

[1] Le locatif *pāré* est employé de même avec un verbe de mouvement aux vers I, 116, 4, et 167, 2.

[2] De ce sacrifice.

[3] Il y aura ainsi réciprocité.

[4] Prières.

[5] Cf. la construction de *ukthaíḥ* au vers suivant.

[6] En sous-entendant *háste* ou *hástayos*, exprimé ailleurs : VII, 45, 1; IX, 90, 1.

[7] Des prières.

[8] Allusion aux trois enjambées de Viṣṇu, attribuées ici au couple Indra et Viṣṇu. Cf. I, 155, 4, et 154, 2, mais aussi VIII, 52 [63 Aufr.[2]], 9 [où l'exploit est attribué à Indra seul].

[9] Pour que nous vivions.

l'hommage, à qui appartient le breuvage de beurre fondu, donnez-nous la richesse. Vous êtes une mer[10], une cuve à soma.

7. — Ô Indra et Viṣṇu, buvez de cette liqueur; ô vous qui faites des miracles[11], remplissez votre ventre de soma. Les liqueurs enivrantes sont venues vers vous. Écoutez mes prières, mon invocation.

8. — Tous les deux vous avez gagné, vous n'avez pas perdu. Aucun des deux n'a perdu[12]. Quand vous avez rivalisé, ô Indra et Viṣṇu, vous avez fait apparaître[13] trois fois mille.

---

[10] Soit une mer de soma, quand vous avez bu, soit une mer de richesses pour les suppliants.

[11] Épithète des Açvins, transportée à Indra et Viṣṇu.

[12] Sorte d'énigme. [Cf. Henry, *Ath.-V.*, VII, 44, 1, p. 16 et 72.]

[13] En tirant ces biens du lieu où ils étaient renfermés, par exemple des forteresses du ciel : I, 51, 11, et *passim*.

XXXII

VI, 57. A Indra et Pūṣan[1].

1. — Invoquons maintenant[2] Indra et Pūṣan, pour l'amitié, — pour le bien-être[3], — pour la conquête du butin.

2. — L'un vient au soma[4] pressé dans les deux cuves. L'autre désire la bouillie[5].

3. — L'un[6] a pour attelage des boucs[7]. Pour l'autre sont harnachés[8] les deux Haris[9], et avec eux il tue les Vṛtras[10].

4. — Lorsque Indra a conduit les grandes rivières qui coulent[11], lui le mâle par excellence, Pūṣan était là avec lui[12].

5. — Cette bienveillance de Pūṣan, — et celle d'Indra, — nous la saisissons comme la branche d'un arbre[13].

COMMENTAIRE.

[1] [Sur l'identification de Pūṣan, voir une suggestion dans V. Henry, *Ath.-V.*, VII, 9, 1, p. 53.]

[2] *nú* garde au moins quelquefois (I, 96, 7) son sens étymologique de «maintenant», et un mot qui n'a pas d'autre sens, *adyá*, s'emploie de même dans les invocations (I, 180, 10).

[3] Pour qu'ils soient nos amis et nous donnent le bien-être.

[4] Il «s'en approche» en personne, ou, comme dit le vers X, 99, 8, corporellement. Cf. aussi VIII, 47, 16.

[5] Offrande spécialement destinée à Pūṣan.

[6] Pūṣan. [Cf. le bouc sacrifié à Bacchus, Dieu venu de l'Inde, et dont un compagnon au moins, Silène le vieillard édenté, offre quelques traits de ressemblance avec Pūṣan. — V. H.]

[7] [Le texte porte «chevaux» biffé, et au-dessus «attelage». C'est à la première version que se réfère la note:] Le mot *váhni* a encore, il est vrai, son sens étymologique «qui traîne, qui charrie», dans la locution *váhnir āsá* [cf. supra III, 1, n. 4]. Mais l'épithète de Pūṣan, *ajáçva*, paraît justifier notre traduction.

[8] Cf. le substantif *sambhārá*, et le composé *sámbhṛtasambhāra* [T. S., I, 5, 2, 4]. Le sens général du mot est «équipé, préparé».

[9] Les chevaux bais d'Indra.

[10] Les démons ou les ennemis en général.

[11] Traduction tout à fait conjecturale : le mot *rít* ne se rencontre nulle part ailleurs.

[12] *abhavat sácā*, cf. le composé *sacābhú*.

[13] Cf. d'une part VI, 24, 3, et de l'autre IV, 20, 5.

6. — Nous lâchons[14] Pūṣan, comme un cocher les rênes, — et Indra, — pour un grand bien-être[15].

---

[14] *úd yu* s'explique par son contraire *ní yu*.

[15] C'est-à-dire : nous les faisons partir, comme un cocher, en lâchant les rênes, fait partir ses chevaux, à la conquête du butin que nous désirons.

HIST

Tome I

LA

6. — Nous lâchons[14] Pūṣan, comme un cocher les rênes, — et Indra, — pour un grand bien-être[15].

---

[14] *úd yu* s'explique par son contraire *ní yu*.

[15] C'est-à-dire : nous les faisons partir, comme un cocher, en lâchant les rênes, fait partir ses chevaux, à la conquête du butin que nous désirons.



XXXIII

IV, 46. A Indra et Vāyu.

1. — Bois les prémices des liqueurs, le soma pressuré, ô Vāyu, dans le service divin [1]. Car c'est toi qui bois le premier.

2. — En nous apportant cent supériorités, avec bon attelage et Indra pour conducteur, ô Vāyu, buvez tous les deux votre soûl de soma.

3. — Que mille Haris [2], ô Indra et Vāyu, vous traînent vers le breuvage qui vous est cher, — pour boire le soma.

4. — Car vous montez, ô Indra et Vāyu, sur le char aux caisses d'or, composé de beaux sacrifices, et qui s'élève jusqu'au ciel [3].

5. — Sur un char au vaste éclat, venez vers celui qui vous sert; ô Indra et Vāyu, venez ici.

6. — Ô Indra et Vāyu, voici le soma pressuré : en compagnie des Dieux buvez-le dans la maison de celui qui vous sert.

7. — Qu'ici soit votre but. Ô Indra et Vāyu, dételez ici, pour boire le soma.

COMMENTAIRE.

[1] Proprement «le désir, la recherche du ciel».

[2] Représentant probablement les prières des hommes : cf. II, 18, 4-7, et voir le vers suivant.

[3] Voir le vers précédent et la note. [Malgré le rapprochement, je ne crois pas que les Haris soient des prières, et j'interpréterais plutôt le passage cité du Rig-Véda dans le même sens que la multiplication des pieds de la vache, A. V., XIII, 1, 42, p. 33 de ma traduction. — V. H.]

XXXIV

VII, 84. A Indra et Varuṇa.

1. — Puissé-je, ô rois, dans ce sacrifice, vous tourner vers moi, par mes offrandes, ô Indra et Varuṇa, par mes hommages! La cuiller[1] pleine de beurre que vous portez dans les mains, oui[2], elle erre[3] sous des formes diverses[4].

2. — Le ciel seconde[5] votre haute royauté, à vous qui liez par des geôliers[6] qui n'emploient pas de cordes[7]. Que la colère de Varuṇa nous épargne! Qu'Indra nous ouvre un vaste espace!

3. — Faites que notre sacrifice soit apprécié dans les assemblées, que nos prières deviennent célèbres chez les *sûris*[8]. Que la richesse envoyée par les Dieux nous arrive! Secourez-nous avec des secours dignes d'envie.

4. — Donnez-nous, ô Indra et Varuṇa, une richesse compre-

COMMENTAIRE.

[1] L'idée de «cuiller» n'est pas exprimée; mais elle est très souvent sous-entendue avec l'épithète «pleine de beurre», et paraît devoir l'être ici aussi. Le détail qui suit «portée dans vos mains» ne permet pas de sous-entendre un mot abstrait comme celui qui est exprimé avec la même épithète au vers III, 30, 7, «la bienveillance d'Indra». Ce qu'Indra porte ordinairement dans les mains, — littéralement «dans les bras», — c'est la foudre. Il peut y avoir dans notre vers une allusion et une opposition intentionnelle à cette formule consacrée. Cf. le vers X, 153, 4, où c'est «l'hymne» qu'Indra porte dans ses bras.

[2] *tmánā* est une sorte de particule qui renforce ou insiste, comme *dvitá* [supra XXVI, 1, n. 4]. Cf. en particulier les locutions *ádha dvitá* et *ádha tmánā*, à la fin d'un pâda.

[3] En se déversant tour à tour pour des protégés différents des deux divinités.

[4] Ce qu'elle verse est, soit la pluie, soit toute sorte de biens. La même formule est appliquée à Agni prenant des formes diverses, V, 15, 4.

[5] Et par conséquent «accepte». Cf. X, 124, 4, et Mitra et Varuṇa «maîtres du ciel», V, 63 [infra XXXV], 3.

[6] Proprement des «lieurs». Sans doute les mêmes qui sont appelés souvent les «espions» de Varuṇa.

[7] Les «lacets» de Varuṇa sont en effet invisibles.

[8] Parce qu'elles auront été exaucées : cf. I, 53, 1; [I, 113 (supra XIX), 19;] VII, 10, 10; X, 160, 3.



nant tous les biens précieux, des trésors, des aliments. Si[9] l'Âditya[10] rend l'injustice[11] impuissante, le héros[12] donne en partage des richesses immenses.

5. — Ce chant de moi a atteint Indra et Varuṇa. Mis en branle, il nous a aidés à obtenir[13] enfants et descendance. Puissions-nous obtenir de grands trésors[14] en allant au festin des Dieux! — Ô vous, protégez-nous toujours en nous donnant le bien-être!

---

[9] Le pronom relatif fait ici, comme en beaucoup d'autres cas, l'office d'une simple conjonction : il est construit sans antécédent exprimé ni sous-entendu, et donne seulement l'idée d'un rapport entre les deux propositions successives.

[10] Varuṇa.

[11] Proprement «l'illégalité».

[12] Indra.

[13] Cf. VIII, 59, [70 Aufr.[2]], 6.

[14] Le souhait porte naturellement sur l'épithète *surátnāsas* plus que sur le verbe lui-même.

XXXV

V, 63. A Mitra et Varuṇa.

1. — Les deux gardiens de la loi montent sur leur char, eux[1] dont les lois s'accomplissent dans le ciel suprême. Pour celui que vous protégez ici-bas, ô Mitra et Varuṇa, la pluie du ciel[2] s'enfle d'une douce liqueur.

2. — Rois universels, vous gouvernez ce monde, ô Mitra et Varuṇa, dans votre assemblée[3], vous qui voyez le ciel invisible. Nous vous demandons la pluie en présent, l'immortalité[4]. Les tonitruants[5] traversent le ciel et la terre.

3. — Rois universels, forts taureaux, maîtres du ciel et de la terre, qui traversez tout[6], vous vous dirigez vers le bruit[7] avec des nuages brillants; vous faites pleuvoir le ciel par votre *māyā* d'*Asura*.

4. — Votre *māyā*, ô Mitra et Varuṇa, a le ciel pour séjour.

COMMENTAIRE.

[1] [Lapsus: «Gardiens de la loi, vous montez sur votre char, vous... ». J'ai introduit la même correction dans la traduction de la st. 3.]

[2] Cf. VI, 13, 1, et *passim*. C'est une locution toute faite.

[3] Sur le roi dans l'assemblée, cf. III, 55, 7; III, 56, 5, et IV, 21, 2. Sur l'assemblée (la cour?) des Ādityas, cf. II, 27, 8, et III, 38, 5-6. On compte quelquefois trois assemblées (VI, 51, 2; VIII, 39, 9, et IX, 66, 10), apparemment pour les trois mondes, comme on en compte deux (VIII, 39, 1) pour le ciel et la terre.

[4] Rapprochement justifié par l'idée que le soma, le breuvage d'immortalité, est mêlé aux eaux de la pluie et coule du ciel avec elles.

[5] Les Maruts : cf. vers 5, et I, 23, 11.

[6] «Qui traversez», c'est-à-dire sans doute «qu'aucun obstacle ne peut retenir». Cf. le mot *carṣaṇí* «qui va», désignant tous les êtres vivants. Notre mot *vicarṣaṇí*, qui a le préfixe *ví* en plus, et qui est appliqué presque exclusivement aux Dieux, les désigne peut-être surtout comme traversant le ciel et la terre (cf. vers 2) ou l'espace intermédiaire (X, 92, 12, et *passim*) [infra, st. 5].

[7] Allusion sans doute à la légende de Saramā, se dirigeant aussi vers le bruit qu'elle a reconnu la première : III, 31, 6. Mais, dans cette légende, Saramā n'est qu'une auxiliaire du Dieu qui conquiert les vaches sur les démons. Ici point de lutte : c'est Mitra et Varuṇa qui font tomber la pluie «par leur *māyā* d'Asura»; cf. *Religion Védique,* III, p. [81]. Le bruit est naturellement le bruit du tonnerre.

Le soleil s'avance, — splendeur, — arme brillante. Vous le cachez dans le ciel avec le nuage, avec la pluie[8]. Les gouttes liquoreuses de Parjanya[9] s'élancent.

5. — Les Maruts attellent, pour briller, leur char au bon moyeu, comme un héros, ô Mitra et Varuṇa, à la recherche des vaches[10]. Les tonitruants traversent les espaces brillants[11]. Ô vous, les deux rois universels, arrosez-nous du lait du ciel.

6. — Ô Mitra et Varuṇa, Parjanya prononce bien la parole qui donne l'aliment[12], brillante, étincelante[13]. Les Maruts se sont revêtus des nuages. Par votre *māyā*, faites pleuvoir le ciel vermeil, sans tache.

7. — Selon la loi, ô Mitra et Varuṇa, Dieux inspirés, vous gardez les lois par votre *māyā* d'Asura. Vous gouvernez dans l'ordre le monde entier. Vous placez le soleil dans le ciel comme un char brillant.

---

[8] [Plus précisément «vous le dérobez... sous le nuage, sous...»]

[9] Avec une correction au texte : suppression de l'accent de *párjanya*, qui doit former un composé avec *drapsā́s*. Parjanya est le nuage personnifié.

[10] Dont il veut faire son butin, par conséquent «dans les combats».

[11] [Il est vrai que le texte pada lit *citrā́;* mais le sens ne serait-il pas plus satisfaisant si l'on interprétait par *citrā́s*, soit «les tonitruants resplendissants»? — V. H.]

[12] Cf. V, 83, 4. La voix du tonnerre accompagnée de la pluie, qui alimente la terre et, par suite, tous les vivants.

[13] Accompagnée de l'éclair.

XXXVI

IV, 35. Aux Ṛbhus.

1. — Venez ici, fils de la force[1]. Fils de Sudhanvan[2], Ṛbhus, ne restez pas loin de nous. Car c'est dans ce pressurage que vous avez votre part de trésors[3]. Que les ivresses aillent à vous après[4] Indra[5].

2. — La part de trésors des Ṛbhus est venue ici : ils ont eu le breuvage de soma bien pressuré, parce que, par leurs œuvres pies[6] et leur habileté d'artisan, ils ont partagé en quatre la coupe unique[7].

3. — Vous avez partagé la coupe en quatre. «Ami[8], dis-

COMMENTAIRE.

[1] Proprement «petits-fils, descendants de la force», c'est-à-dire sans doute tout simplement «forts». L'expression rappelle des formules comme celles des vers IV, 17, 4; X, 120, 1, etc. Il ne faut pas confondre les formules composées d'un mot signifiant «fils» ou «descendant» et du génitif *çávasas*, avec celles où ce génitif est remplacé par *sáhasas* : les dernières, appliquées exclusivement à Agni, le désignent comme produit par les deux araṇis qu'on frotte l'un dans l'autre «avec force» (VI, 48, 5; cf. V, 11, 6); les autres sont appliquées à différentes divinités, et particulièrement à Indra.

[2] Étymologiquement «le bon archer». C'est une épithète de Rudra (V, 42, 11) et des Maruts ses fils (V, 57, 2), avec qui les Ṛbhus ont certains rapports, au moins comme sacrificateurs divins.

[3] Le soma même : cf. vers suivant et vers 9. Autrement on pourrait aussi comprendre : «que vous *donnez*».

[4] Pour le sens de *ánu* avec l'accusatif, cf. III, 47 [supra VIII], 3. [Donc «enivrez-vous *à la suite* d'Indra». — V. H.]

[5] En somme «en même temps que», cf. vers 9, et IV, 34, 1. [Il n'y a point parité entre ces deux stances et la nôtre : on y invite *en même temps* Indra et les Ṛbhus au 3e pressurage; mais ici, considérant le 3e pressurage par rapport aux deux premiers (cf. st. 7) qui ont été l'apanage exclusif d'Indra, on invite spécialement les Ṛbhus à venir maintenant s'enivrer *à sa suite*. — V. H.]

[6] Cf. en particulier III, 60, 3 : *sukṛ́taḥ sukṛtyáyā*.

[7] Mythe célèbre.

[8] Probablement Indra : cf. vers 7.

tribue [9], » avez-vous dit. Ensuite, ô Vājas [10], vous avez pris le chemin de l'immortalité, et vous êtes arrivés [11] dans la troupe des Dieux, ô Ṛbhus aux mains habiles.

4. — De quoi donc était-elle faite, cette coupe que par votre sagesse vous avez partagée en quatre? Ensuite vous avez pressuré le pressurage pour l'ivresse. Vous avez bu, ô Ṛbhus, de la liqueur de soma.

5. — Par votre puissance secourable vous avez rajeuni votre père et votre mère [12]; par votre puissance secourable vous avez rendu la coupe propre à abreuver les Dieux [13]; par votre puissance secourable vous avez fait les deux Haris très rapides, qui traînent Indra, ô Ṛbhus qui avez pour trésor le butin [14].

6. — Celui qui pressure pour vous, à la fin du jour [15], un pressurage fort [16], ô Vājas, pour l'ivresse, — à celui-là faites, ô Ṛbhus, une richesse composée de tous les héros [17], ô mâles, après vous être enivrés.

---

[9] Le «distributeur» (*viçikṣur*), au vers II, 1 [supra II], 10, où Agni est identifié successivement aux trois Ṛbhus, représente un quatrième personnage (une quatrième forme d'Agni) en relation avec les Ṛbhus. [Ce mot] *viçikṣu* [est le] seul emploi à citer, avec le nôtre, d'une formation, nominale ou verbale, de *çikṣ* avec *vi :* cette combinaison peut donc passer pour une formule consacrée de notre mythe.

[10] Nom du deuxième Ṛbhu, — qui, d'après le vers II, 1 [supra II] 10, a dû être interprété comme «maître du butin» (*vāja*), — appliqué [ici] à la triade. Le nom de Ṛbhu lui-même appartient en propre au premier [d'entre eux].

[11] Le verbe signifiant «aller» est construit avec deux accusatifs, celui du chemin et celui du but.

[12] Ou «le père et la mère» probablement le ciel et la terre.

[13] Par le partage en quatre. Comme coupe unique, elle ne servait qu'à l'Asura (I, 110, 3), c'est-à-dire peut-être à Tvaṣṭar; cf. I, 161, 2 et 4. Au vers X, 53, 9, les coupes servant au breuvage des Dieux sont mises entre les mains de Tvaṣṭar : c'est sans doute par oubli du mythe primitif. Quant au vers I, 161, 5, il faut peut-être l'entendre en ce sens que les Ṛbhus, aux yeux de Tvaṣṭar, ont profané la coupe précisément en la rendant propre à abreuver les Dieux.

[14] *vāja,* rappelant le nom de Vāja.

[15] Proprement «à l'arrivée (au but) des jours». [Cf. depuis l'article *prapitvá* de M. Geldner, *Ved. Stud.*, II, p. 155.]

[16] Dans le sens de «liqueur forte». [Le 3e pressurage est plus spécialement *tīvrá* parce qu'on y extrait le soma des marcs des deux premiers pressurages, qui ont déjà subi un commencement de fermentation.]

[17] De beaucoup d'enfants mâles. [Cf. supra XXX, 10.]

7. — De bonne heure tu as bu le soma pressuré, ô toi qui as pour chevaux les Haris [18]. Le pressurage de midi est pour toi seul. Bois [19] avec les Ṛbhus, qui donnent des trésors, que tu as pris pour amis, ô Indra, à cause de leurs œuvres pies.

8. — Vous qui êtes devenus des Dieux par vos œuvres pies, qui, pareils à des faucons, vous êtes posés dans le ciel, donnez-nous des trésors, ô fils de la force. Ô fils de Sudhanvan, vous êtes devenus immortels.

9. — Ce troisième pressurage, dont vous avez fait votre part de trésors [20] par votre habileté d'artisan, ô vous dont les mains sont habiles, le voici versé pour vous, ô Ṛbhus : buvez en même temps qu'Indra s'enivre [21].

---

[18] Indra.
[19] A ce pressurage, celui du soir.
[20] Cf. les vers 1 et 2.
[21] Proprement «de concert avec les ivresses d'Indra». Cf. vers 1, et IV, 34, 1-2.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXXVII

VII, 51. Aux Ādityas.

1. — Puissions-nous avoir avec nous le secours actuel des Ādityas, leur protection très salutaire! Que les rapides, nous exauçant, accordent à ce sacrifice[1] l'exemption de toute faute et la liberté[2].

2. — Que les Ādityas, qu'Aditi s'enivrent, Mitra, Aryaman, Varuṇa, très droits[3]! Que les gardiens du monde soient à nous! Qu'ils boivent maintenant le soma chez nous, pour nous secourir!

3. — Tous les Ādityas, tous les Maruts, tous les Dieux[4] et tous les Ṛbhus, Indra, Agni, les Açvins, étant loués[5]... Ô vous, protégez-nous toujours en nous donnant le bien-être!

COMMENTAIRE.

[1] Proprement «placent ce sacrifice dans l'exemption de faute et la liberté». La liberté est la conséquence de l'exemption de faute, puisque la faute est un lien : les deux idées sont souvent rapprochées dans des formules semblables.

[2] «Pour nous», apparemment. A moins qu'une formule, qui proprement ne peut guère s'appliquer qu'à l'homme, ne soit ici abusivement transportée au sacrifice.

[3] Très justes.

[4] Les Devas.

[5] Anacoluthe. Tous ces mots sont au nominatif.



XXXVIII

X, 154. Hymne funéraire.

1. — Le soma se clarifie pour les uns. D'autres viennent chercher le beurre fondu. Ceux pour lesquels coule la douce liqueur[1], qu'il arrive chez ceux-là même!

2. — Ceux que l'ascétisme rend inattaquables, ceux qui par l'ascétisme sont allés au ciel, ceux qui se sont fait de l'ascétisme une grandeur, — qu'il arrive chez ceux-là même!

3. — Ceux qui combattent pour le butin, les héros qui font le sacrifice de leur corps, ou ceux qui ont donné mille *dákṣiṇās*, — qu'il arrive chez ceux-là même!

4. — Ceux qui les premiers ont observé la loi[2], suivant la loi, fidèles à la loi, les *pitáras* qui ont pratiqué l'ascétisme, ô Yama, — qu'il arrive chez ceux-là même!

5. — Les poètes aux mille modes[3], qui gardent le soleil, les ṛṣis qui ont pratiqué l'ascétisme, ô Yama, — qu'il arrive chez ceux-là même!

COMMENTAIRE.

[1] Du ciel? Cf. IX, 113, 6-11.
[2] [Sur *ṛtāsáp*, cf. depuis Geldner, *Ved. Stud.*, II, p. 135.]
[3] Proprement «aux mille *conduites*».

XXXIX

X, 130. L'institution du sacrifice.

1. — Le sacrifice qui est tendu de tous côtés en chaîne d'étoffe, tendu avec cent et un services divins[1], ces *pitáras* qui sont venus[2] le tissent : «Tisse en avant, tisse en arrière», ainsi disent-ils, assis devant le sacrifice tendu.

2. — Le mâle le tend; il le file; le mâle le tend sur le ciel que voici[3]. Voici les chevilles à leur place. Ils ont pris les *sâman* comme navettes, pour tisser[4].

3. — Quel était le modèle? Quelle était la copie? Quel était le principe? Quel était l'*âjya*[5]? Quel était le *paridhí*[6]? Quel était le mètre? Quel était le *praüga*[7]? Quel était l'*ukthá*[8]? Quand tous les Dieux ont sacrifié le Dieu[9].

4. — La *gāyatrí* devint la compagne d'Agni[10]. Savitar fut uni

---

COMMENTAIRE.

[1] Comme fils de la chaîne.

[2] Cf. IV, 50 [supra XXX], 7, et ci-dessous vers 7. «Ces» *pitáras* sont apparemment les mêmes que les sept ṛṣis divins dont il est question plus loin; mais le poète les «voit» en effet, par les yeux de l'esprit : cf. vers 6.

[3] Ce qu'il tend, c'est probablement lui-même; car il est le sacrifice, ou du moins l'offrande de ce sacrifice. Cf. le sacrifice du Puruṣa, X, 90.

[4] Ce vers se retrouve, avec des variantes, dans l'Atharva-Véda, X, 7, 43-44 : là, les chevilles servent à soutenir le ciel, comme dans le Rig-Véda, VII, 99, 3, Viṣṇu soutient la terre avec des chevilles; dans l'Atharva-Véda, *ibid.*, 42, il est question de six chevilles pour le tissu sans fin que font le jour et la nuit (apparemment les six saisons) [bien plutôt les six *diças*, cf. Henry, *Ath.-V.*, XIII, 3, 20, p. 48].

[5] Le beurre de l'offrande.

[6] Ou plutôt les *paridhí*, les bûches qui servent de cadre au feu de l'autel.

[7] Le second *çastra* du pressurage du matin.

[8] Hymne récité.

[9] Le mâle, le *puruṣa*, identifié au sacrifice. Cf. plus bas, vers 6.

[10] Probablement parce que son nom vient de *gā* «chanter», et qu'Agni est le chantre par excellence.

à l'*uṣṇihā*[11]. Soma grandit par l'*anuṣṭúbh*[12] en forme d'ukthas. La *bṛhatī*[13] seconda la voix de Bṛhaspati.

5. — La *virāj* para[14] Mitra et Varuṇa. La *triṣṭúbh* fut ici pour Indra la part d'un jour[15]. La *jágatī* entra[16] dans les Viçve Devās. A cela se sont conformés les ṛṣis humains.

6. — A cela se sont conformés les ṛṣis humains, nos pères, quand fut né le sacrifice ancien. Je songe, en les voyant par le regard de l'esprit, à ceux qui les premiers ont sacrifié ce sacrifice.

7. — Avec les hymnes de louange, avec les mètres, tournés vers nous[17], avec les règles[18], eux les sept ṛṣis divins. — Suivant des yeux le chemin des anciens, les sages, comme des cochers, ont pris à leur tour les rênes.

---

[11] Autre nom de l'*uṣṇih*. — Peut-être parce que Savitar opère au lever de l'aurore (*uṣás*). On rencontre des «à peu près» de cette force.

[12] Jeu de mots probable sur *anuṣṭúbh* «louange qui suit» : Soma en effet coule *ágre vipām*, etc. «en tête des prières» qui commencent seulement quand il coule déjà; voir plus bas (vers 5) l'origine prétendue de la *triṣṭúbh*.

[13] Le rapport de la *bṛhatī* avec Bṛhaspati est aisé à comprendre; mais ce n'est toujours qu'un jeu de mots.

[14] Voir *Études sur le lexique védique*, s. v. [*Journ. asiat.*, 8ᵉ sér., III, p. 242]. — Évidemment parce que Mitra et Varuṇa gouvernent (*ví rājathaḥ*, V, 63 [supra XXXV], 7) le monde.

[15] Parce qu'Indra est loué trois fois par jour, aux trois *sávana*.

[16] Entra, parce qu'elle est mobile, *jágatī*; dans les Viçve-Devās, parce que c'est *viç* qui signifie «entrer».

[17] Cf. vers 1.

[18] [Le mot *pramā́* de la st. 3 est traduit «règle»; puis «règle» a été biffé et remplacé par «modèle» : il y a donc lieu, ce semble, d'admettre ici la même correction.]

XL

X, 107. La Dakṣiṇā.

1. — Leur grande libéralité[1] s'est manifestée. Tout le monde des vivants a été délivré des ténèbres. La grande splendeur donnée par les pères[2] est venue. Le vaste chemin de la *dákṣiṇā* est apparu[3].

2. — Ceux qui donnent la dakṣiṇā ont leur séjour là-haut dans le ciel. Ceux qui donnent des chevaux sont avec le soleil. Ceux qui donnent de l'or ont en partage l'immortalité. Ceux qui donnent des vêtements, ô Soma[4], prolongent leur vie[5].

3. — L'abondance divine, la dakṣiṇā méritée par le sacrifice offert aux Dieux, ne sont pas pour les avares[6]; car ils ne donnent pas eux-mêmes abondamment. Aussi beaucoup d'hommes, offrant la dakṣiṇā par crainte du péché[7], donnent-ils abondamment.

4. — Ils voient Vāyu aux cent torrents, l'hymne qui a conquis le ciel[8]; contemplant les hommes[9] ils voient l'offrande[10].

COMMENTAIRE.

[1] La libéralité des pères. Voir ci-après.

[2] L'aurore? Cf. IV, 1 [supra IV], 13 et suiv.

[3] Peut-être s'agit-il ici de la dakṣiṇā des Dieux : voir vers 3. Cf. d'ailleurs I, 123, 1.

[4] Invoqué ici parce qu'il prend les vêtements les plus divers?

[5] Toute la seconde moitié de la stance est une reproduction, avec variante, de I, 125, 6.

[6] [C'est par pure conjecture et tradition qu'on donne aux deux rares mots *kavārí* et *kavatnú* (supra IX, 9) le sens d'«avare» : en le supposant réel, il a pu d'ailleurs sortir du sens d'«impie»; or c'est ce sens qui se trouve indiqué comme primitif par le zend *kava* «aveugle», qui désigne (notamment *Yasna*, IX, 18, et la note de J. Darmesteter) l'impie incapable de voir et d'entendre la loi. — Communiqué par A. Meillet. — V. H.]

[7] Du péché d'avarice.

[8] L'hymne des premiers *pitáras* qu'ils rejoignent.

[9] Comme le soleil, VII, 60, 2 : c'est le sort des *pitáras* (IX, 83, 3; cf. III, 53, 9-10 [et supra XXXVIII, 5] et la récompense des libéralités faites aux prêtres. Cf. vers 2, et aussi vers 1.

[10] Et en ont leur part.

Ceux qui donnent abondamment, ceux qui offrent dans l'assemblée [11], ceux-là traient [12] une dakṣiṇā composée de sept mères [13].

5. — Celui qui donne la dakṣiṇā marche au premier rang, où on l'appelle; celui qui donne la dakṣiṇā marche en tête, conduisant le village; celui que je regarde comme le roi des hommes, c'est celui qui le premier a pris à cœur [14] la dakṣiṇā.

6. — Celui qu'on appelle *ṛṣi* [15], celui qu'on appelle *brahmán*, conduisant le sacrifice, chantant le *sâman*, récitant l'*ukthá* [16], celui qui connaît les trois corps du brillant [17], c'est celui qui le premier a fait don de la dakṣiṇā.

7. — La dakṣiṇā donne le cheval, la dakṣiṇā donne la vache, la dakṣiṇā donne aussi l'or brillant. La dakṣiṇā conquiert la nourriture qui est notre âme. Il prend pour cuirasse la dakṣiṇā, celui qui la connaît [18].

8. — Les bienfaisants ne meurent pas, ils ne vont pas à leur perte; ils n'éprouvent pas de dommage, ils ne trébuchent pas, les bienfaisants. Ce monde entier, et le ciel, la dakṣiṇā leur donne tout cela.

---

[11] Du sacrifice.

[12] Jouissent de...

[13] Des sept rivières célestes (I, 34, 8), avec allusion aux sept ṛṣis divins.

[14] [Le verbe] *vī* avec *á* a le même sens au vers I, 71, 4 (régime *dūtyàm*, qui se construit aussi avec le simple au vers IV, 9, 6, dont le sens est particulièrement clair), et aussi au vers X, 6, 2 (régime *sakhyá*). Il se construit encore dans le même sens avec un datif, *sacáthāya* (I, 156, 5), comme un autre datif, *ṛtáya*, est construit avec le simple au vers X, 8, 5, très analogue à IV, 9, 6.

[15] En effet, les Aṅgiras eux-mêmes sont arrivés au ciel par le don de la dakṣiṇā : X, 62, 1.

[16] Le composé *uktha-çás*, quelle que soit l'étymologie réelle de son second membre, a certainement pris le sens de «qui récite des hymnes». C'est ce qui résulte à la fois de l'emploi du mot dans des formules de rituel où il désigne le hotar, et de son emploi ici même (en opposition à *sāmagá*), ainsi qu'au vers VII, 19, 9 (*náraḥ çaṃsanty ukthaçása ukthá*).

[17] De Soma? Cf. IV, 41, 1-2 [je ne puis ni retrouver ni corriger cette référence]; IV, 47, 1 et *passim*. [Pourquoi pas tout simplement «la triple incarnation d'Agni»? — V. H.]

[18] Qui connaît ses vertus, cf. vers 3.

9. — Les bienfaisants ont gagné, avant tous les autres [19], une couche [20] parfumée; les bienfaisants ont gagné une fiancée aux riches vêtements; les bienfaisants ont gagné le breuvage de surā; les bienfaisants ont gagné ceux qui se présentent sans qu'on les appelle [21].

10. — Pour le bienfaisant on étrille un cheval rapide; pour le bienfaisant il y a [22] une jeune fille bien parée; la demeure du bienfaisant est comme un étang plein de lotus; elle est ornée, brillante, comme les demeures des Dieux [23].

11. — Le bienfaisant est traîné par des chevaux qui le traînent bien [24]. Le char de la dakṣiṇā [25] est un char qui roule bien. O Dieux, aidez le bienfaisant quand il y a du butin à faire! Le bienfaisant triomphe de ses ennemis dans les combats.

---

[19] Cf. VIII, 89 [100 Aufr.[2]], 2; X, 85, 38. Voir aussi vers 5.
[20] Cf. X, 34, 11, et 18, 7.
[21] Des serviteurs zélés.
[22] [Est-ce un lapsus de traduction? Le texte porte *āste*, «est assise, se tient», et non pas *asti*. — V. H.]
[23] Cf. X, 135, 7.
[24] *suṣṭhu-* = *su-* comme en sanscrit classique.
[25] Cf. I, 123, 1.

(*A suivre.*)

À PROPOS

DE

L'ACCENTUATION LITUANIENNE.

(INTONATIONS ET ACCENT PROPREMENT DIT.)

I

Ce qui suit est le contenu d'une communication faite à la Société de Linguistique il y a quatre ans[1]. Ayant le projet, dès cette époque, de développer les mêmes observations dans un ouvrage spécial, traitant à la fois des intonations du lituanien et de l'accent tonique de cette langue, je n'en avais pas fait l'objet d'un article dans nos *Mémoires;* mais quelques pages de M. Bezzenberger (parues dans l'intervalle et qui m'avaient échappé d'abord) sur lesquelles je reviens plus loin, me donnent occasion de reprendre quelques points principaux, en attendant qu'ils soient exposés ailleurs d'une manière complète.

C'est une conséquence directe, ou plutôt c'est la supposition préalable de la loi de Leskien sur l'abrègement des finales, que les intonations «geschliffen» et «gestossen» existent (ou ont existé à un moment donné) *aussi bien chez les longues atones que chez les longues toniques.* Les finales «gestossen» s'abrègent, et les finales «geschliffen» gardent leur quantité, sans égard à la place de l'accent. Il est vrai que la loi de Leskien ne permet strictement de conclure à l'intonation des atones que dans le rayon précis des syllabes finales, et que l'existence d'un régime particulier pour ces syllabes serait parfaitement concevable et admissible. Mais une série d'autres faits, dont quelques-uns rapportés plus bas, ne nous laissent plus de doute sur la présence des in-

[1] Séance du 8 juin 1889. *Bulletin de la Société de linguistique,* t. VII, p. liij. — Seul le point qui concerne les brèves primitives *ă ĕ ĭ ŭ* (voir plus bas, p. 436) est une addition nouvelle, un peu postérieure au premier exposé du système.

tonations chez toute espèce de longues, toniques ou atones d'abord, intérieures ou finales ensuite.

Ceci établit clairement le terrain sur lequel une étude des intonations se trouve placée. Il ne s'agit décidément plus, sous ce nom, d'explorer un fait qui accompagne en lituanien l'accent tonique, mais un fait qui accompagne la QUANTITÉ LONGUE[1]. Les intonations sont une partie intégrante de la prosodie des syllabes lituaniennes; elles ne sont dans aucun rapport nécessaire avec l'accent. Qu'il y ait des influences (très importantes comme on le verra) de l'intonation sur l'accent, et de l'accent sur l'intonation, c'est possible : de même il y a dès influences de l'accent sur le vocalisme, et il ne s'ensuit pas que vocalisme et accent soient des sujets naturellement connexes. L'intonation, il est vrai, nous demeure cachée en syllabe atone; elle ne devient visible (directement) qu'à la faveur de l'accent qui la rend intense. C'est par là, simplement, que ce dernier élément joue, à titre d'informateur, un rôle inévitable et continuel dans la recherche.

Nous remplaçons dès à présent les termes de «geschliffen» et «gestossen» par ceux d'intonation *douce* (*vỹnas*) et d'intonation *rude* (*výras*). Ces noms sont choisis arbitrairement.

Les unités, ou espaces intermittents, qui, dans le mot entrent en considération pour l'intonation ou l'accent, ainsi p-|*y*|-kst-|*an*|-cz-|*om*|-s, ne sont désignables, si l'on cherche un nom usuel simple, que par le terme de «syllabe», qui est sans rapport avec la chose à désigner, à part ce fait qu'il y a pour certaines causes, autant de ces espaces qu'il y a de syllabes. Sans prétendre ici s'affranchir complètement de la terminologie imposée, on peut employer le terme de *tranche intonable* (ou *tranche vocalique*, les deux choses s'équivalant en fait, si la définition de voyelle est conçue d'une certaine manière), ou «*tranche*» tout court, par abréviation.

Presque d'elle-même, la théorie des intonations se divise en une partie générale comprenant toutes les syllabes intérieures, et en une partie spéciale relative aux finales. Nous considérons uniquement dans ce travail les syllabes intérieures, et c'est sous cette réserve constante que nous prions d'entendre chacune des observations qui suivent.

I. — Une tranche EXISTANT DEPUIS L'ORIGINE, et représentant à l'origine une tranche MONOPHTONGUE LONGUE (-|*ā*|-, -|*ō*|-, -|*ē*|-, -|*ī*|-, -|*ū*|-), est en lituanien déterminée *ipso facto* dans son intonation (aussi bien qu'elle l'est par exemple dans sa *quantité*

[1] Ce terme doit être entendu ici comme comprenant les semi-longues.

ou dans son *timbre*). L'intonation sera toujours *rude*, si aucun accident n'est venu la modifier.

Voici quelques exemples :

(ā)	scr. *mātā*	lit. *mótė*	scr. *sthā-*	lit. *stóti*, *stónas*
	scr. *bhrātā*	*brólis*	scr. *yā-*	*jóti*, *jóju*
	scr. *nāsā*	*nósis*	scr. *kās-*	*kósėti*, *kósiu*
	lat. *rāpa*	*rópė*	lat. *hiā-tus*	*žióti*, *žióju*
(ē)	scr. *vāyus*	lit. *vė́jas*	scr. *dhā-*	lit. *dė́ti*, *dė́jau*
	got. *mēna*	*mė́nů*	scr. *sphā-*	*spė́ti*, *spė́ju*
	gr. *θήρ*, *-ηρός*	*žvė́rį* (acc.)	lat. *sē-men*	*sė́ti*, *sė́menys*
	scr. *pād*	*pė́dą* (acc.)	eur. *ēd-*	*ė́sti*, *ė́džos*
(ō)	scr. *dhānās*	lit. *dúna*	scr. *dā-*	lit. *dúti*, *dóvaną*
	gr. *ὀκτώ*	*aßtúnios*	gr. *ζωσ-τήρ*	*jústi*, *jústa*
	norr. *sōt*	*súdžai*	lat. *pō-tus*	*púta*
(ī)	scr. *vīras*	lit. *výras*	lat. *līra*	lit. *lýsė*
	scr. *ǵīvas*	*gývas*	lat. *vītis*	*výtis*
	scr. *rī-tis*	*lýtų* (acc.)	v. all. *gilīh*	*lýgti*, *lýgus*
(ū)	scr. *sūnus*	lit. *sū́nų* (acc.)	scr. *bhū-*	lit. *bū́ti*, *bū́siu*
	scr. *dhūmas*	*dū́mai*	*pū-*	*pū́ti*, *pū́liai*
	scr. *yūṣam*	*jū́ßė*	*syū-*	*siū́ti*, *siū́las*
	v. all. *dūsunt*	*tū́kstantis*	*yūyam*	*jū́sū*

De même, dans les suffixes; classe *barzdótas* = lat. *barbātus*; classe *artójis*, où l'ā est sûrement aussi fort ancien. Verbes en *-ė́ti*, *-óti*, *-ýti*, correspondant à sl. *-ěti*, *-ati*, *-iti*; par exemple *jëßkóti* = *iskati*, *ganýti* = *goniti*, etc. L'intonation de l'ō (intérieur) des féminins est rude comme il apparaît par le datif pluriel *mergóms*, quoique les questions relatives au datif pluriel ne doivent pas passer d'ailleurs pour susceptibles d'une solution toute simple.

Notre formule indique à l'avance pourquoi il ne résulte pas de la loi que tout *o*, *ů*, *ė*, *y*, *ū* lituanien doive être d'intonation rude.

Cas où la voyelle elle-même est postérieure :

1. Les emprunts au slave et au germanique ont fait pénétrer dans la langue un nombre énorme de *o ė* (*ů*) *y ū* nouveaux, en majorité frappés de l'intonation douce, et qui sont naturellement écartés d'avance de la question; par ex. *vỹnas* « vin », *žỹdas* « juif »,

rūbas « vêtement », *būras* « paysan », *rōdas* « délibération », *blōgas* « chétif », *kūlas* « pieu », *czēsas* « temps », et mille autres.

2. Sans qu'il y ait emprunt, le dictionnaire lituanien est particulièrement riche en mots de toute espèce dont l'origine, quelle qu'elle soit, est évidemment peu ancienne. Quand *o ė ů y ū* figurent dans un de ces radicaux *étrangers au fonds primitif*, nous ne prétendons point que la règle s'applique : au contraire, on leur trouvera souvent (même ordinairement) dans ce cas l'intonation douce, et c'est ce qui rend encore plus frappant le traitement régulier des longues de vieille date. Ainsi, dans les verbes comme *czożti* « glisser », *kriokti* « grogner », *ßniokßti* « souffler bruyamment », qui se dénoncent comme modernes, par leur aspect seul ou par l'absence de correspondants dans les langues parentes, l'intonation de la voyelle radicale peut être quelconque (on a, en fait, dans les exemples cités, *czõżti*, *kriókti*, *ßniõkßti*).

3. Une autre série de *o ė ů y ū* doivent leur existence à des innovations proprement *grammaticales*, à la création de formes ou de catégories de formes nouvelles au sein des anciennes racines. Or la voie par laquelle un nouvel *o ė*, etc. a pu surgir dans la langue est indifférente : il suffit qu'il soit *postérieur à une certaine date* pour que la loi ne s'applique pas. Il est en outre immédiatement évident que l'intonation de ces nouvelles couches de voyelles longues ne sera pas nécessairement sans règle intérieure, mais que nous n'avons ici à nous en préoccuper que par le côté négatif, pour débarrasser la loi de *stóti* d'éléments qui ne la concernent pas.

Les exemples à écarter ainsi seraient presque innombrables, et il faut se contenter d'en citer un ou deux, choisis au hasard. L'*ū* de *pū́ti*, *pū́siu* « pourrir », l'*y* de *gýti*, *gýsiu* « guérir » sont de vieilles voyelles longues, qui doivent tomber sous le coup de la loi, et qui offrent, en effet, l'intonation attendue. Mais le *ū y* des présents *pūvù*, *gyjù*, qui fait partie de formes incontestablement hystérogènes (le type même étant inconnu à l'origine), est placé par sa date hors de la portée de la loi. Qu'il offre l'intonation rude, ce n'est pas à la loi primitive qu'il le devra; qu'il offre l'intonation douce, comme c'est le cas (3ᵉ prés. *pū̃va*, *gỹja*), ce n'est pas davantage une infraction à cette loi.

Autre exemple. Lorsqu'un *ē* (*ė*) apparaît dans une racine qui a pour voyelle fondamentale *ĕ*, c'est le signe que cet *ē* ne saurait prétendre à une antiquité bien haute; car, à part deux ou trois cas spéciaux (allongement du nominatif, allongement de l'aoriste sigmatique, etc.), l'alternance *e*-*ē* n'est pas indo-européenne[1]. Si donc on trouve l'intonation douce à un *ė* comme

[1] C'est du moins ce que nous avons toujours soutenu.

celui de *slě̃pti*, cacher, rac. *slěp-* (*slepiù*), *lě̃kti*, voler, rac. *lěk-* (*lekiù*), il n'y a rien là qui puisse ni étonner, ni ébranler la règle. En regard de ce cas, il suffit, peut-on dire, de prendre au hasard une racine comme *bėg-* (où l'*ė* n'alterne *pas* avec *ě*) pour constater qu'elle porte régulièrement l'intonation rude, caractéristique des *ė* anciens, *bė̀gti*, *brė̀kßti*, *drė̀kti*, *gė̀dėti*, *grė̀bti*, *mė̀gti*, *plė̀kti*, *plė̀ßti*, *slė̀gti*, *vė̀sti*, *dė̀ti*, *sė̀ti*, *spė̀ti*, et de même *ė̀sti*, *sė̀sti*, *stė̀gti*[1]. Pour la même raison de postériorité, la voyelle longue qui apparaît, par exemple, dans *dũkrà*, acc. *dũkrą* en regard de *duktẽ* « fille »; dans *bẽbrus*, dialectalement *bebrus*, *vebras* « castor », indo-europ. **bhĕbhrus*; dans *ẽsame*, *ẽsą̃s*, anciennement et dialectalement *esame*, *esą̃s*, ne concerne ni de près ni de loin la règle de *dė̀ti*. Ainsi de suite pour une série de cas dont nous n'avons voulu qu'indiquer la présence.

Cas où l'intonation seule est postérieure :

Les trois genres d'« exceptions » que nous venons de distinguer ont ceci de commun, qu'il s'agit de voyelles longues dont l'existence même est récente, qui, dès lors, n'ont été soumises à aucun moment à la loi qui avait fixé l'intonation de *stóti*. Tout autre est le cas des formes qui, offrant depuis l'origine une voyelle longue, ont, après coup, RENVERSÉ L'INTONATION PRIMITIVE de cette voyelle. Ce phénomène, auquel on peut donner le nom de MÉTATONIE, joue un rôle essentiel pour toute la théorie des intonations et en constitue un des plus vastes et des plus difficiles chapitres. Il est nécessaire d'indiquer brièvement quelques-unes des limites où il semble pouvoir être enfermé :

A. Les causes de métatonie sont probablement diverses, et sans aucun rapport entre elles, selon les cas dont il peut s'agir. Nous montrerons, sans pouvoir aborder la question dans le présent travail, que dans plus d'un cas, cette cause est phonétique. Aussi le nom de métatonie — avec l'unité qu'il implique — est-il purement provisoire. Il nous sert à désigner tout changement d'intonation dont le principe n'est pas encore clair, et dont le résultat, en attendant, se traduit à nos yeux par une *alternance* de l'intonation (caractéristique de *certaines classes de formes*, comme toutes les alternances); ainsi *vė̀jas* — *pavė̃jui*, *kója* — *pakõjui*, *sáulė* — *pasaũliui*, *kálnas* — *pakalniui*.

B. La métatonie, presque partout où on peut l'observer, est di-

[1] Les deux dernières racines (en laissant de côté *ė̀sti* dont le cas est distinct) reposent étymologiquement sur *sĕd-* *stĕg-*, mais ont passé entièrement dans l'analogie du type *bėg-*, formant même *stógas* et *sodìnti*, comme *bogìnti*. En adoptant par des causes inconnues le vocalisme du type *bėg-*, elles en ont pris aussi l'intonation.

rigée dans le même sens pour chaque formation donnée, et ne consiste pas dans le renversement indifférent de l'une et de l'autre intonation. Ainsi les noms d'action en *-ia-* contracte veulent *l'intonation douce :* il y aura donc renversement si l'intonation radicale est rude : *bẽgis* « course » (cf. *bė́gti*), *β̃okis* « danse » (cf. *β́okti*), *lũžis* « bris » (cf. *lúžti*), *dỹgis* « germination » (cf. *dýgti*), etc.; en revanche, il n'y aura pas lieu à changement si l'intonation est douce de fondation : *smõgis* « jet » (cf. *smõgti*), etc. La plupart des formations métatoniques favorisent l'intonation douce. La métatonie *dans le sens de l'intonation rude* apparaît comme à la fois plus rare, plus irrégulière dans chaque cas, et probablement moins ancienne en général, que la métatonie inverse; on peut citer, par exemple, certains dénominatifs en *-inti : svéikinti* de *sveĩkas; gárbinti* de *garbẽ*, acc. *gar̃bę; liáupsinti* de *liaupsẽ*, acc. *liaũpsę*, etc. (à côté de *trum̃pinti — trum̃pas*, etc. sans changement de l'intonation). Ou les déverbatifs en *-ioti*, comme *válkioti*, *lándžoti*, *ránkioti*, contre *vel̃ka*, *leñda*, *reñka* (3ᵉ prés.), etc.

C. Sauf les dérivés en *-ius*, tels que *pũdžus*, *kur̃pius*, *ąsũczus*, en regard de *pū́das*, *kùrpė*, *asū́tas*, etc., il n'y a peut-être pas une seule série métatonique qui se présente comme ABSOLUMENT RÉGULIÈRE.

D. Y-a-t-il des formations qu'on puisse considérer comme exemptes *a priori* de toute métatonie?

Les causes de métatonie étant inconnues et diverses, de plus, certaines « formations » même très simples (par ex. les féminins composés de rac. + *-ō-*) contenant naturellement toute espèce de couches et d'éléments hétérogènes, il n'est, pour ainsi dire, pas possible de répondre à la question posée dans ces termes.

On est réduit à remarquer plutôt quelles sont les formations dont il faut se défier.

De ce nombre est, particulièrement (parmi les classes primaires), L'ADJECTIF EN *-us*, complètement infecté de métatonie douce. Ainsi *meilùs*, adv. *meĩlų*, adv. *meĩliai*, contre *méilė* (amour) *mė́las* (cher). Lorsque l'adjectif en *-us* est rude malgré cette influence, comme dans *lýgus*, *sótus*, c'est alors le plus solide témoignage qu'on puisse avoir pour l'intonation rude.

On trouverait bien quelques formations définies qui ne sont jamais accompagnées de métatonie, par exemple les mots en *-tis*, *czo* comme *pán-tis*, *-czo*, *ram̃-tis*, *-czo*, mais ce ne sont pas là des séries ayant une importance véritable.

Heureusement presque toutes les formations du verbe primaire peuvent passer pour échapper en somme à des influences métatoniques. Ce n'est que dans telle et telle classe particulière (par exemple *βylù*, *βilaũ*, *β́ilti*, — cf. adj. *βil̃tas*) que les conditions changent, et que là de nouveau intervient un fait de ce genre.

Observation. — En général une antiquité letto-slave paraît suffire pour que la loi de *stóti* s'applique. (Sans doute, une foule de longues «letto-slaves» peuvent être en réalité beaucoup plus anciennes). Ex. : *óbůlas* «pomme», sl. *jablŭko; móju, moti* «faire signe), sl. *manąti;* pronoms *kókio, tókio, jókio* (gén.), sl. *kakŭ, takŭ, jakŭ; glóstu, glosti* «caresser», cf. sl. *gladŭkŭ; bóba* «vieille», slavon *baba; lóva* «lit», sl. *lava; voverě*, acc. *vóverę* «écureuil», sl. *věverica; nŭgas* «nu», sl. *nagŭ; ůsis* «frêne», sl. *jasĭka; bėgti* «courir», sl. *běgnąti; ßývas* «gris», sl. *sivŭ; údra* «loutre», sl. *v-ydra; ůkis* «propriété, demeure», cf. sl. *v-yknąti* «avoir l'habitude»[1].

L'intonation nous paraît ainsi trancher la question souvent débattue de savoir si *põnas* «seigneur», *dỹvas* «miracle», pour ne citer que ces mots, sont empruntés au slave, ou arrivés au lituanien par héritage letto-slave. On aurait dans le second cas : «*pónas*», etc.

II. — Les représentants de *ṝ, ḹ, m̥̄, n̥̄*.

Si ce cas n'était celui qui a par hasard attiré sur lui l'attention des linguistes, il est un des derniers que nous choisirions (à cause de certaines complications de détail), pour introduire par anticipation des réflexions générales. Mais tel qu'il se présente, après les opinions auxquelles il a donné lieu, nous paraîtrions n'avoir aucune tendance définie dans ce travail en nous contentant de l'enregistrer sans commentaire.

En 1878, M. Fortunatov émettait une idée très nouvelle, et d'une espèce inattendue, en affirmant qu'il devait exister une relation entre certains phénomènes hindous, grecs, latins, et les intonations (ou «accents contraires») du lituanien; qu'on ne pouvait douter que ces langues n'eussent connu elles-mêmes les différences toniques si spéciales qui caractérisent l'idiome baltique. La preuve était empruntée à ce fait que le *ṛ* sanscrit se modifiait régulièrement en *īr, ūr*, dans les cas où le lituanien montre le ton rude, ainsi *pílnas*, scr. *pūrṇas;* contre *vìlkas*, scr. *vṛkas*, etc. De même, en grec, on avait *-ρω-*, en latin *-rā-*, selon la même loi tonique. (*Archiv für slav. Phil.*, IV, 586.)[2]

[1] En dehors même de toute comparaison avec les langues congénères, il suffit de prendre les noms offrant, en lituanien, une garantie quelconque d'ancienneté pour être déjà frappé de l'intonation régulièrement rude qui s'attache aux voyelles longues : *Vókëtis* «Allemand»; *Prúsas* «Prussien»; *Perkúnas* «dieu du tonnerre», malgré toutes les formations récentes en *-ūnas;* et de même une interminable série de mots qui, comme *nóras* «volonté», *ßúdas* «excrément», sans être appuyés par ailleurs, sont de ceux qui peuvent prétendre à une antiquité relative.

[2] Le second mérite de M. Fortunatov, *en dehors de la question des intonations*, était donc d'affirmer incidemment une équivalence indo-gréco-latine : *-īr-*, = *-ρω-*, = *-rā-*, que nous affirmions au même moment d'après un principe tout

Dans l'hypothèse qu'on vient de voir et qui n'est plus soutenue par personne sous cette forme, nous relevons un seul détail. La différence *ūr* - *ṛ* et la différence *ìr* - *ir̃* (malgré que l'une soit vocalique et l'autre tonique, l'une hindoue et l'autre lituanienne) se trouvent impliquées ***au même degré*** dans la question de l'INTONATION. En même temps le foyer de cette dernière se trouve situé, non arbitrairement, mais forcément, dans l'indo-européen.

Bientôt l'intervention du *ṝ long* indo-européen apporte une autre solution à la première différence *ūr* - *ṛ* et modifie en général la position des termes, dans un sens que chacun reconnaît immédiatement.

A ce moment, il reste incontestablement une question où les deux différences *ūr* - *ṛ* et *ìr* - *ir̃* sont ***impliquées au même degré***, comme précédemment. Mais cette question ne peut alors être autre que celle de la différence indo-européenne *ṝ* - *ṛ*. Par rapport à cet objet-là, si c'est celui qu'il faut considérer désormais, oui sûrement la valeur réciproque de *ūr* - *ṛ* et de *ìr* - *ir̃* reste exactement la même. Car ils sont les aboutissants, chacun pour leur idiome, de cette différence; ou ils en sont la preuve également précieuse.

Or il a paru que cela suffisait... Des *intonations*, de leur portée, de leur extension, de leur ancienneté, nous n'avons plus entendu parler, au moins à propos de *pìlnas*-*vil̃kas* (car, pour le reste, tous les points de vue étaient permis, fussent-ils précisément en parfaite contradiction avec ce que comporte maintenant le cas de *pìlnas* - *vil̃kas*). *Desinit in piscem*... Il y avait une question et une doctrine posées sur les *intonations* : il y a maintenant un résultat sur le groupe *ir*, groupe qui a pour propriété en lituanien de répondre par une différence tonique à certains faits indo-européens.

Pourquoi la question des intonations cesserait-elle d'exister, comment pourrait-elle cesser d'exister, à propos de ce qu'on affirme sur la différence *ìr* - *ir̃?*

Il est vrai qu'aussitôt qu'on rentre catégoriquement dans ce qui la concerne, et qu'on sort de ce qui concerne l'autre, nous n'avons plus maintenant QU'UN SEUL POINT DE REPÈRE qui touche directement l'intonation : c'est, simplement, *la différence lituanienne*, puisque la seconde, scr. *ūr* - *ṛ*, était tout à l'heure, elle

différent, qui est d'ailleurs précisément ce qui s'oppose à sa combinaison. L'éminent savant arrivait donc à réunir sous un autre point de vue que nous (cf. *Système des voyelles*, p. 263) les sons sortis de *ṝ* primitif. Cette coïncidence étant l'objet d'une note de sa part, *Archiv*, XI, 570, nous lui donnons volontiers acte de l'indépendance de son résultat, qui est même légèrement antérieur d'après les dates.

aussi, un fait d'intonation et ne l'est plus; et puisque, ramenée même à sa signification indo-européenne, *r̄* - *r*, elle n'est pas davantage un fait *d'intonation*. (Il faudrait du moins prétendre que ce *r̄* - *r* est causé par l'intonation, comme tout à l'heure l'hindou *ūr* - *r* était causé par elle. Or ce n'est la pensée de personne, lors même qu'il règne depuis longtemps une équivoque sourde entre admettre simplement «qu'il existe un *r̄*» et professer une opinion sur ce qui motive ce *r̄*; et que, dans une question comme celle-ci, il soit au fond essentiel de se décider, vu que c'est seulement depuis l'instant où on reconnaît formellement que *r̄* vaut *r* + *ə̆*, — qu'il diffère donc DE FONDATION de *r*, aussi complètement qu'un *ā* diffère de *ă*, ou un *st* de *s*, — que c'est seulement, dis-je, depuis ce moment qu'une hypothèse comme celle de l'intonation est logiquement exclue.)

Nous nous trouvons donc, toutes différences gardées (car il n'y a pas de comparaison juste pour l'intonation), à peu près dans la situation de celui qui, connaissant l'indo-européen *ā* : *ă*, étudierait le *timbre* de l'ionien *η* : *α*, pour en démêler les origines. Il ne lui viendra pas à l'idée que, parce que cette différence est indo-européenne, il y ait la moindre présomption pour que le fait de *timbre* soit précisément indo-européen.

Toutefois ceci n'a qu'une très secondaire importance. Le fait capital est que, si l'intonation répond, même indirectement, à une différence qui est *r̄* - *r*, nous possédons pour la première fois une donnée sur la *nature du phénomène* qui nous occupe. Il cesse instantanément d'être un principe, et devient un *résultat*. C'est par là que toute la question change, et doit être nécessairement rétablie, *ab ovo*, sur d'autres bases. Il ne s'agit plus de chercher çà et là quelque effet qui permettra d'attester sa portée historique plus ou moins lointaine; il s'agit uniquement de le comprendre méthodiquement dans ses causes avant de songer à en faire la moindre application. Tel est le principe dont nous nous inspirons.

On peut incidemment remarquer que toutes les phases de la question de *pìlnas* - *vil̃kas* sont dominées par cet unique fait fortuit qu'il s'agissait d'une différence phonique qui a cessé d'être phonique en lituanien : *ìr* - *ir̃* n'étant séparés que par le ton, au lieu que *ó* - *ã*, par exemple, sont séparés par le *son* et par le *ton*. Mais il y aura davantage à dire sur cette éminente cause d'erreurs, quand nous arriverons aux généralités.

Des deux cas visés plus haut, ne retenons que le premier, *pìlnas*. Il est impossible de n'être pas frappé de son rapport, réel ou apparent, avec la loi I (tranches monophtongues longues). L'identification avec le cas de *stoti* sera, en effet, l'une au moins des

IMPRIMERIE NATIONALE.

solutions possibles pour la série *pilnas* (= *p-|ḷ|-nos). Cette raison, comme d'autres, simplement pratiques, engageait à en faire mention dès à présent. Mais, loin d'insister sur le caractère évident du cas, nous prions plutôt le lecteur de réserver son jugement jusqu'à ce que des observations plus complètes permettent une discussion utile (voir VII). Nous nous contentons ici de recueillir les exemples qui s'y rapportent :

Outre les principaux exemples cités par M. Fortunatov (*pìlnas*, *tìltas*, *ìlgas*, *vìlna*, *mìltai*, *pìrmas*, *žìrnis*), notons :

gìrti, part. passé *gìrtas* «laudatus» = véd. *gūrtas*, lat. *grātus*, indo-eur. **gr̄tos*.

gìrtas, adj. «ivre» = βρωτός; scr. *gīrṇas* «dévoré». Ici se place aussi *gurklỹs* «gésier», — acc. *gùrklį*, *Deutsch-Lit. Wört.* s. v. «Kropf», — et *gùrkβnis* «bouchée, *coup*, quantité qu'on avale».

βirβù, *βirβlỹs* «frelon», lat. *crābro*, groupe primitif *kr̄s*-. Il est vrai que Kurschat donne le génitif *βir̃βlio*, mais il ne paraît pas connaître le mot : car l'acc. plur. *βirβlius*, à la fin du vers dans Donalitius (VII, 217), prouve sans discussion l'intonation rude.

spìrti «donner une ruade, un coup de pied». L'indien *sphūr*- ne manque que par hasard : ce serait la forme «devant consonne» correspondant à *sphurati* «il pousse du pied». Acc. véd. *apa-sphuram*. (Forme forte dans aor. *spharī-s*).

pìlkas «gris» répond à une forme indirectement connue, et prévue, **pl̄k₂*-; en ce que scr. *paliknī* (masc. *palitas*) ne pouvait avoir dans sa forme faible qu'un l̄ long.

ìrklas «rame», *ìrti* «ramer» répondent à une forme indirectement connue, et prévue, **r̄*-, qui est l'état faible régulier du groupe contenu dans ἐρέ-της, ἐρε-τμός, ou dans le scr. *ari-tram*, ou de même dans le germ. **rōþra-*, *rōjan*.

gìrna «meule» contient le groupe *g_2r̄-, forme faible régulière de g_2*rā*-, véd. *grā-van*- «meule à presser le soma».

C'est par hasard à ce dernier genre d'exemples, presque uniquement, qu'on est réduit pour établir qu'il en est, en lituanien, de m̄ n̄ comme de r̄ l̄ primitifs. Il est donc nécessaire d'admettre non seulement le fait brut de l'existence de ces sons, mais aussi la théorie précise de leur origine, permettant d'augurer leur présence d'après certaines formes fortes.

pa-žìntas «connu», *pa-žīstu* = *pa-žìnstu* «je connais», représentant la forme faible de l'indo-eur. g_1*nō*- ou g_1*enō*-, ne peuvent, dans les deux cas, avoir contenu qu'un n̄ long, lequel jusqu'ici n'était attesté que par lat. *gnā-rus* et scr. *jā-nāmi* (lui-même analogique d'après **jātas*).

tìmsras « brun foncé » contient la forme faible **tm̥sro-* de l'indo-eur. **temŏsro-*, connu comme substantif par scr. *tamisrā-*, lat. *tenebrae*, comme adjectif par v. haut-all. *finstar*.

dùmti[1] « souffler » est au scr. *dhmā-* dans le même rapport que *žìnti* au scr. *ǵñā-*. Participe *dùmtas* = **dhm̥̄-tos*, scr. **dhāntas* remplacé par *dhmātas*; mais la forme faible se rencontre en sanscrit même[2].

ìntė « femme du frère » est égal au scr. *yātā* « femme du frère ». Malheureusement Kurschat ne citant le mot que d'après Szyrwid et Nesselman, on ne sait quel fond il est permis de faire sur l'intonation qu'il lui donne.

III. — Les tranches existant depuis l'origine[3], et représentant à l'origine une tranche monophtongue brève, sont régulièrement en lituanien de l'intonation douce.

Rien de semblable, il est vrai, ne pourrait être inféré de ce qu'enseigne Kurschat sur les quatre voyelles lituaniennes *a e i ŭ*. Avant tout, sa doctrine a pour résultat de séparer radicalement : *a e* d'une part, *i ŭ* de l'autre; en second lieu, de faire de *i ŭ* des voyelles dépourvues de toute intonation.

Ces deux voyelles ont, en effet, pour première propriété, selon Kurschat, d'être brèves, et constamment brèves. Tranche brève étant synonyme de tranche non intonable[4], il ne saurait être question pour elles d'une intonation quelconque, et placées sous l'accent, ces voyelles seront seules à recevoir le signe du ton neutre : *ì ù* (à part le cas exceptionnel de *plàkti mèsti*).

A leur tour, *a e* sont, à la différence de *i ŭ*, des tranches *longues* et, par conséquent, *intonées*, mais cela uniquement dans le cas où elles sont placées sous le ton (*nãktį*, *mẽdų*). Un *a e* atone, comme dans *naktìs*, *medùs*, est déclaré *bref*, et nous devons conclure qu'il est sans intonation.

Sur le genre d'intonation de *a e*, rien n'est stipulé par Kur-

[1] Le lituanien offre sporadiquement *ur ul um un*, au lieu de *ir il im in* (cf. *Mém. de la Soc. de ling.*, VII, 93. Fortunatov, *Archiv*, XI, 570). Cet *u* n'est pas plus spécialement le fait des *r̥̄ l̥̄ m̥̄ n̥̄* longs que des *r̥ l̥ m̥ n̥* brefs. En admettant qu'il soit propre aux premiers, c'est un caractère insignifiant à côté de celui de l'intonation. Ceci à propos des combinaisons de M. Bezzenberger (v. la suite).

[2] On lit Mārkaṇḍeya Pur. 39, 11, éd. Banerjea : *yathā parvatadhātūnāṁ dōṣā dahyanti dhāmyatām* (contre par ex. Manu, I, 70 : *dahyantē dhmāyamānānāṁ dhātūnāṁ malāḥ*).

[3] Cette condition, essentielle ailleurs, n'est pas nécessaire dans le cas de ces voyelles.

[4] Il reste à savoir, il est vrai, ce que Kurschat appelle *brève*. Tout ce qui est *bref* (= quantité *minor*) dans son échelle à 2 degrés ne sera pas bref (= quantité *minima*) dans une échelle à 3 degrés comme celle de Baranowski.

schat, qui laisse entendre que ces voyelles sont douces ou rudes comme les longues.

Une seule chose satisfait dans ce système, s'il est l'expression de l'état réel. C'est que les anciennes brèves, quoique maintenant longues ou brèves, gardent cependant ce dernier trait distinctif et commun de n'être en aucun cas CONSTAMMENT LONGUES, comme le sont *o é ů y ū*. A part cela, on ne rencontre qu'anomalie et surprise :

Les anciennes brèves formeraient deux classes séparées sur un point essentiel.

Une de ces classes aurait, de plus, une situation unique dans le vocalisme (*i ŭ* sont les seules voyelles [intérieures] sans intonation).

L'autre n'est pas moins extraordinaire, puisque *a e* seuls dans tout le vocalisme ont une quantité variable entraînant l'intermittence de l'intonation.

Enfin, dernière énigme, on sait que, dans une certaine série de formes, sans raison apparente, *a e* restent brefs (et de ce fait non intonables), même sous l'accent : *plàkti, nèßti; mànas, *tàvas*, etc.

Aucune de ces difficultés ne subsiste si l'on regarde comme exact le nouveau système des quantités lituaniennes de Baranowski, tel qu'il résulte des indications données par M. Hugo Weber (*Ostlitauische Texte*, I, Weimar, 1882). Ce système étant conçu hors de toute préoccupation des origines, uniquement fondé sur l'expérience et l'observation de la langue parlée, n'est à ce titre nullement suspect.

Trois quantités, au lieu de deux, sont distinguées en principe par Baranowski : ◡◡◡ (*longue*); ◡◡ (*moyenne* ou *semi-longue*); ◡ (*brève*).

L'INTÉRIEUR DU MOT NE CONNAÎT QUE DES LONGUES ET DES SEMI-LONGUES[1]. Sont *longues*, à part les diphtongues : les tranches *o é ů y ū*, c'est-à-dire les anciennes longues. Sont *semi-longues :* les tranches *a e i u* (toniques ou atones), soit les anciennes brèves. Ainsi, en

[1] La différence à observer entre les syllabes intérieures et finales (sans laquelle le système est simplement inintelligible) n'est pas indiquée par un seul mot dans tout l'exposé de M. Weber; elle n'est révélée que par l'étude du texte accentué de Baranowski. C'est dire que, si plusieurs choses restent entourées d'une certaine obscurité et sont peut-être présentées ici avec trop de rigueur, nous ne serons pas tout à fait inexcusable. Ainsi les réticences qu'on rencontre page XVII empêchent, nous l'avouons, de distinguer clairement si *aucune* brève ne se produit en syllabe intérieure, j'entends dans le lituanien normal supposé par Baranowski; mais comme certainement il n'en apparaît aucune sous le ton (en d'autres termes que *ì ù à è* ne se lisent nulle part hors des finales), il paraît permis d'entendre de cette façon la pensée des auteurs. De plus, même atones, *a e i u* intérieurs ne sont jamais marqués, dans le texte spécimen, du signe de la brève.

même temps que ces dernières cessent d'être jamais comparables à une longue primitive, elles redeviennent symétriques entre elles.

Ajoutons, en vue de la suite, et quoique les syllabes intérieures seules nous intéressent :

1° Que le type de la *brève* baranowskienne, qui est le point de repère sans lequel le reste de l'échelle flotte en l'air, ne pourra, d'après ce qui précède, être cherché qu'en syllabe FINALE. Il se trouvera, par exemple, dans *piktăs*, *kupczŭs*, formes dont les deux tranches ont même quantité pour Kurschat et valent pour Baranowski : ◡◡ + ◡. *En finale*, tout *ă ĕ ĭ ŭ* primitif (de plus, tout *ă ĕ ĭ ŭ* sorti de la loi de Leskien) *aboutit à une brève proprement dite* ◡, par opposition à ce qui a lieu à l'intérieur du mot.

2° Les voyelles longues primitives, *en finale* (à moins naturellement qu'elles ne soient réclamées par la loi de Leskien), *donnent des semi-longues*, à la différence encore de ce qui a lieu à l'intérieur du mot. Par exemple, les deux *o* du gén. *oßkõs* valent ◡◡◡ + ◡◡. De sorte qu'une longue ancienne finale et une brève ancienne intérieure ont même quantité : gén. *vißtos*, ◡◡ + ◡◡.

Le parallélisme des quantités étant rétabli entre *i u* et *a e* intérieurs, il peut être pour la première fois question de trouver ces sons parallèles par l'intonation. C'est, en effet, ce qui se produit, et de deux manières :

1° Tous quatre sont maintenant INTONABLES, n'étant brefs en aucun cas.

2° Tous quatre ont la propriété d'être, d'après Baranowski, exclusivement de l'intonation douce : *kãras*, *gyvẽna*, *vẽda*, etc.; de même *lĩzdas augĩna*, *dũkterį*, *sũka*, etc.

Par suite, chaque *ì ù* intérieur de Kurschat est à remplacer par un *ĩ ũ* (valant ◡◡)[1]. Il n'y a, au contraire, rien à changer à l'orthographe de *a e*, déjà intonés et DÉJÀ RÉGULIÈREMENT AFFECTÉS DU TON DOUX chez Kurschat. Comment cette singularité de l'*a* et de l'*e* n'avait-elle jamais attiré l'attention de l'inventeur des intonations? C'est que la règle est traversée chez Kurschat de deux espèces d'exceptions ignorées de Baranowski et qui contribuent à caractériser la position réciproque des systèmes :

1° Les exceptions portant sur la quantité (et nécessairement par cela sur l'intonation) : catégorie de *plàkti*, *mèsti*. Baranowski : *plãkti*, *mẽsti*, etc., sans différence pour lui avec 3e prés. *plãka mẽta*.

[1] On peut garder, en pratique, l'orthographe de Kurschat. Elle ne présente pas d'inconvénient une fois stipulé que tout *ì ù* à l'intérieur du mot est à lire *ĩ ũ*, et offre en revanche l'avantage de rendre impossible la confusion entre *u* long (*būdas*) et *u* moyen (*bùtas*, Baranowski *bũtas*).



2° Les exceptions portant sur l'intonation même. Kurschat admet, quoique très rarement, des *a e* rudes, par ex. dans le mot emprunté *pàslas* (messager), Baranowski en aucun cas, ainsi *pãslas*.

Chacun de ces différents points, si l'on faisait ici un examen méthodique du vocalisme et de l'intonation, demanderait à être discuté pour son compte. Il ne saurait être question d'opposer *en bloc* Baranowski à Kurschat. A cela se greffe une considération sans laquelle le conflit entre les deux grammairiens risquerait de paraître plus insoluble qu'il n'est : l'un d'eux se fonde sur un dialecte déterminé, le lituanien classique de Prusse; l'autre ne cache pas que l'état dont il trace le tableau est une sorte de norme idéale dont beaucoup de dialectes s'écartent et à laquelle il n'est pas téméraire de dire qu'aucun ne répond complètement. On pourrait désirer plus de détails sur la façon dont cette moyenne interdialectale est déduite. Tel qu'il est, le système met une telle lumière dans le vocalisme lituanien qu'il serait impossible, pour cela seul, de le croire foncièrement faux : mais il y a dans la théorie de l'accentuation un fait précis qui l'appuie en ce qui concerne au moins le point capital des valeurs attribuées à *i u*. Nous le signalerons à sa place (*Accentuation*).

Le témoignage de Baranowski a permis de fixer le point qu'il importait d'établir matériellement, l'unité et l'uniformité d'intonation de la classe *ã ẽ ĩ ũ*. C'est notre droit, pour le reste, d'interpréter ce fait de la manière qui paraîtra convenable en l'isolant de tout ce qui l'entoure et de tout ce qui en change le sens dans le contexte où il est mêlé chez Baranowski-Weber. Il y aurait, d'après ces auteurs, une raison absolument spéciale à l'intonation de *a e i u* : on verra, dans le chapitre synoptique, quelle valeur on peut accorder à ce côté théorique de leurs enseignements.

Il est superflu de remarquer en terminant que la quantité ◡ ◡, chez *a e i u*, est nécessairement contemporaine de leur intonation même; il n'a jamais pu y avoir intonation, c'est-à-dire opposition entre les temps d'une syllabe, dans des syllabes à 1 temps, et il serait donc absurde de faire dater l'intonation *ã ẽ ĩ ũ* de l'époque où on avait encore *ă ĕ ĭ ŭ*. La conclusion n'est pas du reste que cette intonation est récente, mais que cette quantité est très ancienne.

IV. — Lorsque les tranches *ir il* ont pour origine *ṛ ḷ*, elles se distinguent par l'intonation douce : *mir̃tas, vil̃kas*.

C'est la seconde moitié de l'observation de Fortunatov sur ces groupes (cf. p. 431).

Si un rapprochement naturel s'offrait à l'esprit entre les deux séries longues *ìr ìl ìm ìn* et *ò è ù ỳ ù*, il faut avouer que la con-

cordance devient encore plus spécieuse quand on voit les deux séries brèves également d'accord : *ir̃ il̃ im̃ iñ* — *ã ẽ ĩ ũ*. Nous remettons cependant à plus tard, comme nous l'avons fait dans le premier cas, toute appréciation sur la valeur de cette corrélation.

Aux exemples de M. Fortunatov, tels que *vil̃kas* = scr. *vr̥kas*; participes passés *mir̃tas*, *vir̃stas*, *kir̃stas* = scr. *mr̥tas*, *vr̥ttas*, *kr̥ttas*, on peut joindre :

ketvir̃tas « quatrième », gr. *τέταρτος*.

kirmėlė̃, accusatif *kir̃mėlę* « ver », scr. *kr̥mis*.

Adjectif *tir̃ßtas* « pâteux, à moitié desséché » = lat. *to(r)stus*, scr. *tr̥ṣitas*.

virßùs, acc. *vir̃ßų* « sommet » aurait en regard de lui un scr. *vr̥ṣ-*, si nous possédions la forme faible de *varṣman-* « sommet », *varṣiṣṭhas*, summus.

vir̃bas « rameau, baguette », cf. gr. *ῥάϐδος*.

pir̃ßtas « doigt » à comparer au scr. *spr̥ṣṭas* « touché ».

pir̃ßtas (de *perßù* « demander en mariage ») = scr. *pr̥ṣṭas* « rogatus ». Cf. le mot *pirßlỹs*, acc. *pir̃ßlį*.

mir̃ßtas (*už-mirßtù*, *už-mir̃ßti* « oublier ») = scr. *pra-mr̥ṣṭas* « oublié ».

dir̃žtas (*ap-dirßtù*, *ap-dir̃žti* « devenir consistant ou résistant ») = scr. *dr̥ḍhas* « qui a de la consistance, dru, ferme ».

Prussien *tīrts*, acc. *tīrtian* « troisième », serait en lituanien « *tir̃czas* » = scr. *tr̥tīyas*. (Nous considérons comme absolument indubitable le fait signalé par M. Fortunatov que les diphtongues prussiennes du catéchisme portant circonflexe sur le premier élément ne sont autre chose que des diphtongues d'intonation douce.)

Une exception assez mémorable est formée par *ßirdìs*, accusatif *ßìrdį*, contre scr. *hr̥d-*, grec *κραδ-*. Mais le prussien *sīran*, *seyr*, prouve que le mot a autrefois connu une forme alternante **ßér-* = *κῆρ* (*Mém. Soc. Ling.*, VII, 79), laquelle devait normalement s'intoner *ßẽr-*. Or l'unification des intonations diverses du même radical est une tendance très marquée du lituanien (v. plus bas). Ainsi dans *vándů* « aqva » l'intonation ne s'explique que par la forme autrefois concurrente *ūd-en-* (*ū́dra* « loutre »).

Les nasales n'avaient pas les mêmes raisons que *r̥ l̥* d'attirer l'attention de M. Fortunatov parce que l'opposition sanscrite *mr̥tas-pūrṇas* restait en apparence sans analogue dans la série

matàs; mais le traitement de *ņ ṃ* est identique à celui des liquides brèves :

βim̃tas « cent », gr. *ἑκατόν*, etc.

septiñtas, *deviñtas*, *deβim̃tas* « septième, neuvième, dixième ». Sans comparer directement *δέκατος*, *εἴνατος*, il est certain qu'on ne peut supposer qu'une nasale *brève*.

tiñklas « filet », forme faible correspondant à scr. *tantram* « fil », cf. *ta-tas*, *τατός*.

giñklas « arme », forme faible correspondant de même à scr. *ha-tas*, gr. *-φατος*. Ici se placent : *giñczas* « dispute, rixe » et [*genù giniaũ*] *giñti*, pousser, chasser devant soi le bétail.

pa-miñklas « monument », cf. scr. *ma-tas*, gr. *μέματον*. Verbe [*àt-menu*] *at-miñti* « se souvenir ».

Verbe [*imù*] *im̃ti*, à comparer au scr. *yam-*, partic. passé *ya-tas*, et en tous cas au latin *emptus* qui, dans son opposition à *domitus*, *vomitus*, suppose racine (*j*)*em-* (monosyllabique) et par conséquent forme faible (*j*)*ṃ-* par *ṃ* BREF.

L'exception apparente que forme *rìmti* (scr. *ram-* « arriver au repos », partic. passé *ra-tas*) n'aurait une signification que si le présent était « *remù* ». C'est un point qui paraîtra plus clair si nous pouvons exposer subséquemment quelques idées à la fois sur l'intonation et sur le SYSTÈME GÉNÉRAL DU VERBE LITUANIEN. Mentionnons seulement à ce propos que le présent *mìrβta* « il meurt » (malgré *mir̃ti* et sanscrit *mṛtas*) doit son intonation rude aux mêmes circonstances qui font qu'on a *rìmsta* (et inf. *rìmti*) au lieu de *rim̃sta* (*rim̃ti*) [1].

V. — Toutes les conditions restant les mêmes que dans le cas de *st-*|*ō*|*-ti* (I), si la tranche de départ est DIPHTONGUE au lieu d'être monophtongue, l'intonation lituanienne est régulièrement DOUCE (les cas de métatonie restant comme toujours réservés). — Ainsi **p-*|*en*|*-ktos* « cinquième » ne peut matériellement donner autre chose en lituanien que *p-*|*eñ*|*-ktas*, ainsi intoné.

Nous envisageons ici sous le nom de diphtongues des tranches à premier élément *bref*, soit le type ordinaire -|*ĕr*|-, -|*ĕi*|-, -|*ŏn*|-. Le cas très restreint des diphtongues primitives telles que -|*ēr*|-, -|*ēi*-|- restera en dehors de notre recherche.

[1] A cette série, il faut encore joindre [*gemù*] *gim̃ti*. Participe *gim̃tas* « né » = scr. *ga-tas* « allé ». Cette identité serait trop longue à motiver ici. Aux deux circonstances dirimantes qui empêchaient de comparer le baltique *gem-* au scr. *gani-* « engendrer » (g_2 pour g_1, et *m* pour *n*) vient de s'en ajouter une troisième, l'intonation. Or à ces trois égards la concordance avec indo-eur. *g_2*ṃtos* « allé » est complète.

1. L'unité de départ, correspondant à la tranche d'intonation actuelle, devait être, comme on l'a vu, dans le cas de *stóti*, d'une certaine antiquité : indo-européenne ou équivalente. En conséquence, les diphtongues appartenant à des mots d'âge mal déterminé sont écartées de notre recherche, comme étaient écartés les -|*o*|-, -|*y*|-, etc., figurant dans des mots de cette espèce.

2. Il faut encore que cette unité indo-européenne ne représente pas autre chose *qu'une tranche*, et une tranche longue, comme dans *stóti*.

Une remarque analogue n'était même pas suggérée par les monophtongues. Ceux-ci n'ont qu'une seule origine, qui est de répondre à un monophtongue (sauf quelques cas de contraction). Le cas où une diphtongue répond à une diphtongue n'est au contraire qu'un de ceux qui peuvent se présenter pour ce second genre de tranches, à multiple origine. Il est le seul que nous envisagions. Tout cas tel que les suivants, — que l'intonation y soit douce ou rude, qu'il ait ou non un rapport dans le fait avec la présente loi — n'a en tout cas pas de rapport avec la formule que nous lui avons donnée ici.

Cas de *m*-|*al*|-*dà* « prière », s'il est pour **m*-|*a*|-*dlà* (pruss. *maddla*).

Cas de *d*-|*er*|-*và* « bois de résine », s'il est pour **dĕ-rŭā; kr*-|*aũ*|-*jas* « sang » s'il est pour **kră-wtos*.

Cas de *g*-|*ér*|-*ti* « boire », indo-eur. **g-erŏ-ti*.

Cas de |*él*|-*nis* « cerf » pour **ĕle-nis*, sl. *jelenĭ; savv*-|*ál*|-*ninkas* pour **savvălininkas*, etc.

Exemples répondant à la loi :

Indo-eur. **ont(e)ros* « autre » : — lit. *añtras*, second.

Indo-eur. **dont-* « dent » : — lit. *dantìs*, acc. *dañtį*.

Europ. **onk₁o-s* (ὄγκος, lat. *uncus*) : — lit. *v-ą̃ƀas* « crochet, harpon » (valant *v-añƀas*).

Europ. **ansā* (lat. *ansa* « anse ») : — lit. *ąsà*, acc. *ą̃są* (valant *añsą*).

Indo-eur. **g₁hans-* « oie » : lit. *žą̃sìs*, acc. *žą̃sį* (valant *žañsį*).

Indo-eur. **penk₂e* « cinq » : — lit. *penkì*, fém. *peñkios*. Ordinal *peñktas* = πέμπτος.

Scr. *manthā-s* « pelle ou palette servant à battre un liquide » : — lit. *meñtė*, même sens [1].

[1] L'*ė* de *meñtė* peut passer pour identique à l'*ā* de *manthā-s*. C'est pourquoi l'intonation a une valeur. Car la classe en -*ė* contracte est fort sujette à métatonie.

Indo-eur. **bhendh-* (*πενθερός*, scr. *bandhus*, etc.) : — lit. *beñdras* «associé, co-propriétaire».

Indo-eur. **leng₂h-* (véd. *ramhas-* «vitesse»; verbe *ramhatē*, et autres formes fortes de la famille de *raghu-s*) : — lit. *leñgvas*, «léger, facile».

Scr. *parṇa-m* «aile» : — lit. *spar̃nas*.

Europ. **pork₁o-s* «porc» : — lit. *par̃ßas*.

Europ. **ghordho-s*, **ghordhi-s* «enceinte» (got. *gard(i)-s*, etc.) : — lit. *gar̃das* «bercail»; cf. *žar̃dis* «enclos pour faire paître les chevaux».

Europ. **b(h)ardhā* «barbe» : — lit. *barzdà*, acc. *bar̃zdą*.

Indo-eur. **olg₂ho-*, scr. *argha-m* «prix» : — lit. *algà*, acc. *al̃gą* «salaire». Verbe scr. *arhati*, mériter : — lit. *el̃gti-s* «se conduire (= mériter)».

Europ. **ous-* «oreille» : — lit. *ausìs*, acc. *aũsį*.

Scr. *çrōṇi-s* «clūnis» : — lit. *ßlaũnys* (pluriel).

Indo-eur. **louk₂o-s* (scr. *lōka-s*, lat. *lūcus*, v. h.-all. *lôh* «clairière») : — *laũkas* «champ et campagne».

Gr. *λευκός* : — lit. *laũkas* «marqué d'une tache blanche sur le front, en parlant d'un bœuf, d'un cheval».

Indo-eur. **sousos*, **seusos*; ou **sausos* (scr. *çōṣ-*, *αὐστηρός*, *αὔω*; v. h.-all. *sôr*) : — lit. *saũsas* «sec».

Indo-eur. **bheudh-*, *bhoudh-* (pour le sens cf. scr. *bōdhayati* «admonester», v. h.-all. *gi-biotan* «commander») : — lit. *baũsti*, 3ᵉ prés. *baũdžia* «châtier».

Indo-eur. **poik₁o-s* (*ποικίλος*, scr. *pēças-*, etc.) : — lit. *paĩßas* «tache de suie».

Indo-eur. **woik₁o-s*, etc. : — lit. *vĕß-pats*, *vĕß-kelis*; 3ᵉ prés. *vĕßia* «reçoit l'hospitalité».

Indo-eur. **deiwos* «dieu» : — lit. *dẽvas*; *deivẽ*, acc. *deĩvę*.

Gr. *χειμών*, *χεῖμα*, scr. *hēmanta-s* : — lit. *žēmà*, acc. *žẽmą*.

Indo-eur. **eisjō* «ibo», **eiti* «it» : — lit. *eĩsiu*, *eĩti*, etc.

Indo-eur. **leig₂h-* «lécher» (*λείχω*, scr. *lēhmi*) : — lit. *lĕžia*, *lĕžti*, fréquentatif *laĩžo*.

Gén. pl. **dwoijōm* (got. *twaddjê*, v. h.-all. *zweiio*) : — lit. *dvĕjũ*[1].

[1] Les exemples suivants laissent davantage à désirer, soit que l'étymologie çà et là, soit douteuse, soit que le groupe phonétique primitif ne soit pas de forme absolument indiscutable dans chaque cas. Ils ont néanmoins l'avantage de montrer que dans la masse des cas où une diphtongue primitive est *probable*, c'est bien une seule et même intonation qui règne.

Scr. *angāras* «charbon» : lit. *anglìs*, acc. *añglį*. — Europ. *angh-* (*ἄγχω*, lat.

Lorsque la forme à diphtongue est en étroite alternance dans la langue avec des mots de même famille, où le vocalisme diffère — qui dépendent donc d'une autre règle, alors même qu'ils n'ont pas une intonation différente —, le cas peut paraître légèrement plus obscur, en ce que la possibilité d'une influence analogique est alors concevable, et devra être sans doute accordée çà et là. L'essentiel est, en ce moment, de remarquer que cette hypothèse n'est jamais nécessaire :

Ainsi *veȓt-* ou *vaȓt-*, dans *veȓcza*, *veȓsti* «retourner», fréquentatif *vaȓto*, PEUVENT, incontestablement, avoir tiré leur intonation de *viȓt-* = *vṛt-*, contenu dans *viȓsta*, *viȓsti*. Mais rien ne démontre qu'il en soit ainsi, ni n'invite particulièrement à le croire. Le

ango) : lit. *añkβtas* «étroit». — Lat. *anguis* : lit. *angìs*, acc. *añgį*. — Indo-eur. *onk₂-*, forme forte à rétablir d'après véd. *aktu-bhis* «de nuit» : lit. *anksti*, *iβ añksto* «de bonne heure». — Gr. *γόμφος*, scr. *ǵambha-s*, v. h.-all. *kamb* «peigne, crête» : lit. *žam̃bas* «angle formé par les côtés d'une poutre» (Kurschat écrit aussi : *žámbas*). — Gr. *κάμπτω* : lit. *kam̃pas* «angle» (?). — Scr. *bhanga-s* «bris, rupture»; et «vague, lame» : lit. *bangà*, acc. *bañgą* «vague» (?). — Véd. *ça-çvant-* «éternel, dont le retour est infaillible et régulier» : lit. *βveñtas* «saint, sacré» (Noreen, *Urgerm. Judlära*, p. 118). — Gr. *ῥέμβομαι* «tourner, se mouvoir en rond» : lit. *reñgti-s* «se plier, se courber». — Gr. *ὄρχις*, *ἔν-ορχος* : lit. *eȓžilas* «étalon». — Indo-eur. **wers-*, cf. lat. *verres*, forme forte de scr. *vṛṣ-an-* : lit. *veȓβis*, *-io* «veau» (sans valeur, à cause de la métatonie courante dans cette classe de thèmes). — Germ. **hirđia-* «berger» : lit. *keȓdžus*, sans valeur pour la même raison. — Scr. *tarp-* se rassasier : lit. *taȓpti* «prospérer». — Scr. *sparç-* toucher» : lit. *peȓβt* «*dolet*, être sensible». — Indo-eur. **kor-t-*, forme forte de scr. *kṛtvas* «fois» : lit. *kaȓtas* «fois», qui toutefois peut dépendre simplement de *kertù*. — Crétois Βριτό-μαρτις «*virgo dulcis*» : lit. *martì*, acc. *maȓczą*. — Gr. *θέλγω* «fasciner du regard ?» : lit *žvel̃gti* «regarder». — Scr. *alpas* «petit, faible» : lit. *al̃pti* «s'évanouir, tomber en faiblesse». — Scr. *pōta-s* «petit d'un animal» : lit. *paũtas* «œuf». — Lat. *aurōra* : lit. *aũβta* «le jour se lève»; *auβrà*, acc. *aũβrą* «l'aurore». — Scr. *çōćatē* «être chagriné, être dans le deuil» : lit. *βaũkti* «crier» (le rapprochement serait plus certain si on pouvait le compléter avec got. *hiufan* «SE LAMENTER», mais *f*, ou *χw*, pour k_2 après *u* paraît inadmissible). — Eur. **dhreugh-*, got. *driugan*, *drŭgun* : lit. *draũgas* «compagnon». — Eur. **kouko-*, v. h.-all. *houg*, «colline» : lit. *kaukarà*, nom. pl. *kaũkaros*, ainsi intoné Kursch. *N. Test. Luc* 3, 5; 23, 30. — Indo-eur. **koupo-*, **koubo-* «tas, monticule», zd. *kaofa*, anglo-s. *heáp* : lit. *kaũpas*. — Eur. **dheus-* respirer», got. *dius* «animal» : lit. *daũsos* «air, atmosphère». — Eur. **dheubo-*, got. *diups* «profond» : lit. *daubà*, acc. *daũbą* «fosse» (de la même racine, avec tranche -|*um*|-, *dum̃blas* «vase, sol marécageux» = v. h.-all. *tumphilo* «endroit profond, gouffre»). — Indo-eur. **meik₁-* «mêler», cf. gr. Μειξικλέους, *σύμμεικτος* : lit. *maĩβtas* «émeute», verbe *maĩβo*. — Europ. **moino-* «échange» : lit. *maĩnas*. — Gr. *αἰχμή* : lit. *jẽβmas* «broche (?)». — Gr. *φαιδρός* : lit. *gẽdrà*, acc. *gẽdrą* «beau temps» (Fick). — Eur. **koimo-*, got. *haims* : lit. *kẽmas* «village». — Indo-eur. **poitu-*, forme forte de scr. *pĭtu-s* «nourriture, repas», zd. *arem-pitu-* «midi» : lit. *pẽtũs* «le dîner, midi, le sud». — Indo-eur. **(s)k₂eit-*, **(s)k₂oit-* «discerner», scr. *ći-kēt-ti* «il discerne», *ćēt-as* «l'entendement», *kēt-u-s* «drapeau, signe distinctif», germ. **haiđu-* «distinction, rang, classe, personne» : lit. *skaĩto*, 3ᵉ prés. «lire» et «compter». — Indo-eur. **k₂eit-*, peut-être identique au précédent (scr. *ćit-ra-s* «multicolore, multiple») : lit. *keĩs-ti* «changer» (*kìtas* «autre»). — Indo-eur. **dei-no-*, *dĭ-no-* «jour» : lit. *dẽnà*, acc. *dẽną*.

libre développement du primitif **wert-*, **wort-* (scr. *vartati*) devait donner précisément *vert*, *vart-*.

Considérer sous ce même point de vue :

kert-a «il frappe», *kart-à*, acc. *kart-ą* «couche, étage, tranche», éclairés dans leur intonation non par *kirstas*, mais (fort indépendamment de toute forme comme *kirstas*), par indo-eur. **kert-*, scr. *kart-ana-m*, action de trancher.

verž-ia «il serre, étrangle», gr. *ἐέργω* (sans qu'il y ait à s'occuper des formes qui ont *virž-*).

verb-à, acc. *verb-ą* «rameau», lat. *verbēna* (sans qu'on ait à rapprocher *virbas*, p. 439).

velk-a «il traîne», gr. *ἕλκω* (sans faire intervenir l'intonation de *vilktas* «traîné»).

lend-a «il se tapit, rampe, glisse», scr. *randh-ra-m* «trou, cachette, repaire» (à séparer de prét. *lindo*, inf. *lįsti*.)

ženg-ia, *ženg-ti* «marcher», scr. *ganghā* «jambe», véd. *gaṁhas-* «chemin, parcours» (accompagné de *žing-*, *žingsnis*).

tęs-ia, *tęs-ti* «étendre, étirer», scr. *taṁsati* «secouer», cf. accessoirement got. *þinsan* «tirer» (le tout restant indépendant de *tįs-*, contenu dans *tįsta*, *tįsti* «s'étendre»).

rem-ti, *rem-siu* «s'appuyer», scr. *rantum*, *raṁsyatē* «se délasser, se reposer». (Ici les formes offrant *rim-* sont d'ailleurs de l'autre intonation : verbe *rimstu* «se tranquilliser», v. p. 440.)

mą-sto, soit *man-sto* «il réfléchit, pense» (inf. *mąstyti*); *pamen-klas* «monument», Anyksz. Szil. 139; cf. scr. *mantra-s*, gr. Μέντωρ, etc. (Constitue un autre cas que *minti*, *paminklas*). — La forme *pamenklas* pourrait sembler douteuse si elle n'était attestée que par Baranowski (qui par son dialecte natal était en effet dans l'impossibilité de distinguer entre *paminklas* et *pamenklas*), mais je l'ai souvent rencontrée dans des textes žemaïtes, et l'existence de la forme une fois assurée, il n'y a pas lieu de supposer que l'intonation que lui prête Baranowski ne soit pas exacte à son tour.

snēg-as «neige», *snaig-ùlė* «flocon de neige», *snaig-o*, verbe fréquentatif. L'intonation est la même que dans *sninga* (il neige); la même encore que dans *snigo*, *snigti* (lire *snīgo*, *snīgti*). Elle est due, dans *sninga*, à la même loi que dans *snēgas* (p. 445), dans *snīgo* à une loi différente (p. 435 seq.). L'important est que ni *snińg-* ni *snīg-* ne sont ce qui justifie ou explique *snēg-*. Un seul terme est à considérer pour ce dernier, c'est le primitif **snoigh-*.

ßvẽt-, *ßvẽs-ti*, 3e prés. *ßvẽcza* «luire», cf. scr. *çvẽt-ate*, sans considérer de même *ßviñta*, ou *ßvìto* (*ßvĩto*).

lẽk-ti «il reste», *laĩk-o* «il fait rester, tient», *laĩk-as* «temps»; cf. indo-eur. *$^{*}leik_2$-*, *$^{*}loik_2$-* (λείπω), sans mettre en cause *lìko*, *lìkti* (*lìko*, *lìkti*).

peĩk-ti «trouver à redire», *paĩk-as* «esprit chagrin, mauvais esprit, fou», cf. indo-eur. **peik-*, **poik-* (forme forte de πικρός; v. h.-all. *fêh* «ennemi»), sans établir de solidarité pour l'intonation avec *pìktas* (*pìktas*), mauvais.

veĩk-ti «*perficere vel efficere*, gagner un résultat» (*į-veĩkti* a très souvent le sens pur et simple de *vaincre*), *vaĩk-as* «enfant; proprement résultat»; cf. primitif **weik-*, **woik-* (forme forte de lat. *per-vĭcax*, contenue dans *vīci* ou dans got. *weihan* «combattre»), sans obscurcir ce rapport par la collation de *wīk-*, dans *vikrùs* «actif».

ßlẽ-ti, 3e prés. *ßlẽ-ja* «s'incliner, être en pente», *ßlaĩ-tas* «pente»; cf. indo-eur. *$^{*}k_1lei$-*, *$^{*}k_1loi$-* «incliner», hors de toute question pouvant concerner *ßlĩ-* dans *su-ßlìjęs*, etc.

klaũs-o «il écoute», cf. indo-eur. *k_1leus-*, scr. *çrōṣ-atē* (exactement éclairé par la forme faible *çruṣ-ṭi-s*), en laissant de côté *klũs-*, dans *pa-klusnùs*. — L'intonation de *kláusiu* «j'interroge» est un des problèmes auxquels on aperçoit le moins de solution dans toute l'étendue des faits d'intonation.

praũs-ti «se laver le visage», cf. indo-eur. **preus-*, forme forte de scr. *pruṣati* «asperger, inonder», sans faire intervenir *prũs-* dans *prusnà* «mufle, museau de la vache» (partie qui baigne à l'abreuvoir).

A ces exemples s'ajoutent en particulier :

1. La syllabe *-ant-* du participe, laquelle est d'intonation douce. On ne peut s'en assurer directement, vu qu'au nominatif (*neßą̃s*, etc.) la syllabe, comme finale, n'est plus dans les conditions ordinaires, et que dans le reste de la flexion elle ne reçoit jamais le ton : *nẽßantį*, etc. Mais il résulte de la loi développée plus loin (*Accentuation*) que l'accent ne pourrait pas tomber sur *nẽ-* si la syllabe suivante était rude.

2. La diphtongue des présents à nasale infixe, tels que *l-*|*im̃*|-*pa* = scr. *limpáti*; *sn*-|*iñ*|-*ga* = lat. *ningvit*; *pa-b-*|*uñ*|-*da*, cf. πυνθάνομαι. Cette diphtongue est indo-européenne[1] : elle était natu-

[1] L'idée que *limpa*, *bunda* se ramèneraient à **lipna*, **budna*, ou autres formes plus ou moins voisines, tenait simplement à un ensemble de vues erronées qui empêchaient de comprendre le type indo-européen **li-m-pé-* = **li-né-p-* (7e cl.) + suff. *-e-*.



rellement de même forme quel que fût le verbe, et elle est en lituanien de même intonation quel que soit le verbe. — Les présents en question forment un des cas mémorables où l'indo-européen admet par exception que *i* + *n*, *u* + *n*, *r* + *n*, etc., dans la même syllabe, fassent *in*|, *un*|, etc. (et non *i̯n*, *u̯n*, etc.); c'est grâce à ce fait que nous avons ici l'occasion, à peu près unique, de constater comme il fallait s'y attendre, que la loi s'applique à *in*, *un* primitif aussi bien qu'à *on*, *en*, etc.

Les cas contraires. — Il y a deux catégories de formes sur lesquelles la loi ne prétend rien établir, ni dans un sens ni dans l'autre :

1. Les formes qui, autant qu'on peut le voir, n'ont jamais contenu qu'une diphtongue, mais dont on ne sait si elles ont existé de tout temps (*lángas*, fenêtre, *várpa*, épi, *lëpa*, tilleul, etc.).

2. Les formes qui ont existé de tout temps, mais dont on ne peut prouver qu'elles aient toujours offert une diphtongue.

Pour qu'il puisse être question en un sens quelconque d'une *exception* à la loi, la condition préalable est que le mot ne rentre dans aucune de ces deux classes. On se trouve alors en face d'une quinzaine de cas comme *v-ënas* « un » (**oinos*); *véidas*, *véizdmi* « voir »; *mëlas*, *mëilė* « amour » (si on compare μειλίχιος); *jëßkau* « je cherche » (v. h.-all. *eiscōn*); *mëžiu*, *mëßlas* « fumier » (indo-eur. **meigh-*; cf. *mįža* mingit, reposant comme le latin sur une 2e forme, **mengh-*, avec intonation régulière); *máißas* « sac » qu'on rapproche de scr. *mēṣa-s* « bélier », *mēṣī* « peau de bélier »; *taukas* « graisse » = **teuko-*, v. h.-all. *dioh* (l'adj. *taũkinas* ne suffit pas à prouver que la métatonie soit du côté de *tąuk-*); *ráudmi* « je me lamente » = scr. *rōdimi* (l'intonation n'est pas bien attestée; elle est douce dans le subst. *raudà*, acc. *raũdą*, ce qui d'ailleurs est sans portée); *riáugmi* et *ráugas* « levain », gr. ἐρευγ-; *pláuti* en regard de πλεῦσαι (cf. *plaũ-k-ti*); *bérnas* « garçon » remontant apparemment à **bher-no-*, got. *barn*; et un certain nombre d'autres, parmi lesquels *pérdžu* contre gr. πέρδομαι, scr. *pard-*. Ces exemples, cités ici sans ordre, se présentent dans des conditions très diverses, qu'il ne peut s'agir d'apprécier dans le présent article. Il sera nécessaire notamment de tenir grand compte d'une tendance curieuse du verbe en *-mi*, *-ėti*, et *mi*, *-oti* à la métatonie rude.

F. de Saussure.

(*A suivre.*)

MÉLANGES.

LES NOMS DE LIEUX EN -υδών.

Dans la plupart des langues indo-européennes, le mot qui désigne «l'eau» dérive, comme on sait, de la racine *ud* à l'aide du suffixe *-n-* : v. ind. *ud-án-*, lit. *und-ũ*, got. *wat-ō*. En grec, tandis que dans tous les autres thèmes en *-n* la forme en *-n* a été étendue au nominatif (cf. ἄκ-μων contre v. ind. *áç-mā*, lat. *hom-ō*, lit. *akm-ũ*, got. *gum-a*), on trouve dans ce mot l'exemple unique, en grec, du nominatif sans *-n* : ὕδωρ, qui est analysé par Brugmann (*Gr. Gr.*[2], § 71[a], *remarque*) en ὕδ-ω+ρ et qui dérive du plus ancien *ὐδ-ῶ (cf. lit. *und-ũ*) + ρ (Hirt, *Indogermanische Forschungen*, I, 1-2, p. 23). La forme nominative ordinaire avec *-n* est maintenue selon notre opinion dans quelques noms de villes en -υδών, qui justifient précisément notre explication par leur situation au bord d'un cours d'eau. Il s'agit en particulier des villes Καλυδών et Ἀμυδών, dont la première était située sur l'Euenos, la seconde sur l'Axios.

Quant aux premiers membres de ces deux composés, le premier seul peut s'expliquer avec quelque sûreté : il contient sans doute le thème καλο- «beau». Dans cette signification, qui correspondrait mot pour mot au nom moderne d'*Aiguebelle*, dans le département de la Savoie, il y aurait concordance avec l'épithète homérique de cette ville : ἐραννή «agréable, délicieuse» (I 531, 577). En ce qui concerne le premier membre du second nom, on ne peut soutenir qu'une hypothèse incertaine, d'après laquelle il y faudrait reconnaître un thème non représenté ailleurs dans la langue grecque : *ἀμο-, répondant au v. ind. *ám-a-s* «rapidité», duquel on dérive aussi αἰνός (de *ἀμ-ιο-ς, voir Osthoff, *Zur Gesch. des Perfekts*, p. 508 sqq.). Avec cette signification, qui rappellerait la formation du nom actuel *Fontarabie*. *Fuenterrabia* (*Fons rapidus*), s'accorderait l'épithète du fleuve Axios : εὐρυρέων (B 879, Π 288).

Au nom de Καλυδών se rattache le nom homérique des îles Strophades (*Schol. ad Apoll. Rhod.*, II, 296) : Καλύδναι νῆσοι, dérivé par le suffixe *-ā* de la même façon que l'épithète d'Amphitrite ἀλοσ-ύδ-ν-η (G. Meyer, *Gr. Gr.*[2], § 115, p. 326) et que

les nombreux substantifs grecs étudiés par Brugmann, *Morphol. Untersuch.*, II, p. 166 sqq. — De même Καλύδνα, autre nom de Καλυδών selon Strabon; de même aussi Κάλυδνος (Κάλ-υδ-ν ο-ς), l'appellatif du fils d'Uranos, lequel contient sans doute une allusion à la pluie (Pott).

Pouvons-nous espérer que notre explication sera préférée à celle de Pott (*Beiträge* de Bezzenberger, VIII, p. 78), qui pense à une connexion de Καλυδών avec κλύδων, κλύζω?

Jaromír Jedli^Cka.

Adulter.

La dérivation proposée dans ces *Mémoires* (t. IV, p. 82), pour *adulterare* « altérer », puis « souiller, corrompre » suppose un nom post-verbal peu vraisemblable, — on attendrait *adulterator*, — et surtout la transition sémantique d'un sens moral et très général à un sens matériel et très particularisé. A tous ces points de vue, il y a avantage à supposer qu'*adulter* est le primitif. Or, si la locution *trium virorum* a donné naissance à un nominatif *triumvir*, on ne voit pas pourquoi le nominatif *adulter* ne serait point parti, lui aussi, d'une locution toute faite. Je suppose qu'on a pu dire d'une femme mariée qui avait manqué à ses devoirs, *ad alterum adiit* ou *ad alterum accessit*, etc. Pour l'assourdissement de l'initiale dans un pareil groupe, comparer *sē-dulō*, *dē-nuō*, *ī-lico*, etc. Une fois qu'on eut obtenu ainsi l'ensemble *ad-ulterum*, on le prit d'autant plus naturellement pour un seul mot, qu'il n'y avait pas d'**ulterum* dans la langue, et que d'ailleurs les verbes ci-dessus admettent aussi bien un régime à l'accusatif sans *ad*. On comprit donc *adulterum adiit*, et de cette locution fut abstrait le mot *adulter*, qui subsidiairement forma son féminin *adultera* et son verbe dénominatif *adulterō*.

V. Henry.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

